



GEORGE R.R.  
**MARTIN**  
LE TRÔNE  
DE FER

TOME 13

**Le Bûcher d'un roi**



Pygmalion

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

GEORGE R.R. MARTIN

# LE BÛCHER D'UN ROI

*Le Trône de Fer, 13*

roman

Traduit de l'américain  
par Patrick Marcel



Pygmalion

Titre original :  
A SONG OF ICE AND FIRE, BOOK FIVE  
A DANCE WITH DRAGONS  
(Première partie)

© 2011, George R.R. Martin

© 2012, Éditions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française.

ISBN 978-2-7564-0586-5

Ce volume est pour mes fans

pour Lodey, Trebla, Stego, Pod,  
Caress, Yags, X-Ray et Mr. X,  
Kate, Chataya, Mormont, Mich,  
Jamie, Vanessa, Ro,  
pour Stubby, Louise, Agravaine,  
Wert, Malt, Jo,  
Mouse, Telisiane, Blackfyre,  
Bronn Stone, Coyote's Daughter  
et le reste des cinglés et des folles furieuses de  
la Confrérie sans Bannières

pour les sorciers de mon site web  
Elio et Linda, seigneurs de Westeros,  
Winter et Fabio de WIC,  
et Gibbs de Dragonstone, à l'origine de tout

pour les hommes et les femmes d'Asshai en Espagne  
qui nous ont chanté un ours et une gente damoiselle  
et les fabuleux fans d'Italie  
qui m'ont tant donné de vin

pour mes lecteurs en Finlande, Allemagne,  
Brésil, Portugal, France et Pays-Bas  
et tous les autres pays lointains  
où vous attendiez cette danse

et pour tous les amis et les fans  
qu'il me reste encore à rencontrer

Merci de votre patience



# Le Nord

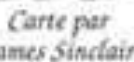
- ◆ - Château
- - Ville
- ◇ - Château en ruine
- - Bourg



Carte par  
James Sinclair



◆ — Château  
◇ — Château en ruine

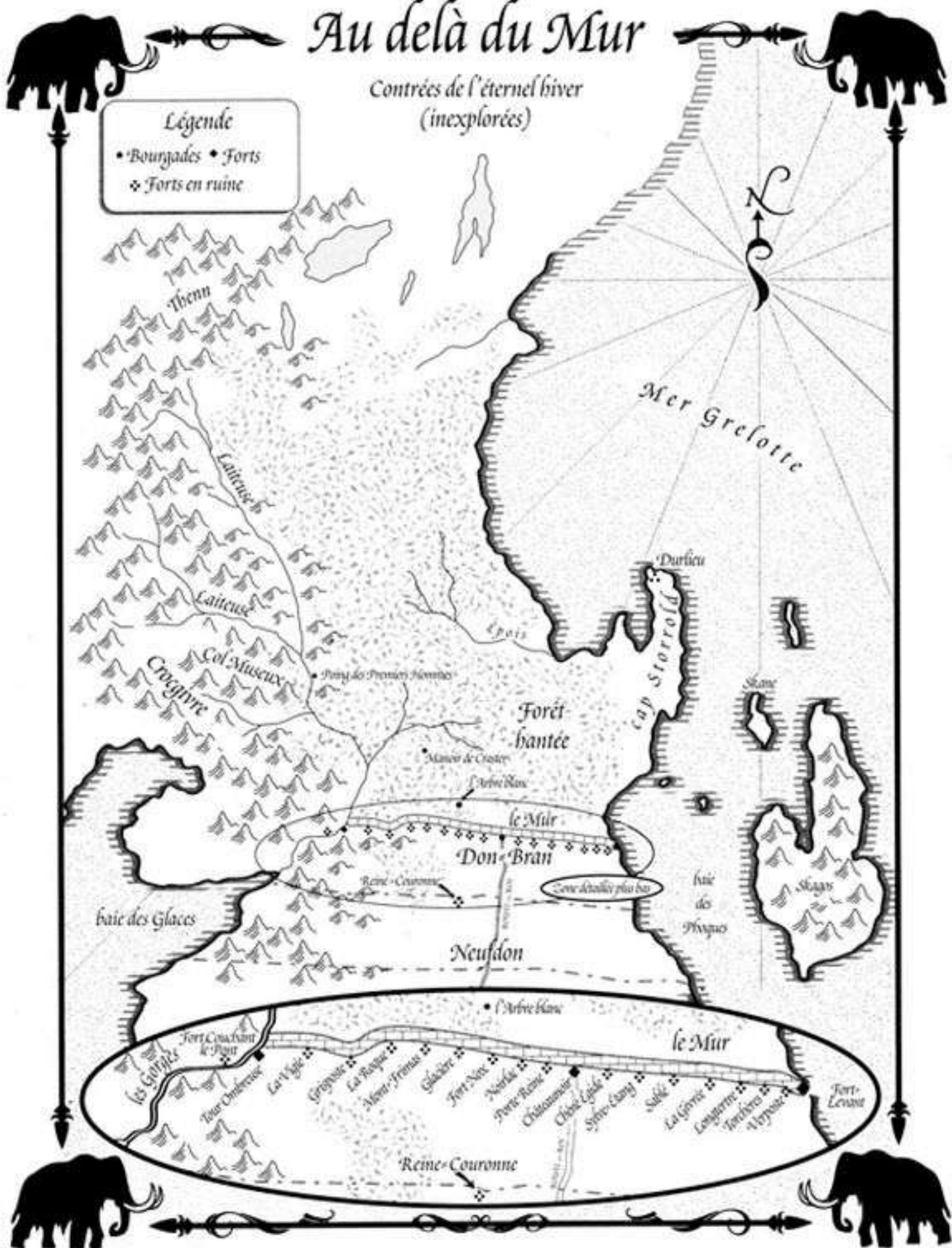


# Au delà du Mur

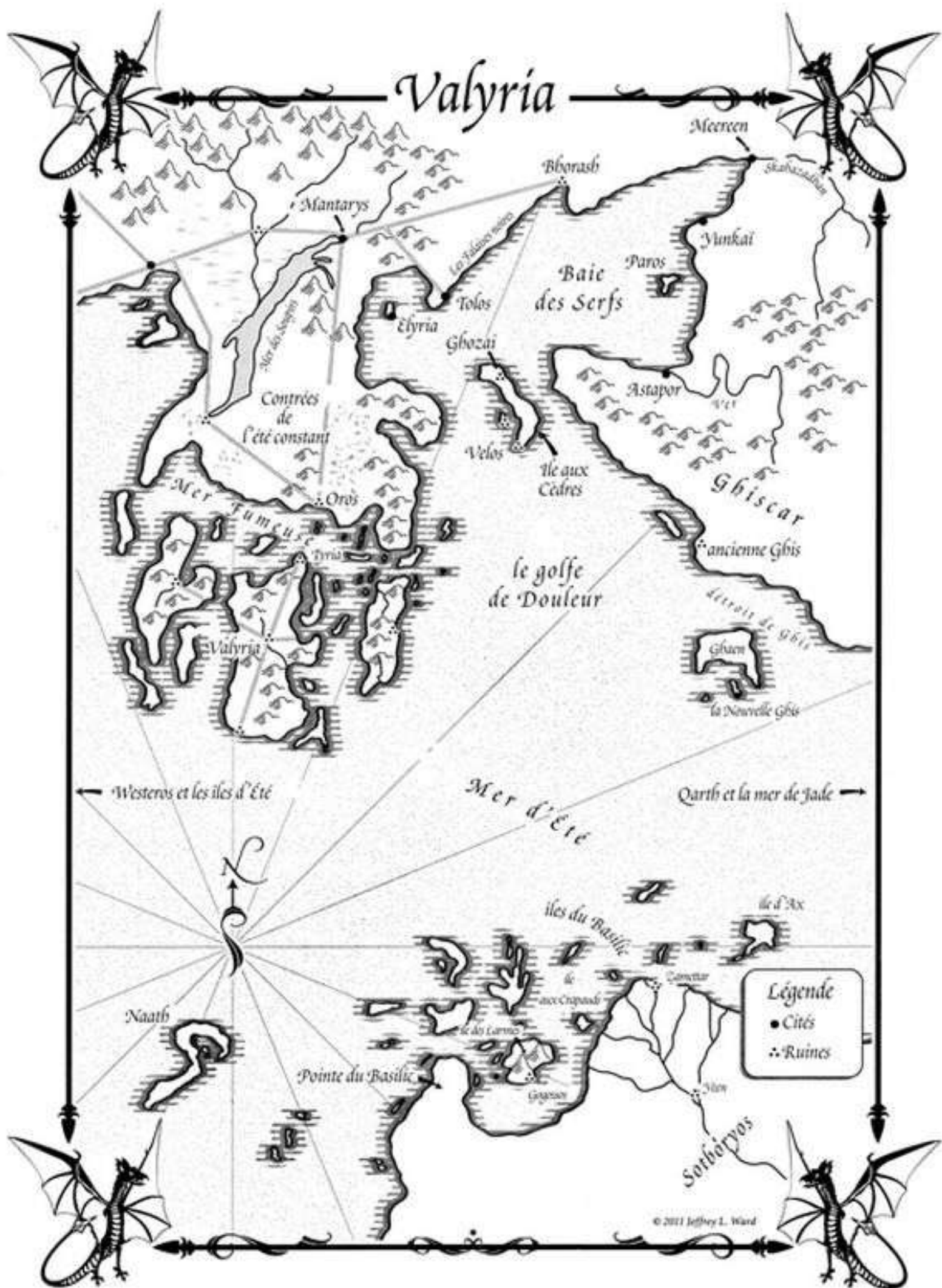
Contrées de l'éternel hiver  
(inexplorées)

## Légende

- Bourgades • Forts
- ◊ Forts en ruine







# Les Cités libres

## Légende

- Cités
- Bourgades
- Ruines



## UNE ARGUTIE SUR LA CHRONOLOGIE

Du temps a passé entre les tomes, je sais. Aussi n'est-il peut-être pas superflu de rappeler certaines choses.

Le livre que vous tenez entre les mains marque le début du cinquième volume de l'intégrale du *Trône de Fer*. Toutefois, ce volume ne succède pas au précédent dans un sens traditionnel : il se déroule plutôt simultanément à lui.

Ces deux volumes<sup>1</sup> reprennent l'intrigue immédiatement après les événements du troisième volume de l'intégrale. Alors que le quatrième se concentrait sur les événements de Port-Réal et de ses environs, sur les îles de Fer et à Dorne, celui-ci nous entraîne au Nord, à Châteaunoir et au Mur (et au-delà), et traverse le détroit jusqu'à Pentos et la baie des Serfs, pour reprendre l'histoire de Tyrion Lannister, de Jon Snow, de Daenerys Targaryen et de tous les autres personnages que vous n'avez pas vus dans le volume précédent. Davantage que consécutifs, les deux volumes sont parallèles... Divisés géographiquement, plutôt que chronologiquement.

Mais dans certaines limites.

Ce cinquième volume sera plus long que le précédent, et couvrira une période plus étendue. Dans la deuxième moitié du livre, vous remarquerez le retour des points de vue de certains personnages du tome 4. Et cela signifie exactement ce que vous supposez : la narration a dépassé le cadre du quatrième opus et les deux courants ont fusionné de nouveau.

La prochaine étape parlera des Vents de l'Hiver. Là, j'espère, tout le monde grelottera de nouveau de concert.

---

<sup>1</sup> Le volume 4 original (*A Feast for Crows*) correspond en français aux tomes 10 (*Le Chaos*), 11 (*Les Sables de Dorne*) et 12 (*Un festin pour les corbeaux*). Le volume 5 original (*A Dance With Dragons*) sera lui aussi divisé en trois tiers. Le présent opus (*Le Bûcher d'un roi*) en constitue la première partie, et le treizième tome en français (Note de l'éditeur).



George R.R. Martin  
Avril 2011

## PROLOGUE

L'odeur de l'homme empuantissait la nuit.

Le zoman s'arrêta sous un arbre et flaira, sa fourrure gris-brun toute mouchetée d'ombre. Un soupir de vent résineux lui apporta les relents de l'homme, par-dessus des fumets plus ténus qui disaient le renard et le lièvre, le phoque et le cerf, et même le loup. C'étaient aussi des odeurs d'homme, le zoman le savait ; la rancissure de vieilles toisons, mortes et sauvagines, presque noyées sous le remugle plus fort de la fumée, du sang et de la putréfaction. Seul l'homme dépouillait les autres bêtes de leurs peaux pour se couvrir de cuir et de fourrure.

Différant en cela des loups, les zomans ne craignent pas l'homme. La haine et la faim se nouèrent dans son ventre et il poussa un grondement sourd, pour appeler son frère borgne, sa sœur menue et rusée. Tandis qu'il s'élançait entre les arbres, ses compagnons de meute suivirent avec ardeur dans ses traces. Eux aussi avaient capté l'odeur. Dans sa course, il voyait également par leurs yeux, et il s'aperçut en tête. Le souffle de la meute s'échappait de leurs longues mâchoires grises en bouffées chaudes et blanches. Entre leurs pattes, la glace avait pris, dure comme pierre, mais la chasse était lancée, la proie au-devant. *De la chair, songea le zoman, de la viande.*

Isolé, l'homme était une créature faible. Grand et robuste, avec de bons yeux perçants, mais dur d'oreille et sourd aux effluves. Le daim, l'orignac et même le lièvre étaient plus prompts, les ours et les sangliers plus féroces au combat. Mais en meute, les hommes devenaient dangereux. Tandis que les loups avançaient sur leur proie, le zoman entendit vagir un petit, craquer la carapace de neige tombée la veille sous de balourdes pattes d'hommes, s'entrechoquer les peaux-dures et les longues griffes grises qu'ils portaient.

*Des épées, chuchota une voix en lui, des piques.*

Aux arbres avaient poussé des crocs de glace, en rictus sur les branches brunes et nues. Le borgne coupa au plus court en crevant les taillis, faisant jaillir la neige. Ses frères de meute le suivirent. Au faite d'une colline, puis au bas de la pente suivante, jusqu'à ce que le bois s'ouvre devant eux et que les hommes soient là. Il y avait une femelle. Le ballot enveloppé de fourrures qu'elle serrait contre elle était son petit. *Garde-la pour la fin*, souffla la voix, *le danger vient des mâles*. Ils rugissaient entre eux à la mode des hommes, mais le zoman sentait leur terreur. L'un d'eux avait un croc de bois aussi haut que lui. Il le projeta, mais sa main tremblait et le croc passa en hauteur.

Puis la meute fut sur eux.

Le frère borgne culbuta le lanceur à la renverse dans un monticule de neige et lui arracha la gorge pendant que sa proie se débattait. Sa sœur se glissa dans le dos de l'autre mâle et l'attaqua par-derrière. Ce qui laissa au mâle la femelle et son petit.

Elle portait un croc, elle aussi, minuscule et fait d'os, mais le laissa choir quand les dents du zoman se refermèrent sur sa jambe. En tombant, elle enveloppa de ses deux bras son petit gueulard. Sous ses fourrures, la femelle n'avait que la peau sur les os, mais ses mamelles étaient gorgées de lait. La meilleure viande se trouvait sur le jeune. Le loup réserva les morceaux les plus savoureux pour son frère. Tout autour des dépouilles, la neige gelée vira au rose et au rouge tandis que la meute se remplissait la panse.

À des lieues de là, dans l'unique pièce d'une hutte en torchis avec un toit de chaume, un trou pour la fumée et un sol de terre battue, Varamyr frissonna, toussa et se lécha les babines. Il avait les yeux rouges, les lèvres gercées, la gorge sèche et assoiffée, mais un goût de sang et de graisse lui emplissait la bouche, alors même que son ventre dilaté réclamait à manger. *De la chair d'enfant*, songea-t-il en se souvenant de Cabosse. *De la chair humaine*. Était-il si bas tombé qu'il avait faim de chair humaine ? Il entendait presque Haggon gronder : « Les hommes peuvent consommer la viande des bêtes et les bêtes



celle des hommes, mais l'homme qui se repaît de chair humaine est une abomination. »

*Une abomination.* Ce mot avait toujours eu la faveur d'Haggon. *Abomination, abomination, abomination.* Manger de la chair humaine était une abomination ; copuler sous forme de loup avec un loup, une abomination ; et s'emparer du corps d'un autre homme, la pire des abominations. Haggon était un faible, que son propre pouvoir effrayait. *Il a crevé seul, tout chialant, lorsque je lui ai arraché sa Seconde Vie.* Varamyr lui avait dévoré le cœur. *Il m'a enseigné tant et plus de choses, et le goût de la chair humaine aura été ce que j'ai appris de lui en dernier.*

Mais cela s'était passé en tant que loup. Jamais il n'avait mangé de chair humaine avec des dents d'homme. Néanmoins, il ne voulait pas priver la meute d'un festin. Faméliques et glacés, les loups avaient autant besoin de subsistance que lui, et leur proie... *Deux hommes et une femme, un bébé dans les bras, fuyant de la défaite vers la mort. De toute façon, ils n'auraient pas tardé à périr, de froid ou de faim. Cela valait mieux ainsi. Un acte de miséricorde.*

« Une miséricorde », prononça-t-il à voix haute. Il avait la gorge irritée, mais c'était bon d'entendre une voix humaine, fût-ce la sienne. L'atmosphère suintait le moisi et l'humide, le sol était dur et gelé, et son feu dégageait plus de fumée que de chaleur. Il s'approcha des flammes autant qu'il osa, toussant et grelottant tour à tour, son flanc l'élançant à l'endroit où sa blessure s'était rouverte. Le sang avait poissé ses chausses jusqu'au genou et séché en formant une croûte brune et rigide.

Cirse l'avait mis en garde : cela risquait d'arriver. « J'ai r'cousu de mon mieux, avait-elle dit, mais t'as besoin de te r'poser et d' laisser guérir, ou la chair s' déchirera d' nouveau. »

Cirse avait été la dernière de ses compagnons, une piqueuse coriace comme une vieille racine, mouchetée de verrues, recuite par le vent et toute ridée. Les autres les avaient quittés en cours de route. Un par un, ils avaient dérivé en arrière-garde ou forcé la marche en tête, vers leurs anciens villages, la Laitieuse, Durlieu ou une mort solitaire dans la forêt – Varamyr n'en savait rien, et n'en avait cure. *J'aurais dû m'emparer de l'un*

*d'eux quand j'en avais la possibilité. Un des jumeaux, le gaillard défiguré ou le jeune rousseau.* Mais il avait eu peur. L'un des autres aurait pu comprendre ce qui se produisait. Là, ils se seraient retournés contre lui, pour le tuer. Les paroles d'Haggon le hantaient. Et l'occasion était passée.

Après la bataille, ils avaient été des milliers à s'égayer dans la forêt, affamés, terrifiés, pour fuir le carnage qui s'était abattu sur eux, au Mur. Certains parlaient de regagner les foyers qu'ils avaient abandonnés, d'autres de lancer un deuxième assaut contre la porte ; la plupart, désarmés, ne savaient où aller ni que faire. Ils avaient échappé aux corbacs tout de noir vêtus et aux chevaliers d'acier gris, mais désormais de plus impitoyables ennemis les traquaient. Chaque jour égrenait davantage de corps au long des pistes. Certains crevaient d'inanition, d'autres de froid, d'autres encore de maladie. D'aucuns étaient tués par leurs anciens compagnons d'armes, du temps où ils marchaient vers le sud avec Mance Rayder, le Roi-d'au-delà-du-Mur.

*Mance est tombé*, se répétaient les rescapés avec des accents désespérés, *Mance est pris, Mance est mort*. « Harma est occise et Mance captif, l' reste a déguerpi en nous laissant », avait affirmé Cirse, tout en recousant sa plaie. « Tormund, l' Chassieux, Sixpeaux, tous de hardis pillards. Où y sont, à présent ? »

*Elle ne me reconnaît pas*, comprit alors Varamyr, *et comment le pourrait-elle ?* Sans ses bêtes, il n'avait rien d'un grand homme. *J'étais Varamyr Sixpeaux, qui a rompu le pain avec Mance Rayder.* Il s'était octroyé ce nom de Varamyr à l'âge de dix ans. *Un nom digne d'un lord, un nom fait pour les chansons, un nom puissant, et terrible.* Et pourtant, face aux corbacs, il avait détalé comme un lièvre affolé. Le terrible seigneur Varamyr avait tourné pleutre, mais il n'aurait pas supporté qu'elle le sache, aussi avait-il conté à la piqueuse qu'il s'appelait Haggon. Par la suite, il se demanda pourquoi ce nom, ce nom-là, lui était venu aux lèvres, entre tous ceux qu'il aurait pu choisir. *J'ai dévoré son cœur et bu son sang, et toujours il me hante.*

Un jour, durant leur fuite, un cavalier arriva au galop à travers bois sur un cheval blanc étique, criant à tous de se

diriger vers la Laitouse, car le Chassieux assemblait des guerriers pour franchir le pont des Crânes et s'emparer de Tour Ombreuse. Beaucoup le suivirent ; plus encore n'en firent rien. Plus tard, un guerrier sombre, de fourrure et d'ambre, passa de feu de camp en feu de camp, pour presser tous les survivants de prendre la route du nord afin de se réfugier dans la vallée des Thenns. Pourquoi pensait-il qu'ils seraient en sécurité là-bas alors que les Thenns eux-mêmes avaient fui les lieux ? Varamyr ne l'apprit jamais, mais des centaines s'en furent avec le guerrier. D'autres centaines partirent avec la sorcière des bois, qui avait eu la vision d'une flotte de navires venus transporter le peuple libre vers le sud. « Nous devons chercher la mer », cria la Mère Taupe, et ses fidèles obliquèrent vers l'est.

Varamyr aurait pu faire partie du nombre, si seulement il avait été plus fort. Mais la mer était grise, glacée et lointaine, et jamais il ne vivrait assez longtemps pour la voir, il le savait. Neuf fois il avait péri ; il agonisait, et son trépas marquerait sa fin véritable. *Un manteau d'écureuil*, se souvint-il, *il m'a poignardé pour un manteau d'écureuil*.

La propriétaire était morte, la nuque enfoncée et réduite en une bouillie rouge cloutée de petites éclisses d'os, mais son manteau paraissait chaud et épais. Il neigeait, Varamyr avait perdu ses propres affaires au Mur. Ses pelisses de nuit et ses dessous en laine, ses bottes en toison de mouton et ses gants doublés de fourrure, ses provisions d'hydromel et la nourriture qu'il avait mise de côté, les poignées de cheveux qu'il avait prises aux femmes avec lesquelles il couchait, et même les torques de bras en or que lui avait donnés Mance, tout cela était égaré, dispersé derrière lui. *J'ai brûlé, je suis mort, et puis j'ai couru, à moitié fou de douleur et de terreur*. Ce souvenir le mortifiait encore, mais il n'avait pas été le seul. D'autres aussi avaient fui, par cent, par mille. *La bataille était perdue. Les chevaliers avaient surgi, invincibles sous leur acier, tuant tous ceux qui restaient combattre. Il fallait courir ou périr*.

On ne distançait pas si aisément la mort, toutefois. Et ainsi, quand Varamyr tomba sur la dépouille dans les bois, il se mit à genoux pour la délester du manteau et n'aperçut pas le gamin jusqu'à ce que celui-ci bondisse de sa cachette pour planter dans

son flanc le long couteau en os et arracher le manteau à ses doigts serrés. « Sa mère », lui expliqua Cirse par la suite, une fois le garçonnet enfui. « C'était l' manteau de sa mère, et quand y t'a vu le voler...

— Elle était morte », protesta Varamyr, grimaçant tandis que l'aiguille d'os lui perçait la chair. « On lui avait défoncé le crâne. Sans doute un corbac.

— Un corbac, non. Des Pieds Cornés. J'ai tout vu. » Elle tira sur l'aiguille pour clore la plaie à son flanc. « Des sauvages, et y' reste qui, maint'nant pour les mater ? » *Personne. Si Mance est mort, le peuple libre est condamné.* Les Thenns, les géants et les Pieds Cornés, les troglodytes avec leurs dents limées et les hommes de la côte occidentale avec leurs chariots en os... Tous perdus, eux aussi. Même les corbacs. Ils l'ignoraient peut-être encore, mais ces carognes en manteau noir allaient périr avec le reste. L'ennemi arrivait.

La voix rauque d'Haggon résonna sous son crâne. *De mille morts tu mourras, petit, et à chacune tu souffriras... Mais quand viendra ta mort véritable, tu vivras de nouveau. La Seconde Vie est plus simple, plus douce, dit-on.*

Varamyr Sixpeaux ne tarderait plus à juger de la vérité de cette affirmation. Il respirait sa mort véritable dans la fumée âcre en suspension dans les airs, la percevait sous ses doigts quand il glissait la main sous ses vêtements pour tâter sa blessure. Mais un frisson l'avait envahi, aussi, jusque dans sa moelle. Cette fois-ci, ce serait au tour du froid de le tuer.

La dernière fois, il avait péri par le feu. *J'ai brûlé.* Tout d'abord, dans sa confusion, il avait cru qu'un archer sur le Mur l'avait percé d'une flèche enflammée... Mais le brasier avait arde *en lui*, en le consumant. Et la douleur...

Varamyr avait connu neuf trépas, auparavant. Une fois, d'un coup de lance ; une autre, les crocs d'un ours plantés dans sa gorge, et une autre aussi, dans un épanchement de sang, en mettant bas un chiot mort-né. Il avait péri pour la première fois à l'âge de six ans seulement, quand la hache de son père lui avait enfoncé le crâne. Même cela ne l'avait pas torturé autant que ce feu dans les tripes qui crépitait sur son envergure *pour le dévorer.* Lorsqu'il avait tenté de fuir à tire-d'aile, sa terreur



avait attisé les flammes et redoublé leur ardeur. Un moment, il planait au-dessus du Mur, épiant de ses yeux d'aigle les mouvements des hommes en contrebas. Puis les flammes avaient réduit son cœur en charbon noir, expulsé dans sa propre peau son esprit hurlant et, durant un court instant, il avait totalement perdu la raison. Ce souvenir suffisait encore à lui donner des frissons.

C'est alors qu'il remarqua que le feu s'était éteint dans l'âtre.

Ne restait qu'un amas gris et noir de bois calciné, avec quelques braises qui rutilaient dans les cendres. *Il y a encore de la fumée, il n'est besoin que de bois.* Serrant les dents contre la douleur, Varamyr avait rampé jusqu'au tas de branches brisées assemblé par Cirse avant de partir à la chasse, et il jeta des cotrets sur les cendres. « Prends, croassa-t-il. *Brûle.* » Il souffla sur les charbons ardents et adressa une prière muette aux dieux sans nom du bois, de la colline et de la prairie.

Les dieux ne répondirent pas. Au bout d'un moment, la fumée cessa également de monter. Déjà, le froid envahissait la petite cahute. Varamyr n'avait ni silex, ni amadou, ni fagotin. Jamais il ne rallumerait le feu, pas tout seul.

« Cirse », appela-t-il, la voix enrouée et empreinte de douleur. « *Cirse !* »

Elle avait le menton pointu et le nez plat et, sur une joue, un poireau où poussaient quatre crins noirs. Des traits durs et laids, et pourtant il aurait donné cher pour l'apercevoir à la porte de la cabane. *J'aurais dû la prendre avant qu'elle s'en aille.* Depuis combien de temps était-elle partie ? Deux jours ? Trois ? Varamyr ne se rappelait pas bien. La cabane était plongée dans le noir, et il entraît et sortait du sommeil sans en avoir conscience, sans jamais savoir vraiment si régnait dehors le jour ou la nuit. « Attends, lui avait-elle dit. J' vais revenir avec d' quoi manger. » Et donc, il avait attendu, l'imbécile, en rêvant d'Haggon, de Cabosse et de tous les méfaits qu'il avait commis au cours de sa vie, mais les jours et les nuits avaient passé et Cirse n'était pas revenue. *Elle ne reviendra pas.* Varamyr se demanda s'il s'était trahi. Pouvait-elle deviner ses pensées rien qu'en le regardant, avait-il marmonné dans ses rêves de fièvre ?

*Abomination*, entendit-il Haggon répéter. On aurait cru qu'il se trouvait ici, dans la pièce. « C'est rien qu'une piqueuse avec une sale gueule, lui répliqua Varamyr. Je suis un grand homme. Je suis Varamyr le zoman, le change-peau, il est pas juste qu'elle vive et que je meure. » Nul ne répondit. Il n'y avait personne. Cirse était loin. Elle l'avait abandonné, comme tous les autres.

Jusqu'à sa propre mère, qui l'avait abandonné. *Elle a pleuré pour Cabosse, mais pour moi, jamais.* Le matin où son père l'avait tiré du lit pour le livrer à Haggon, elle n'avait même pas voulu le regarder. Il avait hurlé et flanqué des coups de pied tandis qu'on le traînait dans les bois, avant que son père lui colle une momifie en lui ordonnant de se taire. « Ta place est parmi ceux de ta race », voilà tout ce qu'il avait déclaré en le jetant aux pieds d'Haggon.

*Il avait pas tort, songea Varamyr, en grelottant. Haggon m'a enseigné tant de choses. Il m'a appris à chasser et à pêcher, à dépouiller une carcasse et à ôter les arêtes d'un poisson, à m'orienter dans les bois. Et il m'a enseigné les voies du zoman et les secrets du change-peau, et pourtant mon don surpassait le sien.*

Des années plus tard, il avait cherché à retrouver ses parents, pour leur apprendre que leur Bosse était devenu le grand Varamyr Sixpeaux, mais tous deux étaient morts et incinérés. *Partis dans les arbres et les rivières, partis dans les rochers et la terre. Partis en cendres et en poussière.* Voilà ce qu'avait raconté la sorcière des bois à sa mère, le jour où Cabosse était mort. Bosse ne voulait pas devenir une motte de terre. Le gamin avait rêvé d'un jour où les bardes chanteraient sa geste et de jolies donzelles le couvriraient de baisers. *Quand je serai grand, je serai Roi-d'au-delà-du-Mur*, s'était-il juré. Il n'y avait jamais réussi, mais il s'en était approché. Les hommes craignaient le nom de Varamyr Sixpeaux. Il partait à la bataille, juché sur une ourse des neiges haute de treize pieds, tenait sous son joug trois loups et un lynx-de-fumée, et siégeait à la main droite de Mance Rayder. *C'est Mance qui m'a conduit à ma situation actuelle. Je n'aurais pas dû l'écouter. J'aurais dû me glisser à l'intérieur de mon ourse et le déchiqueter.*

Avant Mance, Varamyr Sixpeaux avait été peu ou prou un lord. Il vivait seul, avec des bêtes comme cour, dans une demeure de mousse, de boue et de rondins taillés, qui avait jadis appartenu à Haggon. Une douzaine de villages lui rendaient un hommage de pain, de sel et de cidre, lui offrant les fruits de leurs vergers et les légumes de leurs jardins. La viande, il se la procurait lui-même. Chaque fois qu'il désirait une femme, il envoyait son lynx-de-fumée la traquer, et la jouvencelle sur laquelle il avait jeté son dévolu, quelle qu'elle soit, suivait humblement la bête jusqu'à sa couche. D'aucunes venaient en pleurs, certes, mais elles venaient quand même. Varamyr leur octroyait sa semence, prélevait une poignée de cheveux pour conserver un souvenir d'elles et les renvoyait. De temps en temps, un héros de village, épieu en main, se présentait pour occire l'homme féral et sauver une sœur, une maîtresse ou une fille. Ceux-là, il les tuait, mais jamais il ne portait atteinte aux femmes. À certaines, il accordait même la bénédiction d'enfants. *Des avortons. De petits êtres rabougris, comme Bosse, et pas un qui porte le don.*

La peur le remit debout, tout chancelant. Se tenant le flanc pour réprimer l'effusion du sang de sa blessure, Varamyr tituba jusqu'à la porte et écarta la fourrure en lambeaux qui la masquait pour affronter un mur tout blanc. *De la neige.* Pas étonnant que l'intérieur soit si rempli d'ombre et de fumée. Les chutes de neige avaient enseveli la cabane.

Quand Varamyr pesa contre elle, la neige céda et croula, molle et humide encore. Au-dehors, la nuit avait une blancheur de mort ; de pâles nuages maigres dansaient autour d'une lune d'argent, sous le regard froid de mille étoiles. Il voyait d'autres cabanes enfouies bosseler les congères de neige et, au-delà, l'ombre pâle d'un barral en armure de glace. Au sud-ouest, les collines formaient un vaste désert blanc où rien ne bougeait, hormis les bourrasques de neige. « Cirse, appela Varamyr d'une voix faible en se demandant jusqu'où elle avait pu aller. *Cirse. Femme. Où es-tu ?* »

Très loin, un loup hurla.

Un frisson traversa Varamyr. Il connaissait ce hurlement aussi bien que Bosse avait jadis connu la voix de sa mère. *Le*

*borgne*. C'était le plus vieux de ses trois, le plus grand, le plus féroce. Chasseur était plus fin, plus vif, plus jeune, Matoise plus rusée, mais tous deux craignaient le borgne. Implacable, sauvage, le vieux loup ne connaissait pas la peur.

Varamyr avait perdu le contrôle de ses autres animaux dans les tourments de la mort de l'aigle. Son lynx-de-fumée avait détalé dans les bois tandis que son ourse des neiges retournait ses griffes contre ceux qui l'entouraient, taillant quatre hommes en pièces avant de tomber, percée d'une lance. Elle aurait tué Varamyr s'il s'était trouvé à sa portée. L'ourse le haïssait, avait enragé chaque fois qu'il revêtait sa peau ou grimpait sur son dos.

Ses loups, en revanche...

*Mes frères. Ma meute.* Par bien des nuits glacées, il avait dormi avec ses bêtes, leurs corps velus entassés autour de lui pour aider à lui tenir chaud. *Quand je mourrai, ils se repaîtront de ma chair, et ne laisseront que des os pour accueillir le dégel, le printemps venu.* Curieusement, cette pensée le réconfortait. Ses loups avaient souvent chassé pour lui dans leurs errances ; qu'il finisse par les nourrir ne semblait que justice. Autant entamer sa Seconde Vie en déchiquetant la chair morte et chaude de son propre cadavre.

Les chiens étaient les animaux les plus aisés avec lesquels fusionner ; ils vivaient dans une telle proximité des hommes qu'ils en étaient presque humains eux-mêmes. Se glisser dans une peau de chien se comparait à enfiler une vieille botte, au cuir assoupli par l'usage. Comme la botte était conformée afin de recevoir un pied, un chien l'était pour accepter le collier, fût-il invisible à l'œil humain. Les loups étaient plus ardues. L'homme pouvait devenir l'ami d'un loup, voire le briser, mais personne *n'apprivoisait* vraiment un loup. « Les loups et les femmes s'apparient pour la vie, répétait souvent Haggon. Si tu en possèdes un, c'est un mariage. À partir de ce jour, le loup fera partie de toi et tu feras partie de lui. Vous changerez tous deux. »

Mieux valait laisser de côté les autres animaux, avait assuré le chasseur. Les félins étaient arrogants et cruels, toujours prêts à se rebeller. L'élan et le daim étaient des proies ; à force de trop



endosser leurs peaux, même le plus brave devenait couard. Ours, sangliers, blaireaux et furets... Haggon n'en faisait pas grand cas. « Il y a des peaux qu'il ne faudrait jamais endosser, petit. Ce que tu deviendrais te plairait pas. » À l'entendre, les pires étaient les oiseaux. « Les hommes ont pas vocation à quitter le sol. Passe trop de temps dans les nuages et plus jamais tu voudras redescendre. Je connais des change-peaux qui ont essayé les faucons, les hiboux, les corbeaux. Même dans leur propre corps, ils restent assis, l'esprit dans la lune, les yeux levés vers ce foutu ciel. »

Néanmoins, tous les change-peaux ne partageaient pas cette opinion. Une fois, quand Bosse avait dix ans, Haggon l'avait emmené à une réunion de ceux-là. Les zomans, les frères des loups, formaient le plus gros de la compagnie, mais le petit garçon avait trouvé les autres plus étranges et plus fascinants. Borroq ressemblait tellement à son sanglier qu'il ne lui manquait plus que les défenses, Orell avait son aigle, Ronces son lynx-de-fumée (à l'instant où il les vit, Bosse voulut avoir un lynx-de-fumée à lui), et la femme chèvre, Grisella...

Toutefois, aucun d'eux n'était aussi puissant que Varamyr Sixpeaux, pas même Haggon, grand et sévère, avec ses mains dures comme pierre. Le chasseur avait crevé en pleurant après que Varamyr se fut accaparé Griserobe, en l'expulsant pour revendiquer l'animal. *Pas de Seconde Vie pour toi, vieil homme.* Il se faisait appeler Varamyr Troispeaux, à l'époque. Avec Griserobe, il en comptait quatre, mais le vieux loup, faible et presque édenté, suivit bientôt Haggon dans la mort.

Varamyr pouvait s'emparer de toutes les bêtes qu'il voulait, les plier à sa volonté, faire sienne leur chair. Chien ou loup, ours ou blaireau...

*Cirse, se dit-il.*

Haggon aurait qualifié cela d'abomination, le plus noir de tous les péchés, mais Haggon était mort, dévoré et incinéré. Mance aussi l'aurait maudit, mais Mance avait été tué ou capturé. *Nul ne saura jamais. Je serai Cirse la piqueuse, et Varamyr Sixpeaux sera mort.* Son don périrait avec son corps, il s'y attendait. Il perdrait ses loups et finirait ses jours sous l'aspect d'une maigre femme couverte de verrues... Mais il

vivrait. *Si elle revient. Si je suis encore assez fort pour la prendre.*

Une vague de vertige déferla sur Varamyr. Il se retrouva à genoux, les mains enfouies dans une congère. Il ramassa une poignée de neige et s'en emplit la bouche, frictionnant sa barbe et ses lèvres gercées, suçant l'humidité. L'eau était si froide qu'il ne put l'avaler qu'à grand-peine, et il prit de nouveau conscience de la force de sa fièvre.

La neige fondue ne réussit qu'à exaspérer sa faim. Son estomac réclamait de la nourriture, pas de l'eau. La neige avait cessé de tomber, mais le vent se levait, chargeant l'air de cristaux de glace, lui battant le visage tandis qu'il s'évertuait à traverser les amas de neige, et que sa blessure au flanc béait et se refermait. Son souffle s'épanouissait en un nuage blanc irrégulier. En atteignant le barral, il trouva une branche morte, juste à la bonne taille pour servir de béquille. Lourdemment appuyé sur elle, il tituba en direction de la plus proche cahute. Dans leur fuite, les villageois avaient pu oublier quelque chose... Un sac de pommes, de la viande séchée, n'importe quoi qui le garderait en vie jusqu'au retour de Cirse.

Il y était presque arrivé quand sa béquille cassa sous son poids et que ses jambes se dérochèrent sous lui.

Combien de temps il resta là, gisant de tout son long tandis que son sang rougissait la neige, Varamyr n'aurait su le dire. *La neige va m'ensevelir.* Ce serait un trépas calme. *On raconte qu'on se sent tout chaud, vers la fin, chaud et somnolent.* Ce serait bon de connaître à nouveau la chaleur, mais l'idée qu'il ne verrait jamais les terres vertes, les terres tièdes au-delà du Mur que chantait Mance, le désolait. « Le monde au-delà du Mur n'est pas pour ceux de notre espèce, avait coutume de dire Haggon. Le peuple libre craint les change-peaux, mais ils nous honorent, également. Au sud du Mur, les agenouillés nous traquent et nous égorgent comme pourceaux. »

*Tu m'avais mis en garde, songea Varamyr, mais c'est toi qui m'as montré Fort-Levant, également.* Il ne devait pas avoir plus de dix ans. Haggon avait troqué une douzaine de colliers d'ambre et un traîneau de pelleteries entassées bien haut contre six outres de vin, un bloc de sel et une bouilloire en cuivre. Pour

le commerce, Fort-Levant surpassait Châteaunoir ; c'était là qu'arrivaient les navires chargés de marchandises venues des terres fabuleuses par-delà la mer. Les corbacs connaissaient Haggon comme trappeur et ami de la Garde de Nuit, et ils accueillaient favorablement les nouvelles qu'il apportait de la vie au-delà du Mur. Certains le savaient aussi change-peau, mais nul ne parlait de cela. C'était là, à Fort-Levant, que le petit garçon qu'il avait été avait commencé à rêver du Sud chaud.

Varamyr sentait les flocons de neige fondre sur son front. *C'est pas aussi mauvais que de brûler. Que je dorme et que je ne m'éveille jamais, que j'entame ma Seconde Vie.* Ses loups étaient proches, à présent. Il percevait leur présence. Il laisserait derrière lui cette chair faible, ne ferait qu'un avec eux, chassant la nuit et hurlant à la lune. Le zoman deviendrait un véritable loup. *Mais lequel ?*

Pas Matoise. Haggon aurait qualifié cela d'abomination, mais Varamyr s'était souvent glissé dans sa peau tandis que le borgne la couvrait. Il ne voulait pas passer sa nouvelle vie en femelle, toutefois, pas s'il avait un autre choix. Chasseur lui conviendrait mieux, le plus jeune des mâles... Mais le borgne était plus grand, plus féroce, et c'était lui qui couvrait Matoise, chaque fois qu'elle était en chaleur.

« On assure que l'on oublie », lui avait enseigné Haggon, quelques semaines avant sa propre mort. « Quand périt la chair de l'homme, son esprit continue à vivre à l'intérieur de la bête, mais chaque jour ses souvenirs s'effacent, et l'animal devient un peu moins zoman, un peu plus loup, jusqu'à ce que ne reste plus rien de l'homme et que ne subsiste plus que la bête. »

Varamyr savait que c'était vrai. En s'emparant de l'aigle qui avait appartenu à Orell, il avait senti l'autre change-peau rager contre sa présence. Orell avait été tué par Jon Snow, ce traître de corbeau, et avait accumulé tant de haine envers celui qui lui avait ôté la vie que Varamyr l'avait à son tour ressentie contre le jeune zoman. Il avait perçu la nature réelle de Snow à l'instant où il avait vu le loup géant blanc qui chassait en silence à ses côtés. Un change-peau en reconnaît toujours un autre. *Mance aurait dû me laisser prendre le loup-garou. Voilà une Seconde Vie digne d'un roi.* Il en aurait été capable, il n'en doutait pas.

Le don était fort en Snow, mais le jeune homme n'avait pas reçu de formation, toujours en lutte contre sa nature alors qu'il aurait dû s'en glorifier.

Varamyr voyait les yeux rouges des barrals le contempler sur le tronc blanc. *Les dieux me jaugent.* Un frisson le traversa. Il avait commis des actions mauvaises, terribles. Il avait volé, tué, violé. Il s'était repu de chair humaine et avait lapé le sang des mourants tandis qu'il giclait, rouge et chaud, de leur gorge lacérée. Il avait traqué ses ennemis à travers bois, s'abattant sur eux dans leur sommeil, leur arrachant à coups de griffes les entrailles du ventre pour les répandre sur le sol bourbeux. *Quel goût délicieux avait eu leur viande.* « C'était la bête, pas moi, assura-t-il dans un chuchotement rauque. C'était le don que vous m'avez accordé. »

Les dieux ne répondirent pas. Son souffle était suspendu dans les airs, pâle et brumeux. Il sentait de la glace se former dans sa barbe. Varamyr Sixpeaux ferma les yeux.

Il fit un vieux rêve d'un taudis au bord de la mer, trois chiens qui geignaient, les larmes d'une femme.

*Cabosse. Elle pleure Cabosse, mais moi, elle m'a jamais pleuré.*

Bosse était né un mois avant l'échéance et il était si souvent malade que nul ne s'attendait à le voir survivre. Sa mère patienta, qu'il ait presque quatre ans pour lui donner un nom convenable, mais il était désormais trop tard. Tout le village avait pris l'habitude de l'appeler Bosse, du nom que lui avait donné sa sœur Méha lorsqu'il était encore dans le ventre de leur mère. Méha avait aussi attribué son nom à Cabosse, mais le petit frère de Bosse était né à l'heure due, fort, rougeaud et robuste, tétant avec avidité les mamelles de Mère. Elle voulait lui donner le même nom que Père. *Mais Cabosse est mort. Il est mort quand il avait deux ans et que j'en avais six, trois jours avant celui où il aurait reçu ce nom.*

« Ton petit est auprès des dieux, à présent, avait dit la sorcière des bois à sa mère en larmes. Il n'aura plus jamais mal, plus jamais faim, il ne pleurera plus jamais. Les dieux l'ont emporté dans la terre, dans les arbres. Les dieux sont tout autour de nous, dans les rochers et les rivières, dans les oiseaux

et les animaux. Ton Cabosse est allé les rejoindre. Il sera le monde et tout ce qu'il contient. »

Les paroles de la vieille avaient frappé Bosse comme un couteau. *Cabosse voit. Il me surveille. Il sait.* Bosse ne pouvait pas se cacher de lui, se glisser derrière les robes de sa mère, ni s'enfuir avec les chiens pour échapper à la fureur de son père. *Les chiens. Queue-coupée, Flaire, Grondeur. C'étaient de bons chiens. C'étaient mes amis.*

Quand son père avait retrouvé les chiens en train de renifler autour du corps de Cabosse, il n'avait aucun moyen de savoir lequel avait agi, aussi les avait-il tués tous trois avec sa hache. Ses mains tremblaient tant qu'il lui avait fallu deux coups pour réduire Flaire au silence, et quatre pour abattre Grondeur. L'odeur du sang poissait l'air et les chiens agonisants poussaient des plaintes épouvantables à entendre, et pourtant Queue-coupée avait quand même répondu à l'appel de Père. C'était le plus vieux des chiens et son dressage avait primé sur sa terreur. Le temps que Bosse se glisse dans sa peau, il était trop tard.

*Non, Père, je t'en prie,* avait-il essayé de dire, mais les chiens ne parlent pas la langue des hommes, si bien que seul émergea un gémissement lamentable. La hache frappa le crâne du vieux chien en plein centre et, dans le taudis, le garçon poussa un hurlement. *C'était ainsi qu'ils avaient su.* Deux jours plus tard, son père l'avait entraîné dans les bois. Il avait apporté sa hache, aussi Bosse avait-il cru qu'il voulait l'abattre de la même façon que pour les chiens. Mais il l'avait donné à Haggon.

Varamyr s'éveilla subitement, violemment, tout le corps agité de spasmes. « Debout, s'égosillait une voix, debout, faut qu'on parte. Y sont des centaines. » La neige l'avait recouvert d'une dure couche blanche. *Si froide.* En essayant de bouger, il découvrit qu'il avait la main collée au sol par la glace. En se dégageant, il laissa un peu de peau derrière lui. « Debout, clama-t-elle de nouveau. Y-z-arrivent. »

Cirse lui était revenue. Elle le tenait par les épaules et le secouait, lui criant au visage. Varamyr sentait son souffle et sa chaleur, contre des joues engourdies par le froid. *Maintenant, se dit-il, agis maintenant, ou tu vas mourir.*



Il invoqua toutes les forces qu'il contenait encore, bondit hors de sa peau et se força en elle.

Cirse cambra l'échine en poussant un hurlement.

*Abomination.* Était-ce elle, lui ou Haggon ? Il ne le sut jamais. Sa vieille chair retomba dans l'amas de neige tandis que les doigts de Cirse se dénouaient. La piqueuse se tordit avec violence, en glapissant. Le lynx-de-fumée avait coutume de combattre sauvagement Varamyr, et l'ourse des neiges était une fois devenue à moitié folle, mordant les arbres, les rochers et les airs, mais ici, c'était pire. « Sors, sors ! » entendit-il sa propre bouche beugler. Le corps de la piqueuse oscilla, tomba pour se relever, ses mains battaient, ses jambes se détendaient dans un sens et dans l'autre, en une danse grotesque, tandis que leurs esprits se disputaient sa chair. Elle aspira une gorgée d'air glacé et Varamyr disposa d'un demi-battement de cœur pour en savourer le goût, et la force de ce corps jeune, avant qu'elle ne claque des mâchoires et ne lui inonde la bouche de sang. Elle leva les mains vers son visage. Il tenta de les rabaisser, mais les mains refusaient d'obéir et elle lui griffa les yeux. *Abomination*, se souvint-il, en se noyant dans le sang, la douleur et la folie. Lorsqu'il voulut crier, elle recracha leur langue.

Le monde blanc bascula et s'en fut. Un moment, il se crut à l'intérieur du barral. Par les yeux rouges sculptés, il contemplait au-dehors un agonisant qui tressautait faiblement sur le sol, et une folle, aveugle et sanglante, qui dansait sous la lune, en versant des pleurs de sang et lacérant ses vêtements. Puis ils disparurent tous deux et il s'éleva, il fondit, l'esprit porté par un vent froid. Il était dans la neige et les nuages, il était un moineau, un écureuil, un chêne. Un hibou cornu vola en silence entre les arbres, chassant un lièvre ; Varamyr se trouvait dans l'oiseau, dans le lièvre, dans les arbres. Dans les profondeurs, sous le sol gelé, les vers de terre creusaient en aveugles dans le noir et il était eux, également. *Je suis le bois, et tout ce qu'il contient*, exulta-t-il. Cent corbeaux prirent leur essor, croassant en le sentant passer. Un orignac brama, troublant les enfants accrochés à son dos. Un loup géant assoupi leva la tête pour grogner dans le vide. Avant que tous leurs cœurs aient pu battre de nouveau, il les avait tous dépassés, à la recherche des siens,

du borgne, de Matoise et de Chasseur, de sa meute. Ses loups allaient le sauver, se dit-il.

Ce fut sa dernière pensée d'homme.

La mort véritable fut instantanée ; il ressentit brutalement le froid, comme s'il avait plongé dans les eaux gelées d'un lac pris par les glaces. Puis il se retrouva en train de filer au-dessus de neiges éclairées par la lune, ses frères de meute directement derrière lui. La moitié du monde était obscure. *Le borgne*, comprit-il. Il hurla, et Matoise et Chasseur lui firent écho.

En atteignant la crête, les loups s'arrêtèrent. *Cirse*, se souvint-il ; une partie de lui pleura ce qu'il avait perdu, et une autre ce qu'il avait fait. Au-dessous, le monde s'était changé en glace. Des doigts de givre gravissaient lentement le barral, convergeant les uns vers les autres. Le village vide ne l'était plus. Des ombres aux yeux bleus avançaient entre les monticules de neige. Certains portaient du brun, d'autres du noir et plusieurs allaient nus, leur chair devenue blanche comme neige. Un vent soupirait à travers les collines, lourd de leurs odeurs : chair morte, sang séché, peaux qui puaient le moisi, la pourriture et l'urine. Matoise gronda et découvrit ses crocs, sa fourrure se hérissant sur sa nuque. *Pas des hommes. Pas des proies. Pas ceux-là.*

Les choses en bas bougeaient, mais ne vivaient pas. Une par une, elles levèrent la tête vers les trois loups sur la colline. La dernière à regarder fut la créature qui avait été *Cirse*. Elle portait de la laine, de la fourrure et du cuir et, par-dessus le tout, une cape de givre qui craquait quand elle remuait et scintillait au clair de lune. Des glaçons pâles et roses pendaient au bout de ses doigts, dix longs poignards de sang gelé. Et dans les creux où avaient logé ses yeux, tremblotait une pâle lueur bleue, parant ses traits ingrats d'une beauté étrange qu'ils n'avaient jamais connue durant sa vie.

*Elle me voit.*

## TYRION

Il passa tout le détroit à boire.

Le navire était petit, et sa cabine plus encore, mais le capitaine refusa de le laisser monter sur le pont. Le plancher qui tanguait sous ses pieds lui soulevait le cœur et la mauvaise chère avait un goût pire encore en remontant. Mais quel besoin avait-il de bœuf salé, de fromage sec et de pain grouillant d'asticots, tant qu'il avait du vin pour se sustenter ? C'était un cru rouge et aigre, très fort. Parfois, Tyrion vomissait également sa boisson, mais les bouteilles ne manquaient pas.

« Le monde regorge de vin », marmonna-t-il dans la moiteur de sa cabine. Son père n'avait jamais aimé les ivrognes, mais quelle importance ? Son père était mort. Il l'avait tué. *Un carreau dans le ventre, messire, rien que pour vous. Si seulement j'étais plus habile avec une arbalète, je vous l'aurais planté dans cette queue avec laquelle vous m'avez fait, espèce d'or dure.*

Sous le pont n'existait ni la nuit ni le jour. Tyrion tenait le décompte du temps grâce aux allées et venues du garçon de cabine qui apportait les repas que le nain ne mangeait pas. Le garçon avait toujours avec lui une brosse et un balai, pour nettoyer. « C'est du vin de Dorne ? » s'était enquis Tyrion, une fois, en débouchant une outre. « Il me rappelle un serpent de ma connaissance. Un personnage plein d'esprit, jusqu'à ce qu'une montagne lui croule dessus. »

Le garçon de cabine n'avait rien répondu. Le drôle était assez laid ; quoique plus séduisant qu'un certain nain avec sa moitié de nez et sa cicatrice qui courait de l'œil au menton. « Je t'ai offensé ? demanda Tyrion tandis que le garçon briqueait. As-tu reçu consigne de ne pas me parler ? Ou un nain aurait-il lutiné ta mère ? » Pas de réponse, là non plus. « Vers où naviguons-nous ? Dis-le-moi. » Jaime avait évoqué les Cités libres, mais sans jamais préciser laquelle. « Est-ce Braavos ? Tyrosh ?

Myr ? » Tyrion aurait préféré aller à Dorne. *Myrcella est plus âgée que Tommen. Selon la loi de Dorne, le Trône de Fer lui revient. Je l'aiderai à faire valoir ses droits, comme me l'a suggéré le prince Oberyn.*

Mais Oberyn était mort, la tête réduite en débris sanguinolents par le poing en armure de ser Gregor Clegane. Et sans la Vipère Rouge pour l'aiguillonner, Doran Martell envisagerait-il seulement un plan aussi hasardeux ? *Il pourrait bien préférer me jeter aux fers, et me restituer à ma tendre sœur.* Le Mur serait probablement plus sûr. Mormont le Vieil Ours répétait que la Garde de Nuit avait besoin d'hommes comme Tyrion. *Mais il n'était pas impossible que Mormont ait rendu l'âme. Slynt doit occuper le poste de lord Commandant, à présent.* Ce fils de boucher ne risquait pas d'avoir oublié qui l'avait expédié au Mur. *Ai-je vraiment envie de passer le reste de mon existence à manger du bœuf salé et du gruau d'avoine en compagnie d'assassins et de voleurs ?* Non que le reste de son existence durerait très longtemps. Janos Slynt y veillerait.

Le garçon de cabine trempa sa brosse et continua à frotter mâlement. « As-tu jamais visité les maisons de plaisir de Lys ? voulut savoir le nain. Se pourrait-il que ce soit là que vont les putes ? » Tyrion ne semblait plus capable de retrouver le mot valyrien pour *pute* et, de toute façon, c'était trop tard. Le garçon jeta sa brosse dans le seau et prit congé.

*Le vin m'a brouillé l'esprit.* Il avait appris à lire le haut valyrien aux genoux de son mestre, mais ce qu'on parlait dans les neuf Cités libres... eh bien, c'était moins un dialecte que neuf dialectes en bonne voie de devenir des langues à part entière. Tyrion connaissait des bribes de braavien, avait de vagues notions de myrien. En tyroshi, il arriverait à maudire les dieux, traiter un homme de tricheur et commander une bière, grâce à une épée-louée qu'il avait autrefois connue au Roc. *Au moins, à Dorne, on parle la Langue Commune.* Comme sa cuisine et ses lois, le parler de Dorne s'épiçait des saveurs de la Rhoyne, mais on parvenait à le comprendre. *Dorne, oui, Dorne a ma faveur.* Il réintégra sa couchette, se raccrochant à cette idée comme un enfant à une poupée.

Le sommeil n'était jamais venu aisément à Tyrion Lannister et, à bord de ce navire, il visitait rarement le nain, mais, de temps en temps, celui-ci réussissait à boire assez de vin pour perdre un moment conscience. Au moins ne rêvait-il pas. Il avait assez rêvé pour une courte vie entière. *Et de tant de folies ! L'amour, la justice, l'amitié, la gloire. Autant rêver d'être grand.* Tout cela était hors d'atteinte, Tyrion le savait à présent. Mais il ne savait pas où vont les putes.

« Là où vont les putes », avait dit son père. *Ses dernières paroles, et quelles paroles !* L'arbalète avait *vrombi*, lord Tywin s'était rassis, et Tyrion Lannister s'était retrouvé en train de se dandiner dans le noir, Varys à ses côtés. Il avait dû redescendre le goulet, deux cent trente échelons jusqu'au lieu où des brandons orange couvaient dans la gueule d'un dragon de fer. Il n'en gardait nul souvenir. Rien que le son produit par l'arbalète, et le remugle des boyaux de son père qui se relâchaient. *Même en crevant, il a trouvé moyen de me chier dessus.*

Varys l'avait escorté au long des tunnels, mais ils n'avaient rien dit jusqu'au moment où ils avaient émergé près de la Néra, où Tyrion avait remporté une fameuse victoire et perdu un nez. Là, le nain s'était tourné vers l'eunuque pour annoncer : « J'ai tué mon père », sur le même ton qu'on emploierait à dire : « Je me suis cogné le pied. »

Le maître des chuchoteurs était vêtu en frère mendiant, dans une coule mitée de tissu brun dont le capuchon gardait dans l'ombre ses joues lisses et dodues et son crâne rond et chauve. « Vous n'auriez pas dû gravir cette échelle », lui reprocha-t-il.

« Là où vont les putes. » Tyrion avait averti son père de ne pas prononcer ce mot. *Si je n'avais pas décoché le vireton, il aurait vu que mes menaces étaient vides. Il m'aurait arraché l'arbalète des mains, comme il m'a jadis arraché Tysha des bras. Il se levait lorsque je l'ai tué.*

« J'ai également tué Shae, confessa-t-il à Varys.

— Vous saviez ce qu'elle était.

— Oui. Mais pas ce qu'il était, lui. »

Varys gloussa. « Et maintenant, vous savez. »

*J'aurais également dû tuer l'eunuque.* Un peu plus de sang sur les mains, quelle importance ? Il n'aurait su dire ce qui avait

retenu son poignard. Pas la gratitude. Varys l'avait sauvé de l'épée du bourreau, mais uniquement sur l'ordre de Jaime. *Jaime... Non, mieux vaut ne pas penser à Jaime.*

Il se rabattit sur une nouvelle outre de vin qu'il biberonna comme un sein de femme. Le rouge aigre lui dégoulina sur le menton et détrempa sa tunique crasseuse, celle-là même qu'il portait dans sa cellule. Le pont tanguait sous ses pieds et, quand Tyrion chercha à se lever, le parquet s'exhaussa sur un côté et l'envoya durement valdinguer contre une cloison. *Une tempête, comprit-il, sinon je suis plus soûl que je ne pensais.* Il vomit le vin et y resta un moment vautré, à se demander si le navire allait sombrer. *Est-ce là ta vengeance, Père ? Le Père d'En-Haut t'a-t-Il fait Sa Main ?* « Voilà bien le salaire du tueur des siens », conclut-il tandis que la bourrasque mugissait au-dehors. Il ne semblait pas juste de noyer le garçon de cabine, le capitaine et tous les autres pour punir un de ses actes, mais depuis quand les dieux étaient-ils justes ? C'est à peu près à ce moment-là que les ténèbres l'engoulèrent.

Lorsqu'il recommença à bouger, sa tête lui parut près d'éclater et le navire décrivait des cercles vertigineux, bien que le capitaine insistât pour dire qu'ils étaient arrivés à bon port. Tyrion le pria de garder le silence et décocha de faibles coups de pied tandis qu'un énorme marin chauve l'emportait tout gigotant dans la cale où l'attendait un barricaut de vin, vide. C'était un petit fût, trapu et exigu, même pour un nain. Tyrion se pissa dessus au cours de la lutte – ce qui n'améliora nullement la situation. On l'enfonça tête la première dans le baril, les genoux remontés contre les oreilles. Le moignon de son nez le démangeait horriblement, mais ses bras étaient si étroitement coincés qu'il ne pouvait tendre la main pour le gratter. *Un palanquin digne d'un homme de ma stature,* songea-t-il pendant qu'on clouait le couvercle en place. Il entendit des clameurs tandis qu'on le hissait. Chaque cahot cognait son crâne contre le fond de la barrique. Le monde tourbillonna quand la futaille dévala une pente en roulant, puis elle s'arrêta avec un impact qui donna à Tyrion envie de hurler. Une autre barrique vint percuter la sienne, et il se mordit la langue.



Ce fut le plus long périple qu'il ait jamais effectué, même si sa durée n'avait pas dû dépasser la demi-heure. On le souleva et le déposa, le roula et l'empila, le bascula et le redressa pour le rouler à nouveau. À travers les douves de bois, il entendit crier des hommes et, une fois, hennir un cheval à proximité. Des crampes se mirent à saisir ses jambes torses, et ne tardèrent pas à le faire tant souffrir qu'il en oublia les coups de tambour sous son crâne.

Cela s'acheva comme cela avait commencé, avec un nouveau roulage qui lui donna le tournis, et d'autres cahots. Au-dehors, des voix inconnues parlaient une langue qu'il ne connaissait pas. Quelqu'un entreprit de marteler le sommet de la futaille et le couvercle céda soudain dans un craquement. La lumière déferla, ainsi que l'air frais. Tyrion avala avec avidité et essaya de se redresser, mais ne réussit qu'à renverser la barrique sur le flanc et à s'étaler sur un sol dur en terre battue.

Au-dessus de lui se tenait un homme grotesque d'embonpoint avec une barbe jaune en fourche, armé d'un maillet de bois et d'un ciseau de fer. Sa robe de chambre était assez immense pour servir de pavillon de tournoi, mais sa ceinture vaguement nouée s'était défaite, exposant une énorme panse blanche et une paire de pesants tétins qui ballaient comme des sacs de lard couverts de crin jaune. Il rappela à Tyrion une vache de mer crevée qui s'était un jour échouée dans les grottes au-dessous de Castral Roc.

Le gros homme baissa les yeux et sourit. « Un nain soûl, dit-il dans la Langue Commune de Westeros.

— Une vache de mer en décomposition. » Tyrion avait du sang plein la bouche. Il le cracha aux pieds du pansu. Ils se trouvaient dans une longue cave obscure aux plafonds voûtés, aux murs de pierre plaqués de salpêtre. Des muids de vin et de bière les entouraient, plus de boisson qu'il n'en fallait pour assurer à un nain assoiffé de tenir la nuit. *Ou toute une vie.*

« Vous êtes impertinent. Ça me plaît, chez un nain. » Lorsque le pansu s'esclaffa, ses chairs ballottèrent avec tant de vigueur que Tyrion craignit de le voir tomber et l'écraser. « Vous avez faim, mon petit ami ? Vous êtes fatigué ?

— Assoiffé. » Tyrion se mit à genoux tant bien que mal. « Et crasseux. »

Le pansu renifla. « En premier lieu un bain, tout à fait. Ensuite, à manger, et un lit moelleux, non ? Mes serviteurs vont y veiller. » Son hôte rangea son maillet et son burin. « Ma maison est la vôtre. Tout ami de mon ami au-delà de la mer est un ami d'Illyrio Mopatis, oui. »

*Et tout ami de Varys l'Araignée est un personnage auquel je me fierai aussi peu qu'il me sera possible.*

Mais le pansu tint parole quant au bain promis. À peine Tyrion entra-t-il dans l'eau chaude et ferma-t-il les yeux qu'il s'endormit profondément. Il s'éveilla nu dans un lit en plume d'oie si douillet qu'il crut avoir été gobé par un nuage. Sa langue paraissait tapissée de poils et sa gorge était irritée, mais il avait la queue aussi dure qu'une barre de fer. Il roula hors du lit, trouva un bourdalou qu'il se mit en devoir de remplir, avec un grognement de plaisir.

La pénombre régnait dans la chambre, mais des barres de lumière jaune passaient entre les lattes des volets. Tyrion secoua pour faire choir les dernières gouttes et traversa en se dandinant les tapis myriens ornementés, veloutés comme l'herbe nouvelle au printemps. Gauchement, il escalada la banquette sous la fenêtre et repoussa avec énergie les volets afin de les ouvrir et de voir où Varys et les dieux l'avaient expédié.

Sous sa fenêtre, six cerisiers se tenaient en sentinelle autour d'un bassin en marbre, leurs branches fines dénudées et brunes. Un garçon nu s'élançait sur l'eau, paré à livrer un duel, une lame de spadassin à la main. Il était souple et beau, seize ans, pas plus, avec de longs cheveux blonds qui frôlaient ses épaules. Il manifestait tant de vie qu'il fallut au nain un long moment avant de comprendre qu'il était en marbre peint, malgré son épée qui luisait comme de l'acier véritable.

De l'autre côté du bassin s'élevait un mur en brique, haut de douze pieds et garni de piques de fer à son faite. Au-delà s'étendait la ville. Une mer de toits tuilés se pressait autour d'une anse. Il vit des tours carrées de brique, un grand temple rouge, une demeure reculée sur une colline. Dans le lointain, le soleil miroitait sur une eau profonde. Des bateaux de pêche

sillonnaient la baie, leurs voiles se ridant sous le vent, et il apercevait les mâts de vaisseaux plus importants hérissés le long de la côte. *Il y en a sûrement un en partance pour Dorne, ou pour Fort-Levant.* Il n'avait aucun moyen de payer la traversée, cependant, et n'était pas bâti pour tirer sur une rame. *Je suppose que je pourrais m'engager comme garçon de cabine et acquitter mon passage en laissant l'équipage me sodomiser d'un bord à l'autre du détroit.*

Il se demanda où il se trouvait. *Même l'air sent différemment, ici.* Des épices inconnues embaumaient la brise fraîche d'automne, et il distinguait des cris dériver faiblement par-dessus le mur depuis les rues au-delà. Cela ressemblait un peu à du valyrien, mais Tyrion ne reconnaissait pas plus d'un mot sur cinq. *Pas Braavos, conclut-il, ni Tyrosh.* Ces branches nues et la froideur dans l'air plaidaient également contre Lys, Myr et Volantis.

Quand il entendit la porte s'ouvrir derrière lui, Tyrion se tourna pour tomber face à face avec son hôte ventripotent. « Je suis à Pentos, c'est ça ? »

— Exactement. Où d'autre pourriez-vous être ? »

*Pentos.* Enfin, ce n'était pas Port-Réal, c'était déjà un point en sa faveur. « Où s'en vont les putes ? s'entendit-il demander.

— On trouve ici les putains dans des bordels, comme à Westeros. Vous n'en aurez nul besoin, mon petit ami. Choisissez parmi mes servantes. Aucune n'osera se refuser.

— Des esclaves ? » s'enquit le nain sur un ton lourd de sous-entendus.

Le pansu caressa une des pointes de sa barbe jaune et huilée, un geste que Tyrion trouva remarquable par son obscénité. « L'esclavage est interdit à Pentos, aux termes du traité que nous ont imposé les Braaviens il y a un siècle. Toutefois, elles ne vous refuseront rien. » Illyrio exécuta une lourde courbette. « Mais pour l'heure, mon petit ami devra m'excuser. J'ai l'honneur d'être un magistrat de cette grande cité, et le prince nous a convoqués en session. » Il sourit, exposant une bouche garnie de chicots jaunis et tordus. « Explorez la demeure et les terrains à votre guise, mais en aucune façon ne vous aventurez

au-delà des murs. Il vaut mieux que nul ne sache que vous étiez ici.

— *Étiez ?* Serais-je parti ailleurs ?

— Nous aurons ce soir le temps d'en discuter. Mon petit ami et moi, nous mangerons, boirons et dresserons de grands plans, hein ?

— Oui, mon ami pansu », répliqua Tyrion. *Il envisage de m'utiliser à son profit.* Tout était profit avec les princes marchands des Cités libres. « Soldats d'épices et seigneurs de fromages », les appelait son père avec mépris. Si devait poindre un jour où Illyrio Mopatis verrait plus de profit dans un nain mort qu'en un vivant, Tyrion se retrouverait encaqué dans une nouvelle barrique avant le coucher du soleil. *Mieux vaudrait que je sois loin avant que ce jour n'arrive.* Il viendrait, Tyrion n'avait aucun doute sur ce point ; Cersei avait peu de chances de l'oublier, et même Jaime avait pu se sentir contrarié en découvrant un carreau planté dans le ventre de Père.

Une légère brise froissait les eaux du bassin au-dessous, tout autour du spadassin nu. Cela rappela au nain comment Tysha lui ébouriffait les cheveux, au faux printemps de leurs noces, avant qu'il n'assiste les gardes de son père pour la violer. Il avait réfléchi à ces gardes durant sa fuite, en essayant de se remémorer leur nombre. On aurait pu croire qu'il s'en souviendrait, mais non. Une douzaine ? Une vingtaine ? Une centaine ? Il n'aurait pu le dire. Tous avaient été des adultes, grands et forts... Même si tous les hommes sont grands, pour un nain de treize ans. *Tysha a su leur nombre.* Chacun d'eux l'avait payée d'un cerf d'argent, il lui suffisait de compter les pièces. *Une d'argent chacun, et une d'or pour moi.* Son père avait insisté pour qu'il verse aussi son écot. *Un Lannister paie toujours ses dettes.*

« Là où vont les putes », entendit-il une nouvelle fois lord Tywin répéter, et une fois de plus la corde de l'arbalète vrombit.

Le magistrat l'avait invité à explorer la demeure. Il trouva des vêtements propres dans un coffre en cèdre marqueté de lapis-lazuli et de nacre. La tenue avait été taillée pour un petit garçon, s'aperçut-il en l'endossant tant bien que mal. Ses étoffes étaient riches, certes, bien qu'un peu moisies, mais coupées trop

long sur les jambes et trop court sur les bras, avec un collet qui aurait rendu son visage noir comme celui de Joffrey, s'il avait réussi à le fermer. Les vêtements étaient mités, également. *Ils n'empestent pas le vomir, c'est déjà ça.*

Tyrion entama ses explorations par la cuisine, où deux grosses femmes et un marmiton l'observèrent avec méfiance tandis qu'il se servait en fromage, pain et figues. « Bien le bonjour, accortes dames, déclara-t-il avec une inclinaison du buste. Savez-vous où vont les putes ? » Face à leur absence de réponse, il répéta sa question en haut valyrien, bien qu'il fût forcé d'avoir recours à *courtisane* au lieu de *pute*. La cuisinière la plus jeune, la plus grassouillette, lui adressa cette fois un haussement d'épaules.

Il se demanda comment elles réagiraient s'il les prenait par la main pour les entraîner vers sa chambre à coucher. *Aucune n'osera se refuser*, avait affirmé Illyrio, mais Tyrion ne pensait pas qu'il parlait de ces deux-ci. La plus jeune était assez vieille pour être sa mère, et l'aînée probablement la mère de la première. Toutes deux étaient presque aussi rebondies qu'Illyrio, avec des mamelles plus grosses que la tête de Tyrion. *Je pourrais m'étouffer de chair*. Il existait de pires trépas. Celui qu'avait connu son père, pour commencer. *J'aurais dû lui faire chier un peu d'or avant d'expirer*. Si lord Tywin avait compté son approbation et son affection, il avait toujours eu la main large en matière de numéraire. *La seule chose plus lamentable qu'un nain sans nez est un nain sans nez qui n'a pas d'or*.

Tyrion avait abandonné les femmes dodues à leurs pains et à leurs bouilloires pour partir en quête de la cave où Illyrio l'avait décanté, la veille au soir. Il n'eut aucun mal à la trouver. S'amassait là assez de vin pour lui assurer cent ans d'ébriété ; des rouges liquoreux du Bief et d'aigres clarets de Dorne, de pâles ambrés pentoshis, le nectar vert de Myr, une soixantaine de barriques de La Treille auré, même des crus de l'Orient fabuleux, de Qarth, de Yi-Ti et d'Asshaï-lès-l'Ombre. Au final, Tyrion jeta son dévolu sur un fût de brandevin marqué comme issu de la réserve personnelle de lord Runceford Redwyne, grand-père de l'actuel sire de La Treille. Il avait un goût langoureux et chaud sur les papilles, une robe à la pourpre si

sombre qu'elle paraissait presque noire dans le mauvais éclairage de la cave. Tyrion s'en remplit une coupe, et une carafe pour bonne mesure, et les emporta dans les jardins afin de boire sous les cerisiers.

À ce qu'il se révéla, le nain emprunta la mauvaise porte et ne retrouva jamais le bassin qu'il avait aperçu de sa fenêtre, mais cela n'eut aucune importance. Les jardins à l'arrière de la demeure avaient tout autant de charme et bien plus d'étendue. Il y vagabonda un moment, tout en buvant. Les murs auraient fait honte à ceux d'un véritable château et les piques de fer ornementales à leur sommet paraissaient étrangement nues, sans têtes pour les décorer. Tyrion se représenta l'effet que produirait là-haut le chef de sa sœur, avec du goudron dans ses cheveux d'or et un essaim de mouches qui entraient et sortaient de sa bouche. *Oui, et Jaime se doit d'occuper la pique voisine*, décida-t-il. *Que nul jamais ne s'interpose entre mon frère et ma sœur.*

Avec une corde et un grappin, il devrait pouvoir franchir ce mur. Il avait des bras robustes et ne pesait guère. Il l'escaladerait, s'il ne s'empalait pas sur une pique. *Je chercherai une corde demain*, se promit-il.

Il nota trois grandes portes au cours de sa promenade – l'entrée principale avec sa guérite ; une poterne près des chenils ; et une porte de jardin dissimulée derrière un embarras de lierre pâle. Cette dernière était verrouillée d'une chaîne, les autres gardées. Les gardes étaient replets, le visage aussi lisse qu'un cul de bébé, et chacun portait un casque de bronze avec une pointe. Tyrion savait reconnaître des eunuques quand il en voyait. Il connaissait leur race, de réputation. Intrépides et insensibles à la douleur, à ce qu'on racontait, ils étaient loyaux à leur maître jusqu'à la mort. *J'aurais bon usage de quelques centaines d'entre eux qui m'appartiendraient*, songea-t-il. *Dommmage que je n'y aie point songé avant de devenir mendiant.*

Il suivit une galerie bordée d'une colonnade et franchit une arche en ogive pour se retrouver dans une cour dallée où une femme lavait des vêtements à un puits. Elle paraissait avoir son âge, avec des cheveux d'un roux terne et un large visage piqué



de taches de son. « Veux-tu du vin ? » lui proposa-t-il. Elle le regarda d'un air indécis. « Je n'ai pas de coupe pour toi, nous allons devoir partager. » La lavandière se remit à essorer des tuniques pour les accrocher à sécher. Tyrion s'installa sur un banc de pierre avec sa carafe. « Dis-moi, dans quelles limites devrais-je me fier à maître Illyrio ? » Le nom fit lever la tête à la femme. « À ce point-là ? » En gloussant, il croisa ses jambes torses, et but. « Je répugne à tenir le rôle que le marchand de fromages a prévu pour moi, et pourtant, comment pourrais-je refuser ? Les portes sont gardées. Peut-être pourrais-tu me passer en contrebande sous tes jupes ? Je t'en saurais fort gré ; parbleu, j'irais même jusqu'à t'épouser. J'ai déjà deux femmes, pourquoi pas trois ? Ah, mais où irions-nous vivre ? » Il lui adressa le plus gracieux sourire possible à un homme avec une moitié de nez. « J'ai une nièce à Lancehélion, te l'ai-je dit ? Je serais capable de causer bien du tracàs à Dorne, avec Myrcella. Je pourrais pousser mes nièce et neveu à la guerre, voilà qui serait cocasse, non ? » La lavandière fixa avec des épingle's une des tuniques d'Illyrio, assez ample pour servir de voile à un bateau. « Je devrais avoir honte de telles idées, tu as parfaitement raison. Mieux vaudrait que j'opte pour le Mur. Tous les crimes sont effacés dès qu'on s'engage dans la Garde de Nuit, dit-on. Je crains toutefois qu'ils ne t'autorisent à rester, ma douceur. Pas de femmes dans la Garde, pas de tendres épouses tachées de son pour réchauffer le lit la nuit, rien que des vents froids, de la morue salée et de la petite bière. Crois-tu que je paraîtrais plus grand en noir, belle dame ? » Il remplit de nouveau sa coupe. « Qu'en dis-tu ? Le Nord ou le Sud ? Dois-je expier d'anciens péchés ou en commettre de nouveaux ? »

La lavandière lui lança un dernier coup d'œil, ramassa sa corbeille et s'en fut. *Décidément, je n'arrive pas à retenir mes épouses très longtemps*, constata Tyrion. Il ne savait comment, sa carafe s'était tarie. *Peut-être devrais-je tituber jusqu'aux caves*. Le brandevin lui avait tourné la tête, toutefois, et l'escalier de la cave était très raide. « Où s'en vont les putes ? » demanda-t-il à la lessive qui claquait sur son fil. Peut-être aurait-il dû poser la question à la lavandière. *Loin de moi l'idée de sous-entendre que tu en es une, ma chère, mais se pourrait-*

*il que tu saches où elles s'en vont ?* Ou, mieux encore, il aurait dû interroger son père. « Là où s'en vont les putes », avait déclaré lord Tywin. *Elle m'aimait. Elle était fille de vilain, elle m'aimait et m'a épousé, elle a placé sa confiance en moi.*

La carafe vide glissa de sa main et roula à travers la cour. Tyrion se souleva du banc et alla la ramasser. Ce faisant, il vit des champignons qui poussaient au travers d'une dalle cassée du sol. Ils présentaient un blanc livide, avec des taches et des lamelles rouges, aussi sombres que le sang. Le nain en cassa un pour le humer. *Délicieux, jugea-t-il, et mortel.*

Il y avait sept champignons. Peut-être les Sept tentaient-ils de lui dire quelque chose. Il les cueillit tous, attrapa un gant sur la ligne, les enveloppa avec soin et les plongea au fond de sa poche. L'effort lui donna le tournis, aussi regagna-t-il ensuite son banc, sur lequel il se roula en boule, et il ferma les yeux.

Lorsqu'il se réveilla, il était revenu dans sa chambre, à se noyer de nouveau dans son lit de plume d'oie tandis qu'une jeune blonde lui secouait l'épaule. « Messire, dit-elle, votre bain est prêt. Maître Illyrio vous attend à table dans l'heure. »

Tyrion se redressa contre les oreillers, la tête entre les mains. « Je rêve ou tu parles la Langue Commune ?

— Oui, messire. On m'a élevée pour plaire au roi. » Elle avait des yeux bleus et était belle, jeune et souple.

« Je veux bien le croire. J'ai besoin d'une coupe de vin. »

Elle lui en versa une. « Maître Illyrio a dit que je devais vous frotter le dos et réchauffer votre lit. Mon nom...

— ... ne m'intéresse point. Sais-tu où vont les putes ? »

Elle rougit. « Les putains se vendent pour de l'argent.

— Ou des bijoux, des robes ou des châteaux. Mais où vont-elles ? »

La jeune femme ne parvenait pas à saisir la question. « Est-ce une devinette, messire ? Je n'excelle pas aux jeux d'énigmes. Voulez-vous m'en donner la réponse ? »

*Non*, se reprit-il. *J'ai moi-même les devinettes en horreur.* « Je ne te dirai rien. Accorde-moi la même faveur. » *La seule part de toi qui m'intéresse est la fente entre tes jambes*, faillit-il ajouter. Il avait les mots sur le bout de la langue, mais, sans qu'il sût pourquoi, ils ne passèrent pas ses lèvres. *Ce n'est pas Shae,*

se reprocha le nain, *rien qu'une petite idiote qui croit que je lui pose des devinettes*. À parler franc, même son connil ne l'intéressait guère. *Je dois être malade, ou mort*. « Un bain, disais-tu ? Il ne faut pas faire attendre le grand marchand de fromages. »

Tandis qu'il trempait, la fille lui lava les pieds, lui frotta le dos et lui peigna les cheveux. Ensuite, elle frictionna ses mollets avec un onguent parfumé pour en soulager les douleurs, et le revêtit de nouveau d'une tenue de garçonnet, d'une paire de chausses bordeaux moisis et d'un pourpoint en velours bleu doublé de fil d'or. « Votre Seigneurie aura-t-elle besoin de moi après avoir dîné ? s'enquit-elle en lui lançant les bottes.

— Non. J'en ai fini avec les femmes. » *Des putes*.

La fille accueillit trop bien cette déception, à son goût. « Si Votre Seigneurie préfère un garçon, je peux en envoyer un l'attendre dans son lit. »

*Ma Seigneurie préférerait sa femme. Ma Seigneurie préférerait une fille nommée Tysha*. « Seulement s'il sait où vont les putes. »

La bouche de la fille se pinça. *Elle me méprise*, comprit-il, *mais pas plus que je ne me méprise moi-même*. Qu'il ait baisé bien des femmes que son aspect rebutait, Tyrion Lannister n'en doutait pas, mais les autres lui avaient au moins fait la grâce de feindre l'affection. *Un peu de franc dégoût pourrait être rafraîchissant, comme l'est un vin acide après trop de doux*.

« J'ai changé d'avis, je crois, lui déclara-t-il. Attends-moi au lit. Nue, ne te déplaise, je serai bien trop soûl pour farfouiller dans tes vêtements. Tiens la bouche close et les cuisses ouvertes, et nous devrions fameusement nous entendre, tous les deux. » Il lui adressa une grimace égrillarde, dans l'espoir d'un avant-goût de crainte, mais elle ne lui renvoya que de la révulsion. *Un nain ne fait peur à personne*. Même lord Tywin n'avait pas tremblé, malgré l'arbalète que tenait Tyrion entre ses mains. « Est-ce que tu geins quand on te baise ? demanda-t-il à la réchauffeuse de lit.

— S'il plaît à Votre Seigneurie.

— Il pourrait plaire à Ma Seigneurie de t'étrangler. C'est ainsi que j'ai honoré ma dernière catin. Crois-tu que ton maître y

verrait une objection ? Que nenni. Il en possède encore cent comme toi, mais comme moi, personne d'autre. » Cette fois-ci, lorsqu'il grimaça un sourire, il obtint la peur souhaitée.

Illyrio était allongé sur une banquette rembourrée, à gober des piments et des oignons perlés piochés dans une jatte de bois. Son front était ponctué de gouttes de transpiration, ses yeux porcins luisant au-dessus de ses bajoues grasses. Des pierres précieuses dansaient à chaque mouvement de ses mains, l'onyx et l'opale, l'œil-de-tigre et la tourmaline, le rubis, l'améthyste, le saphir, l'émeraude, le jais et le jade, un diamant noir et une perle verte. *Je pourrais vivre des années, avec ces bagues*, pensa Tyrion, *mais j'aurais besoin d'un couperet pour m'en emparer.*

« Venez vous asseoir, mon petit ami. » Illyrio lui fit signe d'approcher.

Le nain grimpa sur un siège. Celui-ci était bien trop grand pour lui, un trône garni de coussins, conçu pour recevoir le vaste postérieur du magistrat, avec des pieds épais et robustes pour soutenir son poids. Tyrion Lannister avait vécu toute sa vie dans un monde trop grand pour lui, mais dans la demeure d'Illyrio Mopatis ce sentiment de disproportion prenait une ampleur extravagante. *Je suis une souris dans l'ancre d'un mammoth*, songea-t-il, *mais au moins le mammoth possède-t-il une bonne cave.* Cette pensée lui donna soif. Il réclama du vin.

« Avez-vous apprécié la drôlesse que je vous ai envoyée ? s'enquit Illyrio.

— Si j'avais voulu une fille, j'en aurais demandé une.

— Si elle n'a pas plu...

— Elle a accompli tout ce qu'on exigeait d'elle.

— J'espère bien. On l'a formée à Lys, où l'on élève l'amour au niveau d'un art. Le roi l'a grandement appréciée.

— Je tue les rois, vous ne l'avez pas ouï dire ? » Tyrion afficha un sourire malveillant au-dessus de sa coupe de vin. « Je ne veux pas de leurs rogatons.

— Comme il vous plaira. Mangeons. » Illyrio claqua des mains et des serviteurs accoururent.

Le banquet commença par un bouillon de crabe et de lotte, et une soupe froide aux œufs et au citron vert. Puis vinrent des cailles au miel, une selle d'agneau, des foies d'oie imbibés de vin, des panais au beurre et du cochon de lait. La vue de tout cela souleva le cœur de Tyrion, mais il se força à essayer une cuillère de bouillon par courtoisie et une fois qu'il eut goûté, il fut perdu. Les cuisinières pouvaient bien être vieilles et ventruées, elles connaissaient leur affaire. Jamais il n'avait fait si bonne chère, même à la cour.

Tout en aspirant la viande attachée aux os de sa caille, il interrogea Illyrio sur sa convocation de la matinée. Le pansu haussa les épaules. « Il y a des troubles à l'est. Astapor est tombée, Meereen aussi. Des cités d'esclavagistes ghiscaris qui étaient vieilles à la jeunesse du monde. » On découpa le cochon de lait. Illyrio tendit la main vers un morceau de couenne rôtie, le plongea dans une sauce aux prunes et le mangea avec les doigts.

« La baie des Serfs est bien loin de Pentos. » Tyrion piqua un foie d'oie sur la pointe de son couteau. *Nul homme n'est plus damné que le parricide, mais je pourrais apprendre à goûter cet enfer.*

« Certes, reconnut Illyrio, mais le monde est une grande toile d'araignée où l'on n'ose toucher un fil, de crainte de faire frémir tous les autres. Encore du vin ? » Illyrio se jeta un piment dans la bouche. « Non, j'ai mieux. » Il claqua des mains.

À ce signal, un serviteur entra avec un plat couvert. Il le déposa devant Tyrion, et Illyrio se pencha au-dessus de la table pour retirer la cloche. « Des champignons, annonça le magistrat tandis que l'arôme s'en dégageait. Rehaussés d'une pointe d'ail et baignant dans le beurre. Le goût en est délicieux, me dit-on. Prenez-en un, mon ami. Et même deux. »

Tyrion avait porté un gros champignon noir à mi-chemin de sa bouche, quand quelque chose dans la voix d'Illyrio le figea subitement. « Après vous, messire. » Il poussa le plat vers son hôte.

« Non, non. » Maître Illyrio éloigna les champignons. L'espace d'un battement de cœur, un gamin facétieux parut aux aguets à l'intérieur de la chair bouffie du marchand de

fromages. « Après vous. J'insiste. La cuisinière les a spécialement préparés à votre intention.

— Vraiment ? » Il se souvenait de la cuisinière, de ses mains enfarinées, de ses lourdes mamelles marquées de veines bleues. « Fort aimable de sa part, mais... non. » Tyrion reposa le champignon dans le lac de beurre d'où il avait émergé.

« Vous êtes trop soupçonneux. » Illyrio sourit à travers sa barbe jaune fourchue. Huilée chaque matin pour la faire luire comme de l'or, soupçonnait Tyrion. « Seriez-vous un poltron ? Je n'avais pas entendu dire cela de vous.

— Dans les Sept Couronnes, on considère comme un très grave manquement à l'hospitalité le fait d'empoisonner son invité durant le repas.

— Ici aussi. » Illyrio Mopatis tendit la main vers sa coupe de vin. « Cependant, lorsqu'un invité désire clairement mettre fin à ses jours, ma foi, son hôte se doit de l'obliger, non ? » Il but une gorgée. « Maître Ordello a été empoisonné par un champignon, il n'y a pas six mois. La souffrance n'est pas grande, me suis-je laissé dire. Quelques crampes d'estomac, une douleur subite derrière les yeux, et tout est fini. Mieux vaut un champignon qu'une épée dans la gorge, vous ne croyez pas ? Pourquoi mourir avec un goût de sang sur les papilles, alors que ce pourrait être celui de l'ail et du beurre ? »

Le nain étudia le plat en face de lui. L'arôme d'ail et de beurre lui mettait l'eau à la bouche. Une partie de lui désirait ces champignons, même en connaissant leur nature. Il n'était pas assez brave pour recevoir de l'acier froid dans le ventre, mais une bouchée de champignons ne serait pas si terrible. Cela l'effrayait plus qu'il n'aurait su l'avouer. « Vous vous méprenez sur mon compte, s'entendit-il déclarer.

— Vraiment ? Je m'interroge. Si vous préférez vous noyer dans le vin, vous n'avez qu'un mot à dire et ce sera accompli, et prestement. Se noyer dans une coupe à la fois représente une perte de temps autant que de vin.

— Vous vous méprenez sur mon compte », répéta Tyrion, plus fort. Noirs et tentants, les champignons au beurre luisaient à la clarté des lampes. « Je n'ai aucun désir de mourir, je vous le garantis. J'ai... » Sa voix s'éteignit, indécise. *Mais qu'ai-je*

*donc ? Une existence à mener ? Une tâche à accomplir ? Des enfants à élever, des terres à gouverner, une femme à aimer ?*

« Vous n'avez rien, acheva maître Illyrio, mais nous pouvons changer cela. » Il cueillit un champignon dans le beurre et le mâcha avec appétit. « Délicieux.

— Les champignons ne sont pas empoisonnés. » Tyrion était ulcéré.

« Non. Pourquoi vous voudrais-je du mal ? » Maître Illyrio en dégusta un autre. « Nous devons user un peu de confiance, vous et moi. Allons, mangez. » Il claqua de nouveau des mains. « Nous avons du travail. Mon petit ami doit prendre des forces. »

Les serviteurs apportèrent un héron farci de figues, des escalopes de veau pochées au lait d'amande, des harengs à la crème, des oignons confits, des fromages au fumet infâme et un cygne noir dans tout son plumage. Tyrion refusa le cygne, qui lui rappelait un souper en compagnie de sa sœur. Il se servit du héron et des harengs, par contre, et de quelques oignons doux. Et les serviteurs remplissaient sa coupe à chaque fois qu'il la vidait.

« Vous buvez beaucoup de vin pour un si petit homme.

— C'est une rude tâche que de tuer les siens. Elle donne soif. »

Les yeux du gros homme scintillèrent comme les gemmes à ses doigts. « Il est des gens en Westeros qui diraient que tuer lord Lannister n'était qu'un bon début.

— Mieux vaudrait pour eux ne point le dire à portée d'ouïe de ma sœur, ou ils se trouveraient privés de langue. » Le nain déchira une miche de pain en deux. « Et mieux vaudrait pour vous prendre garde à ce que vous dites de ma famille, maître. Tueur des miens ou pas, je demeure un lion. »

La déclaration parut amuser infiniment le seigneur des fromages. Il se claqua une cuisse charnue et lança : « Ah, les Ouestriens ! Vous êtes tous les mêmes. Vous cousez un animal sur un bout de soie, et vous voilà soudain des lions, des dragons ou des aigles. Je peux vous mener devant un vrai lion, mon petit ami. Le prince en garde une troupe dans sa ménagerie. Aimerez-vous partager leur cage ? »



Les seigneurs des Sept Couronnes faisaient bien grand cas de leurs blasons, Tyrion se devait de le reconnaître. « Fort bien, concéda-t-il. Un Lannister n'est point un lion. Je reste néanmoins le fils de mon père, et c'est à moi de tuer Jaime et Cersei.

— Curieux que vous évoquiez votre gente sœur, repartit Illyrio entre deux escargots. La reine a offert une seigneurie à l'homme qui lui rapportera votre chef, quelle que soit la modestie de sa naissance. »

C'était ce à quoi Tyrion s'attendait. « Si vous souhaitez profiter de l'offre, priez-la d'écarter les cuisses pour vous, par la même occasion. La meilleure partie de moi contre la meilleure d'elle, voilà un marché équitable.

— Je préférerais recevoir mon propre poids en or. » Le marchand de fromages rit si fort que Tyrion craignit qu'il n'éclate. « Tout l'or de Castral Roc, pourquoi pas ?

— L'or, je vous l'accorde », répondit le nain, rassuré de ne plus risquer la noyade dans un déferlement d'anguilles et de friandises à demi digérées. « Mais le Roc m'échoit.

— Assurément. » Le maître se couvrit la bouche et émit un rot puissant. « Croyez-vous que le roi Stannis vous le donnera ? On le dit fort pointilleux en matière de loi. Votre frère a revêtu le manteau blanc, vous êtes donc l'héritier selon toutes les lois de Westeros.

— Stannis pourrait certes m'accorder Castral Roc, sans le léger problème du régicide et du parricide. Pour cela, il me raccourcirait d'une tête, et je ne suis point si grand tel que je suis. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai l'intention de rejoindre lord Stannis ?

— Pour quelle autre raison iriez-vous au Mur ?

— Stannis est au Mur ? » Tyrion frotta son moignon de nez. « Mais que fout Stannis au Mur, au nom des sept enfers ?

— Il grelotte, je pense. Il fait plus chaud à Dorne. Peut-être aurait-il dû faire voile dans cette direction. »

Tyrion commençait à soupçonner qu'une certaine lavandière tachée de son connaissait mieux la Langue Commune qu'elle ne le laissait paraître. « Il se trouve que ma nièce Myrcella vit à Dorne. Et j'ai à moitié envie de la faire reine. »

Illyrio sourit tandis que ses serviteurs remplissaient à la cuillère des bols de cerises noires dans de la crème sucrée pour eux deux. « Qu'a donc commis la pauvre enfant pour que vous souhaitiez sa mort ?

— Même un tueur des siens n'est pas tenu de massacrer *tous* les siens, répliqua Tyrion, vexé. La faire reine, ai-je dit. Non la tuer. »

Le marchand de fromages piocha une cuillerée de cerises. « À Volantis, on use d'une monnaie qui porte une couronne sur une face et une tête de mort sur l'autre. Pourtant, c'est la même pièce. La faire reine, c'est la tuer. Dorne pourrait se soulever pour Myrcella, mais Dorne seule ne suffit pas. Notre ami soutient que vous êtes fort habile. Si tel est le cas, vous le comprenez vous-même. »

Tyrion considéra le pansu avec un nouvel intérêt. *Il a raison sur les deux chapitres. La faire reine serait la tuer. Et je le savais.* « Il ne me reste plus que des gestes futiles. Au moins celui-ci ferait-il couler d'amères larmes à ma sœur. »

Du revers de sa grosse main, maître Illyrio essuya la crème sucrée sur sa bouche. « La route de Castral Roc ne passe pas par Dorne, mon petit ami. Et pas non plus sous le Mur. Pourtant, cette route existe, je vous le dis.

— Je suis un traître frappé de mort civile, régicide et parricide. » Ces histoires de route l'agaçaient. *Est-ce qu'il prend cela pour un jeu ?*

« Ce qu'un roi a fait, un autre le peut défaire. À Pentos, nous avons un prince, mon ami. Il préside aux bals et aux banquets, et parade dans la cité dans un palanquin d'ivoire et d'or. Trois hérauts le précèdent avec la balance d'or du commerce, l'épée de fer de la guerre, et le fléau d'argent de la justice. Le premier jour de chaque année nouvelle, il doit déflorer la vierge des champs et la vierge des mers. » Illyrio se pencha en avant, coudes sur la table. « Et pourtant, il suffit que périlite une récolte ou que soit perdue une guerre pour que nous lui tranchions la gorge dans l'espoir d'apaiser les dieux. Alors nous choisissons un nouveau prince au sein des quarante familles.

— Rappelez-moi de ne jamais devenir prince de Pentos.

— Vos Sept Couronnes sont-elles tellement différentes ? Il n'y a pas de paix, à Westeros, pas de justice, pas de foi... Et bientôt, plus de nourriture. Quand les hommes crèvent de faim et de peur, ils se cherchent un sauveur.

— Qu'ils cherchent, mais s'ils ne trouvent que Stannis...

— Pas Stannis. Ni Myrcella. » Le sourire jauni s'élargit. « *Un autre sauveur*. Plus robuste que Tommen, plus doux que Stannis, avec des droits plus directs que votre Myrcella. Un sauveur venu d'au-delà de la mer, panser les blessures de Westeros ensanglantée.

— Belles paroles. » Elles n'impressionnaient pas Tyrion. « Les mots sont du vent. Qui est votre foutu sauveur ?

— Un dragon. » Le marchand de fromages vit l'expression de son visage à ces mots, et il rit. « Un dragon à trois têtes. »

## DAENERYS

Elle entendait le mort gravir les marches. Un bruit de pas, lent et mesuré, le précédait, résonnant entre les colonnes pourpres de sa salle. Daenerys Targaryen l'attendait sur le banc d'onyx qu'elle avait élu pour trône. Le sommeil lui brouillait les yeux, avait emmêlé ses cheveux d'or et d'argent.

« Votre Grâce... », suggéra ser Barristan Selmy, lord Commandant de sa Garde Régine. « Il n'est pas nécessaire que vous voyiez cela.

— Il est mort pour moi. » Daenerys serra sa peau de lion contre sa poitrine. Au-dessous, une tunique en lin blanc translucide la couvrait jusqu'à mi-cuisse. Elle rêvait d'une maison avec une porte rouge quand Missandei l'avait réveillée. Elle n'avait pas eu le temps de s'habiller.

« *Khaleesi*, chuchota Irri, vous ne devez pas toucher le mort. Toucher les morts porte malheur.

— Sauf si vous l'avez tué vous-même. » Jhiqui avait une constitution plus massive qu'Irri, des hanches larges et des seins lourds. « C'est connu.

— C'est connu », approuva Irri.

Si, en matière de chevaux, les Dothrakis étaient savants, ils pouvaient se révéler parfaitement stupides sur bien d'autres plans. *De plus, ce sont encore des jouvencelles*. Ses caméristes avaient son âge – des femmes faites à les regarder, avec leur chevelure noire, leur peau cuivrée et leurs yeux en amande, mais des jouvencelles cependant. Elles lui avaient été données lorsqu'elle avait épousé le *khal* Drogo. Drogo, qui lui avait offert la peau qu'elle portait, la tête et la fourrure d'un *hrakkar*, le lion blanc de la mer Dothrak. L'oripeau était trop grand pour elle et exhalait une odeur de moisi, mais il donnait à Daenerys l'impression d'avoir encore auprès d'elle son soleil et ses étoiles.

Ver Gris apparut le premier au sommet des marches, une torche à la main. Son casque de bronze était surmonté de trois

pointes. Derrière lui venaient quatre de ses Immaculés, portant le mort sur leurs épaules. Sur leurs casques se dressait une seule pointe, et leurs visages trahissaient si peu d'expression qu'ils auraient tout aussi bien pu être coulés dans le même métal. Ils étendirent le cadavre aux pieds de Daenerys. Ser Barristan retira le linceul taché de sang. Ver Gris abaissa la torche, pour qu'elle puisse voir.

Le mort avait un visage lisse et glabre, bien que ses joues eussent été tranchées d'une oreille à l'autre. Il avait été un homme de haute stature, aux yeux bleus, au visage avenant. *Un enfant de Lys ou de l'Antique Volantis, capturé sur un navire par des corsaires et vendu comme esclave à Astapor la rouge.* Bien qu'il eût les yeux ouverts, c'étaient ses blessures qui pleuraient. Il en portait plus qu'elle n'en pouvait compter.

« Votre Grâce, annonça ser Barristan, il y avait une harpie dessinée sur les briques de la ruelle où on l'a retrouvé...

— ... tracée avec du sang. » Daenerys connaissait désormais la procédure. Les Fils de la Harpie pratiquaient leur boucherie la nuit et laissaient leur marque au-dessus de chacun de leurs crimes. « Ver Gris, pourquoi cet homme était-il seul ? N'avait-il pas de partenaire ? » Sur son ordre, quand les Immaculés empruntaient de nuit les rues de Meereen, ils allaient toujours par paires.

— Ma reine, répondit le capitaine, votre dévoué Bouclier Loyal n'était pas de service, la nuit dernière. Il s'était rendu en... en un certain lieu... pour boire et trouver quelque compagnie.

— Un certain lieu ? Que veux-tu dire ?

— Une maison de plaisir, Votre Grâce. »

*Un bordel.* La moitié de ses affranchis venaient de Yunkaï, où les Judicieux étaient réputés pour former des esclaves pour le lit. *La méthode des sept soupirs.* Les bordels s'étaient propagés à travers tout Meereen comme des champignons. *Ils ne connaissent rien d'autre. Il faut bien qu'ils survivent.* La nourriture coûtait chaque jour davantage, tandis que le prix de la chair baissait. Dans les quartiers les plus pauvres séparant les pyramides à degrés de la noblesse esclavagiste de Meereen, existaient des bordels se vantant de satisfaire tous les goûts

érotiques concevables, elle le savait. *Et pourtant...* « Qu'est-ce qu'un eunuque peut espérer trouver dans un bordel ?

— Même ceux qui sont dépourvus de parties viriles ont pu garder un cœur d'homme, Votre Grâce, répondit Ver Gris. Votre humble serviteur a entendu raconter que votre dévoué Bouclier Loyal donnait parfois de l'argent aux femmes des bordels pour qu'elles couchent avec lui et le serrent dans leurs bras. »

*Le sang du dragon ne pleure pas.* « Bouclier Loyal, répéta-t-elle, les yeux secs. Était-ce là son nom ?

— N'en déplaise à Votre Grâce.

— C'est un beau nom. » Leurs Bontés d'Astapor n'autorisaient même pas leurs soldats esclaves à porter un nom. Certains de ses Immaculés avaient repris le nom de leur naissance après qu'elle les eut libérés ; d'autres s'en étaient choisi un nouveau. « Sait-on combien d'assaillants se sont abattus sur Bouclier Loyal ?

— Votre serviteur l'ignore. Beaucoup.

— Six ou plus, indiqua ser Barristan. D'après l'aspect des blessures, ils l'ont assailli de tous côtés. On l'a retrouvé avec un fourreau vide. Il se peut qu'il ait blessé plusieurs de ses agresseurs. »

Elle prononça une prière silencieuse pour que, quelque part, un des Fils de la Harpie soit à l'heure actuelle en train d'agoniser, en se tenant le ventre et en se tordant de douleur. « Pourquoi lui ont-ils tranché les joues de cette façon ?

— Gracieuse reine, expliqua Ver Gris, ses assassins avaient enfoncé les organes génitaux d'un bouc dans la gorge de votre dévoué Bouclier Loyal. Votre humble serviteur les a retirés avant de l'apporter ici. »

*Ils ne pouvaient pas le forcer à avaler ses propres organes génitaux. Les Astaporis ne lui ont laissé ni tige ni racine.* « Les Fils s'enhardissent », observa Daenerys. Jusqu'ici, ils avaient borné leurs attaques à des affranchis désarmés, les frappant dans la rue ou s'introduisant chez eux sous le couvert des ténèbres afin de les assassiner dans leur lit. « C'est le premier de mes soldats qu'ils tuent.

— Le premier, la mit en garde ser Barristan, mais pas le dernier. »

*Je suis toujours en guerre*, comprit Daenerys, *mais à présent, je combats des ombres*. Elle avait espéré un répit dans les tueries, du temps pour édifier et se rétablir.

Se débarrassant de sa peau de lion avec un mouvement d'épaules, elle s'agenouilla auprès du cadavre et lui referma les paupières, ignorant le hoquet de Jhiqui. « Bouclier Loyal ne sera pas oublié. Faites-le laver, parez-le pour la bataille, et ensevelissez-le avec son casque, son bouclier et ses lances.

— Il sera fait selon les désirs de Votre Grâce, assura Ver Gris.

— Envoyez des hommes au Temple des Grâces et demandez si quiconque est venu consulter les Grâces Bleues pour une blessure d'épée. Et répandez la nouvelle que nous paierons en bon or le braquemart de Bouclier Loyal. Renseignez-vous sur les bouchers et les chevriers, et voyez qui a castré des boucs, récemment. » Peut-être un berger avouerait-il. « Désormais, aucun de mes hommes ne doit se déplacer seul la nuit.

— Vos humbles serviteurs obéiront. »

Daenerys repoussa ses cheveux en arrière. « Retrouvez-moi ces pleutres. Débusquez-les, afin que je puisse enseigner aux Fils de la Harpie ce qu'il en coûte d'éveiller le dragon. »

Ver Gris la salua. Ses Immaculés refermèrent le suaire, soulevèrent le mort sur leurs épaules et l'emportèrent hors de la salle. Ser Barristan Selmy demeura en arrière. Il avait les cheveux blancs et des pattes d'oie au coin de ses yeux bleu pâle. Cependant, son dos restait droit et les années ne lui avaient pas dérobé son habileté aux armes. « Votre Grâce, dit-il, je crains que vos eunuques soient peu aptes aux tâches que vous leur confiez. »

Daenerys s'installa sur un banc et s'enveloppa de nouveau les épaules dans sa peau de lion. « Les Immaculés sont mes meilleurs guerriers.

— Des soldats, pas des guerriers, n'en déplaise à Votre Grâce. On les a créés pour le champ de bataille, pour se tenir épaule contre épaule derrière leurs boucliers, leurs lances brandies devant eux. Leur formation leur apprend à obéir, sans crainte, à la perfection, sans réfléchir ni hésiter... et non pas à démêler des secrets et à poser des questions.



— Des chevaliers me serviraient-ils mieux ? » Selmy formait pour elle des chevaliers, en enseignant aux fils d’esclaves à combattre avec la lance et l’épée à la mode ouestrienne... Mais à quoi bon des lances, contre des lâches qui tuaient dans l’ombre ?

« Pas en ce domaine, reconnut le vieil homme. Et Votre Grâce n’a point de chevalier, hormis moi. Il faudra des années avant que les jeunes ne soient prêts.

— Alors qui, sinon des Immaculés ? Les Dothrakis seraient encore pires. » Les Dothrakis combattaient à cheval. Des cavaliers étaient plus utiles en terrain découvert, plaines ou collines, que dans les rues et ruelles étroites de la cité. Au-delà des murailles en briques multicolores de Meereen, Daenerys exerçait au mieux une emprise ténue. Des milliers d’esclaves continuaient à s’échiner dans les collines sur de vastes propriétés, à cultiver le blé et les olives, garder des moutons et des chèvres, et extraire des mines le sel et le cuivre. Les entrepôts de Meereen renfermaient d’amples provisions de grain, d’huile, d’olives, de fruits séchés et de viande salée, mais les réserves diminuaient. Aussi avait-elle dépêché son petit *khalasar* afin de mater l’arrière-pays, sous le commandement de ses trois Sang-coueurs, tandis que Brun Ben Prünh menait ses Puînés au sud, en protection contre les incursions yunkaïïes.

C’était à Daario Naharis qu’elle avait confié la plus cruciale de toutes les missions, Daario à la langue agile, avec sa dent en or et sa barbe en trident, au sourire canaille derrière des moustaches mauves. Au-delà des collines à l’ouest s’étendaient une chaîne de montagnes en grès érodé, le col du Khyzai et Lhazar. Si Daario parvenait à convaincre les Lhazaréens de rouvrir les routes commerciales terrestres, on pourrait faire venir à volonté du grain par le fleuve ou par-dessus les collines... Mais les Agnelets n’avaient aucune raison d’apprécier Meereen. « Quand les Corbeaux Tornade rentreront de Lhazar, peut-être pourrai-je les employer dans les rues, déclara Daenerys à ser Barristan, mais d’ici là, je ne dispose que des Immaculés. » Elle se leva. « Vous allez devoir m’excuser, ser. Les pétitionnaires seront bientôt à mes portes. Je me dois de revêtir mes longues oreilles et de redevenir leur reine.

Convoquez Reznak et le Crâne-ras. Je les verrai quand je serai habillée.

— Aux ordres de Votre Grâce. » Selmy s'inclina.

La Grande Pyramide se haussait de huit cents pieds dans le ciel, de son immense base carrée jusqu'à la pointe élevée où la reine avait ses appartements privés, environnés de verdure et de bassins parfumés. Tandis que se levait sur la cité une aube bleue et fraîche, Daenerys s'avança sur la terrasse. À l'ouest, le soleil embrasait les dômes dorés du Temple des Grâces, et gravait des ombres profondes derrière les pyramides à degrés des puissants. *Dans certains de ces bâtiments, les Fils de la Harpie trament en ce moment même de nouveaux meurtres, et je suis impuissante à les arrêter.*

Viserion capta son trouble. Le dragon blanc était lové autour d'un poirier, sa tête posée sur sa queue. Au passage de Daenerys, ses yeux s'ouvrirent, deux flaves d'or fondu. Ses cornes aussi étaient d'or, ainsi que les écailles qui couraient sur son dos de la tête à la queue. « Tu es un flemmard », lui dit-elle en le grattant sous la mâchoire. Il avait les écailles brûlantes au toucher, comme une armure trop longtemps exposée au soleil. *Les dragons sont le feu incarné.* Elle avait lu cela dans un des ouvrages offerts par ser Jorah en cadeau de nocés. « Tu devrais chasser avec tes frères. Est-ce que vous vous êtes encore battus, Drogon et toi ? » Ses dragons devenaient sauvages, ces temps-ci. Rhaegal avait claqué des mâchoires devant Irri, et Viserion avait mis le feu au *tokar* de Reznak, lors de la dernière visite du sénéchal. *Je les ai trop laissés livrés à eux-mêmes, mais où puis-je trouver le temps de m'occuper d'eux ?*

La queue de Viserion fouetta l'air de côté, frappant le tronc de l'arbre si fort qu'une poire dégringola pour atterrir aux pieds de Daenerys. Ses ailes se déployèrent et, mi-vol, mi-bond, il gagna le parapet. *Il grandit*, songea-t-elle alors qu'il s'élançait dans le ciel. *Tous les trois grandissent. Bientôt, ils seront assez vastes pour supporter mon poids.* Alors, elle volerait comme avait volé Aegon le Conquérant, de plus en plus haut, jusqu'à tant rétrécir Meereen que Daenerys pourrait l'oblitérer de son pouce.

Elle suivit des yeux Viserion qui montait en cercles croissants jusqu'à ce qu'il se perde au regard, au-delà des flots limoneux de la Skahazadhan. Alors seulement Daenerys réintégra la pyramide, où Irri et Jhiqui attendaient pour broser et démêler ses cheveux et lui faire endosser une tenue digne de la reine de Meereen, un *tokar* ghiscari.

Ce vêtement était une affaire malcommode, un pan de tissu long, lâche et informe qu'on devait lui enrouler autour des hanches, sous un bras et par-dessus une épaule, ses franges pendantes soigneusement étagées et présentées. Pas assez serré, il risquait de tomber ; trop, il embarrassait, comprimait et faisait trébucher. Même convenablement ajusté, le *tokar* exigeait de son porteur qu'il le maintînt en place de la main gauche. Marcher en *tokar* requérait d'avancer à petits pas précieux, en parfait équilibre, de crainte de se prendre les pieds dans les lourdes franges de sa traîne. Ce n'était pas un vêtement conçu pour un ouvrier, quel qu'il fût. Le *tokar* était une tenue de maître, un signe de richesse et de puissance.

Daenerys avait voulu bannir le *tokar* lorsqu'elle avait pris Meereen, mais ses conseillers l'en avaient dissuadée. « La Mère des Dragons doit revêtir le *tokar*, sous peine de s'attirer une haine éternelle », l'avait mise en garde la Grâce Verte, Galazza Galare. « Sous les laines de Westeros ou une parure de dentelle myrienne, Votre Radieuse Majesté restera à jamais une étrangère parmi nous, une immigrée monstrueuse, une conquérante barbare. La reine de Meereen se doit d'être une dame de la Ghis ancienne. » Brun Ben Prünh, capitaine des Puînés, avait usé d'une formule plus succincte. « Quand on veut être roi des lapins, vaut mieux s' coller une paire de grandes oreilles. »

Les grandes oreilles qu'elle choisit ce jour-là étaient tissées de lin blanc transparent, avec une frange de glands dorés. Avec l'aide de Jhiqui, elle enroula correctement le *tokar* autour d'elle à la troisième tentative. Irri alla chercher sa couronne, ouvragée à l'effigie du dragon à trois têtes de sa maison. Il présentait des anneaux d'or, des ailes d'argent, trois têtes d'ivoire, d'onyx et de jade. Avant la fin de la journée, le cou et les épaules de Daenerys se contracteraient douloureusement sous son poids. *On ne doit*

*pas porter la couronne sans peine. Un de ses royaux ancêtres avait déclaré cela, un jour. Un Aegon, mais lequel ? Cinq d'entre eux avaient régné sur les Sept Couronnes de Westeros. Il y en aurait eu un sixième, si les chiens de l'Usurpateur n'avaient pas assassiné le fils de son frère alors qu'il était encore à la mamelle. S'il avait vécu, j'aurais pu l'épouser. Aegon aurait été plus proche de mon âge que Viserys. Daenerys n'avait été conçue que lorsque Aegon et sa sœur avaient été assassinés. Leur père, son frère Rhaegar, avait péri encore plus tôt, tué sur le Trident par l'Usurpateur. Son frère Viserys était mort en hurlant à Vaes Dothrak, coiffé d'une couronne d'or fondu. Moi aussi, ils me tueront, si je les laisse faire. Les poignards qui ont transpercé mon Bouclier Loyal me visaient.*

Elle n'avait pas oublié les enfants esclaves que les Grands Maîtres avaient cloués le long de la route de Yunkaï. Il y en avait eu cent soixante-trois, un enfant tous les milles, cloués aux poteaux milliaires, un bras tendu pour lui indiquer le chemin. Après la chute de Meereen, Daenerys avait fait clouer un nombre identique de Grands Maîtres. Des nuées de mouches avaient présidé à leur lente agonie, et la puanteur avait longtemps subsisté sur la plaza. Pourtant, certains jours, elle craignait de n'être point allée assez loin. Sournais, entêtés, ces Meereeniens lui résistaient à chaque pas. Oh, certes, ils avaient affranchi leurs esclaves... Mais pour aussitôt les engager de nouveau comme serviteurs, pour de si piètres salaires que la plupart avaient à peine les moyens de manger. Ceux qui étaient trop vieux ou trop jeunes pour avoir une utilité avaient été jetés à la rue, en même temps que les infirmes et les estropiés. Et les Grands Maîtres continuaient de se réunir au sommet de leurs pyramides altières pour se lamenter sur la reine dragon qui avait empli leur noble cité de hordes de mendiants crasseux, de voleurs et de traînées.

*Pour régner sur Meereen, je dois gagner à moi les Meereeniens, malgré tout le mépris qu'ils m'inspirent. « Je suis prête », annonça-t-elle à Irri.*

Reznak et Skahaz attendaient au sommet de l'escalier de marbre. « Grande reine, déclara Reznak mo Reznak, vous êtes si radieuse en ce jour que j'appréhende de poser les yeux sur

vous. » Le sénéchal arborait un *tokar* de soie bordeaux avec une frange dorée. Petit homme moite, il embaumait comme au sortir d'un bain de parfums et parlait une forme abâtardie de haut valyrien, très corrompue et assaisonnée d'un lourd grommellement ghiscari.

« Vous êtes aimable de le dire, répondit Daenerys dans la même langue.

— Ma reine », gronda Skahaz mo Kandaq, à la tête rasée. Les Ghiscaris avaient des chevelures denses et crépues ; longtemps la mode avait voulu que les hommes des Cités de l'esclavage les arrangent en cornes, en pointes et en ailes. En se rasant, Skahaz avait tourné le dos à la vieille Meereen pour accepter la nouvelle, et ses pareils avaient agi de même, en suivant son exemple. D'autres avaient emboîté le pas, mais étaient-ils inspirés par la crainte, la mode ou l'ambition ? Daenerys n'aurait su le dire. Des crânes-ras, on les nommait. Skahaz était *le* Crâne-ras... et le plus ignoble des traîtres, aux yeux des Fils de la Harpie et de leur engeance. « On nous a appris, pour l'eunuque.

— Il s'appelait Bouclier Loyal.

— D'autres périront, à moins que les assassins ne soient punis. » Même avec sa tête lisse, Skahaz avait un visage odieux – une arcade sourcilière proéminente, de petits yeux avec de lourdes poches au-dessous, un gros nez assombri de points noirs, une peau grasse qui paraissait plus jaune que l'ambre habituel des Ghiscaris. C'était un visage grossier, brutal et furieux. Elle formait des vœux pour qu'il soit également honnête.

« Comment pourrais-je les punir alors que j'ignore leur identité ? lui demanda Daenerys. Dites-le-moi, hardi Skahaz.

— Vous ne manquez point d'ennemis, Votre Grâce. Vous pouvez contempler leurs pyramides depuis votre terrasse. Les Zhak, les Hazkar, les Ghazîn, les Merreq, les Loraq, toutes les vieilles familles esclavagistes. Les Pahl. Les Pahl, tout particulièrement. Une maison de femmes, désormais. Vieilles, aigries, sanguinaires. Les femmes n'oublient pas. Elles ne pardonnent pas. »

*Non, songea Daenerys, et les chiens de l'Usurpateur l'apprendront, quand je reviendrai à Westeros.* Il était vrai qu'il y avait du sang entre elle et la maison de Pahl. Oznak zo Pahl avait été tué par Belwas le Fort en combat singulier. Son père, commandant de la garde de Meereen, avait péri en défendant les portes quand la Bite à Joso les avait pulvérisées. Trois oncles figuraient parmi les cent soixante-trois de la place. « Combien d'or avons-nous offert pour toute information sur les Fils de la Harpie ? demanda Daenerys.

— Cent honneurs, s'il plaît à Votre Radieuse Majesté.

— Mille nous plairaient davantage. Faites-le.

— Votre Grâce ne m'a pas demandé conseil, intervint Skahaz Crâne-ras, mais je dis que le sang doit payer le sang. Prenez un homme dans chacune des familles que j'ai nommées et tuez-le. La prochaine fois que l'un des vôtres sera abattu, prenez-en deux dans chaque grande maison, et tuez-les tous les deux. Il n'y aura pas de troisième meurtre. »

Reznak émit un couinement de détresse. « Noooooon... Douce reine, tant de sauvagerie abattrait sur vous l'ire des dieux. Nous découvrirons les meurtriers, je vous le promets, et lorsque nous le ferons, ils se révéleront être de la racaille de vile extraction, vous verrez. »

Le sénéchal était aussi chauve que Skahaz, bien qu'en son cas, la responsabilité en incombât aux dieux. « Si un cheveu avait l'impertinence d'apparaître, mon barbier se tient prêt, rasoir en main », avait-il assuré à la reine quand elle l'avait élevé à sa station actuelle. Par moments, Daenerys se demandait s'il ne vaudrait pas mieux réserver ce rasoir à la gorge de Reznak. L'homme était utile, mais elle l'aimait peu et se fiait à lui moins encore. Les Nonmourants de Qarth lui avaient prédit qu'on la trahirait trois fois. Mirri Maz Duur avait été la première, ser Jorah le second. Reznak serait-il le troisième ? Le Crâne-ras ? Daario ? *Ou s'agira-t-il d'une personne que je n'aurais jamais soupçonnée, ser Barristan ou Ver Gris, ou Missandei ?*

« Skahaz, dit-elle au Crâne-ras. Je te remercie de ton conseil. Reznak, vois ce que pourront accomplir mille honneurs. » Agrippant son *tokar*, Daenerys les dépassa pour descendre le

large escalier de marbre. Elle avançait d'un pas à la fois, de crainte de se prendre les pieds dans la frange et de dégringoler, tête la première, au milieu de sa cour.

Missandei l'annonça. La petite scribe avait une voix douce et forte. « Que tous s'agenouillent devant Daenerys Typhon-Née, l'Imbrûlée, Reine de Meereen, Reine des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, *Khaleesi* de la Grande Mer d'Herbe, Briseuse des fers et Mère des Dragons. »

La salle s'était remplie. Des Immaculés se tenaient dos aux colonnes, boucliers et lances en main, les pointes de leurs casques dressées comme une rangée de poignards. Les Meereeniens s'étaient réunis sous les fenêtres à l'est. Ses affranchis maintenaient une distance nette avec leurs anciens maîtres. *Tant qu'ils ne seront pas rassemblés, Meereen ne connaîtra pas la paix.* « Levez-vous. » Daenerys prit place sur son banc. La salle se leva. *Voilà au moins une chose qu'ils accomplissent ensemble.*

Reznak mo Reznak avait une liste. La coutume exigeait que la reine commence par l'émissaire astapori, un ancien esclave du nom de lord Ghael, sans que personne sache de quoi il était seigneur.

Lord Ghael avait une bouche garnie de chicots bruns et gâtés et un visage jaune et pointu de belette. Il avait également un présent. « Cleon le Grand envoie ces pantoufles en gage de son amour à Daenerys Typhon-Née, Mère des Dragons. »

Irri chaussa des pantoufles les pieds de Daenerys. Elles étaient en cuir doré, décorées de perles d'eau douce vertes. *Le Roi Boucher se figure-t-il qu'une jolie paire de sandales lui gagnera ma main ?* « Le roi Cleon est fort généreux. Vous pouvez le remercier de son charmant présent. » *Charmant, mais taillé pour une enfant.* Bien que Daenerys eût les pieds petits, les pantoufles pointues lui écrasaient les orteils en les comprimant.

« Le Grand Cleon aura plaisir à savoir qu'elles vous ont plu, déclara lord Ghael. Sa Magnificence me prie de dire qu'il se tient prêt à défendre la Mère des Dragons contre tous ses ennemis. »

*S'il suggère que j'épouse le roi Cleon, je lui jette une sandale à la tête,* songea Daenerys, mais pour une fois l'émissaire astapori n'évoqua pas un mariage royal. Il poursuivit : « L'heure est venue pour Astapor et Meereen de mettre un terme au règne féroce des Judicieux de Yunkaï, ennemis jurés de tous ceux qui vivent libres. Le Grand Cleon me prie de vous apprendre que lui et ses nouveaux Immaculés se mettront bientôt en route. »

*Ses nouveaux Immaculés sont une plaisanterie morbide.* « Le roi Cleon serait sage de veiller sur ses propres jardins et de laisser les Yunkaïis s'occuper des leurs. » Non que Daenerys éprouvât beaucoup d'affection pour Yunkaï. Elle commençait à regretter de ne pas avoir pris la Cité Jaune après avoir défait son armée sur le champ de bataille. Les Judicieux avaient rétabli l'esclavage dès qu'elle avait levé le camp et s'occupaient à percevoir les impôts, engager des épées-louées et conclure des alliances contre elle.

Cleon qui se disait Grand ne valait guère mieux, toutefois. Le Roi Boucher avait restauré l'esclavage en Astapor, avec pour seule différence le fait que les anciens esclaves régnaient désormais en maîtres et les anciens maîtres vivaient en nouveaux esclaves.

« Je ne suis qu'une jeune fille et je connais peu de chose à la conduite de la guerre, dit-elle à lord Ghael, mais nous avons entendu dire que la famine régnait à Astapor. Que le roi Cleon nourrisse son peuple avant de les mener à la bataille. » Elle fit un geste pour lui donner congé. Ghael se retira.

« Votre Magnificence, suggéra Reznak mo Reznak, voulez-vous entendre le noble Hizdahr zo Loraq ? »

*Encore ?* Daenerys acquiesça et Hizdahr s'avança : un homme grand, très mince, à la peau d'ambre sans défaut. Il s'inclina à l'endroit précis où Bouclier Loyal avait reposé mort peu de temps auparavant. *J'ai besoin de cet homme,* se rappela Daenerys. Hizdahr était un riche marchand avec de nombreux amis à Meereen, et davantage encore de l'autre côté des mers. Il avait visité Volantis, Lys et Qarth, avait de la parentèle à Tolos et Elyria, et l'on disait même qu'il exerçait quelque influence à la Nouvelle-Ghis, où les Yunkaïis essayaient d'exciter de l'animosité contre Daenerys et son règne.



Et il était riche. Fameusement et fabuleusement riche...

*Et destiné à le devenir plus encore, si j'accède à sa requête.* Lorsque Daenerys avait fermé les arènes de combat de la cité, leur valeur s'était effondrée. Hizdahr zo Loraq avait alors saisi des deux mains toutes les parts disponibles ; désormais, il était propriétaire de la majorité des arènes de Meereen.

Le noble arborait des ailes de cheveux crépus rouge et noir qui jaillissaient de ses tempes. Elles donnaient l'impression que sa tête allait prendre son envol. Son visage allongé était rendu plus long encore par une barbe emprisonnée dans des anneaux d'or. Son *tokar* mauve se frangeait d'améthystes et de perles. « Votre Radieuse Majesté connaît sûrement la raison de ma présence ici.

— Assurément, ce doit être que vous n'avez d'autre but que de me harceler. Combien de fois vous ai-je déjà dit non ?

— Cinq fois, Votre Magnificence.

— En voilà désormais six. Je refuse de rouvrir les arènes de combat.

— Si Votre Majesté voulait écouter mes arguments...

— Je l'ai fait. Cinq fois. M'en apportez-vous de nouveaux ?

— Les anciens, reconnut Hizdahr, mais formulés sous de nouveaux aspects. Des mots charmants et courtois, plus propres à émouvoir une reine.

— C'est votre cause qui ne me convainc point, et non votre courtoisie. J'ai si souvent entendu vos raisons que je pourrais moi-même plaider votre cause. Puis-je ? » Daenerys se pencha en avant. « Les arènes de combat font partie de Meereen depuis la fondation de la cité. Les combats ont une nature profondément religieuse, un sacrifice de sang aux dieux de Ghis. *L'art de la mort* de Ghis ne se borne pas à une simple boucherie mais constitue une démonstration de courage, d'habileté et de force particulièrement agréable à vos dieux. Les combattants victorieux sont choyés et acclamés, et les morts honorés, leur souvenir perpétué. En rouvrant les arènes, je démontrerai au peuple de Meereen que je respecte ses us et coutumes. La réputation des arènes s'étend loin de par le monde. Elles attirent du commerce à Meereen et emplissent les coffres de la ville avec de l'argent venu de l'autre bout de la terre. Tous les

hommes ont du goût pour le sang, un goût que les arènes aident à étancher. De cette façon, elles contribuent à maintenir la paix à Meereen. Pour les criminels condamnés à périr sur le sable, les arènes représentent un jugement par le combat, la dernière chance pour un homme de prouver son innocence. » Elle se redressa, avec un mouvement de la tête. « Voilà. Qu'en dites-vous ?

— Votre Radieuse Majesté a plaidé ma cause bien mieux que je n'aurais espéré le faire moi-même. Je vois que votre éloquence n'a d'égale que votre beauté. Je suis pleinement convaincu. »

Elle ne put se retenir de rire. « Hélas, pas moi.

— Votre Magnificence, lui chuchota Reznak mo Reznak à l'oreille, il est de coutume pour la cité de prélever une dîme sur tous les profits des arènes de combat, après déduction des frais. On pourrait employer ces sommes à bien des nobles usages.

— On le pourrait... Mais si nous *devions* rouvrir les arènes, nous percevrions notre dîme *avant* déduction des frais. Je ne suis qu'une jeune fille, et je m'y connais fort peu sur de tels sujets, mais j'ai vécu assez longtemps chez Xaro Xhoan Daxos pour avoir retenu cela. Hizdahr, si vous pouviez déployer des armées comme vous le faites de vos arguments, vous seriez capable de conquérir le monde... Mais ma réponse reste *non*. Pour la sixième fois.

— La reine a parlé. » Il s'inclina de nouveau, aussi profondément qu'auparavant. Ses perles et ses améthystes cliquetèrent doucement contre le sol de marbre. Un homme fort souple, cet Hizdahr zo Loraq.

*Il pourrait avoir du charme, sans cette coiffure ridicule.* Reznak et la Grâce Verte pressaient Daenerys de prendre un noble meereenien pour époux, afin de réconcilier la cité avec son autorité. Hizdahr zo Loraq pourrait mériter une étude attentive. *Plutôt lui que Skahaz.* Le Crâne-ras avait offert de répudier sa femme pour elle, mais cette idée donnait des frissons à Daenerys. Hizdahr au moins savait sourire.

« Votre Magnificence, annonça Reznak en consultant sa liste, le noble Grazdan zo Galare souhaiterait s'adresser à vous. Voulez-vous l'écouter ?

— J’y aurais plaisir », répondit Daenerys en admirant les reflets de l’or et le lustre des perles vertes sur les sandales de Cleon tout en s’efforçant d’ignorer le pincement de ses orteils. Grazdan, l’avait-on prévenue, était un cousin de la Grâce Verte, dont elle avait trouvé le soutien inestimable. La prêtresse s’exprimait en faveur de la paix, de l’acceptation et du respect d’une autorité légitime. *Je peux accorder à son cousin de l’écouter avec respect, quoi qu’il puisse désirer.*

Ce qu’il désirait se révéla être de l’or. Daenerys avait refusé de dédommager aucun des Grands Maîtres pour la valeur de leurs esclaves, mais les Meereeniens ne cessaient de deviser de nouvelles méthodes pour lui soutirer de l’argent. Le noble Grazdan avait naguère possédé comme esclave une excellente tisserande, apparemment. On prisait fort les fruits de son ouvrage, tant à Meereen, qu’à la Nouvelle-Ghis, à Astapor et à Qarth. Quand cette femme était devenue vieille, Grazdan avait acheté une demi-douzaine de jeunes filles et ordonné à l’aïeule de leur enseigner les arcanes de son art. Depuis lors, la vieillardesse était morte. Les jeunes filles, affranchies, avaient ouvert un atelier sur le port, près de la digue pour vendre leurs tissages. Grazdan zo Galare demandait à ce qu’on lui accorde une portion de leurs gains. « Elles me doivent leur talent, insista-t-il. Je les ai ramassées sur le billot des enchères pour les donner au métier à tisser. »

Daenerys écouta en silence, le visage immobile. Quand il eut terminé, elle s’enquit : « Comment se nommait la vieille tisserande ?

— L’esclave ? « C’était... Elza, je crois bien. Ou Ella. Voilà six ans qu’elle est morte. J’ai possédé tant d’esclaves, Votre Grâce.

— Disons Elza. Voici notre jugement. Des jeunes femmes, tu ne recevras rien. C’est Elza qui leur a enseigné le tissage, pas toi. De toi, les jeunes filles recevront un nouveau métier à tisser, le plus beau qui se puisse acheter. Cela, c’est pour avoir oublié le nom de la vieille femme. »

Reznak aurait ensuite appelé un autre *tokar*, mais Daenerys insista pour qu’il fasse venir un affranchi. Dès lors, elle alterna entre anciens maîtres et anciens esclaves. Tant et plus d’affaires présentées à elle portaient sur des réparations. Après sa chute,

Meereen avait été sauvagement mise à sac. Les pyramides à degrés des puissants avaient été préservées des pires ravages, mais les plus humbles quartiers de la cité avaient été livrés à une orgie de pillage et de meurtre, quand les esclaves s'étaient soulevés et que les hordes affamées qui avaient suivi Daenerys depuis Yunkaï et Astapor avaient déferlé par les portes défoncées. Ses Immaculés avaient fini par rétablir l'ordre, mais le sac avait laissé dans son sillage une épidémie de problèmes. Et donc, ils venaient voir la reine.

Une riche femme se présenta, dont le mari et les enfants avaient péri en défendant les remparts de la cité. Durant le sac, elle avait fui avec son frère, effrayée. À son retour, elle avait retrouvé sa maison convertie en bordel. Les filles se pavanaient sous ses bijoux et ses vêtements. Elle voulait récupérer ses bijoux et sa demeure. « Qu'elles gardent les vêtements », concédait-elle. Daenerys lui accorda les premiers, mais jugea que la seconde avait été perdue quand elle l'avait abandonnée.

Un ancien esclave se présenta, pour accuser certain noble des Zhak. L'homme avait récemment pris pour femme une affranchie qui avait été chaufferette du noble avant la chute de la cité. Le noble l'avait dépucelée, avait usé d'elle pour son plaisir et l'avait engrossée. Son nouvel époux demandait la castration du noble pour le crime de viol, et exigeait également une bourse d'or, afin de le dédommager d'élever le bâtard du noble comme son propre fils. Daenerys lui accorda l'or, mais pas la castration. « Lorsqu'il couchait avec elle, ta femme lui appartenait, pour qu'il en use à sa guise. Selon la loi, il n'y a pas eu viol. » La décision de Daenerys déplut à l'homme, elle le vit bien, mais si elle castrait tous les hommes qui avaient un jour forcé une esclave de couche, elle régnerait bientôt sur une cité d'eunuques.

Un jeune garçon se présenta, plus jeune que Daenerys, menu et balafre, vêtu d'un *tokar* gris délavé traînant une frange d'argent. Sa voix se brisa quand il raconta comment deux des esclaves de la maison de son père s'étaient révoltés la nuit où les portes avaient été enfoncées. L'un d'eux avait tué son père, l'autre son frère aîné. Les deux avaient violé sa mère avant de la tuer à son tour. Le jeune homme s'en était tiré sans rien d'autre

que la cicatrice sur son visage, mais un des assassins occupait toujours la demeure de son père et l'autre s'était engagé dans les soldats de la reine, pour devenir un des Hommes de la Mère. Il exigeait que tous deux soient pendus.

*Je suis reine d'une cité bâtie sur la poussière et la mort.* Daenerys n'avait d'autre choix que de lui refuser. Elle avait décrété une amnistie générale pour tous les crimes commis durant le sac. Et elle ne voulait pas non plus punir des esclaves pour s'être soulevés contre leurs maîtres.

Lorsqu'elle le lui annonça, le garçon se rua sur elle, mais ses pieds se prirent dans son *tokar* et il vint s'étaler de tout son long sur le marbre mauve. Belwas le Fort fut dans l'instant sur lui. L'énorme eunuque brun le souleva brutalement d'une main et le secoua, comme un dogue le fait d'un rat. « Il suffit, Belwas, lança Daenerys. Lâche-le. » Au garçon, elle déclara : « Chéris ce *tokar*, car il t'a sauvé la vie. Tu n'es qu'un enfant, aussi oublierons-nous ce qui s'est passé ici. Tu devrais en faire autant. » Mais en s'en allant, le garçon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, en voyant son regard, Daenerys comprit : *La Harpie a gagné un autre fils.*

Quand midi arriva, Daenerys commençait à sentir le poids de sa couronne sur sa tête et la dureté du banc sous ses fesses. Face à tant de gens qui attendaient son bon plaisir, elle ne s'interrompit pas pour manger. Mais elle expédia Jhiqui aux cuisines pour qu'elle en rapporte un plateau de pain plat, d'olives, de figues et de fromage. Elle grignota tout en écoutant, et but du vin coupé d'eau. Les figues étaient bonnes, les olives meilleures encore, mais le vin lui laissa en bouche un arrière-goût âpre et métallique. Les grappes de petits raisins jaune pâle de ces régions produisaient un cru de qualité nettement inférieure. *Nous n'aurons pas de marché, pour les vins.* D'ailleurs, les Grands Maîtres avaient incendié les meilleures vignes en même temps que les oliviers.

Dans l'après-midi, un sculpteur se présenta, pour proposer de remplacer la tête de la grande harpie de bronze sur la Plaza de la Purification par une nouvelle, coulée à l'image de Daenerys. Celle-ci refusa, avec toute la courtoisie dont elle fut capable. On avait péché dans la Skahazadhan un brochet d'une

taille sans précédent, et le pêcheur souhaitait en faire présent à la reine. Elle manifesta une admiration extravagante devant le poisson, récompensa le pêcheur par une bourse d'argent et envoya le brochet dans ses cuisines. Un dinandier lui avait confectionné une tenue d'anneaux polis à porter à la guerre. Elle l'accepta avec force remerciements ; la tenue était superbe à regarder, et tout ce cuivre doré devait miroiter joliment au soleil, mais si une véritable bataille menaçait, elle préférerait se parer d'acier. Même une jeune fille qui ne connaissait rien aux us et coutumes de la guerre savait *cela*.

Les sandales envoyées par le Roi Boucher devenaient trop inconfortables. Daenerys s'en débarrassa d'un coup de pied et resta assise, un pied replié sous elle et l'autre se balançant d'avant en arrière. Ce n'était pas une posture très royale, mais elle était lasse de se montrer royale. La couronne lui avait infligé une migraine et elle avait le postérieur tout ankylosé. « Ser Barristan, appela-t-elle, je sais quelle qualité est la plus nécessaire à un roi.

— Le courage, Votre Grâce ?

— Des fesses en fer, le taquina-t-elle. Je passe mon temps assise.

— Votre Grâce se charge de trop de choses. Vous devriez permettre à vos conseillers d'endosser une plus grande part de vos fardeaux.

— J'ai trop de conseillers et trop peu de coussins. » Daenerys se tourna vers Reznak. « Combien encore ?

— Vingt et trois, n'en déplaise à Votre Magnificence. Tous avec des revendications. » Le sénéchal consulta quelques papiers. « Un veau et trois chèvres. Le reste concernera des moutons ou des agneaux, à n'en pas douter.

— Vingt et trois. » Daenerys soupira. « Mes dragons ont pris un goût prodigieux pour le mouton depuis que nous avons commencé à payer les bergers pour leurs ravages. Est-ce que ces revendications ont été prouvées ?

— Certains ont apporté des os brûlés.

— Les hommes font du feu. Ils cuisent des moutons. Des os calcinés ne prouvent rien. Brun Ben prétend qu'il y a des loups rouges dans les collines à l'extérieur de la cité, et des chacals et

des chiens sauvages. Devons-nous payer en bon argent chaque agneau qui s'égare entre Yunkaï et la Skahazadhan ?

— Non, Votre Magnificence. » Reznak s'inclina. « Dois-je chasser ces canailles, ou voulez-vous les faire fouetter ? »

Daenerys changea de position sur son banc. « Nul homme ne devrait craindre de venir me voir. » Certaines revendications étaient mensongères, elle n'en doutait pas, mais davantage étaient authentiques. Ses dragons avaient trop grossi pour se contenter de rats, de chats et de chiens. *Plus ils mangent, et plus ils grandiront*, l'avait mise en garde ser Barristan, *et plus ils grandiront, plus ils mangeront*. Drogon en particulier couvrait de vastes distances et pouvait aisément dévorer un mouton par jour. « Payez-leur la valeur de leurs bêtes, ordonna-t-elle à Reznak. Mais, dorénavant, les requérants devront se présenter au Temple des Grâces et prêter un serment sacré devant les dieux de Ghis.

— Il en sera ainsi. » Reznak se tourna vers les pétitionnaires. « Sa Magnificence la reine a consenti à dédommager chacun de vous pour les bêtes que vous avez perdues, leur annonça-t-il en ghiscari. Présentez-vous demain à mes commis et l'on vous paiera, en argent ou en troc, à votre convenance. »

La déclaration fut accueillie dans un silence morose. *On aurait cru les voir plus heureux que cela*, jugea Daenerys. *Ils ont ce pour quoi ils sont venus. N'y a-t-il jamais moyen de satisfaire ces gens ?*

Un homme s'attarda tandis que tous les autres sortaient à la file – un homme trapu au visage tanné, aux vêtements rudes. Ses cheveux formaient une calotte de crin raide, d'un rouge tirant sur le noir, coupée autour des oreilles, et dans une main il serrait un pauvre sac de jute. Il se tenait, tête basse, contemplant le sol de marbre comme s'il avait totalement oublié où il se trouvait. *Et que veut-il, celui-ci ?* s'étonna Daenerys.

« Que tous s'agenouillent devant Daenerys Typhon-Née, l'Imbrûlée, Reine de Meereen, Reine des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, *Khaleesi* de la Grande Mer d'Herbe, Briseuse des fers et Mère des Dragons », clama Missandei, de sa voix aiguë et douce.

Lorsque Daenerys se releva, son *tokar* commença à glisser. Elle le retint et le tira de nouveau en place. « Toi, avec le sac, lança-t-elle, tu souhaitais nous parler ? Approche. »

Quand il leva la tête, il avait des yeux rouges et meurtris comme des plaies ouvertes. Daenerys observa que ser Barristan se coulait plus près d'elle, une ombre blanche à son côté. L'homme avança maladroitement, en traînant des pieds, un pas, puis un autre, en serrant son sac. *Est-il ivre, ou malade ?* se demanda-t-elle. Il avait de la terre sous ses ongles jaunes et cassés.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Daenerys. As-tu quelque grief à nous exposer, une requête ? Que désires-tu de nous ? »

La langue de l'homme passa nerveusement sur ses lèvres gercées et fendues. « Je... j'ai apporté...

— Des os ? interrompit-elle avec impatience. Des os brûlés ? »

Il leva le sac pour en répandre le contenu sur le marbre.

Des os, en effet, des os rompus et noircis. Les plus longs avaient été brisés pour en manger la moelle.

« C'était l' noir, déclara l'homme avec le grommellement ghiscari. L'ombre ailée. L'est descendu du ciel et... et... »

*Non.* Daenerys frissonna. *Non, non, oh non.*

« Tu es sourd, imbécile ? demanda Reznak mo Reznak à l'homme. Tu n'as pas entendu ma proclamation ? Va voir mes commis demain, et l'on te paiera ton mouton.

— Reznak, répliqua d'une voix grave ser Barristan, tenez votre langue et ouvrez les yeux. Ce ne sont pas des os de mouton. »

*Non,* pensa Daenerys, *ce sont des ossements d'enfant.*



## JON

Le loup blanc filait à travers un bois noir, sous une falaise pâle, haute comme le ciel. La lune courait avec lui, glissant à travers un désordre de branches nues en hauteur, dans le ciel étoilé.

« Snow », murmura la lune. Le loup ne répondit rien. La neige crissait sous ses pattes. Le vent soupirait dans les arbres.

Au loin, il entendait ses frères de meute l'appeler, de congénère à congénère. Eux aussi chassaient. Une pluie sauvage s'abattait sur son frère noir tandis que celui-ci déchirait la chair d'une énorme chèvre ; elle lavait le sang de son flanc à l'endroit où la longue corne du ruminant l'avait labouré. En un autre lieu, sa petite sœur leva la tête pour chanter à la lune, et cent petits cousins gris interrompirent leur chasse pour chanter avec elle. Les collines, plus chaudes à l'endroit où ils se trouvaient, abondaient en nourriture. Maintes nuits, la meute de sa sœur s'était repue de la viande des moutons, vaches et chevaux, les proies des hommes, et parfois de la chair de l'homme lui-même.

« Snow », appela de nouveau la lune en ricanant. Le loup blanc trottinait en suivant la piste des hommes sous la falaise de givre. Il avait le goût du sang sur sa langue, et le chant des cent cousins résonnait à ses oreilles. Jadis, ils avaient été six, cinq à gémir, aveugles, dans la neige autour de leur mère morte, à suçoter le lait froid à ses tétines durcies et glacées tandis qu'il s'écartait, tout seul. Il en restait quatre... et un dont le loup blanc ne percevait plus la trace.

« Snow », insista la lune.

Le loup blanc courut pour la fuir, galopant vers la grotte de nuit où s'était tapi le soleil, son souffle givrant en l'air. Par les nuits sans étoiles, la grande falaise était noire comme la pierre, des ténèbres qui dominaient de toute leur masse le vaste monde ; mais quand la lune paraissait, la falaise luisait, pâle et transie comme un fleuve gelé. Le loup pouvait porter une

épaisse toison laineuse – quand le vent filait sur la glace, une fourrure n'aurait pu tenir le froid en respect. Sur l'autre versant, soufflait une bise plus rigoureuse encore, le loup le sentait. C'était là que se trouvait son frère, ce frère gris à l'odeur d'été.

« Snow. » Un glaçon se décrocha d'une branche. Le loup blanc se retourna et découvrit ses crocs. « *Snow !* » Sa fourrure se hérissa, tandis que la forêt se dissolvait autour de lui. « *Snow, Snow, Snow !* » Il entendit battre des ailes. Dans la pénombre un corbeau s'envola.

Il atterrit sur la poitrine de Jon Snow avec un choc et un raclement désordonné de serres. « *SNOW !* » lui hurla-t-il au visage.

« Je t'ai entendu. » La pénombre régnait dans la chambre, sa couche était dure. Une lumière grise suintait par les volets, promesse d'un nouveau jour triste et froid. « C'est ainsi que tu réveillais Mormont ? Dégage tes plumes de ma figure. » Jon parvint à extraire un bras de sous les couvertures pour repousser le corbeau. C'était un gros volatile, vieux, impudent et ébouriffé, totalement imperméable à la crainte. « *Snow*, criaillait-il en battant des ailes jusqu'au montant du lit. *Snow, Snow.* » Jon referma le poing sur un oreiller et le lança, mais l'oiseau prit son essor. L'oreiller vint percuter le mur et éclata, répandant à l'envi son rembourrage, juste au moment où Edd-la-Douleur Tallett passait la tête par la porte. « Bien l' pardon, déclara-t-il en ignorant la tempête de plumes, y faut vous apporter un petit déjeuner, messire ?

— *Grain*, s'écria le corbeau. *Grain, grain.*

— Du corbeau rôti, suggéra Jon. Et une demi-pinte de bière. » Disposer d'un écuyer pour aller chercher les affaires et le servir continuait à lui paraître étrange ; il y avait peu de temps encore, c'était lui qui aurait apporté le petit déjeuner du lord Commandant Mormont.

« Trois grains et un corbeau rôti, lança Edd-la-Douleur. Fort bien, messire, sauf que Hobb, il a préparé des œufs à la coque, du boudin noir et de la compote de pommes et de pruneaux. La compote de pommes et de pruneaux est un régal, hormis les pruneaux. Pour ma part, les pruneaux, j'en mange pas. Enfin, à part la fois où Hobb les a débités en p'tits bouts, avec des

châtaignes et des carottes, et en a fourré une poule. Vous fiez jamais à un cuistot, messire. Ils vous farcissent de pruneaux quand z'y attendez le moins.

— Plus tard. » Le petit déjeuner pouvait attendre ; mais non Stannis. « Des problèmes aux enclos, la nuit dernière ? »

— Pas depuis qu'zavez fait surveiller les gardes, messire.

— Bien. » Un millier de sauvageons avaient été parqués au-delà du Mur, ceux que Stannis Baratheon avait capturés quand ses chevaliers avaient enfoncé l'ost disparate de Mance Rayder. Beaucoup de prisonniers étaient des femmes, et certains gardes les avaient exfiltrées en catimini pour réchauffer leur lit. Gens du roi ou de la reine, peu importait, apparemment ; quelques frères noirs s'étaient risqués au même exercice. Les hommes restaient des hommes, et il n'y avait pas d'autres femmes dans un rayon de mille lieues.

« Deux nouveaux sauvageons se sont présentés pour se rendre, continua Edd. Une mère avec une gamine cramponnée à ses robes. Elle avait un nourrisson, aussi, un garçon, tout emballé dans des fourrures, mais il était mort.

— *Mort* », répéta le corbeau. C'était un des mots préférés de l'oiseau. « *Mort, mort, mort.* »

Des membres du peuple libre venaient se livrer chaque nuit ou presque, de pauvres bougres affamés et à demi morts de froid qui avaient fui la bataille sous le Mur pour revenir en rampant quand ils avaient compris qu'il n'y avait aucun refuge où courir. « On a interrogé la mère ? » demanda Jon. Stannis Baratheon avait écrasé l'armée de Mance Rayder et capturé le Roi-d'au-delà-du-Mur... Mais les sauvageons couraient encore, le Chassieux, Tormund Fléau-d'Ogres et des milliers d'autres.

« Oui-da, messire, dit Edd, mais tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle s'est carapatée durant la bataille pour se cacher ensuite dans les bois. Nous l'avons gavée de gruau et renvoyée dans les enclos, avant de brûler le bébé. »

Incinérer des enfants morts avait cessé de troubler Jon Snow ; les problèmes des vivants avaient précedence. *Deux rois pour éveiller le dragon. D'abord le père et puis le fils, ainsi périssent-ils tous deux rois.* Ces mots avaient été murmurés par l'un des hommes de la reine tandis que mestre Aemon nettoyait

ses blessures. Jon avait tenté de les balayer : délires de fièvre. Aemon s'était inscrit en faux. « Il y a de la puissance dans le sang d'un roi, l'avait mis en garde le vieux mestre, et de meilleurs hommes que Stannis ont commis bien pire. » *Le roi sait être dur et impitoyable, certes, mais un bébé encore au sein ? Seul un monstre livrerait aux flammes un enfant vivant.*

Jon pissa dans le noir, remplissant son vase de nuit tandis que le corbeau du Vieil Ours maugréait des protestations. Les rêves de loup devenaient plus forts, et Jon se surprenait à en conserver le souvenir, même éveillé. *Fantôme sait que Vent Gris est mort.* Robb avait péri aux Jumeaux, trahi par des hommes qu'il croyait ses amis, et son loup avait trépassé avec lui. Bran et Rickon avaient été assassinés eux aussi, décapités sur l'ordre de Theon Greyjoy, jadis pupille du seigneur leur père... Mais si les rêves ne mentaient pas, leurs loups géants avaient survécu. À Reine-Couronne, l'un d'eux avait jailli des ténèbres pour sauver la vie de Jon. *Été, forcément. Il avait une toison grise, et Broussaille est noir.* Il se demanda si une part de ses frères défunts ne survivait pas à l'intérieur de leurs loups.

Il remplit sa cuvette avec la carafe d'eau placée près de son lit, se débarbouilla le visage et les mains, revêtit une nouvelle tenue de laine noire, laça un justaucorps de cuir noir et enfila une paire de bottes fatiguées. Le corbeau de Mormont observa avec de rusés yeux noirs, puis voleta jusqu'à la fenêtre. « Tu me prendrais pas pour ton serf ? » Quand Jon ouvrit la fenêtre avec ses épais carreaux losangés de verre jaune, la froideur du matin lui gifla le visage. Il inspira profondément pour chasser les toiles d'araignée de la nuit tandis que le corbeau s'éloignait à tire-d'aile. *Ce volatile est bien trop rusé.* Il avait tenu de longues années compagnie au Vieil Ours, mais cela ne l'avait pas empêché de picorer le visage de Mormont, à la mort de celui-ci.

À l'extérieur de sa chambre, une volée de marches descendait vers une pièce plus grande meublée d'une table en pin balafre et d'une douzaine de chaises en chêne et en cuir. Avec Stannis à la tour du Roi et la tour du lord Commandant réduite à une coquille délabrée, Jon avait établi ses quartiers dans les modestes appartements de Donal Noye, derrière

l'armurerie. Avec le temps, sans doute aurait-il besoin d'un logis plus spacieux, mais pour l'heure celui-ci conviendrait, le temps qu'il s'habitue à commander.

L'octroi que le roi lui avait présenté à signer se trouvait sur la table sous une coupe à boire en argent qui avait autrefois appartenu à Donal Noye. Le forgeron manchot n'avait guère laissé d'effets personnels derrière lui : la coupe, six sous et une étoile en cuivre, une broche niellée au fermoir cassé, un pourpoint de brocart moisi armorié du cerf d'Accalmie. *Pour trésors il avait ses outils, et les épées et les couteaux qu'il façonnait. Sa vie se déroulait à la forge.* Jon écarta la coupe et relut une nouvelle fois le parchemin. *Si j'appose mon sceau sur ce document, on se souviendra à jamais de moi comme du lord Commandant qui a cédé le Mur,* songea-t-il, *mais si je refusais...*

Stannis Baratheon se révélait un invité irascible, et remuant. Il avait remonté la route Royale pratiquement jusqu'à Reine-Couronne, exploré les taudis désertés de La Mole, inspecté les forts en ruine à Porte Reine et Boucher de Chêne. Chaque nuit, il arpentait le sommet du Mur avec dame Mélisandre et, le jour, il visitait les enclos, choisissant des captifs afin que la femme rouge les interroge. *Il n'aime pas être bloqué.* La matinée ne s'annonçait pas comme une partie de plaisir, Jon le craignait.

De l'armurerie montait un tintamarre de boucliers et d'épées : le dernier groupe de garçons et de nouvelles recrues s'armait. Il entendait la voix d'Emmett-en-Fer les presser. Cotter Pyke n'avait pas été ravi de le perdre, mais le jeune patrouilleur avait un don pour former les hommes. *Il adore se battre et transmettra ce goût à ses recrues, également.* Du moins Jon l'espérait-il.

Le manteau de Snow était accroché à une cheville près de la porte, son baudrier à une autre. Il enfila les deux et gagna l'armurerie. La carpeite où dormait Fantôme était vide, nota-t-il. Deux gardes se tenaient devant la porte, arborant manteaux noirs et demi-heaumes de fer, la pique à la main. « Messire, vous voudrez une escorte ? demanda Garse.

— Je crois que j'arriverai tout seul à trouver la tour du Roi. » Jon détestait avoir des gardes sur les talons partout où il se

rendait. Il se sentait comme une mère cane menant sa procession de canetons.

Les gars d'Emmett-en-Fer étaient à l'ouvrage dans la cour, les épées émoussées claquant contre les boucliers et tintant l'une contre l'autre. Jon s'arrêta un moment pour observer, tandis que Tocard repoussait Hop Robin vers le puits. Tocard avait l'étoffe d'un bon guerrier, décida-t-il. Il était costaud, sa vigueur croissait sans cesse, et il avait un instinct sûr. Pour Hop Robin, c'était une autre affaire. Déjà handicapé par son pied bot, il craignait les coups, en sus. *Peut-être pourrons-nous en tirer un intendant.* Le combat prit brusquement fin, et Hop Robin se retrouva vautré par terre.

« Bon combat, lança Jon à Tocard, mais tu abaisses trop ton bouclier en redoublant ton attaque. Faudra corriger cela, ou ça pourrait te faire tuer.

— Bien, m'sire. J'le lèverai davantage, la prochaine fois. » Tocard aida Hop Robin à se redresser, et le plus petit des combattants s'inclina avec gaucherie.

Quelques chevaliers de Stannis s'entraînaient de l'autre côté de la cour. *Les gens du roi dans un coin, ceux de la reine dans l'autre*, ne manqua pas de noter Jon, *mais une partie seulement. Pour la plupart, il fait trop froid.* Au moment où il passait près d'eux, une voix de tonnerre le héla : « P'TIT ! HÉ, TOI LÀ-BAS ! P'TIT ! »

*Petit* n'était pas la pire épithète dont on ait usé pour désigner Jon Snow depuis qu'il avait été élu lord Commandant. Il l'ignora.

« *Snow*, insista la voix. *Lord Commandant.* »

Cette fois-ci, il s'arrêta. « Ser ? »

Le chevalier le dépassait de six bons pouces. « Quand on porte de l'acier valyrien, on devrait l'employer à autre chose qu'à se gratter le cul. »

Jon avait aperçu l'individu dans le château – un chevalier de grand renom, à l'entendre. Au cours de la bataille sous le Mur, ser Godry Farring avait tué un géant en fuite, galopant à bride abattue sur son cheval pour lui planter une lance dans le dos, avant de mettre pied à terre et de trancher la pitoyable petite

tête de la créature. Les gens du roi avaient pris l'habitude de le surnommer Godry Mort-des-Géants.

Jon se remémora Ygrid, en pleurs. *Je suis le dernier des géants.* « J'use de Grand-Griffe quand je le dois, ser.

— Le faites-vous bien, toutefois ? » Ser Godry tira sa propre lame. « Faites-nous une démonstration. Je promets de pas vous faire de mal, p'tit. »

*Trop aimable.* « Une autre fois, ser. J'ai bien peur que d'autres devoirs ne m'appellent, pour l'heure.

— Vous avez bien peur. J' vois ça. » Ser Godry grimaça un sourire à destination de ses amis. « Il a bien peur, répéta-t-il pour les plus lents.

— Vous m'excuserez. » Jon leur tourna le dos.

Châteaunoir paraissait lugubre et solitaire dans la pâleur de l'aube. *Mon commandement*, jugea Jon Snow avec tristesse, *tant ruine que forteresse.* La tour du lord Commandant était réduite à ses seules murailles, la salle commune à un enchevêtrement de poutres calcinées, et la tour d'Hardin laissait penser que la prochaine bourrasque allait la jeter à bas... Mais elle présentait cet aspect depuis des années. Derrière elle se dressait le Mur : immense, menaçant, glacé, grouillant d'ouvriers qui élevaient un nouvel escalier en lacet pour relier ensemble les vestiges de l'ancien. Ils travaillaient du lever au coucher du soleil. Sans escalier, il n'y avait d'autre ressource que la poulie pour atteindre le sommet du Mur. Cela ne suffirait pas si les sauvageons devaient lancer une nouvelle attaque.

Au-dessus de la tour du Roi, le grand étendard de bataille doré de la maison Baratheon claquait comme un fouet sur le toit où Jon Snow avait rampé, l'arc à la main, peu de temps auparavant, abattant des Thenns et des gens du peuple libre aux côtés de Satin et de Sourd-Dick Follard. Deux des gens de la reine se tenaient sur le parvis, tout grelottant, les mains enfoncées sous les aisselles et leurs lances appuyées à la porte. « Ces gants de tissu sont inadaptés, leur expliqua Jon. Passez voir Bowen Marsh demain, il vous fournira à chacun une paire de gants en cuir doublé de fourrure.

— On y manqu'ra pas, m'sire, et grand merci, répondit l'aîné des gardes.

— Enfin, si le gel nous fait pas tomber les pognes d'ici là, ajouta le cadet, son souffle changé en brume pâle. J' trouvais que ça caillait dans les Marches de Dorne. J'y connaissais vraiment rien. »

*Rien*, approuva Jon Snow, *tout comme moi*.

À mi-hauteur de l'escalier courbe, il rencontra Samwell Tarly qui descendait. « Viens-tu de chez le roi ? lui demanda Jon.

— Mestre Aemon m'a envoyé porter une lettre.

— Je vois. » Certains lords s'en remettaient à leurs mestres pour lire leurs missives et leur en relayer la teneur, mais Stannis insistait pour briser lui-même les sceaux. « Comment Stannis a-t-il pris la chose ?

— Pas heureux, d'après sa figure. » Sam baissa sa voix au niveau d'un chuchotis. « Je suis supposé ne rien dire.

— Alors, ne dis rien. » Jon se demanda quel banneret de son père avait refusé hommage au roi Stannis, cette fois-ci. *Il a été fort prompt à répandre le bruit lorsque Karhold s'est déclaré pour lui*. « Comment t'entends-tu, avec ton arc ?

— J'ai trouvé un bon ouvrage qui parle d'archerie. » Sam se rembrunit. « Il est plus ardu de pratiquer que de lire, cependant. J'attrape des ampoules.

— Continue. Nous risquons d'avoir besoin de ton arc sur le Mur si les Autres se présentent par une nuit noire.

— Oh, j'espère bien que non. »

D'autres gardes veillaient à l'extérieur de la loggia du roi. « Aucune arme n'est autorisée en présence de Sa Grâce, messire, annonça leur sergent d'armes. Je vais prendre cette épée. Vos poignards également. » Il n'aurait servi à rien de protester, Jon le savait. Il leur remit ses lames.

À l'intérieur de la loggia, l'air était doux. Dame Mélisandre était assise près de l'âtre, son rubis rutilant sur la peau pâle de sa gorge. Du feu, Ygrid avait reçu un baiser ; la prêtresse rouge *était* le feu, et ses cheveux, sang et flammes. Stannis se tenait derrière la table mal dégrossie où le Vieil Ours avait jadis coutume de s'asseoir pour prendre ses repas. Couvrant la table, une grande carte du Nord, dessinée sur une peau défraîchie. Une chandelle de suif en calait un bord, un gantelet d'acier l'autre.



Le roi portait des chausses en laine d'agneau et un pourpoint matelassé, et pourtant, il paraissait aussi roide et emprunté que s'il avait été caparaçonné de plate et de mailles. Sa peau était du cuir pâle, sa barbe taillée si court qu'elle aurait pu être peinte. Une frange sur ses tempes constituait la somme totale de ses cheveux noirs. Dans sa main, il tenait un parchemin arborant un sceau de cire vert sombre, brisé.

Jon mit un genou en terre. Le roi le regarda avec mauvaise humeur, et agita le parchemin avec colère. « Levez-vous. Dites-moi donc, qui est *Lyanna Mormont* ? »

— Une des filles de lady Maege, sire, la benjamine. On l'a nommée en l'honneur de la sœur du seigneur mon père.

— Pour courtiser la faveur du seigneur votre père, à n'en pas douter. Je sais bien les règles de ce jeu. Quel âge a cette regrettable enfant ? »

Jon dut prendre un temps de réflexion. « Dix ans. Ou il s'en faut d'assez peu pour ne point importer. Pourrais-je savoir en quoi elle a offensé Votre Grâce ? »

Stannis lut la missive. « *L'Île-aux-Ours ne se reconnaît d'autre roi que le Roi du Nord, qui a pour nom STARK.* Une fillette de dix ans, dites-vous, et elle a le front de sermonner son roi légitime. » Sa barbe taillée ras faisait comme une ombre sur ses joues creuses. « Veillez à garder ces nouvelles pour vous, lord Snow. J'ai Karhold avec moi, voilà tout ce que les hommes ont besoin de savoir. Je ne veux pas que vos frères colportent des racontars sur la façon dont cette drôlesse m'a craché à la face.

— À vos ordres, sire. » Maege Mormont avait pris la route du Sud en compagnie de Robb, Jon le savait. Son aînée également avait rejoint l'ost du Jeune Loup. Quand bien même toutes deux auraient péri, cependant, lady Maege avait d'autres filles, certaines avec leurs propres enfants. Étaient-elles aussi parties avec Robb ? Assurément, lady Maege avait dû laisser derrière elle au moins une des aînées comme gouverneur. Il ne comprenait pas pourquoi Lyanna écrivait à Stannis et ne put s'empêcher de se demander si la réponse de la fillette aurait été différente dans le cas où la missive aurait porté un loup-garou au lieu d'un cerf couronné, et la signature de Jon Stark, sire de

Winterfell. *Trop tard pour ressentir des regrets. Tu as fait ton choix.*

« Quarante corbeaux ont été dépêchés, se plaignit le roi, mais nous ne recevons en retour que silence et défi. L'hommage est un devoir de tout sujet féal envers son roi. Pourtant, les bannerets de votre père me tournent tous le dos, fors les Karstark. Arnolf Karstark est-il le seul homme d'honneur, dans le Nord ? »

Arnolf Karstark, oncle de feu lord Rickard, avait été fait gouverneur de Karhold quand son neveu et ses fils étaient partis pour le Sud avec Robb. Il avait été le premier à répondre à la demande d'hommage du roi Stannis, par un corbeau déclarant son allégeance. *Les Karstark n'ont point d'autre choix*, aurait pu commenter Jon. Rickard Karstark avait trahi le loup-garou et versé le sang des lions. Le cerf représentait le seul espoir de Karhold. « En des temps si troublés, les hommes d'honneur eux-mêmes doivent s'interroger sur la destination de leur devoir. Votre Grâce n'est pas le seul roi en ce royaume à requérir hommage. »

Dame Mélisandre s'anima. « Dites-moi, lord Snow... Où étaient ces autres rois lorsque les sauvageons ont assailli votre Mur ?

— À mille lieues d'ici et sourds à nos besoins, répondit Jon. Je ne l'ai pas oublié, madame. Je ne l'oublierai pas. Mais les bannerets de mon père ont des épouses et des enfants à protéger, et des petites gens qui périront s'ils devaient se fourvoyer dans leur choix. Sa Grâce leur en demande beaucoup. Laissez-leur du temps, et vous recevrez vos réponses.

— De telles réponses que celle-ci ? » Stannis froissa du poing la lettre de Lyanna.

« Même dans le Nord les hommes craignent l'ire de Tywin Lannister. Les Bolton aussi font de mauvais ennemis. On n'inscrit pas par hasard un écorché sur sa bannière. Ils ont chevauché au Nord avec Robb, saigné avec lui, péri pour lui. Ils ont fait longue chère de chagrin et de mort, et vous venez à présent leur proposer un deuxième service. Les blâmez-vous de traîner des pieds ? Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais d'aucuns vous jaugent et ne voient qu'un prétendant condamné de plus.

— Si Sa Grâce est condamnée, votre royaume l'est aussi, assura dame Mélisandre. Souvenez-vous-en, lord Snow. C'est le seul vrai roi de Westeros qui se tient devant vous. »

Le visage de Jon demeura un masque impassible. « Comme vous dites, madame. »

Stannis poussa un hoquet de dérision. « Vous dépensez vos mots comme si chacun était un dragon d'or. Je me demande combien d'or vous avez économisé.

— D'or ? » *Sont-ce là les dragons que la femme rouge a l'intention de réveiller ? Des dragons tout en or ?* « Les taxes que nous collectons sont acquittées en nature, Votre Grâce. La Garde est cossue de navets, mais pauvre en numéraire.

— Des navets ont peu de chance d'apaiser Sladhor Saan. C'est d'or ou d'argent que j'ai besoin.

— Pour cela, il vous faut Blancport. Si la cité ne se compare ni à Villevieille ni à Port-Réal, elle demeure un port prospère. Lord Manderly est le plus riche banneret du seigneur mon père.

— Lord Trop-Gras-pour-chevaucher. » La missive qu'avait renvoyée lord Wyman Manderly de Blancport s'étendait sur son âge et ses infirmités, et guère plus. De celle-là non plus, Stannis avait ordonné à Jon de ne point parler.

« Peut-être Sa Seigneurie apprécierait-elle une épouse sauvageonne, glissa dame Mélisandre. Ce plantureux personnage est-il marié, lord Snow ?

— La dame son épouse est de longue date morte. Lord Wyman a deux fils adultes et, par l'aîné, des petits-enfants. Et il est pour de bon trop gras pour tenir sur le dos d'un cheval, pas loin de quatre cents livres. Jamais Val ne voudrait de lui.

— Une fois au moins, vous pourriez m'apporter une réponse qui me comble, lord Snow, maugréa le roi.

— J'ose espérer que la vérité vous comble, sire. Vos hommes traitent Val de princesse mais, pour le peuple libre, elle est simplement la sœur de feu la femme de leur roi. Si vous la forcez à épouser un homme dont elle ne veut pas, elle risque fort de lui couper la gorge durant leur nuit de noces. Quand bien même elle accepterait son mari, cela ne signifie pas que les sauvageons le suivront, non plus que vous. Le seul homme capable de les attacher à votre cause est Mance Rayder.

— Je le sais, reconnut Stannis avec regret. J'ai passé des heures à m'entretenir avec cet homme. Il en sait tant et plus sur notre ennemi véritable, et il a en lui de la ruse, je vous l'accorde. Même s'il venait à renoncer à sa royauté, toutefois, l'homme demeure un violeur de serment. Si l'on tolère qu'un déserteur survive, l'on en encourage d'autres à l'imiter. Non. Les lois doivent se forger de fer, et non de gruaux. La vie de Mance Rayder est condamnée par toutes les lois des Sept Couronnes.

— La loi s'arrête au Mur, Votre Grâce. Vous pourriez faire bon emploi de Mance.

— J'y compte bien. Je l'enverrai *au bûcher* et le Nord verra comment je traite les tourne-casaque et les traîtres. J'ai d'autres hommes pour mener les sauvageons. Et j'ai aussi le fils de Rayder, ne l'oubliez pas. Une fois le père mort, son rejeton sera Roi-d'au-delà-du-Mur.

— Votre Grâce se méprend. » *T'y connais rien, Jon Snow*, lui répétait Ygrid, mais il avait appris. « L'enfant n'est pas plus prince que Val n'est princesse. On ne devient pas Roi-d'au-delà-du-Mur parce que son père l'était.

— À merveille, déclara Stannis, car je ne souffrirai nul autre roi à Westeros. Avez-vous signé l'accord ?

— Non, Votre Grâce. » *Nous y voilà*. Jon referma ses doigts brûlés et les rouvrit. « Vous en demandez trop.

— *Demander ?* Je vous ai *demandé* d'être sire de Winterfell et gouverneur du Nord. J'ai *besoin* de ces châteaux.

— Nous vous avons cédé Fort-Nox.

— Des rats et des ruines. C'est un don de ladre qui ne coûte rien à qui le donne. Votre propre homme, Yarwyck, assure qu'il faudra la moitié d'un an avant que le château puisse être habitable.

— Les autres forts ne valent pas mieux.

— Je le sais. N'importe. Ils sont tout ce que nous avons. Il y a dix-neuf forts au long du Mur, et vous n'avez des hommes que dans trois d'entre eux. J'entends les doter chacun d'une nouvelle garnison avant que l'an n'expire.

— Je n'ai nulle querelle sur ce point, sire, mais l'on dit que vous avez également l'intention d'octroyer ces châteaux à vos

chevaliers et seigneurs, pour domaines comme vassaux de Votre Grâce.

— On attend des rois qu'ils donnent à pleines mains à leurs fidèles. Lord Eddard n'a-t-il rien appris à son bâtard ? Nombre de mes chevaliers et seigneurs ont abandonné de riches terres et des châteaux solides dans le sud. Leur loyauté devrait-elle rester sans récompense ?

— Si Votre Grâce souhaite s'aliéner tous les bannerets du seigneur mon père, il n'est plus sûre méthode que d'allouer des forteresses nordiennes à des seigneurs sudiers.

— Comment puis-je perdre des hommes que je ne possède point ? J'avais espéré confier Winterfell à un Nordien, il vous en souviendra. Un fils d'Eddard Stark. Il m'a jeté mon offre au visage. » Stannis Baratheon s'attaquait aux griefs comme un mastiff à son os : il le rongerait pour n'en laisser qu'éclisses.

« De plein droit, Winterfell devrait revenir à ma sœur Sansa.

— Lady Lannister, voulez-vous dire ? Êtes-vous si pressé de voir le Lutin perché sur le siège de votre père ? Je vous promets, cela n'arrivera pas tant que je vivrai, lord Snow. »

Jon n'était pas assez sot pour insister. « Sire, certains prétendent que vous avez l'intention d'accorder terres et château à Clinquefrac et au Magnar de Thenn.

— Qui vous a raconté cela ? »

Le sujet courait tout Châteaunoir. « Puisque vous tenez à le savoir, je tiens l'affaire de Vère.

— Qui est *Vère* ?

— La nourrice, répondit dame Mélisandre. Votre Grâce lui a laissé licence d'aller dans tout le château.

— Pas pour colporter des fables. On a besoin d'elle pour ses tétons, pas pour sa langue. Je veux d'elle plus de lait et moins de *messages*.

— Châteaunoir n'a nul besoin de bouches inutiles, acquiesça Jon. J'envoie Vère au Sud par le prochain navire qui quittera Fort-Levant.

Mélisandre toucha le rubis à sa gorge. « Vère donne à téter au fils de Della en même temps qu'au sien. Il semble cruel de votre part de séparer notre petit prince de son frère de lait, messire. »

*Attention, maintenant, attention.* « Ils ne partagent que le lait de la mère. Le fils de Vère est plus grand et plus robuste. Il donne coups de pied et pinçons au prince, et le repousse du sein. Son père était Craster, un homme cruel et avide, et le sang parle. »

Le roi parut désorienté. « Je croyais que la nourrice était *la fille* de ce Craster.

— Sa femme et sa fille à la fois, Votre Grâce. Craster a épousé toutes ses filles. Le fils de Vère est le fruit de leur union.

— Son propre *père* lui a donné cet enfant ? » Stannis parut choqué. « En ce cas, bon débarras. Je ne souffrirai pas de telles abominations ici. Nous ne sommes pas à Port-Réal.

— Je peux chercher une autre nourrice. Si l'on n'en trouve point parmi les sauvageons, j'enverrai voir dans les clans de la montagne. Jusque-là, le lait de chèvre devrait satisfaire le garçon, n'en déplaise à Votre Grâce.

— Piètre chère pour un prince... Mais assurément préférable au lait d'une puterelle. » Stannis tambourina des doigts contre la carte. « Si nous pouvions revenir sur le chapitre de ces forts...

— Votre Grâce, répliqua Jon avec une courtoisie glacée, j'ai logé et nourri vos hommes, à un coût dévastateur pour nos réserves d'hiver. Je les ai vêtus afin qu'ils ne gèlent point. »

Stannis ne s'apaisa pas. « Certes, vous avez partagé votre porc salé et votre gruaux, et vous nous avez jeté quelques guenilles noires pour nous tenir chaud. Des guenilles dont les sauvageons auraient dépouillé vos cadavres si je n'étais pas venu au Nord. »

Jon ignora la remarque. « Je vous ai donné du fourrage pour vos chevaux et, une fois que l'escalier sera achevé, je vous prêterai des ouvriers pour restaurer Fort-Nox. J'ai même accepté de vous laisser installer des sauvageons sur le Don, qui a été octroyé à la Garde de Nuit en perpétuité.

— Vous m'offrez terres vides et désolations, et me refusez pourtant les châteaux que je requiers pour récompenser mes seigneurs et bannerets.

— La Garde de Nuit a bâti ces châteaux...

— Et la Garde de Nuit les a délaissés...

— ... pour défendre le Mur, acheva avec obstination Jon, et non pour qu'y siègent des seigneurs sudiers. Les pierres de ces forts sont scellées par le sang et les os de mes frères, morts il y a bien longtemps. Je ne puis vous les donner.

— Vous ne pouvez ou ne voulez ? » Les tendons se dessinaient sur le cou du roi avec la netteté du fil d'une épée. « Je vous ai offert un nom.

— J'en ai déjà un, Votre Grâce.

— Snow. Fut-il jamais nom de plus mauvais augure que ce *neige* ? » Stannis toucha la poignée de son épée. « Qui donc imaginez-vous être ?

— Le veilleur sur les remparts. L'épée dans les ténèbres.

— Ne me jetez pas vos mots à la face. » Stannis dégaina le glaive qu'il appelait Illumination. « *La voici*, votre épée dans les ténèbres. » De la lumière ruissela tout au long de la lame, tour à tour rouge, jaune ou orange, dessinant le visage du roi avec des couleurs crues et vives. « Même un béjaune devrait le voir. Seriez-vous aveugle ?

— Non, sire, je vous accorde que ces châteaux doivent être pourvus d'une garnison...

— Le petit commandant m'accorde. Quelle chance.

— ... par la Garde de Nuit.

— *Vous n'avez pas assez d'hommes pour cela.*

— En ce cas, donnez-m'en, sire. Je procurerai des officiers pour chacun des forts abandonnés, des commandants aguerris qui connaissent le Mur et les terres au-delà et sauront survivre au mieux à l'hiver qui arrive. En retour pour tout ce que nous vous avons fourni, procurez-moi les hommes pour remplir les garnisons. Gens d'armes, arbalétriers, novices. J'accepterai même vos blessés et vos infirmes. »

Stannis le considéra d'un œil incrédule, puis il poussa un aboi de rire. « Vous ne manquez pas d'audace, Snow, je vous le concède, mais vous avez perdu la tête si vous imaginez que mes hommes prendront le noir.

— Qu'ils portent la couleur de manteau qu'il leur siéra, tant qu'ils obéissent à mes officiers comme ils le feraient avec les vôtres. »

Le roi resta de marbre. « J'ai à mon service des chevaliers et des seigneurs, des fils de nobles maisons vieilles dans l'honneur. On ne peut attendre d'eux qu'ils servent sous des braconniers, des vilains et des assassins. »

*Ou des bâtards, sire ?* « Votre propre Main est un contrebandier.

— *Il l'était.* Je lui ai raccourci les doigts pour cela. On me dit que vous êtes le neuf cent quatre-vingt-dix-huitième homme à commander la Garde de Nuit, lord Snow. Que croyez-vous que dirait le neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième, pour ces châteaux ? Le spectacle de votre tête plantée au bout d'une pique pourrait lui inspirer un regain d'obligeance. » Le roi posa sa lame rutilante sur la carte, le long du Mur, l'acier ondoyant comme le soleil sur les eaux. « Vous n'êtes lord Commandant que par ma tolérance. Vous feriez bien de vous en souvenir.

— Je suis lord Commandant parce que mes frères m'ont choisi. » Certains matins, Jon Snow n'y croyait pas tout à fait lui-même, lorsqu'il s'éveillait, à peu près convaincu de vivre un rêve insensé. *C'est comme lorsqu'on enfle des vêtements neufs*, lui avait dit Sam. *Tout d'abord, on les trouve étranges au contact, mais une fois qu'on les a portés assez longtemps, on commence à se sentir à l'aise.*

« Alliser Thorne s'est plaint de la manière par laquelle on vous a désigné, et je ne puis nier que son grief est recevable. » La carte s'étendait entre eux comme un champ de bataille, noyé sous les chamarrures de l'épée lumineuse. « Le décompte a été effectué par un *aveugle*, avec votre gras ami à ses côtés. Et Slynt vous traite de tourne-casaque. »

*Et qui mieux que Slynt saurait les reconnaître ?* « Un tourne-casaque vous dirait ce que vous souhaitez entendre pour vous trahir plus tard. Votre Grâce sait que j'ai été choisi honnêtement. Mon père a toujours dit que vous étiez un homme juste. » *Juste, mais dur*, étaient les termes exacts employés par lord Eddard, mais Jon ne jugea pas judicieux de le lui préciser.

« Lord Eddard n'était pas mon ami, mais il ne manquait pas de bon sens. Il m'aurait cédé ces châteaux. »

*Jamais.* « Je ne saurais dire ce qu'aurait fait mon père. J'ai prêté serment, Votre Grâce. Le Mur m'appartient.



— Pour l'heure. Nous verrons comment vous le conservez. » Stannis tendit le doigt vers lui. « Gardez vos décombres, puisqu'ils représentent tant, pour vous. Je vous promets, cependant, que s'il demeure un seul fort vide au terme de l'an, je le prendrai, avec ou sans votre consentement. Et si un seul devait tomber à l'ennemi, votre tête ne tardera pas à le suivre. À présent, sortez. »

Dame Mélisandre se leva de son siège près de l'âtre. « Avec votre permission, sire, je vais raccompagner lord Snow à ses appartements.

— Pourquoi ? Il connaît le chemin. » Stannis les congédia tous deux d'un geste. « Faites à votre guise. Devan, à manger. Des œufs à la coque et de l'eau citronnée. »

Après la chaleur de la loggia, l'escalier d'accès semblait froid à glacer les os. « Le vent se lève, madame. » Le sergent d'armes mit Mélisandre en garde tandis qu'il restituait ses armes à Jon. « Vous devriez peut-être prendre un manteau plus chaud.

— J'ai ma foi pour me réchauffer. » La femme rouge descendit l'escalier auprès de Jon. « Son Altesse vous prend en amitié.

— J'en ai conscience. Il n'a menacé que deux fois de me décapiter. »

Mélisandre rit. « Ce sont ses silences que vous devriez craindre, pas ses paroles. » Tandis qu'ils sortaient dans la cour, le vent gonfla le manteau de Jon et l'envoya claquer contre elle. La prêtresse rouge écarta la laine noire et glissa son bras sous celui de Jon. « Il se peut que vous n'ayez pas tort, sur le compte du roi sauvageon. Je prierai le Seigneur de Lumière pour qu'il me guide. Quand je contemple les flammes, je vois à travers la pierre et la terre, et je trouve la vérité au fond de l'âme des hommes. Je parle à des rois depuis longtemps morts et à des enfants encore à naître, et je regarde défiler les ans et les saisons en un clin d'œil, jusqu'au terme des jours.

— Vos feux ne se trompent jamais ?

— Jamais... Mais nous autres prêtres, sommes mortels et parfois, nous nous abusons, confondant *telle chose adviendra* et *telle chose pourrait advenir*. »

Jon percevait sa chaleur, même au travers de la laine et du cuir bouilli. La vision du couple, bras dessus bras dessous, attirait des regards curieux. « Si vous pouvez véritablement voir demain dans vos flammes, dites-moi où et quand se produira la prochaine attaque des sauvageons. » Il dégagea son bras.

« R'hllor nous envoie les visions qu'il lui plaît, mais je chercherai ce Tormund dans les flammes. » Les lèvres rouges de Mélisandre se tordirent en un sourire. « Je vous ai vu dans mes feux, Jon Snow.

— Serait-ce une menace, madame ? Avez-vous l'intention de me faire brûler moi aussi ?

— Vous vous méprenez sur mes paroles. » Elle lui lança un regard pénétrant. « Je vous mets mal à l'aise, je le crains, lord Snow. »

Jon ne le nia pas. « Le Mur n'est pas un endroit pour une femme.

— Vous avez tort. J'ai rêvé de votre Mur, Jon Snow. Vaste est le savoir qui l'a dressé, et puissants les sortilèges enclos sous la glace. Nous cheminons sous une des charnières de ce monde. » Mélisandre leva les yeux vers la muraille, son haleine laissant dans l'air une nuée chaude et humide. « J'ai autant ma place ici que vous, et vous pourriez bientôt avoir fort besoin de moi. Ne refusez pas mon amitié, Jon. Je vous ai vu dans la tourmente, en grand péril, des ennemis de tous côtés. Vous avez tant d'ennemis. Dois-je vous donner leurs noms ?

— Je les connais.

— N'en soyez pas si certain. » Le rubis à la gorge de Mélisandre rougeoya. « Ce ne sont pas les ennemis qui vous maudissent face à face que vous devez redouter, mais ceux qui sourient quand vous regardez et émourent leurs poignards dès que vous leur tournez le dos. Vous feriez bien de conserver votre loup près de vous. De la glace, je vois, et des dagues dans le noir. Du sang gelé, rouge et dur, et l'acier nu. Il fait très froid.

— Il fait toujours froid, sur le Mur.

— Croyez-vous ?

— Je le *sais*, madame.

— Alors, vous n'y connaissez rien, Jon Snow », souffla-t-elle.

## BRAN

*Est-ce qu'on arrive bientôt ?*

Si Bran ne prononça jamais ces mots à haute voix, il les eut souvent sur le bout de la langue durant la progression de la compagnie dépenaillée à travers des futaies de chênes anciens et d'immenses vigiers gris-vert, croisant de lugubres pins plantons et des marronniers bruns dénudés. *Est-ce qu'on approche ?* se demandait le jeune garçon, pendant qu'Hodor gravissait une pente empierrée ou s'enfonçait dans une crevasse sombre où des traînées de neige sale lui crissaient sous les pieds. *Combien de temps encore ?* s'interrogeait-il, tandis que le grand orignac soulevait des gerbes d'eau en franchissant un ruisseau à demi pris par les glaces. *Combien de trajet reste-t-il ? Qu'il fait froid. Où est la corneille à trois yeux ?*

Tanguant dans sa hotte d'osier sur le dos d'Hodor, le garçon se tassa, baissant la tête alors que le colossal garçon d'écurie passait sous une branche de chêne. La neige avait recommencé à tomber, humide et lourde. Hodor avançait, un œil clos par la glace, sa barbe brune et drue changée en hallier de givre, des glaçons accrochés au bout de sa moustache épaisse. Une main gantée empoignait encore la longue épée bâtarde en fer rouillé qu'il avait prise dans les cryptes sous Winterfell et, de temps en temps, il en frappait une branche, libérant une averse de neige. « Hod-d-d-d-dor », grommelait-il, en claquant des dents.

Ce bruit procurait un étrange réconfort. Tout au long du périple qui les avait conduits de Winterfell au Mur, Bran et ses compagnons avaient rendu les lieues plus courtes en discutaillant et en échangeant des histoires, mais il en allait autrement, ici. Même Hodor le sentait. Il poussait ses *hodors* moins souvent qu'il n'en avait eu coutume au sud du Mur. Régnait dans cette forêt une immobilité qui ne ressemblait pour Bran à rien de connu. Avant le début des chutes de neige, le vent du nord avait tourbillonné autour d'eux et des nuées de feuilles

mortes et brunes s'envolaient soudain avec un petit chuintement léger qui lui rappelait une carapate de cafards dans un placard, mais désormais toutes les feuilles mortes étaient enfouies sous une couverture blanche. De temps en temps un corbeau les survolait, de grandes ailes noires claquant contre l'air froid. À part cela, le monde était silence.

Juste devant eux, l'orignac zigzagait entre les monticules de neige, la tête baissée, ses énormes andouillers cuirassés de glace. Le patrouilleur siégeait à califourchon sur sa vaste échine, austère et silencieux. *Mains-froides*, l'avait baptisé le gros Sam, car malgré son visage blême le patrouilleur avait les mains noires et dures comme fer, et froides comme le fer également. Tout le reste de sa personne était bardé de couches de laine, de cuir bouilli et de maille, les traits de son visage noyés dans l'ombre de sa cape cagoulée et une écharpe en laine noire nouée sur le bas de son visage.

Derrière le patrouilleur, Meera Reed serrait de ses bras son frère, pour l'abriter du vent et du froid avec la chaleur de son propre corps. Une croûte de morve gelée s'était formée sous le nez de Jojen et, de temps en temps, il tressaillait d'un violent frisson. *Il a l'air si petit*, songea Bran en le regardant vaciller. *On le croirait plus menu que moi, à présent, et plus faible, aussi, alors que c'est moi, l'estropié.*

Été fermait la marche de leur petite bande. Le souffle du loup géant givrait l'air de la forêt tandis qu'il avançait sur leurs talons, en clopinant toujours de la patte arrière qui avait reçu la flèche, à Reine-Couronne. Bran éprouvait la douleur de la vieille blessure chaque fois qu'il se glissait dans la peau du grand loup. Ces derniers temps, Bran avait endossé le corps d'Été plus souvent que le sien propre ; le loup ressentait la morsure du froid, en dépit de l'épaisseur de sa toison, mais il pouvait voir plus loin, mieux entendre et flairer davantage de choses que le jeune garçon dans sa hotte, emballé comme un marmot dans ses langes.

En d'autres occasions, quand il se fatiguait d'être un loup, Bran se glissait plutôt dans la peau d'Hodor. Le doux géant geignait en percevant sa présence et agitait sa tête hirsute d'un côté à l'autre, mais pas aussi violemment qu'il l'avait fait la

première fois, à Reine-Couronne. *Il sait que c'est moi*, aimait à se répéter le garçon. *Il s'est habitué à moi, maintenant*. Quand bien même, il n'avait jamais vraiment ses aises dans la peau d'Hodor. L'énorme garçon d'écurie ne comprenait toujours pas la situation – et Bran sentait au fond de sa bouche un goût de peur. On était mieux à l'intérieur d'Été. *Je suis lui, et il est moi. Il ressent ce que je ressens*.

Parfois, Bran sentait le loup-garou flairer l'orignac, en se demandant s'il pourrait le jeter à bas. Été s'était accoutumé aux chevaux, à Winterfell, mais les orignacs étaient des proies. Le loup géant percevait le sang chaud qui circulait sous la peau hirsute de l'orignac. L'odeur seule suffisait à faire couler la bave de ses mâchoires et, lorsque cela arrivait, des chimères de viande riche et sombre mettaient l'eau à la bouche de Bran.

Depuis un chêne proche, un corbeau croassa et Bran entendit battre des ailes tandis qu'un autre des gros volatiles noirs descendait pour venir se poser près de lui. Le jour, une demi-douzaine de corbeaux demeuraient avec eux, voletant d'arbre en arbre ou se laissant transporter sur les bois de l'orignac. Le reste du groupe partait en éclaireur ou s'attardait en arrière. Mais ils revenaient dès que le soleil baissait, fondant du ciel sur des ailes noires comme la nuit, surchargeant enfin chaque branche de chaque arbre à plusieurs pas à la ronde. Certains planaient jusqu'au patrouilleur pour lui marmotter on ne savait quoi, et il semblait à Bran que celui-ci interprétait leurs croassements et leurs jacasseries. *Ce sont ses yeux et ses oreilles. Ils partent en éclaireurs pour lui, et lui soufflent les dangers en avant et en arrière*.

Comme en ce moment. L'orignac fit subitement halte, et le patrouilleur sauta de son dos avec légèreté pour atterrir dans la neige qui lui montait aux genoux. Été gronda à son adresse, sa fourrure hérissée. L'odeur de Mains-froides ne plaisait pas au loup géant. *Viande morte, sang séché, un vague relent de pourri. Et le froid. Par-dessus tout, le froid*.

« Qu'y a-t-il ? voulut savoir Meera.

— Derrière nous », annonça Mains-froides, sa voix étouffée par l'écharpe en laine noire sur son nez et sa bouche.

« Des loups ? » demanda Bran. Ils savaient depuis des jours qu'on les suivait. Chaque nuit ils entendaient le hurlement lugubre de la meute, et chaque nuit les loups semblaient un peu plus proches. *Des chasseurs, et affamés. Ils ont senti notre faiblesse.* Souvent Bran s'éveillait en frissonnant des heures avant l'aube, et il écoutait le son de leurs appels de l'un à l'autre, au loin, tandis qu'il attendait le lever du soleil. *Si ce sont des loups, il doit y avoir des proies,* avait-il pensé, jusqu'à ce que l'idée lui vienne que les proies, c'étaient eux.

Le patrouilleur secoua la tête. « Des hommes. Les loups continuent à tenir leurs distances. Ces hommes sont moins timides. »

Meera Reed repoussa sa cagoule en arrière. La neige détrempée qui l'avait couverte croula au sol avec un choc mou. « Combien d'hommes ? Qui est-ce ?

— Des ennemis. Je me chargerai d'eux.

— Je vous accompagne.

— Vous restez ici. Il faut protéger le petit. Il y a un lac en avant, pris par les glaces. Quand vous y arriverez, tournez au nord et suivez la berge. Vous parviendrez à un village de pêcheurs. Réfugiez-vous-y jusqu'à ce que je puisse vous rattraper. »

Bran eut l'impression que Meera allait protester jusqu'à ce que son frère dise : « Fais ce qu'il dit. Il connaît le pays. » Jojen avait des yeux vert sombre, couleur de mousse, mais chargés d'une lassitude que Bran n'y avait encore jamais vue. *Le petit grand-père.* Au sud du Mur, le gamin des huttes de pierre avait semblé doté d'une sagesse qui dépassait son âge, mais ici, il était aussi désorienté et effrayé que le reste de la bande. Cependant Meera l'écoutait toujours.

Cela restait vrai. Mains-froides se glissa entre les arbres, rebroussant le chemin qu'ils avaient parcouru, avec quatre corbeaux battant des ailes derrière lui. Meera le regarda partir, les joues rougies de froid, le souffle fumant de ses narines. Elle remonta sa cagoule et donna une bourrade à l'orignac, et leur périple reprit. Avant qu'ils n'eussent parcouru vingt pas, toutefois, elle se retourna pour regarder en arrière et releva :

« *Des hommes*, il a dit. Quels hommes ? Est-ce qu'il parle de sauvageons ? Pourquoi ne veut-il rien dire ?

— Il a dit qu'il allait s'en charger, répondit Bran.

— Oh certes, il l'a dit. Il a aussi dit qu'il nous mènerait à cette corneille à trois yeux. La rivière que nous avons traversée ce matin est la même que nous avons franchie il y a quatre jours, j'en jurerais. Nous tournons en rond.

— Les rivières serpentent et forment des méandres, avança Bran en hésitant, et quand il y a des lacs et des collines, on est obligé de contourner.

— Nous contournons beaucoup trop de choses, insista Meera, et il y a trop de cachotteries. Ça ne me plaît pas. Et lui non plus, il ne me plaît pas. Je n'ai pas confiance en lui. Ses mains, déjà, ce n'est rien de bon. Mais il cache son visage et refuse de donner un nom. Qui est-il ? Qu'est-il ? N'importe qui peut endosser une cape noire. N'importe qui et *n'importe quoi*. Il ne mange rien, il ne boit jamais, il ne semble pas sensible au froid. »

*C'est vrai*. La peur avait retenu Bran d'en parler, mais il l'avait remarqué. Chaque fois qu'ils s'abritaient pour la nuit, alors qu'Hodor, lui et les Reed se pelotonnaient les uns contre les autres pour se tenir chaud, le patrouilleur restait à l'écart. Mains-froides fermait parfois les yeux, mais Bran ne pensait pas qu'il dormait. Et il y avait autre chose...

« L'écharpe. » Bran jeta un coup d'œil circulaire, inquiet, mais il n'y avait pas de corbeau en vue. Les gros oiseaux noirs les avaient tous quittés en même temps que le patrouilleur. Personne n'écoutait. Quand bien même, il continua de parler à voix basse. « L'écharpe qui lui cache la bouche, elle ne se couvre jamais de glace, comme la barbe d'Hodor. Pas même quand il parle. »

Meera lui lança un regard pénétrant. « Tu as raison. Nous n'avons jamais vu son souffle, si ?

— Non. » Une bouffée blanche annonçait chaque *hodor* d'Hodor. Lorsque Jojen ou sa sœur parlaient, on voyait aussi leurs paroles. Même l'orignac lâchait dans l'air un brouillard tiède en expirant.

« S'il ne respire pas... »

Bran se surprit à se remémorer les contes que lui disait sa vieille nourrice quand il était enfant. *Outre-Mur vivent les monstres, les géants et les goules, les ombres qui chassent et les morts qui marchent*, disait-elle en le bordant sous sa couverture en laine qui grattait, *mais ils peuvent pas passer, tant que le Mur se dressera solide et que les hommes de la Garde de Nuit seront loyaux. Alors, dors, mon petit Brandon, mon bébé, et fais de beaux rêves. Il n'y a pas de monstres ici.* Le patrouilleur portait le noir de la Garde de Nuit, mais... et si ce n'était pas du tout un homme ? Si c'était un genre de monstre qui les conduisait vers les autres monstres pour se faire dévorer ?

« Le patrouilleur a sauvé Sam et la fille des spectres, rappela Bran avec hésitation, et il me mène à la corneille à trois yeux.

— Et pourquoi cette corneille à trois yeux ne peut-elle pas venir à notre rencontre ? Pourquoi ne pouvait-elle pas nous retrouver au Mur ? Les corneilles ont des ailes. Mon frère s'affaiblit de jour en jour. Combien de temps pourrions-nous encore continuer ? »

Jojen toussa. « Jusqu'à ce que nous arrivions là-bas. »

Ils atteignirent peu après le lac promis, et tournèrent au nord comme le patrouilleur le leur avait demandé. C'était la partie facile.

L'eau était gelée, la neige tombait depuis si longtemps, changeant le lac en vaste désert blanc, que Bran avait perdu le compte des jours. Aux endroits où la glace était plane et le sol bosselé, ils progressaient facilement, mais lorsque le vent avait accumulé la neige en ondulations, il devenait parfois difficile de départager la fin du lac et le début de la berge. Même les arbres ne fournissaient pas le repère infallible qu'ils auraient pu espérer, car le lac comportait des îlots boisés et sur de larges zones de terre ne poussait aucune végétation.

L'ornigine allait à sa guise, n'ayant cure des exigences de Meera et de Jojen sur son dos. Pour l'essentiel il se tenait sous le couvert des arbres, mais lorsque la côte s'incurvait vers l'ouest il coupait par la voie la plus directe à travers le lac gelé, se forçant un passage au milieu de congères plus hautes que Bran tandis que la glace craquait sous ses sabots. À découvert, le vent soufflait plus fort, une bise du nord qui hurlait en courant sur le



lac pourfendait leurs couches de laine et de cuir et les faisait grelotter. Quand elle leur giflait le visage, elle leur chassait la neige dans les yeux et les laissait pratiquement aveugles.

Des heures s'écoulèrent dans le silence. Devant eux, des ombres commencèrent à se faufiler entre les arbres, les longs doigts du crépuscule. Le noir tombait tôt, si loin au nord. Bran en était venu à le redouter. Chaque jour semblait plus court que la veille et, si les jours étaient froids, les nuits avaient une rigueur cruelle.

Meera leur imposa de nouveau une halte. « Nous aurions déjà dû atteindre le village. » Sa voix paraissait retenue, bizarre.

« Est-ce qu'on aurait pu le dépasser ? demanda Bran.

— J'espère que non. Nous avons besoin de trouver un abri avant la tombée de la nuit. »

Elle n'avait pas tort. Les lèvres de Jojen étaient bleues, les joues de Meera d'un rouge profond. Le visage de Bran lui-même avait perdu toute sensation. La barbe d'Hodor formait une masse de glace. La neige lui bottait les jambes presque jusqu'aux genoux et, plus d'une fois, Bran l'avait senti tituber. Personne n'était aussi fort qu'Hodor, personne. Si sa force prodigieuse elle-même faillait...

« Été saura localiser le village », déclara soudain Bran, ses mots brouillant l'air. Il n'attendit pas d'écouter ce que pourrait répondre Meera, mais ferma les yeux et se laissa couler hors de son corps brisé.

Quand il se glissa sous la peau d'Été, les bois morts accédèrent subitement à la vie. Où jusqu'ici régnait le silence, il entendait à présent : le vent dans les arbres, le souffle d'Hodor, l'orignac qui grattait le sol de son sabot en quête de nourriture. Des senteurs familières lui emplissaient les narines : les feuilles humides et l'herbe morte, la carcasse putréfiée d'un écureuil en train de se décomposer dans les taillis, la puanteur aigre de la sueur humaine, les relents musqués de l'orignac. *De la nourriture. De la viande.* L'orignac perçut son intérêt. Il tourna la tête vers le loup géant, méfiant, et abaissa ses grands andouillers.

*Ce n'est pas une proie,* chuchota le garçon à la bête qui partageait sa peau. *Laisse-le. Cours.*

Été courut. Il fila à travers le lac, ses pattes soulevant des projections de neige derrière lui. Les arbres se rangeaient côte à côte, comme des hommes en ligne de bataille, tous mantelés de blanc. Par-dessus racines et rochers, le loup-garou galopa, traversant un banc de neige ancienne, la surface craquant sous son poids. Ses pattes devinrent humides et froides. La colline suivante était couverte de pins, et l'odeur forte de leurs aiguilles emplissait l'atmosphère. Lorsqu'il parvint au sommet, il tourna en rond, flairant l'air, puis il leva la tête et hurla.

Les odeurs étaient là. Les odeurs de l'homme.

*Des cendres*, analysa Bran, *vieilles et effacées, mais des cendres*. C'était l'odeur du bois brûlé, de la suie et du charbon. Un feu mort.

Il secoua la neige de son museau. Le vent soufflait en rafales, si bien que le loup avait du mal à suivre les odeurs. Il tourna d'un côté puis de l'autre, en reniflant. Tout autour se dressaient des monticules de neige et de grands arbres revêtus de blanc. Le loup laissa pendre sa langue entre ses crocs, goûtant l'air glacé, son souffle formant une brume tandis que des flocons de neige venaient lui fondre sur la langue. Dès qu'il partit en trottant vers l'odeur, Hodor le suivit d'un pas lourd. L'orignac mit plus de temps à se décider, si bien que Bran réintégra à regret son corps pour annoncer : « Par là. Suivez Été. Je l'ai senti. »

Alors que la première lamelle d'un croissant de lune venait jeter un œil à travers les nuages, ils débouchèrent finalement sur le village près du lac. Ils avaient failli le traverser sans s'arrêter. Vu de la glace, le village ne différait pas d'une dizaine d'autres lieux au long des berges. Enfouies sous des congères de neige, les maisons rondes en pierre auraient tout autant pu être des rochers, des buttes ou des branches tombées, comme les chutes de bois morts que Jojen avait confondues avec une construction, la veille, avant qu'ils creusent et ne trouvent que des ramures cassées et des bûches pourries.

Le village était vide, abandonné par les sauvageons qui l'habitaient naguère, comme tous les autres villages qu'ils avaient croisés. Certains avaient été incendiés, comme si les habitants avaient voulu s'assurer qu'ils ne pourraient pas y revenir en tapinois, mais la torche avait épargné celui-ci. Sous la

neige ils découvrirent une douzaine de cabanes et une maison commune, avec son toit en terre et ses épais murs de rondins mal dégrossis.

« Au moins, nous serons à l'abri du vent, déclara Bran.

— *Hodor* », approuva Hodor.

Meera se laissa glisser à bas du dos de l'orignac. Son frère et elle aidèrent à soulever Bran hors de sa hotte d'osier. « Il se pourrait que les sauvages aient laissé à manger derrière eux », dit-elle.

L'espoir se révéla vain. À l'intérieur de la maison commune, ils trouvèrent les cendres d'un feu, des sols de terre battue, un froid qui pénétrait jusqu'à l'os. Mais au moins avaient-ils un toit au-dessus de leurs têtes et des parois de rondins pour tenir le vent en respect. Un ruisseau coulait tout près, caparaçonné d'une pellicule de glace. L'orignac dut la briser de son sabot pour boire. Une fois Bran, Jojen et Hodor installés en lieu sûr, Meera leur rapporta des brisures de glace à sucer. L'eau de fonte était si froide qu'elle faisait frissonner Bran.

Été ne les suivit pas à l'intérieur de la maison commune. Bran percevait la faim du grand loup, comme une ombre de la sienne. « Va chasser, lui dit-il, mais laisse l'orignac en paix. » Une partie de lui regrettait de ne pouvoir l'accompagner. Peut-être en serait-il capable, plus tard.

Le souper se résuma à une poignée de glands, broyés et martelés pour les transformer en une pâte, tellement âcre que Bran hoqueta en voulant la garder en lui. Jojen Reed ne s'y essaya même pas. Plus jeune et plus frêle que sa sœur, il s'affaiblissait de jour en jour.

« Jojen, il faut que tu manges, lui dit Meera.

— Plus tard. J'ai juste envie de me reposer. » Jojen afficha un pâle sourire. « C'est pas aujourd'hui que je mourrai, ma sœur.

— Tu as failli tomber de l'orignac.

— Failli. J'ai froid et j'ai faim, c'est tout.

— Alors, mange.

— De la purée de glands ? J'ai mal au ventre, mais ça ne servira qu'à aggraver les choses. Laisse-moi donc, ma sœur. Je rêve de poulet rôti.

— Ce ne sont pas les rêves qui te rassasieront. Pas même les rêves verts.

— Nous n'avons que cela, des rêves. »

*Et rien d'autre.* Dix jours plus tôt, ils avaient épuisé les derniers vivres qu'ils avaient apportés du sud. Depuis lors, la faim cheminait à leurs côtés jour et nuit. Été lui-même n'arrivait pas à trouver de gibier dans ces bois. Ils survivaient avec des glands broyés et du poisson cru. La forêt abondait de ruisseaux gelés et de lacs froids et noirs, et Meera se débrouillait aussi bien pour pêcher avec sa foëne à rainettes que la plupart des hommes avec un hameçon et une ligne. Certains jours, le temps qu'elle leur rapporte sur la berge sa prise qui se tortillait au bout de ses fourchons, elle avait les lèvres bleuies de froid. Mais voilà trois jours que Meera n'avait plus piqué de poisson. Bran avait le ventre si creux que cela aurait pu être trois ans.

Après qu'ils eurent ingurgité leur maigre souper, Meera s'assit dos à un mur, aiguisant son poignard sur une pierre à ciseau. Hodor s'accroupit près de la porte, se balançant d'avant en arrière en psalmodiant : « Hodor, hodor, hodor. »

Bran ferma les yeux. Il faisait trop froid pour discuter, et ils ne pouvaient pas prendre le risque d'allumer un feu. Mains-froides les avait mis en garde. *Ces bois ne sont pas aussi déserts que vous le pensez*, avait-il dit. *Vous ne savez pas ce que la lumière pourrait appeler des ténèbres.* Ce souvenir fit frissonner Bran, malgré la chaleur d'Hodor à côté de lui.

Le sommeil ne voulait pas venir, ne pouvait pas venir. À sa place, il y avait le vent, le froid mordant, le clair de lune sur la neige, et le feu. Bran était revenu à l'intérieur d'Été, à de longues lieues de là, et la nuit puait le sang. La piste était forte. *Une mort, pas loin.* La chair serait encore chaude. La bave lui coula entre les crocs tandis que la faim se réveillait en lui. *Pas un orignac. Ni un daim. Pas cette fois-ci.*

Le loup-garou s'approcha de la viande, une ombre grise et efflanquée qui se coulait d'arbre en arbre, traversant des flaques de clair de lune et franchissant des monticules de neige. Le vent poussait ses rafales autour de lui, changeant de direction. Il perdit la piste, la retrouva puis la perdit encore. Alors qu'il la

recherchait à nouveau, un bruit au loin lui fit dresser les oreilles.

*Un loup*, sut-il immédiatement. Été progressa vers le son, prudent à présent. Assez vite l'odeur de sang revint, mais il y en avait d'autres, maintenant : de la pisse et des peaux mortes, des fientes d'oiseau, des plumes et un loup, un loup et un loup. Une *meute*. Il devrait se battre pour sa viande.

Ils le flairèrent aussi. Tandis qu'il quittait l'ombre des arbres pour s'avancer dans la clairière sanglante, ils l'observèrent. La femelle mâchait une botte en cuir qui contenait encore une moitié de jambe, mais elle la laissa choir à son approche. Le chef de la meute, un vieux mâle au museau gris et blanc avec un œil aveugle, se détacha pour venir à sa rencontre, grondant, crocs exposés. Derrière lui, un mâle plus jeune montrait les dents lui aussi.

Les yeux jaune pâle du loup-garou absorbèrent les images qui les entouraient. Un nid d'entrailles était pris dans un buisson, emmêlé dans les branches. De la vapeur montait d'un ventre béant, riche des exhalaisons du sang et de la viande. Une tête contemplait sans la voir la lune en croissant, ses joues lacérées et arrachées jusqu'à l'os sanglant, des trous à la place des yeux, le cou qui se terminait sur un moignon déchiqueté. Une mare de sang gelé, miroitant de rouge et de noir.

*Des hommes*. Leur puanteur emplissait le monde. Vivants, ils avaient été aussi nombreux que les doigts sur une patte humaine, mais à présent il n'y en avait plus. *Morts. Finis. De la viande*. Encapés et capuchonnés, avant, mais les loups avaient déchiqueté leurs vêtements dans leur fièvre de parvenir à la chair. Ceux qui avaient encore un visage portaient de lourdes barbes, encroûtées de glace et de morve gelée. La neige en tombant avait commencé à ensevelir ce qu'il restait d'eux, si pâle contre le noir des capes et des chausses en lambeaux. *Noir*.

À de longues lieues de là, le garçon s'agita dans un malaise.

*Noir. La Garde de Nuit. Ils appartenaient à la Garde de Nuit*.

Le loup géant n'en avait cure. C'était de la viande. Il était affamé.

Les yeux des trois loups se mirent à luire jaune. Le loup géant balançait sa tête d'un côté à l'autre, dilatant ses narines, puis il découvrit ses crocs avec un grognement. Le plus jeune mâle recula. Le loup-garou sentit la peur en lui. *Subalterne*, comprit-il. Mais le loup borgne répondit par un grondement et se déplaça pour lui couper la route. *Chef. Et il ne me craint pas, malgré ma taille deux fois supérieure.*

Leurs yeux se rencontrèrent.

*Un zoman !*

Puis tous deux se ruèrent l'un sur l'autre, loup et loup-garou, et il n'y eut plus le temps de penser. Le monde se réduisit à la griffe et à la dent, la neige volant tandis qu'ils roulaient, viraient et se déchiraient, les autres loups grognant et claquant des mâchoires autour d'eux. Ses mâchoires se refermèrent sur une fourrure hirsute et glissante de givre, sur une patte mince comme un bâton sec, mais le loup borgne lui griffa le ventre et se dégagea de sa prise, roula et se jeta sur lui. Des crocs jaunes se refermèrent en grinçant sur sa gorge, mais il repoussa son vieux cousin gris en s'ébrouant comme il l'aurait fait d'un rat, puis chargea à sa suite, le précipitant à terre. Roulant, mordant, donnant des coups de patte, ils luttèrent jusqu'à ce que tous les deux soient lacérés et que du sang frais moussasse les neiges autour d'eux. Mais enfin le vieux loup borgne se coucha et exposa son ventre. Le loup-garou claqua encore deux fois des mâchoires vers lui, lui renifla le postérieur, puis leva la patte sur lui.

Quelques claquements de dents, un grondement de mise en garde, et la femelle et le subalterne se soumirent aussi. La meute lui appartenait.

La proie également. Le loup géant passa d'homme en homme, reniflant, avant de choisir le plus gros, une chose sans visage qui serrait du fer noir dans une main. L'autre main avait disparu, sectionnée au poignet, le moignon ligaturé de cuir. Du sang coulait, épais et lent, de l'entaille en travers de sa gorge. Le loup le lapa avec sa langue, lécha la ruine lacérée et énucléée de son nez et de ses joues, puis il fourra son museau dans le cou et l'ouvrit en le déchirant, gobant une bouchée délicieuse de viande. Aucune chair n'avait jamais eu la moitié de cette saveur.

Quand il en eut fini avec celui-ci, il passa au suivant, et dévora aussi les meilleurs morceaux de cet homme. Des corbeaux l'observaient du haut des arbres, tassés, l'œil noir et silencieux sur les branches tandis que la neige descendait lentement autour d'eux. Les autres loups se contentèrent de ses restes ; le vieux mâle se nourrit le premier, ensuite la femelle, puis le subalterne. Ils lui appartenaient, à présent. Ils formaient une meute.

*Non, chuchota le garçon, nous avons une autre meute. Lady est morte et peut-être aussi Vent Gris, mais quelque part, il reste Broussaille, Nymeria et Fantôme. Tu te souviens de Fantôme ?*

La neige qui tombait et les loups qui se repaissaient commencèrent à se brouiller. De la chaleur battit contre son visage, aussi réconfortante que les baisers d'une mère. *Du feu, se dit-il, de la fumée.* Son nez se fronça à l'odeur de la viande rôtie. Puis la forêt bascula et il fut de retour dans la maison commune, de retour dans son corps cassé, les yeux posés sur un feu. Meera Reed faisait tourner une pièce de viande rouge crue au-dessus des flammes, pour la laisser charbonner et crachoter. « Juste à temps », commenta-t-elle. Bran se frotta les yeux du bas de la paume et se tortilla à reculons contre le mur pour se rasseoir. « Tu as failli manquer le repas, à force de dormir. Le patrouilleur a trouvé une truie. »

Derrière elle, Hodor déchirait à belles dents un morceau de chair brûlante et carbonisée, alors que du sang et de la graisse lui dégouлинаient dans la barbe. Des fumerolles montaient d'entre ses doigts. « Hodor, marmonnait-il entre deux bouchées, hodor, hodor. » Sa bâtarde était posée sur le sol en terre à côté de lui. Jojen Reed grignotait son propre rôti à petits coups de dents, mâchant chaque morceau de viande une douzaine de fois avant d'avaler.

*Le patrouilleur a tué un cochon.* Mains-froides se tenait à côté de la porte, un corbeau perché sur son bras, et tous deux fixaient le feu. Le reflet des flammes brillait sur quatre prunelles noires. *Il ne mange pas, se remémora Bran, et il a peur des flammes.*

« Vous aviez dit pas de feu, rappela-t-il au patrouilleur.

— Les murs autour de nous masquent la lumière, et l'aube approche. Nous ne tarderons pas à reprendre la route.

— Qu'est-il arrivé aux hommes ? Les ennemis derrière nous ?

— Ils ne vous ennueront pas.

— Qui était-ce ? Des sauvageons ? »

Meera tourna la viande pour cuire l'autre face. Hodor mastiquait et avalait, marmonnant d'un ton heureux pour lui-même. Seul Jojen sembla conscient de ce qui se passait, quand Mains-froides tourna la tête pour considérer Bran. « C'étaient des ennemis. »

*Des hommes de la Garde de Nuit.* « C'est toi qui les as tués. Toi et les corbeaux. Ils avaient la face toute déchiquetée, et plus d'yeux. » Mains-froides ne nia rien. « C'étaient tes frères. J'ai vu. Les loups avaient déchiré leurs vêtements, mais je pouvais quand même voir ça. Ils portaient des capes noires. Comme tes mains. » Mains-froides ne dit rien. « Qui es-tu ? *Pourquoi as-tu les mains noires ?* »

Le patrouilleur examina ses mains comme s'il ne les avait encore jamais remarquées. « Une fois que le cœur a cessé de battre, le sang d'un homme reflue vers ses extrémités, où il s'alourdit et se fige. » Sa voix raclait dans sa gorge, aussi légère et maigre que lui-même. « Ses mains et ses pieds gonflent et deviennent noirs comme du boudin. Le reste de son corps a la blancheur du lait. »

Meera Reed se leva, sa foëne à rainettes en main, un morceau de viande fumante encore piqué à ses fourchons. « Montre-nous ton visage. »

Le patrouilleur ne fit pas un geste pour obéir.

« Il est mort. » Bran sentait la bile au fond de sa gorge. « Meera, c'est une créature morte. Les monstres ne peuvent pas passer tant que le Mur se dressera solide et que les hommes de la Garde de Nuit seront loyaux, c'est ce que me disait ma vieille nourrice. Il est venu à notre rencontre au Mur, mais il ne pouvait pas le franchir. Il a envoyé Sam à sa place, avec sa sauvageonne. »

La main gantée de Meera se resserra sur la hampe de sa foëne. « Qui t'a envoyé ? Qui est cette corneille à trois yeux ?



— Un ami. Rêveur, sorcier, appelez-le comme vous voudrez. Le dernier vervoyant. » La porte en bois de la maison commune s'ouvrit avec fracas. Au-dehors, le vent de la nuit hurlait, lugubre et noir. Les arbres étaient chargés de corbeaux, qui criaillaient. Mains-froides ne bougea pas.

« Un monstre », déclara Bran.

Le patrouilleur regarda Bran comme si le reste n'existait pas. « Ton monstre à toi, Brandon Stark.

— À *toi* », reprit le corbeau en écho, de son épaule. Devant la porte, les corbeaux dans les arbres répercutèrent le cri, jusqu'à ce que la forêt nocturne résonne du chahut de la volée : « *Toi, toi, toi.*

— Jojen, avais-tu rêvé de ça ? demanda Meera à son frère. Qui est-il ? Qu'est-ce qu'il est ? Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Nous allons suivre le patrouilleur, décréta Jojen. Nous sommes allés trop loin pour rebrousser chemin maintenant, Meera. Jamais nous ne rejoindrions le Mur vivants. Nous allons suivre le monstre de Bran, ou nous mourrons. »

## TYRION

Ils quittèrent Pentos par la porte du Levant, bien que Tyrion Lannister n'eût pas même aperçu le soleil levant. « Il semblera que vous n'êtes jamais venu à Pentos, mon petit ami, promet maître Illyrio en tirant les rideaux de velours pourpre de la litière pour les clore. Personne ne doit vous voir quitter la cité, de même façon qu'aucun ne vous a vu y entrer.

— Aucun, hormis les marins qui m'ont enfourné dans mon barricaut, le garçon de cabine qui nettoyait derrière moi, la fille que vous avez envoyée réchauffer mon lit et cette fourbe de lavandière aux taches de rousseur. Oh, et vos gardes. À moins que vous ne leur ayez retiré l'entendement en même temps que les couilles, ils savent que vous n'êtes pas seul là-dedans. » La litière était suspendue entre huit énormes percherons par de lourdes sangles de cuir. Quatre eunuques marchaient au pas à côté des chevaux, deux de chaque côté, et d'autres cheminaient à la suite pour garder le train de bagages.

« Les Immaculés ne parlent pas, lui assura Illyrio. Et la galère qui vous a livré vogue en ce moment même vers Asshaï. Il lui faudra deux ans pour revenir, si les mers sont favorables. Quant à ma maison, tous m'y aiment bien. Personne ne me trahirait. »

*Berce-toi de cette pensée, mon ami pansu. Un jour, nous graverons ces mots sur ta crypte.* « Nous devrions être à bord de cette galère, répondit le nain. Le plus court chemin vers Volantis passe par la mer.

— La mer est périlleuse, répliqua Illyrio. L'automne est une saison riche en tempêtes, et les pirates continuent d'établir leurs repaires sur les Degrés de Pierre, et de courir les mers pour s'en prendre aux gens honnêtes. Il ne faudrait pas que mon petit ami tombe en de telles mains.

— Il y a aussi des pirates sur la Rhoïne.

— Des pirates d'eau douce. » Le marchand de fromages poussa un bâillement, se couvrant la bouche avec le revers d'une main. « Des capitaines cafards se démenant pour des miettes.

— On entend parler d'hommes de pierre, également.

— Ils existent bel et bien, ces pauvres damnés. Mais à quoi bon évoquer de telles choses ? Il fait bien trop beau pour de pareils sujets de conversation. Nous ne tarderons pas à voir la Rhoyme, et là-bas, vous y serez débarrassé d'Illyrio et de sa grosse panse. D'ici là, buvons et rêvons. Nous avons du vin doux et des friandises à déguster. Pourquoi s'appesantir sur la maladie et la mort ? »

*Pourquoi, en effet ?* Tyrion entendit une fois de plus vibrer une arbalète, et il s'interrogea. La litière oscillait d'un bord sur l'autre, un mouvement apaisant qui lui donnait l'impression d'être un marmot bercé dans les bras de sa mère pour l'endormir. *Non que cette sensation me soit familière.* Des coussins de soie rembourrés de duvet d'oie confortaient ses fesses. Les pans de velours pourpre s'incurvaient au-dessus pour former un toit, faisant régner une agréable chaleur en dépit de la fraîcheur automnale à l'extérieur.

Une file de mulets s'étirait derrière eux, transportant coffres, barils et fûts, et des malles de délectables provendes afin d'épargner au seigneur des fromages l'irruption d'une petite fringale. Ils grignotèrent ce matin-là du saucisson épicé, arrosé d'un brun de fumevine bien sombre. Des anguilles en gelée et des rouges de Dorne remplirent leur après-midi. Le soir venu, il y eut du jambon en tranches, des œufs à la coque et des alouettes rôties fourrées à l'ail et aux oignons, avec des bières pâles et des feuvins de Myr pour faciliter leur digestion. La litière était cependant aussi lente que douillette, et le nain se retrouva bientôt démangé d'impatience.

« Combien de jours avant que nous n'atteignons le fleuve ? demanda-t-il à Illyrio ce soir-là. À cette allure, les dragons de votre reine seront plus grands que les trois d'Aegon avant que je puisse poser les yeux sur eux.

— Si seulement c'était vrai. Un grand dragon inspire plus de terreur qu'un petit. » Le maître haussa les épaules. « Malgré tout le plaisir que j'aurais à accueillir la reine Daenerys à

Volantis, je dois m'en remettre à vous et à Griff, pour cela. Je puis mieux la servir à Pentos, en aplanissant la voie pour son retour. Tant que je suis avec vous, ma foi... Eh bien, un vieil homme gras doit avoir son petit confort, non ? Allons, buvez une coupe de vin.

— Dites-moi, demanda Tyrion tout en s'exécutant, pourquoi un maître de Pentos se soucierait-il plus que d'une guigne de la personne qui coiffe la couronne de Westeros ? Où se situe votre profit, dans cette entreprise, messire ? »

Le pansu essuya la graisse de ses lèvres. « Je suis un vieil homme, qui s'est lassé de ce monde et de ses traîtrises. Est-il tellement étrange que je souhaite faire du bien avant le terme de mes jours, en aidant une douce jeune femme à recouvrer ce qui lui revient de droit par la naissance ? »

*Et vous n'allez pas tarder à me proposer une armure magique et un palais à Valyria.* « Si Daenerys n'est qu'une douce jeune femme, le Trône de Fer va la débiter en douces jeunes pièces.

— Ne craignez rien, mon petit ami. Le sang d'Aegon le Dragon coule dans ses veines. »

*En même temps que celui d'Aegon l'Indigne, de Maegor le Cruel et de Baelor le Hagard.* « Dites-m'en plus long sur son compte. »

Le pansu devint méditatif. « Daenerys était à moitié une enfant lorsqu'elle est venue me trouver, et pourtant plus belle encore que ma deuxième épouse, tellement charmante que j'ai été tenté de me l'approprier. Mais une créature si craintive, si furtive, que j'ai su que je ne tirerais aucune joie à m'accoupler avec elle. J'ai plutôt convoqué une chaufferette que j'ai baisée avec vigueur jusqu'à ce que cette folie me passe. À parler franc, je n'imaginais pas que Daenerys survivrait longtemps parmi les seigneurs des chevaux.

— Ça ne vous a pas empêché de la vendre au *khal* Drogo...

— Les Dothrakis n'achètent ni ne vendent. Dites plutôt que son frère Viserys l'a donnée à Drogo pour se gagner l'amitié du *khal*. Un jeune fat, cupide. Viserys guignait le trône de son père, mais guignait tout autant Daenerys, et répugnait à la céder. La nuit précédant les noces de la princesse, il a cherché à

s'introduire dans son lit, clamant avec insistance, que, puisqu'il ne pouvait avoir sa main, il revendiquait sa virginité. Si je n'avais pas pris la précaution de poster des sentinelles à sa porte, Viserys aurait pu anéantir des années de plans.

— À vous entendre, c'est un parfait imbécile.

— Viserys était le fils d'Aerys le Fol, précisément. Daenerys... Daenerys est tout à fait différente. » Il laissa choir une alouette rôtie dans sa bouche et la croqua bruyamment, avec les os. « L'enfant craintive qui s'est réfugiée dans ma demeure est morte sur la mer Dothrak, pour renaître dans le sang et le feu. Cette reine dragon qui porte son nom est une Targaryen authentique. Lorsque j'ai envoyé des navires pour la ramener chez elle, elle s'est tournée vers la baie des Serfs. En quelques jours de temps, elle a conquis Astapor, fait plier le genou à Yunkaï et mis Meereen à sac. Mantarys va suivre, si elle marche vers l'ouest en suivant les anciennes routes valyriennes. Si elle vient par la mer, eh bien... Sa flotte devra se ravitailler en nourriture et en eau à Volantis.

— Par terre ou par mer, il y a bien des lieues entre Meereen et Volantis, fit observer Tyrion.

— Cinq cent cinquante, à vol de dragon, à travers des déserts, des montagnes, des marais et des ruines hantées par les démons. Tant et plus périront, mais ceux qui survivront seront plus forts en atteignant Volantis... où ils vous trouveront, avec Griff, à les attendre, avec des forces fraîches et assez de navires pour tous les transporter de l'autre côté de la mer à Westeros. »

Tyrion médita sur ce qu'il savait de Volantis, la plus ancienne et la plus orgueilleuse des neuf Cités libres. Quelque chose clochait dans l'histoire. Même avec un demi-nez, il le sentait. « On dit qu'à Volantis, il y a cinq esclaves pour chaque homme libre. Pourquoi les triarques viendraient-ils en aide à une reine qui a brisé le commerce des esclaves ? » Il tendit le doigt vers Illyrio. « Et d'ailleurs, pourquoi le feriez-vous, vous ? L'esclavage peut bien être proscrit par les lois de Pentos, mais vous trempez vous aussi dans ce négoce. Au moins le doigt, sinon toute la main. Et pourtant, vous conspirez en faveur de la reine dragon, et non contre elle. Pourquoi ? Qu'espérez-vous gagner de la reine Daenerys ?

— Nous y voilà donc revenus ? Vous êtes un petit homme obstiné. » Illyrio poussa un rire et se claqua la bedaine. « Comme vous voulez. Le Roi Gueux a juré que je serais son maître des finances, et lord de plein droit, par-dessus le marché. Une fois qu'il porterait sa couronne d'or, je devais avoir mon choix d'un château... Même Castral Roc, si tel était mon désir. »

Le vin de Tyrion lui remonta par le moignon balafré qui avait été son nez. « Mon père aurait été ravi d'entendre cela.

— Le seigneur votre père n'aurait eu nulle cause d'émoi. Que voudrais-je d'un roc ? Ma demeure est assez vaste pour un seul homme, et plus confortable que vos châteaux ouestriens si pleins de courants d'air. Grand Argentier, en revanche... » Le pansu écala un nouvel œuf. « J'aime la monnaie. Y a-t-il son aussi doux que le tintement de l'or contre l'or ? »

*Les hurlements d'une sœur.* « Êtes-vous bien certain que Daenerys tiendra les promesses de son frère ?

— Elle les tiendra ou pas. » Illyrio sectionna l'œuf en deux d'un coup de dents. « Je vous l'ai dit, mon petit ami, tous les actes d'un homme ne visent pas le profit. Croyez ce qu'il vous plaira, mais même de vieux imbéciles gras tels que moi ont des amis, et des dettes d'affection à payer. »

*Menteur, songea Tyrion. Il y a dans cette entreprise quelque chose qui vaut pour toi plus que de l'or ou des châteaux.* « On rencontre tellement peu de gens qui placent l'amitié au-dessus de l'or, de nos jours.

— Ce n'est que trop vrai, répondit le pansu, sourd à son ironie.

— Comment se fait-il que l'Araignée vous soit devenu si cher ?

— Nous avons été jeunes ensemble, deux jouvenceaux à Pentos.

— Varys est originaire de Myr.

— Certes. Je l'ai rencontré peu de temps après son arrivée, avec quelques pas d'avance sur les négriers. Le jour, il dormait dans les égouts ; la nuit, il rôdait comme un chat sur les toits. J'étais presque aussi pauvre, un spadassin en soies crasseuses, vivant de ma lame. Peut-être avez-vous eu l'occasion de remarquer la statue près de mon bassin ? Pytho Malanon l'a

sculptée lorsque j'avais seize années. Une œuvre charmante, même si je pleure, de nos jours, en la regardant.

— L'âge nous délabre tous. Je porte toujours le deuil de mon nez. Mais Varys...

— À Myr, c'était un prince des voleurs, jusqu'à ce qu'un larron concurrent le dénonce. À Pentos, son accent le trahissait, et une fois qu'on a su qu'il était eunuque, on l'a méprisé et battu. Pourquoi il m'a choisi pour le protéger je ne le saurai sans doute jamais, mais nous avons conclu un arrangement. Varys surveillait les petits voleurs et s'appropriait leurs larcins. J'offrais mon secours à leurs victimes, en promettant de recouvrer leurs objets précieux, pour un salaire. Très vite, quiconque avait subi une perte sut qu'il fallait venir me voir, tandis que les malandrins et les vide-gousset de la cité allaient trouver Varys... Une moitié pour lui trancher la gorge, l'autre pour lui vendre ce qu'ils avaient volé. Nous nous sommes tous deux enrichis, et plus encore quand Varys a formé ses souris.

— À Port-Réal, il avait des oisillons.

— Il les appelait des souris, à l'époque. Les voleurs plus âgés étaient des imbéciles qui ne réfléchissaient pas plus loin que pour troquer une nuit de butin contre du vin. Varys préférait les orphelins et les jeunes filles. Il choisissait les plus menus, ceux qui étaient vifs et silencieux, et leur apprenait à escalader les murs et à descendre par les cheminées. Il leur enseignait également à lire. Nous laissions l'or et les bijoux aux voleurs ordinaires. Nos souris volaient plutôt des lettres, des registres, des cartes... Par la suite, ils les ont lus et laissés en place. *Les secrets ont plus de prix que l'argent ou les saphirs*, affirmait Varys. Précisément. Je suis devenu tellement respectable qu'un cousin du prince de Pentos m'a laissé épouser sa pucelle de fille, tandis que la rumeur du talent d'un certain eunuque franchissait le détroit pour parvenir aux oreilles d'un certain roi. Un roi fort *inquiet*, qui ne se fiait pas absolument à son fils, ni à sa femme, ni à sa Main, un ami de jeunesse devenu arrogant et trop orgueilleux. Je crois bien que vous connaissez le reste de l'histoire, n'est-ce pas ?

— En grande partie, reconnu Tyrion. Je constate que vous êtes un peu plus qu'un marchand de fromages, finalement. »

Illyrio inclina la tête. « C'est aimable de votre part de dire cela, mon petit ami. Et, pour ma part, je vois que vous êtes aussi vif que lord Varys l'affirmait. » Il sourit, exposant tous ses chicots jaunes et tordus, et demanda en criant une autre amphore de feuvin myrien.

Quand le maître sombra dans le sommeil avec l'amphore de vin près de son coude, Tyrion avança à croupetons sur les coussins pour l'extraire de sa prison de chair et s'en verser une coupe. Il la vida, bâilla, et remplit de nouveau sa coupe. *Si je bois assez de feuvin, se dit-il, peut-être rêverai-je de dragons.*

Lorsqu'il était encore un enfant solitaire dans le tréfonds de Castral Roc, il avait maintes fois chevauché des dragons au fil des nuits, se prenant pour un jeune prince targaryen perdu, ou un seigneur des dragons valyrien planant haut au-dessus des prairies et des montagnes. Un jour que ses oncles lui avaient demandé quel cadeau il voulait pour son anniversaire, il les supplia de lui offrir un dragon. « Point besoin qu'il soit grand. Il pourrait être tout petit, comme moi. » Son oncle Gerion estima qu'il n'avait jamais rien entendu de plus drôle, mais son oncle Tygett lui expliqua : « Le dernier dragon est mort il y a un siècle, mon garçon. » L'injustice lui avait paru si monstrueuse que le garçonnet s'était endormi en pleurant, cette nuit-là.

Et pourtant, s'il fallait en croire le seigneur des fromages, la fille du Roi Fou avait fait éclore trois dragons vivants. *Deux de plus qu'il n'était nécessaire, même pour une Targaryen.* Tyrion regrettait presque d'avoir tué son père. Il aurait aimé voir la trogne de lord Tywin en apprenant qu'une reine targaryen faisait route vers Westeros avec trois dragons, soutenue par un eunuque machiavélique et un marchand de fromages gros comme la moitié de Castral Roc.

Le nain était tellement repu qu'il dut lâcher sa ceinture et le lacet supérieur de ses chausses. Les vêtements de garçonnet dont l'avait revêtu son hôte lui donnaient l'impression d'être une saucisse de dix livres engoncée dans une peau de cinq. *Si nous nous empiffrons de la sorte tous les jours, j'aurai les mensurations d'Illyrio avant de rencontrer cette reine dragon.* À l'extérieur de la litière, la nuit était tombée. À l'intérieur, tout était noir. Tyrion perçut les ronflements d'Illyrio, le grincement



des sangles de cuir, le lent martèlement des sabots ferrés de l'équipage sur la solide route valyrienne, mais son cœur écoutait battre le cuir de grandes ailes.

À son réveil, l'aube était venue. Les chevaux avançaient toujours, la litière craquant et tanguant entre eux. Tyrion écarta le rideau d'un pouce ou deux pour jeter un coup d'œil au-dehors, mais il n'y avait pas grand-chose à voir, sinon l'ocre des champs, des ormes nus et bruns et la route elle-même, une large chaussée empierrée qui courait, droite comme une lance, jusqu'à l'horizon. Ses lectures lui avaient parlé des routes valyriennes, mais c'était la première qu'il voyait. L'emprise des Possessions s'était exercée jusqu'à Peyredragon, jamais sur le continent de Westeros proprement dit. *Curieux, ça. Peyredragon n'est qu'un caillou. Les richesses se trouvaient plus loin à l'ouest, mais ils avaient des dragons. Assurément, ils devaient connaître leur présence.*

Il avait trop bu, la soirée précédente. Sa tête cognait et même le doux balancement de la litière suffisait à lui mettre le cœur au bord des lèvres. Bien qu'il n'ait pas proféré un mot de plainte, sa détresse avait dû apparaître clairement à Illyrio Mopatis. « Allons, trinquez avec moi, proposa le pansu. Il faut reprendre une écaille au dragon qui vous a brûlé, comme on dit. » D'une carafe, il versa pour eux deux un cru de fumevigne si sucré qu'il attirait plus de mouches que le miel. Tyrion les chassa du revers de la main et lampa une longue gorgée. Le goût en était si écoeurant qu'il eut grand mal à ne pas le rendre. La deuxième coupe passa plus facilement, toutefois. Quand bien même, il n'avait aucun appétit et lorsque Illyrio lui proposa un bol de mûres à la crème, il le repoussa d'un geste. « J'ai rêvé de la reine, confia-t-il. J'étais agenouillé devant elle, lui jurant allégeance, mais elle m'a confondu avec mon frère Jaime, et m'a donné à dévorer à ses dragons.

— Espérons que le rêve n'était pas prophétique. Vous êtes un habile lutin, ainsi que Varys l'affirmait, et Daenerys aura besoin de s'entourer d'hommes habiles. Ser Barristan est un chevalier vaillant et loyal ; mais nul, ce me semble, ne l'a jamais accusé de ruse.

— Les chevaliers ne connaissent qu'une méthode pour résoudre un problème. Ils abaissent leurs lances et chargent. Un nain porte sur le monde un point de vue différent. Mais qu'en est-il de vous ? Vous êtes habile homme, vous aussi.

— Vous me flattez. » Illyrio agita la main. « Hélas, je ne suis pas bâti pour les voyages, aussi dois-je vous envoyer à Daenerys en remplacement de moi. Vous avez rendu à Sa Grâce un signalé service en tuant votre père, et j'ai bon espoir que vous lui en rendrez bien d'autres. Daenerys n'est pas l'imbécile qu'était son frère. Elle saura vous employer à bon escient. »

*Comme petit bois ?* se demanda Tyrion en affichant un aimable sourire.

Ils ne changèrent d'attelage qu'à trois reprises ce jour-là, mais semblaient s'arrêter au moins deux fois par heure pour qu'Illyrio puisse descendre de la litière et pisser son content. *Notre seigneur des fromages a beau avoir la taille d'un éléphant, sa vessie est grosse comme une cacahuète*, jugea le nain. Au cours d'une halte, il mit son temps à profit pour inspecter la route de plus près. Tyrion savait ce qu'il allait trouver : non point de la terre damée, ni briques, ni pavés, mais un ruban de pierre fondue surhaussé d'un pied au-dessus du sol pour laisser les pluies et l'eau de fonte des neiges s'écouler sur les accotements. À la différence des sentiers bourbeux qui tenaient lieu de routes dans les Sept Couronnes, les routes valyriennes étaient assez larges pour que trois chariots y passent de front, et ne subissaient l'outrage ni du temps ni de la circulation. Elles résistaient, immuables, quatre siècles après que Valyria elle-même avait affronté son Fléau. Il chercha des ornières et des fissures, mais ne trouva qu'un tas de crottin chaud déposé par un des chevaux.

Le crottin lui fit penser au seigneur son père. *Êtes-vous au fond de quelque enfer, Père ? Un gentil petit enfer glacé d'où vous pouvez lever les yeux pour me voir aider à réinstaller la fille d'Aerys le Fol sur le Trône de Fer ?*

Quand ils reprirent leur voyage, Illyrio présenta un sac de marrons grillés et se remit à parler de la reine dragon. « Nos dernières nouvelles sur la reine Daenerys sont anciennes et rassises, je le crains. Désormais, elle a dû quitter Meereen, nous

devons le supposer. Elle dispose enfin de son ost, une armée dépenaillée d'épées-louées, de seigneurs des chevaux dothrakis et d'infanterie d'Immaculés, et elle va certainement les mener vers l'ouest, pour reprendre le trône de son père. » Maître Illyrio dévissa le couvercle d'un pot d'escargots à l'ail, les renifla et sourit. « À Volantis, vous aurez des nouvelles fraîches de Daenerys, il nous faut l'espérer, dit-il en aspirant un hors de sa coquille. Tant dragons que jeunes filles sont des créatures capricieuses, et il se pourrait que vous ayez besoin de rajuster vos plans. Griff saura quoi faire. Voulez-vous un escargot ? L'ail vient de mes propres jardins. »

*Je pourrais chevaucher un escargot et abattre plus de route que ta litière.* Tyrion refusa le mets d'un geste. « Vous placez bien de la confiance en ce Griff. Un autre de vos amis d'enfance ?

— Non. Une épée-louée, diriez-vous, mais ouestrien de naissance. Daenerys a besoin d'hommes dignes de sa cause. » Illyrio éleva la main. « Je sais ! *Les épées-louées placent l'or avant l'honneur*, vous dites-vous. *Ce Griff va me vendre à ma sœur.* Point du tout. Je donne à Griff la confiance que j'accorderais à un frère. »

*Nouvelle erreur fatale.* « Alors, j'en ferai de même.

— La Compagnie Dorée marche sur Volantis en ce moment même, pour y attendre notre reine arrivée d'Orient. »

*Sous l'or, l'aigre acier.* « J'avais entendu dire que la Compagnie Dorée était sous contrat avec une des Cités libres.

— Myr. » Illyrio eut un sourire goguenard. « Les contrats se rompent.

— Il y a plus d'argent à gagner en négociant des fromages que je l'imaginais. Comment avez-vous réussi ce tour ? »

Le maître agita ses doigts boudinés. « Certains contrats sont écrits à l'encre, et d'autres avec du sang. Je n'en dirai pas plus. »

Le nain médita la remarque. La Compagnie Dorée avait la réputation d'être la plus grande des compagnies libres, fondée un siècle plus tôt par Aigracier, un bâtard d'Aegon l'Indigne. Lorsqu'un autre des Grands Bâtards d'Aegon tenta d'arracher le Trône de Fer à son demi-frère de naissance légitime, Aigracier se joignit à la révolte. Daemon Feunoyr avait péri sur le champ

de bataille d'Herberouge, toutefois, et sa rébellion avec lui. Ceux qui avaient suivi le Dragon Noir et survécu à la bataille, mais qui refusaient toujours de plier le genou, fuirent de l'autre côté du détroit ; parmi eux, les fils cadets de Daemon, Aigracier et des centaines de seigneurs sans terre et de chevaliers qui se virent vite contraints de louer leur épée pour pouvoir manger. Certains se rangèrent sous l'Étendard en Loques, d'autres avec les Puînés ou les Hommes de la Pucelle. Aigracier voyait la puissance de la maison Feunoyr s'égailler aux quatre vents, aussi constitua-t-il la Compagnie Dorée afin de lier ensemble les exilés.

Depuis ce jour, les hommes de la Compagnie Dorée avaient vécu et péri dans les Terres Disputées, combattant pour Myr, Lys ou Tyrosh dans leurs absurdes petites guerres, et rêvant du pays qu'avaient perdu leurs pères. Ils étaient des exilés et des fils d'exilés, sans biens ni pardon... Et cependant toujours de formidables combattants.

« J'admire vos capacités de persuasion, confia Tyrion à Illyrio. Comment avez-vous convaincu la Compagnie Dorée de soutenir la cause de notre douce reine alors qu'ils ont passé l'essentiel de leur histoire à se battre *contre* les Targaryen ? »

Illyrio chassa l'objection comme on le fait d'une mouche. « Noir ou rouge, un dragon reste un dragon. La mort de Maelys le Monstrueux sur les Degrés de Pierre a mis un terme à la lignée mâle de la maison Feunoyr. » Le marchand de fromages sourit dans sa barbe fourchue. « Et Daenerys donnera aux exilés ce qu'Aigracier et les Feunoyr n'ont jamais pu leur offrir. Elle les ramènera chez eux. »

*Avec le feu et l'épée.* Voilà le genre de retour à la maison que Tyrion désirait aussi. « Dix mille épées représentent un don princier, je vous l'accorde. Sa Grâce devrait être très satisfaite. »

Le maître opina modestement du chef, ses mentons ballottant. « Je ne me permettrais pas de préjuger de ce qui pourrait satisfaire Sa Grâce. »

*Voilà qui est prudent de ta part.* Tyrion avait tant et plus d'expérience de la gratitude des rois. Pourquoi devrait-il en aller différemment des reines ?

Avant peu, le maître dormit à poings fermés, laissant Tyrion méditer seul. Il se demanda ce que Barristan Selmy dirait de

chevaucher à la bataille avec la Compagnie Dorée. Durant la guerre des Rois à Neuf Sous, Selmy s'était ouvert un chemin sanglant à travers leurs rangs pour abattre le dernier des prétendants Feunoyr. *La rébellion met dans le même lit d'étranges compagnons. Nul couple plus étrange que ce pansu et moi.*

Le marchand de fromages s'éveilla lorsqu'ils firent halte pour changer de chevaux, et demanda un nouveau panier. « Où en sommes-nous arrivés ? » s'enquit le nain tandis qu'ils s'empiffraient de chapon froid assorti d'un condiment composé de carottes, de raisins secs et de fragments de citron vert et d'orange.

« Nous sommes à Andalos, mon ami. Le pays d'où sont venus vos Andals. Ils l'ont pris aux hommes velus qui vivaient là avant eux, cousins des hommes velus d'Ib. Le cœur de l'ancien royaume d'Hugor s'étend au nord d'ici, mais nous traversons ses marches méridionales. À Pentos, on les appelle les Basses Landes. Plus loin à l'est se dressent les Collines de Velours, notre destination. »

*Andalos.* La Foi enseignait que les Sept en personne avaient jadis foulé les collines d'Andalos sous forme humaine. « Le Père tendit sa main vers les cieux pour en décrocher sept étoiles, récita Tyrion de mémoire, et une par une il les déposa sur le front d'Hugor de la Colline pour forger une lumineuse couronne. »

Maître Illyrio lui jeta un curieux regard. « Je n'imaginais pas mon petit ami si dévot. »

Le nain haussa les épaules. « Un vestige de mon enfance. Je savais que je ne serais jamais chevalier, aussi ai-je décidé de devenir Grand Septon. La couronne de cristal ajoute un bon pied à la stature d'un homme. J'ai étudié les saints Écrits et prié jusqu'à avoir des cals aux deux genoux, mais ma quête a connu une fin tragique. J'ai atteint l'âge fatal et je suis tombé amoureux.

— Une pucelle ? Je connais cela. » Illyrio plongea sa main droite dans sa manche gauche et en tira un médaillon d'argent. À l'intérieur se trouvait le portrait peint d'une femme aux grands yeux bleus et à la chevelure d'un blond pâle strié

d'argent. « Serra. Je l'ai découverte dans une maison de plaisir lysienne et je l'ai ramenée chez moi pour réchauffer ma couche, mais en fin de compte je l'ai épousée. Moi, dont la première épouse avait été une cousine du prince de Pentos. Dès lors, les portes du palais m'ont été fermées, mais je m'en moquais. C'était un prix assez mince à payer, pour Serra.

— Comment est-elle morte ? » Tyrion savait qu'elle était morte ; personne ne parlait avec tant de tendresse d'une femme qui l'aurait abandonné.

« Une galéasse de commerce braavienne a fait escale à Pentos à son retour de la mer de Jade. Le *Trésor* transportait des clous de girofle et du safran, du jais et du jade, du samit écarlate et de la soie émeraude... Et la mort grise. Nous avons abattu ses rameurs quand ils ont débarqué à terre et nous avons incendié le navire à l'ancre, mais les rats étaient descendus le long des rames et ont trottiné jusqu'au quai sur des pattes en pierre froide. La peste a emporté deux mille personnes avant de s'épuiser. » Maître Illyrio referma le médaillon. « Je conserve ses mains dans ma chambre à coucher. Ses mains qui étaient si douces... »

Tyrion songea à Tysha. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur sur ces champs qu'avaient autrefois foulés les dieux. « Quelle sorte de dieu faut-il être pour créer les rats, les épidémies et les nains ? » Un autre passage de *L'Étoile à Sept branches* lui revint. « La Jouvencelle lui présenta une pucelle aussi souple que le saule, avec des yeux comme de profonds bassins bleus, et Hugor déclara qu'il la prendrait pour épouse. Aussi la Mère la rendit-elle fertile, et l'Aïeule prédit-elle qu'elle donnerait au roi quarante et quatre fils vaillants. Le Guerrier donna force à leurs bras, tandis que le Forgeron façonnait pour chacun une armure de plaques de fer.

— Votre Forgeron devait être rhoynar, plaisanta Illyrio. Les Andals ont appris des Rhoynars qui vivaient sur les bords du fleuve l'art de travailler le fer. C'est connu.

— Pas de nos septon. » Tyrion indiqua d'un geste les champs. « Qui peuple vos Basses Landes ?

— Serfs et laboureurs, enchaînés à la terre. Il y a des vergers, des fermes, des mines... Je possède moi-même un peu de tout

cela, mais je le visite rarement. Pourquoi devrais-je perdre mon temps ici, avec la myriade de plaisirs de Pentos si proche ?

— Une myriade de plaisirs. » *Et ses énormes remparts bien épais.* Tyrion fit tourner son vin dans sa coupe. « Nous n'avons plus vu de ville depuis Pentos.

— Il y a des ruines. » Illyrio agita une cuisse de poulet en direction des rideaux. « Les seigneurs des chevaux viennent par ici, chaque fois qu'un *khal* se met en tête de contempler la mer. Les Dothrakis n'aiment guère les villes, vous devez le savoir, même à Westeros.

— Abattez-vous sur un de ces *khalasars* et détruisez-le, et vous pourriez constater que les Dothrakis sont moins enclins à franchir la Rhoyme.

— Il coûte moins cher de payer le départ des ennemis avec de la nourriture et des cadeaux. »

*Si seulement j'avais eu l'idée d'emporter un bon fromage, lors de la bataille de la Néra, je posséderais peut-être encore mon nez dans son intégralité.* Lord Tywin avait toujours tenu les Cités libres en grand mépris. *Ils se battent avec des pièces au lieu d'épées,* disait-il. *L'or a son emploi, mais c'est le fer qui remporte les guerres.* « Donnez de l'or à un ennemi, et il reviendra simplement en réclamer davantage, disait toujours mon père.

— C'est bien le père que vous avez assassiné ? » Illyrio jeta son os de poulet hors de la litière. « Les épées-louées ne tiennent pas face aux gueulards dothrakis. Cela a été prouvé à Qohor.

— Pas même votre vaillant Griff ? se moqua Tyrion.

— Griff est différent. Il a un fils dont il est fou. Griff le Jeune, le garçon s'appelle. Jamais il n'y a eu plus noble jeune homme. »

Le vin, la chère, le soleil, le balancement de la litière, le bourdonnement des mouches, tout conspirait à rendre Tyrion somnolent. Et donc il somnola, s'éveilla, il but. Illyrio rendit coupe pour coupe. Et tandis que le ciel virait à un mauve crépusculaire, le pansu se mit à ronfler.

Cette nuit-là, Tyrion Lannister rêva d'une bataille qui teignait les collines de Westeros d'un rouge de sang. Il se trouvait en plein milieu, octroyant la mort avec une hache aussi

grande que lui, combattant aux côtés de Barristan le Hardi et d'Aigracier tandis que tournoyaient des dragons au-dessus d'eux dans les cieux. Dans le rêve, il avait deux têtes, toutes deux dépourvues de nez. Son père menait l'ennemi, aussi le tua-t-il une fois de plus. Puis il tua son frère Jaime, le frappant au visage jusqu'à ce que n'en reste que ruines sanglantes, riant à chaque coup qu'il portait. Ce ne fut qu'une fois le combat terminé qu'il s'aperçut que sa seconde tête pleurait.

Quand il s'éveilla, ses jambes rabougries étaient raides comme du fer. Illyrio picorait des olives. « Où sommes-nous ? lui demanda Tyrion.

— Nous n'avons pas encore quitté les Basses Landes, mon impatient ami. Bientôt notre route nous conduira dans les Collines de Velours. Là débute notre ascension vers Ghoyan Drohe, sur la Petite Rhoyme. »

Ghoyan Drohe avait été une cité rhoymar jusqu'à ce que les dragons de Valyria la réduisent à une désolation embrasée. *Je parcours les années en même temps que les lieues*, songea Tyrion, *en remontant l'histoire jusqu'à l'époque où les dragons dominaient la Terre.*

Tyrion dormit, s'éveilla et se rendormit, et jour ou nuit semblait sans importance. Les Collines de Velours se révélèrent décevantes. « La moitié des putains de Port-Lannis ont des seins plus gros que ces collines, déclara-t-il à Illyrio. Vous devriez les appeler les tétines de velours. » Ils virent un cercle de pierres dressées dont Illyrio affirma qu'elles avaient été mises en place par des géants, et plus tard un lac profond. « Ici se situait un repaire de brigands qui s'en prenaient à tous ceux qui passaient par ici, raconta Illyrio. On prétend qu'ils vivent toujours sous l'eau. Ceux qui pêchent dans le lac sont entraînés sous les flots et dévorés. » Le soir suivant, ils arrivèrent devant un énorme sphinx valyrien accroupi au bord de la route. Il avait un corps de dragon et un visage de femme.

« Une reine dragon, fit remarquer Tyrion. Agréable présage.

— Son roi a disparu. » Illyrio indiqua le piédestal de pierre lisse sur lequel se dressait jadis le second sphinx, désormais couvert de mousse et de lianes en fleur. « Les seigneurs des



chevaux ont construit au-dessous des roues de bois pour le tirer jusqu'à Vaes Dothrak. »

*Encore un présage, songea Tyrion, mais pas aussi encourageant.*

Cette nuit-là, plus soûl qu'à l'ordinaire, il se lança subitement dans une chanson :

*Il chevauchait par les rues de la cité,  
Descendu du haut de sa citadelle,  
Par les tours, les détours, les marches et pavés,  
Il allait vers un soupir de sa belle.  
Car elle était son trésor secret,  
Honte autant que joie de l'âme.  
Chaîne et donjon sont lors frivolité,  
Comparés aux baisers d'une femme.*

Il ne connaissait que ces paroles, hormis le refrain. *Des mains d'or sont toujours froides, mais chaudes sont celles d'une femme.* Les mains de Shae l'avaient martelé tandis que les mains d'or s'enfonçaient dans sa gorge. Il ne se souvenait pas si elles avaient été chaudes ou pas. Plus ses forces la quittaient, et plus ses coups devenaient papillons, qui voletaient autour du visage de Tyrion. Chaque fois qu'il donnait un tour supplémentaire à la chaîne, les mains d'or s'enfonçaient un peu plus. *Chaîne et donjon sont lors frivolité, comparés aux baisers d'une femme.* Lui avait-il donné un dernier baiser, une fois morte ? Il ne parvenait pas à se souvenir... Mais il se rappelait encore leur premier, dans sa tente sur les rives de la Verfurque. Que le goût de sa bouche avait été doux.

Il se souvenait également de sa première fois avec Tysha. *Elle ne savait pas y faire, pas plus que moi. Nous n'arrêtons pas de nous cogner le nez, mais quand j'ai touché sa langue de la mienne, elle a frémi.* Tyrion ferma les yeux pour invoquer son visage dans son esprit, mais il vit à la place son père, accroupi sur une chaise percée, sa chemise de nuit remontée autour de sa taille. « Où vont les putes », déclara lord Tywin, et l'arbalète vrombit.

Le nain se retourna, pressant un demi-nez dans les profondeurs des oreillers de soie. Le sommeil s'ouvrit sous lui comme un puits, et il s'y jeta avec décision et laissa les ténèbres le dévorer.

## LE DOMESTIQUE DU MARCHAND

L'*Aventure* puait.

Il s'enorgueillissait de soixante rames, d'une seule voile et d'une longue coque mince, promesse de vitesse. *Petit, mais ça pourrait faire l'affaire*, avait songé Quentyn en le voyant. Toutefois, c'était avant de monter à bord et de bien le humer. *Des cochons*, avait-il d'abord pensé, mais après avoir reniflé une deuxième fois, il se ravisa. L'odeur des pourceaux était plus propre. Ici régnait un remugle de pisse et de viande en putréfaction, d'excréments, une infection de chair de cadavre et de plaies purulentes, de blessures gangrenées, d'une telle puissance qu'elle couvrait l'air marin et l'odeur de poisson du port.

« J'ai envie de vomir », confia-t-il à Gerris Boisleau. Ils attendaient qu'apparaisse le maître à bord, transpirant sous la chaleur tandis que les relents immondes montaient du pont sous leurs pieds.

« Si le capitaine pue autant que son navire, il risque de prendre votre vomi pour du parfum », répliqua Gerris.

Quentyn allait suggérer d'essayer un autre bâtiment lorsque le commandant fit enfin son apparition, flanqué de deux membres d'équipage d'aspect crapuleux. Gerris l'accueillit avec un sourire. Malgré une maîtrise du volantain inférieure à celle de Quentyn, leur ruse exigeait qu'il parlât pour eux deux. À Bourg-Cabanes, Quentyn avait joué les marchands de vin, mais cette comédie l'avait irrité, si bien qu'en changeant de bateau à Lys, les Dorniens avaient par la même occasion interverti les rôles. À bord de la *Sternelle*, Cletus Ferboys était devenu le marchand, et Quentyn le valet ; à Volantis, avec Cletus mort, Gerris avait endossé le rôle du maître.

Grand et blond, avec des yeux bleu-vert, des cheveux pâles éclaircis par le soleil, et un corps mince et agréable, Gerris Boisleau marchait avec un air conquérant, une assurance qui

confinait à l'arrogance. Jamais il ne donnait l'impression d'être mal à l'aise et même lorsqu'il ne parlait pas la langue du cru, il savait se faire comprendre. Quentyn avait piteuse mine, en comparaison – jambes courtaudes et carrure râblée, massive, avec des cheveux bruns comme la terre fraîchement retournée. Il avait le front trop haut, la mâchoire trop carrée, le nez trop épaté. *Un brave et honnête visage*, l'avait décrit un jour une fille, *mais vous devriez sourire davantage*.

Les sourires n'étaient jamais venus aisément à Quentyn Martell, non plus qu'au seigneur son père.

« Quelle vitesse peut atteindre votre *Aventure* ? » s'enquit Gerris dans une approximation trébuchante du haut valyrien.

Le maître de l'*Aventure* reconnut l'accent et répondit dans la Langue Commune de Westeros. « Il en est pas de plus véloce, honorable seigneur. L'*Aventure* peut distancer le vent même. Dites-moi où vous avez l'intention de naviguer, et promptement je vous y mènerai.

— Je cherche à traverser jusqu'à Meereen, pour moi et deux domestiques. »

Cela fit réfléchir le capitaine. « Meereen m'est certes pas étrangère. Je pourrais retrouver la cité, oui... Mais pourquoi ? On vend pas d'esclaves à Meereen, aucun bénéfice à en tirer. La reine d'argent a mis un terme à tout cela. Elle a même fermé les arènes de combat, si bien qu'un pauvre matelot peut même pas se distraire en attendant de remplir ses cales. Dites-moi, ami ouestrien, qu'y a-t-il à Meereen qui vous donne envie d'y aller ? »

*La plus belle femme du monde*, songea Quentyn. *Ma future épouse, si les dieux sont bons*. Parfois la nuit, il restait éveillé à imaginer son visage et son corps, et à se demander pourquoi une femme pourrait même avoir envie de l'épouser, lui, entre tous les princes de ce monde. *Je suis Dorne*, se répéta-t-il. *De Dorne, elle voudra*.

Gerris répondit par le conte qu'ils avaient échafaudé. « Notre famille fait le négoce du vin. Mon père possède à Dorne d'immenses vignobles et souhaite que je trouve d'autres marchés. Il faut espérer que le bon peuple de Meereen accueillera avec faveur ce que j'ai à vendre.

— Du vin ? Du vin *de Dorne* ? » Le capitaine n'était pas convaincu. « Les cités esclavagistes sont en guerre. Se pourrait-il que vous l'ignoriez ?

— Les combats opposent Yunkaï et Astapor, à ce que nous avons entendu dire. Meereen n'est pas concernée.

— Pour le moment, non. Un émissaire de la Cité Jaune visite Volantis en ce moment même, pour engager des épées. Les Longues Lances ont déjà mis les voiles pour Yunkaï, et les Erre-au-Vent et la Compagnie du Chat suivront, une fois qu'ils auront fini d'étoffer leurs rangs. La Compagnie Dorée marche également vers l'est. Tout ceci est connu.

— Si vous le dites. Je m'occupe de vin, pas de guerres. Les vins ghiscaris sont de mauvaise qualité, tout le monde s'entend là-dessus. Les Meereeniens paieront un bon prix pour mes excellents crus dorniens.

— Les morts se fichent bien du vin qu'ils boivent. » Le maître de l'*Aventure* tripotait sa barbe. « M'est avis que je suis pas le premier capitaine que vous approchez. Ni même le dixième.

— Non, reconnut Gerris.

— Combien, alors ? Cent ? »

*Pas loin*, songea Quentyn. Les Volantains aimaient à se vanter, disant qu'on pouvait engloutir les cent îles de Braavos dans le profond de leur rade sans laisser de traces. Quentyn n'avait jamais vu Braavos, mais il voulait bien le croire. Riche, mûre et gâtée, Volantis enveloppait l'embouchure de la Rhoyme comme un grand baiser humide, s'étendant sur les collines et les marais des deux côtés du fleuve. Partout, des navires, qui descendaient le fleuve ou prenaient la mer, occupant les quais et les pontons, chargeant ou déchargeant leurs cargaisons : des bâtiments de guerre et des baleiniers, des galéasses de commerce, des caraques et des yoles, des cogues grandes et petites, des drakkars et des bateaux-cygne, des navires de Lys, de Tyrosh et de Pentos. Des vaisseaux d'épice qarthiens vastes comme des palais, des bateaux de Tolos, de Yunkaï et des Basilics. Tellement nombreux qu'en découvrant le port du pont de la *Sternelle*, Quentyn avait annoncé à ses amis qu'ils ne s'attarderaient pas ici plus de trois jours.

Vingt avaient passé, pourtant, et ils étaient encore là, et toujours sans bateau. Les capitaines de la *Mélantine*, de la *Fille du Triarque* et du *Baiser de la Sirène* leur avaient tous dit non. Le second du *Hardi Voyageur* leur avait ri au nez. Le maître du *Dauphin* les avait rabroués de lui faire perdre son temps, et le propriétaire du *Septième fils* les avait accusés d'être des pirates. Et tout cela, le premier jour.

Seul le capitaine du *Faon* leur avait donné les raisons de son refus. « C'est vrai, je fais voile vers l'est, leur avait-il dit, tandis qu'ils buvaient du vin coupé. Au sud pour contourner Valyria et, de là, vers le soleil levant. Nous chargerons de l'eau et des vivres à la Nouvelle-Ghis, pour faire ensuite force de rames vers Qarth et les Portes de Jade. Tout voyage a ses périls, et les longs plus que les autres. Pourquoi devrais-je m'en ajouter en entrant dans la baie des Serfs ? Le *Faon* est mon seul moyen de subsistance. Je ne vais pas le mettre en danger pour conduire trois cinglés de Dorniens au beau milieu d'une guerre. »

Quentyn commençait à se dire qu'ils auraient mieux fait de s'acheter un navire à Bourg-Cabanes. Toutefois, cela aurait attiré une attention indésirable. L'Araignée avait des espions partout, même dans les palais de Lancehélion. « Le sang de Dorne coulera si vos buts sont dévoilés », l'avait mis en garde son père tandis qu'ils regardaient les enfants s'ébattre dans les bassins et fontaines des Jardins aquatiques. « Ne t'y trompe pas, nous sommes en train de commettre une trahison. Ne te fie qu'à tes compagnons, et efforcez-vous de ne pas attirer les regards. »

Et donc, Gerris Boisleau adressa au capitaine de l'*Aventure* son plus désarmant sourire. « Pour parler franc, je n'ai pas tenu le décompte de tous les poltrons qui ont refusé, mais au Comptoir des Marchands, j'ai entendu dire que vous étiez un individu d'une trempe plus hardie, du genre à tout risquer pour une quantité suffisante d'or. »

*Un contrebandier*, songea Quentyn. C'était ainsi que les autres négociants lui avaient décrit le maître de l'*Aventure*, au Comptoir des Marchands. « C'est un contrebandier et un trafiquant d'esclaves, moitié pirate et moitié maquereau, mais il

pourrait bien représenter votre meilleur espoir », leur avait déclaré l'aubergiste.

Le capitaine frotta ensemble son pouce et son index. « Et combien d'or jugeriez-vous suffisant pour un tel voyage ?

— Trois fois votre prix habituel pour un passage vers la baie des Serfs.

— Pour chacun de vous ? » Le capitaine découvrit ses dents d'une façon qui pouvait vouloir représenter un sourire, mais dotait son visage étroit d'une expression animale. « Il se peut. Au vrai, je suis plus audacieux que la moyenne. Quand voudriez-vous partir ?

— Demain ne serait pas trop tôt.

— Marché conclu. Revenez une heure avant le point du jour, avec vos amis et vos vins. Mieux vaut prendre la mer tant que Volantis dort, pour que personne pose de questions indiscrètes sur notre destination.

— Comme vous dites. Une heure avant l'aube. »

Le sourire du capitaine s'élargit. « Heureux de pouvoir vous aider. Nous ferons bon voyage, hein ?

— J'en suis certain », répondit Gerris. Le capitaine commanda alors de la bière, et ils burent tous deux à leur entreprise.

« Un homme délicieux », déclara Gerris ensuite, tandis qu'il regagnait avec Quentyn la base de la jetée où attendait leur *hathay* de louage. L'air était chaud et lourd, et le soleil si éclatant que les deux hommes plissaient les yeux.

« Toute la ville est délicieuse », acquiesça Quentyn. *Tellement qu'on s'y pourrait les dents.* On cultivait des profusions de betterave sucrière, dans la région, et on en servait presque à chaque repas. Les Volantains la préparaient en soupe froide, aussi épaisse et riche que du miel mauve. Leurs vins également étaient délicieux, et très sucrés. « Je crains toutefois que notre beau voyage ne soit bref. Ce délicieux personnage n'a aucune intention de nous emmener à Meereen. Il a accepté ton offre trop rapidement. Il va encaisser le triple du prix habituel, sans aucun doute, et, une fois que nous serons à bord et la terre hors de vue, il va nous couper la gorge et récupérer le reste de notre or, par-dessus le marché.

— Ou nous enchaîner à un banc de nage, à côté de ces pauvres diables dont nous humions les relents. Il faudrait trouver un contrebandier de plus haute volée, à mon avis. »

Leur conducteur les attendait auprès de son *hathay*. À Westeros, on aurait parlé de char à bœuf, même si le véhicule était considérablement plus ornementé que n'importe quelle carriole que Quentyn avait eu l'occasion de voir à Dorne, et dépourvu de bœuf. Le *hathay* était tracté par un éléphant nain au cuir couleur de neige sale. Les artères de l'antique Volantis étaient remplies de ses congénères.

Quentyn aurait préféré marcher, mais ils se trouvaient à des milles de leur auberge. D'ailleurs, l'aubergiste du Comptoir des Marchands l'avait mis en garde : aller à pied risquait de les déprécier à la fois aux yeux des capitaines étrangers et des Volantains de souche. Les gens de qualité se déplaçaient en palanquin, ou à l'arrière d'un *hathay*... Et, tenez, justement, l'aubergiste avait un cousin qui possédait plusieurs de ces véhicules et se ferait un plaisir de se mettre à leur service en ce domaine.

Leur conducteur était un des esclaves du cousin, un petit bonhomme portant une roue tatouée sur la joue, vêtu uniquement d'un pagne et d'une paire de sandales. Il avait la peau couleur de teck, les yeux en éclats de silex. Après les avoir aidés à se hisser sur le banc capitonné placé entre les deux énormes roues de bois, il grimpa sur le dos de l'éléphant. « Le Comptoir des Marchands, lui indiqua Quentyn. Mais en suivant les quais. » Au-delà du front de mer et de ses brises, les rues et ruelles de Volantis étaient assez torrides pour vous noyer dans votre propre sueur, du moins sur cette rive du fleuve.

Le conducteur cria quelque chose à son éléphant dans la langue du cru. L'animal se mit en marche, balançant sa trompe d'un côté à l'autre. Le chariot s'ébranla à sa suite, le conducteur hurlant indifféremment aux matelots et aux esclaves de dégager le passage. Distinguer les uns des autres ne présentait guère de difficultés. Les seconds arboraient tous des tatouages : un masque de plumes bleues, un éclair qui courait de la mâchoire au front, une pièce sur une joue, des taches de léopard, un crâne, une cruche. D'après mestre Kaedry, Volantis comptait



cinq esclaves pour un homme libre, mais il n'avait pas vécu assez longtemps pour vérifier son assertion. Il avait péri le matin où des corsaires avaient pris la *Sternelle* à l'abordage.

Quentyn avait perdu deux amis, ce même jour – William Wells, avec ses taches de rousseur et ses dents en désordre, intrépide avec une lance, et Cletus Ferboys, bel homme malgré son strabisme, toujours à courir, toujours à rire. Cletus avait été l'ami le plus cher de Quentyn pendant une moitié de sa vie, un frère à tous égards, sinon par le sang. « Donne un baiser à ta femme pour moi », lui avait chuchoté Cletus, juste avant de mourir.

Les corsaires avaient lancé l'abordage dans les ténèbres qui précèdent l'aube, alors que la *Sternelle* flottait à l'ancre au large des Terres Disputées. L'équipage les avait repoussés, au prix de douze vies. Les marins avaient ensuite dépouillé les cadavres des corsaires de leurs bottes, de leurs ceinturons et de leurs armes, partagé le contenu de leurs bourses, arraché les pierres précieuses à leurs oreilles et les bagues à leurs doigts. Un des corps était tellement obèse que le coq du navire avait dû lui trancher les doigts au couperet afin de s'emparer de ses bagues. Il avait fallu trois hommes pour rouler le cadavre à la mer. On avait précipité les autres pirates à sa suite, sans prières ni cérémonie.

Ils avaient traité leurs propres morts avec plus de tendresse. Les marins avaient cousu les corps à l'intérieur de toiles, lestées de pierres en ballast, afin qu'ils coulent plus vite. Le capitaine de la *Sternelle* avait prononcé une prière avec son équipage pour l'âme de leurs amis défunts. Puis il s'était tourné vers ses passagers dorniens, les trois rescapés sur les six qui étaient montés à bord à Bourg-Cabanes. Même le mastodonte avait émergé, pâle, verdâtre, le pied vacillant, quittant les profondeurs de la cale pour rendre un dernier hommage. « L'un d'entre vous devrait dire quelques mots pour vos trépassés, avant que nous les donnions à la mer », suggéra le capitaine. Gerris s'en était chargé, mentant un mot sur deux, puisqu'il ne pouvait pas révéler la vérité sur leur compte, ni la raison de leur voyage.

*Les choses n'auraient pas dû s'achever ainsi, pour eux.* « Ce sera une histoire à raconter à nos petits-enfants », avait décrété Cletus le jour où ils avaient quitté le château de son père. Will avait fait une grimace en entendant ces mots et répondu : « Une histoire à raconter aux serveuses, tu veux dire, dans l'espoir qu'elles troussent leurs jupons. » Cletus lui avait flanqué une claque dans le dos. « Pour avoir des petits-enfants, faut des enfants. Pour avoir des enfants, faut trousser quelques jupons. » Plus tard, à Bourg-Cabanes, les Dorniens avaient bu à la santé de la future épouse de Quentyn, ri de quelques ribauderies sur sa future nuit de noces, et parlé des merveilles qu'ils allaient voir, des exploits qu'ils allaient accomplir, de la gloire qu'ils allaient remporter. *Tout ce qu'ils y avaient gagné, c'était un sac en toile de voile lesté de pierres pour ballast.*

Malgré tout le chagrin qu'il ressentait pour Will et Cletus, c'était la perte du mestre qui affectait le plus vivement Quentyn. Kaedry parlait couramment les langues de toutes les cités libres, et même le ghiscari abâtardi qu'emploient les hommes sur les côtes de la baie des Serfs. « Mestre Kaedry vous accompagnera, lui avait déclaré son père, la nuit de leur départ. Écoute ses avis. Il a consacré la moitié de sa vie à l'étude des neuf Cités libres. » Quentyn se demandait si leur situation n'aurait pas été facilitée avec lui, ici, pour les guider.

« Je vendrais ma mère pour un souffle de brise, se plaignit Gerris tandis qu'ils roulaient à travers la foule des quais. Pas encore midi, et il fait moite comme dans le con de la Pucelle. Je déteste cette ville. »

Quentyn partageait son sentiment. La morne touffeur de Volantis sapait ses forces et le laissait avec une impression de crasse. Le pire, c'était de savoir que la nuit n'apporterait aucun soulagement. Dans les hautes pâtures au nord des domaines de lord Ferboys, l'air était frais et sec en permanence après la tombée de la nuit, si chaud qu'ait pu être la journée. Pas ici. À Volantis, la nuit était presque aussi étouffante que le jour.

« Demain, la *Déesse* prend la mer pour la Nouvelle-Ghis, lui rappela Gerris. Ça nous rapprocherait un peu.

— La Nouvelle-Ghis est une île, et un port bien plus petit qu'ici. Nous serions plus près, certes, mais nous pourrions nous

y retrouver bloqués. Et la Nouvelle-Ghis s'est alliée aux Yunkaïis. » La nouvelle n'avait pas surpris Quentyn. La Nouvelle-Ghis et Yunkaï étaient deux cités ghiscaries. « Si Volantis se mêlait de les rejoindre...

— Nous devons trouver un navire ouestrien, suggéra Gerris, un marchand de Port-Lannis ou de Villevieille.

— Il en vient peu jusqu'ici, et ceux qui le font chargent leurs cales de soie et d'épices de la mer de Jade, avant de rentrer chez eux.

— Un navire braavien, peut-être ? On a signalé des voiles pourpres jusqu'à Asshaï et aux îles de la mer de Jade.

— Les Braaviens descendent d'esclaves évadés. Ils ne commercent pas dans la baie des Serfs.

— Aurait-on assez d'or pour *acheter* un navire ?

— Et qui le pilotera ? Toi ? Moi ? » Les Dorniens n'avaient jamais été un peuple de marins, pas depuis que Nymeria avait brûlé ses dix mille vaisseaux. « Les mers qui entourent Valyria sont dangereuses, et grouillent de corsaires.

— Les corsaires, j'en ai eu mon content. N'achetons pas de navire. »

*Ce n'est toujours qu'un jeu, pour lui, s'aperçut Quentyn, sans différence avec la fois où il mena six d'entre nous dans les montagnes trouver l'ancien repaire du Roi Vautour.* Il n'était pas dans la nature de Gerris Boisneau d'imaginer qu'ils puissent échouer, et moins encore qu'ils puissent périr. Même la perte de trois amis n'avait pas réussi à l'assagir, apparemment. *Il me laisse ce soin. Il sait que je suis aussi prudent de nature qu'il est téméraire.*

« Peut-être que le mastodonte a raison, suggéra ser Gerris. La mer, je lui pisse dessus ! On peut achever le voyage par voie de terre.

— Tu sais bien pourquoi il dit ça. Il préférerait mourir que de poser à nouveau le pied sur un bateau. » Le mastodonte avait souffert du vert-mal chaque jour de leur voyage. À Lys, il avait mis quatre jours pour recouvrer ses forces. Ils avaient dû prendre une chambre à l'auberge afin que mestre Kaedry puisse le caler dans un lit de plume et lui donner la becquée de

bouillons et de potions jusqu'à ce que le rose lui revienne aux joues.

On pouvait atteindre Meereen par voie de terre, certes. Les anciennes routes valyriennes les y conduiraient. *Les routes des dragons*, appelait-on les grandes voies empierrées des Possessions, mais celle qui courait vers l'est de Volantis à Meereen avait gagné un nom plus sinistre : *la route des démons*.

« La route des démons est dangereuse, et trop *lente*, répondit Quentyn. Tywin Lannister enverra ses propres hommes contre la reine dès que la nouvelle de son existence parviendra à Port-Réal. » Son père en avait eu la conviction. « Ils arriveront l'arme au poing. S'ils l'atteignent les premiers...

— Espérons que ses dragons les renifleront et les dévoreront, répliqua Gerris. Bon, s'il n'y a pas moyen de trouver de bateau et que vous refusez que nous partions à cheval, autant prendre la mer et retourner à Dorne. »

*Rentrer tout piteux à Lancehélion, la queue entre les jambes ?* Jamais Quentyn ne pourrait affronter la déception de son père, et les Aspics des Sables l'écraseraient de leur mépris. Doran Martell avait placé entre ses mains le destin de Dorne ; il ne pouvait pas échouer, pas tant qu'il vivait encore.

Des ondulations de chaleur montaient de la rue tandis que le *hathay* grinçait et cahotait sur ses roues cerclées de fer, parant leur environnement d'un caractère onirique. Parmi les entrepôts et les quais, des boutiques et des étals de maintes sortes encombraient le front de mer. Ici on pouvait acheter des huîtres fraîches, là des fers et des menottes, là des pièces de *cyvosse* sculptées dans l'ivoire et le jade. Il y avait aussi des temples, où les marins venaient sacrifier à des dieux étrangers, côte à côte avec des maisons de plaisir où les femmes hélaient depuis leurs balcons les hommes de passage en contrebas. « Regardez-moi celle-là, le pressa Gerris, alors qu'ils longeaient un tel établissement. Je crois qu'elle en pince pour vous. »

*Et combien coûte l'amour d'une putain ?* À vrai dire, les filles désarçonnaient Quentyn, surtout lorsqu'elles étaient jolies.

En arrivant à Ferboys, il s'était amouraché d'Ynys, l'aînée des filles de lord Ferboys. Bien qu'il n'ait jamais soufflé mot de

ses sentiments, il avait caressé ce rêve des années... jusqu'au jour où on l'avait envoyée épouser ser Ryon Allyrion, l'héritier de la Gracedieu. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait un garçon qui lui tétait le sein et un autre qui s'agrippait à ses jupes.

Après Ynys, il y avait eu les jumelles Boisleau, deux jeunes pucelles aux cheveux fauves qui adoraient chasser au faucon et à courre, escalader les rochers et faire rougir Quentyn. L'une des deux lui avait donné son premier baiser, mais il n'avait jamais su laquelle. Comme filles d'un chevalier fieffé, les jumelles étaient de trop basse naissance pour se marier avec lui, mais Cletus n'avait pas estimé cette raison suffisante pour cesser de les embrasser. « Une fois marié, tu pourras en prendre une comme maîtresse. Voire les deux, pourquoi pas ? » Mais Quentyn avait vu plusieurs raisons pour ne pas le faire, aussi s'était-il efforcé par la suite d'éviter les jumelles, et il n'y avait jamais eu de second baiser.

Plus récemment, la benjamine de lord Ferboys s'était mis en tête de le suivre à travers tout le château. Gwyneth n'avait que douze ans, une petite fluette dont les yeux sombres et les cheveux bruns la singularisaient dans cette maison de blonds aux yeux bleus. Mais elle était fine, aussi vive avec les mots qu'avec ses mains, et aimait affirmer à Quentyn qu'il devait patienter, le temps qu'elle s'épanouisse, afin qu'elle puisse l'épouser.

Cela, c'était avant que le prince Doran le convoque dans les Jardins Aquatiques. Et à présent, la plus belle femme du monde attendait à Meereen, et il avait l'intention d'accomplir son devoir et de la prendre pour femme. *Elle ne refusera pas. Elle honorera l'accord.* Daenerys Targaryen aurait besoin de Dorne pour remporter les Sept Couronnes, et cela signifiait qu'elle aurait besoin de lui. *Mais cela ne veut pas dire qu'elle m'aimera pour autant. Je pourrais même lui déplaire.*

La rue tournait à la rencontre du fleuve et de la mer, et là, le long du virage, divers vendeurs d'animaux étaient agglutinés ensemble, proposant des lézards joyaux, des serpents corail géants et d'agiles petits singes avec des queues annelées et

d'habiles mains roses. « Peut-être qu'un singe plairait à ta reine d'argent », suggéra Gerris.

Quentyn n'avait aucune idée de ce que Daenerys Targaryen pourrait aimer. Il avait promis à son père de la ramener à Dorne, mais se demandait de plus en plus s'il était à la hauteur de la tâche.

*Je n'ai jamais voulu ça*, se dit-il.

De l'autre côté du vaste flot de la Rhoyme, il voyait le Mur Noir édifié par les Valyriens à l'époque où Volantis n'était qu'une colonie de leur empire : un grand ovale de pierre fondue haut de deux cents pieds et si large que six chariots à quatre chevaux pouvaient galoper de front au sommet, comme ils le faisaient chaque année, lors des courses commémorant la fondation de la cité. Ni les étrangers ni les affranchis n'avaient l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte du Mur Noir sinon sur l'invitation de ceux qui y vivaient, les fils de l'Ancien Sang qui pouvaient remonter leur lignée jusqu'à Valyria elle-même.

Par ici, la circulation était plus dense. Ils approchaient de l'extrémité ouest du Long Pont, qui réunissait les deux moitiés de la ville. Charrettes, carrioles et *hathays* congestionnaient les rues, empruntant tous le pont dans les deux sens. Partout une foison d'esclaves, comme des cafards, galopaient aux affaires de leurs maîtres.

Pas loin de la place des Poissonniers et du Comptoir des Marchands, des cris jaillirent d'une rue adjacente, et une dizaine de piqueurs immaculés en armure ouvragée et manteau en peau de tigre semblèrent surgir de nulle part, écartant tout le monde à grands signes de bras pour que le triarque puisse circuler au sommet de son éléphant, un géant à peau grise, caparaçonné d'une armure émaillée qui battait doucement au rythme de ses mouvements, le castel sur son dos si haut qu'il frôlait le faîte de l'arche de pierre ornementale sous laquelle il passait. « Les patriarches sont considérés comme des êtres d'un statut si élevé que leurs pieds ne doivent pas toucher le sol au cours de leur année de service, expliqua Quentyn à son compagnon. Ils se déplacent partout à dos d'éléphant.

— En bloquant les rues et en laissant le commun des mortels que nous sommes se dépêtrer de leurs piles de bouse,

commenta Gerris. Pourquoi Volantis a besoin de trois princes alors que Dorne se débrouille avec un seul, je ne le comprendrai jamais.

— Les triarques ne sont ni des rois ni des princes. Volantis est une Possession, comme l'antique Valyria. Tous les propriétaires terriens libres en partagent le gouvernement. Même les femmes ont le droit de vote, à condition de posséder une terre. Les trois triarques sont choisis parmi les nobles familles capables de prouver une descendance ininterrompue depuis l'ancienne Valyria, pour servir jusqu'au premier jour de l'an. Et tout cela, tu le saurais si tu t'étais donné la peine de lire le livre que mestre Kaedry t'a offert.

— Il n'y avait pas d'illustrations.

— Il y avait des cartes.

— Ça ne compte pas, les cartes. S'il m'avait dit que ça parlait de tigres et d'éléphants, j'aurais pu m'y risquer. J'ai soupçonné son bouquin d'être une chronique historique. »

Lorsque leur *hathay* atteignit la limite de la place des Poissonniers, leur éléphant leva sa trompe et produisit un son de cor, comme une énorme oie blanche, rechignant à plonger dans l'encombrement de charrettes, de palanquins et de piétons devant lui. Leur conducteur l'encouragea du talon et le maintint en mouvement.

Les poissonnières étaient présentes en force, criant la prise du matin. Au mieux, Quentyn comprenait un mot sur deux, mais point besoin de connaître la langue pour identifier les poissons. Il vit de la morue, du voilier et des sardines, des barils de moules et de praires. Le long d'un étal étaient accrochées des anguilles. Un autre exposait une tortue géante, suspendue par les pattes au bout de chaînes de fer, lourde comme un cheval mort. Des crabes se démenaient dans des tonneaux de saumure et d'algues. Plusieurs vendeurs faisaient frire des portions de poisson avec des oignons et des betteraves, ou vendaient un ragoût de poisson poivré dans de petits pots en fer.

Au centre de la place, sous la statue fissurée et décapitée d'un défunt triarque, une foule avait commencé à s'assembler autour de nains en représentation. Les petits hommes étaient affublés d'armures de bois, chevaliers miniatures se préparant

pour une joute. Quentyn en vit un enfourcher un chien, tandis que l'autre sautait sur le dos d'un cochon... pour glisser et tomber tout de go, salué par des rires épars.

« Ils ont l'air comique, jugea Gerris. On s'arrête pour les regarder se battre ? Cela vous ferait du bien de rire, Quent. Vous avez la tête d'un vieillard qui n'a pas été à la selle depuis six mois. »

*J'ai dix-huit ans, six de moins que toi*, songea Quentyn. *Je ne suis pas un vieillard*. À voix haute, il répondit : « Je n'ai nul besoin de nains comiques. Sauf s'ils possèdent un navire.

— Un tout petit, je dirais. »

Haut de trois étages, le Comptoir des Marchands dominait les quais, les débarcadères et les entrepôts qui l'entouraient. Ici, des négociants de Villevieille et Port-Réal se mêlaient à leurs collègues de Braavos, Pentos et Myr, avec des Ibbéniens velus, de pâles voyageurs de Qarth, des Estiviens d'un noir de charbon avec leurs manteaux de plumes typiques des îles d'Été, et même des ensorceleurs d'ombres d'Asshai-lès-l'Ombre.

Quand Quentyn descendit du *hathay*, il sentit sous ses pieds la chaleur des pavés, même à travers le cuir de ses bottes. Devant le Comptoir des Marchands on avait dressé à l'ombre, sur des tréteaux, une table décorée avec des fanions rayés bleu et blanc qui frémissaient à chaque souffle d'air. Quatre épées-louées au regard dur traînaient autour de la table, hélant tous les hommes et les garçons qui passaient. *Des Erre-au-Vent*, reconnut Quentyn. Les sergents cherchaient de la chair fraîche pour garnir leurs rangs avant de prendre la mer pour la baie des Serfs. *Et chacun de ceux qui signent avec eux représente une autre épée pour Yunkaï, une autre lame visant à boire le sang de ma future.*

Un des Erre-au-Vent les interpella. « Je ne parle pas votre langue », lui répondit Quentyn. Certes, il savait lire et écrire le haut valyrien, mais le pratiquait peu à l'oral. La pomme volante avait roulé loin de son arbre valyrien d'origine.

« Ouestriens ? riposta l'homme, dans la Langue Commune.

— Dorniens. Mon maître vend du vin.

— Ton maître ? Envoie-le se faire foutre. T'es esclave ? Viens chez nous, tu s'ras ton propre maître. Tu veux pas crever dans



ton lit ! Nous, on t'enseignera l'épée et la lance. T'iras à cheval à la bataille, auprès du Prince en Guenilles, et tu rentreras chez toi plus riche qu'un lord. Les garçons, les filles, l'or, tout c' que tu voudras, si t'as les couilles pour le crocher. On est les Erre-au-Vent et la déesse massacre, on l'encule ! »

Deux des mercenaires entonnèrent une chanson, beuglant les paroles d'un air de marche. Quentyn en comprit assez long pour saisir l'idée générale. *On est les Erre-au-Vent*, chantaient-ils. *Vent, souffle-nous vers l'Orient, et la baie des Serfs, le Roi Boucher, on le tuera, la Reine Dragon, on la baisera.*

« Si nous avons encore Cletus et Will avec nous, nous pourrions revenir avec le mastodonte et les tuer tous », commenta Gerris.

*Cletus et Will sont morts.* « Ne fais pas attention à eux », fit Quentyn. Les mercenaires lancèrent des quolibets dans leur dos tandis qu'ils poussaient les portes du Comptoir des Marchands, les narguant en les traitant de poltrons avec du jus de navet dans les veines et de fillettes effrayées.

Le mastodonte les attendait dans leurs appartements au premier étage. Même si l'auberge leur avait été chaudement recommandée par le maître de la *Sternelle*, cela ne voulait pas dire que Quentyn était disposé à laisser leurs biens et leur or sans surveillance. Il y avait des voleurs, des rats et des putains dans tous les ports, et à Volantis plus que dans la plupart.

« J'étais prêt à partir à votre recherche », leur annonça ser Archibald Ferboys en faisant coulisser la barre pour les laisser entrer. C'était son cousin Cletus qui avait commencé à l'appeler *le mastodonte*, surnom amplement mérité. Arch mesurait six pieds et demi, avait une large carrure, une énorme bedaine et des jambes massives comme des troncs d'arbre, des mains grandes comme des jambons et, pour ainsi dire, pas de cou. Une maladie d'enfance avait fait tomber tous ses cheveux. Son crâne chauve évoquait à Quentyn un rocher rose et lisse. « Alors, demanda-t-il, il a dit quoi, le contrebandier ? On l'a, not' bateau ?

— Navire, rectifia Quentyn. Oh certes, il nous prendra à bord, mais uniquement jusqu'au plus proche enfer. »

Gerris s'assit sur un lit avachi et retira ses bottes. « Les charmes de Dorne me paraissent sans cesse plus séduisants.

— Je continue à dire qu'on ferait mieux de suivre la route des démons, riposta le mastodonte. Y a peut-être pas tant de risques qu'on le raconte. Et puis, si y en a, ça n'en rapportera que plus de gloire à ceux qui s'y aventurent. Qui oserait s'en prendre à nous ? Le Buveur avec son épée, moi avec ma masse, c'est plus qu'un démon pourrait digérer.

— Et si Daenerys était morte avant que nous parvenions jusqu'à elle ? insista Quentyn. Il nous faut un navire. Même si c'est l'*Aventure*. »

Gerris se mit à rire. « Daenerys doit vraiment vous allécher plus que je ne le savais, si vous êtes prêt à endurer des mois une telle puanteur. Au bout de trois jours, je les implorerais de m'achever. Non, mon prince, de grâce, pas l'*Aventure*.

— Tu as un meilleur moyen ? s'enquit Quentyn.

— Oui. Il m'est tout juste venu à l'idée. Il comporte des risques, et ce n'est pas ce qu'on pourrait trouver de plus honorable, je vous l'accorde... Mais il vous mènera à votre reine plus vite que la route des démons.

— Explique », demanda Quentyn Martell.

## JON

Jon Snow relut la lettre jusqu'à ce que les mots commencent à se brouiller et à se mélanger ensemble. *Je ne peux pas signer ça. Je m'y refuse.*

Il faillit brûler le parchemin sur-le-champ. Il préféra boire une gorgée de bière, le fond de la demi-coupe qui restait de son souper en solitaire de la veille au soir. *Il faut que je signe. Ils m'ont choisi comme lord Commandant. Le Mur est à moi, et la Garde aussi. La Garde de Nuit ne prend pas parti.*

Lorsque Edd-la-Douleur Tallett ouvrit la porte pour lui annoncer que Vère attendait dehors, ce fut un soulagement. Jon mit de côté la lettre de mestre Aemon. « Je vais la recevoir. » Il redoutait l'entrevue. « Trouve-moi Sam. Je veux lui parler, ensuite.

— Il doit être fourré dans ses livres. Mon vieux septon me disait que les livres, c'est des morts qui parlent. Moi, je vous le dis, les morts feraient mieux de se taire. Personne a envie d'entendre les jacasseries d'un mort. » Edd-la-Douleur s'en fut marmottant on ne savait quoi sur les vers et les araignées.

Lorsque Vère entra, elle tomba aussitôt à genoux. Jon contourna la table et vint la relever. « Tu n'as pas besoin de t'agenouiller devant moi. C'est juste pour les rois. » Bien qu'épouse et mère, Vère lui semblait toujours à moitié une enfant, une mince pauvrete emmitouflée dans un des vieux manteaux de Sam. Le vêtement flottait tellement sur elle qu'elle aurait pu dissimuler plusieurs autres filles sous ses replis. « Les nourrissons vont bien ? » lui demanda-t-il.

La sauvageonne sourit timidement par-dessous sa cagoule. « Oui-da, m'sire. J'avais peur de pas avoir assez de lait pour tous les deux, mais plus qu'ils têtent et plus que j'en ai. Ils sont gaillards.

— J'ai une dure affaire à t'apprendre. » Il faillit dire à *te demander*, mais se reprit au tout dernier moment.

« C'est Mance ? Val a supplié le roi de l'épargner. Elle a dit qu'elle se laisserait épouser par un agenouillé et qu'elle lui couperait même pas la gorge, pour peu que Mance, y vive. L'aut' Seigneur des Os, lui, on va l'épargner. Craster a toujours juré qu'il le tuerait si jamais y se montrait dans le donjon. Mance a jamais fait la moitié de c' qu'a fait çui-là. »

*Tout ce qu'a fait Mance, c'est mener une armée contre le royaume qu'il avait autrefois juré de protéger.* « Mance a prononcé nos serments, Vère. Puis, il a retourné son manteau, épousé Della et s'est couronné Roi-d'au-delà-du-Mur. Sa vie repose entre les mains du roi, à présent. Ce n'est pas de lui que nous devons parler. Mais de son fils. Du petit de Della.

— Le marmot ? » Sa voix trembla. « Il a jamais rompu de serment, m'sire. Il dort, il pleure, il tête, v'là tout ; il a jamais rien fait d'mal à personne. La laissez pas le brûler. Sauvez-le, par pitié.

— Toi seule peux le faire, Vère. » Jon lui expliqua comment.

Une autre femme aurait poussé des hurlements, l'aurait dédié aux sept enfers. Une autre femme aurait pu se ruer sur lui dans sa fureur, le gifler, lui flanquer des coups de pied, lui crever les yeux avec les ongles. Une autre femme aurait pu lui balancer son défi au visage.

Vère secoua la tête. « Non. J' vous en prie, non. »

Le corbeau saisit le mot. « *Non* », hurla-t-il.

« Refuse et le garçon finira brûlé. Pas demain, ni le jour d'après... Mais bientôt, sitôt que Mélisandre aura besoin de réveiller un dragon, de lever la tempête ou de jeter un autre sort qui exige le sang d'un roi. Mance ne sera plus que cendres et os, à ce moment-là, aussi exigera-t-elle son fils pour les flammes, et Stannis ne le lui refusera pas. Si tu n'emportes pas le petit, *elle le fera brûler.*

— J' partirai, déclara Vère. J' l'emporterai, j' les prendrai tous les deux, le fils de Della et le mien. » Des larmes roulaient sur ses joues. Sans la façon dont la bougie les faisait luire, Jon n'aurait jamais su qu'elle pleurait. *Les épouses de Craster ont enseigné à leurs filles à verser leurs larmes dans l'oreiller. Peut-être sortaient-elles pour pleurer, bien loin des poings de Craster.*

Jon referma les doigts de sa main d'épée. « Emporte les deux garçons, et les gens de la reine chevaucheront à tes trousses pour te ramener ici. Le petit brûlera quand même... et toi avec lui. » *Si je la réconforte, elle risque de croire que les larmes peuvent m'émouvoir. Il faut qu'elle comprenne que je ne céderai pas.* « Tu prendras un seul garçon, et ce sera celui de Della.

— Une mère peut pas abandonner son fils, sans être maudite à jamais. Pas un *fils*. On l'a *sauvé*, Sam et moi. Pitié. Pitié, m'sire. On l'a sauvé du froid.

— À ce qu'on raconte, mourir de froid est presque une mort paisible. Le feu, en revanche... tu vois la chandelle, Vère ? »

Elle regarda la flamme. « Oui.

— Touche-la. Place ta main au-dessus de la flamme. »

Ses grands yeux marron s'agrandirent encore. Elle ne bougea pas.

« Fais-le. » *Tue l'enfant.* « Tout de suite. »

En tremblant, la jeune femme tendit la main, la tint largement au-dessus de la flamme dansante de la chandelle.

« Plus bas. Laisse-la t'embrasser. »

Vère baissa la main. D'un pouce. De deux. Lorsque la flamme lui lécha la chair, elle retira vivement la main et éclata en sanglots.

« Le feu est une méchante manière de mourir. Della est morte pour donner la vie à cet enfant, mais tu l'as nourri, tu l'as chéri. Tu as sauvé ton propre fils de la glace. À présent, sauve le sien du feu.

— Alors, c'est mon bébé qu'ils f'ront brûler. La femme rouge. Si elle ne peut pas avoir celui de Della, elle f'ra brûler le mien.

— Ton fils n'a pas du sang de roi. Mélisandre n'a rien à gagner en le donnant au feu. Stannis veut que le peuple libre combatte pour lui, il ne fera pas brûler un innocent sans raison valable. Ton garçon ne risquera rien. Je lui trouverai une nourrice et il sera élevé ici, à Châteaunoir, sous ma protection. Il apprendra à chasser et à monter à cheval, à se battre avec une épée, une hache et un arc. Je veillerai même à ce qu'on lui apprenne à lire et à écrire. » Ça plairait à Sam. « Et quand il

sera assez grand, il apprendra la vérité sur sa naissance. Il aura toute liberté d'aller à ta recherche si tel est son désir.

— Z'en ferez un corbac. » Elle essuya ses larmes du revers d'une petite main pâle. « J' veux pas, j' veux pas. »

*Tue l'enfant*, se dit Jon. « Tu le dois. Sinon, je te le promets, le jour où ils feront brûler le petit de Della, le tien mourra également.

— *Mourra*, hurla le corbeau du Vieil Ours. *Mourra, raa, raa.* »

La fille restait assise, recroquevillée et comme rétrécie, à fixer la flamme de la chandelle, des larmes brillant dans ses yeux. Finalement, Jon trancha : « Tu as ma permission de partir. Ne parle de rien, mais veille à être prête au départ une heure avant l'aube. Mes hommes viendront te chercher. »

Vère se remit debout. Pâle et muette, elle s'en fut, sans jamais regarder en arrière vers lui. Jon entendit ses pas, tandis qu'elle traversait en hâte l'armurerie. Elle courait presque.

Quand il alla fermer la porte, Jon vit Fantôme étendu sous l'enclume, en train de rogner un os de bœuf. Le gros loup-garou blanc leva les yeux à son approche. « Il était grand temps que tu reviennes. » Il retourna à son fauteuil, pour relire une fois de plus la lettre de mestre Aemon.

Samwell Tarly apparut quelques instants plus tard, agrippant une pile de livres. Il n'était pas plus tôt entré que le corbeau de Mormont vola sur lui en réclamant du grain. Sam fit de son mieux pour le satisfaire en présentant du blé puisé dans le sac auprès de la porte. Le corbeau, lui, fit de son mieux pour lui percer la paume en picorant. Sam piaula, l'oiseau s'enleva dans un claquement d'ailes, le blé se répandit. « Est-ce que ce salopard t'a déchiré la peau ? » demanda Jon.

Sam retira avec précaution son gant. « Tu parles. Je suis *en sang*.

— Nous versions tous le nôtre pour la Garde. Mets des gants plus épais. » D'un pied, Jon poussa une chaise vers lui. « Assieds-toi, puis jette-moi un coup d'œil là-dessus. » Il tendit le parchemin à Sam.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un bouclier de papier. »

Sam lut lentement. « Une lettre pour le roi Tommen ? »

— À Winterfell, mon frère Bran et lui s'affrontèrent un jour avec des épées de bois, dit Jon en se ressouvenant. On avait tellement matelassé Tommen qu'il avait l'air d'une oie farcie. Bran lui fit mordre la poussière. » Il alla à la fenêtre et ouvrit les volets d'une poussée. Au-dehors, l'air était froid et ravigotant, malgré le gris terne du ciel. « Seulement, Bran est mort, et ce rondouillard de Tommen occupe le Trône de Fer, avec son minois rose et une couronne nichée dans ses boucles d'or. »

La remarque s'attira un coup d'œil bizarre de Sam, et pendant un instant il donna l'impression de vouloir dire quelque chose. Mais il déglutit et revint au parchemin. « Tu n'as pas signé la lettre... »

Jon secoua la tête. « Le Vieil Ours a demandé cent fois de l'aide au Trône de Fer. On lui a expédié Janos Slynt. Aucune lettre au monde n'incitera les Lannister à nous aimer mieux. À plus forte raison lorsqu'ils apprendront que nous avons soutenu Stannis.

— Uniquement pour défendre le Mur, pas en partisans de sa rébellion. Et c'est bien ce qui est *dit* là.

— La différence risque d'échapper à lord Tywin. » Jon reprit sèchement la missive. « Pourquoi aurait-il envie de nous aider maintenant ? Il ne l'a jamais fait avant.

— Eh bien, il n'aura sûrement pas envie de laisser se répandre le bruit que Stannis s'est mis en campagne pour la défense du royaume pendant que le roi Tommen s'amusait avec ses joujoux. Cela n'aboutirait qu'à faire retomber l'opprobre sur la maison Lannister.

— Ce n'est pas l'opprobre que je veux faire fondre sur la maison Lannister, c'est la mort et la destruction. » Jon cita la lettre. « *La Garde de Nuit ne prend point de part aux guerres des Sept Couronnes. Notre foi est jurée au royaume, et le royaume se trouve actuellement exposé au pire des périls. Stannis Baratheon nous seconde contre nos adversaires d'au-delà du Mur, mais nous n'en sommes pas pour autant ses hommes...* »

Sam se tortilla sur son siège. « Enfin, c'est vrai. Nous ne le sommes *pas*, si ? »

— J'ai donné à Stannis les vivres, le couvert et Fort-Nox, plus l'autorisation d'installer des gens du peuple libre dans le Don. C'est tout.

— Lord Tywin dira que c'est trop.

— Stannis prétend que ce n'est pas assez. Plus tu donnes à un roi, plus s'accroissent ses exigences. Nous marchons sur un pont de glace entre deux abîmes. Faire plaisir à un seul roi n'est déjà pas facile, en contenter deux confine à l'impossible.

— Oui, mais si... Si les Lannister devaient finir par l'emporter et que lord Tywin décide que nous avons trahi Tommen en aidant Stannis, cela pourrait bien signifier la fin de la Garde de Nuit. Il dispose de l'appui des Tyrell et, avec eux, de toute la puissance de Hautjardin. Ce, sans oublier qu'il a bel et bien vaincu lord Stannis sur la Néra.

— La Néra n'a été qu'une seule bataille. Robb a gagné toutes les siennes et a néanmoins perdu la vie. Si Stannis réussit à soulever le Nord... »

Sam hésita, puis il dit : « Les Lannister ont des Nordiens à eux : lord Bolton et son bâtard de fils.

— Stannis a les Karstark. S'il peut également faire fond sur Blancport...

— Si, souligna Sam. Sinon, messire... Mieux vaut même un bouclier de papier que pas de bouclier du tout.

— Je le présume, effectivement. » *Aemon et lui, tous les deux.* Il avait vaguement espéré que Sam Tarly verrait les choses différemment. *Ce n'est que de l'encre et du parchemin.* Résigné, il saisit la plume et parapha. « Passe-moi la cire à cacheter. » *Avant que je change d'avis.* Sam s'empressa d'obéir. Jon apposa le sceau du lord Commandant et lui tendit la lettre. « Emporte-moi ça pour mestre Aemon quand tu t'en iras, et dis-lui de le faire délivrer à Port-Réal par un de ses corbeaux.

— Je n'y manquerai pas. » Sam semblait soulagé. « Et si je puis me permettre une question, messire... J'ai vu Vère sortir d'ici. Elle était au bord des larmes.

— Elle était venue de la part de Val implorer à nouveau la grâce de Mance Rayder », mentit Jon, puis ils discutèrent un moment de Mance, de Stannis et de Mélisandre d'Asshaï,



jusqu'à ce que le corbeau ait picoré le dernier grain de blé et hurle : « *Sang.* »

« Je fais partir Vère, annonça Jon. Avec le petit. Il va nous falloir trouver une autre nourrice pour son frère de lait.

— D'ici là, le lait de chèvre devrait aller. C'est meilleur pour les nouveau-nés que celui de vache. » Parler de seins embarrassait clairement Sam, et il se mit subitement à discourir d'histoire, et de jeunes commandants qui avaient vécu et étaient morts des centaines d'années plus tôt. Jon lui coupa la parole : « Laisse ces vains détails pour m'en fournir d'utiles. Parle-moi de notre ennemi.

— Les Autres. » Sam s'humecta les lèvres. « Les annales les mentionnent bien, mais moins souvent que je ne l'aurais cru. C'est-à-dire celles du moins que j'ai pu découvrir et consulter. Beaucoup plus nombreuses étant, je le sais, celles que je n'ai toujours pas trouvées. Certains des volumes plus vieux tombent en morceaux. Les pages s'émiettent dès que j'essaie de les tourner. Quant aux bouquins remontant *réellement* à la plus haute antiquité... de deux choses l'une, ou bien ils se sont totalement réduits en poudre, ou bien ils reposent enfouis dans un endroit où je n'ai pas encore fourré le nez, à moins que... Eh bien, ça se pourrait, quoi, que ce genre de bouquins-là, il n'y en ait pas, n'y en ait jamais eu. Les chroniques les plus anciennes que nous possédions ont été rédigées après l'arrivée des Andals à Westeros. Comme les Premiers Hommes nous ont uniquement laissé des runes gravées sur des pierres, ce que nous nous figurons savoir tant sur l'Époque Héroïque que sur l'Âge de la Prime Aube et sur la Longue Nuit nous vient des transcriptions de récits oraux faites par des septons des milliers d'années plus tard. Il est des archimestres, à la Citadelle, pour contester l'ensemble en bloc. Ces vieilles fables foisonnent de rois qui régnèrent des centaines d'années, et de chevaliers en quête d'aventures un millénaire avant qu'il n'existe des chevaliers... Mais ces contes, tu les connais, Brandon le Bâtisseur, Symeon Prunelles Étoilées, le Roi de la Nuit... Et nous avons beau prétendre que tu es le neuf cent quatre-vingt-dix-huitième lord Commandant de la Garde de Nuit, la plus ancienne liste que j'aie retrouvée fait état de six cent soixante-

quatorze commandants, ce qui suggère qu'elle fut dressée pendant...

— Le déluge, coupa Jon. Tes paperasses disent quoi, au sujet des Autres ?

— Il y est question de verredragon. Jadis, les enfants de la forêt avaient coutume, à l'Époque Héroïque, d'offrir à la Garde de Nuit, chaque année, une centaine de poignards d'obsidienne. Pour ce qui est des Autres, ils surviennent lorsqu'il fait froid, la plupart des contes en sont d'accord. Si ce n'est plutôt leur survenue qui provoque le froid. Il leur arrive de faire leur apparition durant des tempêtes de neige, et ils disparaissent dès que le ciel s'éclaircit. Ils se dérobent à la lumière du soleil et surgissent à l'approche de la nuit. Si ce n'est plutôt leur approche qui suscite la nuit tombante. Certaines des fables leur font chevaucher des charognes. Ours ou loups-garous, mammouths ou chevaux, qu'importe l'animal qu'ils chevauchent, pourvu seulement qu'il soit mort. Comme celui d'entre eux qui a tué P'tit Paul montait un cheval mort, voilà un détail dont on ne saurait nier la véracité. On rencontre également des récits qui parlent d'araignées de glace colossales. J'ignore évidemment ce qu'il faut entendre par là. Tout homme qui succombe au cours d'un combat contre les Autres doit être brûlé, faute de quoi c'est sous leur emprise qu'il se relèvera, mort, pour affronter ceux de son propre camp.

— Nous savions tout cela. La question qui se pose est : comment s'y prend-on pour les affronter ?

— Leur armure est à l'épreuve de la plupart des lames ordinaires, s'il faut en croire toutefois les contes, et les épées qu'ils manient eux-mêmes sont tellement froides qu'elles font littéralement exploser l'acier. Ils ont horreur du feu, en revanche, et ils sont vulnérables à l'obsidienne. Je suis tombé sur une chronique consacrée à la Longue Nuit, et selon laquelle le dernier héros massacrait des Autres avec une lame en acierdragon. Il leur était censément impossible d'y résister.

— De l'acierdragon ? » Le terme était nouveau, pour lui. « De l'acier *valyrien* ?

— C'est la première idée que j'ai eue, moi aussi.

— De sorte qu'il me suffirait de convaincre nos beaux seigneurs des Sept Couronnes de nous donner leurs lames valyriennes pour tout sauver ? Mais ça va être un jeu d'enfant ! » *Pas plus difficile que de leur demander de céder leur argent et leurs châteaux.* Il éclata d'un rire amer. « Est-ce que tes trouvailles t'ont révélé qui sont les Autres, d'où ils proviennent, quel est leur but ?

— Pas encore, messire, mais rien n'exclut que je ne me sois simplement fourvoyé dans le choix de mes lectures. C'est qu'il y a des centaines de volumes où je n'ai toujours pas jeté un œil. Accordez-moi davantage de temps et je trouverai tout ce qui peut l'être.

— Du temps, il n'y en a plus. Il faut que tu rassembles tes affaires, Sam. Tu vas toi aussi partir avec Vère.

— Partir ? » Sam le regarda, bouche bée, comme s'il ne comprenait pas le sens de ce mot. « Je vais m'en aller, moi ? À Fort-Levant, messire ? Ou bien... Pour où suis-je censé...

— Villevieille.

— *Villevieille* ? répéta Sam dans un pialement aigu.

— De même qu'Aemon.

— Aemon ? *Mestre* Aemon ? Mais... il est âgé de cent deux ans, messire, il ne saurait... Vous nous envoyez, lui *et* moi ? Les corbeaux, qui les soignera ? S'il y a quelqu'un de malade ou bien de blessé, qui est-ce qui...

— Clydas. Cela fait des années qu'il est avec Aemon.

— Clydas n'est qu'un auxiliaire, et ses yeux ne vont pas bien du tout. Il vous faut un *mestre*. Mestre Aemon est si fragile, un voyage par mer... Ça risquerait... Il est vieux, et...

— Ses jours vont être en danger. J'en suis pleinement conscient, Sam, mais les dangers qu'il court ici sont bien pires. Stannis connaît son identité. Si la femme rouge exige du sang royal pour mettre en œuvre ses sortilèges...

— Ah. » Les grosses joues de Sam parurent se vider de leur couleur.

« À Fort-Levant, Dareon se joindra à vous. Je me flatte que ses chansons nous vaudront dans le Sud un certain nombre de recrues. Le *Merle* vous mènera jusqu'à Braavos. De là, vous devrez régler vous-mêmes la question de votre embarquement

pour Villevieille. Quant à Vère, si tu te proposes encore à votre arrivée de revendiquer son marmot pour un bâtard de toi, dirige-les tout de suite sur Corcolline, elle et lui ; dans le cas contraire, Aemon s'arrangera pour la placer comme servante à la Citadelle.

— Mon b-b-bâtard. Oui, je... Ma mère et mes sœurs l'aideront à le dorloter. Dareon pourrait tout aussi bien que moi veiller à ce qu'ils arrivent à Villevieille. Je suis en... Je travaille mon tir avec Ulmer chaque après-midi, conformément à vos ordres... Enfin, sauf les jours où je suis dans les caves, mais vous m'avez chargé de trouver des renseignements sur les Autres. Le maniement de l'arc me fait mal aux épaules et me donne des ampoules aux doigts. » Il montra sa main à Jon. « Je continue de m'exercer quand même, malgré tout. Maintenant, j'arrive à toucher la cible plus souvent qu'à la rater, mais ça ne m'empêche pas encore de rester le plus mauvais archer qu'on ait jamais vu bander un arc. J'aime bien les histoires d'Ulmer, à part ça. Il faut absolument que quelqu'un les transcrive et les insère dans un livre.

— À toi de le faire. L'encre et le parchemin ne manquent pas, à la Citadelle, non plus que les arcs. Je compte bien que tu vas poursuivre ton entraînement. Sam, la Garde de Nuit possède des centaines d'hommes capables de décocher une flèche, mais juste une poignée qui sache lire ou écrire. Il faut absolument que ce soit toi qui deviennes mon nouveau mestre.

— Messire, je... Mon travail est ici, les bouquins...

— ... seront toujours là quand tu nous reviendras. »

Sam porta la main à sa gorge. « Messire, la Citadelle... On vous y fait disséquer des cadavres. Je ne peux pas porter de chaîne.

— Tu le peux. Tu le feras. Mestre Aemon est vieux et aveugle. Ses forces sont en train de l'abandonner. Qui prendra sa place lorsqu'il mourra ? Mestre Mullin, à Tour Ombreuse, est un martial plus qu'un érudit, et mestre Harmune à Fort-Levant, moins volontiers sobre qu'ivre mort.

— Si vous demandiez davantage de mestres à la Citadelle...

— J'en ai bien l'intention. Nous aurons besoin de tout un chacun. Il n'en est pas pour autant si facile de remplacer Aemon

Targaryen. » *Ça ne se passe pas comme je l'avais espéré.* Il savait que ce serait dur, avec Vère, mais il présumait que Sam serait heureux d'échanger les périls du Mur pour la tiédeur de Villevieille. « Et moi qui étais certain que l'idée te plairait, avoua-t-il, perplexe. Il y a tellement de livres, à la Citadelle, que l'espoir de les lire tous ne viendrait à personne au monde. Tu ferais merveille là-bas, Sam... Merveille, je le sais.

— Non. Je pourrais bouquiner tout mon soûl, mais... Un m-m-mestre se doit d'être un guérisseur et le... la seule vue du s-s-sang me donne envie de tomber dans les pommes. » Sa main tremblait, preuve de la vérité de ses mots. « Je suis Sam la Trouille, pas Sam l'Égorgeur.

— La trouille ? De quoi ? De te faire gronder par ces vieux machins d'archimestres ? Allons, Sam... Alors que tu as vu le Poing submergé par des essaims de spectres et des nuées de morts vivants aux mains noires et aux yeux d'un bleu fulgurant ! Alors qu'un Autre a péri de ta propre main !

— C'est le v-v-verredragon qui l'a tué, pas moi.

— Ta gueule », coupa Jon. Après Vère, il avait épuisé sa patience pour les craintes du gros garçon. « Tu as menti, trafiqué, comploté pour me faire lord Commandant. Tu *vas* m'obéir. Tu vas partir pour la Citadelle, tu vas t'y forger une chaîne, et, s'il te faut disséquer des cadavres, ainsi soit-il. Au moins, les cadavres, à Villevieille, ne feront pas d'objections.

— Messire, mon p-p-p-père, lord Randyll, il, il, il, il... La vie des mestres est une vie de *servitude*. Aucun rejeton de la maison Tarly ne portera jamais de chaîne. Les hommes de Corcolline ne font pas plus de courbettes qu'ils ne toilettent de nobliaux. Jon, il m'est impossible de désobéir à mon propre père. »

*Tue l'enfant, songea Jon. L'enfant en toi, et l'enfant en lui. Tue-les tous deux, foutre de bâtard.* « Tu n'as pas de père. Tu n'as que des frères. Que nous. Ta vie appartient à la Garde de Nuit. Alors, file fourrer tes caleçons dans un sac, avec celles de tes autres affaires que tu te soucies d'emporter à Villevieille. Ton départ a lieu une heure avant le lever du soleil. Et voici un ordre supplémentaire. À partir d'aujourd'hui, *fini* de te traiter de pleutre. Tu as affronté plus d'épreuves au cours de cette

dernière année que la plupart des hommes ne le font dans leur existence entière. Tu es capable d'affronter la Citadelle... Mais c'est en Frère Juré de la Garde de Nuit que tu l'affronteras. Il n'est pas en mon pouvoir de te commander d'être brave, mais te commander de cacher tes peurs, ce pouvoir, *je l'ai*. Tu as prononcé les formules sacramentelles, Sam. T'en souviens ?

— Je... Je vais essayer.

— Tu ne vas pas essayer. Tu vas obéir.

— *Obéir.* » Le corbeau de Mormont battit de ses grandes ailes noires.

Sam parut s'affaïsser. « Votre serviteur, messire. Est-ce que... est-ce que mestre Aemon est au courant ?

— L'idée provient de lui tout autant que de moi. » Jon lui ouvrit la porte. « Pas d'adieux. Moins il y a de gens avertis, mieux vaut. Une heure avant le point du jour, près du cimetière. »

Sam le fuit, exactement comme l'avait fait Vère.

Jon était las. *J'ai besoin de sommeil*. Il était resté debout la moitié de la nuit à scruter des cartes, rédiger des lettres et dresser des plans en compagnie de mestre Aemon. Même après qu'il s'était effondré sur sa couche étroite, le repos n'était pas venu aisément. Il savait ce qu'il aurait à affronter au cours de la journée et se retrouva à se tourner et se retourner sans fin tandis qu'il remâchait les derniers mots de mestre Aemon. « Permettez-moi, messire, de vous donner un dernier conseil, avait dit le vieillard, celui-là même que j'ai autrefois donné à mon frère lors de notre dernière séparation. Il avait trente-trois ans lorsque le Grand Conseil l'a choisi pour monter sur le Trône de Fer. Un homme fait, avec des fils, et cependant, par certains aspects, encore un enfant. L'Œuf avait en lui une innocence, une douceur que nous chérissions tous. *Tue l'enfant qui est en toi*, lui ai-je conseillé le jour où j'ai embarqué pour le Mur. *Pour gouverner, il faut être un homme. Un Aegon, pas un Œuf. Tue l'enfant et laisse naître l'homme.* » Le vieillard palpa le visage de Jon. « Tu as la moitié de l'âge qu'avait l'Œuf, et tu portes un fardeau plus cruel, je le crains. Ton commandement t'apportera peu de joie, mais je pense que tu as en toi la force d'accomplir ce

qui doit être fait. Tue l'enfant, Jon Snow. L'hiver est presque sur nous. Tue l'enfant et laisse naître l'homme. »

Jon revêtit sa cape et sortit. Il procédait chaque jour à une inspection de Châteaunoir, visitant les hommes de garde et écoutant leurs rapports de première main, observant Ulmer et ses élèves au pas de tir à l'arc, discutant de même façon avec les gens du roi qu'avec ceux de la reine, arpentant la glace au sommet du Mur pour considérer la forêt. Fantôme trotтинait à ses basques, une ombre blanche à son côté.

Kedge Œilblanc était de garde sur le Mur quand Jon effectua son ascension. Kedge avait connu une quarantaine d'anniversaires, dont trente sur le Mur. Il était aveugle de l'œil gauche, ne voyait point trop du droit. Dans la nature, seul avec sa hache et son palefroi, c'était un patrouilleur qui valait autant que n'importe qui dans la Garde, mais il ne s'était jamais bien entendu avec les autres hommes. « Une journée calme, annonça-t-il à Jon. Rien à signaler, sauf les patrouilleurs à rebours.

— Les patrouilleurs à rebours ? » demanda Jon.

Kedge grimaça un sourire. « Deux chevaliers. Partis à cheval il y a une heure, vers le sud par la route Royale. En les voyant s'escarper, Dywen a dit que ces imbéciles de Sudiers s'en allaient à rebours.

— Je vois. »

Jon en apprit plus long de Dywen lui-même, pendant que le vieux forestier lampait un bol de bouillon d'orge au cantonnement. « Si fait, m'sire, j' les ai vus. Horpe et Massey, comme ça se trouve. Z'ont raconté que c'était Stannis qui les envoyaient, mais y'-z-ont jamais dit où ni pourquoi, ni quand y' rentraient. »

Ser Richard Horpe et ser Justin Massey étaient tous deux des gens de la reine, et haut placés dans les conseils du roi. *Un duo de francs-coueurs ordinaires aurait suffi, si une patrouille était le seul but de Stannis*, songea Jon Snow, *mais des chevaliers conviennent davantage dès qu'il faut agir en messagers ou émissaires*. De Fort-Levant, Cotter Pyke avait fait savoir que le lord oignon et Sladhor Saan avaient pris la mer pour Blancport afin de traiter avec lord Manderly. La logique

voulait que Stannis dépêche d'autres émissaires. Son Altesse n'était pas patient homme.

Les patrouilleurs à rebours reviendraient-ils ? Voilà une autre question. Tout chevaliers qu'ils fussent, ils ne connaissaient pas le Nord. *Il y aura des yeux au long de la route Royale, et pas tous bienveillants.* Mais Jon n'avait pas à s'en soucier, toutefois. *Que Stannis garde ses secrets. Les dieux savent que j'ai les miens.*

Fantôme dormit au pied du lit cette nuit-là et, pour une fois, Jon ne se rêva pas loup. Néanmoins, il dormit mal, s'agitant pendant des heures avant de glisser dans un cauchemar. Vère était là, en pleurs, le suppliant de laisser ses bébés en paix, mais il lui arrachait les enfants des bras, tranchait leurs têtes avant de les intervertir, et ordonnait à Vère de les recoudre.

Quand il s'éveilla, il trouva Edd Tallett dressé au-dessus de lui dans l'obscurité de sa chambre. « M'sire ? C'est l'heure. L'heure du loup. Z'aviez laissé des ordres pour qu'on vous réveille.

— Apporte-moi quelque chose de chaud. » Jon rejeta ses couvertures.

Edd était de retour le temps que Jon s'habille, pour lui placer entre les mains une tasse fumante. Jon s'attendait à du vin chaud et eut la surprise de constater que c'était de la soupe, un bouillon maigre qui sentait le poireau et la carotte, sans paraître en contenir réellement. *Les odeurs ont plus de puissance dans mes rêves de loup,* songea-t-il, *et la nourriture, un goût plus riche, elle aussi. Fantôme est plus vivant que moi.* Il laissa la tasse vide sur la forge.

Muid se tenait à sa porte, ce matin. « Je vais avoir besoin de parler à Bedwyck et Janos Slynt, l'informa Jon. Fais-les venir tous deux ici au point du jour. »

Au-dehors, le monde était noir et immobile. *Froid mais pas de façon dangereuse. Pas encore. Il fera plus chaud avec le lever du soleil. Si les dieux sont bons, le Mur pourrait pleurer.* Quand ils atteignirent le cimetière, la colonne s'était déjà formée. Jon avait confié à Jack Bulwer, Jack le Noir, le commandement de l'escorte, avec une douzaine de patrouilleurs à cheval sous ses ordres, et deux chariots. L'un portait une



haute charge de coffres, de caisses et de sacs, des provisions pour le voyage. L'autre avait un toit rigide en cuir bouilli pour couper le vent. Mestre Aemon était assis à l'arrière, blotti sous une peau d'ours qui le faisait paraître menu comme un enfant. Sam et Vère se tenaient à côté. Elle avait les yeux rouges et gonflés, mais elle serrait l'enfant dans ses bras, étroitement emmailloté. Était-ce le sien ou celui de Della, Jon ne pouvait en être sûr. Il ne les avait vus ensemble qu'à quelques occasions. Le garçon de Vère était plus âgé, celui de Della plus robuste, mais ils étaient assez proches par l'âge et la taille pour qu'un observateur qui ne les connaissait pas bien ne puisse pas les différencier facilement.

« Lord Snow, appela mestre Aemon. J'ai laissé un livre pour vous dans mes appartements. Le *Compendium de Jade*. L'auteur en est l'aventurier Colloquo Votar, qui, originaire de Volantis, partit à la découverte de l'Est et visita tous les pays de la mer de Jade. Il s'y trouve un passage susceptible de vous intéresser. J'ai prié Clydas de le marquer à votre intention.

— Je n'omettrai sûrement pas de le lire. »

Mestre Aemon s'essuya le nez. « La connaissance est une arme, Jon. Arme-toi soigneusement avant de foncer dans la mêlée.

— Je m'y emploierai. » Jon sentit un contact humide et froid sur son visage. En levant les yeux, il vit qu'il neigeait. *Mauvais présage*. Il se retourna vers Jack le Noir. « Fais adopter l'allure la plus soutenue qu'il se pourra, mais sans prendre de risques absurdes. Tu as la charge d'un vieillard et d'un nourrisson. Ne manque pas de veiller à ce que l'un et l'autre n'aient jamais froid ni faim.

— Faites pareil, vous, m'sire. » Vère ne semblait pas pressée de grimper dans le chariot. « Faites pareil pour l'autre. Trouvez-y la nouvelle nourrice que vous avez dit. Vous m'avez promis que vous le ferez. Le petit... Le petit de Della... Le petit prince, je veux dire... Vous y procurerez une femme bonne, hein ? Qu'il devienne bien grand, bien fort ?

— Vous en avez ma parole.

— Allez pas m'y donner un nom, surtout. Allez pas m'y faire ça, tant qu'il a pas révolu deux ans. Ça porte malheur, leur

donner des noms quand ils têtent encore au sein. Vous autres, corbeaux, ça se peut que vous savez pas ça, mais c'est vrai de vrai !

— Vous serez obéie, ma dame.

— M'appellez pas comme ça, vous ! Je suis une mère, pas une dame. Je suis la femme à Craster et la fille à Craster, et *une mère*. » Elle confia le bébé à Edd-la-Douleur, le temps qu'elle grimpe dans le chariot et se recouvre de fourrures. Quand Edd lui rendit l'enfant, Vère lui donna le sein. Sam se détourna de ce spectacle, tout rouge, et il enfourcha sa jument. « *En avant !* » ordonna Jack Bulwer en faisant claquer son fouet. Les chariots se mirent à rouler.

Sam s'attarda un moment. « Eh bien, dit-il, adieu donc.

— Et adieu à toi, Sam, répondit Edd-la-Douleur. Ton bateau va probablement pas couler, j'ai idée que non. Les bateaux, ils coulent seulement quand je suis à bord. »

Jon se souvenait. « La première fois que j'ai vu Vère à Fort-Craster, cette gringalette avait le dos plaqué contre le mur et, avec ses cheveux noirs et son ventre ballonné, elle s'y serait volontiers enfoncée pour échapper à Fantôme. Il avait semé la panique parmi ses lapins, et ce qui la terrifiait, je pense, c'était l'idée qu'il allait l'éventrer pour lui dévorer son enfant... Et pourtant, ce n'était pas du loup qu'elle aurait dû redouter cela, si ?

— Elle a plus de courage qu'elle ne s'en doute, commenta Sam.

— Toi aussi, Sam. Fais un bon voyage, rapide, sans encombre et prends bien soin d'elle, du mestre et du moutard. » Les coulées froides sur son visage rappelaient à Jon ce jour où il avait fait ses adieux à Robb, à Winterfell, sans imaginer que c'était pour la dernière fois. « Et rabats-moi ce capuchon. Les flocons sont en train de fondre dans tes cheveux. »

Le temps que la petite colonne ait rétréci au loin, le ciel d'orient avait viré du noir au gris, et la neige tombait avec force. « Géant doit attendre le bon plaisir du lord Commandant, lui rappela Edd-la-Douleur. Janos Slynt, également.

— Certes. » Jon leva les yeux vers le Mur, qui les surplombait comme une falaise de glace. *Cent lieues d'une extrémité à*

*l'autre, et sept cent pieds de hauteur.* La hauteur du Mur constituait sa puissance ; la longueur, sa faiblesse. Jon se souvint d'un propos de son père, un jour. *Un rempart n'a que la force des hommes qui se tiennent derrière lui.* Les hommes de la Garde de Nuit étaient braves, assurément, mais bien trop peu nombreux pour la tâche qu'ils affrontaient.

Géant attendait dans l'armurerie. Il se nommait en fait Bedwyck. Dépasant d'un poil et demi les cinq pieds, c'était le plus petit homme de la Garde de Nuit. Jon alla directement au but. « Nous avons besoin de multiplier les yeux le long du Mur. Des redoutes de relais, où nos patrouilles pourront trouver refuge contre le froid, de la nourriture chaude et des montures fraîches. J'installe une garnison à Glacière et je t'en confie le commandement. »

Géant enfonça le bout de son petit doigt dans son oreille pour en curer le cérumen. « Un commandement ? À moi ? m'sire, vous savez que j' suis juste de l'engeance de paysan, on m'a envoyé au Mur pour braconnage.

— Tu es patrouilleur depuis douze ans. Tu as survécu au Poing des Premiers Hommes et à Fort-Craster, et tu en es revenu pour en parler. Pour les plus jeunes, tu es un supérieur tout désigné. »

Le petit homme rit. « Seuls les nains me voient supérieur. Je sais pas lire, m'sire. Les bons jours, j'arrive à écrire mon nom.

— J'ai envoyé à Villevieille une demande de mestres. Tu auras deux corbeaux pour les urgences. En dehors de ces cas, dépêche des cavaliers. Tant que nous n'aurons pas d'autres mestres et d'autres corbeaux, j'ai l'intention d'établir une ligne de tours de fanal au sommet du Mur.

— Et combien de pauvres couillons vont se retrouver sous mes ordres ?

— Vingt choisis parmi la Garde, et moitié autant, pris chez Stannis. » *Vieux, inexpérimentés ou éclopés.* « Ce ne seront pas ses meilleurs hommes, et aucun ne prendra le noir, mais ils obéiront. Fais-en l'usage que tu pourras. Quatre des frères que j'envoie avec toi seront des Port-Réalais arrivés au mur avec lord Slynt. Garde un œil sur ceux-là et, de l'autre, guette les grimpeurs.

— Nous pouvons monter la garde, m'sire, mais si un nombre suffisant de grimpeurs devait atteindre le sommet du Mur, trente hommes seront pas assez pour les repousser. »

*Trois cents pourraient n'y pas suffire.* Jon garda ce doute pour lui. Certes, les grimpeurs étaient terriblement vulnérables au cours de leur ascension. On pouvait déverser sur eux une pluie de pierres et de lances, des marmites de poix brûlante, sans qu'ils aient d'autre ressource que de s'accrocher désespérément à la glace. Parfois, le Mur lui-même semblait les repousser comme un chien s'ébroue pour se débarrasser des puces. Jon l'avait constaté de ses propres yeux, lorsqu'un pan de glace s'était brisé sous Jarl, l'amant de Val, le précipitant vers la mort.

Mais si les grimpeurs atteignaient le sommet du Mur sans être repérés, tout changeait. Avec du temps, ils pouvaient se tailler là-haut une tête de pont, élever leurs propres remparts et laisser tomber des cordes et des échelles pour que des milliers d'autres escaladent à leur suite. C'est ainsi qu'avait procédé Raymun Barberouge, Raymun qui avait été Roi-d'au-delà-du-Mur au temps du grand-père de son grand-père. Jack Mossegonde était lord Commandant, à l'époque. Jack le Jovial, l'appelait-on avant que Barberouge ne descende du nord ; après, ce fut à jamais Jack l'Endormi. L'ost de Raymun avait connu une fin sanglante sur les berges du Lonlac, pris en tenaille entre lord William de Winterfell et le Géant Ivre, Harmond Omble. Barberouge avait été tué par Artos l'implacable, frère cadet de lord William. La Garde était arrivée trop tard pour combattre les sauvageons, mais à temps pour les enterrer, tâche que leur avait assignée Artos Stark dans son courroux, tandis qu'il pleurait sur le corps décapité de son frère tombé au combat.

Jon n'avait pas l'intention qu'on garde de lui le souvenir de Jon Snow l'Endormi. « Trente hommes auront plus de chances qu'aucun, répondit-il à Géant.

— C'est ma foi vrai, admit le petit homme. Y aura-t-il seulement Glacière, alors, ou avez-vous l'intention d'ouvrir d'autres forts par la même occasion, messire ?

— J'ai l'intention de caserner dans tous une garnison, au fil du temps, mais pour le moment, il n'y aura que Glacière et Griposte.

— Et avez-vous décidé qui devra commander à Griposte, messire ?

— Janos Slynt », répondit Jon. *Puissent les dieux avoir pitié de nous.* « Un homme ne s'élève pas à la tête des manteaux d'or sans capacités. Slynt est né fils de boucher. Il était capitaine de la porte de Fer à la mort de Manly Castelfoyer, et Jon Arryn l'a promu pour remettre la défense de Port-Réal entre ses mains. Lord Janos ne peut pas être aussi stupide qu'il le paraît. » *Et je veux l'éloigner le plus possible d'Alliser Thorne.*

« Ça se peut bien, commenta Géant, mais quand même, je l'expédierais en cuisine aider Hobb Trois-Doigts à débiter les navets. »

*Si je m'y risquais, je n'oserais plus jamais manger de navets.*

La moitié de la matinée s'écoula avant que lord Janos ne se présente au rapport, selon ses ordres. Jon nettoyait Grand-Griffe. Certains hommes auraient confié cette tâche à un intendant ou un écuyer, mais lord Eddard avait enseigné à ses fils à prendre soin de leurs armes. Lorsque Muid et Edd-la-Douleur arrivèrent en compagnie de Slynt, Jon les remercia et pria lord Janos de s'asseoir.

Ce que celui-ci fit, quoique de mauvaise grâce, croisant les bras, grimaçant et ignorant l'acier nu entre les mains de son lord Commandant. Jon passait le chiffon huilé le long de sa bâtarde, observant le jeu de la lumière matinale sur les moires, imaginant avec quelle facilité la lame glisserait à travers la peau, le gras et les muscles pour séparer la vilaine trogne de Slynt de son corps. Tous les crimes d'un homme étaient effacés dès qu'il prenait le noir, et toutes ses allégeances aussi, mais Jon avait du mal à considérer Janos Slynt comme un frère. *Il y a du sang versé entre nous. Cet homme a aidé à tuer mon père et s'est efforcé de son mieux de me faire subir le même sort.*

« Lord Janos. » Jon rangea son épée au fourreau. « Je vous confie le commandement de Griposte. »

La nouvelle décontenance Slynt. « Griposte... Griposte, c'est là que vous avez escaladé le Mur avec vos amis sauvageons...

— En effet. Le fort est certes en triste état. Vous le restaurerez de votre mieux. Commencez par déboiser les alentours. Prélevez des pierres dans les structures effondrées pour réparer celles qui tiennent encore debout. » *La tâche sera dure et pénible*, aurait-il pu ajouter. *Vous dormirez sur la pierre, trop épuisé pour vous plaindre ou comploter, et vous aurez bientôt oublié à quoi cela ressemblait d'être au chaud, mais vous pourriez vous souvenir de ce que c'est d'être un homme.* « Vous aurez trente soldats. Dix d'ici, dix de Tour Ombreuse, et dix que nous prêtera le roi Stannis. »

Le visage de Slynt prit une couleur prune. Ses bajoues charnues se mirent à ballotter. « Croyez-vous que je ne voie pas à quoi vous jouez ? Janos Slynt n'est pas homme à se laisser si aisément berner. J'avais la charge de défendre Port-Réal alors que vous souilliez encore vos langes. Gardez vos ruines, bâtard. »

*Je vous accorde une chance, messire. C'est plus que vous n'en avez donné à mon père.* « Vous vous méprenez, messire, répondit Jon. C'était un ordre, et point une offre. Il y a quarante lieues jusqu'à Griposte. Rassemblez vos armes et votre armure, dites vos adieux et soyez prêt à partir au point du jour, demain.

— Non. » Lord Janos se remit debout d'un bond, renversant bruyamment son siège, ce faisant. « Je ne partirai point benoîtement pour geler et mourir. Aucun bâtard de traître ne donne d'ordres à Janos Slynt ! Je ne suis point dépourvu d'amis, je vous en préviens. Ici, et à Port-Réal, également. J'étais sire d'Harrenhal ! Offrez votre ruine à un des imbéciles aveugles qui ont déposé une pierre pour vous. Je n'en veux pas. Tu m'entends, petit ? *Je n'en veux pas !*

— Vous en voudrez. »

Slynt ne daigna pas répondre à cela, mais il écarta le siège d'un coup de pied en partant.

*Il continue à me considérer comme un enfant*, songea Jon, *Un enfant sans expérience, que peuvent intimider des mots de colère.* Il pouvait seulement espérer qu'une nuit de sommeil ramènerait lord Janos à la raison.

Le lendemain matin prouva la vanité de cet espoir.

Jon découvrit Janos Slynt en train de prendre son petit déjeuner dans la salle commune. Ser Alliser Thorne se trouvait avec lui, et plusieurs de leurs acolytes. Ils s'esclaffaient de quelque chose quand Jon descendit les marches en compagnie d'Emmett-en-Fer et d'Edd-la-Douleur, et, derrière eux, Mully, Tocard, Jack Crabbe le Rouge, Rousseau Flowers et Owen Ballot. Hobb Trois-Doigts servait à la louche le gruau d'avoine de son chaudron. Gens de la reine, gens du roi et frères noirs étaient assis à leurs tables séparées, certains penchés sur leur bol de gruau, d'autres se remplissant la panse de pain frit et de poitrine fumée. Jon vit à une table Pyp et Grenn, à une autre Bowen Marsh. L'air sentait la fumée et le graillon, et le cliquetis des couteaux et des cuillères résonnait sous le plafond en voûte.

Toutes les voix moururent d'un coup.

« Lord Janos, dit Jon, je vous donne une dernière chance. Posez cette cuillère et rendez-vous aux écuries. J'ai fait seller et brider votre cheval. La route est longue et dure jusqu'à Griposte.

— Alors, tu ferais mieux de ne pas traîner, petit. » Slynt s'esclaffa, renversant du gruau sur son torse. « Griposte convient fort à ceux de ton espèce, me semble-t-il. Bien à l'écart des braves gens. Tu portes sur toi la marque de la bête, bâtard.

— Vous refusez d'obéir à mon ordre ?

— Ton ordre, tu peux te le coller dans ton cul de bâtard », riposta Slynt, bajoues frémissantes.

Alliser Thorne eut un mince sourire, ses yeux noirs rivés sur Jon. À une autre table, Godry Mort-des-Géants se mit à rire.

« À votre guise. » Jon adressa un signe de tête à Emmett-en-Fer. « Veuillez conduire lord Janos au Mur... »

*... et l'enfermer dans une cellule de glace, aurait-il pu dire. Un jour ou dix, recroquevillé dans la glace, l'aurait laissé tremblant et fiévreux, implorant qu'on le libère, Jon n'en doutait pas. Et à l'instant où il sortira, il recommencera à conspirer avec Thorne.*

*... et ligotez-le sur son cheval, aurait-il pu dire. Si Slynt ne désirait pas aller à Griposte comme commandant, qu'il y aille comme cuisinier. Ce ne sera qu'une affaire de temps avant qu'il déserte, en ce cas. Et combien d'autres entraînera-t-il avec lui ?*

« ... et pendez-le », acheva Jon.

Le visage de Janos Slynt devint aussi blanc que lait. La cuillère lui glissa des doigts. Edd et Emmett traversèrent la salle, leurs pas sonnait sur le sol de pierre. Ser Alliser Thorne tendit la main vers la poignée de son épée. *Vas-y*, songea Jon. Il portait Grand-Griffe en travers du dos. *Expose ton acier. Donne-moi motif d'en faire autant.*

La moitié des hommes dans la salle s'étaient mis debout. Des chevaliers et des gens d'armes sudiers, loyaux au roi Stannis, à la femme rouge ou aux deux, et des Frères jurés de la Garde de Nuit. Certains avaient élu Jon comme lord Commandant. D'autres avaient jeté leur pierre pour Bowen, ser Denys Mallister, Cotter Pyke... et certains pour Janos Slynt. *Des centaines, si je me souviens bien.* Jon se demanda combien de ces hommes se tenaient dans la cave en ce moment. Un instant, le monde se trouva en suspens sur le fil du rasoir.

Alliser Thorne retira la main de son épée et s'écarta pour laisser passer Edd Tallett.

Edd-la-Douleur empoigna Slynt par un bras, Emmett-en-Fer par l'autre. À eux deux, ils le soulevèrent du banc. « Non », protesta lord Janos, des postillons de gruau volant de ses lèvres. « Non, lâchez-moi. Ce n'est qu'un gamin, *un bâtard*. Son père était un traître. Il porte la marque de la bête, son loup... *Lâchez-moi !* Vous vous repentirez du jour où vous avez posé la main sur Janos Slynt. J'ai des amis à Port-Réal. Je vous préviens... » Il protestait encore tandis que, mi-poussé, mi-trainé, on lui fit gravir les marches.

Jon les suivit à l'extérieur. Derrière lui, la cave se vida. À la cage, Slynt se dégagea un instant et essaya de se battre, mais Emmett-en-Fer le saisit à la gorge et le jeta tout de bon contre les barreaux de fer jusqu'à ce qu'il cesse. Désormais, tout Châteaunoir était sorti regarder. Même Val était à sa fenêtre, sa longue tresse blonde posée sur une épaule. Stannis se tenait sur le parvis de la tour du Roi, entouré de ses chevaliers.

« Si le gamin se figure qu'il peut m'effrayer, il se trompe, entendirent-ils lord Janos clamer. Il n'osera pas me pendre. Janos Slynt a des amis, des amis *importants*, vous verrez... » Le vent chassa le reste de ses mots.



*Ça ne va pas*, se dit Jon. « Arrêtez. »

Emmett se retourna, sourcils froncés. « Messire ?

— Je ne vais pas le pendre, déclara Jon. Amenez-le ici.

— Oh, misère des Sept », entendit-il Bowen Marsh s'écrier.

Le sourire qu'afficha alors Janos Slynt avait toute la succulence d'un beurre ranci. Jusqu'à ce que Jon commande : « Edd, apporte-moi un billot », et qu'il dégaine Grand-Griffe.

Le temps qu'on trouve un billot convenable, lord Janos s'était retranché dans la cage de la poulie, mais Emmett-en-Fer alla le chercher pour l'en extraire de force. « Non », s'exclama Slynt tandis qu'Emmett, en le poussant et le traînant tour à tour, lui faisait traverser la cour. « Lâchez-moi... Vous n'avez pas le droit... Quand Tywin Lannister l'apprendra, vous vous repentirez tous... »

Emmett, d'un coup de pied, faucha les jambes sous Slynt. Edd-la-Douleur colla son pied sur le dos de l'homme pour le maintenir agenouillé tandis qu'Emmett poussait le billot sous sa tête. « Ça se passera plus facilement si vous ne bougez pas, lui promet Jon Snow. Si vous bougez pour éviter la lame, vous mourrez quand même, mais vous aurez une vilaine mort. Étirez le col, messire. » Le pâle soleil matinal remonta et descendit sur sa lame quand Jon saisit à deux mains la poignée de l'épée bâtarde pour la lever haut. « Si vous avez des derniers mots, voici venu le temps de les prononcer », dit-il, s'attendant à une ultime malédiction.

Janos Slynt tordit le cou pour le regarder qui le surplombait. « Je vous en prie, messire. Pitié. Je... J'irai, je promets, je... »

*Non*, se dit Jon. *Tu as fermé cette porte*. Grand-Griffe s'abattit.

« Je peux avoir ses bottes ? demanda Owen le Ballot tandis que la tête de Janos Slynt roulait sur le sol boueux. Elles sont presque neuves, ces bottes. Doublées de fourrure. » Jon jeta un coup d'œil vers Stannis. Un instant, leurs regards se croisèrent. Puis le roi hocha la tête et rentra dans sa tour.

## TYRION

À son éveil, il se retrouva seul, la litière arrêtée.

Demeurait un amas de coussins écrasés pour témoigner de l'endroit où s'était affalé Illyrio. Le nain avait la gorge sèche et râpeuse. Il avait rêvé... de quoi ? Il n'en avait aucun souvenir.

Dehors, des voix parlaient une langue qu'il ne connaissait pas. Tyrion passa les jambes par les rideaux et sauta à terre, pour découvrir maître Illyrio debout près des chevaux, avec deux cavaliers qui le dominaient de leur masse. Tous deux portaient des chemises de cuir râpé sous des manteaux en laine brun sombre, mais ils avaient l'épée au fourreau et le pansu ne paraissait pas en danger.

« Il faut que je pisse », annonça le nain. Il quitta la route avec sa démarche toute en dandinements, délaça ses chausses et se soulagea dans un taillis de ronces. Cela prit un assez long temps.

« En tout cas, il pisse bien », commenta une voix.

Tyrion secoua les dernières gouttes et se rajusta. « Pisser est le moindre de mes talents. Vous devriez me voir chier. » Il se tourna vers maître Illyrio. « Vous connaissez ces deux drilles, maître ? Ils ressemblent à des hors-la-loi. Dois-je m'armer de ma hache ?

— Ma *hache* ? » se récria le plus massif des deux cavaliers, un gaillard avec une barbe en broussaille et une crinière de cheveux orange. « Tu as entendu ça, Haldon ? Le petit homme veut se battre contre nous ! »

Son compagnon était plus âgé, avec le visage glabre et buriné d'un ascète. Il portait les cheveux tirés en arrière, retenus derrière la tête par un nœud. « Les petits hommes ressentent souvent le besoin de prouver leur courage par des forfanteries incongrues, déclara-t-il. Je doute qu'il soit de taille à tuer un canard. »

Tyrion haussa les épaules avec indifférence. « Amenez votre canard.

— Si vous insistez. » Le cavalier jeta un coup d'œil à son compagnon.

Le gaillard tira du fourreau une épée bâtarde. « C'est moi, Canard, petite outre à pisse bavarde. »

*Oh, dieux, soyez cléments.* « J'avais en tête un canard de moindre gabarit. »

Le gaillard rugit de rire. « Tu as entendu, Haldon ? Il veut un Canard de moindre gabarit !

— Je me contenterais d'un plus calme. » Le dénommé Haldon étudia Tyrion avec des yeux gris et froids avant de se retourner vers Illyrio. « Vous avez des coffres pour nous ?

— Et des mules, pour les transporter.

— Les mules vont trop lentement. Nous avons des chevaux de bât, nous chargerons les coffres sur eux. Canard, occupe-t'en.

— Pourquoi c'est toujours Canard qui s'occupe de tout ? » Le gaillard rangea son épée au fourreau. « Et toi, tu t'occupes de quoi, Haldon ? Qui est le chevalier, ici, toi ou moi ? » Il partit cependant d'un pas lourd vers les mules de bât.

« Comment se porte notre jeune homme ? » s'enquit Illyrio tandis qu'on arrimait les coffres en place. Tyrion en compta six, des caissons en chêne avec des morillons de fer. Canard les manœuvrait assez aisément, les soulevant sur une épaule.

« Il est désormais aussi grand que Griff. Il y a trois jours, il a flanqué Canard dans un abreuvoir à chevaux.

— Il m'y a pas *flanqué*, je suis tombé dedans rien que pour le faire rire.

— Ta ruse a pleinement réussi, confirma Haldon. Moi-même, j'ai ri.

— Il y a dans un des coffres un présent pour le jeune homme. Du gingembre confit. Il en a toujours été friand. » Illyrio paraissait étrangement triste. « Je croyais pouvoir continuer la route avec vous jusqu'à Ghoyan Drohe. Un banquet d'adieu avant que vous n'entamiez la descente du fleuve...

— Nous n'avons point le temps de festoyer, messire, répondit Haldon. Griff a l'intention de prendre le fleuve à l'instant où nous arriverons. Des nouvelles remontent son cours, et aucune

n'est bonne. On a vu des Dothrakis au nord du lac de la Dague, des avant-courriers du *khalasar* de Motho, et le *khal* Zekko n'est pas loin derrière, il traverse la forêt de Qohor. »

Le pansu émit un hoquet de dérision. « Zekko visite Qohor tous les trois ou quatre ans. Les Qohoriks lui font présent d'un sac d'or et il s'en retourne dans l'est. Quant à Motho, ses hommes sont presque aussi vieux que lui, et moins nombreux chaque année. Le danger...

— ... vient du *khal* Pono, acheva Haldon. Motho et Zekko fuient devant lui, à en croire ce que l'on raconte. Les derniers rapports signalaient Pono dans les parages des sources de la Selhoru, avec un *khalasar* de trente mille. Griff ne veut pas courir le risque d'être rattrapé durant la traversée si Pono décidait de s'aventurer sur la Rhoyme. » Haldon jeta un coup d'œil à Tyrion. « Est-ce que votre nain monte avec autant de talent qu'il pisse ?

— Il monte, coupa Tyrion avant que le seigneur des fromages puisse répondre à sa place. Bien qu'il chevauche mieux avec une selle spéciale et une monture qu'il connaît bien. Et il sait parler, en plus.

— C'est un fait. Je suis Haldon, le guérisseur de notre petite bande de frères. Certains m'appellent Demi-Mestre. Mon compagnon est ser Canard.

— Ser *Rolly*, corrigea le gaillard. Rolly Canardière. Un chevalier peut en adouber un autre et Griff l'a fait avec moi. Et toi, le nain ? »

Illyrio intervint avec rapidité. « Yollo, il s'appelle Yollo.

*Yollo ? On dirait le nom d'un petit singe.* Plus grave, c'était un nom pentoshi, et tout le monde pouvait voir que Tyrion n'était absolument pas pentoshi. « On m'appelle Yollo à Pentos, s'empressa-t-il d'ajouter, pour réparer ce qu'il pouvait, mais ma mère m'a nommé Hugor Colline.

— Tu es un petit roi ou un petit bâtard ? » s'enquit Haldon.

Tyrion comprit qu'il aurait intérêt à se méfier, avec Haldon Demi-Mestre. « Un nain est toujours un bâtard, aux yeux de son père.

— Sans doute. Eh bien, Hugor Colline, réponds donc à ça : comment Serwyn au Bouclier-Miroir a-t-il tué le dragon Urrax ?

— Il s'est approché derrière l'abri de son bouclier. Urrax n'a vu que son propre reflet jusqu'à ce que Serwyn lui plonge sa lance dans l'œil. »

Cela n'impressionna pas Haldon. « Même Canard connaît l'histoire. Peux-tu me dire le nom du chevalier qui tenta la même ruse avec Vhagar durant la Danse des Dragons ? »

Tyrion sourit largement. « Ser Byron Swann. Il a été rôti pour ses peines... Seulement, le dragon était Syrax, pas Vhagar.

— Tu fais erreur, je le crains. Dans *La Danse des Dragons : une chronique véritable*, mestre Munkun écrit...

— ... que c'était Vhagar. Le *Grand* Mestre Munkun se méprend. L'écuyer de ser Byron a assisté à la mort de son maître, et en a relaté les circonstances dans une lettre à sa fille. Son compte rendu affirme qu'il s'agissait de Syrax, la dragonne de Rhaenyra, ce qui est plus cohérent que la version de Munkun. Swann était le fils d'un seigneur des Marches, et Accalmie en tenait pour Aegon. Vhagar était chevauchée par le prince Aemond, le frère d'Aegon. Pourquoi Swann voudrait-il la tuer ? »

Haldon fit la moue. « Essaie de ne pas chuter de cheval. Si tu tombes, mieux vaudra rentrer à Pentos en trotinant. Notre farouche pucelle n'attendra ni homme ni nain.

— Les farouches pucelles sont mes préférées. Hormis les délurées. Dites-moi, où vont les putes ?

— Ai-je l'air d'un homme qui fréquente les putains ? »

Canard eut un rire de dérision. « Il n'oserait pas. Lefore le contraindrait à prier pour recevoir pardon, le petit voudrait le suivre et Griff pourrait bien lui couper la queue pour la lui faire manger.

— Ma foi, fit Tyrion, un mestre n'a nul besoin de queue.

— Mais Haldon n'est que Demi-Mestre.

— Tu sembles goûter l'humour du nain, Canard, intervint Haldon. Qu'il chevauche donc avec toi. » Il fit faire demi-tour à sa monture.

Il fallut encore quelques instants pour que Canard finisse d'assurer les coffres d'Illyrio sur les trois chevaux de bât. Haldon avait déjà disparu. Canard ne semblait pas inquiet. Il sauta en selle, empoigna Tyrion au collet et carra le petit

homme devant lui. « Tiens bon le pommeau et tout se passera bien. La jument va d'une bonne allure paisible, et la route des dragons est aussi lisse qu'un cul de pucelle. » Réunissant les rênes dans sa main droite et les guides dans sa gauche, ser Rolly partit à un trot soutenu.

« La fortune vous soit bonne, leur lança Illyrio. Dites au jeune homme que je regrette de ne pas être à ses côtés pour son mariage. Je vous rejoindrai à Westeros. Cela, je le jure, sur les mains de ma tendre Serra. »

Le maître debout à côté de sa litière, dans ses robes de brocart, ses massives épaules basses : voilà quelle dernière vision Tyrion Lannister eut d'Illyrio Mopatis. Tandis que la silhouette diminuait dans leur sillage de poussière, le seigneur des fromages paraissait presque petit.

Canard rejoignit Haldon Demi-Mestre un quart de mille plus loin. Dès lors, les cavaliers continuèrent côte à côte. Tyrion s'agrippait au pommeau surélevé, ses courtes jambes mal commodément écartées, conscient qu'il pouvait déjà envisager ampoules, crampes et douleurs de selle.

« Je me demande ce que les pirates du lac de la Dague feront de notre nain ? dit Haldon tandis qu'ils avançaient.

— Du ragoût de nain ? suggéra Canard.

— Urho l'Infect est le pire de tous, confia Haldon. Sa seule puanteur suffit à tuer un homme. »

Tyrion haussa les épaules. « Par bonheur, je n'ai pas de nez. »

Haldon lui adressa un sourire pincé. « Si nous devons croiser la route de lady Korra sur les *Crocs de la Sorcière*, tu pourrais te retrouver dépourvu d'autres parties, également. On l'appelle Korra la Cruelle. Son navire emploie un équipage d'accortes jeunes garces qui castrent tous les mâles qu'elles capturent.

— Terrifiant. Je suis à deux doigts de me pisser aux chausses.

— Vaudrait mieux pas, le mit en garde Canard d'un ton noir.

— Comme tu dis. Si nous rencontrons cette dame Korra, j'enfilerai un jupon et je me ferai passer pour Cersei, la célèbre beauté barbue de Port-Réal. »

Cette fois-ci, Canard éclata de rire et Haldon déclara : « Quel cocasse petit bonhomme tu fais, Yollo. On dit que le Seigneur au Linceul exauce un vœu pour tout homme qui le fait rire. Peut-être sa Grise Excellence te choisira-t-elle comme ornement de sa cour de pierre. »

Canard jeta un regard embarrassé à son compagnon. « C'est pas bon de plaisanter sur ce gars-là, pas lorsqu'on est si près de la Rhoyme. Il entend.

— La sagesse du canard, commenta Haldon. Pardonne-moi, Yollo. Inutile de pâlir autant, c'était une plaisanterie, rien de plus. Le prince des Chagrins n'accorde pas si aisément son baiser gris. »

*Son baiser gris.* Cette idée lui donnait le frisson. La mort avait perdu toute terreur, pour Tyrion Lannister, mais la grisécaille était une autre affaire. *Le Seigneur au Linceul n'est qu'une légende*, se dit-il, *sans plus de réalité que le spectre de Lann le Futé dont certains prétendent qu'il hante Castral Roc.* Malgré tout, il tint sa langue.

Le soudain silence du nain passa inaperçu, car Canard s'était mis en devoir de le régaler de l'histoire de sa vie. Son père était armurier à Pont-l'Amer, dit-il, aussi était-il né avec la sonnerie de l'acier qui lui choquait les tympanes et avait-il abordé les jeux d'épée à un âge précoce. Un garçon si grand et éveillé attira l'œil de lord Caswell, qui lui offrit un poste dans sa garnison, mais le garçon visait plus haut. Il vit le fils malingre de Caswell devenir page, écuyer, et enfin chevalier. « C'était un surnois tout maigre, avec un visage pincé, mais le seigneur avait quat' filles et un seul fils, aussi personne avait le droit d'en dire du mal. Tout juste si les autres écuyers osaient l'attaquer dans la cour d'exercice.

— Mais vous, vous n'étiez pas si timide. » Tyrion voyait assez aisément où l'histoire allait les mener.

« Mon père m'a forgé une longue épée pour marquer mon seizième anniversaire, enchaîna Canard, mais son aspect a tellement plu à Lorent qu'il l'a prise pour lui et que mon foutu père a pas osé la lui refuser. Quand je me suis plaint, Lorent m'a dit face à face que j'avais la main faite pour un marteau, pas pour une épée. Alors, je suis allé chercher un marteau et je l'ai

frappé avec, jusqu'à ce qu'il ait les deux bras et la moitié des côtes cassées. Après ça, disons que j'ai dû quitter le Bief un peu précipitamment. J'ai passé la mer pour rejoindre la Compagnie Dorée. Là, j'ai travaillé quelques années à la forge comme apprenti, et puis ser Harry Paisselande m'a pris comme écuyer. Quand Griff en aval a fait savoir qu'il avait besoin de quelqu'un pour aider à former son fils aux armes, Harry m'a envoyé à lui.

— Et Griff t'a adoubé chevalier ?

— Un an plus tard. »

Haldon Demi-Mestre eut un fin sourire. « Raconte à notre petit ami comment tu as hérité de ton nom, vas-y.

— Un chevalier peut pas avoir un seul nom, insista le gaillard, et, ma foi, on se trouvait près d'une mare quand il m'a adoubé, j'ai levé les yeux et j'ai vu des canards, alors... Non, ris pas. »

Juste après le coucher du soleil, ils quittèrent la route pour se reposer dans une cour envahie par les herbes folles près d'un vieux puits de pierre. Tyrion sauta à terre pour dégourdir ses mollets perclus de crampes tandis que Canard et Haldon abreuyaient les chevaux. Un chiendent brun et tenace et des arbrisseaux jaillissaient des interstices des pavés et des murs moussus de ce qui avait dû être une immense demeure de pierre. Après s'être occupés des bêtes, les cavaliers partagèrent un repas simple de porc salé et de haricots blancs froids, arrosé de bière. Tyrion trouva que cette chère modeste le changeait agréablement de tous les riches mets qu'il avait ingurgités en compagnie d'Illyrio. « Ces coffres que nous vous avons apportés, commenta-t-il pendant que tout le monde mastiquait. J'ai d'abord supposé : de l'or pour la Compagnie Dorée. Jusqu'à ce que je voie ser Rolly porter un coffre sur une épaule. S'il était rempli de pièces, il ne l'aurait jamais soulevé aussi aisément.

— Simplement des armures, répondit Canard avec un haussement d'épaules.

— Des vêtements, aussi, intervint Haldon. Des tenues de cour pour l'ensemble du groupe. De belles laines, des velours, des manteaux de soie. On ne se présente pas devant une reine avec une piètre mise... Ni les mains vides. Le maître a eu la bonté de nous fournir des présents convenables. »



Quand se leva la lune, ils étaient remontés en selle, trottant vers l'est sous une mante d'étoiles. L'ancienne route valyrienne luisait devant eux comme un long ruban d'argent qui serpentait par bois et par vaux. Durant un petit moment, Tyrion Lannister se sentit presque en paix. « Lomas Grand-pas a dit vrai. La route est une merveille.

— Lomas Grand-pas ? s'enquit Canard.

— Un scribe, mort depuis longtemps, expliqua Haldon. Il a passé sa vie à voyager de par le monde et à écrire sur les pays qu'il visitait dans deux livres qu'il a appelés *Les Merveilles* et *Les Merveilles de l'homme*.

— Un de mes oncles me les a offerts quand j'étais tout enfant, dit Tyrion. Je les ai lus jusqu'à ce qu'ils tombent en pièces.

— *Les dieux ont créé sept merveilles, et les mortels, neuf*, récita le Demi-Mestre. Quelque peu impie de la part des mortels de dépasser les dieux de deux points, mais que veux-tu ? Les routes de pierre de Valyria comptent parmi les neuf de Grand-pas. La cinquième, je crois.

— La quatrième », corrigea Tyrion, qui avait gravé les seize merveilles dans sa mémoire quand il était jeune. Son oncle Gerion aimait le déposer sur la table au cours des banquets et les lui faire réciter. *Et ça ne me déplaisait pas, hein ? Me tenir là, entre les tranchoirs, tous les yeux braqués sur moi, pour prouver quel brillant petit lutin j'étais*. Par la suite, des années durant, il avait chéri le rêve de voir le monde un jour pour découvrir par lui-même les merveilles de Grand-pas.

Lord Tywin avait mis fin à cet espoir dix jours avant le seizième anniversaire de son nain de fils, lorsque Tyrion avait demandé à partir accomplir un circuit des neuf Cités libres, ainsi que ses oncles l'avaient fait à son âge. « On pouvait se reposer sur mes frères pour ne point attirer la honte sur la maison Lannister, avait répondu son père. Aucun d'eux n'a encore jamais épousé de catin. » Et lorsque Tyrion lui avait fait observer que, dans dix jours, il serait adulte, libre de voyager à sa guise, lord Tywin avait répliqué : « Nul n'est libre. Seuls les enfants et les imbéciles en croient autrement. Mais va, je t'en prie. Porte la tenue bicolore et fais le poirier pour amuser les

seigneurs des épices et les rois des fromages. Veille seulement à payer toi-même ton voyage et abandonne toute idée de retour. » À ces mots, la volonté de défi du garçon s'était écroulée. « Si c'est une occupation utile que tu cherches, tu en auras une », avait alors ajouté son père. Et ainsi, pour marquer son accession à l'âge d'homme, Tyrion avait reçu la charge de toutes les canalisations et citernes à l'intérieur de Castral Roc. *Peut-être espérait-il que je tomberais dans l'une d'elles.* Mais, sur ce point, Tywin avait été déçu. Jamais les écoulements ne s'étaient mieux effectués que lorsqu'il en avait la charge.

*J'ai besoin d'une coupe de vin, pour laver ma bouche du goût de Tywin. Une outre ferait encore mieux l'affaire.*

Ils chevauchèrent toute la nuit, Tyrion dormant par à-coups, somnolant contre le pommeau pour se réveiller en sursaut. De temps en temps, il commençait à glisser de côté sur la selle, mais ser Rolly l'empoignait et le redressait d'une saccade. Quand arriva l'aube, le nain avait mal aux jambes et les fesses râpées et échauffées.

Ce fut le jour suivant qu'ils atteignirent le site de Ghoyan Drohe, planté au bord du fleuve. « La légendaire Rhoyme », dit Tyrion en apercevant le lent cours d'eau verte du sommet d'une butte.

« La Petite Rhoyme, rectifia Canard.

— Ça, on peut le dire. » *Une assez charmante rivière, sans doute, mais la moindre branche du Trident est deux fois plus large, et le courant des trois va plus fort.* La cité ne lui laissa pas plus vive impression. Ghoyan Drohe n'avait jamais été un très grand centre, Tyrion s'en souvenait à travers les chroniques historiques, mais l'endroit avait eu du charme, une cité de canaux et de fontaines, verdoyante et florissante. *Jusqu'à la guerre. Jusqu'à l'arrivée des dragons.* Mille ans plus tard, les roseaux et la vase asphyxiaient les canaux, et des mares d'eau stagnante engendraient des nuées de mouches. Les moellons fracassés des temples et des palais s'enlisaient de nouveau dans le sol, et de vieux saules nouveaux poussaient dru sur les berges.

Au sein de cette misère demeuraient quelques habitants, entretenant de petits jardins parmi les herbes folles. Le bruit des sabots ferrés qui sonnaient sur l'ancienne route valyrienne

envoya promptement la plupart d'entre eux dans les terriers hors desquels ils avaient rampé, mais les plus hardis s'attardèrent au soleil, le temps de regarder passer les cavaliers, avec des prunelles ternes et incurieuses. Une fillette nue crottée de boue jusqu'aux genoux semblait incapable de détacher les yeux de Tyrion. *Elle n'avait encore jamais vu de nain, comprit-il, et moins encore de nain sans nez.* Il fit une grimace et lui tira la langue, et la gamine se mit à pleurer.

« Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda Canard.

— Je lui ai envoyé un baiser. Toutes les filles pleurent quand je les embrasse. »

Au-delà du hallier de saules, la route s'interrompait abruptement et ils obliquèrent vers le nord sur une courte distance, chevauchant au bord de l'eau, jusqu'à ce que disparaissent les taillis et qu'ils se retrouvent près d'un vieil embarcadère de pierre, à demi submergé et embrassé de grands roseaux bruns. « *Canard !* s'écria quelqu'un. *Haldon !* » Tyrion tendit le cou sur un côté et vit un jeune garçon debout sur le toit d'un bâtiment bas, en bois, qui agitait un chapeau de paille à large bord. C'était un jeune homme svelte et bien bâti, d'allure dégingandée, à la crinière bleu sombre. Le nain évalua son âge à quinze ou seize ans, ou assez près pour que la différence ne compte guère.

Le toit sur lequel se tenait le garçon se révéla être le rouf de la *Farouche Pucelle*, une vieille barge mal entretenue à un seul mât. Elle était large, avec un bas tirant d'eau, idéale pour remonter les plus petits ruisseaux et passer les bancs de sable sans se mettre au plain. *Une bien laide pucelle*, songea Tyrion, *mais les plus vilaines se révèlent parfois au lit les plus goulues.* Les barges qui voguaient sur les cours d'eau de Dorne étaient souvent peintes de couleurs vives et sculptées avec art, mais pas cette pucelle-ci. Sa peinture présentait un gris brun boueux, moucheté et écaillé sa grande barre incurvée était simple et sans ornement. *Elle a l'air d'un monceau de boue*, se dit-il, *mais sans doute est-ce le but recherché.*

Canard lançait déjà un cri en retour. La jument avança en éclaboussant dans les eaux peu profondes de la rive, foulant les roseaux. Le garçon sauta du rouf sur le pont de la barge et le

reste de l'équipage de la *Farouche Pucelle* fit son apparition. Un couple plus âgé avec quelque chose de rhoynar dans les traits se tenait près de la barre, tandis qu'une séduisante septa en souple robe blanche passait la porte de la cabine et repoussait de ses yeux une mèche de cheveux brun sombre.

Mais impossible de se tromper sur Griff. « Assez gueulé comme ça », décréta-t-il. Un silence subit tomba sur la rivière.

*Avec celui-ci, ça n'ira jamais*, sut immédiatement Tyrion.

Le manteau de Griff se composait de la peau et de la tête d'un loup rouge de la Rhoyme. Sous la dépouille, il portait du cuir brun, raidi par des anneaux de fer. Son visage glabre tanné, avec des pattes d'oie au coin des yeux, évoquait aussi le cuir. Bien qu'il ait les cheveux aussi bleus que ceux de son fils, les racines se révélaient rouges et les sourcils plus rouges encore. À sa hanche pendaient une épée et un poignard. S'il éprouvait la moindre joie à retrouver Canard et Haldon, il le cacha bien, mais ne se donna pas la peine de masquer son déplaisir à la vue de Tyrion. « Un nain ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je sais, vous espériez une meule de fromage. » Tyrion se tourna vers Griff le Jeune et lança à l'adolescent son plus désarmant sourire. « Les cheveux bleus peuvent convenir, à Tyrosh, mais à Westeros les enfants vont vous jeter des pierres et les filles vous rire au nez. »

Le garçon fut pris de court. « Ma mère était une grande dame de Tyrosh. Je me teins les cheveux en mémoire d'elle.

— Qu'est-ce que c'est que cette créature ? » demanda Griff.

Ce fut Haldon qui répondit. « Illyrio a envoyé une lettre pour tout expliquer.

— Alors, donne-la-moi. Conduis le nain dans ma cabine. »

*Je n'aime pas ses yeux*, songea Tyrion, lorsque le reître s'assit en face de lui dans la pénombre qui régnait dans le rouf, avec une table en bois couvert de marques et d'encoches, et une chandelle de suif entre eux deux. Les pupilles étaient d'un bleu de glace, pâles et froides. Le nain se méfiait des yeux pâles. Ceux de lord Tywin avaient été vert pâle, mouchetés d'or.

Il regarda le mercenaire parcourir la missive. Le simple fait qu'il sût lire révélait déjà bien des choses. Combien d'épées-

louées pouvaient s'en vanter ? *C'est à peine s'il remue les lèvres,* nota Tyrion.

Finalement, Griff leva le regard du parchemin, et ses yeux si pâles se rétrécirent. « Tywin Lannister, mort ? *De ta main ?* »

— De mon doigt. Celui-ci. » Tyrion le leva pour que Griff puisse l'admirer. « Lord Tywin siégeait sur une chaise percée, aussi lui ai-je décoché un carreau d'arbalète dans les tripes, pour voir s'il chiait réellement de l'or. Eh bien, non. Dommage, j'aurais eu l'usage d'un peu d'or. J'avais tué ma mère, aussi, quelque temps plus tôt. Oh, et mon neveu, Joffrey, je l'ai empoisonné durant son banquet de noces et je l'ai regardé s'étouffer et mourir. Le marchand de fromages aurait-il omis ce détail ? J'ai l'intention d'ajouter mon frère et ma sœur à la liste avant d'en avoir terminé, s'il plaît à votre reine.

— Lui *plaire* ? Est-ce qu'Illyrio a perdu la tête ? Pourquoi s'imagine-t-il que Sa Grâce pourrait se féliciter des services d'un régicide et d'un traître autoproclamé ? »

*Question pertinente*, admit Tyrion en son for intérieur, mais il dit : « Le roi que j'ai occis siégeait sur le trône de votre reine, et tous ceux que j'ai trahis étaient des lions, aussi me semble-t-il que j'ai déjà rendu à la reine de signalés services. » Il se gratta son moignon de nez. « Rien à craindre, je ne vous tuerais pas, vous n'êtes pas de ma famille. Puis-je voir ce qu'a écrit le marchand de fromages ? J'adore lire ce qu'on dit de moi. »

Griff ignora la requête. Il porta la lettre à la chandelle et regarda le parchemin noircir, se recroqueviller et s'embraser. « Le sang versé sépare les Targaryen et les Lannister. Pourquoi soutiendrais-tu la cause de la reine Daenerys ? »

— Pour l'or et pour la gloire, répondit le nain avec bonne humeur. Oh, et par haine. Si vous aviez rencontré ma sœur, vous comprendriez.

— Je comprends bien la haine. » À la façon dont Griff prononça ce mot, Tyrion sut que cela au moins était vrai. *Il a fait banquet de haine, lui aussi. Elle le réchauffe la nuit depuis des années.*

« Alors, nous avons cela en commun, ser.

— Je ne suis pas chevalier. »

*Non seulement menteur, mais mauvais menteur. C'était maladroît et sot, messire.* « Et pourtant ser Canard raconte que vous l'avez fait chevalier.

— Canard parle trop.

— D'aucuns pourraient s'émerveiller de voir un canard qui parle. Qu'importe, *Griff*. Vous n'êtes pas chevalier et je suis Hugor Colline, un petit monstre. *Votre* petit monstre, s'il vous sied. Vous avez ma parole, tout ce que je désire, c'est d'être le féal serviteur de votre reine dragon.

— Et comment te proposes-tu de la servir ?

— En usant de ma langue. » Il se lécha les doigts, l'un après l'autre. « Je puis dire à Sa Grâce comment pense ma sœur, si l'on peut appeler cela penser. Je puis détailler à ses capitaines la meilleure façon de défaire mon frère, Jaime, au combat. Je sais quels seigneurs sont des braves et lesquels des poltrons, ceux qui sont loyaux et ceux qui sont vénaux. Je peux lui procurer des alliés. Et j'en sais tant et plus sur les dragons, comme votre Demi-Mestre vous le dira. Je suis amusant, en sus, et je ne mange guère. Considérez-moi comme votre lutin personnel et fidèle. »

Griff soupesa cela un moment. « Comprends-moi bien, le nain. Tu es le dernier et le moindre de notre compagnie. Tiens ta langue et fais ce qu'on te dit, ou tu ne tarderas pas à le regretter. »

*Oui, Père*, faillit riposter Tyrion. « Comme vous le dites, messire.

— Je ne suis pas un seigneur. »

*Menteur*. « C'était pure courtoisie, l'ami.

— Je ne suis pas non plus ton ami. »

*Ni chevalier, ni seigneur, ni ami*. « Dommage.

— Épargne-moi ton ironie. Je t'emmènerai jusqu'à Volantis. Si tu te montres obéissant et utile, tu pourras rester avec nous, pour servir la reine au mieux de tes capacités. Prouve que tu apportes plus d'ennuis que tu ne le vaux, et tu devras poursuivre seul ton chemin. »

*Certes, chemin qui me conduira au fond de la Rhoïne avec des poissons pour me grignoter ce qui me reste de nez.* « Valar dohaeris.

— Tu peux dormir sur le pont ou dans la cale, comme tu préfères. Ysilla te procurera un couchage.

— C'est fort aimable à elle. » Tyrion exécuta une courbette en se dandinant, mais à la porte de la cabine il se retourna. « Et si en trouvant la reine nous découvriions que cette histoire de dragons n'est que fariboles de marin ivre ? Le vaste monde abonde en contes tout aussi fous. Grumequins et snarks, fantômes et goules, sirènes, gobelins des rochers, chevaux, cochons... et lions ailés. »

Griff le fixa, la mine sombre. « Je t'ai loyalement mis en garde, Lannister. Surveille ta langue ou tu la perdras. Des royaumes sont dans la balance, ici. Nos vies, nos noms, notre honneur. Ce n'est pas un jeu, auquel nous nous adonnerions pour ton divertissement. »

*Bien sûr que si*, songea Tyrion. *Le jeu des trônes*. « Il en ira ainsi que vous le dites, capitaine », murmura-t-il en s'inclinant de nouveau.

## DAVOS

La foudre fendit le ciel au nord, gravant la tour noire de la Lanterne des Nuits sur le ciel blanc-bleu. Six battements de cœur plus tard, le tonnerre roula, comme un tambour au loin.

Les gardes escortèrent Davos Mervault sur un pont de basalte noir et sous une herse de fer trahissant des points de rouille. Au-delà s'étendaient de profondes douves d'eau salée et un pont-levis soutenu par une paire de chaînes massives. Des eaux vertes se précipitaient en contrebas, projetant en hauteur des gerbes d'embruns pour pilonner les fondations du château. Puis un second poste de garde, plus grand que le premier, aux pierres barbues d'algues vertes. Davos, les mains ligotées aux poignets, trébucha en traversant une cour envasée. Le grésil lui piquait les yeux. Les gardes le houspillèrent jusqu'en haut des marches, pour entrer dans le caverneux donjon de pierre de Brisants.

Une fois à l'intérieur, le capitaine retira sa cape pour l'accrocher à une cheville, afin de ne pas laisser de flaque sur le tapis myrien élimé. Davos l'imita, tâtonnant avec le fermoir à cause de ses mains entravées. Il n'avait pas oublié les façons courtoises qu'on lui avait enseignées à Peyredragon durant ses années de service.

Ils trouvèrent le seigneur solitaire, dans la pénombre de sa grand-salle, soupant de bière, de pain et d'une potée de légumes. Vingt appliques en fer étaient fixées le long de ses épais murs de pierre, mais seules quatre portaient des torches, et aucune n'était allumée. Deux grosses chandelles de suif dispensaient une lumière chiche et tremblotante. Davos entendait la pluie fouailler les murs et un goutte-à-goutte régulier à l'endroit du plafond où une fuite s'était déclarée.

« M'sire, annonça le capitaine, nous avons trouvé cet homme au *Ventre de la Baleine*, il essayait de négocier un passage hors de l'île. Sur lui, il avait douze dragons, et ça, également. » Le



capitaine déposa l'objet sur la table : un large ruban de velours noir bordé de tissu d'or, chargé de trois sceaux ; un cerf couronné appliqué sur de la cire d'abeille dorée, un cœur ardent sur de la rouge, et une main sur de la blanche.

Davos attendait, trempé et dégoulinant, les poignets éraflés à l'endroit où la corde mouillée lui entamait la peau. Un mot de ce seigneur et il serait promptement pendu à la porte des Potences de Sortonne, mais au moins était-il à l'abri de la pluie, avec de la pierre ferme sous les pieds au lieu du roulis d'un pont. Il ruisselait, dolent, abasourdi, miné par le deuil et les trahisons, et dégoûté des tempêtes.

Le seigneur s'essuya la lippe du revers de la main et saisit le ruban pour l'examiner de plus près, de ses yeux plissés. Au-dehors, un éclair flamboya, blanchissant et bleutant les meurtrières le temps d'un demi-battement de cœur. *Un, deux, trois, quatre*, compta Davos, avant que ne suive le tonnerre. Quand le grondement se tut, il écouta l'eau tomber, et le rugissement plus sourd sous ses pieds, où les vagues se fracassaient contre les énormes arches de pierre de Brisants et plongeaient leurs remous à travers ses cachots. Il risquait bien de finir là-bas, enchaîné à des dalles de pierre suintante, abandonné pour être noyé quand le flux s'y engouffrerait. *Non*, essaya-t-il de se convaincre, *c'est ainsi qu'un contrebandier pourrait périr, mais pas une Main de Roi. J'ai plus de valeur s'il me vend à sa reine.*

Le seigneur musa distraitement avec le ruban, considérant les sceaux en fronçant les sourcils. L'homme était laid, massif et charnu, avec le lourd gabarit des rameurs, et sans cou. Un chaume rude et gris, blanchi par plaques, couvrait ses joues et son menton. Au-dessus de la massive saillie des sourcils, il était chauve. Son nez boursoufflé se couperosait de veinules éclatées, il avait des lèvres épaisses et une sorte de palmure entre les trois doigts médians de sa main droite. Davos avait entendu dire que certains seigneurs des Trois Sœurs possédaient des mains et des pieds palmés, mais il avait toujours classé cette histoire dans la catégorie des contes de marin.

Le seigneur se redressa sur son siège. « Tranchez ses liens, ordonna-t-il, et retirez-lui ces gants. Je veux voir ses mains. »

Le capitaine obtempéra. Lorsqu'il brandit sèchement la main gauche mutilée de son prisonnier, l'éclair fulgura de nouveau, plaquant l'ombre des doigts raccourcis de Davos Mervault sur la face rogue et brutale de Godric Borrell, sire de Dolcesœur. « N'importe qui peut voler un ruban, commenta le lord, mais ces doigts ne mentent pas. Vous êtes le chevalier oignon.

— On m'a appelé ainsi, messire. » Davos était lord lui-même, et chevalier de longue date, désormais, mais, au plus profond de lui, il restait ce qu'il avait toujours été, un contrebandier de basse extraction qui s'était acheté un titre de chevalier avec une cale remplie d'oignons et de poisson salé. « On m'a aussi appelé bien pire.

— Certes. Traître. Rebelle. Tourne-casaque. »

La dernière épithète le hérissa. « Je n'ai jamais retourné ma casaque, messire. Je suis un homme du roi.

— Seulement si Stannis est roi. » Le seigneur le jaugea avec des yeux noirs et durs. « La plupart des chevaliers qui échouent sur mes côtes me recherchent dans ma salle, pas au *Ventre de la Baleine*. Un antre sordide de contrebandiers, que ce bouge. Seriez-vous en train de reprendre votre ancien commerce, chevalier oignon ?

— Non, messire. Je cherchais un passage vers Blancport. Le roi m'y a envoyé, porteur d'un message pour son seigneur.

— Alors, vous vous êtes trompé d'endroit, et de lord. » Lord Godric parut amusé. « Vous êtes à Sortonne, sur Dolcesœur.

— Je le sais fort bien. » Sortonne n'avait rien de doux, toutefois. La ville était immonde ; une porcherie, étriquée, chiche et puante de relents de lisier de porc et de poisson pourri. Davos en avait gardé le vivace souvenir de l'époque où il était contrebandier. Les Trois Sœurs constituaient un repaire prisé des trafiquants depuis des centaines d'années, et un nid de pirates auparavant. Sortonne avait des rues de boue et de planches, pour maisons des taudis de torchis aux toitures de chaume, et auprès de la porte des Potences, on trouvait toujours des pendus aux entrailles dévidées.

« Vous avez ici des amis, je n'en doute point, reprit le lord. Tous les contrebandiers ont des amis sur les Sœurs. Certains sont aussi de mes amis. Ceux qui n'en sont point, je les fais

pendre. Je les laisse lentement suffoquer, avec les tripes qui leur battent les genoux. » La salle s'éclaira de nouveau, tandis que la foudre illuminait les fenêtres. Deux battements de cœur plus tard gronda le tonnerre. « Si vous cherchiez Blancport, pourquoi êtes-vous à Sortonne ? Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

*La volonté d'un roi et la trahison d'un ami*, aurait pu répliquer Davos. Mais il opta pour : « Les tempêtes. »

Vingt-neuf navires avaient levé l'ancre, au Mur. Davos serait bien surpris que la moitié flottât encore. Des cieux noirs, des vents cruels et des pluies battantes les avaient harcelés tout au long de la côte. Les galères *Oledo* et le *Fils de la Vieille Mère* avaient été jetées sur les rochers de Skagos, l'île des licornes et des cannibales, où même le Bâtard Aveugle avait craint d'accoster ; la grande cogue *Saathos Saan* avait sombré devant les Falaises grises. « Stannis devra les rembourser, avait fulminé Sladhor Saan. Il les paiera en bon or, jusqu'à la dernière. » On aurait dit qu'un dieu furieux exigeait le prix de leur trajet facile vers le Nord, où ils avaient joui d'un vent de sud régulier entre Peyredragon et le Mur. Un autre ouragan avait arraché les mâtures de l'*Opulente Moisson*, contraignant Sla à la faire prendre en remorque. À dix lieues au nord du Guet de la Veuve, les flots à nouveau démontés avaient jeté la *Moisson* contre une des galères qui la remorquaient, les envoyant toutes deux par le fond. Le reste de la flotte lysienne avait été égaillé à travers le détroit. Certains finiraient par se traîner jusqu'à tel ou tel port. D'autres ne réapparaîtraient jamais.

« Sladhor le Gueux, voilà à quel état votre roi m'a réduit », s'était plaint Sladhor à Davos, tandis que les vestiges de sa flotte s'étiraient en travers de la Morsure. « Sladhor l'Écrasé. Où sont mes navires ? Et mon or, où est tout l'or qu'on m'avait promis ? » Lorsque Davos avait tenté de lui assurer qu'il recevrait son salaire, Sla avait éclaté. « Quand, mais *quand* ? Demain, à la nouvelle lune, au prochain retour de la comète rouge ? Il me promet de l'or et des pierres précieuses, et toujours il promet, mais l'or, je n'en ai pas vu la couleur. J'ai sa parole, me dit-il, oui-da, sa parole de roi, il l'a écrit. Est-ce que Sladhor Saan va se nourrir de la parole du roi ? Pourra-t-il

étancher sa soif avec des parchemins et de la cire à cacheter ? Peut-il basculer des promesses dans un lit de plume et les baiser jusqu'à ce qu'elles piaillent ? »

Davos avait tenté de le convaincre de rester fidèle. Si Sla abandonnait Stannis et sa cause, avait-il fait observer, il perdait tout espoir de récolter l'or qui lui était dû. Le roi Tommen victorieux risquait peu de régler les dettes de son oncle défait, après tout. Le seul espoir de Sla reposait dans une loyauté persévérante envers Stannis Baratheon jusqu'à ce que celui-ci remporte le Trône de Fer. Sinon, il ne verrait jamais un liard de son argent. Il devait se montrer patient.

Peut-être un lord à la langue de miel aurait-il pu gagner à ses arguments le prince pirate lysien, mais Davos était un chevalier oignon, et ses paroles n'avaient réussi qu'à provoquer une nouvelle exaspération de Sla. « À Peyredragon, j'ai été patient, dit-il, quand la femme rouge a brûlé des dieux de bois et des hommes qui hurlaient. Tout le long du trajet vers le Mur, j'ai été patient. À Fort-Levant, j'ai été patient... et j'ai eu froid, oh, que j'ai eu froid ! Peuh, je vous réponds. Peuh à vos appels à la patience, et peuh à votre roi. Mes hommes ont faim. Ils ont envie de baiser de nouveau leurs femmes, de compter leurs fils, de revoir les Degrés de Pierre et les jardins de plaisir de Lys. La glace, les tempêtes et les promesses creuses, tout cela, ils n'en ont aucune envie. Si loin au nord, il fait beaucoup trop froid, et de plus en plus. »

*Je savais que ce jour viendrait, se dit Davos. J'aimais bien cette vieille fripouille, mais je n'ai jamais été assez sot pour me fier à lui.*

« Les tempêtes. » Lord Godric prononça le mot avec toute la tendresse qu'un autre homme aurait employée à prononcer le nom de l'être aimé. « Les tempêtes étaient sacrées sur les Sœurs, avant l'arrivée des Andals. Nos dieux anciens étaient la Dame des Vagues et le Seigneur des Cieux. Ils soulevaient des tempêtes à chaque fois qu'ils s'accouplaient. » Il se pencha en avant. « Ces rois ne se soucient jamais des Sœurs. À quoi bon ? Nous sommes petits, pauvres. Et pourtant, vous voilà. Livré à moi par les tempêtes. »

*Livré à toi par un ami,* rectifia mentalement Davos.

Lord Godric se tourna vers son capitaine. « Laisse cet homme avec moi. Il n'a jamais mis les pieds ici.

— Non, m'sire. Jamais. » Le capitaine prit congé, ses bottes trempées déposant des traces humides sur le tapis. Sous le sol, la mer grondait et s'agitait, martelant les pieds du château. La porte se referma avec un bruit évoquant le tonnerre au loin, et de nouveau l'éclair fulgura, comme en réponse.

« Messire, reprit Davos, si vous vouliez bien m'envoyer à Blancport, Son Altesse tiendrait cela pour un gage d'amitié.

— Je pourrais vous envoyer à Blancport, reconnut le seigneur. Ou je pourrais vous envoyer dans un enfer froid et humide. »

*Sortonne est déjà un enfer suffisant.* Davos appréhendait le pire. Les Trois Sœurs étaient des garces inconstantes, loyales uniquement à elles-mêmes. On les disait féales aux Arryn du Val, mais la poigne des Eyrié sur les îles était au mieux fragile.

« Sunderland exigerait que je vous remette à lui s'il savait votre présence. » Borrell devait féauté à Dolcesœur, comme Lonhameau pour Longuesœur, et Torrent pour Petitesœur ; tous juraient fidélité à Triston Sunderland, lord des Trois Sœurs. « Pour un pot de l'or des Lannister, il vous vendrait à la reine. Le pauvre homme a besoin de chaque dragon qu'il trouve, avec sept fils résolus à devenir chevaliers. » Le lord empoigna une cuillère en bois et s'attaqua derechef à sa potée. « Je maudissais les dieux qui ne m'ont donné que des filles, jusqu'à ce que j'entende geindre Triston sur le prix des destriers. Vous seriez surpris d'apprendre la quantité de poissons qu'il faut pour acheter une cotte de plates ou de mailles convenable. »

*J'avais sept fils, moi aussi, mais quatre ont brûlé et sont morts.* « Lord Sunderland a juré sa foi aux Eyrié, commenta Davos. De droit, il devrait me livrer à lady Arryn. » Ses chances seraient meilleures face à elle que face aux Lannister, estima-t-il. Si elle n'avait pas participé à la Guerre des Cinq Rois, Lysa Arryn était fille de Vivesaigues, et tante du Jeune Loup.

« Lysa Arryn est morte, annonça lord Godric. Assassinée par un chanteur. C'est lord Littlefinger qui gouverne le Val, désormais. Où sont passés les pirates ? » Comme Davos ne répondait pas, il cogna de sa cuillère sur la table. « Les Lysiens.

Torrent a observé leurs voiles depuis Petitesœur et, avant lui, les Flint, sur la Veuve. Des voiles orange, vertes, roses. Sladhor Saan. Où est-il ?

— En mer. » Sla devait contourner les Doigts et remonter le détroit. Il regagnait les Degrés de Pierre avec la dérisoire flotte qui lui restait. Peut-être en chemin en acquerrait-il d'autres, s'il croisait la route de navires de commerce d'un gabarit approprié. *Un brin de piraterie aide à faire passer les milles.* « Sa Grâce l'a dépêché au Sud, pour indisposer les Lannister et leurs amis. » Il avait répété ce mensonge tout en ramant vers Sortonne sous la pluie. Tôt ou tard, le monde apprendrait que Sladhor Saan avait déserté Stannis Baratheon, le laissant dépourvu de flotte, mais on ne le tiendrait pas des lèvres de Davos Mervault.

Lord Godric touilla sa potée. « Et ce vieux pirate de Saan vous a fait nager jusqu'à terre ?

— J'ai accosté dans une chaloupe, messire. » Sla avait attendu que le fanal de la Lanterne des Nuits brille à tribord du *Valyrien* avant de le débarquer. Leur amitié lui avait au moins valu ce geste. Le Lysien clamait qu'il l'aurait volontiers emmené au sud avec lui, mais Davos avait refusé. Stannis avait besoin de Wyman Manderly, et il s'en était remis à Davos pour le gagner à sa cause. Celui-ci ne trahirait pas cette confiance, il l'avait déclaré à Sla. « Bah, avait répliqué le prince pirate. Avec de tels honneurs, il te tuera, mon vieil ami. Il te tuera. »

« Je n'ai encore jamais reçu une Main du Roi sous mon toit, dit lord Godric. Stannis paierait-il rançon pour vous, je me le demande ? »

*Le ferait-il ?* Stannis avait accordé à Davos des terres, des titres et des charges, mais débourserait-il du bon or pour racheter sa vie ? *Il n'a pas d'or. Sinon, il aurait encore Sla.* « Vous trouverez Son Altesse à Châteaunoir, si vous désirez lui poser la question, messire. »

Borrell émit un grognement. « Et le Lutin, est-il à Châteaunoir, lui aussi ?

— Le Lutin ? » Davos ne comprenait pas la question. « Il est à Port-Réal, condamné à mort pour le meurtre de son neveu.

— Le Mur est le dernier à savoir, disait toujours mon père. Le nain s'est évadé. Il s'est tortillé entre les barreaux de sa

cellule et a déchiqueté son propre père à mains nues. Un garde l'a vu fuir, rouge de pied en cap, comme s'il s'était baigné dans le sang. La reine fera lord le premier qui le tuera. »

Davos avait du mal à croire ce qu'il entendait. « Vous êtes en train de me dire que Tywin Lannister est mort ?

— De la main de son fils, oui. » Le lord but une gorgée de bière. « Au temps où il y avait des rois sur les Sœurs, nous ne souffrions pas qu'un nain survive. Nous les jetions tous à la mer, en offrande aux dieux. Les septons nous ont forcés à arrêter. Un tas de pieux imbéciles. Pourquoi les dieux doteraient-ils un homme d'une telle forme, sinon pour marquer qu'il est un monstre ? »

*Lord Tywin mort. Ça change tout.* « Messire, m'accorderez-vous la faveur d'envoyer un corbeau au Mur ? Son Altesse se doit d'apprendre la mort de lord Tywin.

— Il l'apprendra. Mais point de moi. Ni de vous, tant que vous serez ici sous mon toit percé. Il ne sera pas dit que j'ai apporté à Stannis assistance et conseil. Les Sunderland ont entraîné les Sœurs dans deux des rébellions Feunoyr, et nous en avons tous souffert grand mal. » Lord Godric agita sa cuillère pour indiquer une chaise. « Asseyez-vous. Avant que de tomber, ser. Si ma salle est froide, humide et sombre, elle n'ignore pas totalement la courtoisie. Nous allons vous trouver des vêtements secs, mais tout d'abord, mangez. » Il héla, et une femme entra dans la salle. « Nous avons un invité à nourrir. Apporte de la bière, du pain et de la potée de légumes. »

La bière était brune, le pain noir et la potée d'un blanc crémeux. La femme servit Davos dans un tranchoir creusé à partir d'une miche de pain rassis. La potée regorgeait de poireaux, de carottes, d'orge et de navets, blancs et jaunes, en même temps que de palourdes et de bouts de morue et de viande de crabe, nageant dans un bouillon de crème lourde et de beurre. C'était le genre de potée qui réchauffe un homme jusqu'à la moelle des os, l'idéal par une nuit froide et humide. Davos l'avalait avec gratitude.

« Vous aviez déjà goûté à la potée de la sœur ?

— Oui, messire. » On servait exactement la même potée partout sur les Trois Sœurs, dans chaque auberge et chaque taverne.

« Celle-ci est plus goûteuse que celles que vous avez pu essayer. C'est Gella qui la prépare. La fille de ma fille. Êtes-vous marié, chevalier oignon ?

— Oui, messire.

— Dommage. Elle ne l'est pas. Les femmes au physique ingrat font les meilleures épouses. Il y a là-dedans trois sortes de crabes. Des crabes rouges, des crabes araignées et des conquérants. Jamais je ne mange de crabe araignée, honnis dans la potée de la sœur. Ça me donnerait l'impression d'être cannibale. » Sa Seigneurie indiqua d'un geste la bannière suspendue au-dessus de l'âtre noir et glacé. Y était brodé un crabe araignée, blanc sur un champ gris-vert. « Nous avons entendu raconter que Stannis avait condamné sa Main au bûcher. »

*La Main qui m'a précédé.* Sur Peyredragon, Mélisandre avait livré Alester Florent à son dieu, afin d'invoquer le vent qui les avait emportés vers le nord. Lord Florent avait été fort, gardant le silence pendant que les gens de la reine le ligotaient au poteau, aussi digne qu'un homme demi-nu peut espérer l'être, mais lorsque les flammes avaient commencé à le lécher, il s'était mis à hurler, et ses clameurs les avaient tous poussés jusqu'à Fort-Levant, s'il fallait en croire la femme rouge. Davos n'avait guère aimé ce vent, qui lui avait paru sentir la chair brûlée, et mugir de façon dolente en jouant dans les haubans. *Ça aurait aussi aisément pu être moi.* « Je n'ai pas péri sur le bûcher, assura-t-il à lord Godric, mais, à Fort-Levant, j'ai bien failli geler.

— C'est un effet commun du Mur. » La femme leur apporta une nouvelle miche de pain, encore chaude du four. Quand Davos vit la main de la donzelle, il n'en put détacher le regard. Lord Godric ne manqua pas de s'en apercevoir. « Oui-da, elle porte la marque. Comme tous les Borrell, depuis cinq mille ans. La fille de ma fille. Pas celle qui prépare la potée. » Il rompit le pain et en proposa la moitié à Davos. « Mangez. Il est bon. »



Il l'était, en effet, mais une croûte rassise aurait autant régalié Davos ; ce pain signifiait qu'il était ici un invité, au moins pour une nuit. Les seigneurs des Trois Sœurs avaient une noire réputation, et nul plus que Godric Borrell, lord de Dolcesœur, Bouclier de Sortonne, Maître du château de Brisants, et gardien de la Lanterne des Nuits... Mais tout voleurs et naufrageurs qu'ils fussent, les seigneurs étaient liés par les anciennes lois de l'hospitalité. *Au moins, je verrai l'aube*, se dit Davos. *J'ai mangé avec lui le pain et le sel.*

Mais il y avait dans cette potée de la sœur de plus étranges épices que le sel. « Est-ce du safran que je sens ? » Le safran valait plus que l'or. Davos n'en avait goûté qu'en une seule occasion, lorsque le roi Robert lui avait envoyé une moitié de poisson, lors d'un banquet à Peyredragon.

« Oui. Il vient de Qarth. Du poivre, également. » Lord Godric en préleva une pincée, afin de saupoudrer son propre tranchoir. « Du poivre noir moulu de Volantis, il n'en est point de plus fin. Prenez-en autant qu'il vous faudra si vous êtes d'humeur poivrée. J'en ai quarante coffres. Sans parler des clous de girofle et de la muscade, et d'une livre de safran. Je l'ai prise sur une aguicheuse. » Il rit. Il avait encore toutes ses dents, nota Davos, bien que la plupart fussent jaunies et l'une d'elles, en haut, noire et morte. « Elle faisait voile vers Braavos, mais une tempête l'a drossée sur la Morsure et elle s'est brisée contre certains de mes récifs. Ainsi, voyez-vous, vous n'êtes pas le seul présent que m'aient apporté les tempêtes. La mer est une créature traîtresse et cruelle. »

*Point si traîtresse que les hommes*, songea Davos. Les ancêtres de lord Godric avaient été des rois pirates jusqu'à ce que les Stark fondent sur eux, avec le feu et l'épée. Désormais, les hommes des Sœurs laissaient la piraterie franche à Sladhor Saan et à son engeance, et se bornaient au rôle de naufrageurs. Les fanaux qui brûlaient au long des côtes des Trois Sœurs étaient censés alerter contre les récifs, les écueils et les rochers et indiquer la voie vers la sécurité, mais, par les nuits de tempête et de brume, certains Sœurois recouraient à des feux trompeurs pour entraîner les capitaines imprudents vers leur perte.

« Les tempêtes vous ont été clémentes, en vous soufflant sur le pas de ma porte, poursuivit lord Godric. Vous auriez reçu un accueil glacial à Blancport. Vous arrivez trop tard, ser. Lord Wyman a l'intention de ployer le genou, mais pas devant Stannis. » Il but une gorgée de bière. « Les Manderly ne sont point Nordiens, pas au tréfonds. Il n'y a pas plus de neuf cents ans qu'ils sont venus dans le Nord, chargés de tout leur or et de leurs dieux. Ils avaient été de grands seigneurs sur la Mander jusqu'à ce qu'ils voient trop grand et que les mains vertes leur rabattent le caquet. Le Roi Loup a pris leur or, mais leur a donné des terres et permis de garder leurs dieux. » Il sauça sa potée avec un morceau de pain. « Si Stannis se figure que le gros lard va enfourcher le cerf, il se trompe. Le *Lion* a jeté l'ancre à Sortonne, il y a douze jours, pour refaire ses provisions d'eau douce. Vous connaissez le bâtiment ? Des voiles rouges, un lion d'or à sa proue. Et débordant de Frey, tous en route vers Blancport.

— De Frey ? » C'était la dernière chose à laquelle se serait attendu Davos. « Les Frey ont tué le fils de lord Wyman, avons-nous entendu dire.

— Certes, et la fureur du gros lard a été telle qu'il a fait serment de ne vivre que de pain et de vin jusqu'à ce qu'il ait obtenu vengeance. Mais avant la fin du jour, il enfournait à nouveau palourdes et gâteaux dans sa bouche. Il y a des navires qui font sans arrêt la navette entre les Sœurs et Blancport. Nous leur vendons des crabes, des poissons et du fromage de chèvre, ils nous apportent le bois, la laine et des peaux. D'après tout ce que j'ai entendu dire, Sa Seigneurie est plus grasse que jamais. Au temps pour les serments. Les mots sont du vent, et le vent sorti de la bouche de Manderly n'a pas plus de valeur que celui qui s'échappe de son fondement. » Le lord déchira un autre morceau de pain pour finir de saucer son tranchoir. « Les Frey apportaient au gros imbécile un sac d'os. Certains qualifient cela de courtoisie : rapporter à un homme les ossements de son défunt fils. S'il s'était agi du mien, je la leur aurais rendue, leur courtoisie, et j'aurais su remercier les Frey avant que de les pendre. Mais pas le gros lard, il est trop noble pour ça. » Il se bourra la bouche de pain, mastiqua, avala. « J'ai reçu les Frey à

souper. L'un d'eux était assis à votre place actuelle. *Rhaegar*, il s'appelait. J'ai failli lui rire au nez. Il avait perdu sa femme, disait-il, mais comptait s'en trouver une nouvelle à Blancport. Des corbeaux sont allés et venus. Lord Wyman et lord Walder ont conclu un pacte, qu'ils ont l'intention de sceller par un mariage. »

Davos eut l'impression que le lord lui avait assené un coup de poing dans l'estomac. *S'il dit vrai, mon roi est perdu*. Stannis Baratheon avait désespérément besoin de Blancport. Winterfell constituait le cœur du Nord, mais Blancport en était la bouche. Depuis des siècles, son estuaire restait libre de glaces, même au plus profond de l'hiver. Avec l'hiver qui arrivait, cela pouvait représenter tant et plus. Il en allait de même pour l'argent de la cité. Les Lannister disposaient de tout l'or de Castral Roc, et avaient épousé les richesses de Hautjardin. Les coffres du roi Stannis étaient exsangues. *Je dois essayer, à tout le moins. Il se pourrait que je puisse empêcher ce mariage*. « Je dois parvenir à Blancport, dit-il. Votre Seigneurie, je vous en conjure, aidez-moi. »

Lord Godric commença à dévorer son tranchoir, le déchirant de ses grosses mains. Le ragoût avait amolli le pain rassis. « Je n'aime guère les Nordiens, annonça-t-il. Les mestres racontent que le Viol des Trois Sœurs s'est passé il y a deux mille ans, mais Sortonne n'oublie pas. Avant, nous étions un peuple libre, avec nos propres rois pour nous gouverner. Dès après, nous avons dû plier le genou devant les Eyrié afin de chasser les Nordiens. Mille ans le loup et le faucon se sont disputé notre possession, jusqu'à avoir rongé toute la graisse et la viande sur les os de ces pauvres îles. Quant à Stannis, votre roi, lorsqu'il était maître de la flotte de Robert, il a envoyé une flotte dans mon port sans me demander permission et m'a fait pendre une douzaine de bons amis. Des hommes comme vous. Il a été jusqu'à menacer de me pendre – moi ! –, si un vaisseau devait s'échouer parce que la Lanterne des Nuits s'était éteinte. J'ai dû avaler son arrogance. » Il mangea une partie du tranchoir. « Et maintenant, le voilà qui s'en vient dans le Nord, l'orgueil en berne, la queue entre les jambes. Pourquoi devrais-je lui apporter mon aide ? Répondez-moi donc. »

*Parce qu'il est votre roi légitime, se dit Davos. Parce que c'est un homme fort et qu'il est juste, le seul capable de rétablir le royaume et de le défendre contre les périls qui s'amassent au nord. Parce qu'il possède une épée magique qui rutille sous l'éclat du soleil.* Les mots restèrent logés au fond de sa gorge. Aucun d'eux ne fléchirait le lord de Dolcesœur. Aucun d'eux ne le rapprocherait d'un pas de Blancport. *Quelle réponse désire-t-il ? Dois-je lui promettre l'or que nous n'avons pas ? Un mari de haute lignée pour la fille de sa fille ? Des terres, des honneurs, des titres ?* Lord Alester Florent s'était essayé à ce petit jeu, et le roi l'avait expédié au bûcher pour cela.

« La Main a perdu sa langue, dirait-on. Il n'aime ni la potée de la sœur, ni la vérité. » Lord Godric s'essuya la bouche.

« Le lion est mort, déclara lentement Davos. Votre vérité, la voilà, messire. Tywin Lannister est mort.

— Eh bien, quoi ?

— Qui règne désormais à Port-Réal ? Pas Tommen, ce n'est qu'un enfant. Est-ce ser Kevan ? »

La lueur des chandelles brillait dans les prunelles noires de lord Godric. « Si tel était le cas, vous seriez aux fers. C'est la reine qui gouverne. »

Davos comprit. *Il entretient des doutes. Il ne voudrait pas se retrouver du côté des vaincus.* « Stannis a tenu Accalmie face aux Tyrell et aux Redwyne. Il a pris Peyredragon aux derniers Targaryen. Il a écrasé la Flotte de Fer au large de Belle Île. Cet enfant roi ne prévaudra pas contre lui.

— Cet enfant roi a à sa disposition la fortune de Castral Roc et la puissance de Hautjardin. Il a pour lui les Bolton et les Frey. » Lord Godric se massa le menton. « Cependant... En ce monde, il n'est de certain que l'hiver. Ned Stark a dit cela à mon père, dans cette même salle.

— Ned Stark est venu ici ?

— À l'aube de la Rébellion de Robert. Le Roi Fou avait fait demander aux Eyrié la tête de Stark, mais Jon Arryn lui a répondu par le défi. Goëville est restée loyale au trône, cependant. Pour rentrer chez lui et appeler ses bannerets, Stark a été obligé de franchir les montagnes jusqu'aux Doigts et de trouver un pêcheur qui lui ferait traverser la Morsure. En route,

une tempête les a surpris. Le pêcheur s'est noyé, mais sa fille a conduit Stark jusqu'aux Sœurs avant que le bateau ne coule. On dit qu'il lui a laissé une bourse d'argent et un bâtard dans le ventre. Jon Snow, elle l'a appelé, en souvenir d'Arryn.

« Mais peu importe. Mon père était assis où je siège actuellement lorsque lord Eddard a débarqué à Sortonne. Notre mestre nous a pressés d'expédier le chef de Stark à Aerys, en gage de notre loyauté. Cela aurait entraîné une riche récompense. Le Roi Fou les dispensait avec largesse s'il en était d'humeur. Mais nous savions désormais que Jon Arryn avait pris Goëville. Robert a été le premier homme sur le Mur, et il a tué Marq Grafton de sa propre main. *Ce Baratheon ne connaît pas la peur*, ai-je dit. *Il combat comme le devrait un roi*. Notre mestre a ricané en nous assurant que le prince Rhaegar saurait défaire ce rebelle. Et là, Stark a déclaré : *En ce monde, il n'est de certain que l'hiver. Assurément, nous pouvons perdre nos têtes... Mais si nous vainquons ?* Mon père l'a laissé reprendre sa route, son chef toujours sur ses épaules. "Si vous perdez, a-t-il dit à lord Eddard, vous n'êtes jamais venu ici."

— Pas plus que moi », assura Davos Mervault.

## JON

Ils firent sortir le Roi-d'au-delà-du-Mur, les mains liées par une corde de chanvre et un nœud coulant autour du cou.

L'autre extrémité de la corde était enroulée autour du pommeau de selle du coursier de ser Godry Farring. Mort-des-Géants et sa monture étaient caparaçonnés d'acier argenté orné de nielle. Mance Rayder ne portait qu'une légère camisole qui laissait ses membres exposés au froid. *Ils auraient pu lui rendre son manteau*, songea Jon Snow, *celui que la sauvageonne lui a rapiécé avec des bouts de soie écarlate.*

Rien d'étonnant si le Mur pleurait.

« Mance connaît la forêt hantée mieux que n'importe quel patrouilleur », avait expliqué Jon au roi Stannis, dans un dernier effort pour convaincre Son Altesse que le Roi-d'au-delà-du-Mur leur serait plus utile vivant que mort. « Il connaît Tormund Fléau-d'Ogres. Il a combattu les Autres. Et il détenait le Cor de Joramun et n'a pas soufflé dedans. Il n'a pas fait crouler le Mur alors qu'il l'aurait pu. »

Ses paroles ne rencontrèrent qu'oreilles sourdes. Stannis était demeuré inébranlable. La loi était claire ; un déserteur devait perdre la vie.

Sous le Mur en larmes, dame Mélisandre leva ses pâles mains blanches. « *Nous devons tous choisir*, proclama-t-elle. Homme ou femme, jeune ou vieux, lord ou vilain, nos choix sont les mêmes. » Sa voix évoquait à Jon Snow l'anis, la muscade et les clous de girofle. Elle se tenait auprès du roi sur une tribune de bois dressée au-dessus de la fosse. « Nous choisissons entre la lumière et les ténèbres. Nous choisissons entre le bien et le mal. Nous choisissons entre le vrai dieu ou les faux. »

L'épaisse chevelure gris-brun de Mance Rayder lui vola dans la figure tandis qu'il avançait. Il se dégagea les yeux avec ses mains liées, en souriant. Mais quand il vit la cage, le courage lui

faillit. Les gens de la reine l'avaient construite avec les arbres de la forêt hantée, des arbrisseaux et des branches souples, des rameaux de pin gluants de résine, et des doigts de barrals, blancs comme l'os. Ils les avaient ployés et entortillés les uns autour des autres de façon à tresser une nasse de bois, puis l'avaient suspendue haut au-dessus d'une fosse profonde remplie de bûches, de feuilles et de petit bois.

À cette vue, le roi sauvageon recula. « Non, s'écria-t-il, *pitié*. Ce n'est pas juste. Je ne suis pas le roi, ils... »

Ser Godry tira un coup sur la corde. Le Roi-d'au-delà-du-Mur n'eut d'autre choix que de le suivre en trébuchant, la corde étranglant ses mots. Lorsque Mance perdit pied, Godry le traîna sur le reste du parcours. Mance saignait quand les gens de la reine, mi-poussant, mi-portant, l'encagèrent. Une douzaine d'hommes d'armes hissèrent tous ensemble pour le soulever dans les airs.

Dame Mélisandre le regarda monter. « *PEUPLE LIBRE !* Le voilà, votre roi des mensonges. Et voici le cor dont il promettait qu'il abattrait le Mur. » Deux des gens de la reine apportèrent le Cor de Joramun, noir avec des bandes de vieil or, huit pieds de long d'un bout à l'autre. Des runes étaient gravées dans ses bandeaux d'or, l'écriture des Premiers Hommes. Joramun avait péri des milliers d'années plus tôt, mais Mance avait retrouvé sa tombe sous un glacier, dans les sommets des Crocgvire. *Et Joramun sonna du Cor de l'Hiver, et il éveilla les géants de la terre.* Ygrid avait raconté à Jon que Mance n'avait jamais découvert le cor. *Elle a menti, ou alors Mance le tenait secret même des siens.*

Mille captifs observèrent à travers les barreaux de bois de leur enclos tandis qu'on brandissait le cor. Tous dépenaillés, à demi morts de faim. Les Sept Couronnes les appelaient *sauvageons* ; eux se nommaient *le peuple libre*. Ils ne paraissaient ni sauvages ni libres – seulement morts de faim et de peur, abasourdis.

« Le Cor de Joramun ? continua Mélisandre. Non. Appelez-le Cor des Ténèbres. Que tombe le Mur et la nuit tombera avec lui, la longue nuit qui jamais n'a de fin. Cela ne doit pas arriver, *cela n'arrivera pas !* Le Seigneur de Lumière a vu ses enfants en

péril et leur a envoyé un champion, Azor Ahaï ressuscité. » Elle désigna de la main Stannis, et le grand rubis à sa gorge palpita de lumière.

*Il est la pierre, elle est la flamme.* Les yeux du roi semblaient des ecchymoses bleues, profondément enfoncées dans un visage cave. Il était vêtu de plate grise, un manteau en tissu d'or bordé de fourrure volant sur ses larges épaules. Son pectoral portait un cœur ardent gravé au-dessus du sien. Ceignant son front, une couronne d'or roux avec des pointes qui se tordaient comme des flammes. Val se tenait auprès de lui, grande, belle. On l'avait couronnée d'un simple cercle de bronze sombre, et elle paraissait pourtant plus royale avec ce bronze que Stannis avec son or. Elle avait des yeux gris intrépides, qui ne cillaient point. Sous l'hermine de sa mante, elle portait du blanc et de l'or. Ses cheveux blonds comme miel avaient été coiffés en une tresse épaisse qui tombait de son épaule droite jusqu'à sa taille. Le froid dans l'air avait apposé de la couleur sur ses joues.

Dame Mélisandre ne portait nulle couronne, mais chaque homme ici présent savait qu'elle était la véritable reine de Stannis Baratheon, elle et non la femme sans attraits qu'il avait laissée grelotter à Fort-Levant. On racontait que le roi n'avait point l'intention d'envoyer chercher la reine Selyse et leur fille tant que Fort-Nox ne serait pas habitable. Jon se sentait marri pour elles. Le Mur n'offrait guère les comforts auxquels étaient accoutumées les dames sudières et les petites filles de haute naissance, et Fort-Nox n'en avait aucun. C'était un lieu lugubre, même en ses meilleures époques.

« *PEUPLE LIBRE !* s'écria Mélisandre. Voyez ce qu'il advient de ceux qui choisissent les ténèbres ! »

Le Cor de Joramun s'enflamma.

Il s'embrasa avec un bruit de souffle tandis que des langues tourbillonnantes de feu vert et jaune dansaient en crépitant sur toute sa longueur. Le destrier de Jon, nerveux, broncha, et tout au long de la ligne d'autres cavaliers s'évertuèrent eux aussi à calmer leur monture. Une plainte monta de l'enclos lorsque le peuple libre vit son espoir prendre feu. Quelques-uns jetèrent des cris et des imprécations, mais la plupart s'abîmèrent dans le silence. L'espace d'un demi-battement de cœur, les runes



gravées sur les bandeaux d'or parurent trépider dans l'air. D'une poussée, les gens de la reine firent dégringoler le cor dans la fosse à feu.

À l'intérieur de sa cage, Mance Rayder s'acharna avec ses mains liées sur le nœud coulant autour de son cou et hurla des phrases incohérentes sur la trahison et la sorcellerie, reniant sa royauté, reniant son peuple, reniant son nom, reniant tout ce qu'il avait jamais été. Il hurla en implorant pitié, maudit la femme rouge et partit d'un rire hystérique.

Jon observait sans ciller. Il n'osait faire montre de sensiblerie devant ses frères. Il avait ordonné que sortent deux cents hommes, plus de la moitié de la garnison de Châteaunoir. À cheval, en de solennelles rangées ébène, leurs grandes piques à la main, ils avaient relevé leurs cagoules pour placer leurs visages dans l'ombre... et dissimuler le fait que tant d'entre eux étaient des barbes grises et des gamins sans expérience. Le peuple libre craignait la Garde. Jon voulait qu'ils emportent cette peur avec eux dans leurs nouveaux foyers au sud du Mur.

Le cor s'écrasa au sein des bûches, des feuilles et du petit bois. En trois battements de cœur, toute la fosse flamba. Empoignant à deux mains les barreaux de sa cage, Mance sanglotait, suppliait. Quand le feu l'atteignit, il exécuta une petite danse. Ses cris devinrent un long hurlement inarticulé de peur et de souffrance. À l'intérieur de sa cage, il voletait comme une feuille embrasée, comme un papillon de nuit tombé dans la flamme d'une bougie.

Jon se surprit à se rappeler une chanson.

*Frères, ô mes frères, mon temps ici s'achève,  
Le Dornien a pris ma vie,  
Mais qu'importe : tous les hommes crèvent,  
Et au Dornien j'ai pris sa mie !*

Val se tenait sur l'estrade aussi immobile que si on l'avait sculptée dans le sel. *Elle ne pleurera ni ne détournera les yeux.* Jon se demanda ce qu'aurait fait Ygrid à sa place. *Ce sont les femmes qui sont fortes.* Il se reprit à penser à Sam et à mestre Aemon, à Vère et au bébé. *Elle me maudira jusqu'à son dernier*

*souffle, mais je ne voyais pas d'autre issue.* Fort-Levant avait signalé des tempêtes terribles sur le détroit. *Je voulais les placer en sécurité. Les ai-je en vérité livrés en pâture aux crabes ?* La nuit précédente, il avait rêvé de Sam noyé, d'Ygrid morte, sa flèche plantée en elle (la flèche n'avait pas appartenu à Jon, mais dans ses rêves, c'était toujours la sienne), de Vère versant des larmes de sang.

Jon Snow en avait assez vu. « Maintenant », décida-t-il.

Ulmer du Bois-du-Roi ficha sa lance dans le sol, prit son arc et encocha une flèche noire prise dans son carquois. Gentil Donnel Hill rejeta son capuchon pour l'imiter. Garth Plumegrise et Ben la Barbe placèrent des flèches, bandèrent leurs arcs et décochèrent.

Une flèche frappa Mance Rayder à la poitrine, une au ventre, une à la gorge. La quatrième heurta un des barreaux de bois de la cage, et vibra un instant avant de prendre feu. Les sanglots d'une femme résonnèrent contre le Mur tandis que le roi sauvageon s'effondrait mollement au fond de sa cage, auréolé de flammes. « À présent sa Garde est achevée », murmura doucement Jon. Mance Rayder avait jadis été un homme de la Garde de Nuit, avant de troquer son manteau noir contre un autre, avec des crevés de soie rouge vif.

En haut sur la plate-forme, Stannis faisait la grimace. Jon refusa de croiser son regard. Le fond de la cage de bois avait cédé, et ses barreaux se disloquaient. Chaque fois qu'une langue de feu montait, d'autres branches libérées dégringolaient, rouge cerise et noires. « Le Seigneur de Lumière a créé le soleil et la lune et les étoiles pour éclairer notre chemin, et nous a donné le feu pour tenir la nuit en respect, proclama Mélisandre aux sauvageons. Nul ne peut soutenir ses flammes.

— *Nul ne peut soutenir ses flammes* », reprirent en écho les gens de la reine.

Les robes de la femme rouge, teintes d'un écarlate profond, se balançaient autour d'elle et ses cheveux cuivrés composaient un halo autour de son visage. De hautes flammes jaunes dansaient au bout de ses doigts, comme des griffes. « *PEUPLE LIBRE !* Tes faux dieux ne peuvent pas t'aider. Ton faux cor ne t'a pas sauvé. Ton faux roi ne t'a apporté que la mort, le

désespoir, la défaite... Mais ici se tient le vrai roi.  
**CONTEMPEZ SA GLOIRE ! »**

Stannis Baratheon dégaina Illumination.

L'épée rutila, rouge, jaune et orange, toute vive de lumière. Jon avait déjà assisté au spectacle... mais pas *comme ça*, jamais encore comme ça. Illumination était le soleil devenu acier. Lorsque Stannis éleva la lame au-dessus de sa tête, les hommes durent détourner le regard ou se couvrir les yeux. Les chevaux piaffèrent, et l'un d'eux jeta son cavalier à terre. Dans la fosse, le brasier sembla se rétracter face à cet ouragan de lumière, comme un roquet se recroqueville devant un dogue. Le Mur lui-même revêtit des teintes rouges, rosées et orange, tandis que des vagues de couleur dansaient sur la glace. *Est-ce donc là la puissance du sang des rois ?*

« Westeros n'a qu'un roi », clama Stannis. Sa voix résonnait avec rudesse, sans rien de la mélodie de celle de Mélisandre. « Avec cette épée, je défends mes sujets et je détruis ceux qui les menacent. Ployez le genou et je vous promets de la nourriture, des terres et la justice. Agenouillez-vous et vous vivrez. Ou partez et mourez. Le choix vous appartient. » Il glissa Illumination dans son fourreau et le monde s'obscurcit de nouveau, comme si le soleil avait passé derrière un nuage. « Ouvrez les portes. »

« **OUVREZ LES PORTES !** » beugla ser Clayton Suggs d'une voix aussi grave qu'une trompe de guerre. « **OUVREZ LES PORTES !** » reprit ser Corliss Penny en écho, pour relayer l'ordre aux gardes. « **OUVREZ LES PORTES !** » gueulèrent les sergents. Les hommes s'empressèrent d'obéir. Des épieux aiguisés furent arrachés au sol, des planches jetées en travers de fossés profonds, et les portes de l'enclos grandes ouvertes. Jon Snow leva la main et l'abaisse, et les rangs noirs s'écartèrent sur la droite et sur la gauche, dégageant un passage jusqu'au Mur, où Edd-la-Douleur Tallett ouvrit la porte en fer d'une poussée.

« Venez, les encouragea Mélisandre. Venez à la lumière... ou courez rejoindre les ténèbres. » Dans la fosse au-dessous d'elle crépitait l'incendie. « Si vous choisissez la vie, venez à moi. »

Et ils vinrent. D'abord lentement, certains en boitant, ou appuyés sur leurs camarades, les captifs commencèrent à

émerger de leur enclos grossièrement édifié. *Si vous voulez manger, venez à moi*, songea Jon. *Si vous ne voulez pas geler ou crever de faim, soumettez-vous*. Hésitant à l'affût d'un piège, les premiers prisonniers traversèrent les planches et le cercle d'épieux, pour aller vers Mélisandre et le Mur. D'autres les imitèrent, lorsqu'ils virent qu'il n'était advenu aucun mal aux premiers passés. Puis davantage, jusqu'à ce que cela devienne un flot régulier. Des gens de la reine en jaque cloutée et demi-heaumes tendaient au passage à chaque homme, femme et enfant un morceau de barral : un bâton, une branche cassée, pâle comme un os brisé, une liasse de feuilles rouge sang. *Un morceau des anciens dieux pour nourrir le nouveau*. Jon plia les doigts de sa main d'épée.

La chaleur de la fosse était palpable, même à cette distance ; pour les sauvageons, elle devait être terrible. Il vit des hommes se contracter en approchant des flammes, entendit des enfants pleurer. Quelques-uns se tournèrent vers la forêt. Il regarda une jeune femme s'éloigner en trébuchant, un enfant à chaque main. Chaque fois qu'elle avançait de quelques pas, elle se retournait pour s'assurer que personne ne les poursuivait, et lorsqu'elle atteignit les arbres, elle se mit à courir. Un vieillard chenu empoigna la branche de barral qu'on lui tendait et en usa comme d'une arme, frappant avec elle jusqu'à ce que les gens de la reine convergent sur lui avec des lances. Les suivants durent contourner son corps ; finalement, ser Corliss le fit jeter au brasier. Ils furent plus nombreux dans le peuple libre à choisir les bois après cela... Un sur dix, peut-être.

Mais la plupart continuèrent de venir. Derrière eux, il n'y avait que le froid et la mort. Devant eux, l'espoir. Ils vinrent, serrant leurs bribes de bois jusqu'à ce que vienne le moment d'en alimenter les flammes. R'hllor était un dieu jaloux, toujours inassouvi. Aussi le nouveau dieu dévora-t-il le cadavre des anciens, et projeta-t-il sur le Mur les ombres gigantesques de Stannis et de Mélisandre, noires contre les reflets rougeoyant sur la glace.

Sigorn fut le premier à s'agenouiller devant le roi. Le nouveau Magnar de Thenn était une réplique plus jeune et plus courtaude de son père – mince, dégarni, portant grèves de

bronze et chemise de cuir cousue d'écailles de bronze. Puis vint Clinquefrac, dans une bruyante armure d'os et de cuir bouilli, avec pour casque un crâne de géant. Sous les os se terrait une créature ravagée et piteuse avec ses dents brunes et fendues et ses yeux aux blancs teintés de jaune. *Un homme petit, malveillant et sournois, aussi borné que cruel.* Jon ne croyait pas un instant qu'il resterait loyal. Il se demanda ce que ressentait Val en le voyant s'agenouiller, pardonné.

Suivirent des dirigeants de moindre importance. Deux chefs de clan des Pieds Cornés, dont les pieds étaient noirs et durs. Une vieille sage, révérée par les peuples de la Laitouse. Un gamin de douze ans, maigre, aux yeux sombres, le fils d'Alfyn Freux-buteur. Halleck, frère d'Harma la Truffe, avec les cochons de sa sœur. Chacun mit un genou en terre devant le roi.

*Il fait trop froid pour cette comédie,* jugea Jon. « Le peuple libre méprise les agenouillés, avait-il mis en garde Stannis. Laissez-leur préserver leur fierté et ils ne vous en aimeront que mieux. » Sa Grâce n'avait point voulu écouter. Il avait répliqué : « D'eux, j'attends des épées, pas des baisers. »

Ayant ployé le genou, les sauvageons défilèrent d'un pas pénible devant les rangs des frères noirs, jusqu'à la porte. Jon avait délégué Tocard, Satin et une demi-douzaine d'autres pour les guider à travers le Mur avec des torches. De l'autre côté, les attendaient des bols de soupe à l'oignon chaude, des morceaux de pain noir et des saucisses. Des vêtements, aussi : des manteaux, des chausses, des bottes, des tuniques, des gants de bon cuir. Ils dormiraient sur des piles de paille propre, avec des feux ronflants pour tenir en respect le froid de la nuit. Le roi était par-dessus tout méthodique. Tôt ou tard, cependant, Tormund Fléau-d'Ogres lancerait un nouvel assaut contre le Mur et, quand viendrait cette heure, Jon se demandait quel camp les nouveaux sujets de Stannis choisiraient. *Tu peux leur donner des terres et de la miséricorde, mais le peuple libre choisit ses propres rois, et ils avaient choisi Mance, pas toi.*

Bowen Marsh approcha sa monture de celle de Jon. « Voilà un jour que je n'aurais jamais pensé voir. » Le lord Intendant avait visiblement maigri depuis sa blessure à la tête reçue au pont des Crânes. Une portion d'oreille avait disparu. *Il ne*

*ressemble plus guère à une pomme granate*, songea Jon. « Nous avons versé notre sang pour arrêter les sauvageons dans la Gorge, déclara Marsh. Des hommes braves ont péri là-bas, des amis, des frères. Pour quel résultat ?

— Le royaume nous maudira tous pour ça, déclara ser Alliser Thorne sur un ton venimeux. Chaque honnête homme de Westeros détournera la tête pour cracher, à la mention de la Garde de Nuit. »

*Que sais-tu des honnêtes gens ?* « Silence dans les rangs. » Ser Alliser usait de plus de circonspection depuis que lord Janos avait perdu sa tête, mais sa malveillance était toujours présente. Jon avait songé à lui confier le commandement que Slynt avait refusé, mais il tenait à conserver l'homme à ses côtés. *Il a toujours été le plus dangereux des deux*. Il avait nommé à sa place un intendant de Tour Ombreuse, blanchi sous le hamois, afin de prendre en main Griposte.

Il espérait que ces deux nouvelles garnisons feraient une différence. *La Garde peut verser le sang du peuple libre, mais, au bout du compte, nous n'avons aucun espoir de les arrêter*. Livrer Mance Rayder aux flammes n'avait pas changé cette vérité. *Nous sommes toujours trop peu et eux trop nombreux et, sans patrouilleurs, nous sommes pratiquement aveugles. Il faut que j'envoie des hommes. Mais si je le fais, reviendront-ils ?*

Le tunnel traversait le Mur par un goulet étroit et sinueux, et nombre de sauvageons étaient vieux, malades ou blessés, si bien que la progression s'effectuait avec une pénible lenteur. Le temps que le dernier d'entre eux ait plié le genou, la nuit était tombée. Le feu dans la fosse brûlait bas, et l'ombre du roi sur le Mur avait rétréci jusqu'à un quart de sa taille première. Jon Snow distinguait son souffle dans l'air. *Il fait froid*, constata-t-il, *et cela ne fait que commencer. Cette comédie a assez duré*.

Une quarantaine de captifs s'attardaient près de l'enclos. Parmi eux, quatre géants, des créatures massives et hirsutes aux épaules voûtées, aux jambes aussi grandes que des troncs d'arbre et aux énormes pieds écartés. En dépit de leur envergure ils auraient quand même pu passer sous le Mur, mais l'un d'eux refusait d'abandonner son mammoth, et les autres, de le

quitter. Le reste de ces traînards avaient tous taille humaine. Certains étaient morts, d'autres mourants ; davantage encore étaient des parents ou des proches, qui n'acceptaient pas de les laisser, fût-ce pour un bol de soupe à l'oignon.

Certains grelottant, d'autres trop engourdis pour grelotter, ils écoutèrent la voix du roi dont l'écho roulait contre le Mur. « Vous êtes libres de partir, leur dit Stannis. Racontez à votre peuple ce dont vous avez été témoins. Dites-leur que vous avez vu le vrai roi, et qu'ils sont les bienvenus en son royaume tant qu'ils en préservent la paix. Sinon, qu'ils fuient ou qu'ils se cachent. Je ne tolérerai plus aucune attaque contre mon Mur.

— *Un royaume, un dieu, un roi !* » lança dame Mélisandre.

Les gens de la reine reprirent le cri, martelant de la hampe de leurs lances leurs boucliers. « *Un royaume, un dieu, un roi ! STANNIS ! STANNIS ! UN ROYAUME, UN DIEU, UN ROI !* »

Val ne se joignait pas au cri scandé, constata Jon. Ni les frères de la Garde de Nuit. Durant le tumulte, les quelques sauvageons qui restaient se fondirent entre les arbres. Les géants furent les derniers à partir, deux à califourchon sur le dos d'un mammoth, les deux autres à pied. Seuls les morts furent laissés en arrière. Jon regarda Stannis descendre de l'estrade, Mélisandre auprès de lui. *Son ombre rouge. Elle ne quitte jamais longtemps son côté.* La garde d'honneur du roi prit position autour d'eux – ser Godry, ser Clayton et une douzaine d'autres chevaliers, tous gens de la reine. Le clair de lune luisit sur leur armure et le vent fouetta leurs manteaux. « Lord Intendant, ordonna Jon à Marsh, démantelez cet enclos pour en faire du bois pour le feu et jetez les cadavres dans les flammes.

— À vos ordres, messire. » Marsh aboya des ordres, et une nuée de ses assistants sortit des rangs pour s'attaquer aux parois de bois. Le lord Intendant les regarda faire, la mine sombre. « Ces sauvageons... Croyez-vous qu'ils resteront loyaux, messire ?

— Certains, oui. Pas tous. Nous avons nos couards et nos félons, nos faibles et nos sots, tout comme eux.

— Nos vœux... Nous avons juré de protéger le royaume...

— Une fois que le peuple libre sera installé sur le Don, il deviendra partie du royaume, fit observer Jon. L'époque est désespérée, et le deviendra probablement plus encore. Nous avons vu le visage de notre véritable ennemi, un visage blanc et mort aux yeux bleus lumineux. Le peuple libre a vu cette face, également. En cela, Stannis ne se trompe pas. Nous devons faire cause commune avec les sauvages.

— Cause commune contre un ennemi commun, je pourrais m'accorder avec cela, répondit Bowen Marsh, mais cela ne signifie pas que nous devons laisser des dizaines de milliers de sauvages à demi morts de faim passer le Mur. Qu'ils retournent dans leurs villages et qu'ils se battent là-bas contre les Autres, tandis que nous murons les portes. Ce ne sera pas difficile, à ce que me dit Othell. Il nous suffit de combler les tunnels avec des quartiers de roc et de déverser de l'eau par les meurtrières. Le Mur fera le reste. Le froid, le poids... Dans un cycle de lune, ce sera comme s'il n'y avait jamais eu de porte. Tout ennemi devra se creuser un passage.

— Ou grimper.

— Peu probable. Il ne s'agit pas de razzieurs venus dérober une épouse et un peu de butin. Tormund aura avec lui de vieilles femmes, des enfants, des troupeaux de moutons et de chèvres, et même des *mammouths*. Il a besoin d'une porte, et il n'en reste que trois. Et s'il devait envoyer des grimpeurs, eh bien, se défendre contre des grimpeurs est aussi aisé que de harponner des poissons dans un seau. »

*Jamais les poissons ne remontent hors du seau pour venir te planter une lance dans le ventre.* Jon avait déjà escaladé le Mur.

Marsh poursuivit : « Les archers de Mance Rayder ont dû décocher sur nous dix mille flèches, à en juger par le nombre de projectiles perdus que nous avons ramassés. Moins d'une centaine ont atteint nos hommes au sommet du Mur, la plupart portées par une subite rafale de vent. Alyn des Roseraies a été le seul homme à mourir là-haut et c'est sa chute qui l'a tué, pas la flèche qui lui a piqué la jambe. Donal Noye a péri afin de tenir la porte. Un acte de bravoure, certes... Mais si l'on avait scellé la porte, peut-être notre brave armurier serait-il toujours des



nôtres. Que nous affrontions cent ennemis ou cent mille, tant que nous occupons le sommet du Mur, ils ne peuvent nous faire de mal. »

*Il n'a pas tort.* L'ost de Mance Rayder s'était brisé contre le Mur comme la vague sur une côte rocheuse, alors que les défenseurs se résumaient à une poignée de vieillards, de jeunes inexpérimentés et d'estropiés. Cependant, la méthode que suggérait Bowen allait à l'encontre de tous les instincts de Jon. « Si nous murons les portes, nous ne pourrons pas envoyer de patrouilleurs, fit-il observer. Nous serons aveugles.

— La dernière patrouille de lord Mormont a coûté à la Garde le quart de ses hommes, messire. Nous avons besoin de conserver les forces qu'il nous reste. Chaque mort nous diminue, et nous sommes déjà tellement dispersés sur nos positions... Occupe les hauteurs et tu remporteras la bataille, disait mon oncle. Il n'y a pas de plus haute position que le Mur, lord Commandant.

— Stannis promet des terres, de la nourriture et la justice à tous les sauvageons qui ploient le genou. Jamais il ne nous autorisera à murer ces portes. »

Marsh hésita. « Lord Snow, je ne suis pas homme à colporter des rumeurs, mais il se dit que vous devenez trop... vous vous liez trop avec lord Stannis. Certains suggèrent même que vous êtes... un... »

*Un rebelle et un tourne-casaque, certes, et un bâtard, et un zoman par-dessus le marché.* Janos Slynt n'était plus là, mais ses mensonges résistaient. « Je sais ce que l'on raconte. » Jon avait entendu les murmures, vu des hommes se détourner quand il traversait la cour. « Que voudraient-ils que je fasse, que je tire l'épée contre Stannis et les sauvageons tout d'un bloc ? Sa Grâce a trois fois le nombre de combattants dont nous disposons, et il est par ailleurs notre invité. Les lois de l'hospitalité le protègent. Et nous avons une dette envers lui et les siens.

— Lord Stannis nous a prêté main-forte quand nous avions besoin d'aide, s'entêta Marsh, mais il demeure un rebelle, et sa cause est perdue. Autant que nous le serons, si le Trône de Fer

nous tient pour des traîtres. Nous devons nous assurer de ne pas choisir le côté des perdants.

— Il n'est pas dans mon intention de choisir un côté, répliqua Jon, mais je ne suis pas aussi sûr de l'issue de cette guerre que vous semblez l'être, messire. Pas après la mort de lord Tywin. » Si l'on devait croire les nouvelles venues par la route Royale, la Main du Roi avait péri, assassinée par son nain de fils tandis qu'elle trônait sur une chaise percée. Jon avait connu Tyrion Lannister, brièvement. *Il m'a pris la main et considéré comme un ami.* Difficile d'imaginer que le petit homme avait en lui la force de tuer son propre père, mais la réalité du trépas de lord Tywin ne semblait faire aucun doute. « Le lion à Port-Réal est un lionceau, et l'on sait que le Trône de Fer a déjà taillé des adultes en pièces.

— Ce peut être un enfant, messire, mais... Le roi Robert était fort aimé, et la plupart des hommes continuent d'accepter que Tommen est son fils. Plus ils voient lord Stannis et moins ils l'aiment, et moins nombreux encore sont ceux qui apprécient dame Mélisandre avec ses feux et son austère dieu rouge. Ils se plaignent.

— Ils se plaignaient aussi du lord Commandant Mormont. Les hommes adorent se plaindre de leurs épouses et de leurs lords, m'a dit celui-ci un jour. Ceux qui n'ont pas de femmes se plaignent deux fois plus de leurs lords. » Jon Snow jeta un coup d'œil vers l'enclos. Deux palissades étaient tombées, une troisième ne tarderait guère. « Je vous laisse ici en terminer, Bowen. Assurez-vous que tous les cadavres sont brûlés. Merci de vos conseils. Je vous le promets, je vais réfléchir à tout ce que vous avez dit. »

De la fumée et des cendres volantes flottaient encore dans l'air autour de la fosse quand Jon retourna au trot vers la porte. Là, il mit pied à terre, pour guider son destrier à travers la glace jusqu'au côté sud. Edd-la-Douleur le précéda avec une torche. Sa flamme léchait le plafond, si bien que des larmes froides dégouttelaient sur eux à chaque pas.

« Ça me soulage d'avoir vu brûler ce cor, messire, commenta Edd. La nuit dernière encore, j'ai rêvé que je pissais du haut du Mur au moment où quelqu'un décidait de sonner de ce cor. Oh,

c'est pas que j' me plaigne. Ça valait mieux que mon ancien rêve où Harma la Truffe me donnait à bouffer à ses cochons.

— Harma est morte.

— Mais pas ses cochons. Ils me regardent de la façon qu'avait l'Égorgeur de lorgner les jambons. J' veux pas dire que les sauvageons nous veulent du mal. Oh, certes, on a taillé leurs dieux en pièces pour leur faire cramer les morceaux, mais on leur a refilé de la soupe à l'oignon. Ça compte pour quoi, un dieu, comparé à un bon bol de soupe à l'oignon ? Personnellement, pour moi, un bol, ça serait pas de refus. »

Les relents de fumée et de chair brûlée s'accrochaient encore à la tenue noire de Jon. Il savait qu'il devait manger un peu, mais c'était de compagnie qu'il avait besoin, et non de nourriture. *Une coupe de vin avec mestre Aemon, quelques mots au calme avec Sam, quelques rires avec Pyp, Grenn et Crapaud.* Mais Aemon et Sam étaient partis, et ses autres amis... « Je prendrai mon repas avec les hommes, ce soir.

— Bœuf bouilli et betteraves. » Edd-la-Douleur semblait toujours connaître ce qui mijotait. « Hobb dit qu'il n'a plus de raifort, par contre. À quoi bon le bœuf bouilli, sans raifort ? »

Depuis que les sauvageons avaient incendié l'ancienne salle commune, les hommes de la Garde de Nuit prenaient leurs repas dans la cave de pierre située sous l'armurerie, une caverne spacieuse divisée par deux rangées de piliers carrés en pierre, avec des plafonds en voûte, et des murs bordés de grandes barriques de vin et de bière. Lorsque Jon entra, quatre ouvriers jouaient aux dominos à la table la plus voisine de l'escalier. Plus près du feu étaient assis un groupe de patrouilleurs et quelques gens du roi, en train de discuter doucement.

Les hommes plus jeunes étaient réunis à une autre table, où Pyp avait poignardé un navet avec son couteau. « La nuit est sombre et hantée de navets, annonça-t-il d'une voix solennelle. Prions pour qu'arrive la venaison, mes enfants, avec des oignons et un peu de bonne sauce. » Ses amis rirent – Grenn, Crapaud, Satin, tous là.

Jon Snow ne se joignit pas aux rires. « Se moquer de la religion d'un autre est tâche de sot, Pyp. Et dangereux, de surcroît.

— Si le dieu rouge se sent offensé, qu'il me foudroie sur-le-champ. »

Tous les sourires s'étaient effacés. « C'est de la prêtresse que nous riions », intervint Satin, un joli jeune homme souple qui se prostituait jadis à Villevieille. « Il n'y avait là que plaisanterie, messire.

— Vous avez vos dieux, elle a les siens. Laissez-la en paix.

— Elle laisse pas nos dieux en paix, protesta Crapaud. Elle traite les Sept de faux dieux, m'sire. Et les anciens dieux aussi. Elle a forcé les sauvageons à cramer des branches de barral. Z'avez bien vu.

— Dame Mélisandre n'est pas sous mes ordres. Vous, si. Je ne veux aucune animosité entre les gens du roi et les miens. »

Pyp posa une main sur le bras de Crapaud. « Cesse de coasser, bon Crapaud, car le grand lord Snow a parlé. » Pyp se remit debout d'un bond et adressa à Jon une moqueuse courbette. « Je vous demande pardon. Dorénavant, point n'agiterai même mes oreilles sans la seigneuriale permission de Votre Seigneurie. »

*Il prend tout cela comme un jeu.* Jon avait envie de le secouer pour lui faire entrer un peu de bon sens dans le crâne. « Agite tes oreilles tout ton content. C'est l'agitation de ta langue qui crée les ennuis.

— Je veillerai à ce qu'il soit plus discret, promet Grenn, et je le cognerai s'il ne l'est pas. » Il hésita. « Messire, voulez-vous souper avec nous ? Owen, pousse-toi, laisse de la place à Jon. »

Rien n'aurait plus satisfait Jon. *Non*, dut-il se dire. *Ce temps est révolu.* Cette compréhension se tordit dans son ventre comme un couteau. Ils l'avaient choisi pour gouverner. Le Mur était à lui, et leurs vies lui appartenaient aussi. *Un lord peut aimer les hommes qu'il commande*, entendait-il encore son père dire, *mais il ne saurait être leur ami. Un jour, il devra peut-être siéger pour les juger, ou les envoyer à la mort.* « Un autre jour, mentit le lord Commandant. Edd, veille donc à ton souper. J'ai du travail à terminer. »

L'air extérieur semblait encore plus froid qu'auparavant. De l'autre côté du château, il voyait la clarté des chandelles briller aux fenêtres de la tour du Roi. Val se tenait sur le toit de la tour,

les yeux levés vers le Mur. Stannis la gardait étroitement enfermée dans des appartements au-dessus des siens, mais l'autorisait à se promener sur le chemin de ronde pour prendre de l'exercice. *Elle paraît seule*, songea Jon. *Seule et belle*. Ygrid avait été jolie à sa façon, avec ses cheveux roux comme d'un baiser du feu, mais c'était son sourire qui avait animé son visage. Val n'avait pas besoin de sourire ; elle aurait tourné la tête des hommes dans n'importe quelle cour du vaste monde.

Malgré tout, la princesse sauvageonne n'était guère aimée de ses geôliers. Elle les traitait tous avec dédain d'« agenouillés » et avait tenté de s'évader à trois reprises. Lorsqu'un homme d'armes s'était laissé aller à la négligence en sa présence, elle avait vivement arraché le poignard du garde à son fourreau pour l'en frapper au cou. Un pouce de plus sur la gauche, et il aurait bien risqué périr.

*Seule, belle et dangereuse*, réfléchit Jon, *et j'aurais pu l'avoir à moi. Elle, ainsi que Winterfell et le nom du seigneur mon père*. Mais il avait opté plutôt pour un manteau noir et un mur de glace. Opté plutôt pour l'honneur. *Une sorte d'honneur, faite pour les bâtards*.

Le Mur se dressait sur sa droite tandis qu'il traversait la cour. L'escarpement de glace luisait, pâle, mais au-dessous tout n'était qu'ombre. À la porte, une trouble lueur orange filtrait à travers les barreaux, à l'endroit où les gardes avaient cherché refuge contre le vent. Jon entendait grincer les chaînes de la cage à poulie qui se balançait et raclait contre la glace. Tout en haut, les sentinelles devaient se pelotonner autour d'un brasero dans la cahute de réchauffage, en criant pour se faire entendre par-dessus le vent. À moins qu'ils n'aient renoncé à leurs efforts, et que chaque homme soit abîmé dans sa propre mare de silence. *Je devrais parcourir la glace. Le Mur m'appartient*.

Il marchait sous la carcasse de la tour du lord Commandant, croisant l'endroit où Ygrid était morte dans ses bras, quand Fantôme apparut près de lui, son souffle chaud ennuageant le froid. Au clair de lune, ses yeux rouges luisaient comme des flaques de flamme. Le goût du sang chaud envahit la bouche de Jon, et il sut que Fantôme avait tué, cette nuit. *Non*, se dit-il. *Je*

*suis un homme, pas un loup.* Il se frotta la bouche avec le revers de sa main gantée et cracha.

Clydas occupait encore les appartements au-dessous de la roukerie. Quand Jon frappa à la porte, il vint en traînant des pieds, une salamandre à la main, pour entrebâiller le battant. « Je dérange ? demanda Jon.

— Pas du tout. » Clydas ouvrit la porte plus grand. « Je réchauffais du vin. Voulez-vous prendre une coupe, messire ?

— Avec plaisir. » Il avait les mains raidies de froid. Il retira ses gants et plia les phalanges.

Clydas regagna l'âtre pour remuer le vin. *Il a soixante ans, au bas mot. Un vieillard. Il ne paraissait jeune qu'en comparaison avec Aemon.* Court et rond, il avait les yeux roses et troubles d'une créature nocturne. Quelques cheveux blancs s'accrochaient à son crâne. Lorsque Clydas versa, Jon tint la coupe à deux mains, huma les épices, avala. La chaleur se répandit dans sa poitrine. Il but de nouveau, à longs traits avides, pour laver de sa bouche le goût du sang.

« Les gens de la reine disent que le Roi-d'au-delà-du-Mur a péri comme un lâche. Qu'il a imploré sa grâce et renié sa royauté.

— En effet. Illumination a plus resplendi que je ne l'avais jamais vue faire. Aussi brillante que le soleil. » Jon leva sa coupe. « À Stannis Baratheon et à son épée magique. » Le vin eut de l'amertume dans sa bouche.

« Sa Grâce n'est pas un homme facile. Rares le sont, chez les porteurs de couronne. Bien des hommes bons ont fait de mauvais rois, disait mestre Aemon, et inversement.

— Il était bien placé pour le savoir. » Aemon Targaryen avait vu neuf monarques se succéder sur le Trône de Fer. Il avait été fils, frère et oncle de rois. « J'ai regardé l'ouvrage que mestre Aemon m'a laissé. Le *Compendium de Jade*. Les pages qui parlent d'Azor Ahaï. Illumination était son épée. Trempée dans le sang de son épouse s'il faut en croire Votar. De ce jour, Illumination n'a jamais été froide au toucher, mais chaude, aussi chaude que l'avait été Nissa Nissa. À la bataille, la lame brûlait d'une ardeur féroce. Un jour, Azor Ahaï a combattu un monstre. Quand il a plongé la lame dans le ventre de la bête, le

sang de celle-ci s'est mis à bouillir. De la fumée et de la vapeur se sont déversées de sa gueule, ses yeux ont fondu et dégouliné sur ses joues, et son corps s'est embrasé. »

Clydas cligna les yeux. « Une épée qui engendre sa propre chaleur...

— ... serait fort commode, sur le Mur. » Jon déposa sa coupe de vin et enfila ses gants noirs en peau de taupe. « Dommage que celle que manie Stannis soit froide. Je serai curieux de voir comment *son* Illumination se comporte à la bataille. Merci pour le vin. Fantôme, avec moi. » Jon Snow releva le capuchon de son manteau et tira la porte. Le loup blanc le suivit dans la nuit.

L'armurerie était obscure et silencieuse. Jon adressa un signe de tête aux gardes avant de longer les râteliers d'armes muets jusqu'à ses appartements. Il accrocha son épée à une patère près de la porte et son manteau à une autre. Quand il retira ses gants, il avait les mains engourdis et glacées. Il lui fallut un long moment pour allumer les chandelles. Fantôme se roula en boule sur son tapis et s'endormit, mais Jon ne pouvait pas encore aller se reposer. La table en pin abîmée était couverte de cartes du Mur et des terres au-delà, une liste de patrouilleurs et une lettre de Tour Ombreuse, rédigée de l'écriture souple de ser Denys Mallister.

Il relut la missive de Tour Ombreuse, tailla une plume et déboucha un pot d'encre noire et épaisse. Il rédigea deux lettres, la première pour ser Denys, la deuxième pour Cotter Pyke. Tous deux le harcelaient pour obtenir plus d'hommes. Halder et Crapaud, il les assigna dans l'ouest à Tour Ombreuse, Grenn et Pyp à Fort-Levant. L'encre coulait mal, et tous ses mots semblaient secs, rudes et patauds, mais il s'entêta.

Lorsqu'il déposa enfin la plume, la chambre était sombre et froide, et il sentait ses murs se refermer sur lui. Perché au-dessus de la fenêtre, le corbeau du Vieil Ours le considérait avec des yeux noirs et sagaces. *Mon dernier ami*, se dit Jon avec amertume. *Et j'ai intérêt à te survivre, sinon tu me picoreras le visage, à moi aussi*. Fantôme ne comptait pas. Fantôme était plus proche qu'un ami. Fantôme faisait partie de lui.

Jon se leva et monta les marches jusqu'au lit étroit qui avait naguère été celui de Donal Noye. *Voilà mon lot*, comprit-il en se déshabillant, *maintenant et à jamais*.



## DAENERYS

« Qu'y a-t-il ? » s'écria-t-elle quand Irri la secoua doucement par l'épaule. Dehors, il faisait nuit noire. *Quelque chose ne va pas*, elle le sut tout de suite. « C'est Daario ? Que s'est-il passé ? » Dans son rêve, ils étaient mari et femme, des gens simples qui menaient une existence simple dans une haute maison de pierre avec une porte rouge. Dans son rêve, il l'embrassait partout – sur la bouche, le cou, les seins.

« Non, *Khaleesi*, murmura Irri, c'est votre eunuque, Ver Gris, et les hommes chauves. Voulez-vous les recevoir ?

— Oui. » Daenerys avait les cheveux défaits et ses draps en désordre, elle s'en rendit compte. « Aide-moi à m'habiller. Je vais prendre une coupe de vin, également. Pour m'éclaircir les idées. » *Pour noyer mon rêve*. Elle entendit un bruit bas de sanglots. « Qui pleure ?

— Votre esclave, Missandei. » Jhiqui tenait une lampe à la main.

« Ma servante. Je n'ai pas d'esclaves. » Daenerys ne comprenait pas. « Pourquoi pleure-t-elle ?

— Pour celui qui fut son frère », lui expliqua Irri.

La suite, elle l'apprit de Skahaz, Reznak et Ver Gris, quand ils furent introduits en sa présence. Daenerys sut qu'ils apportaient de mauvaises nouvelles avant qu'un seul mot ne soit prononcé. Un coup d'œil au visage laid de Crâne-ras suffit à la renseigner. « Les Fils de la Harpie ? »

Skahaz hocha la tête. Sa moue était grave.

« Combien de morts ? »

Reznak se tordit les mains. « N-neuf, Votre Magnificence. Un forfait ignoble, et cruel. Une nuit affreuse, affreuse. »

*Neuf*. Ce mot planta un poignard dans le cœur de Daenerys. Chaque nuit, la guerre de l'ombre se livrait derechef sous les pyramides à degrés de Meereen. Chaque matin, le soleil se levait sur de nouveaux cadavres, des harpies dessinées avec du sang

sur les briques à côté d'eux. Tout affranchi qui devenait trop prospère ou trop hardi était visé. *Neuf en une nuit, cependant...* Cela l'effraya. « Racontez-moi. »

Ver Gris lui répondit. « Vos serviteurs ont été attaqués alors qu'ils arpentaient les briques de Meereen pour maintenir la paix de Votre Grâce. Tous étaient bien armés, de lances, de boucliers et d'épées courtes. Ils avançaient deux par deux et ont péri deux par deux. Vos serviteurs Poing Noir et Cétherys ont été abattus par des carreaux d'arbalète dans le Dédale de Mazdhan. Vos serviteurs Mossador et Durann ont été écrasés par une chute de pierres sous le rempart du fleuve. Vos serviteurs Éladon Cheveux-d'or et Lance Loyale ont été empoisonnés dans une maison de vins où ils avaient coutume de s'arrêter chaque nuit durant leur ronde. »

*Mossador.* Daenerys serra le poing. Missandei et ses frères avaient été enlevés à leur maison de Naath par des esclavagistes des îles du Basilic et vendus à Astapor. En dépit de sa jeunesse, Missandei avait manifesté un tel talent pour les langues étrangères que Leurs Bontés en avaient fait une scribe. Mossador et Marselen n'avaient pas eu cette chance. On les avait castrés et transformés en Immaculés. « A-t-on capturé un des meurtriers ? »

— Vos serviteurs ont arrêté le propriétaire de la maison de vins et ses filles. Ils plaident l'ignorance et implorent pitié. »

*Tous, ils plaident l'ignorance et implorent pitié.* « Confiez-les au Crâne-ras. Skahaz, tenez-les séparés les uns des autres et soumettez-les à la question.

— Ce sera fait, Votre Excellence. Souhaitez-vous que je les interroge en douceur, ou avec dureté ?

— En douceur, pour commencer. Écoutez ce qu'ils ont à raconter et les noms qu'ils peuvent vous livrer. Il se peut qu'ils n'aient eu aucun rôle dans l'affaire. » Elle hésita. « Neuf, a dit le noble Reznak. Qui d'autre ? »

— Trois affranchis, assassinés chez eux, répondit le Crâneras. Un usurier, un cordonnier et Rylona Rhée, la harpiste. Ils lui ont sectionné les doigts avant de la tuer. »

La reine frémit. Rylona Rhée avait joué de la harpe avec la douceur de la Pucelle. Au temps où elle était esclave à Yunkaï,

elle avait joué devant toutes les familles de haute lignée de la cité. À Meereen, elle était devenue une meneuse parmi les affranchis yunkaïis, leur voix dans les conseils de Daenerys. « Nous n'avons pas d'autre captif que ce vendeur de vin ?

— Aucun, votre serviteur souffre de l'avouer. Nous implorons votre pardon. »

*De la pitié*, songea Daenerys. *Ils vont recevoir la pitié du dragon.* « Skahaz, j'ai changé d'avis. Interroge l'homme avec dureté.

— Je pourrais agir ainsi. Mais je pourrais aussi interroger les filles avec dureté sous les yeux du père. Ça lui arrachera quelques noms.

— Fais comme tu le jugeras opportun, mais apporte-moi des noms. » Sa fureur entretenait un feu dans son ventre. « Je ne veux plus voir d'Immaculés massacrés. Ver Gris, rappelle tes hommes dans leurs casernements. Qu'ils gardent désormais mes murs, mes portes et ma personne. À compter de ce jour, il incombera aux Meereeniens de maintenir la paix à Meereen. Skahaz, prépare-moi un nouveau guet, composé à parts égales de crânes-ras et d'affranchis.

— À vos ordres. Combien d'hommes ?

— Autant que tu en auras besoin. »

Reznak mo Reznak eut un hoquet. « Votre Magnificence, où trouvera-t-on les sommes pour régler la solde de tant d'hommes ?

— Dans les pyramides. Appelez cela un impôt sur le sang. Je veux que chaque pyramide me verse cent pièces d'or pour chaque affranchi que les Fils de la Harpie ont tué. »

Cela amena un sourire sur le visage du Crâne-ras. « Ce sera fait, dit-il, mais Votre Lumière devrait savoir que les Grands Maîtres de Zhak et de Merreq se préparent à quitter leur pyramide et la ville. »

Daenerys n'en pouvait plus de Zhak et de Merreq ; non plus que de tous les Meereeniens, grands et petits. « Qu'ils partent, mais veillez à ce qu'ils n'emportent que les vêtements sur leur dos. Assurez-vous que tout leur or reste ici avec nous. Leurs réserves de nourriture également.

— Votre Magnificence, murmura Reznak mo Reznak, rien ne nous certifie que ces grands nobles ont l'intention de rejoindre vos ennemis. Il semble plus probable qu'ils se retirent simplement dans leurs propriétés des collines.

— Alors, ils ne verront aucune objection à ce que nous gardions leur or en sécurité. Il n'y a rien à acheter, dans les collines.

— Ils craignent pour leurs enfants », insista Reznak.

*Oui*, pensa Daenerys, *et moi aussi*. « Nous devons les placer en sécurité eux aussi. Je veux deux enfants de chaque famille. Des autres pyramides également. Un garçon et une fille.

— Des otages, commenta Skahaz avec satisfaction.

— Des pages et des échansons. Si les Grands Maîtres élèvent des objections, expliquez-leur qu'à Westeros, pour un enfant, c'est un grand honneur d'être choisi pour servir à la cour. » Elle laissa le reste implicite. « Allez et exécutez mes ordres. J'ai mes morts à déplorer. »

Lorsqu'elle regagna ses appartements au sommet de la pyramide, elle trouva Missandei en train de pleurer doucement sur sa paille, essayant de son mieux d'étouffer le bruit de ses sanglots. « Viens dormir avec moi, proposa-t-elle à la petite scribe. L'aube n'arrivera pas avant des heures.

— Votre Grâce est bienveillante pour ma personne. » Missandei se glissa sous les draps. « C'était un bon frère. »

Daenerys enveloppa la jeune fille de ses bras. « Parle-moi de lui.

— Il m'a appris à grimper aux arbres quand nous étions petits. Il savait attraper les poissons à la main. Un jour, je l'ai trouvé en train de dormir dans notre jardin, une centaine de papillons posés sur lui. Il était tellement beau, ce matin-là, ma personne... Je veux dire : je l'aimais.

— Comme il t'aimait lui-même. » Daenerys caressa les cheveux de la jeune fille. « Un mot de toi, ma douce, et je t'envoie loin de cet endroit affreux. J'arriverai à trouver un navire et je te renverrai chez toi. Sur Naath.

— Je préférerais rester avec vous. Sur Naath, j'aurais peur. Et si les esclavagistes revenaient ? Je me sens en sécurité quand je suis avec vous. »

*En sécurité.* Ces mots remplirent de larmes les yeux de Daenerys. « Je veux te garder en sécurité. » Missandei n'était qu'une enfant. Avec elle, Daenerys avait l'impression qu'elle pourrait elle aussi en être une. « Personne n'a jamais veillé à ma sécurité quand j'étais petite. Enfin, si : ser Willem. Mais il est mort, et Viserys... Je veux te protéger, mais... C'est tellement dur. D'être forte. Je ne sais pas toujours ce que je devrais faire. Il *faut* pourtant que je le sache. Ils n'ont que moi. Je suis la reine... la... la...

— ... la mère, chuchota Missandei.

— La Mère des Dragons. » Daenerys frissonna.

« Non. Mère de nous tous. » Missandei l'étreignit plus fort. « Votre Grâce devrait dormir. L'aube ne tardera plus, et l'audience non plus.

— Nous allons dormir toutes les deux, et rêver de jours plus heureux. Ferme les yeux. » Quand elle obéit, Daenerys lui baisa les paupières, ce qui la fit pouffer.

Néanmoins, les baisers venaient plus aisément que le sommeil. Daenerys ferma les yeux et essaya de penser à sa patrie, à Peyredragon et Port-Réal, et à tous ces lieux dont Viserys lui avait parlé, dans une terre plus aimable que celle-ci... Mais ses pensées revenaient sans cesse à la baie des Serfs, comme des navires captifs d'un vent cruel. Quand Missandei dormit profondément, Daenerys se glissa hors de ses bras et sortit dans l'air du moment qui précède l'aube, afin de se pencher sur le parapet de brique fraîche et de contempler la cité. Mille toitures s'étiraient au-dessous d'elle, peintes par la lune en nuances d'ivoire et d'argent.

Quelque part sous ces toits, les Fils de la Harpie étaient réunis, conspirant à des méthodes pour la tuer, elle et tous ceux qui l'aimaient, et pour remettre ses enfants aux fers. Quelque part là en bas un mioche affamé pleurait en réclamant du lait. Quelque part une vieille femme reposait, mourante. Quelque part un homme et une jeune fille s'étreignaient et retiraient maladroitement leurs vêtements de leurs mains impatientes. Mais ici, en haut, seul régnait le lustre de la lune sur les pyramides et les arènes, sans aucun indice sur ce qu'il nappait. Là-haut, il n'y avait qu'elle, toute seule.

Elle était du sang du dragon. Elle pouvait tuer les Fils de la Harpie, les fils de leurs fils, et les fils des fils de leurs fils. Mais un dragon ne saurait rassasier la faim d'un enfant, ni soulager la douleur d'une agonisante. *Et qui oserait jamais aimer un dragon ?*

Elle se surprit à penser une fois de plus à Daario Naharis. Daario avec sa dent en or et sa barbe en trident, ses mains robustes posées sur la poignée de ses *arakhs* et stylet assortis, les poignées d'or ouvragées en forme de femmes nues. Le jour où il avait pris congé d'elle, tandis qu'elle lui disait adieu, il avait glissé avec légèreté le charnu de son pouce sur elles, de long en large. *Je suis jalouse d'une poignée d'épée*, s'était-elle aperçue, *de femmes en or*. Elle avait été sage de l'envoyer chez les Agnelets. Elle était reine et Daario Naharis n'avait pas l'étoffe des rois.

« Cela fait si longtemps, disait-elle encore la veille à ser Barristan. Et si Daario m'avait trahie, qu'il était passé à l'ennemi ? » *Trois trahisons te faut vivre*. « Et s'il avait rencontré une autre femme, une princesse des Lhazaréens ? »

Le vieux chevalier ne plaçait en Daario ni affection ni confiance, elle le savait. Pourtant, il répondit avec galanterie : « Il n'est plus belle femme que Votre Grâce. Seul un aveugle pourrait en croire autrement, et Daario Naharis n'est pas aveugle. »

*Non*, songea-t-elle. *Il a des yeux d'un bleu profond, presque mauve, et sa dent en or brille quand il me sourit*.

Ser Barristan était certain qu'il reviendrait, toutefois. Daenerys ne pouvait que prier pour qu'il ait raison.

*Un bain aiderait à m'apaiser*. Elle traversa pieds nus l'herbe jusqu'à son bassin en terrasse. L'eau était fraîche au contact de sa peau, lui donnant la chair de poule. De petits poissons vinrent lécher ses bras et ses jambes. Elle ferma les yeux et se laissa flotter.

Un froissement léger lui fit rouvrir ses paupières. Elle se rassit avec un doux clapotis. « Missandei ? appela-t-elle. Irri ? Jhiqui ?

— Elles dorment », lui répondit-on.

Une femme se tenait sous le plaqueminier, vêtue d'une robe à coule qui frôlait l'herbe. Sous le capuchon, le visage paraissait dur, brillant. *Elle porte un masque*, comprit Daenerys, *un masque en bois vernis de laque rouge sombre*. « Quaithe ? Est-ce que je rêve ? » Elle se pinça l'oreille et grimaça sous la douleur. « Je vous ai vue en rêve, chevauchant *Balerion*, lorsque nous sommes arrivés à Astapor.

— Tu n'as pas rêvé. Ni alors ni maintenant.

— Que faites-vous ici ? Comment avez-vous évité mes gardes ?

— Je suis arrivée par un autre chemin. Tes gardes ne m'ont jamais vue.

— Si j'appelle, ils vous tueront.

— Ils te jureront que je ne suis pas ici.

— Mais êtes-vous ici ?

— Non. Écoute-moi, Daenerys Targaryen. Les chandelles de verre se consomment. Bientôt viendra la jument pâle et, après elle, les autres. Le kraken et la flamme noire, le lion et le griffon, le fils du soleil et le dragon du comédien. Ne te fie à aucun d'eux. Souviens-toi des Nonmourants. Défie-toi du sénéchal parfumé.

— Reznak ? Pourquoi devrais-je le craindre ? » Daenerys se leva du bassin. L'eau ruissela le long de ses jambes, et la chair de poule couvrit ses bras dans l'air frais de la nuit. « Si vous avez pour moi une mise en garde, parlez clair. Que voulez-vous de moi, Quaithe ? »

Le clair de lune brillait dans les yeux de la femme. « T'indiquer le chemin.

— Je me souviens du chemin. Pour me rendre au nord, je pars vers le sud, je chemine à l'est pour gagner l'ouest, je retourne en arrière pour aller de l'avant. Et pour atteindre la lumière, je dois passer sous l'ombre. » Elle pressa ses cheveux argentés pour les essorer. « Je suis tellement lasse des devinettes. À Qarth, j'étais une mendiante, mais ici, je suis reine. Je t'ordonne...

— *Daenerys*. Souviens-toi des Nonmourants. Souviens-toi de qui tu es.

— Le sang du dragon. » *Mais mes dragons rugissent dans le noir.* « Je me souviens des Nonmourants. *Fille de trois*, ils m'ont appelée. Trois montures ils m'ont promis, trois feux et trois trahisons. Une pour le sang, une pour l'or et une pour...

— Votre Grâce ? » Missandei se tenait dans l'encadrement de la porte donnant sur la chambre de la reine, une lanterne à la main. « À qui parlez-vous ? »

Daenerys jeta un regard en arrière vers le plaqueminier. Il n'y avait pas de femme là-bas. Pas de robe à capuchon, de masque de laque, ni de Quaithe.

*Une ombre. Un souvenir. Personne.* Elle était du sang du dragon, mais ser Barristan l'avait avertie : ce sang charriaient une souillure. *Serais-je en train de devenir folle ?* Ils avaient traité son père de fou, autrefois. « Je priais, répondit-elle à la Naathie. Il fera bientôt jour. Il vaudrait mieux que je mange quelque chose, avant l'audience.

— Je vous apporte votre déjeuner. »

De nouveau seule, Daenerys effectua le tour complet de la pyramide dans l'espoir de retrouver Quaithe, au-delà des arbres calcinés et de la terre brûlée à l'endroit où ses hommes avaient essayé de capturer Drogon. Mais il n'était d'autre bruit que le vent dans les arbres fruitiers, ni d'autres créatures dans les jardins que quelques blafards papillons de nuit.

Missandei revint avec un melon et une jatte d'œufs durs, mais Daenerys se trouva dépourvue de tout appétit. Tandis que le ciel se clarifiait et que les étoiles s'effaçaient une à une, Irri et Jhiqui l'aidèrent à revêtir un *tokar* en soie violette frangée d'or.

Lorsque Reznak et Skahaz apparurent, elle se retrouva à les considérer d'un œil critique, songeant aux trois trahisons. *Méfie-toi du sénéchal parfumé.* Elle huma Reznak mo Reznak, soupçonneuse. *Je pourrais ordonner au Crâne-ras de l'arrêter et de le soumettre à la question.* Cela préviendrait-il la prophétie ? Ou quelque autre traître prendrait-il sa place ? *Les prophéties sont perfides*, se remémora-t-elle, *et Reznak n'est peut-être rien de plus qu'il ne paraît.*

Dans la salle pourpre, Daenerys trouva son banc d'ébène couvert d'une haute pile de coussins en satin. Cette vue amena sur ses lèvres un pâle sourire. *L'œuvre de ser Barristan*, elle le



savait. Le vieux chevalier était brave homme, mais parfois fort littéral. *Ce n'était qu'une boutade, ser*, se dit-elle, mais elle ne s'en assit pas moins sur l'un des coussins.

Sa nuit d'insomnie ne tarda pas à se faire sentir. Bientôt, elle lutta contre un bâillement tandis que Reznak pérorait sur les guildes d'artisans. Les tailleurs de pierre étaient en courroux contre elle, apparemment. Les briquetiers également. Certains anciens esclaves débitaient la pierre et posaient des briques, volant le travail, tant des compagnons que des maîtres de la guilde. « Les affranchis travaillent pour un salaire trop bas, expliqua Reznak. Certains se proclament compagnons, voire maîtres, des titres qui appartiennent de droit aux seuls artisans des guildes. Les maçons et les briquetiers requièrent humblement de Votre Excellence qu'elle fasse respecter leurs anciens droits et coutumes.

— Les affranchis travaillent pour de bas salaires parce qu'ils ont faim, fit observer Daenerys. Si je leur interdis de tailler la pierre ou de poser des briques, les armateurs, les tisserands ou les orfèvres seront bientôt à mes portes pour exiger qu'ils soient de même exclus d'exercer ces métiers. » Elle réfléchit un moment. « Qu'il soit écrit que, dorénavant, seuls les membres de la guilde auront le droit de se dénommer compagnons ou maîtres... À condition que les guildes ouvrent leurs registres à tout affranchi qui saura faire preuve des talents requis.

— Ainsi sera-t-il proclamé, assura Reznak. Votre Majesté daignera-t-elle écouter le noble Hizdahr zo Loraq ? »

*Ne reconnaîtra-t-il jamais sa défaite ?* « Qu'il s'avance. »

Hizdahr ne portait pas de *tokar* aujourd'hui. Il arborait à la place une simple robe grise et bleue. Il s'était tondu, également. *Il a rasé sa barbe et coupé ses cheveux*, constata-t-elle. L'homme n'était pas devenu crâne-ras, pas tout à fait, mais au moins ses ailes absurdes avaient-elles disparu. « Votre barbier a bien travaillé, Hizdahr. J'espère que vous êtes venu me montrer son œuvre, et non me harceler de nouveau sur le sujet des arènes de combat. »

Il exécuta une profonde révérence. « Votre Grâce, je le dois, je le crains. »

Daenerys fit la grimace. Même son propre peuple ne laissait pas le sujet en repos. Reznak mo Reznak insistait sur l'argent qu'on pouvait gagner au travers de taxes. La Grâce Verte affirmait que rouvrir les arènes contenterait les dieux. Le Crâne-ras estimait que cela vaudrait à la reine des soutiens contre les Fils de la Harpie. « Qu'ils se battent », bougonna Belwas le Fort, qui avait jadis été un champion de l'arène. Ser Barristan suggérait plutôt un tournoi ; ses orphelins pouvaient galoper sus aux anneaux et s'affronter en mêlée avec des armes émoussées, disait-il, une suggestion que Daenerys savait aussi impraticable qu'inspirée par de bonnes intentions. C'était du sang que les Meereeniens avaient envie de voir, et non du talent. Sinon les esclaves de combat auraient porté une armure. Seule la petite scribe Missandei semblait partager les réticences de la reine.

« Je vous ai dit non à six reprises, rappela Daenerys à Hizdahr.

— Votre Lumière a sept dieux, aussi considérera-t-elle peut-être ma septième requête d'un œil favorable. Aujourd'hui, je ne viens pas seul. Voulez-vous entendre mes amis ? Ils sont eux aussi au nombre de sept. » Il les fit avancer un par un. « Voici Khrazz. Ici, Barséna Cheveux-noirs, toujours vaillant. Voici Camarron du Compte et Goghor le Géant. Ici, le Félin moucheté, et là, Ithoke l'Intrépide. En dernier lieu, Belaquo Briseur-d'os. Ils sont venus ajouter leur voix à la mienne et prier Votre Grâce de laisser nos arènes rouvrir. »

Daenerys connaissait ses sept compagnons, de nom sinon de vue. Tous avaient figuré parmi les esclaves de combat les plus réputés de Meereen... Et c'étaient les esclaves de combat, libérés de leurs entraves par ses rats d'égout, qui avaient pris la tête du soulèvement, remportant pour elle la cité. Elle avait contracté envers eux une dette de sang. « Je vous écoute », concéda-t-elle.

Un par un, chacun lui demanda d'autoriser les arènes à rouvrir. « Pourquoi ? s'enquit-elle lorsque Ithoke eut fini. Vous n'êtes plus des esclaves, condamnés à mourir sur le caprice d'un maître. Je vous ai libérés. Pourquoi tiendriez-vous à finir vos jours sur les sables rougis ?

— Je entraîne depuis moi trois ans, répondit Goghor le Géant. Je tue depuis moi six. Mère des Dragons dit je est libre. Pourquoi pas libre moi battre ?

— Si tu tiens à combattre, alors bats-toi pour moi. Jure ton épée aux Hommes de la Mère, aux Frères Libres ou aux Boucliers Fidèles. Apprends à mes autres affranchis à se battre. »

Goghor secoua la tête. « Avant, je bats pour maître. Vous dit, combats pour vous. Je dis, combats pour moi. » Le colosse se frappa le torse d'un poing gros comme un jambon. « Pour or. Pour gloire.

— Goghor parle pour nous tous. » Le Félin moucheté portait une peau de léopard en travers d'une épaule. « La dernière fois que l'on m'a vendu, le prix a atteint trois cent mille honneurs. Quand j'étais esclave, je dormais sur des fourrures et je mangeais de la viande rouge à même l'os. Maintenant que je suis libre, je dors sur une paille et je mange du poisson salé, quand j'arrive à en avoir.

— Hizdahr jure que les gagnants remporteront la moitié de toutes les sommes perçues à l'entrée, ajouta Khrazz. *La moitié*, il le jure, et Hizdahr est un homme d'honneur. »

*Non, un habile homme.* Daenerys se sentait prise au piège. « Et les perdants ? Que recevront-ils ?

— Leurs noms seront gravés sur les Portes du Destin, parmi les autres vaillants tombés », déclara Barséna. Huit années durant, elle avait tué toutes les autres femmes envoyées contre elle, disait-on. « Tous les hommes doivent mourir, et les femmes aussi... Mais on ne se souviendra pas de tous. »

À cela, Daenerys ne trouvait rien à répondre. *Si tel est vraiment le souhait de mon peuple, ai-je le droit de le leur refuser ? C'était leur cité avant que d'être la mienne, et ce sont leurs vies qu'ils souhaitent jeter au vent.* « Je prendrai tout ce que vous avez dit en considération. Merci de m'avoir avisée. » Elle se leva. « Nous reprendrons demain.

— Que tous s'agenouillent devant Daenerys, Typhon-Née, l'Imbrûlée, Reine de Meereen, Reine des Andals et des Rhoynars et des Premiers Hommes, *Khaleesi* de la Grande Mer

d'Herbe, Briseuse des fers et Mère des Dragons », clama Missandei.

Ser Barristan l'escorta jusqu'à ses appartements. « Racontez-moi une histoire, ser, lui demanda Daenerys durant l'ascension. Une histoire de hauts faits, avec une fin heureuse. » Elle ressentait un besoin de fin heureuse. « Racontez-moi comment vous avez échappé à l'Usurpateur.

— Votre Grâce, il n'y a aucun haut fait à fuir pour sauver sa vie. »

Daenerys s'installa sur un coussin, croisa les jambes et leva les yeux vers lui. « Je vous en prie. C'est le Jeune Usurpateur qui vous a chassé de la Garde Royale ?

— Joffrey, certes. Ils ont prétexté mon âge, mais la vérité se trouvait ailleurs. Le garçon voulait un manteau blanc à donner à son chien, Sandor Clegane, et sa mère voulait le Régicide pour lord Commandant. Lorsqu'ils m'ont fait part de leur décision, j'ai... j'ai retiré mon manteau, comme ils me l'ordonnaient, jeté mon épée aux pieds de Joffrey et j'ai parlé avec imprudence.

— Qu'avez-vous dit ?

— La vérité... Mais la vérité n'a jamais été la bienvenue à cette cour. J'ai quitté la salle du trône la tête haute, mais je ne savais pas où aller. Je ne connaissais d'autre foyer que la tour de la Blanche Épée. Mes cousins me trouveraient une place aux Éteules, je le savais, mais je n'avais nulle intention d'attirer sur leur tête le déplaisir de Joffrey. Je rassemblais mes affaires quand l'idée m'est venue que j'avais provoqué tout ceci en acceptant le pardon de Robert. C'était un bon chevalier, mais un mauvais roi, car il n'avait aucun droit sur le trône où il siégeait. C'est alors que j'ai compris que, pour me racheter, je devais trouver le roi légitime et le servir loyalement de toutes les forces qui me restaient encore.

— Mon frère Viserys.

— Telle était mon intention. Quand j'ai atteint les écuries, les manteaux d'or ont essayé de s'emparer de moi. Joffrey m'avait offert une tour où aller mourir, mais j'avais rejeté son présent, et il avait désormais l'intention de me proposer un cachot. Le commandant du Guet en personne s'est campé devant moi, enhardi par mon fourreau vide, mais ne l'accompagnaient que

trois hommes et j'avais gardé mon couteau. J'ai entaillé le visage de l'un avec un coup de lame quand il a posé la main sur moi et j'ai chargé à cheval les autres. Alors que je piquais des deux vers la porte, j'ai entendu Janos Slynt leur hurler de se lancer à ma poursuite. À l'extérieur du Donjon Rouge, les rues étaient encombrées, sinon je me serais enfui sans encombre. Mais ils m'ont bloqué à la porte de la Rivière. Les manteaux d'or qui m'avaient coursé depuis le château ont crié à ceux de la porte de m'arrêter, aussi ont-ils croisé leurs piques pour me barrer le passage.

— Et vous, sans épée ? Comment avez-vous franchi l'obstacle ?

— Un vrai chevalier vaut dix gardes. Les hommes à la porte ont été pris par surprise. J'en ai piétiné un, je lui ai arraché sa lance que j'ai plongée dans la gorge de mon plus proche poursuivant. L'autre s'est arrêté une fois que j'ai eu passé la porte, si bien que j'ai piqué des deux, poussant mon cheval au galop, et j'ai filé bride abattue le long du fleuve jusqu'à perdre de vue la ville derrière moi. Ce soir-là, j'ai troqué mon cheval contre une poignée de sous et des haillons, et le lendemain matin je me suis joint au flot de petites gens qui se dirigeaient vers Port-Réal. J'étais sorti par la porte de la Gadoue, aussi suis-je rentré par la porte des Dieux, le visage maculé de terre, un début de barbe sur les joues, sans autre arme qu'un bâton de bois. Avec mes vêtements grossiers et mes bottes crottées, j'étais un vieillard parmi tant d'autres qui fuyaient la guerre. Les manteaux d'or m'ont réclamé un cerf et fait signe de passer. Port-Réal grouillait de petit peuple venu chercher un refuge contre les combats. Je me suis mêlé à eux. J'avais un peu d'argent, mais j'en avais besoin pour payer mon passage à travers le détroit, aussi ai-je dormi dans des septuaires et des ruelles, et ai-je pris mes repas dans des échoppes. J'ai laissé pousser ma barbe pour m'accoutrer de grand âge. Le jour où lord Stark a perdu sa tête, j'étais là, j'observais. Par la suite, je suis entré dans le Grand Septuaire et j'ai remercié les Sept Dieux que Joffrey m'ait dépouillé de mon manteau.

— Stark était un traître qui a connu la fin des traîtres.

— Votre Grâce, répondit Selmy, Eddard Stark a joué un rôle dans la chute de votre père, mais il n'avait à votre rencontre aucune malveillance. Quand Varys l'eunuque nous a appris que vous portiez un enfant, Robert a voulu votre mort, mais lord Stark s'y est opposé. Plutôt que de tolérer un meurtre d'enfant, il a mis Robert en demeure de se trouver une autre Main.

— Avez-vous oublié la princesse Rhaenys et le prince Aegon ?

— Nullement. C'était là l'œuvre des Lannister, Votre Grâce.

— Lannister ou Stark, quelle différence ? Viserys les appelait *les chiens de l'Usurpateur*. Si un enfant est assailli par une meute de chiens, que lui importe de savoir lequel l'égorge de ses crocs ? Tous les chiens sont également coupables. La culpabilité... » Le mot lui resta dans la gorge. *Hazzéa*, songea-t-elle, et soudain, elle s'entendit dire : « Je dois visiter la fosse », d'une voix menue comme un chuchotis d'enfant. « Conduisez-moi là-bas, ser, s'il vous plaît. »

Un éclair de désapprobation traversa le visage du vieillard, mais il n'était pas homme à questionner sa reine. « À vos ordres. »

L'escalier de service était le chemin le plus rapide pour descendre – sans aucune splendeur, mais escarpé, droit et étriqué, dissimulé dans les murailles. Ser Barristan apporta une lanterne, de crainte que Daenerys ne trébuche. Des briques de vingt coloris différents se pressaient tout contre eux, se fanant en gris et en noir en dehors de la lumière de la lanterne. À trois reprises, ils croisèrent des gardes immaculés, debout comme sculptés dans la pierre. Pour seul bruit on n'entendait que le frottement doux de leurs pieds sur les degrés.

Au niveau du sol, la Grande Pyramide de Meereen était un lieu silencieux, rempli de poussière et d'ombres. Ses parois extérieures mesuraient trente pieds d'épaisseur. À l'intérieur, les sons résonnaient contre des arches de briques multicolores, entre les écuries, les étals et les entrepôts. Ils passèrent sous trois arches massives, descendirent une déclivité éclairée par des torches, jusqu'aux caves sous la pyramide, croisant des citernes, des cachots et les salles de torture où l'on avait fouetté, écorché et brûlé les esclaves au fer rouge. Enfin, ils arrivèrent

devant deux immenses portes de fer aux charnières rouillées, gardées par des Immaculés.

Sur ordre de la reine, l'un d'eux sortit une clé de fer. La porte s'ouvrit, dans un hurlement de gonds. Daenerys Targaryen entra dans le cœur ardent des ténèbres, et s'arrêta sur le pourtour d'une fosse profonde. Quarante pieds plus bas, ses dragons levèrent la tête. Quatre yeux s'embrasèrent dans les ombres : deux d'or fondu, et deux de bronze.

Ser Barristan la saisit par le bras. « N'avancez plus.

— Vous pensez qu'ils s'en prendraient à *moi* ?

— Je ne sais, Votre Grâce, mais je préférerais ne pas mettre votre personne en péril pour connaître la réponse. »

Lorsque Rhaegal rugit, une gerbe de flamme jaune changea les ténèbres en jour l'espace d'un demi-battement de cœur. Le feu lécha les parois, et Daenerys sentit la chaleur sur son visage, comme le souffle d'un four. À l'autre bout de la fosse, Viserion déploya ses ailes, brassant l'atmosphère stagnante. Il essaya de voler à elle, mais les chaînes se tendirent sèchement tandis qu'il prenait son essor et le firent brutalement choir sur le ventre. Des maillons gros comme un poing humain retenaient ses pattes au sol. Le collier de fer autour de son cou était rivé au mur derrière lui. Rhaegal portait des chaînes identiques. À la lueur de la lanterne de Selmy, ses écailles luisaient comme du jade. De la fumée s'élevait d'entre ses crocs. Des ossements parsemaient le sol à ses pieds, broyés, calcinés et éclatés. Régnait une chaleur oppressante et l'air sentait le soufre et la viande brûlée.

« Ils ont grandi. » La voix de Daenerys résonna contre la pierre noircie des murs. Une goutte de sueur coula sur son front et tomba sur son sein. « Est-il vrai que les dragons ne cessent jamais de grandir ?

— S'ils ont assez à manger, et de l'espace où se développer. Mais enchaînés ici... »

Les Grands Maîtres avaient employé la fosse comme prison. Elle était assez vaste pour contenir cinq cents hommes... et ample plus qu'assez pour deux dragons. *Mais pour combien de temps ? Qu'arrivera-t-il lorsqu'ils seront devenus trop grands pour la fosse ? Se retourneront-ils l'un contre l'autre à coups de*

*flammes et de griffes ? S'étioleront-ils pour s'affaiblir, avec des flancs étiques et des ailes mutilées ? Leurs feux s'éteindront-ils avant la fin ?*

Quelle sorte de mère faut-il être pour laisser croupir ses enfants dans le noir ?

*Si je regarde en arrière, je suis perdue*, se répéta Daenerys... Mais comment ne pas regarder en arrière ? *J'aurais dû prévoir tout cela. Ai-je été si aveugle, ou ai-je fermé les yeux délibérément, afin de ne pas affronter le prix du pouvoir ?*

Viserys lui avait raconté toutes les histoires, quand elle était petite. Il adorait parler de dragons. Elle savait comment Harrenhal était tombée. Elle connaissait le Champ de Feu et la Danse des Dragons. Un de ses ancêtres, Aegon troisième du nom, avait vu sa propre mère dévorée par le dragon de son oncle. Et il y avait des chansons sans nombre sur les villages et les royaumes qui vivaient dans la crainte des dragons jusqu'à ce qu'un preux vienne à leur secours. À Astapor, les yeux des esclavagistes avaient fondu. Sur la route de Yunkaï, lorsque Daario avait jeté à ses pieds les têtes de Sollir le Chauve et de Prendahl na Ghezn, ses enfants s'en étaient régales. Les dragons n'avaient aucune crainte des hommes. Et un dragon assez grand pour se repaître de moutons pouvait tout aussi aisément s'emparer d'une enfant.

Elle s'était appelée Hazzéa. Elle avait quatre ans. *À moins que son père n'ait menti. Il avait pu mentir.* Personne d'autre que lui n'avait vu le dragon. Sa preuve tenait en quelques os calcinés, mais des os calcinés ne prouvaient rien. Il avait pu tuer la petite fille lui-même et la brûler ensuite. Ce n'aurait pas été le premier père à se débarrasser d'une fillette non désirée, affirmait le Crâne-ras. *Les Fils de la Harpie auraient pu être responsables, et avoir imité l'ouvrage d'un dragon pour soulever contre moi la haine de la cité.* Daenerys voulait le croire... Mais, s'il en allait ainsi, pourquoi le père d'Hazzéa avait-il attendu que la salle d'audience soit presque vide pour s'avancer ? S'il avait eu pour but d'exciter les Meereeniens contre elle, il aurait conté son histoire lorsque la salle était remplie d'oreilles pour l'entendre.



Le Crâne-ras l'avait pressée de mettre l'homme à mort. « Au moins, arrachez-lui la langue. La menterie de cet homme pourrait tous nous détruire, Votre Magnificence. » Mais Daenerys avait choisi d'acquitter le prix du sang. Personne n'avait su lui dire le prix d'une fillette, aussi l'avait-elle fixé à cent fois la valeur d'un agneau. « Je vous rendrais Hazzéa si cela était en mon pouvoir, avait-elle confié au père, mais certaines choses dépassent même la puissance des reines. Ses ossements reposeront dans le Temple des Grâces, et cent cierges brûleront nuit et jour à sa mémoire. Revenez me voir tous les ans pour son anniversaire, et vos autres enfants ne manqueront de rien... Mais cette histoire ne doit plus jamais franchir vos lèvres.

— Les gens poseront des questions, avait répondu le père accablé. On me demandera où est passée Hazzéa et comment elle est morte.

— Elle est morte d'une morsure de serpent, insista Reznak mo Reznak. Un loup affamé l'a emportée. Une maladie subite vous l'a prise. Racontez-leur ce que vous voudrez, mais ne parlez jamais de dragons. »

Les serres de Viserion griffèrent les pierres et les énormes chaînes tintèrent tandis qu'il essayait encore une fois de rejoindre Daenerys. Incapable d'y parvenir, il poussa un rugissement, rabattit sa tête en arrière aussi loin qu'il put et cracha une gerbe d'or contre le mur derrière lui. *Combien de temps axant que son feu soit assez chaud pour fendre la pierre et fondre le fer ?*

Il fut un temps, pas si lointain, où Daenerys le portait sur son épaule, la queue lovée autour de son bras. Un temps où elle lui donnait de sa propre main des morceaux de viande calcinée à manger. Il avait été le premier enchaîné. Daenerys l'avait elle-même mené dans la fosse et enfermé à l'intérieur avec plusieurs bœufs. Une fois repu, il s'était assoupi. On l'avait enchaîné pendant son sommeil.

Rhaegal s'était montré plus difficile. Peut-être entendait-il son frère tempêter dans la fosse, malgré l'épaisseur des murs de brique et de pierre qui les séparaient. Finalement, ils avaient dû le couvrir d'un filet de lourdes chaînes de fer tandis qu'il lézardait sur la terrasse de Daenerys, et il avait résisté avec tant

de fureur qu'il avait fallu trois jours pour le transporter par l'escalier de service, tandis qu'il se tordait et mordait. Six hommes avaient été brûlés au cours de la lutte.

Et Drogon...

*L'ombre ailée*, l'avait appelé le père endeuillé. C'était le plus grand des trois, le plus féroce, le plus sauvage, avec des écailles noires comme la nuit et des yeux comme des fosses ardentes.

Drogon chassait loin mais, quand il était repu, il aimait à se chauffer au soleil au sommet de la Grande Pyramide, à l'endroit où se dressait naguère la Harpie de Meereen. Trois fois ils avaient essayé de le capturer là, et trois fois ils avaient échoué. Quarante de ses hommes les plus braves avaient tenté de le capturer au péril de leur vie. Presque tous avaient subi des brûlures et quatre avaient péri. La dernière fois qu'elle avait vu Drogon, c'était au crépuscule, au soir de la troisième tentative. Le dragon noir volait vers le nord par-delà la Skahazadhan, en direction des longues herbes de la mer Dothrak. Il n'était pas revenu.

*Mère des Dragons*, se dit Daenerys. *Mère des monstres. Qu'ai-je lâché sur le monde ? Je suis reine, mais mon trône est bâti d'os calcinés, et repose sur des sables mouvants. Sans dragons, comment pouvait-elle espérer tenir Meereen et, plus encore, reprendre Westeros ? Je suis du sang des dragons, songea-t-elle. Si ce sont des monstres, j'en suis un aussi.*

## SCHLINGUE

Le rat couina quand il mordit dedans, et se tortilla entre ses mains, pris de panique, en cherchant frénétiquement à s'échapper. Le ventre constituait la partie la plus tendre. Il déchira la bonne viande, le sang chaud lui dégoulinant sur les lèvres. C'était tellement bon que les larmes lui montèrent aux yeux. Son ventre grommela et il déglutit. À la troisième bouchée, la bestiole avait cessé de se débattre, et il se sentait presque comblé.

Puis il entendit un bruit de voix, de l'autre côté de la porte du cachot.

Sur-le-champ, il se figea, trop effrayé même pour mastiquer. Il avait la bouche bourrée de sang, de viande et de poil, mais n'osait ni recracher ni avaler. Il écouta avec terreur, roide comme la pierre, le raclement des bottes et le bruissement métallique des clés. *Non*, implora-t-il, *non, dieux, je vous en supplie, pas maintenant, pas maintenant*. Il lui avait fallu tellement longtemps pour attraper le rat. *S'ils me trouvent avec lui, ils vont me le prendre, et puis ils iront tout raconter, et lord Ramsay me fera du mal*.

Il savait qu'il devrait cacher le rat, mais il avait tellement *faim*. Voilà deux jours qu'il n'avait pas mangé ; peut-être trois. Ici en bas, dans le noir, difficile de savoir. Bien qu'il eût les bras et les jambes maigres comme des roseaux, son ventre était gonflé et creux, et si douloureux qu'il s'aperçut qu'il ne pouvait pas dormir. Chaque fois qu'il fermait les yeux, lady Corbois lui revenait en mémoire. Après leur mariage, lord Ramsay l'avait enfermée dans une tour, où elle était morte de faim. À la fin, elle avait dévoré ses propres doigts.

Il s'accroupit dans un coin de sa cellule, serrant son trophée sous son menton. Du sang coulait de la commissure de ses lèvres tandis qu'il grignotait le rat avec ce qui lui restait de dents, en essayant d'engloutir le plus de viande chaude possible

avant qu'on ouvre sa cellule. La chair était filandreuse, mais si goûteuse qu'il crut qu'il allait être malade. Il mastiqua et avala, retirant de petits os des trous dans ses mâchoires aux endroits où on lui avait arraché des dents. Mâcher était douloureux, mais il avait tellement faim qu'il ne pouvait plus se retenir.

Les bruits grandissaient. *Dieux, pitié, ce n'est pas moi qu'il vient voir*, pria-t-il, en arrachant une des pattes du rat. Voilà longtemps que personne n'était venu le voir. Il y avait d'autres cellules, d'autres prisonniers. Parfois, il les entendait hurler, malgré les épais murs de pierre. *Ce sont toujours les femmes qui crient le plus fort*. Il aspira la viande crue et essaya de recracher l'os de la patte, mais il le bava sur la lèvre inférieure et l'os se prit dans sa barbe. *Partez, supplia-t-il, partez, passez votre chemin, par pitié, par pitié*.

Mais les pas s'arrêtèrent juste à l'instant où ils sonnaient le plus fort, et les clés s'entrechoquèrent précisément devant la porte. Le rat lui chut des doigts. Il essuya ses doigts sanglants contre ses chausses. « Non, marmonna-t-il, *noooooon*. » Ses talons ratissèrent la paille tandis qu'il cherchait à se rencogner, à l'intérieur des murs de pierre froids et humides.

Le plus terrible fut le claquement de la serrure qui jouait. Lorsque la lumière le frappa en plein visage, il poussa un hurlement aigu. Il dut se couvrir les yeux avec les mains. Il se les serait crevés s'il avait osé, tant il avait la tête pleine d'un martèlement. « Enlevez ça, faites ça dans le noir, oh pitié.

— C'est pas lui, commenta la voix d'un jeune garçon. Regarde-le. On s'est trompés de cellule.

— Dernière cellule à gauche, répondit un autre jeune garçon. C'est bien la dernière cellule sur la gauche, non ?

— Oui. » Une pause. « Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je crois que la lumière lui plaît pas.

— Elle te plairait, à toi, si t'avais *cette gueule* ? » Le jeune garçon se racla la gorge et cracha. « Et cette odeur, qu'il a. Je vais m'étouffer.

— Il bouffe des rats, dit le second. Regarde. »

Le premier se mit à rire. « Mais oui. C'est drôle. »

*J'étais obligé*. Les rats le mordaient pendant son sommeil, lui grignotant les doigts et les orteils, et même le visage, si bien

que, lorsqu'il avait mis la main sur l'un d'eux, il n'avait pas hésité. Manger ou être mangé, il n'y avait pas d'autre choix. « Je l'ai fait, marmonna-t-il, c'est moi, c'est moi, je l'ai mangé, ils me font pareil, pitié... »

Les deux garçons s'approchèrent, la paille crissant doucement sous leurs pieds. « Parle-moi », ordonna l'un d'eux. C'était le plus petit des deux, un garçonnet maigre mais rusé. « Tu te rappelles qui tu es ? »

La peur monta en lui dans un bouillonnement, et il gémit.

« Parle-moi. Dis-moi ton nom. »

*Mon nom.* Un hurlement se coinça dans sa gorge. Ils le lui avaient appris, son nom, si, si, mais cela faisait si longtemps qu'il l'avait oublié. *Si je me trompe, il va encore me prendre un doigt, ou pire, il... il...* Il ne voulait pas y penser, c'était au-dessus de ses forces. Des aiguilles lui poignardaient la mâchoire, les yeux. Sa tête battait. « Je vous en prie », couina-t-il, d'une petite voix faible. On lui aurait donné cent ans. Peut-être les avait-il. *Depuis combien de temps suis-je ici ?* « Partez », marmonna-t-il, à travers des dents brisées et des doigts cassés, les paupières fermées avec énergie contre la terrible lumière vive. « Je vous en prie, je vous laisse le rat, ne me faites pas de mal...

— *Schlingue*, dit le plus grand des deux. Ton nom est Schlingue. Tu te souviens ? » C'était celui qui tenait la torche. Le plus petit portait l'anneau avec les clés de fer.

*Schlingue ?* Des larmes roulèrent sur ses joues. « Je me souviens. Oui. » Sa bouche s'ouvrit et se ferma. « Mon nom est Schlingue. Ça commence comme *château*. » Dans le noir, il n'y avait pas besoin de nom. Alors, on oubliait facilement. *Schlingue, Schlingue, mon nom est Schlingue.* Il n'était pas né avec ce nom. Dans une autre vie, il avait été quelqu'un d'autre, mais ici, maintenant, il s'appelait Schlingue. Il s'en souvenait.

Il se souvenait aussi des garçons. Ils portaient des pourpoints identiques en laine d'agneau, gris argent avec des bordures bleu sombre. Tous deux écuyers, tous deux huit ans, et tous deux Walder Frey. *Grand Walder et Petit Walder, oui.* Sauf que le grand était Petit et le petit, Grand, ce qui amusait les

garçons et embrouillait le reste du monde. « Je vous connais, chuchota-t-il avec des lèvres gercées. Je connais vos noms.

— Tu dois nous accompagner, annonça Petit Walder.

— Sa Seigneurie a besoin de toi », ajouta Grand Walder.

La peur le traversa comme un coup de couteau. *Ce sont juste des enfants*, se dit-il. *Deux gamins de huit ans*. Il pouvait vaincre deux gamins de huit ans, assurément. Même dans son état de faiblesse actuelle, il pouvait s'emparer de la torche, saisir les clés, attraper le poignard au fourreau sur la cuisse de Petit Walder et s'évader. *Non. Non, c'est trop facile. C'est un piège. Si je m'enfuis, il me prendra encore un doigt, il me prendra encore mes dents*.

Il s'était déjà enfui. Des années auparavant, lui semblait-il, quand il avait encore de la force en lui, quand il était encore rebelle. Cette fois-là, c'était Kyra qui portait les clés. Elle lui avait raconté qu'elle les avait volées, qu'elle connaissait une issue de poterne jamais gardée. « Ram'nez-moi à Winterfell, m'sire », avait-elle imploré, le visage pâle, toute tremblante. « Je connais pas la route. Je peux pas m'enfuir seule. Venez avec moi, je vous en prie. » Et il l'avait fait. Le geôlier était ivre mort dans une flaque de vinasse, les chausses baissées autour des chevilles. La porte du cachot bâillait et celle de la poterne n'était pas gardée, exactement comme elle l'avait dit. Ils attendirent que la lune passe derrière un nuage, puis se coulèrent hors du château et franchirent la Larmoyante, soulevant des gerbes d'eau, trébuchant sur des galets, à demi transis par le courant glacé. Sur l'autre berge, il l'avait embrassée. « Tu nous as sauvés », avait-il dit. *Imbécile. Imbécile*.

Tout ça n'avait été qu'un piège, un jeu, une comédie. Lord Ramsay adorait la chasse et préférait traquer le gibier à deux pattes. Toute la nuit, ils avaient couru à travers les ténèbres des bois, mais, lorsque le soleil s'était levé, le son d'un cor au loin avait faiblement retenti entre les arbres, et ils avaient entendu hurler une meute de chiens. « Nous devrions nous séparer, avait-il déclaré à Kyra tandis que les chiens se rapprochaient. « Ils ne peuvent pas nous suivre tous les deux à la trace. » Mais la fille, folle de terreur, avait refusé de quitter sa présence,

même quand il lui avait juré de lever une armée de Fer-nés et de revenir la chercher si elle devait être celle qu'ils traqueraient.

Dans l'heure qui suivit, on les reprit. Un chien le jeta à terre et un deuxième mordit Kyra à la jambe alors qu'elle s'efforçait de gravir un flanc de colline. Le reste les encercla, hurlant et claquant des mâchoires chaque fois qu'ils bougeaient, les retenant sur place jusqu'à ce que Ramsay Snow arrive à cheval avec ses chasseurs. C'était encore un bâtard à l'époque, pas encore un Bolton. « Vous voilà », commenta-t-il, leur souriant du haut de sa selle. « Vous me blessez, en partant de la sorte à l'aventure. Seriez-vous déjà las de mon hospitalité ? » À ce moment-là, Kyra avait saisi un caillou et le lui avait lancé à la tête. Le projectile manqua sa cible d'au moins un pied, et Ramsay sourit. « Il faut vous punir. »

Schlingue se souvenait de l'expression traquée, affolée, dans les yeux de Kyra. Jamais elle n'avait paru si jeune qu'à cet instant-là, encore à moitié une enfant, mais il ne pouvait rien faire. *Elle les a attirés sur nous*, se dit-il. *Si nous nous étions séparés comme je le voulais, l'un de nous aurait pu s'en tirer.*

Le souvenir oppressait sa respiration. Schlingue se détourna de la torche, des larmes brillant dans ses yeux. *Que me veut-il, cette fois-ci ?* se demanda-t-il avec désespoir. *Pourquoi ne me laisse-t-il pas en paix ? Je n'ai rien fait de mal, pas cette fois, pourquoi ne m'abandonnent-ils pas dans le noir ?* Il avait pris un rat, bien gras, tout chaud et gigotant...

« Doit-on le laver ? s'enquit Petit Walder.

— Sa Seigneurie l'aime quand il pue, répondit Grand Walder. C'est pour ça qu'il l'a appelé Schlingue. »

*Schlingue. Mon nom est Schlingue, ça commence comme châtiment.* Il devait s'en souvenir. *Sers et obéis, rappelle-toi qui tu es, et il ne t'arrivera plus aucun mal. Il a promis, Sa Seigneurie a promis.* Aurait-il voulu résister qu'il n'en avait plus la force. Le fouet, la faim, l'écorchage l'en avaient purgé. Quand Petit Walder le remit debout et que Grand Walder agita sa torche vers lui pour le chasser hors de la cellule, il obéit, docile comme un chien. S'il avait eu une queue, il l'aurait rabattue entre ses jambes.

*Si j'avais une queue, le Bâtard l'aurait tranchée.* Cette pensée le visita spontanément, une pensée ignoble, dangereuse. Sa Seigneurie n'était plus un bâtard. *Bolton, pas Snow.* L'enfant roi sur le trône avait légitimé lord Ramsay, en lui accordant le droit d'utiliser le nom du seigneur son père. L'appeler *Snow* lui rappelait sa bâtardise et le plongeait dans des rages noires. Schlingue devrait s'en souvenir. Et de son nom ; il devrait se souvenir de son nom. Pendant un demi-battement de cœur, le nom lui échappa et la chose l'effraya tant qu'il trébucha sur les marches abruptes du cachot et se déchira les chausses sur la pierre, faisant couler du sang. Petit Walder dut le menacer avec la torche pour qu'il se remette debout et recommence à avancer.

Dehors, dans la cour, la nuit s'installait sur Fort-Terreur et une pleine lune se levait sur les remparts orientaux du château. Son pâle éclat projetait sur le sol gelé l'ombre des hauts merlons triangulaires, une ligne de crocs noirs et tranchants. L'air était froid, humide et rempli d'odeurs à demi oubliées. *Le monde, se répéta Schlingue, voilà comment sent le monde.* Il n'avait aucune idée du temps qu'il avait passé là-dessous, dans les cachots, mais l'estimait à six mois au moins. *Autant que ça, peut-être davantage. Et s'il y avait eu cinq ans, ou dix, ou vingt ?* Mais non, c'était insensé. Ça ne pouvait pas avoir duré aussi longtemps. Les garçons étaient encore des enfants. Si dix ans avaient passé, ils seraient devenus des hommes. Il devait garder ça à l'esprit. *Je ne dois pas le laisser me rendre fou. Il peut me prendre mes doigts et mes orteils, il peut me crever les yeux et me couper les oreilles, mais me prendre la cervelle, non, à moins que je ne le laisse faire.*

Petit Walder ouvrait la marche, torche au poing. Schlingue suivait docilement, Grand Walder juste derrière lui. Les dogues dans le chenil aboyèrent sur leur passage. Le vent courait en tourbillons dans la cour, transperçant le tissu fin des haillons abjects qu'il portait et lui donnant la chair de poule. Il sentait une humidité glacée dans l'air nocturne mais il ne vit aucune trace de neige, bien que l'hiver fût tout proche, sans doute. Schlingue se demanda s'il vivrait pour voir arriver les neiges. *Combien de doigts me restera-t-il ? Combien d'orteils ?* Quand il leva une main, il reçut un choc à la voir si blanche, si



décharnée. *La peau sur les os*, jugea-t-il. *J'ai des mains de vieillard*. Et s'il s'était trompé sur les garçons ? Et si ce n'étaient pas Petit Walder et Grand Walder, après tout, mais *les fils* des enfants qu'il avait connus ?

La grande salle était remplie de pénombre et de fumée. Des rangées de torches brûlaient à gauche et à droite, serrées dans les mains de squelettes humains émergeant des murs. En hauteur dans la salle s'étiraient des madriers de bois noircis par la fumée, et un plafond en voûte perdu dans l'obscurité. L'air se chargeait de fumets de vin, de bière et de viande rôtie. L'estomac de Schlingue gargouilla bruyamment à ces arômes, et l'eau lui vint à la bouche.

D'une bourrade, Petit Walder lui fit remonter en trébuchant les longues tables où mangeaient les hommes de la garnison. Il sentait leurs regards posés sur lui. Les meilleures places, celles qui jouxtaient l'estrade, étaient occupées par les favoris de Ramsay, les Gars du Bâtard. Ben-les-Os, le vieil homme qui soignait les chiens de chasse adorés de Sa Seigneurie. Damon, appelé Damon Danse-pour-moi, blond de poil et juvénile. Grogne, qui avait perdu sa langue d'avoir causé à tort et à travers, à portée d'ouïe de lord Roose. Alyn le Rogue. L'Écorcheur. Dick le Jaune. Plus loin, au bas bout de la table, s'en trouvaient d'autres que Schlingue connaissait de vue, sinon de nom : des épées jurées et des sergents, des soldats, des geôliers et des bourreaux. Mais aussi des étrangers, des visages inconnus de lui. Certains fronçaient le nez sur son passage, tandis que d'autres s'esclaffaient à sa vue. *Des invités*, supposa Schlingue, *les amis de Sa Seigneurie, et on me fait monter pour les esbaudir*. Un frisson de peur le traversa.

Présidant, le Bâtard de Bolton siégeait sur le fauteuil du seigneur son père, buvant à la coupe de son père. Deux hommes partageaient avec lui le haut bout, et d'un seul coup d'œil Schlingue sut que tous deux étaient des lords. L'un était émacié, avec des yeux de silex, une longue barbe blanche et un visage aussi dur qu'un gel d'hiver. Il arborait comme broigne une peau d'ours dépenaillée, usée et grasse. Au-dessous, même à table, il portait un jaseran en maille annelée. Le second lord, maigre lui aussi, était tordu, où le premier était droit. Une de ses épaules

descendait bien plus bas que l'autre, et il se courbait sur son tranchoir comme un vautour sur une charogne. Il avait des yeux gris et cupides, des dents jaunes, une barbe fourchue où s'enchevêtraient la neige et l'argent. Seules quelques fines mèches de cheveux blancs s'accrochaient encore à son crâne tavelé, mais la cape qu'il portait était douce et belle, en laine grise bordée d'hermine noire et attachée sur l'épaule avec un soleil ouvragé en argent martelé.

Ramsay était habillé en noir et rose – bottes noires, ceinture et fourreau noirs, justaucorps de cuir noir par-dessus un pourpoint en velours rose, avec des crevés de satin rouge sombre. À son oreille droite brillait un grenat taillé en goutte de sang. Pourtant, malgré toute la splendeur de sa mise, l'homme restait laid, avec son ossature lourde et ses épaules voûtées, et une chair qui suggérerait qu'avec le passage des ans, il tournerait gras. Il avait la peau rose et le teint brouillé, le nez épaté, la bouche étroite, les cheveux longs, sombres et secs. Ses lèvres étaient larges et charnues, mais ce que les gens remarquaient de prime abord en lui, c'étaient les yeux. Il avait les yeux du seigneur son père – petits, rapprochés et étrangement pâles. Le *gris fantôme*, ainsi certains appelaient-ils cette nuance, mais en vérité il avait des prunelles quasiment incolores, tels deux fragments de glace sale.

À la vue de Schlingue, il sourit, la lippe humide. « Le voilà ! Mon vieil ami morose. » À ses voisins de table, il confia : « Schlingue est auprès de moi depuis que je suis petit. Mon lord père me l'a donné en gage de son amour. »

Les deux lords échangèrent un regard. « J'avais entendu dire que votre serviteur était mort, s'étonna l'homme à l'épaule basse. Tué par les Stark, racontait-on. »

Lord Ramsay gloussa. « Les Fer-nés vous diront que ce qui est mort peut ne jamais mourir, mais se relève, plus dur et plus fort. Comme Schlingue. Mais il empeste la tombe. Cela, je vous le concède.

— Il pue le pot de chambre et le vomi rance. » Le vieil homme aux épaules voûtées jeta de côté l'os qu'il rongea et s'essuya les doigts sur la nappe. « Y a-t-il quelque raison qui

vous pousse à nous infliger sa présence pendant que nous dînons ? »

Le second lord, le vieillard au dos droit et au jaseran de mailles, scruta Schlingue avec des yeux de silex. « Regardez mieux, engagea-t-il l'autre lord. Ses cheveux ont blanchi et il a perdu quarante livres, mais ce n'est pas un serviteur. Auriez-vous oublié ? »

Le lord au dos tordu regarda de nouveau et poussa un soudain renâclement. « *Lui ?* Est-ce possible ? Le pupille de Stark. Souriant, toujours souriant.

— Il sourit moins souvent, désormais, reconnut lord Ramsay. Je lui ai peut-être cassé quelques jolies quenottes blanches.

— Vous auriez mieux fait de lui trancher la gorge, déclara le lord en mailles. Un chien qui se retourne contre son maître n'est bon qu'à être écorché.

— Oh, on l'a écorché, çà et là, répondit Ramsay.

— Oui, messire. J'ai mal agi, messire. J'ai été insolent et... » Il se lécha les lèvres, essayant de trouver ce qu'il avait pu être d'autre. *Sers et obéis*, se répéta-t-il, *et il te laissera vivre, et garder les morceaux que tu as encore. Sers et obéis, et souviens-toi de ton nom. Schlingue, Schlingue, ça commence comme chien.* « ... mal agi et...

— Tu as du sang sur la bouche, observa Ramsay. Aurais-tu recommencé à te ronger les doigts, Schlingue ?

— Non. Non, messire, je le jure. » Schlingue avait essayé de se sectionner l'annulaire avec les dents une fois, pour supprimer la douleur, après qu'ils en avaient retiré la peau. Lord Ramsay ne se contentait jamais de couper le doigt d'un homme. Il préférait l'écorcher pour laisser la chair à vif sécher, se gercer et suppurer. Schlingue avait enduré le fouet, le chevalet et les entailles, mais il n'y avait aucune douleur aussi insoutenable que celle qui suivait l'écorchage. Cette sorte de souffrance rendait les hommes fous, et on ne pouvait longtemps la supporter. Tôt ou tard, la victime se mettait à hurler : « Par pitié, assez, assez, arrêtez la douleur, *coupez-le* », et lord Ramsay se dévouait. C'était un jeu qu'ils pratiquaient. Schlingue en avait appris les règles, ainsi que ses mains et ses pieds pouvaient en porter témoignage, mais cette unique fois, il avait

oublié et tenté de mettre lui-même fin à la douleur, avec ses dents. Ramsay n'avait pas été content, et cette offense avait coûté à Schlingue un autre orteil. « J'ai mangé un rat, marmonna-t-il.

— Un rat ? » Les yeux pâles de Ramsay pétillèrent à la lumière des torches. « Tous les rats de Fort-Terreur appartiennent au seigneur mon père. Comment oses-tu te repaître de l'un d'eux sans ma permission ? »

Schlingue ne savait quoi répondre, aussi se tut-il. Un mot mal choisi pouvait lui coûter un autre orteil, ou même un doigt. Jusqu'ici, il avait perdu deux doigts de sa main gauche et le petit de sa droite, mais seulement le petit orteil de son pied droit contre les trois du gauche. Parfois, Ramsay évoquait par plaisanterie l'éventualité d'un équilibrage. *Mon seigneur raillait seulement*, essayait-il de se dire. *Il ne veut pas me faire souffrir, il me l'a dit, il n'agit ainsi que lorsque je lui en donne motif*. Son suzerain était magnanime et bon. Il aurait pu lui écorcher le visage pour certaines des paroles que Schlingue avait prononcées, avant d'apprendre son véritable nom et sa place convenable.

« Tout ceci devient lassant, dit le lord en jaseran de mailles. Tuez-le donc et qu'on en finisse. »

Lord Ramsay remplit sa coupe de bière. « Cela gâcherait notre fête, messire. Schlingue, j'ai d'heureuses nouvelles pour toi. Je vais me marier. Le seigneur mon père m'apporte une Stark. La fille de lord Eddard, Arya. Tu te souviens de la petite Arya, hein ? »

*Arya sous-mes-pieds*, faillit-il répondre. *Arya Ganache*. La sœur cadette de Robb, cheveux bruns, visage allongé, maigre comme une badine, toujours sale. *Sansa était la plus jolie*. Il se souvint d'un temps où il avait imaginé que lord Eddard Stark pourrait lui accorder la main de Sansa et faire de lui son fils, mais cela n'avait été que rêverie d'enfant. Arya, en revanche... « Je me souviens d'elle. Arya.

— Elle sera lady de Winterfell, et moi, son seigneur. »

*Ce n'est qu'une gamine*. « Oui, messire. Félicitations.

— Voudras-tu assister à mes noces, Schlingue ? »

Il hésita. « Si vous le souhaitez, messire.

— Oh, certes. »

Il hésita de nouveau, se demandant si ce n'était pas un piège cruel. « Oui, messire. S'il plaît à Votre Seigneurie. J'en serais honoré.

— En ce cas, nous devons te tirer de cet ignoble cachot. Te briquer jusqu'à ce que tu redeviennes tout rose, te trouver des vêtements propres, de quoi manger. Du bon gruau tendre, ça te plairait ? Peut-être une tarte aux pois cassés rehaussée de lard frit. J'ai une petite tâche pour toi, et tu auras besoin de recouvrer tes forces si tu dois l'accomplir pour moi. Et tu veux l'accomplir pour moi, je le sais.

— Oui, messire. Plus que tout au monde. » Un frisson le parcourut. « Je suis votre Schlingue. Je vous en prie, permettez-moi de vous servir. De grâce.

— Puisque tu le demandes si joliment, comment te refuser ? » Ramsay Bolton sourit. « Je pars en guerre, Schlingue. Et tu viendras avec moi, pour m'aider à ramener en ma demeure la pucelle qui m'est promise. »

## BRAN

Quelque chose dans la façon dont le corbeau cria fit courir un frisson sur l'échine de Bran. *Je suis presque un homme fait*, dut-il se remettre en tête. *Je me dois d'être brave, désormais.*

Mais l'air était vif, froid et plein de frayeur. Même Été avait peur. La fourrure sur sa nuque était hérissée. Des ombres s'étiraient contre le flanc de la colline, noires et voraces. Tous les arbres étaient ployés et tordus sous le poids de glace qu'ils supportaient. Certains ne ressemblaient presque plus à des arbres. Enfouis de la souche à la cime dans la neige gelée, ils se pelotonnaient sur les hauteurs comme autant de géants, des créatures monstrueuses et contrefaites recroquevillées face au vent glacial.

« Ils sont ici. » Le patrouilleur tira sa longue épée.

« Où ça ? » Meera parlait à voix basse.

« Tout près. Je ne sais pas. Quelque part. »

Le corbeau cria de nouveau. « Hodor », chuchota Hodor. Il avait enfoncé les mains sous ses aisselles. Du roncier brun de sa barbe pendaient des glaçons, et sa moustache était prise dans une masse de morve gelée, rutilant de reflets à la lumière du soleil couchant.

« Les loups aussi sont proches, les mit en garde Bran. Ceux qui nous suivaient. Été les sent chaque fois qu'ils se trouvent dans le sens du vent.

— Les loups sont le moindre de nos problèmes, riposta Mains-froides. Nous devons grimper. Il fera bientôt noir. Vous auriez intérêt à être à l'intérieur quand viendra la nuit. Votre chaleur va les attirer. » Il jeta un coup d'œil vers l'ouest, où l'on distinguait confusément les feux du soleil couchant au travers des arbres, comme la lueur d'un feu au loin.

« Est-ce la seule entrée ? demanda Meera.

— L'entrée arrière se situe à trois lieues au nord d'ici, en descendant dans un gouffre. »

Il n'y avait rien à ajouter. Même Hodor ne pourrait pas emprunter un tel passage avec Bran qui lui pesait sur le dos, et Jojen n'aurait pas plus pu marcher trois lieues qu'il n'aurait pu en courir mille.

Meera examina la colline au-dessus d'eux. « Le chemin paraît dégagé.

— *Paraît*, marmonna le patrouilleur sur un ton sombre. Vous sentez ce froid ? Il y a quelque chose, là. *Où sont-ils ?*

— À l'intérieur de la caverne ? suggéra Meera.

— La caverne est sous protection. Ils ne peuvent pas passer. » Le patrouilleur tendit son épée pour indiquer la direction. « Vous voyez l'entrée là-bas ? À mi-hauteur, entre les barrals, cette fente dans le rocher.

— Je la vois », assura Bran. Des corbeaux y entraient et en sortaient.

Hodor changea de pied d'appui. « Hodor.

— Un repli du rocher, voilà tout ce que je vois, commenta Meera.

— Il y a là un passage. Abrupt et tortueux au départ, une gouttière à travers le rocher. Si vous pouvez l'atteindre, vous serez en sécurité.

— Et vous ?

— La caverne est sous protection. »

Meera étudia la fissure dans le flanc de colline. « Il ne doit pas y avoir plus de mille pas d'ici à là-bas. »

*Non*, pensa Bran, *mais tous vont montant*. La colline était escarpée et très boisée. La neige avait cessé trois jours plus tôt, mais rien n'avait fondu. Sous les arbres, le sol portait une nappe blanche, encore nette et intacte. « Il n'y a personne, lança Bran, bravement. Regardez la neige. Aucune trace de pas.

— Les marcheurs blancs avancent avec légèreté sur la neige, réfuta le patrouilleur. Tu ne trouveras pas d'empreintes qui marquent leur passage. » Un corbeau descendit des hauteurs pour se percher sur son épaule. Une douzaine des gros volatiles noirs seulement restait avec eux. Les autres avaient disparu en chemin ; à chaque aube, quand ils se levaient, il y en avait moins. « *Viens*, croassa l'oiseau. *Viens, viens.* »

*La corneille à trois yeux*, se dit Bran. *Le vervoyant*. « Ce n'est pas si loin, dit-il. Un petit peu d'escalade, et nous serons en sécurité. Peut-être pourra-t-on allumer une flambée. » Ils étaient tous transis, trempés et affamés, hormis le patrouilleur, et Jojen Reed était trop faible pour marcher sans soutien.

« Allez-y. » Meera Reed se pencha près de son frère. Il était installé dans la souche d'un chêne, les yeux clos, à grelotter violemment. Le peu de visage qu'on discernait sous sa cagoule et son écharpe était aussi dépourvu de couleurs que la neige environnante, mais son souffle continuait de sortir de ses narines en faibles bouffées, chaque fois qu'il expirait. *De la nourriture et un feu auront tôt fait de le remettre sur pied*, essaya de se persuader Bran, mais il n'en était pas certain. « Je ne peux pas me battre et porter Jojen en même temps, la pente est trop forte, disait Meera. Hodor, emmène Bran jusqu'à cette caverne.

— Hodor, dit-il en claquant des mains.

— Jojen a juste besoin de manger », déclara Bran sur un ton malheureux. Voilà douze jours que l'orignac s'était écroulé pour la troisième et dernière fois, que Mains-froides s'était agenouillé à côté de lui sur la couche de neige et avait murmuré une bénédiction dans une langue inconnue, en lui tranchant la gorge. Bran avait pleuré comme une fillette lorsque le sang vif avait jailli. Jamais il ne s'était senti plus infirme qu'à ce moment-là, tandis qu'il regardait, désespéré, Meera Reed et Mains-froides débiter le vaillant animal qui les avait portés si loin. Il se jura qu'il ne mangerait rien, préférant avoir faim que de se repaître d'un ami, mais finalement, il s'était nourri deux fois, une fois sous sa propre peau et une dans celle d'Été. Bien qu'efflanqué et affamé, l'orignac leur avait fourni des filets que le patrouilleur avait prélevés et qui les avaient sustentés sept jours durant, jusqu'à ce qu'ils finissent les derniers, pelotonnés autour d'un feu, dans les ruines d'une vieille redoute sur une colline.

« Il a besoin de manger, acquiesça Meera en lissant le front de son frère. Nous en sommes tous là, mais ici, il n'y a rien à manger. *Allez-y*. »



Bran battit des paupières pour retenir une larme et la sentit geler sur sa joue. Mains-froides attrapa Hodor par le bras. « La lumière s'en va. S'ils ne sont pas déjà ici, ils ne tarderont pas. Viens. »

Muet pour une fois, Hodor claqua ses cuisses pour chasser la neige et entama l'ascension à travers les congères avec Bran sur son dos. Mains-froides avançait à côté d'eux, son arme dans une main noire. Été fermait la marche. En plusieurs endroits, la neige était plus haute que lui, et le loup géant devait s'arrêter et s'ébrouer après avoir plongé à travers la mince carapace. Au cours de la montée, Bran se retourna gauchement dans sa hotte pour regarder Meera glisser un bras sous son frère et le soulever pour le remettre debout. *Il est trop lourd pour elle. Elle est à moitié morte de faim, plus aussi forte qu'avant.* Elle serrait sa foëne de l'autre main, plantant les fourchons dans la neige pour un modeste surplus d'équilibre. Meera entamait tout juste la difficile ascension, moitié tirant, moitié portant son petit frère, quand Hodor passa entre deux arbres, et que Bran les perdit de vue.

La colline s'escarpa encore. Des coulées de neige craquaient sous les semelles d'Hodor. Une fois, une rocaille s'ébranla sous son pied, il dérapa en arrière et faillit dégringoler à flanc de colline. Le patrouilleur l'empoigna par le bras, le sauvant. « Hodor », déclara Hodor. Chaque rafale de vent emplissait l'air d'une fine poudre blanche qui étincelait comme du verre aux derniers feux du jour. Autour d'eux, des corbeaux battaient des ailes. L'un d'eux partit en avant et disparut à l'intérieur de la caverne. *Plus que quatre-vingts pas, à présent, se dit Bran, ce n'est plus loin du tout.*

Été s'arrêta subitement, au bas d'une aire abrupte de neige blanche et vierge. Le loup-garou tourna la tête, huma l'air, puis se mit à gronder. Fourrure hérissée, il commença à reculer.

« Hodor, arrête, dit Bran. Hodor. *Attends.* » Quelque chose n'allait pas. Été le sentait, Bran aussi. *Quelque chose de mauvais. Tout près.* « Hodor, non, recule. »

Mains-froides grimpait toujours et Hodor voulait se maintenir à sa hauteur. « Hodor, Hodor, Hodor », grommela-t-il bruyamment, pour couvrir les protestations de Bran. Sa

respiration devenait laborieuse. Une brume pâle occupait l'air. Il fit un pas, puis un autre. La neige lui montait pratiquement à la taille et la déclivité était très forte. Hodor se courbait vers l'avant, agrippant les rochers et les arbres au cours de son ascension. Un autre pas. Et encore. La neige que dérangeait Hodor glissa sur la pente, déclenchant une légère avalanche derrière eux.

*Soixante pas.* Bran tendit le cou en se penchant de côté pour mieux voir la caverne. Puis il aperçut autre chose. « Du feu ! » Dans la petite fissure entre les barrals dansait une lueur, une lumière rouge qui les appelait à travers l'ombre qui s'amassait. « Regardez, quelqu'un... »

Hodor poussa un hurlement. Il se tordit, trébucha, tomba.

Bran sentit le monde basculer de côté, tandis que le solide garçon d'écurie tournait violemment sur lui-même. La force de l'impact lui vida les poumons. Il avait la bouche pleine de sang et Hodor se débattait, roulait à terre, écrasant le jeune estropié sous son poids.

*Quelque chose lui retient la jambe.* Le temps d'un demi-battement de cœur, Bran crut qu'il s'était pris la cheville dans une racine... jusqu'à ce que la racine remue. *Une main*, vit-il, tandis que le reste du spectre émergeait en crevant la couche de neige.

Hodor lui flanqua des coups de pied, percutant d'un talon gainé de neige le visage de la chose, mais le mort ne parut même pas ressentir le choc. Puis tous deux luttèrent ensemble, à coups de poings et de griffes, tout en dévalant la colline. Bran eut la bouche et le nez remplis de neige dans la dégringolade, mais, avant que s'achève un battement de cœur, la culbute ramena son visage vers le haut. Quelque chose lui frappa la tête, un rocher, un bloc de glace ou le poing d'un mort, il n'aurait su le dire, et il se retrouva éjecté de sa hotte, vauté sur le flanc de la colline, crachant la neige, sa main gantée serrée sur des cheveux qu'il avait arrachés au crâne d'Hodor.

Tout autour de lui, des spectres se dégageaient de la nappe blanche.

*Deux, trois, quatre.* Bran perdit le compte. Ils jaillissaient avec violence, dans de brusques éruptions de neige. Certains

portaient des manteaux noirs, d'autres des peaux râpées, et parfois rien du tout. Tous avaient la chair blême et les mains noires. Leurs yeux luisaient comme de pâles étoiles bleues.

Trois d'entre eux s'abattirent sur le patrouilleur. Bran vit Mains-froides en taillader un en plein visage. La chose continua d'avancer, le repoussant vers les bras d'une autre. Deux créatures supplémentaires s'approchaient d'Hodor, descendant la pente à pas pesants. Meera en pleine ascension allait échouer au milieu de tout cela, s'aperçut Bran, pris de nausée dans sa terreur impuissante. Il frappa la neige et lança une mise en garde.

Quelque chose s'empara de lui.

Son cri vira au hurlement. Bran remplit son poing de neige pour la jeter, mais le spectre ne cilla même pas. Une main noire tâtonna sur son visage, une autre sur son ventre. Au contact, ses doigts ressemblaient à du fer. *Il va m'arracher les tripes.*

Mais tout soudain, Été s'était interposé. Bran aperçut la peau qui se déchirait comme une étoffe bon marché, entendit les os éclater. Il vit une main et un poignet se détacher, des doigts pâles s'agiter, la manche en grossier tissu noir fané. *Noir, songea-t-il, il porte du noir, il appartenait à la Garde.* Été lança le bras de côté, se tordit et planta ses crocs dans le cou du mort, sous le menton. Quand le grand loup gris se dégagea, il emporta le plus gros de la gorge de la créature dans une explosion de viande pâle et pourrie.

La main arrachée remuait encore. Bran roula sur lui-même pour s'en écarter. À plat ventre, griffant la neige, il aperçut les arbres au-dessus, pâles en mantes de neige, la lueur orange entre eux.

*Cinquante pas.* S'il parvenait à se traîner sur cinquante pas, ils ne pourraient plus l'attraper. L'humidité suintait à travers ses gants tandis qu'il empoignait les racines et les rochers, en rampant vers la lueur. *Un peu plus loin, juste un tout petit peu plus loin. Et après, tu pourras te reposer devant le feu.*

Les derniers feux du couchant avaient disparu entre les arbres, désormais. La nuit était tombée. Mains-froides frappait d'estoc et de taille la danse des morts qui le cernaient. Été déchiquetait celui qu'il avait jeté à terre, serrant sa face entre

ses crocs. Personne ne prêtait attention à Bran. Il se traîna un peu plus haut, halant derrière lui ses jambes inutiles. *Si je peux atteindre cette caverne...*

« Hooooodor. » Le gémissement monta de quelque part en dessous de lui.

Et subitement, il n'était plus Bran, le garçon brisé qui se traînait dans la neige, soudain il était Hodor, à mi-pente, face au spectre qui lui griffait les yeux. Avec un rugissement, il se remit debout d'une saccade, rejetant violemment la chose de côté. Elle tomba un genou en terre, commença à se relever. Bran arracha la bâtarde d'Hodor de son ceinturon. Intérieurement, dans le tréfonds, il entendait le pauvre Hodor gémir encore, mais extérieurement, il était sept pieds de fureur, du fer ancien dans sa main. Il leva l'épée et l'abattit sur le mort, grognant quand la lame trancha la laine trempée, la maille rouillée et le cuir gâté, pour mordre profondément dans les os et la chair au-dessous. « *HODOR !* » beugla-t-il, et il frappa à nouveau. Cette fois-ci, il emporta la tête du spectre au niveau du cou, et l'espace d'un instant, il exulta... jusqu'à ce que deux mains mortes viennent à tâtons chercher sa gorge.

Bran recula, saignant, et Meera Reed était là, plongeant sa foëne profondément dans le dos du spectre. « Hodor » rugit de nouveau Bran, lui faisant signe de grimper. « *Hodor, hodor.* » Jojen gigotait vaguement à l'endroit où elle l'avait déposé. Bran le rejoignit, lâcha l'épée, entoura le garçon du bras d'Hodor et se remit debout, d'un à-coup. « *Hodor !* » beugla-t-il.

Meera ouvrit la voie pour remonter la colline, piquant les spectres quand ils approchaient. On ne pouvait pas blesser ces choses, mais elles étaient lentes et balourdes. « Hodor, rabâchait Hodor à chaque pas. Hodor, hodor. » Il se demanda ce que penserait Meera s'il lui déclarait subitement qu'il l'aimait.

En haut, au-dessus d'eux, des silhouettes ardentes dansaient dans la neige.

*Les spectres*, comprit Bran. *Quelqu'un a mis le feu aux spectres.*

Été grondait et claquait des mâchoires tout en sautant autour du plus proche, la grande ruine d'un homme

entortillonné de flammes. *Il ne devrait pas s'approcher autant, qu'est-ce qu'il fait ?* Puis il se vit, gisant sur le ventre dans la neige. Été essayait d'écarter de lui la créature. *Que se passera-t-il si elle me tue ?* se demanda le garçon. *Est-ce que je resterai Hodor pour de bon ? Est-ce que je reviendrai dans la peau d'Été ? Ou est-ce que je mourrai, simplement ?*

Le monde tournoya dans un vertige autour de lui. Les arbres blancs, le ciel noir, les flammes rouges, tout glissait en spirale, virevoltait. Il se sentit trébucher. Il entendait Hodor hurler. « Hodor hodor hodor hodor. Hodor hodor hodor hodor. Hodor hodor hodor hodor hodor. » Une nuée de corbeaux dégorgeait de la caverne, et il vit une petite fille, une torche à la main, s'élancer, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Un instant, Bran la prit pour sa sœur Arya... Une idée insensée, car il savait sa petite sœur à mille lieues de là, ou morte. Et pourtant, elle était là, à tourbillonner, une pauvrette toute maigre, en haillons, une sauvage à la tignasse hirsute. Des larmes remplirent les yeux d'Hodor et y gelèrent.

Tout chavira cul par-dessus tête et sens dessus dessous, et Bran se retrouva engoncé dans sa propre peau, à demi enfoui dans la neige. Le spectre embrasé se dressait au-dessus de lui, dessiné, immense contre les arbres en linceuls de neige. C'était un des nus, nota Bran un instant avant que l'arbre le plus proche s'ébroue de la neige qui le couvrait et fasse tout crouler sur sa tête.

Quand il reprit conscience, il était étendu sur un lit d'aiguilles de pin sous un plafond de pierre sombre. *La caverne. Je suis dans la caverne.* Sa bouche avait encore un goût de sang à l'endroit où il s'était mordu la langue, mais un feu flambait à sa droite, la chaleur baignant son visage, et il n'avait jamais rien senti d'aussi bon. Été était là, à renifler autour de lui, et Hodor, trempé. Meera tenait dans son giron la tête de Jojen. Et la créature qui ressemblait à Arya se dressait au-dessus d'eux, serrant sa torche.

« La neige, bredouilla Bran. Elle est tombée sur moi. Elle m'a enseveli.

— Dissimulé. Je t'en ai dégagé. » Meera indiqua la fillette d'un signe de tête. « Mais c'est elle qui nous a sauvés. La torche... Le feu les tue.

— Le feu les *brûle*. Le feu a toujours faim. »

Ce n'était pas la voix d'Arya, ni celle d'une enfant. C'était une voix de femme, haut perchée et douce, pleine d'une musique inconnue sans rien de commun avec tout ce qu'il avait pu entendre, et d'une tristesse qu'il crut près de lui briser le cœur. Bran plissa les yeux, pour mieux la voir. C'était bien une petite fille, mais plus menue qu'Arya, sa peau tachetée comme celle d'un faon sous un couvert de feuilles. Ses yeux étranges – grands et liquides, d'or et de vert, fendus comme les pupilles d'un chat. *Personne n'a de tels yeux*. Ses cheveux étaient une tignasse brun, rouge et or, des couleurs d'automne, tissés de vrilles, de brindilles et de fleurs fanées.

« Qui êtes-vous ? » demanda Meera Reed.

Bran savait la réponse. « C'est une enfant. Une enfant de la forêt. » Il frissonna, tant d'émerveillement que de froid. Ils étaient tombés dans un des contes de sa vieille nourrice.

« Les Premiers Hommes nous ont appelés enfants, dit la petite femme. Les géants nous ont nommés *woh dak nag gran*, le peuple écureuil, parce que nous étions vifs et menus et que nous aimions les arbres, mais nous ne sommes ni des écureuils ni des enfants. Notre nom en Vraie Langue signifie *ceux qui chantent le chant de la terre*. Avant que votre Vieille Langue ne soit parlée, nous avons chanté nos chants dix mille ans. »

— Vous parlez la Langue Commune, fit observer Meera.

— Pour lui. Pour Bran. Je suis née au temps du dragon et, deux cents ans durant, j'ai parcouru le monde des hommes, pour observer, écouter et apprendre. Je marcherais encore, mais j'avais les jambes dolentes et le cœur las, aussi ai-je tourné mes pas vers chez moi.

— Deux cents ans ? » répéta Meera.

L'enfant sourit. « Les hommes, ce sont eux les enfants.

— Vous avez un nom ? demanda Bran.

— Quand j'en ai besoin. » Elle agita sa torche en direction de la crevasse obscure dans la paroi au fond de la caverne. « Notre chemin descend. Vous devez venir avec moi, à présent. »

Bran frissonna de nouveau. « Le patrouilleur...

— Il ne peut venir.

— Ils vont le tuer.

— Non. Ils l'ont tué il y a longtemps. Allons, venez. Il fait plus chaud dans les profondeurs, et là-bas, personne ne vous fera de mal. Il vous attend.

— La corneille à trois yeux ? hasarda Meera.

— Le vervoyant. » Et sur ces mots, elle s'en alla, et ils n'eurent d'autre choix que de suivre. Meera aida Bran à remonter sur le dos d'Hodor, malgré la hotte à moitié écrasée et détrempée par la neige en train de fondre. Puis elle passa un bras autour de son frère et le hissa sur ses pieds une fois de plus. Il ouvrit les yeux. « Quoi ? demanda-t-il. Meera ? Où sommes-nous ? » En voyant le feu, il sourit. « J'ai fait le plus étrange des rêves. »

Le boyau était étranglé et sinueux, et si bas qu'Hodor fut bientôt cassé en deux. Bran se tassa de son mieux, mais, en dépit de cela, le sommet de son crâne ne tarda pas à racler et à cogner le plafond. De la terre s'effritait à chaque contact et tombait dans ses yeux et ses cheveux et, une fois, il se cogna le front à une épaisse racine blanche qui dépassait de la paroi du tunnel, chargée de racicules et palmée de toiles d'araignées entre ses griffes.

L'enfant ouvrait la voie avec sa torche en main, son manteau de feuilles chuchotant derrière elle, mais le passage tournicotait tant que Bran ne tarda pas à la perdre de vue. Ensuite, il n'eut pour seule lumière que celle que reflétaient les parois du goulet. Après un court moment de descente, la caverne bifurqua, mais la branche gauche était noire comme poix, si bien que même Hodor sut qu'il devait suivre les déplacements de la torche à droite.

La façon dont se mouvaient les ombres donnait l'impression que les parois bougeaient aussi. Bran vit de grands serpents blancs entrer et sortir de terre autour de lui, et son cœur tambourina de peur. Il se demanda s'ils s'étaient aventurés dans un nid de serpents de lait ou de vers de tombe géants, mous, pâles et juteux. *Les vers des tombes ont des dents.*

Hodor les vit aussi. « Hodor », geignit-il, réticent à avancer. Mais lorsque la fillette s'arrêta pour leur permettre de la rattraper, la lueur de la torche se stabilisa et Bran comprit que les serpents n'étaient que des racines blanches identiques à celle contre laquelle il s'était cogné. « Ce sont des racines de barral, dit-il. Tu te souviens de l'arbre-cœur, dans le bois sacré, Hodor ? L'arbre blanc avec des feuilles rouges ? Un arbre ne peut pas te faire de mal.

— Hodor. » Hodor plongea en avant, aux trousses de l'enfant et de sa torche, pour s'enfoncer sous terre. Ils croisèrent une nouvelle division, puis une autre, et débouchèrent dans une caverne remplie d'échos aussi vaste que la grande salle de Winterfell, avec des crocs de pierre pendus au plafond et d'autres qui pointaient du sol. L'enfant au manteau de feuilles négocia entre eux un trajet sinueux. De temps en temps, elle s'arrêtait et agitait sa torche à leur adresse, impatiente. *Par ici, semblait-elle dire, par ici, par ici, plus vite.*

D'autres passages secondaires suivirent, et d'autres salles, et Bran entendit l'eau tomber goutte à goutte quelque part sur sa droite. Quand il regarda dans cette direction, il vit des yeux qui les observaient, des pupilles fendues qui luisaient, en reflétant la lumière de la torche. *D'autres enfants, se dit-il, la fille n'est pas la seule, mais l'histoire des enfants de Gendel, que lui avait contée sa vieille nourrice, lui revint également à l'esprit.*

Les racines couraient partout, se tordant à travers la terre et la pierre, interdisant certains passages et soutenant le plafond d'autres. *Toute la couleur a disparu, prit soudain conscience Bran. Le monde mariait terre noire et bois blanc. À Winterfell, l'arbre-cœur avait des racines aussi épaisses que des cuisses de géant, mais celles-ci les surpassaient encore. Et Bran n'en avait jamais vu autant. Il doit y avoir tout un boqueteau de barrals qui poussent au-dessus de nous.*

La lumière baissa de nouveau. Petite comme elle était, l'enfant qui n'en était pas une se mouvait avec vivacité quand elle le désirait. Alors qu'Hodor la suivait à pas lourds, quelque chose craqua sous ses pieds. Il s'arrêta si brutalement que Meera et Jojen faillirent se cogner contre son dos.



« Des os, dit Bran. Ce sont des os. » Le sol du goulet était jonché d'ossements d'oiseaux et de divers animaux. Mais il y avait d'autres os, également, des gros qui ne pouvaient provenir que de géants, et des petits qui auraient pu être ceux d'enfants. D'un côté et de l'autre, au fond de niches creusées dans la roche, des crânes les toisaient. Bran vit un crâne d'ours et un de loup, une demi-douzaine de crânes humains et presque autant de géants. Tout le reste était petit, bizarrement conformé. *Des enfants de la forêt.* Les racines s'étaient développées à l'intérieur, autour et à travers, de tous. Sur quelques-uns perchaient des corbeaux, qui lorgnaient leur passage avec des yeux noirs, brillants.

La dernière étape de leur périple dans l'obscurité fut la plus abrupte. Hodor effectua la descente finale sur le cul, dérapant et glissant le long de la pente dans un tumulte d'os brisés, d'éboulis et de cailloux. L'enfant les attendait, debout à une extrémité d'un pont naturel au-dessus d'un gouffre béant. Tout en bas, dans les ténèbres, Bran entendit la course des eaux. *Une rivière souterraine.*

« Il faut traverser ? » demanda-t-il alors que les Reed dévalaient la déclivité derrière lui. Cette perspective l'angoissait. Si Hodor dérapait sur ce pont naturel, ils allaient tomber, tomber.

« Non, petit, dit l'enfant. Derrière toi. » Elle leva sa torche plus haut et la lumière sembla muer, changer. Un instant les flammes brûlèrent, orange et jaune, emplissant la caverne d'une lueur rougeoyante ; puis toutes les couleurs s'effacèrent pour ne laisser que le noir et le blanc. Derrière eux, Meera retint une exclamation. Hodor se retourna.

Face à eux, un lord pâle en vêtements noir d'ébène siégeait en rêvant dans un nid de racines entrelacées, un trône de barral tissé qui étreignait ses membres flétris comme une mère serre son enfant.

Son corps était tellement squelettique et ses vêtements si décomposés qu'au premier coup d'œil Bran le prit pour un cadavre de plus, un mort dressé tout droit depuis si longtemps que les racines avaient poussé sur lui, sous lui, et à travers lui. La peau visible du lord cadavre était blanche, à l'exception d'une

tache sanglante qui lui suivait le cou jusqu'à la joue. Ses cheveux blancs étaient beaux, fins comme des radicelles et assez longs pour frôler la terre du sol. Des racines s'enroulaient autour de ses jambes comme des serpents de bois. L'une traversait ses chausses pour pénétrer la chair desséchée de sa cuisse et émerger de nouveau à l'épaule. Une gerbe de feuilles rouge sombre se déployait sur son crâne, et des champignons gris lui ponctuaient le front. Il restait un peu de peau, tendue sur son visage, aussi lisse et dure qu'un maroquin blanc, mais cela aussi commençait à céder et, çà et là, le brun et jaune de l'os sous-jacent passait à travers.

« Êtes-vous la corneille à trois yeux ? » s'entendit demander Bran. *Une corneille à trois yeux devrait avoir trois yeux. Il n'en a qu'un, et celui-là est rouge.* Bran sentait l'œil le dévisager, brillant comme une flaque de sang à la clarté de la torche. À l'emplacement qu'aurait dû occuper son autre œil, une fine racine blanche émergeait d'une orbite cave, pour descendre le long de sa joue et s'enficher dans son cou.

« Une... corneille ? » Le lord pâle parla d'une voix sèche. Ses lèvres se mouvaient lentement, comme si elles avaient oublié comment articuler des mots. « Jadis, certes. Noir par la vêtue et par le sang. » Les oripeaux qu'il portait étaient décomposés, fanés, maculés de mousse et rongés par les vers, mais ils avaient autrefois été noirs. « J'ai été bien des choses, Bran. À présent, je suis tel que tu me vois, et tu dois maintenant comprendre pourquoi je ne pouvais venir à toi... sinon dans tes rêves. Je t'observe depuis longtemps, et à travers mille et un yeux. J'ai assisté à ta naissance et à celle du seigneur ton père avant toi. J'ai suivi ton premier pas, entendu ton premier mot, appartenu à ton premier rêve. Je regardais lorsque tu es tombé. Et maintenant, tu es enfin venu à moi, Brandon Stark, bien qu'il soit fort tard.

— Je suis ici, confirma Bran, mais je suis brisé. Allez-vous... Allez-vous me réparer... Mes jambes, je veux dire ?

— Non, répondit le lord pâle. Cela dépasse mes pouvoirs. »

Les yeux de Bran se remplirent de larmes. *Tant de chemin parcouru.* La chambre répercutait le grondement de la rivière noire.

« Jamais plus tu ne marcheras, Bran, promirent les lèvres pâles. Mais tu voleras. »

## TYRION

Longtemps, il demeura immobile, étendu sans bouger sur la pile de vieux sacs qui lui servait de lit, à écouter le vent dans les haubans, le lapement du fleuve contre la coque.

Une pleine lune flottait au-dessus du mât. *Elle me suit au fil du courant, elle me surveille comme un grand œil.* Malgré la chaleur des peaux moisies qui le recouvraient, un frisson traversa le petit homme. *J'ai besoin d'une coupe de vin. Ou d'une douzaine.* Mais la lune clignerait avant que ce fils de pute de Griff ne le laisse étancher sa soif. Et il buvait de l'eau, condamné à des jours et des nuits d'insomnie, à transpirer et grelotter.

Le nain se remit sur son séant, prenant sa tête entre ses mains. *Est-ce que j'ai rêvé ?* Tout souvenir du rêve avait fui. Les nuits n'avaient jamais été tendres envers Tyrion Lannister. Il dormait mal, même dans de douillets lits de plume. Sur la *Farouche Pucelle*, il disposait sa couche sur le toit de la cabine, avec un rouleau de câble de chanvre comme oreiller. Il préférerait être ici que dans la cale confinée du bateau. L'air y était plus frais, et la rumeur du fleuve plus mélodieuse que les ronflements de Canard. Il y avait un prix à acquitter pour de telles joies, cependant : le pont était dur et Tyrion se réveillait raide et courbaturé, les jambes percluses de crampes.

Elles palpitaient, en ce moment, ses mollets devenus aussi durs que du bois. Il les pétrit de ses doigts, essayant par un massage de chasser la douleur ; mais quand il se mit debout, la souffrance suffit encore à le faire grimacer. *J'ai besoin d'un bon bain.* Sa défroque de garçonnet puait, et lui tout autant. Les autres se baignaient dans le fleuve, mais jusqu'ici il ne s'était pas joint à eux. Certaines des tortues qu'il avait aperçues dans les hauts-fonds paraissaient assez grosses pour le couper en deux d'un coup de mâchoire. *Des brise-l'os*, comme les appelait Canard. Au surplus, il ne voulait pas que Lomore le voie nu.

Une échelle en bois descendait du toit du rouf. Tyrion enfila ses bottes et descendit sur l'arrière-pont, où était assis Griff, enveloppé d'une cape en peau de loup, près d'un brasero en fer. L'épée-louée montait la garde tout seul, la nuit, se levant lorsque le reste du groupe allait au lit et prenant congé au lever du soleil.

Tyrion s'accroupit en face de lui et réchauffa ses mains aux charbons ardents. De l'autre côté du cours d'eau, des rossignols chantaient. « Bientôt le jour, dit-il à Griff.

— Pas trop tôt. Nous devons nous mettre en route. » Si Griff avait eu les mains libres, la *Farouche Pucelle* aurait continué sa progression vers l'amont de jour comme de nuit ; mais Yandry et Ysilla refusaient de risquer leur barge dans le noir. La Haute-Rhoyne pullulait d'écueils et de souches submergées, dont chacun pouvait crever la coque de la *Farouche Pucelle*. Griff ne voulait rien entendre. Son seul désir, c'était Volantis.

Les yeux du mercenaire étaient sans cesse en mouvement, scrutant la nuit à la recherche de... De quoi ? *Des pirates ? Des hommes de pierre ? Des esclavagistes ?* Le fleuve avait ses menaces, Tyrion le savait, mais Griff lui donnait l'impression d'être plus dangereux que n'importe laquelle d'entre elles. Au nain, il rappelait Bronn, bien que Bronn ait eu l'humour noir des épées-louées, dont Griff était totalement dénué.

« Je tuerais pour une coupe de vin », bougonna Tyrion.

Griff ne répondit rien. *Tu crèveras, avant que de boire*, semblèrent promettre ses yeux pâles. Tyrion avait bu jusqu'à se rendre ivre mort, lors de sa première nuit à bord de la *Pucelle*. À son réveil, le lendemain, des dragons livraient bataille sous son crâne. Griff lui avait jeté un coup d'œil pendant qu'il vomissait par-dessus le plat-bord de la barge, et avait décrété : « Tu as fini de boire.

— Le vin m'aide à dormir », avait protesté Tyrion. *Le vin noie mes rêves*, aurait-il pu expliquer.

« Alors, reste éveillé », avait riposté Griff, implacable.

À l'est, la première lueur pâle du jour imbibait le ciel au-dessus du fleuve. Les eaux de la Rhoyne évoluèrent lentement du noir au bleu, pour s'accorder aux cheveux et à la barbe du reître. Griff se remit debout. « Les autres ne devraient pas

tarder à s'éveiller. Je te laisse le pont. » Au fur et à mesure que les rossignols se taisaient, les alouettes du fleuve reprenaient leur chant. Des aigrettes s'ébattaient dans les roseaux et laissaient leurs empreintes sur les bancs de sable. Dans le ciel, les nuages rayonnaient : rose et mauve, bordeaux et or, perle et safran. L'un d'eux évoquait un dragon. *Une fois qu'un homme aura vu un dragon en vol, qu'il reste chez lui et s'occupe de son jardin en tout contentement*, avait écrit quelqu'un, un jour, *car ce vaste monde ne contient pas plus grande merveille*. Tyrion gratta sa cicatrice et essaya de se remémorer le nom de l'auteur. Les dragons avaient considérablement occupé ses pensées, ces derniers temps.

« Bien le bonjour, Hugor. » La septa Lomore venait d'émerger dans ses robes blanches, serrées à la taille par une ceinture tissée de sept couleurs. Ses cheveux cascadaient librement sur ses épaules. « Comment as-tu dormi ?

— Par à-coups, bonne dame. J'ai encore rêvé de vous. » *Un rêve éveillé*. Il ne pouvait pas dormir, aussi s'était-il passé la main entre les jambes en imaginant la septa montée sur lui, ses seins bondissant.

« Un méchant rêve, sans aucun doute. Tu es un méchant homme. Veux-tu prier avec moi et demander la rémission de tes péchés ? »

*Uniquement si nous prions à la mode des îles d'Été*. « Non, mais donnez à la Pucelle un long et doux baiser pour moi. »

En riant, la septa gagna la proue du bateau. Elle avait coutume chaque matin de se baigner dans le fleuve. « À l'évidence, le bateau n'a pas été nommé en votre honneur », lança Tyrion tandis qu'elle se dévêtait.

« La Mère et le Père nous ont faits à leur image, Hugor. Nous devrions tirer gloire de nos corps, car ils sont l'œuvre des dieux. »

*Les dieux devaient être ivres quand mon tour est venu*. Le nain regarda Lomore glisser dans l'eau. Cette vue lui donnait toujours une érection. Il y avait quelque chose de merveilleusement vicieux dans l'idée de dépouiller la septa de ces chastes robes blanches pour lui écarter les cuisses. *Le viol de l'innocence*, songea-t-il... Bien que Lomore fût loin d'être aussi

innocente qu'elle le paraissait. Elle portait sur le ventre des vergetures qui ne pouvaient venir que d'un enfantement.

Yandry et Ysilla s'étaient levés avec le soleil et vaquaient à leurs tâches. Tout en inspectant les haubans, Yandry jetait de temps en temps un coup d'œil subreptice à la septa Lomore. Sa petite épouse noireude, Ysilla, n'y prêta aucune attention. Elle alimenta de quelques bouts de bois le brasero sur l'arrière-pont, tisonna les braises avec une lame noircie et entreprit de pétrir la pâte des biscuits du matin.

Quand Lomore remonta sur le pont, Tyrion savoura la vue de l'eau qui ruisselait entre ses seins, de sa peau lisse aux reflets dorés dans la lumière du matin. Elle avait dépassé quarante ans, séduisante plus que jolie, mais toujours plaisante à l'œil. *Il n'est rien de mieux au monde que d'être excité, sinon d'être soûl*, décida-t-il. Il y puisait la sensation d'être toujours en vie. « Tu as vu la tortue, Hugor ? lui demanda la septa, en se tordant les cheveux pour les sécher. La grosse dos-crété ? »

Le petit matin était le meilleur moment pour apercevoir des tortues. Durant la journée, elles nageaient en eau profonde ou se dissimulaient dans des retraits le long de la berge, mais lorsque le soleil venait de se lever, elles montaient à la surface. Certaines aimaient nager de conserve avec le bateau. Tyrion en avait aperçu une douzaine d'espèces différentes : grosses et petites, vertes ou noires, griffues et cornues, des tortues dont les carapaces hérissées de crêtes ou ornementées étaient couvertes de spirales or, jade et crème. Certaines étaient si grosses qu'elles auraient pu porter un homme sur leur dos. Yandry jurait que les princes rhoynars les chevauchaient pour traverser le fleuve. Sa femme et lui étaient natifs de la Sang-vert, deux orphelins dorniens rentrés chez eux auprès de leur Mère la Rhoyne.

« J'ai manqué la dos-crété. » *Je regardais la femme nue.*

« J'en suis désolée pour toi. » Lomore passa sa robe par-dessus sa tête. « Je sais que tu ne te lèves tôt que dans l'espoir de voir des tortues. »

— J'aime aussi regarder le soleil se lever. » C'était comme d'admirer une donzelle qui émergeait toute nue de son bain. Il en était de plus esthétiques que d'autres, mais à chaque occasion son lot de promesses. « Les tortues ont du charme, je

vous le concède. Rien ne me ravit davantage que la vision d'une jolie paire bien ferme de... carapaces. »

La septa Lomore rit. Comme chacun à bord de la *Pucelle*, elle avait ses secrets. Grand bien lui fasse. *Je ne cherche pas à la connaître, fai juste envie de la baiser.* Et elle le savait également. En accrochant son cristal de septa autour de son cou pour le loger dans la vallée entre ses seins, elle l'aguicha d'un sourire.

Yandry leva l'ancre, tira une des longues perches du toit du rouf et poussa pour les dégager. Deux des hérons redressèrent la tête pour observer tandis que la *Farouche Pucelle* s'écartait de la berge et entraît dans le courant. Lentement, le bateau commença à suivre le flot. Yandry gagna la barre. Ysilla retournait les biscuits. Elle posa une poêle en fer sur le brasero et y déposa la tranche de bacon. Certains jours, elle préparait des biscuits et du bacon ; d'autres, du bacon et des biscuits. Une fois tous les quinze jours, un poisson pouvait figurer au menu ; pas aujourd'hui.

Quand Ysilla tourna le dos, Tyrion chipa un biscuit sur le brasero, se retirant juste à temps pour esquiver un coup de sa redoutable cuillère en bois. Ils étaient meilleurs brûlants, dégoulinant de miel et de beurre. L'odeur du bacon en train de fristiller ne tarda pas à faire monter Canard de la cale. Il vint humer le brasero, récolta un coup de cuillère d'Ysilla et s'en fut pisser à la proue, comme chaque matin.

En se dandinant, Tyrion vint le rejoindre. « Voilà un spectacle qui n'est pas banal, plaisanta-t-il tandis qu'ils soulageaient leurs vessies. Un nain et un canard, contribuant à accroître le débit de la puissante Rhoïne. »

Yandry poussa un ricanement de dérision. « Notre Mère la Rhoïne a que faire de tes eaux, Yollo. C'est le plus grand fleuve du monde. »

Tyrion secoua pour faire choir les dernières gouttes. « Assez grand pour noyer un nain, je te l'accorde. Mais la Mander est aussi large. De même que le Trident, à son embouchure. Le cours de la Néra est plus profond.

— Tu connais pas le fleuve. Attends donc, tu verras. »



Le bacon devint croustillant, les biscuits brun doré. Griff le Jeune monta sur le pont d'un pas incertain, avec un bâillement. « Bien le bonjour, tous. » Le jeune homme était plus petit que Canard, mais sa carrure dégingandée suggérait qu'il n'avait pas encore terminé sa croissance. *Ce gamin sans poil au menton pourrait avoir toutes les pucelles des Sept Couronnes, avec ou sans cheveux bleus. Ses yeux les feraient fondre.* Comme son père, Griff le Jeune avait les yeux bleus, mais, si les prunelles du père étaient pâles, celles du fils étaient sombres. À la lueur de la lampe, elles viraient au noir et paraissaient mauves aux feux du couchant. Il avait des cils aussi longs que ceux d'une femme.

« Je sens l'odeur du bacon, annonça le jeune homme en enfilant ses bottes.

— Du bon bacon, affirma Ysilla. Assis. »

Elle les servit sur l'arrière-pont, insistant pour que Griff le Jeune prenne des biscuits au miel et flanquant un coup de cuillère sur la main de Canard chaque fois qu'il tentait de saisir un supplément de bacon. Tyrion fendit deux biscuits, les garnit de bacon et en apporta un à Yandry au gouvernail. Puis il aida Canard à déployer la grande voile latine de la *Pucelle*. Yandry les amena jusqu'au milieu du fleuve, où le courant était le plus fort. La *Farouche Pucelle* était un bon bateau. Son tirant d'eau très bas lui permettait de remonter jusqu'aux plus petits affluents et de négocier des bancs de sable où se seraient échoués des bâtiments plus gros ; pourtant, voile levée et portée par un bon courant, elle pouvait atteindre une certaine vitesse. Sur le cours supérieur de la Rhoyne, cela pouvait représenter toute la différence entre la vie et la mort, affirmait Yandry. « Il n'y a pas de loi, en amont des Chagrins, plus depuis mille ans.

— Ni d'habitants, à ce que je vois. » Tyrion avait entr'aperçu des ruines sur les berges, des amas de maçonnerie enfouis sous les lianes, la mousse et les fleurs, mais aucun autre signe d'habitation humaine.

« Tu connais pas le fleuve, Yollo. Un pirate peut être tapi sur n'importe quel affluent, et des esclaves en fuite se cachent souvent dans les ruines. Les esclavagistes remontent rarement si loin au nord.

— Les esclavagistes, ça nous changerait agréablement des tortues. » N'étant pas un esclave en fuite, Tyrion ne craignait pas qu'on le capture. Et aucun pirate ne risquait de s'en prendre à une barge qui descendait le courant. Les marchandises de valeur remontaient le fleuve, à partir de Volantis.

Quand il n'y eut plus de bacon, Canard flanqua un coup de poing dans l'épaule de Griff le Jeune. « Il est temps de se faire quelques bleus. Les épées, aujourd'hui, j' pense.

— Les épées ? » Griff le Jeune sourit largement. « Excellent, les épées. »

Tyrion l'aida à s'équiper pour la rencontre, avec de lourds housseaux, un gambison matelassé et une armure cabossée en vieille plate d'acier. Ser Rolly endossa sa maille et son cuir bouilli. Tous deux se coiffèrent de casques et choisirent de longues épées émoussées dans le contenu du coffre des armes. Ils s'installèrent sur l'arrière-pont, échangeant de solides coups sous les yeux du reste de la compagnie du matin.

Quand ils combattaient avec la masse d'armes ou la hache émoussée, la supériorité de taille et de force de ser Rolly venait rapidement à bout de son élève ; à l'épée, les rencontres étaient plus équilibrées. Aucun des deux n'avait pris de bouclier ce matin-là, aussi le jeu se bornait-il à frapper d'estoc et parer, en allant et venant sur le pont. Le fleuve résonnait du fracas de leur combat. Griff le Jeune assenait plus de coups, mais ceux de Canard frappaient plus durement. Au bout d'un moment, le plus grand des deux commença à se fatiguer. Ses coups de taille arrivaient plus lentement, plus bas. Griff le Jeune les détourna tous et lança une furieuse attaque qui força ser Rolly en arrière. Quand ils atteignirent la poupe, le jeune homme ferrailla pour verrouiller leurs lames, et percuta Canard de l'épaule. Le gaillard bascula dans le fleuve.

Il remonta en crachant et en jurant, beuglant pour qu'on le repêche avant qu'une brise-l'os lui happe les génitoires. Tyrion lui lança une drisse. « Un canard devrait savoir mieux nager que ça », commenta-t-il tandis qu'avec Yandry ils halaient le chevalier à bord de la *Farouche Pucelle*.

Ser Rolly empoigna Tyrion au collet. « Voyons comment nagent les nains », repartit-il en le précipitant tête la première dans la Rhoïne.

Ce fut le nain qui rit le dernier ; il barbotait de passable façon, et le démontra... jusqu'à ce que des crampes lui saisissent les jambes. Griff le Jeune lui tendit une perche. « Tu n'es pas le premier à vouloir me noyer, lança Tyrion à Canard en vidant l'eau de sa botte. Mon père m'a jeté au fond d'un puits, le jour où je suis né, mais j'étais si laid que la sorcière des eaux qui habitait au fond m'a recraché. » Il retira l'autre botte, puis exécuta une roue sur le pont, les éclaboussant tous.

Griff le Jeune éclata de rire. « Où as-tu appris ça ?

— Auprès de bateleurs, mentit-il. J'étais l'enfant préféré de ma mère, parce que j'étais si petit. Elle m'a donné le sein jusqu'à mes sept ans. Ce qui a excité la jalousie de mes frères, si bien qu'ils m'ont fourré dans un sac et vendu à une troupe de bateleurs. Lorsque j'ai tenté de m'enfuir, le maître de la troupe m'a coupé la moitié du nez, si bien que je n'ai eu d'autre choix que de les suivre et d'apprendre à divertir. »

La vérité différait quelque peu. Son oncle lui avait appris quelques cabrioles quand il avait six ou sept ans. Tyrion y avait fort pris goût. Pendant une moitié d'an, il avait circulé dans tout Castral Roc en faisant la roue, amenant un sourire sur le visage des septons et des écuyers, autant que des serviteurs. Même Cersei avait ri de le voir, une fois ou deux.

Tout cela avait abruptement cessé le jour où son père était rentré d'un séjour à Port-Réal. Ce soir-là au repas, Tyrion surprit son géniteur en parcourant tout le haut bout de la table sur les mains. Cela n'eut pas l'heur de plaire à lord Tywin. « Les dieux t'avaient fait nain. Faut-il que tu sois également idiot ? Tu es né lion, et non singe. »

*Et vous voilà cadavre, Père, aussi donc gambaderai-je à ma guise.*

« Tu as le don de faire sourire les hommes, déclara la septa Lembre à Tyrion tandis qu'il s'essuyait les orteils. Tu devrais en remercier le Père d'En-Haut. Il attribue des dons à tous ses enfants.

— Certes », acquiesça-t-il sur un ton aimable. *Et quand je mourrai, de grâce, faites en sorte de m'enterrer avec une arbalète, que je puisse remercier le Père d'En-Haut de ses dons, de la même façon que j'ai remercié le père d'ici-bas.*

Ses vêtements, ruisselant encore après sa baignade forcée, lui collaient désagréablement aux bras et aux jambes. Tandis que Griff le Jeune partait avec la septa Lomore se faire instruire des mystères de la Foi, Tyrion se dépouilla de sa tenue mouillée pour en enfiler une sèche. Lorsqu'il remonta sur le pont, Canard s'esclaffa bruyamment. Le nain ne pouvait lui en tenir rigueur. Vêtu comme il l'était, il présentait un tableau cocasse. Il portait un pourpoint mi-parti : le côté gauche, de velours mauve avec des boutons en bronze ; le droit, en laine jaune brodée de motifs floraux verts. Ses chausses étaient divisées de même, la jambe droite en vert uni, la gauche rayée de blanc et de rouge. Un des coffres d'Illyrio était bourré de vêtements d'enfant, fleurant bon le moisi, mais de bonne coupe. La septa Lomore avait partagé en deux chacun des ensembles, puis les avait recousus, appariant la moitié d'un et la moitié d'un autre pour composer une rudimentaire tenue mi-partie. Griff avait même insisté pour que Tyrion l'aide à retailer et à coudre. Nul doute qu'il voulait que la tâche le rende plus humble, mais Tyrion apprécia le jeu d'aiguille. Lomore était toujours d'agréable compagnie, malgré sa tendance à le gourmander chaque fois qu'il usait de propos grossiers vis-à-vis des dieux. *Si Griff tient à m'attribuer le rôle du bouffon, je vais jouer le jeu.* Quelque part, il le savait, lord Tywin Lannister était horrifié, et cela rendait l'affaire bien douce.

Son autre emploi n'avait rien de bouffon. *Canard a son épée, j'ai ma plume et mon parchemin.* Griff lui avait donné ordre de coucher par écrit tout ce qu'il savait des dragons. C'était une entreprise formidable, mais le nain s'y consacrait chaque jour, griffonnant de son mieux, assis en tailleur sur le rouf.

Au fil des ans, Tyrion avait lu tant et plus, sur les dragons. La plus grande part de ces chroniques consistait en racontars et l'on ne pouvait s'y fier, et les livres qu'Illyrio leur avait fournis n'étaient pas ceux qu'il aurait souhaités. Ce qu'il voulait vraiment, c'était le texte complet des *Feux des Possessions*,

l'histoire de Valyria, par Galendro. Toutefois, on n'en connaissait à Westeros aucun exemplaire complet ; même à la Citadelle, il en manquait vingt-sept rouleaux. *Ils ont une bibliothèque dans l'antique Volantis, assurément. Je pourrai y trouver un meilleur exemplaire, si j'arrive à pénétrer à l'intérieur des Murs noirs jusqu'au cœur de la cité.*

Il était moins optimiste vis-à-vis du *Dragons, veurs et vouivres : leur surnaturelle histoire* du septon Barth. Barth avait été un fils de forgeron, élevé à la charge de Main du Roi durant le règne de Jaehaerys le Conciliateur. Ses ennemis avaient toujours soutenu qu'il était plus sorcier que septon. En accédant au Trône de Fer, Baelor le Bienheureux avait ordonné la destruction de tous les écrits de Barth. Dix ans plus tôt, Tyrion avait lu un fragment de la *Surnaturelle histoire* qui avait échappé au bienheureux Baelor, mais il doutait que la moindre parcelle de l'œuvre de Barth ait réussi à traverser le détroit. Et bien entendu, il y avait encore moins de chances de tomber sur l'opuscule fragmentaire, anonyme et sanglant qu'on appelait tantôt *Sang et Feu* et tantôt *La Mort des dragons*, dont l'unique exemplaire subsistant était caché, disait-on, dans une crypte verrouillée sous la Citadelle.

Lorsque le Demi-Mestre parut sur le pont en bâillant, le nain rédigeait ce dont il se souvenait des us des dragons en matière d'accouplement, sujet sur lequel Barth, Munkun et Thomax défendaient des opinions significativement divergentes. Haldon gagna la poupe d'un pas résolu pour pisser dans le soleil scintillant sur les flots, qui se brisaient à chaque souffle de vent. « Nous devrions atteindre le confluent avec la Noyne avant ce soir, Yollo », lança le Demi-Mestre.

Tyrion leva les yeux de sa composition. « Mon nom est Hugor. Yollo se cache dans mes chausses. Dois-je le laisser sortir jouer ?

— Mieux vaut éviter. Tu pourrais effrayer les tortues. » Le sourire d'Haldon était aussi tranchant qu'une lame de couteau. « Quel nom m'as-tu dit que portait la rue de Port-Lannis où tu es né, Yollo ?

— C'était une ruelle. Elle n'avait pas de nom. » Tyrion prenait un malin plaisir à inventer les détails de la vie colorée

d'Hugor Colline, également connu sous le nom de Yollo, bâtard de Port-Lannis. *Les meilleurs mensonges s'assaisonnent d'une pincée de vérité.* Le nain savait qu'il avait un accent ouestrien, et de haute naissance en plus, si bien qu'Hugor se devait d'être le bâtard de quelque nobliau. Né à Port-Lannis, parce qu'il connaissait mieux l'endroit que Villevieille ou Port-Réal, et que c'était en ville qu'aboutissaient les nains, même ceux que mettait au monde une pécore de sage-femme dans un carré de navets. Les campagnes ne possédaient ni parade de grotesques, ni spectacle de bateleurs... Mais elles abondaient en puits, pour mieux avaler les chatons superflus, les veaux à trois têtes et les bébés de sa sorte.

« Je vois que tu continues à salir du bon parchemin, Yollo. » Haldon laça ses chausses.

« Nous ne pouvons tous être une moitié de mestre. » Tyrion commençait à se sentir des crampes à la main. Il déposa sa plume et fléchit ses doigts courtauds. « Envie d'une nouvelle partie de *cyvosse* ? » Le Demi-Mestre le vainquait toujours, mais c'était une façon de passer le temps.

« Ce soir. Vas-tu te joindre à nous pour la leçon de Griff le Jeune ?

— Pourquoi pas ? Il faut bien que quelqu'un rectifie tes erreurs. »

La *Farouche Pucelle* comportait quatre cabines. Yandry et Ysilla en partageaient une, Griff et Griff le Jeune une autre. La septa Lomore disposait d'une cabine pour elle seule, de même qu'Haldon. Le Demi-Mestre occupait la plus grande des quatre. Une cloison était couverte d'étagères pour les livres et de réceptacles débordant de vieux rouleaux et parchemins ; une autre supportait des râteliers à onguents, des herbes et des potions. Une lumière dorée traversait à l'oblique le verre jaune et dépoli du hublot rond. Le mobilier comprenait une couchette, une écritoire, une chaise, un tabouret et la table de *cyvosse* du Demi-Mestre, semée de figures en bois sculpté.

Le cours commença par les langues. Griff le Jeune parlait la Langue Commune comme si c'était son idiome maternel et pratiquait couramment le haut valyrien, les bas dialectes de Pentos, Tyrosh, Myr et Lys, et l'argot de commerce des marins.

Le dialecte volantain lui était aussi nouveau qu'à Tyrion, aussi apprenaient-ils chaque jour quelques mots supplémentaires, tandis qu'Haldon corrigeait leurs erreurs. Le meereenien était plus difficile ; ses racines étaient également valyriennes, mais l'arbre avait été greffé sur la langue rude et désagréable de la Ghis ancienne. « Il faut avoir une abeille dans le nez pour parler correctement le ghiscari », se plaignit Tyrion. Griff le Jeune en rit, mais le Demi-Mestre se contenta de dire : « Recommencez. » Le jeune homme obéit, mais cette fois-ci, en grasseyant ses zzz, il leva les yeux au ciel. *Il a plus d'oreille que moi*, fut obligé de reconnaître Tyrion, *bien que j'aie quand même la langue plus agile, je parierais*.

La géométrie suivit les langues. Là-dessus, le jeune homme excellait moins, mais Haldon était un précepteur patient, et Tyrion réussit à se rendre utile. Il avait appris les mystères des carrés, des cercles et des triangles des mestres de son père, à Castral Roc, et ils lui revinrent en mémoire plus vite qu'il ne l'aurait cru.

Le temps qu'ils en arrivent à l'histoire, Griff le Jeune commençait à ne plus tenir en place. « Nous discussions l'histoire de Volantis, lui dit Haldon. Peux-tu expliquer à Yollo la différence entre un tigre et un éléphant ?

— Volantis est la plus ancienne des neuf Cités libres, première fille de Valyria, avait répondu le jeune homme sur un ton lassé. Après le Fléau, les Volantains se plurent à se considérer comme les héritiers des Possessions et les légitimes gouverneurs du monde, mais ils étaient divisés quant à la façon d'exercer au mieux leur empire. L'Ancien Sang en tenait pour l'épée, tandis que marchands et prêteurs plaidaient en faveur du commerce. Durant leur affrontement pour gouverner la cité, ces factions furent dénommées tigres et éléphants, respectivement.

« Les tigres dominèrent presque un siècle, après le Fléau de Valyria. Pendant un temps, ils connurent le succès. Une flotte volante s'empara de Lys, une armée volante de Myr, et pour deux générations, les trois cités furent dirigées de l'intérieur des Murs noirs. Cela prit fin quand les tigres essayèrent de dévorer Tyrosh. Pentos entra en guerre dans le camp tyroshi, en même temps que le roi de l'Orage ouestrien.

Braavos fournit à un exilé lysien une centaine de vaisseaux de guerre, Aegon Targaryen prit son essor de Peyredragon sur la *Terreur noire*, et Myr et Lys se soulevèrent en rébellion. La guerre laissa les Terres Disputées à l'état de désolation, et libéra Lys et Myr de leur joug. Les tigres subirent par ailleurs d'autres revers. La flotte qu'ils expédièrent pour revendiquer Valyria disparut en mer Fumeuse. Qohor et Norvos brisèrent leur emprise sur la Rhoyme lors de la bataille des galères sur le lac de la Dague. D'orient arrivèrent les Dothrakis, chassant le petit peuple de ses tanières et les nobles de leurs domaines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'herbes et que ruines entre la forêt de Qohor et les sources de la Selhoru. Au bout d'un siècle de conflits, Volantis se retrouva brisée, ruinée et dépeuplée. C'est alors que les éléphants prirent l'ascendant. Ils exercent depuis lors le pouvoir. Certaines années, les tigres font élire un triarque, et d'autres, aucun, mais jamais plus d'un, si bien que les éléphants gouvernent la cité depuis trois cents ans.

— Exact, commenta Haldon. Et les triarques actuels ?

— Malaquo est un tigre, Nyessos et Doniphos des éléphants.

— Et quelle leçon pouvons-nous tirer de l'histoire de Volantis ?

— Si l'on veut conquérir le monde, on a intérêt à avoir des dragons. »

Tyrion ne put se retenir de rire.

Plus tard, quand Griff le Jeune monta sur le pont aider Yandry avec les voiles et les perches, Haldon installa sa table de *cyvosse* pour leur partie. Tyrion l'observa avec ses yeux vairons et commenta : « Le petit est intelligent. Tu l'as bien formé. La moitié des seigneurs de Westeros ne sont pas si instruits, c'est triste à dire. Les langues, l'histoire, les chansons, le calcul... Capiteux ragoût pour un fils d'épée-louée.

— Un livre peut être aussi dangereux qu'une épée, placé entre de bonnes mains, répondit Haldon. Essaie de me livrer un meilleur combat, cette fois-ci, Yollo. Tu joues aussi mal au *cyvosse* que tu cabrioles.

— Je tente d'induire en toi un sentiment de confiance factice, répondit Tyrion tandis qu'ils disposaient leurs pièces de part et d'autre d'un écran en bois sculpté. Tu *crois* m'avoir appris à



jouer, mais les apparences sont souvent trompeuses. Et si j'avais appris le jeu avec le marchand de fromages, y as-tu réfléchi ?

— Illyrio ne joue pas au *cyvosse*. »

*Non*, admit le nain. *Il joue au jeu des trônes, et toi, Griff et Canard n'êtes que des pièces, qu'il déplace à sa guise et sacrifie au besoin, tout comme il a sacrifié Viserys.* « Alors, le blâme t'en incombe, en ce cas. Si je joue mal, c'est de ta faute. »

Le Demi-Mestre gloussa. « Yollo, tu me manqueras, quand les pirates t'auront tranché la gorge.

— Où sont-ils, ces fameux pirates ? Je commence à croire qu'Illyrio et toi, vous les avez entièrement inventés.

— Ils fréquentent davantage la partie du fleuve qui s'étend entre Ar Noy et les Chagrins. Au-dessus des ruines d'Ar Noy, les Qohoriks dominent le fleuve et plus bas, les galères de Volantis font régner l'ordre, mais aucune des deux cités ne revendique les eaux entre ces deux points, si bien que les pirates se les sont appropriées. Le lac de la Dague abonde en îles où ils sont tapis dans des grottes secrètes et des forteresses cachées. Tu es prêt ?

— Pour toi ? Sans aucun doute. Pour les pirates ? Moins. »

Haldon retira l'écran. Chacun d'eux examina la disposition d'ouverture de l'autre. « Tu apprends », commenta le Demi-Mestre.

Tyrion faillit s'emparer de sa dragonne mais se ravisa. Lors de la dernière partie, il l'avait fait intervenir trop tôt et l'avait perdue face à un trébuchet. « Si nous rencontrons ces légendaires pirates pour de bon, il n'est pas exclu que je me joigne à eux. Je leur raconterai que je m'appelle Hugor Demi-Mestre. » Il avança sa cavalerie légère vers les montagnes d'Haldon.

Haldon riposta avec un éléphant. « Hugor Demi-Cervelle te siérait mieux.

— Je n'ai besoin que d'une moitié de cervelle pour être ton égal. » Tyrion avança sa cavalerie lourde pour soutenir la légère. « Peut-être aimerais-tu parier sur l'issue ? »

Le Demi-Mestre arquait un sourcil. « Combien ?

— Je n'ai pas d'argent. Jouons pour des secrets.

— Griff me trancherait la langue.

— Tu as peur, hein ? Moi aussi, à ta place.

— Le jour où tu me vaincras au *cyvosse*, des tortues me sortiront du cul. » Le Demi-Mestre déplaça ses lanciers. « Ton pari est tenu, petit homme. »

Tyrion tendit la main vers son dragon.

Trois heures s'étaient écoulées quand le petit homme monta enfin sur le pont soulager sa vessie. Canard aidait Yandry à affaler la voile, tandis qu'Ysilla tenait la barre. Le soleil était en suspens, bas au-dessus des lits de roseaux qui bordaient la rive ouest, tandis que le vent commençait à forcer et à souffler par rafales. *J'ai besoin d'une outre de vin*, songea le nain. Il avait des crampes aux jambes à force d'être accroupi sur ce tabouret, et la tête si légère qu'il eut de la chance de ne pas basculer dans le fleuve.

« Yollo, appela Canard. Où est Haldon ?

— Il est allé se coucher, avec une légère indisposition. Il a des tortues qui lui sortent du cul. » Il laissa le chevalier décrypter ces paroles et grimpa péniblement à l'échelle jusqu'au toit du rouf. Du côté du levant, l'ombre s'amassait derrière une île rocheuse.

La septa Lomore le rejoignit. « Sentez-vous les orages dans l'air, Hugor Colline ? Le lac de la Dague s'étend devant nous, le territoire des pirates. Et au-delà se trouvent les Chagrins. »

*Mais point les miens. Mes propres chagrins, je les emporte avec moi partout où je vais.* Il songea à Tysha et se demanda où vont les putes. *Pourquoi pas à Volantis ? Peut-être la retrouverai-je là-bas ? L'on doit s'accrocher à ses espoirs.* Il s'interrogea sur ce qu'il lui dirait. *Je regrette de les avoir laissés te violer, ma mie. Je te prenais pour une catin. Ton cœur peut-il m'accorder le pardon ? Je veux rentrer dans notre chaumière, revenir à la vie que nous avons quand nous étions mari et femme.*

L'île disparut derrière eux. Tyrion vit des ruines s'élever sur la rive est : des murs penchés et des tours abattues, des dômes crevés et des rangées de colonnes de bois pourri, des rues étouffées par la vase et couvertes de mousse mauve. *Encore une cité morte, dix fois plus grande que Ghoyan Drohe.* Des tortues vivaient là, désormais, de grosses brise-l'os. Le nain les voyait se dorer au soleil, des monticules noirs et bruns portant des crêtes

acérées au centre de leurs carapaces. Quelques-unes repérèrent la *Farouche Pucelle* et se glissèrent dans l'eau, laissant des rides dans leur sillage. L'endroit ne serait pas propice à la baignade.

Puis, à travers les arbres tors et à demi submergés et les larges artères inondées, il aperçut le reflet argenté du soleil sur les eaux. *Une autre rivière*, comprit-il tout de suite, *qui se rue vers la Rhoïne*. Les ruines prirent de la hauteur tandis que le paysage s'encaissait, jusqu'à ce que la cité s'achève sur un promontoire de terre où se dressaient les vestiges d'un colossal palais de marbre rose et vert, ses coupoles effondrées et ses aiguilles brisées dominant de leur masse une rangée d'arches. Tyrion vit d'autres brise-l'os qui dormaient sur les embarcadères où cinquante vaisseaux auraient jadis pu s'amarrer. Il sut alors où il se trouvait. *C'était le palais de Nymeria, et voilà tout ce qui reste de Ny Sar, sa ville.*

« Yollo, lui cria Yandry tandis que la *Farouche Pucelle* croisait le promontoire, parle-moi encore de ces fleuves ouestriens aussi vastes que la Mère Rhoïne.

— Je ne savais pas, lui cria-t-il en retour. Aucun fleuve des Sept Couronnes n'est à moitié aussi large. » Le nouveau fleuve qui les avait rejoints était un proche jumeau de celui sur lequel ils voguaient, un bras qui rivalisait déjà presque avec la Mander ou le Trident.

« Voici Ny Sar, où la Mère recueille sa Fille Turbulente, la Noyne, dit Yandry, mais elle n'atteindra pas son cours le plus large avant de rencontrer ses autres filles. Au lac de la Dague, c'est la Qhoïne qui se précipite avec fougue, la Fille Sombre, charriant l'or et l'ambre de la Hache, et les cônes de pin de la forêt de Qohor. Plus au sud, la Mère rencontre la Lhorulu, sa Fille Souriante venue des Champs dorés. Leur confluent se situe à l'ancien emplacement de Chroyane, la Cité des fêtes, où les rues étaient couvertes d'eau et les maisons d'or. Ensuite, à nouveau, direction le sud-est de longues lieues durant, jusqu'à ce qu'arrive enfin à petits pas la Selhoru, la Fille Timide qui serpente et dissimule son cours sous les roseaux. Là, la Mère Rhoïne enfle tellement qu'un homme en bateau au centre de son cours n'aperçoit plus la rive d'aucun côté. Tu verras ça, mon petit ami. »

*Je verrai*, se dit le nain, quand il nota une ridule à moins de six pas du bateau. Il allait la signaler à Lemoire quand elle émergea en déplaçant un sillage d'eau qui fit rouler la *Farouche Pucelle* d'un bord sur l'autre.

C'était une autre tortue, cornue, celle-là, et de taille gigantesque, sa carapace vert sombre mouchetée de brun et tapissée de mousses d'eau et d'une croûte de noires bernaches d'eau douce. Elle leva la tête pour beugler, un mugissement vibrant et grave, plus sonore que toutes les trompes de guerre que Tyrion avait jamais pu entendre. « Nous sommes bénis », criait Ysilla à pleins poumons, tandis que des larmes roulaient sur son visage. « Nous sommes bénis, nous sommes bénis. »

Canard lançait des cris de joie, imité par Griff le Jeune. Haldon sortit sur le pont pour découvrir la raison de cette agitation... mais trop tard. La tortue géante avait de nouveau disparu sous les flots. « Qu'est-ce qui cause un tel chahut ? demanda le Demi-Mestre.

— Une tortue, répondit Tyrion. Une tortue plus grande que le bateau.

— C'était *lui*, s'exclama Yandry. Le Vieil Homme du Fleuve. »

*Et pourquoi pas ?* se dit Tyrion avec un large sourire. *Les dieux et les merveilles se manifestent toujours, pour assister à la naissance des rois.*

## DAVOS

La *Gaie Ventrière* entra discrètement dans Blancport avec la marée du soir, sa voile rapiécée ondulant sous chaque rafale de vent.

C'était une vieille cogue, et même dans sa jeunesse nul ne l'avait jamais qualifiée de jolie. Sa figure de proue montrait une femme hilare tenant un enfant par un pied, mais les joues de la femme et le cul du marmot étaient à l'identique piquetés de trous de ciron. D'innombrables couches de peinture brun terne tartinaient sa coque ; elle avait des voiles grises et reprises. Ce n'était pas un navire à mériter un deuxième coup d'œil, sinon pour s'étonner qu'il restât à flot. D'ailleurs, à Blancport, on connaissait la *Gaie Ventrière*. Depuis des années, elle commerçait modestement entre le port et Sortonne.

Ce n'était pas ce genre d'arrivée que Davos Mervault s'était figuré en prenant la mer avec Sla et sa flotte. Tout, alors, semblait plus simple. Faute de corbeaux pour apporter au roi Stannis l'allégeance de Blancport, Son Altesse enverrait un émissaire traiter en personne avec lord Manderly. En démonstration de sa puissance, Davos arriverait à bord de la galéasse de Sla, le *Valyrien*, le reste de la flotte lysienne à sa suite. Chaque coque était striée : noir et jaune, rose et bleu, vert et blanc, mauve et or. Les Lysiens raffolaient des couleurs vives, et Sladhor Saan était le plus bigarré de tous.

*Sladhor le Magnifique*, se dit Davos, *mais les tempêtes ont signé le terme de tout cela.*

En fait, il allait s'introduire en contrebande dans la cité, à l'instar de ce qu'il aurait pu faire vingt ans plus tôt. Tant qu'il ne connaîtrait pas la situation, mieux valait par prudence jouer le simple matelot, plutôt que le lord.

Les murs en pierre chaulée de Blancport se dressaient devant eux, sur la côte est, où la Blanchedague plongeait dans l'estuaire. Une partie des défenses de la ville avaient été

renforcées, depuis le dernier passage de Davos, une demi-douzaine d'années auparavant. La jetée qui séparait l'intérieur de la rade de l'extérieur avait été fortifiée par un mur de pierre, haut de trente pieds et long de presque un mille, avec des tours toutes les cent verges. De la fumée s'élevait également du roc aux Otaries, où jadis n'étaient que ruines. *Cela pourrait être bon ou mauvais, en fonction du camp que choisira lord Wyman.*

Davos avait toujours aimé cette cité, depuis sa première visite en qualité de mousse à bord du *Chat de gouttière*. Quoique petite en comparaison avec Villevieille et Port-Réal, elle était propre et bien divisée, avec de larges rues droites et pavées qui facilitaient la recherche de son chemin. Les maisons étaient bâties en pierre chaulée, avec des toits fortement pentus en ardoise gris sombre. Roro Uhoris, le vieux maître bougon du *Chat de gouttière*, se vantait de savoir différencier les ports entre eux simplement par leur odeur. Les cités ressemblaient aux femmes, insistait-il ; chacune avait son propre arôme. Villevieille était fleurie comme une douairière parfumée. Port-Lannis était une laitière, fraîche et ancrée à la terre, avec la fumée du bois dans ses cheveux. Port-Réal empestait telle une putain pas lavée. Mais Blancport avait des effluves vifs et salés, et quelque peu saumurés, aussi. « Elle sent ainsi que le devrait une sirène, avait déclaré Roro. Elle a l'odeur de la mer. »

*Elle l'a toujours*, jugea Davos, mais il percevait la fumée de la tourbe qui flottait du roc aux Otaries. Ce bloc de pierre marin dominait les approches vers la rade extérieure, un massif éperon gris-vert qui surplombait de cinquante pieds les flots. Son sommet se couronnait d'un cercle de pierres érodées, un fort circulaire des Premiers Hommes qui se tenait depuis des centaines d'années, désolé et abandonné. Il ne l'était plus, actuellement. Davos voyait des scorpions et des boutefeux en place derrière les pierres dressées, et des arbalétriers aux aguets entre elles. *On doit avoir froid, là-haut, et souffrir de l'humidité.* Toujours, lors de ses visites précédentes, on voyait des otaries se chauffer sur les rochers déchiquetés en dessous. Le Bâtard Aveugle les lui faisait toujours compter, chaque fois que le *Chat de gouttière* levait l'ancre de Blancport ; plus

nombreuses les otaries, selon Roro, et meilleures leurs chances durant leur traversée. Il n'y avait pas d'otaries, pour l'heure. La fumée et les soldats les avaient chassées. *Un homme plus sage verrait là-dedans un avertissement. Si j'avais un dé à coudre de sens commun, j'aurais suivi Sla.* Il aurait pu voguer vers le sud, vers Marya et leurs fils. *J'ai perdu quatre fils au service du roi, et le cinquième sert actuellement comme écuyer auprès de lui. Je devrais avoir le droit de chérir les deux garçons qui me restent encore. Voilà trop longtemps que je ne les ai vus.*

À Fort-Levant, les frères noirs lui avaient dit qu'il n'y avait aucune affection entre les Manderly de Blancport et les Bolton de Fort-Terreur. Le Trône de Fer avait élevé Roose Bolton à la dignité de gouverneur du Nord, il paraissait donc raisonnable que Wyman Manderly se déclare pour Stannis. *Blancport ne peut tenir seul. La cité a besoin d'un allié, d'un protecteur. Lord Wyman a besoin du roi Stannis autant que Stannis a besoin de lui.* Du moins semblait-il, à Fort-Levant.

Sortonne avait sapé ces espoirs. Si lord Borrell disait vrai, si les Manderly avaient l'intention d'unir leurs forces à celles des Bolton et des Frey... Non, il ne voulait pas y trop penser. Il connaîtrait la vérité bien assez tôt. Il pria pour ne pas être arrivé trop tard.

*Cette muraille de jetée masque la rade intérieure,* conçut-il, tandis que la *Gaie Ventrière* abattait sa voile. La rade extérieure était plus vaste, mais l'intérieure offrait meilleur ancrage, abrité sur un côté par la muraille de la ville, la masse en surplomb de l'Antre du Loup sur un autre, et désormais par la jetée également. À Fort-Levant, Cotter Pyke avait appris à Davos que lord Wyman construisait des galères de guerre. Il aurait pu y avoir une vingtaine de navires derrière ces murailles, n'attendant qu'un ordre pour prendre la mer.

Derrière les épais remparts de la ville, se dressait le Châteauneuf, orgueilleux et pâle sur sa colline. Davos voyait également le toit en dôme du Septuaire des Neiges, surmonté par de hautes statues des Sept. Lorsqu'ils avaient été chassés du Bief, les Manderly avaient apporté la Foi au nord, avec eux. Blancport possédait aussi son Bois sacré, un morose enchevêtrement de racines, de branches et de pierres enfermé

derrière les murailles noires croulantes de l'Antre du Loup, une ancienne forteresse qui ne servait plus que de prison. Mais pour l'essentiel, c'étaient les septons qui prévalaient, ici.

Le triton de la maison Manderly figurait partout en évidence, arboré aux tours du Châteauneuf, au-dessus de la porte des Otaries, et le long des remparts de la ville. À Fort-Levant, les Nordiens soutenaient que jamais Blancport ne renierait son allégeance à Winterfell, mais Davos ne voyait aucun signe du loup-garou des Stark. *Il n'y a pas de lions non plus. Lord Wyman ne peut pas encore s'être déclaré pour Tommen, sinon il aurait levé sa bannière.*

Les quais du port grouillaient de monde. Un désordre de petits bateaux était amarré au long du marché aux poissons, en train de décharger leurs prises. Il vit aussi trois coureurs de fleuve, de longs bateaux fins construits solidement pour braver les forts courants et les rapides semés de rochers de la Blanchedague. Toutefois, c'étaient surtout les vaisseaux de haute mer qui l'intéressaient : deux caragues aussi mornes et décrépites que la *Gaie Ventrière*, la galère de commerce la *Cavalière des Tornades*, les cogues le *Brave Maître* et la *Corne d'abondance*, une galéasse de Braavos reconnaissable au mauve de sa coque et de ses voiles.

... et là-bas, plus loin, le vaisseau de guerre.

À sa vue, il sentit un poignard percer ses espoirs. Le bâtiment avait une coque noire et or, et un lion à la patte levée pour figure de proue. Le *Lion*, disaient les lettres sur sa proue, sous une bannière flottante qui portait les armes du roi enfant siégeant sur le Trône de Fer. Un an plus tôt, il n'aurait pas su les déchiffrer, mais mestre Pylos lui avait un peu appris à lire à Peyredragon. Pour une fois, il tira peu de plaisir de sa lecture. Davos avait prié pour que la galère se perde dans les mêmes tempêtes qui avaient ravagé la flotte de Sla, mais les dieux n'avaient pas eu cette bonté. Les Frey étaient ici, et il allait devoir les affronter.

La *Gaie Ventrière* s'amarra au bout d'un ponton de bois usé par les éléments dans la rade extérieure, à bonne distance du *Lion*. Tandis que son équipage la fixait aux piliers et abaissait une passerelle, son capitaine s'approcha de Davos d'un pas



guilleret. Casso Mogat était de ces métis du détroit, le fils dont un baleiner ibbénien avait engrossé une putain de Sortonne. Haut de cinq pieds et fort hirsute, il se teignait les cheveux et la barbe en vert mousse. Cela lui donnait l'allure d'une souche moussue en bottes jaunes. En dépit de son apparence, il paraissait bon marin, même s'il était un maître dur envers son équipage. « Combien de temps serez-vous absent ?

— Un jour au moins. Peut-être plus. » Davos avait constaté que les lords aiment à faire patienter les gens. À seule fin de les inquiéter, soupçonnait-il, et de démontrer leur pouvoir.

« La *Ventrière* va rester ici trois jours. Pas davantage. On va m'attendre, à Sortonne.

— Si tout se passe bien, je pourrais être de retour demain.

— Et si ça se passe mal ? »

*Je pourrais ne pas revenir du tout.* « Vous n'avez nul besoin de m'attendre. »

Deux agents des douanes montaient à bord alors qu'il descendait la passerelle, mais aucun ne lui accorda ne fût-ce qu'un regard. Ils venaient voir le capitaine et inspecter la cale ; de simples marins ne les concernaient pas, et peu de gens paraissaient aussi ordinaires que Davos. Taille moyenne, un visage de paysan matois tanné par le vent et le soleil, une barbe grisonnante et des cheveux bruns bien saupoudrés de gris. Même sa tenue était banale : de vieilles bottes, des chausses brunes et une tunique bleue, un manteau en laine écrue, retenu par un fermoir en bois. Il portait une paire de gants en cuir rongés de sel afin de cacher les moignons de doigts à la main que Stannis avait raccourcie, bien des années auparavant. Davos n'avait guère l'apparence d'un lord, moins encore celle d'une Main de Roi. Ce qui lui convenait parfaitement, tant qu'il ne saurait pas quelle était la situation ici.

Il longea le quai et traversa le marché aux poissons. Le *Brave Maître* embarquait de l'hydromel. Les futailles étaient stockées sur quatre niveaux le long du quai. Derrière une pile, il aperçut trois marins qui jouaient aux dés. Plus loin, des poissonnières vendaient la prise du jour à la criée, et un morveux marquait la cadence sur un tambour, tandis qu'un vieil ours pelé dansait en rond devant des coureurs de fleuve qui faisaient le cercle. Deux

piqueurs avaient été postés à la porte de l'Otarie, l'insigne de la maison Manderly sur la poitrine, mais ils étaient trop occupés à conter fleurette à une catin des docks pour accorder leur attention à Davos. La porte était ouverte, la herse levée. Il se joignit à la foule qui circulait.

À l'intérieur s'étendait une place pavée, avec une fontaine en son centre. Un triton de pierre s'élevait de ses eaux, haut de vingt pieds de queue en cap. Sa barbe bouclée était verte et blanche de lichens et un des fourchons de son trident s'était brisé avant la naissance de Davos, mais il demeurait impressionnant, néanmoins. Le vieux Pied-de-Poisson, disaient les gens du cru. La place portait le nom d'un lord défunt, mais personne ne l'appelait jamais autrement que la cour Pied-de-Poisson.

Cet après-midi-là, il y avait foule dans la cour. Une commère lavait son petit linge dans la fontaine de Pied-de-Poisson et l'accrochait à sécher sur son trident. Sous les arches de la colonnade, des camelots, scribes et changeurs d'argent s'étaient installés pour travailler, en même temps qu'un sorcier de campagne, une herboriste et un très mauvais jongleur. Un homme vendait des pommes dans une brouette et une femme proposait des harengs avec des oignons hachés. Des poulets et des enfants traînaient dans les jambes de tout le monde. Les énormes portes de chêne et de fer du Vieil Hôtel des Monnaies avaient été fermées lors des passages précédents de Davos dans la cour Pied-de-Poisson ; aujourd'hui elles étaient ouvertes. À l'intérieur, il aperçut des centaines de femmes, d'enfants, de vieillards, entassés à même le sol sur des piles de fourrures. Certains avaient allumé de petits feux pour cuisiner.

Davos s'arrêta sous la colonnade et échangea un demi-sou contre une pomme. « Y a des gens qui vivent dans le Vieil Hôtel des Monnaies ? demanda-t-il au vendeur de pommes.

— Ceux qui-z-ont pas d'aut' endroit où vivre. Des pauv' gens v'nus par la Blanchedague, presque tous. Des de Corbois, aussi. Avec c' Bâtard d' Bolton qui court, y' veulent tous se r'trouver derrière les remparts. Ch'sais pas c' que Sa Seigneurie a l'intention d' faire, d'eux tous. Pour la plupart, y' sont arrivés rien qu'avec les affaires qu'y'-z-ont sur l' dos. »

Davos ressentit une pointe de culpabilité. *Ils sont venus se réfugier ici, dans une ville épargnée par les combats, et voici que je viens de nouveau les entraîner dans la guerre.* Il croqua la pomme et se sentit coupable pour cela aussi. « Comment font-ils, pour manger ? »

Le vendeur de pommes haussa les épaules. « Y en a qui mendient. D'aut' qui volent. Pas mal de jeunettes qui se mettent sur le marché, comme toujours les filles quand elles ont qu' ça à vendre. Les gars qu'ont plus de cinq pieds de haut peuvent s' trouver une place dans les casernes de Sa Seigneurie, du moment qu'y' savent tenir une lance. »

*Ainsi donc, il recrute des hommes.* Ce pouvait être une bonne chose... ou une mauvaise, ça dépendait. La pomme était sèche et farineuse, mais Davos se força à y mordre de nouveau. « Lord Wyman a l'intention de rejoindre le Bâtard ? »

— Eh ben, la prochaine fois qu' Sa Seigneurie s' pointe par ici pour s' payer une pomme, je manquerai pas d' lui d' mander.

— J'ai entendu dire que sa fille allait épouser un Frey.

— Sa p'tite-fille. J'ai entendu dire ça, aussi, mais Sa Seigneurie a oublié de m'inviter aux noces. Dis, t'as l'intention d'le finir, ça ? Bon, alors, j'vais récupérer c' qui reste. Sont bons, les pépins. »

Davos lui renvoya le trognon. *Sale pomme, mais apprendre que Manderly recrute méritait bien un demi-sou.* Il contourna le vieux Pied-de-Poisson, dépassant une jeune fille qui vendait des tasses du lait frais de sa chèvre. La ville lui revenait mieux en mémoire, maintenant qu'il était sur place. Dans la direction qu'indiquait le trident du vieux Pied-de-Poisson se trouvait une ruelle où l'on vendait de la morue frite, croustillante et dorée à l'extérieur, blanche et friable à l'intérieur. Par là-bas se situait un bordel, plus propre que la moyenne, où un marin pouvait prendre du plaisir avec une femme sans craindre de se faire détrousser ou tuer. Dans l'autre sens, dans l'un de ces établissements qui s'accrochaient à la muraille de l'Antre du Loup comme berniques à une vieille coque, il y avait eu une brasserie où l'on fabriquait une bière noire si épaisse et goûteuse qu'une barrique rapporterait autant qu'un La Treille

auré à Braavos et à Port-Ibben, à condition que les autochtones en laissent suffisamment au brasseur pour qu'il en exporte.

Mais c'était du vin qu'il cherchait – une piquette, sombre et misérable. Il traversa la cour d'un pas serein et descendit une volée de marches, jusqu'à une gargote de vins appelée *L'Anguille alanguie*, au-dessous d'un entrepôt rempli de toisons de moutons. Au temps où il pratiquait la contrebande, *L'Anguille* avait eu la réputation d'offrir les plus vieilles putains et le plus ignoble guignet de Blancport, en même temps que des tourtes farcies de lard et de nerfs, immangeables les jours fastes, et toxiques les mauvais. Face à une telle offre, les autochtones avaient déserté l'établissement, l'abandonnant aux matelots, qui n'y connaissaient rien. Jamais on ne voyait de garde municipal à *L'Anguille alanguie*, ni d'agent des douanes.

Il est des choses qui ne changent pas. À l'intérieur de *L'Anguille*, le temps restait suspendu. La suie noircissait le plafond voûté, le sol était de terre battue, l'air puait la fumée, la viande gâtée et le vieux vomir. Sur les tables, de grosses chandelles de suif dégorgeaient plus de fumée que de lumière, et la vinasse que commanda Davos semblait brune plus que rouge dans la pénombre. Quatre catins buvaient, assises près de la porte. L'une d'elles lui adressa un sourire engageant, quand il entra. Lorsque Davos secoua la tête, la femme dit quelques mots qui firent glousser ses camarades. Cela fait, plus aucune ne lui accorda d'attention.

Les putains et le propriétaire mis à part, Davos avait *L'Anguille* pour lui tout seul. La cave était vaste, pleine de recoins et d'alcôves enténébrées où l'on pouvait s'isoler. Il porta son vin jusqu'à l'une d'elles et s'assit, le dos contre un mur, pour attendre.

Avant longtemps, il se retrouva en train de fixer l'âtre. La femme rouge voyait l'avenir dans le feu, mais tout ce que Davos y percevait jamais, c'étaient les ombres du passé : les vaisseaux embrasés, la chaîne ardente, les ombres vertes filant sur le ventre des nuages, le tout dominé par le Donjon Rouge. Davos était un homme simple, distingué par le hasard, la guerre et Stannis. Il ne comprenait pas pourquoi les dieux pouvaient prendre des jeunes hommes aussi jeunes et forts que ses fils, et

épargner leur père las. Certaines nuits, il se disait qu'il était resté pour sauver Edric Storm... Mais désormais le bâtard du roi Robert devait être en sécurité sur les Degrés de Pierre, et Davos était toujours là. *Les dieux m'ont-ils réservé une autre tâche ?* se demanda-t-il. *En ce cas, Blancport pourrait en faire partie.* Il goûta le vin, puis versa la moitié de sa coupe sur le sol à côté de son pied.

Tandis que le crépuscule tombait au-dehors, les bancs de *L'Anguille* commencèrent à se remplir de matelots. Davos héla le propriétaire pour réclamer une autre coupe. Quand celui-ci l'apporta, il tenait aussi une chandelle. « Vous voulez manger ? demanda-t-il. On a des tourtes à la viande.

— C'est quoi, comme viande, dedans ?

— Comme d'habitude. Elle est bonne. »

Les putains s'esclaffèrent. « Elle est toute grise, il veut dire.

— Mais ferme ta gueule. T'en bouffes, toi.

— Je bouffe tout un tas de merdes. Ça veut pas dire que ça m'plaît. »

Davos souffla sa chandelle dès que le tenancier s'en fut, et il se rassit dans l'ombre. Les marins étaient les pires colporteurs de ragots du monde dès que le vin coulait, même une piquette si infâme. Il lui suffisait de tendre l'oreille.

L'essentiel de ce qu'il grappilla, il l'avait déjà entendu à Sortonne, par lord Godric ou des piliers du *Ventre de la Baleine*. Tywin Lannister était mort, massacré par son nain de fils ; son cadavre avait empesté si fort que personne n'avait pu entrer dans le Grand Septuaire de Baelor pendant plusieurs jours, par la suite ; la Dame des Eyrié avait été assassinée par un chanteur ; Littlefinger régnait désormais sur le Val, mais Yohn Royce le Bronzé avait juré sa perte ; Balon Greyjoy était mort également, et ses frères se disputaient le Trône de Grès ; Sandor Clegane, devenu hors-la-loi, pillait et tuait dans les territoires riverains du Trident ; Myr, Lys et Tyrosh étaient engagées dans une nouvelle guerre ; une révolte des esclaves faisait rage dans l'Est.

D'autres nouvelles avaient plus d'intérêt. Robett Glover se trouvait en ville et avait essayé d'enrôler des hommes, sans grand succès. Lord Manderly avait fait la sourde oreille à ses

demandes. Blancport était las de la guerre, aurait-il répondu. C'était une mauvaise nouvelle. Les Ryswell et les Dustin avaient surpris les Fer-nés sur la Fièvre et incendié leurs boutres. C'était pire. Et à présent le Bâtard de Bolton chevauchait vers le Sud en compagnie d'Hother Omble pour les rejoindre en vue d'un assaut sur Moat Cailin. « Pestagaupes en personne », clama un homme du fleuve qui venait d'apporter une cargaison de peaux et de bois en suivant la Blanchedague, « avec trois cents lanciers et une centaine d'archers. Quelques hommes de Corbois se sont joints à eux, et des Cerwyn aussi. » Cela, c'était le pire.

« Lord Wyman a intérêt à envoyer quelques hommes au combat, s'il a deux sous de cervelle, commenta le vieux en bout de table. Lord Roose, c'est l' gouverneur, à présent. Blancport est tenu sur l'honneur de répondre à ses requêtes.

— Qu'est-ce qu'un Bolton peut connaître de l'honneur ? riposta le tenancier de *L'Anguille* tout en versant de nouveau du vin brun dans leurs coupes.

— Il ira nulle part, lord Wyman. Il est trop gras du bide.

— J'ai entendu dire qu'il va pas bien. Il dort, il chiale, c'est tout ce qu'il fait, à ce qu'on raconte. Il est trop mal pour se lever du lit, la plupart du temps.

— Trop *gras*, tu veux dire.

— Gras, mince, ça a rien à voir là-dedans, objecta le tenancier. Les lions retiennent son fils. »

Personne ne parlait du roi Stannis. Personne ne semblait même savoir que Sa Grâce était partie dans le Nord aider à défendre le Mur. Sauvageons, spectres et géants occupaient toutes les conversations à Fort-Levant, mais ici, personne ne semblait seulement y penser.

Davos se pencha dans la clarté du feu. « Je croyais que les Frey avaient tué son fils. C'est ce qu'on a entendu raconter à Sortonne.

— Ils ont tué ser Wendel, répondit le propriétaire. Ses os reposent dans le Septuaire des Neiges, tout entourés de cierges, si vous voulez y jeter un coup d'œil. Ser Wylis, lui, il est toujours captif. »

*De pire en pire.* Il savait que lord Wyman avait deux fils, mais il les croyait morts tous les deux. *Si le Trône de Fer détient*

*un otage...* Davos avait eu sept fils lui-même, et en avait perdu quatre sur la Néra. Il savait qu'il ferait tout ce que les dieux ou les hommes lui demandaient pour protéger les trois autres. Steffon et Stannis étaient à des milliers de lieues des combats et à l'abri du danger, mais Devan se trouvait à Châteaunoir, comme écuyer du roi. *Le roi dont la cause, pour ses futurs heurs et malheurs, pourrait dépendre de Blancport.*

Ses camarades buveurs discutaient de dragons, à présent. « T'es complètement cinglé, jeta un barreur de la *Cavalière des Tornades*. Le Roi Gueux est mort depuis des années. Un seigneur du ch'val dothraki lui a tranché la tête.

— C'est c' qu'on raconte, répliqua le vieil homme. Peut-être qu' c'est des mensonges, cela dit. Il est mort à une moitié de monde d'ici, s'il est vraiment mort. Qui peut le dire ? Si un roi voulait ma mort, il s' pourrait que j' l'oblige en jouant les cadavres. Aucun d'entre nous a jamais vu l' corps.

— J'ai jamais vu l' corps de Joffrey, non plus, ni çui de Robert, bougonna le tenancier de *L'Anguille*. Sont peut-être encore en vie, aussi. Et si Baelor le Bienheureux avait juste piqué une p'tite sieste depuis tant d'années ? »

Le vieil homme fit la grimace. « Le prince Viserys était pas le seul dragon, si ? On est sûr qu'y' z' ont tué le fils du prince Rhaegar ? C'était un nourrisson.

— Y avait pas une princesse, aussi ? » demanda une putain, celle qui avait raconté que la viande était grise.

« Deux, répondit le vieux. La fille de Rhaegar, et pis l'autre, sa sœur.

— Daena, précisa l'homme du fleuve. C'était la sœur, ça. Daena de Peyredragon. Ou Daera, non ?

— Daena, c'était la femme du roi Baelor, corrigea le rameur. J'ai tiré l'aviron sur un navire qui portait son nom, une fois. La *Princesse Daena*.

— Si elle était l'épouse d'un roi, ça d'vrait être une reine.

— Baelor a jamais eu de reine. Il était sacré.

— Ça veut pas dire qu'il a pas épousé sa sœur, contra la putain. C'est juste qu'il a jamais couché avec elle, voilà tout. Quand on l'a fait roi, il l'a enfermée dans une tour. Ses autres sœurs aussi. Y en avait trois.

— Daenela, intervint bruyamment le tenancier. C'est ça, son nom. La fille du Roi Fou, j' veux dire, pas c'te foutre de femme de Baelor.

— *Daenerys*, dit Davos. On lui a donné le nom de Daenerys, qui avait épousé le prince de Dorne durant le règne de Daeron II. Je me demande ce qu'elle est devenue.

— Moi, je sais », affirma l'homme qui avait lancé toute la discussion sur les dragons, un rameur braavien vêtu d'une jaque de laine sombre. « Quand on a fait escale à Pentos, on s'est amarrés près d'un navire marchand, l'*Aguicheuse*, et j' me suis retrouvé à boire avec l' second de son capitaine. Y' m'a raconté une drôle d'histoire, une simple gamine qu'était montée à bord à Qarth, pour tenter d'acheter un passage pour rentrer en Westeros, elle et trois dragons. Des cheveux d'argent, qu'elle avait, et les yeux mauves. "J' l'ai conduite moi-même au capitaine, m'a juré l' second, mais il a carrément r'fusé. Y a plus de profit à faire avec des clous de girofle et du safran, qu'y' m'a dit, et les épices, ça risque pas d' te bouter l' feu aux voiles." »

Les rires coururent toute la cave. Davos ne s'y joignit pas. Il connaissait le sort de l'*Aguicheuse*. Les dieux étaient cruels : laisser un homme sillonner la moitié du monde, puis l'envoyer après un fanal trompeur, alors qu'il était pratiquement rentré chez lui. *Ce capitaine était un homme plus hardi que moi*, songea-t-il en prenant le chemin de la porte. Un voyage en Orient, et l'on pouvait vivre riche comme un lord jusqu'à la fin de ses jours. Quand il avait été plus jeune, Davos avait lui-même rêvé d'accomplir de tels périples, mais les années s'étaient mises à danser comme les papillons de nuit autour d'une flamme et, sans qu'il sache comment, l'heure n'avait jamais paru vraiment propice. *Un jour, se dit-il. Un jour quand la guerre sera finie et que le roi Stannis siègera sur le Trône de Fer et n'aura plus besoin de chevaliers oignons. Je prendrai Devan avec moi. Et Steff et Stanny aussi, s'ils sont assez grands. Nous verrons ces dragons et toutes les merveilles du monde.*

Dehors, le vent montait, faisant frémir les flammes des lampes à huile qui éclairaient la cour. Il faisait plus froid depuis que le soleil s'était couché, mais Davos se souvint de Fort-Levant, et du vent qui arrivait du Mur en hurlant, la nuit,



transperçant comme une lame les plus chauds manteaux pour glacer dans leurs veines le sang des hommes. Blancport était un bain chaud, en comparaison.

Il existait d'autres établissements où il pouvait aller se remplir les oreilles : une auberge, réputée pour ses tourtes aux lamproies, la brasserie où buvaient les facteurs de laine et les agents de douane, une salle de spectacle où l'on pouvait se livrer à des distractions délurées pour quelques sous. Mais Davos estimait en avoir entendu assez. *J'arrive trop tard.* Un vieil instinct lui fit tendre la main vers sa poitrine, à l'endroit où il conservait autrefois les os de ses doigts dans une petite bourse attachée à une lanière en cuir. Il n'y avait plus rien. Il avait égaré son porte-bonheur dans les brasiers de la Néra, en perdant son navire et ses fils.

*Que faire, à présent ?* Il serra son manteau contre lui. *Gravir la colline et frapper aux portes du Châteauneuf, et présenter une requête futile ? Revenir à Sortonne ? Rentrer auprès de Marya et de mes fils ? M'acheter un cheval et suivre la route Royale, pour apprendre à Stannis qu'il n'a point d'amis à Blancport, et plus d'espoir ?*

La reine Selyse avait donné un banquet pour Sla et ses capitaines, le soir avant que la flotte prenne la mer. Cotter Pyke s'était joint à eux, et quatre autres officiers de haut rang de la Garde de Nuit. On avait permis aussi à la princesse Shôren de participer. Tandis qu'on servait le saumon, ser Axell Florent avait régalié la table de l'histoire d'un princelet targaryen qui avait un singe pour animal de compagnie. Ledit prince aimait à revêtir la créature des tenues de son défunt fils et à le traiter en enfant, assurait ser Axell et, de temps en temps, il présentait en son nom des demandes en mariage. Les lords honorés de la sorte déclinaient toujours l'offre avec courtoisie, mais ils la déclinaient, bien entendu. « Même drapé dans la soie et le velours, un singe reste un singe, avait conclu ser Axell. Un prince plus sage aurait su qu'on n'envoie pas un singe accomplir l'ouvrage d'un homme. » Les gens de la reine s'étaient esclaffés, et plusieurs avaient souri à Davos. *Je ne suis pas un singe,* avait-il pensé. *Je suis lord tout autant que vous, et meilleur homme.* Mais le souvenir demeurait cuisant.

La porte des Otaries était fermée. Impossible pour Davos de regagner la *Gaie Ventrière* avant l'aube. Il était bloqué ici pour la nuit. Il leva les yeux vers le vieux Pied-de-Poisson, avec son trident brisé. *J'ai traversé la pluie, les naufrages et les tempêtes. Je ne rentrerai pas sans accomplir ce que je suis venu faire, aussi désespérée que la tâche puisse paraître.* Même s'il avait perdu ses doigts et sa chance, il n'était pas un singe en velours. Il était une Main de Roi.

L'Escalier du Château était une rue avec des marches, une large voie en pierre blanche qui menait de l'Antre du Loup le long de la mer jusqu'au Châteauneuf sur la colline. Des sirènes en marbre éclairaient le chemin tandis que montait Davos, des vasques d'huile de baleine enflammée posées dans leurs bras. Lorsqu'il parvint au sommet, il se retourna pour regarder derrière lui. D'ici, il voyait les rades. L'une et l'autre. Derrière le mur de la jetée, la rade intérieure était encombrée de galères de guerre. Davos en compta vingt-trois. Tout gras qu'il fût, lord Wyman n'était apparemment pas un homme oisif.

On avait fermé les portes du Châteauneuf, mais une poterne s'ouvrit quand il héla, et un garde en émergea pour s'enquérir de sa démarche. Davos lui présenta le ruban noir et or qui portait les sceaux royaux. « J'ai besoin de voir lord Manderly sur-le-champ, déclara-t-il. Mon affaire le concerne, et lui seul. »

## DAENERYS

Les danseurs palpitèrent, leurs corps sveltes et rasés couverts d'un fin lustre d'huile. Des torches ardentes virevoltaient de main en main au rythme des tambours et aux trilles d'une flûte. Chaque fois que deux torches se croisaient en l'air, une fille nue bondissait entre elles, en pirouettant. La lumière des torches jouait sur les membres, les torses et les fesses huilés.

Les trois hommes étaient en érection. Leur excitation était excitante en soi, bien que Daenerys Targaryen la trouvât également comique. Les hommes avaient tous la même taille, de longues jambes et des ventres plats, chaque muscle dessiné aussi précisément que s'il avait été taillé dans la pierre. Jusqu'à leurs visages qui paraissaient analogues, en quelque sorte... Chose fort étrange, car l'un avait la peau aussi noire que l'ébène et le second, une pâleur de lait, tandis que le troisième rutilait comme du cuivre poli.

*Ont-ils pour objectif d'enflammer mes sens ?* Daenerys changea de position sur ses coussins de soie. Contre les colonnes, ses Immaculés se tenaient comme des statues sous leurs casques à pointe, leurs visages lisses impassibles. À la différence des hommes complets. Reznak mo Reznak demeurerait bouche bée, et ses lèvres humides brillaient tandis qu'il lorgnait. Hizdahr zo Loraq glissait quelques mots à son voisin de table, sans pourtant lâcher les danseuses des yeux. Le visage laid et suiffeux du Crâne-ras affichait sa sévérité coutumière, mais il n'en perdait pas une miette.

Il était plus difficile de deviner si son invité d'honneur rêvait. L'homme pâle et mince au profil de rapace qui partageait le haut bout de la table resplendissait dans ses robes en soie bordeaux et tissu d'or, son crâne chauve luisant à la clarté des torches tandis qu'il dévorait une figue à petits coups de dents précis et élégants. Des opales clignotaient au long du nez de

Xaro Xhoan Daxos tandis qu'il bougeait la tête pour suivre les danseurs.

En son honneur, Daenerys avait revêtu une robe qarthienne, une confection transparente en samit violet coupé de façon à laisser à nu le sein gauche. Ses cheveux d'or argenté passaient avec légèreté par-dessus ses épaules pour tomber presque à la pointe du sein. La moitié des hommes dans la salle de banquet lui avaient jeté des coups d'œil furtifs, mais pas Xaro. *Il en allait de même à Qarth.* Elle ne pourrait pas s'attirer de cette façon les bonnes grâces du prince marchand. *Je le dois, pourtant.* Il était arrivé de Qarth sur la galéasse *Nuée de soie*, avec treize galères voguant de conserve, une flotte qui exauçait les prières de Daenerys. À Meereen, le commerce avait diminué jusqu'à s'éteindre depuis qu'elle avait mis un terme à l'esclavage, mais Xaro avait le pouvoir de le relancer.

Tandis que les tambours battaient crescendo, trois des filles bondirent au-dessus des flammes, tournoyant dans les airs. Les danseurs les attrapèrent par la taille pour les faire glisser sur leur membre. Daenerys vit les femmes cambrer le dos et nouer leurs jambes autour de leurs partenaires alors que les flûtes pleuraient et que les hommes donnaient des coups de reins au rythme de la musique. Elle avait déjà assisté à l'acte d'amour ; les Dothrakis s'accouplaient de façon aussi ouverte que leurs juments et leurs étalons. C'était la première fois qu'elle voyait le désir mis en musique, toutefois.

Elle avait le visage échauffé. *Le vin*, se dit-elle. Cependant, sans savoir pourquoi, elle se surprit à penser à Daario Naharis. Son messenger était arrivé ce matin. Les Corbeaux Tornade rentraient de Lhazar. Son capitaine galopait de nouveau vers elle, lui apportant l'amitié des Agnelets. *De la nourriture et du commerce*, se remémora-t-elle. *Il ne m'a pas failli, il ne me faillira pas. Daario m'aidera à sauver ma cité.* La reine aspirait à voir son visage, à caresser sa barbe trifide, à lui raconter ses soucis... Mais les Corbeaux Tornade se trouvaient encore à plusieurs jours de distance, de l'autre côté du col du Khyzai, et elle avait un royaume à gouverner.

Un voile de fumée flottait en suspens entre les colonnes pourpres. Les danseurs s'agenouillèrent, la tête inclinée. « Vous

avez été splendides, leur dit Daenerys. J'ai rarement vu tant de grâce, tant de beauté. » Elle fit signe à Reznak mo Reznak, et le sénéchal se hâta auprès d'elle. Des perles de sueur ponctuaient son crâne chauve et ridé. « Escorte nos invités aux bains, qu'ils puissent se rafraîchir, et qu'on leur apporte à manger et à boire.

— Ce sera pour moi un grand honneur, Votre Magnificence ! »

Daenerys tendit sa coupe pour qu'Irri la remplisse. C'était un vin fort et sucré, fleurant les épices d'Orient, bien supérieur aux piètres crus ghiscaris qui avaient rempli sa coupe, ces derniers temps. Xaro examina les fruits sur le plateau que lui présentait Jhiqui et opta pour un kaki. Sa peau orange s'accordait à la nuance du corail serti dans son nez. Il mordit dans le fruit et plissa les lèvres. « Acide.

— Souhaiteriez-vous quelque chose de plus sucré, messire ?

— Le sucré écoëure. La verdure des fruits et des femmes confère à la vie sa saveur. » Xaro mordit de nouveau, mastiqua, déglutit. « Daenerys, douce reine, je ne saurais vous dire le plaisir que je prends à jouir à nouveau de votre présence. C'est une enfant qui a quitté Qarth, aussi désemparée qu'elle était délicieuse. Je craignais qu'elle ne voguât à sa perte, et voici que je la retrouve ici sur un trône, maîtresse d'une cité ancienne, entourée par un ost puissant qu'elle a conjuré par ses rêves. »

*Non, rectifia-t-elle à part elle, par sang et le feu.* « Je me réjouis que vous soyez venu à moi. J'ai plaisir à revoir votre visage, mon ami. » *Je ne placerai aucune confiance en toi, mais j'ai besoin de toi. Besoin de tes Treize, de tes vaisseaux, de ton commerce.*

Des siècles durant, Meereen et ses cités sœurs, Yunkaï et Astapor, avaient constitué les pivots du trafic d'esclaves, les lieux où les *khals* dothrakis et les corsaires des îles du Basilic vendaient leurs captifs et où le reste du monde venait acheter. Sans esclaves, Meereen n'avait guère à offrir aux marchands. Si le cuivre abondait dans les collines ghiscaries, ce métal n'était plus aussi recherché qu'il avait pu l'être lorsque le bronze dominait le monde. Les grands cèdres qui avaient autrefois hérissé toute la côte avaient disparu, abattus par les haches de l'Ancien Empire ou consumés par le feu des dragons quand Ghis

avait guerroyé contre Valyria. Une fois les arbres partis, la terre avait cuit sous la chaleur du soleil et s'était envolée en épais nuages rouges. « Ce sont ces calamités qui ont changé mon peuple en esclavagistes », lui avait expliqué Galazza Galare, dans le Temple des Grâces. *Et je suis la calamité qui changera de nouveau ces esclavagistes en gens ordinaires*, s'était juré Daenerys.

« Je me devais de venir, confia Xaro sur un ton languissant. Même dans la lointaine Qarth, de terrifiants récits ont atteint mes oreilles. J'ai pleuré de les entendre. Il se raconte que vos ennemis ont promis la fortune, la gloire et cent esclaves vierges à l'homme qui vous tuera, quel qu'il soit.

— Les Fils de la Harpie. » *Comment l'a-t-il appris ?* « Ils barbouillent les murs la nuit et tranchent la gorge d'honnêtes affranchis pendant leur sommeil. Quand le soleil se lève, ils se terrent comme des cafards. Ils craignent mes Bêtes d'airain. » Skahaz mo Kandaq lui avait fourni le nouveau guet qu'elle avait exigé, composé à parts égales d'affranchis et de crânes-ras meereeniens. Jour et nuit, ils arpentaient les rues, affublés de cagoules sombres et de masques de bronze. Les Fils de la Harpie avaient promis un trépas atroce à tous les traîtres qui oseraient servir la reine dragon, ainsi qu'à leurs parents et amis ; si bien que les hommes du Crâne-ras sortaient sous l'apparence de chacals, de hiboux et d'autres animaux, pour cacher leur vrai visage. « Je pourrais avoir motif de redouter les Fils s'ils me voyaient parcourir les rues seule, mais seulement s'il faisait nuit et que j'étais nue et sans arme. Ce sont des êtres lâches.

— Un couteau de lâche tue une reine aussi aisément que celui d'un héros. Je dormirais d'un sommeil plus profond en sachant que le délice de mon cœur a conservé ses féroces seigneurs du cheval à proximité immédiate d'elle. À Qarth, vous aviez trois Sang-coueurs qui ne quittaient jamais vos côtés. Où s'en sont-ils donc allés ?

— Aggo, Jhoqo et Rakharo continuent à me servir. » *Il joue avec moi*. Daenerys pouvait jouer, elle aussi. « Je ne suis qu'une jeune femme, et je m'y connais mal en ces sujets, mais des hommes plus âgés et plus sages m'affirment que pour tenir

Meereen je dois contrôler l'arrière-pays, tout le territoire à l'ouest de Lhazar, et au sud jusqu'aux collines yunkaïies.

— Je me moque de votre arrière-pays comme d'une guigne. Pas de votre personne. S'il devait vous arriver le moindre mal, ce monde perdrait toute saveur.

— Vous êtes bien bon de vous inquiéter autant, messire, mais je suis bien protégée. » Daenerys indiqua d'un geste l'endroit où se tenait Barristan Selmy, une main posée sur la poignée de son épée. « On l'appelle Barristan le Hardi. À deux reprises, il m'a sauvée d'assassins. »

Xaro jeta à Selmy un coup d'œil de principe. « Barristan le Blanchi, disiez-vous ? Votre chevalier ours était plus jeune et il était dévoué à votre personne.

— Je ne souhaite pas discuter de Jorah Mormont.

— Certes. Le personnage était un rustre hirsute. » Le prince marchand se pencha au-dessus de la table. « Parlons plutôt d'amour, de rêves, de désirs et de Daenerys, la plus belle femme de ce monde. Votre vision m'enivre. »

Les courtisannies excessives de Qarth n'étaient pas étrangères à Daenerys. « Si vous êtes ivre, c'est le vin qu'il en faut blâmer.

— Aucun vin n'est à moitié aussi grisant que votre beauté. Ma demeure paraît aussi vide qu'une tombe depuis que Daenerys l'a quittée, et tous les plaisirs de la Reine des Cités n'ont été que cendres dans ma bouche. Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

*Traquée, je devais quitter ta cité parce que je craignais pour ma vie.* « L'heure était venue. Qarth désirait mon départ.

— Qui donc ? Les Impollus ? Ils n'ont que de l'eau dans les veines. Les Épiciers ? Ils ont du lait caillé entre les oreilles. Et les Nonmourants sont tous morts. Vous auriez dû me prendre comme époux. Je suis presque certain d'avoir demandé votre main. De vous avoir suppliée, même.

— À peine une cinquantaine de fois, le taquina Daenerys. Vous avez trop aisément capitulé, messire. Car je *dois* me marier, tous s'accordent sur ce point.

— Une *Khaleesi* se doit d'avoir un *khal*, déclara Irri en remplissant encore une fois la coupe de la reine. C'est connu.

— Dois-je présenter une nouvelle demande ? s'interrogea Xaro. Non, je connais ce sourire. Cruelle est la reine qui joue aux dés avec le cœur des hommes. D'humbles marchands tels que moi ne sont que cailloux sous vos sandales serties de bijoux. » Une unique larme coula lentement le long de sa pâle joue blanche.

Daenerys le connaissait trop bien pour s'en émouvoir. Les hommes de Qarth savaient pleurer à volonté. « Oh, cessez donc. » Elle prit une cerise dans le bol sur la table et la lui jeta sur le nez. « Je suis peut-être une jeune femme, mais point si sotte pour épouser un homme qui trouve à un plateau de fruits plus d'attraits qu'à mon sein. J'ai bien vu lesquels des danseurs vous regardiez. »

Xaro essuya sa larme. « Ceux-là mêmes que suivait Votre Grâce, je pense. Vous voyez, nous sommes semblables. Si vous ne voulez pas de moi pour époux, je me contenterai d'être votre esclave.

— Je ne veux pas d'un esclave. Je vous affranchis. » Le nez incrusté de pierres précieuses de Xaro offrait une cible tentante. Cette fois-ci, Daenerys lui jeta un abricot.

Xaro l'attrapa au vol et mordit dedans. « D'où vous est venue cette folie ? Devrais-je m'estimer heureux que vous n'ayez pas libéré mes propres esclaves lorsque vous étiez mon invitée à Qarth ? »

*J'étais une reine mendicante et tu étais Xaro des Treize, se dit Daenerys, et tu ne voulais de moi qu'une chose, mes dragons.* « Vos esclaves semblaient bien traités et satisfaits. Ce n'est qu'à Astapor que mes yeux se sont ouverts. Savez-vous comment l'on crée et l'on forme les Immaculés ?

— De façon cruelle, je n'en doute point. Lorsqu'un forgeron façonne une épée, il plante la lame dans le feu, la frappe à coups de marteau et la plonge ensuite dans de l'eau glacée pour en tremper l'acier. Si vous voulez savourer le goût sucré du fruit, il faut arroser l'arbre.

— L'arbre en question a été arrosé avec du sang.

— Comment faire pousser un soldat, sinon ? Votre Lumière a apprécié mes danseurs. Seriez-vous surprise d'apprendre que ce sont des esclaves, formés et entraînés à Yunkaï ? Ils dansent



depuis qu'ils sont en âge de marcher. Comment, sinon, atteindre tant de *perfection* ? » Il but une gorgée de vin. « Ils excellent également dans tous les arts érotiques. J'avais songé en faire don à Votre Grâce.

— Mais faites ! » Daenerys n'était nullement surprise. « Je les affranchirai. »

Il ne put retenir une grimace. « Et que feraient-ils de la liberté ? Autant donner à un poisson une cotte de mailles. Ils sont faits pour danser.

— Faits par qui ? Leurs maîtres ? Peut-être vos danseurs préféreraient-ils construire des maisons, cuire le pain, s'occuper d'une ferme. Le leur avez-vous demandé ?

— Peut-être vos éléphants souhaiteraient-ils être des rossignols. Au lieu de doux chants, les nuits de Meereen retentiraient d'un tonnerre de barrissements, et vos arbres se fracasseraient sous le poids de grands volatiles gris. » Xaro poussa un soupir. « Daenerys, délice, sous cette douce jeune poitrine bat un cœur tendre... Mais croyez-en le conseil d'une tête plus grise et plus sage. Les apparences sont parfois trompeuses. Bien des situations qui semblent mauvaises ont du bon. Considérez en exemple la pluie.

— La pluie ? » *Me prend-il pour une sotte, ou simplement pour une enfant ?*

— Nous maudissons la pluie quand elle nous tombe sur la tête et pourtant, sans elle, nous mourrions de faim. Le monde a *besoin* de pluie... et d'esclaves. Vous grimacez, mais c'est la vérité. Prenez Qarth. Dans les arts, la musique, la magie, le commerce, tout ce qui nous permet de surpasser l'animal, Qarth trône au-dessus du reste de l'humanité, comme vous trônez au sommet de cette pyramide... Mais à la base, plutôt que sur des briques, la magnificence qu'est la Reine des Cités repose sur des dos d'*esclaves*. Demandez-vous, si tous les hommes doivent gratter le sol pour se nourrir, comment il pourra y en avoir un qui lèvera les yeux et contempera les étoiles ? Si chacun de nous doit se rompre l'échine à construire un galetas, qui élèvera des temples afin de glorifier les dieux ? Pour que certains atteignent à la grandeur, d'autres doivent connaître l'esclavage. »

Il était trop éloquent pour elle. Daenerys n'avait rien à lui opposer en réponse, sinon un sentiment brut au creux de son ventre. « L'esclavage ne se compare pas à la pluie, insista-t-elle. J'ai subi la pluie et j'ai été vendue. Ce n'est *pas* la même chose. Nul homme ne souhaite être un bien. »

Xaro haussa les épaules avec langueur. « Il se trouve que, quand j'ai posé le pied sur la rive de votre douce cité, mon regard est par hasard tombé, au bord du fleuve, sur un homme qui avait jadis été un invité dans ma demeure, un marchand qui faisait commerce d'épices rares et de vins de choix. Il allait torse nu, avec sa peau rouge qui pelait, et, de toute évidence, il creusait un trou.

— Pas un trou. Un fossé, pour amener l'eau du fleuve jusqu'aux champs. Nous avons l'intention de planter des haricots. Les champs de haricots ont besoin d'eau.

— Que mon vieil ami est aimable d'aider au terrassement. Et comme cela lui ressemble peu. Se pourrait-il qu'on ne lui ait pas donné le choix sur ce point ? Non, assurément pas. Vous n'avez pas d'esclaves, à Meereen. »

Daenerys rougit. « On paie votre ami en nourriture et en gîte. Je ne peux lui rendre sa fortune. Meereen a besoin de haricots plus que d'épices rares, et les haricots exigent de l'eau.

— Mettriez-vous mes danseurs à creuser des fossés, eux aussi ? Douce reine, dès qu'il m'a vu, mon vieil ami est tombé à genoux et m'a supplié de l'acheter comme esclave et de le ramener à Qarth. »

Elle eut l'impression qu'il venait de la gifler. « Eh bien, achetez-le donc.

— Ne vous déplaie. Je sais que cela ne lui déplaira pas, à lui. » Il posa la main sur le bras de Daenerys. « Il est de ces vérités que seul un ami peut vous dire. Je vous ai aidée quand vous êtes arrivée, mendiante, à Qarth, et j'ai franchi de longues lieues et des mers démontées pour vous assister à nouveau. Y a-t-il un endroit où nous pourrions discuter en toute franchise ? »

Daenerys sentait la chaleur de ses doigts. *À Qarth aussi, il était chaleureux*, se remémora-t-elle, *jusqu'au jour où je ne lui ai plus été d'aucune utilité*. Elle se remit debout. « Venez », l'invita-t-elle, et Xaro la suivit entre les colonnes, jusqu'aux

larges degrés de marbre qui conduisaient à ses appartements privés, au sommet de la pyramide.

« Ô la plus belle des femmes, susurra Xaro tandis qu'ils entamaient l'ascension, j'entends des pas derrière nous. On nous suit.

— Mon vieux chevalier ne vous effraie pas, certainement ? Ser Barristan a juré de garder tous mes secrets. »

Elle le mena sur la terrasse qui dominait la cité. Une pleine lune flottait dans le ciel noir au-dessus de Meereen. « Marchons, voulez-vous ? » Daenerys glissa son bras sous le sien. L'air était lourd du parfum des floraisons nocturnes. « Vous parliez d'aide. Commercez avec moi, en ce cas. Meereen a du sel à vendre, et du vin...

— Du vin ghiscari ? » Xaro fit la grimace. « La mer fournit tout le sel dont Qarth a besoin, mais je prendrai volontiers la totalité des olives que vous voudrez bien me vendre. De l'huile d'olive, également.

— Je n'en ai pas à proposer. Les esclavagistes ont incendié les arbres. » Depuis des siècles, on cultivait des oliviers sur les bords de la baie des Serfs, mais les Meereeniens avaient bouté le feu à leurs oliveraies quand l'ost de Daenerys avait avancé sur eux, lui laissant traverser des terres brûlées. « Nous replantons, mais il faut sept ans avant qu'un olivier commence à donner des fruits, et trente avant qu'on puisse véritablement le considérer comme productif. Et le cuivre ?

— Un joli métal, mais capricieux comme une femme. L'or, en revanche... L'or est *sincère*. Qarth vous fournira volontiers de l'or... contre des esclaves.

— Meereen est une cité libre habitée par des hommes libres.

— Une cité pauvre qui jadis fut riche. Une cité affamée qui jadis fut grasse. Une cité sanglante qui jadis fut paisible. »

Ses accusations portaient. Elles contenaient trop de vérité. « Meereen redeviendra riche, grasse et paisible, et libre au surplus. Allez voir les Dothrakis, si vous tenez à vos esclaves.

— Les Dothrakis créent les esclaves, mais les Ghiscaris les dressent. Et pour atteindre Qarth, par nécessité, les seigneurs du cheval doivent faire franchir le désert rouge à leurs captifs. Ils mourraient par centaines, voire par milliers... Et bien des

chevaux, également, raison pour laquelle aucun *khal* ne s'y risquera. Et il y a un détail supplémentaire : Qarth ne veut pas voir des *khalasars* grouiller autour de nos remparts. La puanteur de tous ces chevaux... Ceci dit sans vouloir vous offenser, *Khaleesi*.

— Le cheval a une odeur franche. C'est plus que je ne peux en dire de certains grands lords et princes marchands. »

Xaro ne prêta aucune attention à la pique. « Daenerys, permettez-moi d'être honnête avec vous, comme il convient à un ami. Vous ne rendrez pas Meereen riche, grasse et paisible. Vous ne lui apporterez que la destruction, comme vous l'avez fait à Astapor. Vous avez conscience qu'une bataille s'est déroulée aux Cornes d'Hazzat ? Le Roi Boucher a fui et regagné son palais, ses nouveaux Immaculés courant à ses basques.

— La chose est connue. » Brun Ben Prünh avait dépêché un rapport sur les combats depuis le champ de bataille. « Les Yunkaïis se sont attaché de nouvelles épées-louées, et deux légions de la Nouvelle-Ghis ont combattu à leurs côtés.

— Deux deviennent bientôt quatre, puis dix. Et des émissaires yunkaïis ont été expédiés à Myr et à Volantis pour engager d'autres épées. La Compagnie du Chat, les Longues Lances, les Erre-au-Vent. Certains racontent que Leurs Bontés ont également acheté la Compagnie Dorée. »

Son frère Viserys avait un jour donné un banquet pour les capitaines de la Compagnie Dorée, dans l'espoir qu'ils soutiendraient sa cause. *Ils ont mangé ses plats, écouté ses suppliques et lui ont ri au nez*. Daenerys n'était alors qu'une petite fille, mais elle se souvenait. « J'ai moi aussi des épées-louées.

— Deux compagnies. Les Yunkaïis en enverront vingt contre vous, s'il le faut. Et quand elles se mettront en marche, elles ne partiront pas seules. Tolos et Mantarys ont accepté de conclure une alliance. »

Funestes nouvelles, si elles étaient vraies. Daenerys avait envoyé des missions à Tolos et à Mantarys, dans l'espoir de trouver de nouveaux amis à l'ouest pour compenser l'inimitié de Yunkaï au sud. Ses émissaires n'étaient pas revenus. « Meereen a conclu une alliance avec Lhazar. »

Cela le fit simplement glousser. « Les seigneurs du cheval dothrakis appellent les Lhazaréens les *Agnelets*. Quand vous les tondez, ils se bornent à bêler. Ce n'est pas un peuple martial. »

*Même un ami bêlant vaut mieux qu'aucun.* « Leurs Bontés devraient suivre leur exemple. J'ai déjà épargné Yunkaï, mais je ne commettrai pas cette erreur deux fois. S'ils devaient oser m'attaquer, je raserais entièrement la Cité Jaune.

— Et tandis que vous rasez Yunkaï, ma douceur, Meereen se soulèvera dans votre dos. Ne fermez pas les yeux sur vos périls, Daenerys. Vos eunuques sont d'excellents soldats, mais ils sont trop peu nombreux pour rivaliser avec les armées qu'enverra Yunkaï contre vous, dès qu'Astapor tombera.

— Mes affranchis..., commença Daenerys.

— Des esclaves de lit, des barbiers et des maçons ne gagnent pas les batailles. »

Il se trompait sur ce point, elle l'espérait. Les affranchis avaient autrefois formé une simple populace, mais elle avait organisé les hommes en âge de se battre en compagnies, et ordonné à Ver Gris d'en faire des soldats. *Qu'il pense ce qu'il voudra.* « L'auriez-vous oublié ? J'ai des *dragons*.

— Vraiment ? À Qarth, on vous voyait rarement sans un dragon sur l'épaule... Et pourtant à présent, cette gracieuse épaule est aussi charmante et nue que votre sein délicieux, je me dois de le constater.

— Mes dragons ont grandi, et point mes épaules. Ils volent loin, pour chasser. » *Hazzéa, pardon.* Elle s'interrogea sur l'ampleur de ce que savait Xaro, sur ce qu'il avait entendu chuchoter. « Questionnez Leurs Bontés d'Astapor sur mes dragons, si vous ne me croyez pas. » *J'ai vu les yeux d'un esclavagiste fondre et lui couler sur les joues.* « Dites-moi, vieil ami, pourquoi me rendre visite, si ce n'est pas pour le commerce ?

— Pour apporter un présent à la reine de mon cœur.

— Poursuivez. » *Quel piège va-t-il tendre, à présent ?*

« Le don que vous me suppliez de vous accorder, à Qarth. Des vaisseaux. Il y a dans la baie treize galères. Les vôtres, si vous en voulez. Je vous ai apporté une flotte, pour vous emporter chez vous, à Westeros. »

*Une flotte.* C'était plus qu'elle ne pouvait en espérer, aussi, bien entendu, se méfia-t-elle. À Qarth, Xaro lui avait offert trente vaisseaux... contre un dragon. « Et quel prix exigez-vous pour ces vaisseaux ? »

— Aucun. Je n'ai plus aucun désir de dragons. J'ai vu leur ouvrage à Astapor en venant ici, lorsque ma *Nuée de soie* a fait escale pour se réapprovisionner en eau. Les vaisseaux sont à vous, douce reine. Treize galères, et des hommes, pour tirer sur les rames. »

*Treize. Bien entendu.* Xaro faisait partie des Treize. Nul doute qu'il ait convaincu chacun de ses collègues de céder un vaisseau. Elle connaissait trop bien le prince marchand pour imaginer qu'il sacrifierait treize de ses propres navires. « Je dois y réfléchir. Puis-je inspecter ces bâtiments ? »

— Vous êtes devenue méfiante, Daenerys. »

*Toujours.* « Je suis devenue sage, Xaro. »

— Inspectez tout votre content. Quand vous serez satisfaite, jurez-moi que vous rentrerez sur-le-champ à Westeros, et les vaisseaux sont à vous. Jurez sur vos dragons et votre dieu à sept faces et les cendres de vos pères, et *partez*.

— Et si je décidais d'attendre un an, ou trois ? »

Une expression de deuil traversa le visage de Xaro. « Cela m'attristerait beaucoup, délice de douceur... Car, si jeune et forte que vous puissiez pour l'heure paraître, vous ne vivrez pas si longtemps. Pas ici. »

*Il offre le rayon de miel d'une main, et montre le fouet de l'autre.* « Les Yunkaïis ne sont point si terrifiants. »

— Tous vos ennemis ne se trouvent pas dans la Cité Jaune. Méfiez-vous des hommes au cœur froid et aux lèvres bleues. Vous n'aviez pas quitté Qarth depuis quinze jours que Pyat Pree se mettait en route avec trois de ses collègues conjurés, pour vous chercher à Pentos. »

Daenerys ressentit plus d'amusement que de crainte. « Il est bon que j'aie obliqué, en ce cas. La moitié d'un monde sépare Pentos de Meereen. »

— Certes, reconnut-il. Cependant, tôt ou tard, la rumeur de la présence de la reine dragon dans la baie des Serfs finira par les atteindre.

— Cela devrait-il m’effrayer ? J’ai vécu quatorze ans dans la peur, messire. Je m’éveillais craintive chaque jour, et allais me coucher craintive chaque soir... Mais mes peurs ont été cautérisées le jour où j’ai émergé du feu. Je ne crains plus qu’une seule chose, désormais.

— Et que craignez-vous donc, douce reine ?

— Je ne suis qu’une sotte jeune femme. » Daenerys se dressa sur la pointe des pieds et lui baisa la joue. « Mais point assez sotte pour vous le dire. Mes hommes inspecteront ces vaisseaux. Ensuite, vous recevrez ma réponse.

— À votre convenance. » Il effleura son sein nu et chuchota : « Laissez-moi m’attarder pour aider à vous convaincre. »

Un instant, elle fut tentée. Peut-être les danseurs l’avaient-ils échauffée, après tout. *Je pourrais fermer les yeux et imaginer qu’il est Daario*. Un Daario rêvé serait plus sûr que le vrai. Mais elle repoussa cette pensée. « Non, messire, je vous en remercie, mais non. » Daenerys se coula hors de ses bras. « Une autre nuit, peut-être.

— Une autre nuit. » Sa bouche était triste, mais ses yeux semblaient plus soulagés que déçus.

*Si j’étais un dragon, je pourrais voler jusqu’à Westeros*, se dit-elle quand il fut parti. *Je n’aurais nul besoin de Xaro et de ses vaisseaux*. Daenerys se demanda combien d’hommes treize galères pouvaient contenir. Il en avait fallu trois pour la transporter de Qarth à Astapor avec son *khalasar*, mais c’était avant qu’elle eût acquis huit mille Immaculés, mille épées-louées et une vaste horde d’affranchis. *Et les dragons, que vais-je en faire ?* « Drogon, chuchota-t-elle d’une voix douce, où es-tu ? » Un moment, elle le vit presque, filant à travers les cieux, ses ailes noires avalant les étoiles.

Elle tourna le dos à la nuit, vers ser Barristan Selmy qui se tenait en silence dans les ombres. « Mon frère m’a posé un jour une devinette ouestrienne. Qui écoute tout et n’entend rien ?

— Un chevalier de la Garde Royale. » La voix de Selmy était solennelle.

« Vous avez entendu l’offre qu’a faite Xaro ?

— Oui, Votre Grâce. » Le vieux chevalier prenait garde à ne point fixer son sein nu tandis qu’il parlait.

*Ser Jorah n'aurait pas détourné les yeux. Il m'aimait comme femme, tandis que ser Barristan n'aime en moi que sa reine.* Mormont avait été un informateur, qui rendait compte à ses ennemis à Westeros ; néanmoins il l'avait bien conseillée, également. « Que pensez-vous de l'offre ? Et de lui ? »

— De lui, bien peu de chose. Ces navires, toutefois... Votre Grâce, avec eux nous pourrions être chez nous avant le terme de l'année. »

Daenerys n'avait jamais été nulle part chez elle. À Braavos, il y avait eu une demeure avec une porte rouge, mais c'était tout. « Méfiez-vous des Qarthiens qui apportent des présents, surtout s'ils sont marchands des Treize. Il y a ici un traquenard. Peut-être les vaisseaux sont-ils pourris, ou...

— S'ils étaient tellement impropres à la navigation, ils n'auraient pas pu traverser la mer pour venir de Qarth, fit observer ser Barristan, mais Votre Grâce a été bien avisée d'insister pour les soumettre à une inspection. Dès l'aube, j'accompagnerai l'amiral Groleo aux galères, avec ses capitaines et une quarantaine de marins. Nous pourrons scruter chaque pouce de ces vaisseaux. »

Le conseil était bon. « Oui, faites donc. » *Westeros. Chez moi.* Mais si elle partait, que deviendrait sa ville ? *Meereen n'a jamais été ta ville,* sembla lui susurrer la voix de son frère. *Tes villes se trouvent de l'autre côté de la mer. Tes Sept Couronnes, où t'attendent tes ennemis. Tu es née pour leur porter le sang et le feu.*

Ser Barristan s'éclaircit la gorge et ajouta : « Ce conjuré dont le marchand a parlé...

— Pyat Pree. » Elle essaya de se remémorer son visage, mais ne vit que ses lèvres. Le vin des conjurés les avait colorées de bleu. On appelait cela l'*Ombre-du-soir*. « Si un sortilège pouvait me tuer, je serais déjà morte. J'ai laissé leur palais en cendres. » *Drogon m'a sauvée alors qu'ils allaient me vider de ma vie. Drogon les a tous calcinés.*

« Vous parlez avec justesse, Votre Grâce. Néanmoins, je resterai vigilant. »

Elle l'embrassa sur la joue. « Je le sais bien. Venez, accompagnez-moi au banquet. »



Le lendemain matin, Daenerys s'éveilla pleine d'espoir comme elle ne l'avait jamais été depuis son arrivée dans la baie des Serfs. Bientôt, Daario serait de nouveau à ses côtés, et ensemble ils prendraient la mer pour Westeros. *Chez moi*. Une de ses jeunes otages lui apporta son repas du matin, une fillette grassouillette et timide du nom de Mezzara, dont le père gouvernait la pyramide de Merreq. Daenerys la serra joyeusement dans ses bras et la remercia d'un baiser.

« Xaro Xhoan Daxos m'a offert treize galères, annonça-t-elle à Irri et Jhiqui tandis qu'elles l'habillaient pour ses audiences.

— Treize est un mauvais chiffre, *Khaleesi*, murmura Jhiqui en langue dothrakie. C'est connu.

— C'est connu, confirma Irri.

— Trente vaudrait mieux, acquiesça Daenerys. Trois cents mieux encore. Mais treize pourraient suffire à nous transporter à Westeros. »

Les deux Dothrakies échangèrent un coup d'œil. « L'eau empoisonnée est maudite, *Khaleesi*, expliqua Irri. Les chevaux ne peuvent la boire.

— Je n'ai aucune intention d'en boire », leur promit Daenerys.

Quatre pétitionnaires seulement l'attendaient, ce matin-là. Comme toujours, lord Ghael fut le premier à se présenter, paraissant encore plus accablé que d'habitude. « Votre Gloire, gémit-il en s'abattant sur le marbre à ses pieds. Les armées des Yunkaïis fondent sur Astapor. Je vous en prie, venez au sud avec toutes vos forces !

— J'ai prévenu votre roi que sa guerre était une folie, lui rappela Daenerys. Il n'a pas voulu écouter.

— Le Grand Cleon n'avait pour seul but que de frapper les ignobles esclavagistes de Yunkaï.

— Le Grand Cleon est lui-même esclavagiste.

— Je sais que la Mère des Dragons ne nous abandonnera pas à l'heure de notre péril. Prêtez-nous vos Immaculés pour défendre nos remparts. »

*Et si je le fais, qui défendra les miens ?* « Nombre de mes affranchis ont été esclaves à Astapor. Peut-être certains

voudront-ils défendre votre roi. Le choix leur appartient, ce sont des hommes libres. J'ai donné à Astapor sa liberté. À vous de la défendre.

— Alors, nous sommes tous morts. C'est la mort que vous nous avez donnée, et non la liberté. » Ghael se remit d'un bond sur pied et lui cracha au visage.

Belwas le Fort le saisit par l'épaule et le jeta contre le marbre avec tant de force que Daenerys entendit les dents de Ghael casser. Le Crâne-ras aurait fait pire, mais elle l'arrêta.

« Assez, dit-elle en se tapotant la joue avec une extrémité de son *tokar*. « Personne n'est jamais mort d'un crachat. Emmenez-le. »

Ils le traînèrent par les pieds, laissant derrière lui quelques débris de dents et une traînée de sang. Daenerys aurait volontiers renvoyé le reste des pétitionnaires... Mais elle demeurerait leur reine, aussi les écouta-t-elle et s'efforça-t-elle de rendre la justice de son mieux.

Plus tard, cet après-midi-là, l'amiral Groleo et ser Barristan revinrent de leur inspection des galères. Daenerys réunit son conseil pour les écouter. Ver Gris était là, pour représenter les Immaculés. Skahaz mo Kandaq, les Bêtes d'airain. En l'absence de ses Sang-coueurs, un *jaqqa rhan* flétri du nom de Rommo, yeux plissés et jambes arquées, vint parler pour ses Dothrakis. Ses affranchis étaient représentés par les capitaines des trois compagnies qu'elle avait formées – Mollono Yos Dob des Boucliers fidèles, Symon Dos-zébré des Libres Frères, Marselen des Hommes de la Mère. Reznak mo Reznak papillonnait auprès de la reine, et Belwas le Fort se tenait derrière elle, ses bras énormes croisés. Daenerys ne manquerait pas de conseillers.

Groleo avait été un bien triste hère depuis qu'on avait démantelé son navire afin de construire les engins de siège qui avaient remporté Meereen pour Daenerys. Elle avait tenté de le consoler en le nommant lord Amiral, mais c'était un honneur vide de sens ; la flotte meereenienne avait pris la mer pour Yunkaï en voyant l'ost de Daenerys approcher de la cité, si bien que le vieux Pentoshi était un amiral sans marine. Et pourtant,

maintenant, il souriait dans sa barbe éparsée zébrée de sel, d'une façon dont la reine n'avait guère le souvenir.

« Les navires sont donc solides ? demanda-t-elle, avec un espoir.

— Convenables, Votre Grâce. Ce sont de vieux bâtiments, certes, mais bien entretenus pour la plupart. La coque de la *Princesse Impollue* est vermoulue. Je n'aimerais pas la piloter hors de vue des côtes. Un changement de gouvernail et de haubans ne ferait pas de mal au *Narraqqa*, et le *Lézard Strié* a quelques rames fendues, mais elles sont utilisables. Les rameurs sont des esclaves, mais si nous leur offrons un salaire décent de rameur, la plupart resteront avec nous. Ils ne savent que ramer. On pourra remplacer ceux qui partiront par des éléments puisés dans mes propres équipages. Le voyage jusqu'à Westeros sera long et dur, mais ces navires sont assez solides pour nous y mener, ce me semble. »

Reznak mo Reznak poussa un pitoyable gémissement. « Alors, c'est vrai. Votre Excellence a l'intention de nous abandonner. » Il se tordit les mains. « Les Yunkaïis rétabliront les Grands Maîtres à l'instant où vous partirez et nous, qui avons si fidèlement servi votre cause, nous serons passés par l'épée, nos tendres épouses et nos filles vierges violées et réduites en esclavage.

— Pas les miennes, grommela Skahaz Crâne-ras. Je les tuerai d'abord. » Il gifla la poignée de son épée.

Daenerys eut l'impression qu'il venait en fait de la gifler, elle. « Si vous redoutez ce qui suivra quand je partirai, accompagnez-moi à Westeros.

— Où la Mère des Dragons ira, les Hommes de la Mère la suivront, annonça Marselen, le dernier frère de Missandei.

— Comment ? » voulut savoir Symon Dos-zébré, ainsi dénommé pour l'entrelacs de cicatrices qui lui couturaient le dos et les épaules, un souvenir des coups de fouet qu'il avait reçus en tant qu'esclave à Astapor. « Treize vaisseaux... Cela ne suffit pas. Cent vaisseaux pourraient n'y pas suffire.

— Les chevaux de bois ne sont pas bons, objecta Rommo, le vieux *jaqqa rhan*. Les Dothrakis iront à cheval.

— Nos humbles personnes pourraient avancer par voie de terre, en suivant la côte, suggéra Ver Gris. Les vaisseaux pourraient se maintenir à leur hauteur et ravitailler la colonne.

— Cela serait faisable jusqu'à ce que vous atteigniez les ruines de Bhorash, déclara le Crâne-ras. Plus loin, vos vaisseaux devront virer vers le sud, au-delà de Tolos et de l'île des Cèdres, et contourner Valyria, tandis que l'infanterie continuera vers Mantarys par l'ancienne route des dragons.

— La *route des démons*, on l'appelle, désormais », glissa Mollono Yos Dob. Le dodu commandant des Boucliers fidèles ressemblait davantage à un scribe qu'à un soldat, avec ses mains maculées d'encre et sa lourde bedaine, mais il était aussi habile qu'on peut l'être. « Tant et plus d'entre nous périraient.

— Ceux restés derrière à Meereen envieraient leurs trépas faciles, se lamenta Reznak. Ils nous feront tous *esclaves*, ou nous jetteront dans l'arène. Tout redeviendra comme avant, ou pire.

— Où est passé ton courage ? s'emporta ser Barristan. Son Altesse vous a libérés de vos chaînes. À vous d'affûter vos épées et de défendre votre propre liberté, à son départ.

— Braves paroles, de la part de quelqu'un qui a l'intention de prendre la mer pour le couchant, riposta avec hargne Symon Dos-zébré. Jettetez-vous un regard derrière vous, pour nous voir mourir ?

— Votre Grâce...

— Votre Magnificence...

— Votre Excellence...

— *Il suffit !* » Daenerys tapa sur la table. « Nous ne laisserons mourir personne. Vous êtes tous mon peuple. » Elle s'était laissé aveugler par ses rêves de retour et d'amour. « Je n'abandonnerai pas Meereen pour qu'elle subisse le sort d'Astapor. J'ai peine à le dire, mais Westeros devra attendre. »

Groleo fut effaré. « Nous *devons* accepter ces vaisseaux. Si nous refusons ce présent... »

Ser Barristan mit un genou en terre devant elle. « Ma reine, votre royaume a besoin de vous. On ne veut pas de vous ici, mais à Westeros, les hommes accourront pour se placer sous vos bannières, par milliers, grands lords et nobles chevaliers.

*Elle est venue*, se crieront-ils de l'un à l'autre, avec des voix pleines de joie. *La sœur du prince Rhaegar est enfin de retour chez elle.*

— S'ils m'aiment tant, ils m'attendront. » Daenerys se mit debout. « Reznak, convoquez Xaro Xhoan Daxos. »

Elle reçut le prince marchand seule à seul, assise sur son banc d'ébène polie, sur les coussins que ser Barristan avait disposés pour elle. Quatre matelots qarthiens accompagnaient Xaro, les épaules chargées d'une tapisserie roulée. « J'ai apporté à la reine de mon cœur un nouveau présent, annonça Xaro. Il se trouvait dans les caves de ma famille depuis avant le Fléau qui emporta Valyria. »

Les marins déroulèrent la tapisserie sur le sol. Elle était vieille, poussiéreuse, fanée... et immense. Daenerys dut venir se placer à côté de Xaro avant que les motifs n'apparaissent clairement. « Une carte ? Elle est magnifique. » Elle couvrait la moitié du sol. Les mers étaient bleues, les terres vertes, les montagnes noires et brunes. Les cités étaient représentées par des étoiles en fils d'or ou d'argent. *Il n'y a pas de mer Fumeuse*, s'aperçut-elle. *Valyria n'est pas encore une île.*

« Vous voyez là Astapor, et Yunkaï, et Meereen. » Xaro indiqua du doigt trois étoiles d'argent près du bleu de la baie des Serfs. « Westeros se trouve... quelque part par là-bas. » Sa main s'agita en un geste vague en direction de l'autre bout de la salle. « Vous avez obliqué au nord alors que vous auriez dû poursuivre au sud-ouest et traverser la mer d'Été, mais, avec mon présent, vous regagnerez promptement votre légitime place. Acceptez mes galères d'un cœur joyeux, et faites force de rames vers l'ouest. »

*Si seulement je pouvais.* « Messire, j'accepte de grand cœur ces vaisseaux, mais je ne puis vous faire la promesse que vous me demandez. » Elle lui prit la main. « Donnez-moi les galères, et je jure que Qarth aura l'amitié de Meereen jusqu'à ce que les étoiles s'éteignent. Laissez-les-moi pour le commerce, et vous récolterez une bonne part des profits. »

Le sourire heureux de Xaro mourut sur ses lèvres. « Que me dites-vous ? Êtes-vous en train de m'annoncer que vous ne voulez pas partir ?

— Je ne *peux* pas. »

Des larmes coulèrent des yeux de Xaro, le long de son nez, plus bas que les émeraudes, les améthystes et les diamants noirs. « J'ai assuré aux Treize que vous écouteriez ma sagesse. J'éprouve du chagrin à apprendre que je me trompais. Prenez ces vaisseaux et partez, sinon, assurément, vous périrez dans les hurlements. Vous n'avez aucune idée du nombre d'ennemis que vous vous êtes attirés. »

*Je sais que l'un d'eux se tient devant moi en cet instant même, versant des larmes de comédie.* Cette découverte l'attristait.

« Quand je suis allé dans la Salle des Mille Trônes implorer les Impollus d'épargner votre vie, j'ai plaidé que vous n'étiez qu'une enfant, poursuivit Xaro. Mais Egon Emeros le Délicat s'est levé et a dit : *C'est une enfant stupide, une folle irresponsable, trop dangereuse pour qu'on la laisse vivre.* Petits, vos dragons excitaient l'admiration. Grands, ils représentent la mort et la dévastation, une épée ardente suspendue sur le monde. » Il essuya ses larmes. « J'aurais dû vous tuer à Qarth.

— J'étais une invitée sous votre toit et j'avais partagé la viande et la boisson avec vous, dit-elle. En mémoire de tout ce que vous avez fait pour moi, je pardonnerai ces paroles... *une fois...* Mais ne vous aventurez plus jamais à me menacer.

— Xaro Xhoan Daxos ne menace pas. Il promet. »

La tristesse de Daenerys se changea en fureur. « Et je vous promets que, si vous n'êtes pas parti avant le lever du soleil, nous apprendrons si les larmes d'un menteur peuvent éteindre le feu des dragons. Laissez-moi, Xaro. *Et vite.* »

Il s'en fut mais abandonna son monde derrière lui. Daenerys se rassit sur son banc pour contempler la mer de soie bleue, en direction de la lointaine Westeros. *Un jour*, se promit-elle.

Le lendemain matin, la galéasse de Xaro était partie, mais le « don » qu'il lui avait apporté resta derrière lui, dans la baie des Serfs. De longues bannières rouges volaient des mâts des treize galères qarthiennes, pour se tordre au vent. Et lorsque Daenerys descendit accorder audience, un messenger des vaisseaux l'attendait. Il ne prononça pas un mot, mais déposa à ses pieds

un coussin de satin noir, sur lequel reposait un seul gant, taché de sang.

« Qu'est-ce donc ? demanda Skahaz. Un gant taché de sang...  
— ... signifie la guerre », acheva la reine.

## JON

« Attention aux rats, messire. » Edd-la-Douleur précéda Jon au bas des escaliers, une lanterne à la main. « Ça couine, c'est affreux, quand on leur marche dessus. Ma mère faisait un bruit de ce genre, quand j'étais p'tit. D'vait y avoir du rat en elle, maintenant que j'y songe. Des cheveux bruns, de p'tits yeux en vrille, elle aimait le fromage. Peut-être portait-elle une queue, aussi, j'ai jamais été vérifier. »

Tout Châteaunoir était relié en sous-sol par un dédale de tunnels que les frères appelaient les *galeries de vers*. Sous terre, il fait noir et lugubre, si bien qu'on les utilisait peu en été, mais quand les vents de l'hiver commençaient à souffler et les neiges à tomber, les galeries devenaient le moyen le plus rapide de circuler à travers le château. Les intendants y avaient déjà recours. Progressant le long de la galerie, l'écho de leurs pas sonnait devant eux, Jon vit des chandelles allumées dans plusieurs niches des parois.

Bowen Marsh attendait à la jonction de quatre galeries. Il avait avec lui Wick Taillebois, long et maigre comme une haquebute. « Ce sont les comptes remontant à trois cycles, à comparer avec nos provisions actuelles, expliqua Marsh à Jon en lui tendant une forte liasse de papiers. Si nous commençons par les réserves de grain ? »

Ils se déplacèrent dans la grisaille des pénombres souterraines. Chaque salle d'entrepôt possédait une porte en chêne massif avec un cadenas en fer aussi gros qu'une assiette à soupe. « Y a-t-il des problèmes de maraude ? s'inquiéta Jon.

— Pas encore, lui répondit Bowen Marsh. Une fois que l'hiver sera venu, en revanche, vous seriez sans doute bien avisé de placer des sentinelles ici en bas, messire. »

Wick Taillebois portait les clés sur un anneau autour de son cou. Pour Jon, toutes se ressemblaient, et pourtant, inexplicablement, Wick trouvait à chaque porte la clé adéquate.



Une fois à l'intérieur, il sortait de sa sacoche un bloc de craie gros comme le poing et marquait chaque caque, sac et barrique en les décomptant, tandis que Marsh comparait le nouveau résultat à l'ancien.

Dans les salles de grain, se trouvaient de l'avoine, du blé et de l'orge, et des barriques de farine grossièrement moulue. Dans les caves, des colliers d'aulx et d'oignons pendaient aux poutres, et des sacs de carottes, de panais, de radis et de navets blancs et jaunes garnissaient les étagères. Une salle de stockage renfermait de si grosses meules de fromage qu'elles exigeaient deux hommes pour les mouvoir. Dans la suivante, des tonneaux de salaisons – bœuf, porc, mouton et morue – s'empilaient sur dix pieds de haut. Trois cents jambons et trois mille longs boudins se balançaient aux solives du plafond, au-dessous du fumoir. Dans le magasin d'épices, ils trouvèrent du poivre en grain, des clous de girofle et de la cannelle, des graines de moutarde, de la coriandre, de la sauge, ordinaire et sclarée, du persil et des pains de sel. Ailleurs, s'entassaient des futailles de pommes et de poires, de pois et de figues séchés, des sacs de noix, de châtaignes, d'amandes, des pièces de saumon séché et fumé, des jarres en terre cuite remplies d'olives dans l'huile, scellées à la cire. Une réserve contenait des terrines de lièvre, des cuissots de daim au miel et, en saumure, des choux, des betteraves, des oignons, des œufs et des harengs.

Au fur et à mesure des caves qu'ils visitaient, les galeries de vers semblaient refroidir. Avant longtemps, Jon put voir leur souffle givrer à la clarté des lanternes. « Nous nous trouvons sous le Mur.

— Et bientôt à l'intérieur, confirma Marsh. La viande ne se gâte pas, dans le froid. Pour les longues conservations, ça surpasse le salage. »

La porte suivante avait un vantail de fer rouillé. Derrière elle, montait une volée de marches en bois. Edd-la-Douleur ouvrit la voie, avec sa lanterne. Au sommet, ils trouvèrent un tunnel aussi long que la grande salle de Winterfell, sans être plus large que les galeries. Ses murs de glace se hérissaient de crocs en fer. À chacun pendait une carcasse : daims et orignacs écorchés, longes de bœuf, truies énormes se balançant au plafond,

moutons et chèvres décapités, et même des chevaux et des ours. Le givre recouvrait tout.

Tandis qu'ils procédaient à l'inventaire, Jon retira le gant de sa main gauche et toucha le cuissot de venaison le plus proche. Il sentit ses doigts accrocher et, quand il les retira, il y laissa un peu de sa peau. Il avait le bout des doigts gourds. *À quoi t'attendais-tu ? Tu as une montagne de glace au-dessus de la tête, plus de tonnes que Bowen Marsh lui-même n'en saurait compter.* Néanmoins, la salle semblait plus froide qu'elle n'aurait dû.

« C'est pire que je ne craignais, messire », annonça Marsh quand il eut terminé. Il semblait plus sinistre qu'Edd-la-Douleur.

Jon songeait précisément qu'ils étaient cernés par toute la viande du monde. *T'y connais rien, Jon Snow.* « Comment ça ? La quantité de nourriture me paraît énorme.

— L'été a été long, les récoltes abondantes, les lords généreux. Nous avons entreposé assez de provisions pour traverser trois années d'hiver. Quatre, en rognant un peu. À présent, toutefois, si nous devons continuer à nourrir tous ces gens du roi et de la reine, et tous les sauvageons... La Mole, pour ne parler que d'elle, compte un millier de bouches inutiles, et ça continue d'affluer. Hier, trois nouveaux se sont présentés aux portes ; la veille, une douzaine. Ça ne peut pas continuer. Les installer sur le Don, tout cela est bel et bon, mais il est trop tard pour planter des cultures. Avant la fin de l'année, nous en serons réduits aux navets et à la soupe de pois. Ensuite, nous commencerons à boire le sang de nos chevaux.

— Miam, commenta Edd-la-Douleur. Rien de tel qu'une bonne bolée de sang de cheval bien chaud, par une nuit frisquette. J'aime bien saupoudrer la mienne d'une p'tite pincée de cannelle. »

Le lord Intendant l'ignora. « Il y aura aussi des maladies, poursuivit-il, des gencives qui saignent et des dents qui se déchaussent. Mestre Aemon avait coutume de dire que le jus de lime et la viande fraîche y remédiaient, mais nous avons épuisé nos citrons depuis un an et nous n'avons point assez de fourrage pour garder des troupeaux sur pied afin de disposer de viande

fraîche. Nous les devrions tous abattre, à l'exception de quelques couples réservés aux fins d'élevage. Il est grand temps. Lors des hivers passés, on pouvait faire venir du Sud de quoi manger, par la route Royale, mais avec la guerre... C'est encore l'automne, je sais, mais je conseillerais quand même de passer aux rations d'hiver, ne vous en déplaît, messire. »

*Les hommes vont adorer.* « S'il le faut. Nous réduirons d'un quart les portions de chacun. » *Si mes frères se plaignent déjà de moi, que diront-ils quand ils mangeront de la neige et de la purée de glands ?*

« Cela aidera, messire. » Le ton de la voix du lord Intendant laissait clairement entendre qu'à son avis, cela n'aiderait pas *suffisamment*.

« Je comprends maintenant pourquoi le roi Stannis a laissé les sauvageons franchir le Mur, déclara Edd-la-Douleur. Il voulait que nous les mangions. »

Jon ne put retenir un sourire. « Nous n'en arriverons pas là.

— Eh ben, tant mieux. Z'ont l'air plutôt filandreux, et j'ai plus les dents aussi coupantes que dans ma jeunesse.

— Si nous avons assez d'argent, nous pourrions acheter des provisions dans le Sud et les faire venir par navire », déclara le lord Intendant.

*Nous le pourrions*, amenda Jon à part lui, *si nous avons de l'or pour cela, et quelqu'un qui veuille nous vendre de la nourriture.* Mais l'un et l'autre faisaient défaut. *Les Eyrié sont sans doute notre meilleur espoir.* La fertilité du Val d'Arryn était réputée et les combats l'avaient épargné. Jon se demanda comment la sœur de lady Catelyn accueillerait l'idée d'avitailler le bâtard de Ned Stark. Enfant, il avait souvent eu l'impression que la dame lui comptait chaque bouchée.

« On a toujours la possibilité de chasser, au besoin, glissa Wick Taillebois. Il reste encore du gibier dans les bois.

— Et des sauvageons, et de plus noires créatures, rappela Marsh. Je n'enverrais pas des chasseurs, messire. Certes pas. »

*Non. Tu barrerais nos portes à jamais et tu les colmaterais de pierre et de glace.* La moitié de Châteaunoir s'accordait avec les vues du lord Intendant, il le savait. L'autre moitié les couvrait de mépris. « Murez nos portes, carrez votre gros cul

noir sur le Mur, oui-da, et les sauvageons iront déferler au pont des Crânes, ou par une porte qu'vous croyiez murée depuis cinq siècles », avait bruyamment déclaré Dywen le vieux forestier durant le souper, deux soirs auparavant. « Y a pas assez d'hommes pour surveiller cent lieues d' Mur. Tormund mon cul d'ogre et c'te foutu Chassieux, ils l' savent bien, aussi. Z'avez jamais vu un canard gelé sur un étang, les pattes prises dans la glace ? Ça marche pareil pour des corbacs. » La plupart des patrouilleurs avaient fait écho à Dywen, tandis que les intendants et les maçons inclinaient vers Bowen Marsh.

Mais ce dilemme attendrait. Ici et maintenant, le problème portait sur la nourriture. « Nous ne pouvons laisser le roi Stannis et ses hommes périr de faim, même si nous le voulions, objecta Jon. Au besoin, il pourrait tout bonnement s'emparer de tout cela à la pointe de l'épée. Nous n'avons pas assez d'hommes pour les arrêter. Et en plus, il faut nourrir les sauvageons.

— Mais comment, messire ? » lui demanda Bowen Marsh.

*Si je le savais.* « Nous trouverons un moyen. »

Le temps qu'ils remontent à la surface, les ombres de l'après-midi s'allongeaient. Des nuages striaient le ciel comme des bannières en guenilles, gris, blancs et déchiquetés. La cour devant l'armurerie était vide, mais, à l'intérieur, Jon trouva l'écuyer du roi qui l'attendait. Devan était un maigrichon d'une douzaine d'années, brun de poil et d'œil. Ils le découvrirent transi près de la forge, osant à peine bouger tandis que Fantôme le reniflait de pied en cap. « Il ne te fera aucun mal », assura Jon, mais le son de sa voix fit sursauter le gamin, et ce mouvement soudain fit montrer les crocs au loup géant. « *Non !* ordonna Jon. Laisse-le, Fantôme. *Va-t'en.* » Le loup repartit furtivement vers son os de bœuf, du silence sur quatre pattes.

Devan paraissait aussi pâle que Fantôme, le visage trempé de transpiration. « M-messire. Son Altesse ordonne votre présence. » Le garçon arborait l'or et le noir des Baratheon, avec le cœur ardent d'un homme de la reine cousu au-dessus du sien.

« *Requiert*, voulais-tu dire, commenta Edd-la-Douleur. Sa Grâce *requiert* la présence du lord Commandant. Moi, j'aurais tourné ça comme ça.

— Laisse donc, Edd. » Jon n'était pas d'humeur pour de telles querelles.

« Ser Richard et ser Justin sont de retour, déclara Devan. Voulez-vous venir, messire ? »

*Les patrouilleurs à rebours.* Massey et Horpe avaient chevauché vers le Sud et non vers le Nord. Tout ce qu'ils avaient pu apprendre ne concernait pas la Garde de Nuit, mais Jon n'en était pas moins curieux. « S'il plaît à Sa Grâce. » Il retraversa la cour sur les talons du jeune écuyer. Fantôme les suivit à pas feutrés jusqu'à ce que Jon lui commande : « Non. *Reste là !* » Mais le loup géant détala.

Dans la tour du Roi, Jon fut dépouillé de ses armes et admis en présence du roi. La loggia était chaude et surpeuplée. Stannis et ses capitaines étaient réunis au-dessus de la carte du Nord. Les patrouilleurs à rebours se trouvaient parmi eux. Sigorn était là, lui aussi, le jeune Magnar de Thenn, revêtu d'un haubert de cuir cousu d'écailles en bronze. Clinquefrac, assis, grattait d'un ongle crasseux et jauni la menotte autour de son poignet. Un chaume brun couvrait ses joues creusées et son menton fuyant, et des mèches de cheveux sales lui tombaient sur les yeux. « Tiens, le voici, déclara-t-il en voyant Jon, le brave petit qui a tué Mance Rayder quand il était attaché dans une cage. » Le gros joyau taillé en carré qui ornait ses fers rutila. « Y' te plaît, mon rubis, Snow ? Un gage d'amour d' la Dame rouge. »

Jon l'ignora et ploya le genou. « Votre Grâce, annonça l'écuyer Devan, j'ai ramené lord Snow.

— Je vois ça. Lord Commandant. Vous connaissez mes chevaliers et capitaines, je pense.

— J'ai ce privilège. » Il avait mis un point d'honneur à en apprendre le plus possible sur les hommes dans l'entourage du roi. *Des gens de la reine, tous.* Jon fut frappé de constater qu'il n'y avait autour du roi aucun homme de ses gens, mais telle semblait pourtant la situation. Les gens du roi avaient encouru l'ire de Stannis sur Peyredragon, si les bavardages que Jon avait entendus disaient vrai.

« Il y a du vin. Ou de l'eau bouillie avec des citrons.

— Je vous remercie, mais non.

— À votre guise. J'ai pour vous un présent, lord Snow. » Le roi agita la main vers Clinquefrac. « Lui. »

Dame Mélisandre sourit. « Vous disiez avoir besoin d'hommes, lord Snow. Je pense que notre Seigneur des Os est toujours éligible. »

Jon fut effaré. « Votre Grâce, on ne peut se fier à cet homme. Si je le garde ici, quelqu'un lui tranchera la gorge. Si je l'envoie en patrouille, il ira rejoindre les sauvageons.

— Pas moi. J'en ai fini d' ces bougres. » Clinquefrac tapota le rubis à son poignet. « D'mande à ta sorcière rouge, bâtard. »

Mélisandre parla d'une voix douce dans une langue étrange. Le rubis à sa gorge palpita lentement, et Jon vit que la pierre plus petite au poignet de Clinquefrac s'éclairait et s'assombrissait à l'identique. « Tant qu'il porte la gemme, il est lié à moi, sang et âme, affirma la prêtresse rouge. Cet homme vous servira fidèlement. Les flammes ne mentent pas, lord Snow. »

*Elles, peut-être pas, songea Jon, mais toi, oui.*

« Je patrouillerai pour toi, l' bâtard, déclara Clinquefrac. J' te donnerai de sages conseils ou t' chanterai de jolies ballades, comme tu préféreras. J' combattrai même pour toi. Tant que tu m' demandes pas d' revêtir ton manteau. »

*Tu n'en es pas digne*, fut la riposte de Jon, mais il retint sa langue. Rien de bon ne sortirait d'une algarade devant le roi.

« Lord Snow, s'enquit le roi Stannis, parlez-moi de Mors Omble. »

*La Garde de Nuit ne prend pas parti*, se dit Jon, mais une autre voix en son for intérieur répliqua : *les mots ne sont pas des épées*. « L'aîné des oncles du Lard-Jon. Freuxchère, l'appellent-ils. Un freux l'a jadis cru mort et lui a becqueté un œil. Le drôle a empoigné l'oiseau et lui a coupé la tête d'un coup de dents. Quand il était jeune, Mors était un farouche combattant. Ses fils ont péri sur le Trident, sa femme en couches. Sa fille unique a été emportée par des sauvageons il y a trente ans.

— Voilà donc pourquoi il réclame la tête, intervint Harwood Fell.

— Peut-on se fier à ce Mors ? » demanda Stannis.

*Mors Omble aurait-il plié le genou ?* « Votre Grâce devrait lui faire prêter serment devant son arbre-cœur. »

Godry Mort-des-Géants s'esclaffa. « J'avais oublié que les hommes du Nord adorent les arbres.

— Quel dieu peut laisser les chiens lui pisser dessus ? » s'étonna l'acolyte de Farring, Clayton Suggs.

Jon prit le parti de les ignorer. « Votre Grâce, puis-je savoir si les Omble se sont déclarés en votre faveur ?

— La moitié d'eux, et seulement si nous acceptons le prix de ce Freuxchère, répondit Stannis sur un ton irrité. Il exige le crâne de Mance Rayder pour le monter en hanap, et veut le pardon pour son frère, qui a chevauché au Sud pour rejoindre Bolton. Pestagaupes, le nomme-t-on. »

Cela aussi esbaudit ser Godry. « Les noms qu'ont ces Nordiens ! Celui-ci aurait-il sectionné d'un coup de dents le col d'une catin ? »

Jon le considéra d'un regard froid. « Vous pourriez le dire ainsi. Une putain qui avait essayé de le détrousser, il y a cinquante ans, à Villevieille. » Aussi curieux que cela paraisse, le vieux Givre Omble avait jadis pensé que son fils avait l'étoffe d'un mestre. Mors adorait se vanter du corbeau qui lui avait emporté l'œil, mais l'histoire d'Hother ne se contait qu'à voix basse... Probablement parce que la gaupe qu'il avait éventrée avait été un homme. « D'autres lords se sont-ils déclarés pour Bolton ? »

La prêtresse rouge se coula plus près du roi. « J'ai vu une ville aux murailles et aux rues de bois, remplies d'hommes. Des bannières flottaient au-dessus des remparts : un orignac, une hache de guerre, trois pins, des grandes haches croisées sous une couronne, une tête de cheval aux yeux ardents.

— Corbois, Cerwyn, Tallhart, Ryswell et Dustin, déchiffra ser Clayton Suggs. Tous des traîtres. Des chiens couchants des Lannister.

— Les Ryswell et les Dustin sont liés par mariage à la maison Bolton, l'informa Jon. Les autres ont perdu leurs lords durant les combats. Je ne sais qui les gouverne désormais. Mais Freuxchère n'est pas un chien couchant. Votre Grâce serait bien inspirée d'accepter ses termes. »

Stannis grinça des dents. « Il m'informe qu'Omble ne combattra pas Omble, quelle que soit la cause. »

Jon n'en fut pas surpris. « Si l'on en vient à tirer l'épée, voyez où vole la bannière d'Hother et placez Mors à l'autre bout de la ligne. »

Mort-des-Géants était d'un autre avis. « Vous feriez passer Sa Grâce pour un faible. Moi, je dis, montrons notre force. Incendions totalement Âtre-lès-Confins et chevauchons à la bataille avec le chef de Freuxchère au bout d'une pique, en leçon pour le prochain lord qui ose proposer demi-hommage.

— Excellent plan si vous cherchez à soulever chacun contre vous dans le Nord. Moitié vaut mieux que rien. Les Omble ne portent guère les Bolton dans leur cœur. Si Pestagaupes a rejoint le Bâtard, la raison n'en peut être que les Lannister tiennent le Lard-Jon captif.

— Tel est son prétexte, pas sa raison, déclara ser Godry. Si le neveu périt dans les fers, ces oncles pourront revendiquer terres et seigneurie pour eux-mêmes.

— Le Lard-Jon a fils et filles. Dans le Nord, les enfants nés d'un homme passent encore avant ses oncles, ser.

— À moins qu'ils ne meurent. Les enfants morts passent en dernier, partout.

— Suggérez cela à portée d'ouïe de Mors Omble, ser Godry, et vous en apprendrez plus long sur la mort que vous ne le souhaiteriez.

— J'ai tué un géant, p'tit. Qu'ai-je à craindre d'un Nordien grouillant de puces, qui en a barbouillé un sur son bouclier ?

— Le géant s'enfuyait. Ce ne sera pas le cas avec Mors. »

Le grand chevalier s'empourpra. « Vous avez la langue bien hardie, dans la loggia du roi, petit. Dans la cour, vous chantiez sur un autre ton.

— Oh, cesse donc, Godry », intervint ser Justin Massey, un chevalier détendu, charnu, prompt au sourire, à la crinière de cheveux filasse. Massey avait été l'un des patrouilleurs à rebours. « Nous savons tous quelle grosse épée géante tu portes, j'en suis sûr. Pas la peine de nous l'agiter encore une fois sous le nez.

— La seule chose qui s'agite ici, c'est ta langue, Massey.



— *Silence !* aboya Stannis. Lord Snow, écoutez-moi. Je me suis attardé ici dans l'espoir que les sauvageons seraient assez fous pour lancer une nouvelle attaque contre le Mur. Puisqu'ils ne veulent pas me rendre ce service, il est temps de me charger de mes autres ennemis.

— Je vois. » Jon adopta un ton circonspect. *Que veut-il de moi ?* « Je ne porte nul amour à lord Bolton ni à son fils, mais la Garde de Nuit ne peut prendre les armes contre eux. Nos serments nous interdisent...

— Je connais fort bien vos serments. Épargnez-nous votre droiture, lord Snow, j'ai assez de forces sans vous. Je suis d'humeur à marcher contre Fort-Terreur. » Lorsqu'il vit le choc sur le visage de Jon, il sourit. « Voilà qui vous surprend ? Fort bien. Ce qui surprend un Snow pourrait en surprendre un autre. Le Bâtard de Bolton est parti au Sud, emmenant Hother Omble avec lui. Sur ce point, Mors Omble et Arnolf Karstark sont d'un même avis. Cela ne peut annoncer qu'un assaut contre Moat Cailin, afin d'ouvrir au seigneur son père le chemin du retour dans le Nord. Le bâtard doit me croire trop occupé avec les sauvageons pour le gêner. Cela est bel et bon. Le damoiseau m'a découvert sa gorge. J'ai l'intention de la déchirer. Roose Bolton peut bien reprendre le Nord, mais ce faisant, il s'apercevra que son cheptel, ses troupeaux et ses moissons m'appartiennent tous. Si je peux tromper la vigilance de Fort-Terreur... »

Jon ne put se retenir : « Vous ne le pourrez pas. »

On eût dit qu'il avait frappé un nid de guêpes avec un bâton. L'un des hommes de la reine éclata de rire, un autre cracha, un troisième grommela un juron, et tous les autres essayèrent de parler en même temps. « Le gamin a du petit-lait dans les veines », déclara ser Godry Mort-des-Géants. Et lord Douce bomba le torse : « Le capon voit un hors-la-loi derrière chaque brin d'herbe. »

Stannis leva la main pour imposer le silence. « Expliquez-vous. »

*Par où commencer ?* Jon avança vers la carte. On avait placé des chandelles sur les coins pour empêcher la peau de s'enrouler. Un doigt de cire chaude commençait à former une flaque sur la baie des Serfs, aussi lente qu'un glacier. « Pour

atteindre Fort-Terreur, Votre Grâce doit suivre la route Royale au-delà de l'Ultime, obliquer au sud-est et traverser les monts Esseulés. » Il tendit le doigt. « Ce sont des territoires des Omble, dont ils connaissent chaque arbre et chaque rocher. La route Royale longe leurs marches de l'ouest sur une centaine de lieues. Mors taillera votre ost en pièces à moins que vous n'accédiez à ses exigences et ne le gagniez à votre cause.

— Fort bien. Admettons que je le fasse.

— Cela vous mènera jusqu'à Fort-Terreur, mais à moins que votre ost sache progresser plus vite qu'un corbeau ou qu'une série de fanaux d'alerte, le château sera informé de votre approche. Ramsay Bolton aura beau jeu de vous couper toute retraite et de vous isoler loin du Mur, sans nourriture ni refuge, cerné par vos ennemis.

— Seulement s'il abandonne le siège de Moat Cailin.

— Moat Cailin tombera avant que vous ayez seulement atteint Fort-Terreur. Une fois que lord Roose aura uni ses forces à celles de Ramsay, vous serez dominés à cinq contre un.

— Mon frère a remporté des batailles contre de pires enjeux.

— Vous supposez que Moat Cailin cédera rapidement, Snow, objecta Justin Massey, mais les Fer-nés sont des combattants valeureux et j'ai entendu dire qu'on n'avait jamais pris le Moat.

— *Par le Sud, non.* Une petite garnison établie à Moat Cailin peut semer la destruction contre une armée qui remonte la route, mais par le nord-est, les ruines sont vulnérables. » Jon se retourna vers Stannis. « Sire, la manœuvre est hardie, mais les risques... » *La Garde de Nuit ne prend pas parti. Baratheon ou Bolton devraient m'être équivalents.* « Si Roose Bolton vous trouvait sous ses murailles avec le plus gros de ses forces, ce serait la fin pour vous tous.

— Le risque fait partie de la guerre », déclara ser Richard Horpe, un svelte chevalier au visage ravagé, dont le pourpoint matelassé affichait trois bombyx tête-de-mort sur champ de cendres et d'os. « Chaque bataille est un pari, Snow. Même celui qui n'agit pas prend un risque.

— Il y a risque et risque, ser Richard. Celui-ci... C'est trop, trop tôt, trop loin. Je connais Fort-Terreur. C'est une solide forteresse, toute de pierre, munies d'épais remparts et de tours

massives. Avec l'hiver qui arrive, vous le trouverez bien approvisionné. Il y a des siècles, la maison Bolton s'est dressée contre le Roi du Nord, et Harlon Stark a assiégé Fort-Terreur. Il lui a fallu deux ans pour les réduire à merci par la faim. Pour avoir le moindre espoir de prendre le château, Votre Grâce aurait besoin d'engins de sièges, de tours, de béliers...

— On peut dresser des tours de siège, au besoin, contra Stannis. On peut abattre des arbres pour en faire des béliers s'il faut des béliers. Arnolf Karstark écrit qu'il reste moins de cinquante hommes à Fort-Terreur, pour moitié des domestiques. Un château fort faiblement tenu est faible.

— Cinquante hommes à l'intérieur d'une forteresse en valent cinq cents au-dehors.

— Cela dépend des hommes, fit observer Richard Horpe. Ceux-ci seront des barbes grises et des jouvenceaux, les hommes que ce bâtard n'a pas jugés aptes à se battre. Nos propres hommes se sont aguerris et endurcis sur la Néra, et ils sont menés par des chevaliers.

— Vous avez vu comment nous avons traité les sauvageons. » Ser Justin repoussa une mèche de cheveux filasse. « Les Karstark ont juré de nous rejoindre à Fort-Terreur et nous aurons également nos sauvageons. Trois cents hommes en âge de se battre. Lord Harwood a fait le compte tandis qu'ils passaient la porte. Leurs femmes se battent, également. »

Stannis lui jeta un coup d'œil aigre. « Pas pour moi, ser. Je ne veux pas de veuves éplorées dans mon sillage. Les femmes resteront ici, avec les vieux, les blessés et les enfants. Ils serviront d'otages pour assurer la loyauté de leurs époux et pères. Les sauvageons composeront mon avant-garde. Ils seront commandés par le Magnar, avec leurs propres chefs pour sergents. Mais d'abord, nous devons les armer. »

*Il a l'intention de piller notre armurerie, comprit Jon. La nourriture et les vêtements, les terres et les forteresses, et maintenant les armes. Il m'entraîne chaque jour plus loin. Si les mots n'étaient peut-être pas des épées, les épées, elles, en étaient bel et bien.* « Je pourrais trouver trois cents lances, annonça-t-il à contrecœur. Des casques, également, si vous les acceptez vieux, cabossés et rouges de rouille.

— Des armures ? demanda le Magnar. De la plate ? De la maille ?

— À la mort de Donal Noye, nous avons perdu notre armurier. » Le reste, Jon le laissa sous-entendu. *Donnez de la maille aux sauvageons et ils constitueront un danger deux fois plus grand au royaume.*

« Le cuir bouilli suffira, déclara ser Godry. Une fois que nous aurons goûté au combat, les survivants pourront détrousser les morts. »

*Les rares qui survivront assez longtemps.* Si Stannis plaçait le peuple libre en avant-garde, la plupart périraient sans délai. « Mors Omble pourra se réjouir de boire dans le crâne de Mance Rayder, mais pas de voir des sauvageons traverser ses terres. Le peuple libre mène des razzias chez les Omble depuis l'Aube des temps, franchissant la baie des Phoques en quête d'or, de moutons et de femmes. Une de celles qu'ils ont enlevées était la *fille* de Freuxchère. Votre Grâce, laissez ici les sauvageons. Les prendre avec vous ne servira qu'à tourner contre vous les bannerets du seigneur mon père.

— Les bannerets de votre père semblent ne guère apprécier ma cause, de toute façon. Je me dois de supposer qu'ils me considèrent comme... Comment m'avez-vous donc appelé, lord Snow ? *Un prétendant condamné de plus ?* » Stannis scruta la carte. Un long moment durant, il n'y eut d'autre bruit que les dents du roi qui grinçaient. « Laissez-moi. Tous. Lord Snow, restez. »

Ce congé subit ne fut guère du goût de Justin Massey, mais il n'avait d'autre choix que de sourire et de se retirer. Horpe le suivit pour sortir, après avoir lancé à Jon un regard mesuré. Clayton Suggs vida sa coupe et marmonna à Harwood Fell quelques mots qui firent rire l'homme plus jeune. L'un de ces mots était *petit*. Suggs était un chevalier d'aventure parvenu, aussi vulgaire que robuste. Clinquefrac fut le dernier à prendre congé. À la porte, il adressa à Jon une révérence goguenarde, souriant largement d'une bouche remplie de chicots bruns et cassés.

*Tous* ne semblait pas inclure dame Mélisandre. *L'ombre rouge du roi.* Stannis héla Devan pour avoir plus d'eau

citronnée. Lorsque sa coupe fut pleine, le roi but et déclara : « Horpe et Massey aspirent au siège de votre père. Massey guigne aussi la princesse sauvageonne. Il a jadis servi mon frère Robert comme écuyer et acquis son appétit pour la chair féminine. Horpe prendra Val pour femme si je le lui ordonne, mais ce sont des combats, qu'il convoite. Écuyer déjà, il rêvait du manteau blanc, mais Cersei Lannister a parlé contre lui et Robert l'a écarté. Peut-être à juste titre. Ser Richard aime trop tuer. Lequel voudriez-vous voir comme lord de Winterfell, Snow ? Celui qui sourit ou celui qui tue ? »

— Winterfell revient à ma sœur Sansa.

— J'ai eu mon content d'arguments sur lady Lannister et sa revendication. » Le roi déposa sa coupe. « Vous, vous pourriez m'apporter le Nord. Les bannerets de votre père se rallieraient au fils d'Eddard Stark. Même lord Trop-Gras-pour-chevaucher. Blancport me fournirait une source directe de provisions et une base sûre sur laquelle je pourrais me replier au besoin. Il n'est pas trop tard pour réparer votre folie, Snow. Pliez le genou et jurez-moi votre épée bâtarde, et vous vous relèverez Jon Stark, sire de Winterfell et gouverneur du Nord. »

*Combien de fois me forcera-t-il à le répéter ?* « Mon épée est jurée à la Garde de Nuit. »

Stannis parut écoeuré. « Votre père aussi était un entêté. *L'honneur*, appelait-il cela. Eh bien, l'honneur a son coût, comme lord Eddard l'a appris pour son chagrin. Si cela vous donne quelque soulagement, Horpe et Massey sont condamnés à la déception. Je suis plus enclin à attribuer Winterfell à Arnolf Karstark. Un bon Nordien.

— Un Nordien. » *Plutôt un Karstark qu'un Bolton ou qu'un Greyjoy*, se dit Jon, mais cette pensée ne le consolait guère. « Les Karstark ont abandonné mon frère au milieu de ses ennemis.

— Après que votre frère a décapité lord Rickard. Arnolf se trouvait à mille lieues de là. Il a du sang Stark dans les veines. Le sang de Winterfell.

— Pas plus que la moitié des autres Maisons du Nord.

— Ces autres Maisons ne se sont point déclarées pour moi.

— Arnolf Karstark est un vieil homme au dos tordu, et même dans sa jeunesse il n’a jamais été le combattant qu’était lord Rickard. Les rigueurs de la campagne pourraient bien le tuer.

— Il a des héritiers, trancha Stannis. Deux fils, six petits-fils, quelques filles. Si Robert avait enfanté des fils légitimes, bien des gens qui sont morts vivraient peut-être encore.

— Votre Grâce ferait meilleure affaire avec Mors Freuxchère.

— Fort-Terreur en apportera la preuve.

— Ainsi donc, vous avez l’intention de mettre à exécution ce plan d’attaque ?

— En dépit des conseils du grand lord Snow ? Certes. Horpe et Massey sont peut-être des ambitieux, mais ils ne se trompent pas. Je ne peux rester oisif tandis que monte l’étoile de Roose Bolton et que décroît la mienne. Je dois frapper et montrer au Nord que je reste un homme à craindre.

— Le triton de Manderly ne figurait pas parmi ces bannières que dame Mélisandre a vues dans ses feux, fit observer Jon. Si vous aviez Blancport et les chevaliers de lord Wyman...

— *Si* est un mot pour les sots. Nous n’avons reçu aucune nouvelle de Davos. Il pourrait ne jamais avoir atteint Blancport. Arnolf Karstark écrit que les tempêtes ont fait rage sur le détroit. Advienne que pourra. Je n’ai point le temps de pleurer, ni d’attendre les caprices de lord Trop-Gras. Je dois considérer Blancport comme perdu pour moi. Sans un fils de Winterfell pour se tenir à mes côtés, je ne puis espérer remporter le Nord que par le combat. Cela exige que je m’inspire de la leçon qu’a enseignée mon frère. Non qu’il ait jamais été réputé pour son enseignement. Je dois porter à mes ennemis un coup mortel avant qu’ils comprennent que je fais mouvement vers eux. »

Jon sut qu’il perdait sa salive à parler. Stannis s’emparerait de Fort-Terreur ou périrait au cours de sa tentative. *La Garde de Nuit ne prend pas parti*, répéta une voix, mais une autre lui répondit : *Stannis combat pour le royaume, les Fer-nés pour des serfs et du pillage*. « Votre Grâce, je sais où vous pourriez trouver d’autres hommes. Cédez-moi les sauvageons, et je vous indiquerai de grand cœur où et comment.

— Je vous ai donné Clinquefrac. Contentez-vous-en.

— Je les veux tous.

— Certains de vos propres Frères jurés voudraient me faire croire que vous êtes pour moitié sauvageon vous-même. Est-ce vrai ?

— Pour vous, ils ne sont que chair à flèches. Je puis les mettre à meilleur emploi sur le Mur. Donnez-les-moi pour en user à ma guise, et je vous montrerai où trouver votre victoire... et des hommes par la même occasion. »

Stannis se massa la nuque. « Vous marchandez comme une vieillearde avec un cabillaud, lord Snow. Ned Stark vous aurait-il enfanté avec une poissonnière ? Combien d'hommes ?

— Deux mille. Peut-être trois.

— Trois *mille* ? De quelle sorte d'hommes parlons-nous ?

— D'hommes fiers. Pauvres. Chatouilleux sur le chapitre de l'honneur, mais féroces combattants.

— Vous avez intérêt à ne pas me jouer un tour de bâtard. Si je veux échanger trois cents combattants contre trois mille ? Assurément, je le veux. Je ne suis pas un parfait imbécile. Si je laisse également la fille avec vous, ai-je votre parole que vous monterez étroitement la garde auprès de notre princesse ? »

*Elle n'est pas princesse.* « Comme il plaira à Votre Grâce.

— Ai-je besoin de vous faire prêter serment devant un arbre ?

— Non. » *Était-ce de l'humour ?* Avec Stannis, la chose était difficile à dire.

« Marché conclu, alors. Bien. Où sont ces hommes ?

— Vous les trouverez ici. » Jon étala sa main brûlée sur la carte, à l'ouest de la route Royale et au sud du Don.

— Ces montagnes ? » Stannis devint soupçonneux. « Je ne vois là aucune indication de châteaux. Ni route, ni ville, ni bourg.

— La carte n'est pas le territoire, disait souvent mon père. Des hommes vivent dans les hautes vallées et les alpages depuis des milliers d'années, gouvernés par leurs chefs de clan. Vous les qualifieriez de nobliaux, bien qu'ils n'usent pas de tels termes entre eux. Les champions des clans se battent avec d'énormes épées à deux mains, tandis que les hommes ordinaires envoient des pierres à la fronde et font assaut de bâtons en frêne des montagnes. Un peuple querelleur, il faut le

dire. Quand ils ne se battent pas entre eux, ils gardent leurs troupeaux, pêchent dans la baie des Glaces et élèvent les plus hardies montures que vous trouverez jamais.

— Et ils se battront pour moi, pensez-vous ?

— Si vous le leur demandez.

— Pourquoi devrais-je quémander ce qui m'est dû ?

— *Demander*, ai-je dit, non *quémander*. » Jon retira sa main. « Il ne sert à rien d'envoyer des messages. Votre Grâce devra elle-même aller à leur rencontre. Partager avec eux le pain et le sel, boire la bière, écouter leurs cornemuseurs, vanter la beauté de leurs filles et le courage de leurs fils, et leurs épées seront pour vous. Les clans n'ont plus vu de roi depuis que Torrhen Stark a plié le genou. Votre arrivée les honorera. *Ordonnez-leur* de combattre pour vous, et ils s'entre-regarderont en se demandant : *qui est cet homme ? Ce n'est pas mon roi*.

— De combien de clans me parlez-vous ?

— Une quarantaine, petits et grands. Flint, Wull, Norroit, Lideuil... Gagnez-vous le Vieux Flint et le Grand Quartaut, et le reste suivra.

— Le Grand *Quartaut* ?

— Le Wull. Il a la plus grosse panse des montagnes, et le plus grand nombre d'hommes. Les Wull pêchent dans la baie des Glaces et content à leurs petits que les Fer-nés viendront les prendre s'ils ne se conduisent pas bien. Pour parvenir jusqu'à eux, Votre Grâce devra traverser les terres des Norroit, toutefois. Ce sont les habitants les plus proches du Don et ils ont toujours vécu en bonne intelligence avec la Garde. Je pourrais vous donner des guides.

— Vous pourriez ? » Stannis ne laissait pas passer grand-chose. « Ou vous le ferez ?

— Je vous en donnerai. Vous en aurez besoin. Et des poneys au pied sûr. Là-haut, les chemins ne sont plus guère que des sentiers de chèvres.

— Des sentiers de chèvres ? » Le roi rétrécit ses yeux. « Je vous parle d'un mouvement rapide, et vous me faites perdre mon temps sur des *sentiers de chèvres* ?



— Quand le Jeune Dragon a conquis Dorne, il a eu recours à un sentier de chèvres pour contourner les tours de guet dorniennes sur les Osseux.

— Je connais l'histoire, moi aussi, mais Daeron l'a exagérée dans son bouquin prétentieux. Ce sont les vaisseaux qui ont remporté cette guerre, et non point des sentiers de chèvres. Poingdechêne a brisé Bourg-Cabanes et remonté la moitié de la Sang-vert tandis que le gros des forces dorniennes était engagé dans la Passe-du-Prince. » Stannis tambourina des doigts sur la carte. « Ces lords des montagnes ne s'opposeront pas à mon passage ?

— Hormis par des banquets. Chacun essaiera de surpasser les autres en hospitalité. Le seigneur mon père a dit qu'il n'avait jamais mangé moitié si bien qu'en visitant les clans.

— Pour trois mille hommes, je suppose que je peux endurer quelques cabrettes et du gruau », concéda le roi, bien que le ton de sa voix rechignât même à cela.

Jon se tourna vers Mélisandre. « Madame, un avertissement loyal. Les anciens dieux sont puissants dans ces montagnes. Les hommes des clans ne souffriront point qu'on insulte leurs arbres-cœur. »

La remarque parut amuser la femme rouge. « Ne craignez rien, Jon Snow, je ne troublerai pas vos sauvages des montagnes et leurs dieux sombres. Ma place est ici, auprès de vous et de vos valeureux frères. »

C'était la dernière chose qu'aurait désirée Jon Snow, mais avant qu'il puisse formuler une objection, le roi déclara : « Où voudriez-vous que je mène ces vaillants guerriers, sinon contre Fort-Terreur ? »

Jon jeta un coup d'œil à la carte. « Motte-la-Forêt. » Il frappa le lieu du doigt. « Si Bolton a l'intention d'attaquer les Fer-nés, vous le devez aussi. L'endroit se compose d'un rempart et d'une motte castrale au sein d'une forêt profonde, facile à prendre par surprise. Un castel de *bois*, défendu par une digue de terre et une palissade en rondins. La progression sera plus lente à travers les montagnes, je vous l'accorde, mais là-haut votre ost pourra se déplacer sans être vu, pour émerger presque aux portes de Motte. »

Stannis se frictionna la mâchoire. « Lors du premier soulèvement de Balon Greyjoy, j'ai battu les Fer-nés en mer, où ils sont les plus féroces. Sur terre, pris à l'improviste... Certes. J'ai remporté une victoire sur les sauvageons et leur Roi-d'au-delà-du-Mur. Si je peux également écraser les Fer-nés, le Nord saura qu'il a de nouveau un roi. »

*Et j'aurai mille sauvageons, se dit Jon, et aucun moyen d'en nourrir ne serait-ce que la moitié.*

## TYRION

La *Farouche Pucelle* avançait à travers le brouillard comme un aveugle tâtonne dans une salle inconnue de lui.

La septa Lemore priait. Les brumes amortissaient le son de sa voix pour l'amenuiser, l'assourdir. Griff arpentait le pont, sa maille cliquetant doucement sous sa cape en peau de loup. De temps en temps, il touchait son épée, comme pour s'assurer qu'elle pendait toujours à sa hanche. Rolly Canardière maniait la perche sur tribord, Yandry, celle sur bâbord. Ysilla tenait la barre.

« Je n'aime pas cet endroit, marmonna Haldon Demi-Mestre.

— Un peu de brouillard vous effraie ? » se gaussa Tyrion, bien qu'à la vérité, il y en eût beaucoup. À la proue de la *Farouche Pucelle*, veillait Griff le Jeune avec la troisième perche, pour les écarter des périls quand ils surgissaient dans le brouillard. Les lanternes avaient été allumées en proue et en poupe, mais la brume était si épaisse qu'à mi-navire, le nain distinguait à peine une lumière flottant en avant et une autre qui les suivait. Lui-même avait pour consigne de s'occuper du brasero et de ne pas laisser le feu s'éteindre.

« Il s'agit pas d'un brouillard ordinaire, Hugor Colline, insista Ysilla. Il pue la sorcellerie, comme tu le saurais si t'avais un nez pour flairer. Bien des voyageurs se sont perdus ici, des barges, des pirates et même de grandes galères de fleuve. Ils errent tristement à travers les brumes, en quête d'un soleil qu'ils ne trouveront jamais, jusqu'à ce que la folie ou la faim leur prennent la vie. Dans l'air flottent des esprits inquiets, et sous l'eau, des âmes tourmentées.

— En voici déjà une », annonça Tyrion. Sur tribord, une main assez grande pour broyer le bateau sortait des profondeurs envasées. Seul le bout de deux doigts crevait la surface du fleuve, mais tandis que la *Farouche Pucelle* les

esquivait, Tyrion vit le reste de la main onduler sous l'eau, et un visage pâle tourné vers le haut. Malgré le ton badin de sa voix, il était troublé. L'endroit était malsain et exhalait des relents de désespoir et de mort. *Ysilla n'a pas tort. Ce brouillard n'est pas naturel.* Une infection croissait dans ces eaux pour croupir dans l'air. *Rien d'étonnant si les hommes de pierre perdent la raison.*

« Tu ne devrais pas railler, le mit en garde Ysilla. Les morts chuchotants détestent les chauds et les vifs et cherchent sans trêve d'autres âmes damnées qui viendront les rejoindre.

— Je doute qu'ils aient un linceul à ma taille. » Le nain activa les braises avec un tisonnier.

« La haine ne meut point les hommes de pierre autant que la faim. » Haldon Demi-Mestre s'était enveloppé la bouche et le menton dans une écharpe jaune, qui étouffait sa voix. « Dans ces brumes, rien ne pousse dont un homme sensé voudrait se nourrir. Trois fois par an, les triarques de Volantis expédient une galère qui remonte le fleuve, chargée de provisions, mais souvent les bateaux de miséricorde tardent à arriver et parfois ils apportent davantage de bouches que de vivres.

— Le fleuve doit être poissonneux, estima Griff le Jeune.

— Je mangerais pas de poisson péché dans ces eaux, dit Ysilla. J'en mangerais pas.

— Nous ferions bien de ne pas respirer le brouillard, non plus, déclara Haldon. La Malédiction de Garin nous cerne de partout. »

*La seule façon de ne pas le respirer serait de ne plus respirer du tout.* « La Malédiction de Garin, c'est la lèpre, voilà tout », commenta Tyrion. La malédiction se manifestait souvent chez les enfants, en particulier dans les climats humides et froids. La chair affectée durcissait, se calcifiait et se craquelait, bien que le nain ait lu qu'on pouvait endiguer la progression de la grisécaille par l'emploi de citrons, de cataplasmes à la moutarde et de bains d'eau bouillante (selon les mestres) ou de la prière, des sacrifices et du jeûne (selon les septs). Alors, la maladie passait, laissant ses jeunes victimes gravement marquées mais vivantes. Mestres et septs s'accordaient à dire que les enfants touchés par la grisécaille n'étaient jamais infectés par la forme plus rare et mortelle de

l'affection, ni par sa si fulgurante cousine, la peste grise. « On prétend que la faute en incombe à l'humidité, dit-il. À des humeurs méphitiques dans l'air. Pas à des malédictions.

— Les conquérants y croyaient pas non plus, Hugor Colline, répondit Ysilla. Les hommes de Volantis et de Valyria ont accroché Garin dans une cage d'or et se sont moqués quand il en a appelé à sa Mère pour les détruire. Mais, pendant la nuit, les eaux sont montées et les ont noyés et, depuis ce jour, ils ont plus connu le repos. Ils sont toujours là en bas, sous l'eau, eux qui avaient jadis été les seigneurs du feu. Leur haleine froide remonte de la vase pour faire naître ces brouillards, et leur chair s'est faite pierre, à l'instar de leur cœur. »

Le moignon du nez de Tyrion le démangeait féroce­ment. Il se gratta. *La vieille a peut-être raison. Ce n'est pas un site agréable. J'ai l'impression d'être revenu au lieu d'aisances, à regarder mourir mon père.* Il deviendrait fou, lui aussi, s'il devait passer ses jours dans cette soupe grise tandis que sa chair et ses os se changeraient en pierre.

Griff le Jeune ne semblait pas partager ses appréhensions. « Qu'ils essaient de nous chercher noise, et ils verront de quel bois nous sommes faits.

— Nous sommes faits de sang et d'os, à l'image du Père et de la Mère, affirma la septa Lembre. Ne prononcez pas de vaines rodomontades, je vous en prie. L'orgueil est un péché grave. Les hommes de pierre étaient pleins de morgue, eux aussi, le Seigneur au Linceul était le plus fier d'entre tous. »

La chaleur des braises luisantes amena une rougeur sur le visage de Tyrion. « Existe-t-il, seulement, ce Seigneur au Linceul ? Ou n'est-ce qu'une fable ?

— Le Seigneur au Linceul règne sur ces brumes depuis l'époque de Garin, répondit Yandry. Certains prétendent que c'est Garin lui-même, revenu de son tombeau des eaux.

— Les morts ne reviennent pas, insista Haldon Demi-Mestre, et personne ne vit mille ans. Oui, il existe un seigneur au suaire. Il y en a eu une vingtaine. Lorsqu'il en meurt un, un autre prend sa place. L'actuel est un corsaire des îles du Basilic qui se figurait que la Rhoyme offrirait de plus riches butins que la mer d'Été.

— Oui, j'ai entendu raconter ça, moi aussi, déclara Canard, mais y a une autre histoire que je préfère. Celle qui dit qu'il est pas pareil aux autres hommes de pierre, qu'il a commencé par être une statue, jusqu'à ce qu'une femme grise émerge du brouillard et l'embrasse, avec des lèvres froides comme la glace.

— Assez, coupa Griff. Taisez-vous, tous. »

La septa Lemore retint son souffle. « *Qu'est-ce que c'était ?*

— Où ? » Tyrion ne voyait que le brouillard.

« Un mouvement. J'ai vu des cernes sur l'eau.

— Une tortue, annonça Griff le Jeune sur un ton badin. Une grande brise-l'os, ce n'était rien d'autre. » Il brandit sa perche devant eux et les écarta d'un gigantesque obélisque vert.

Le brouillard se collait à eux, humide et glacé. Un temple englouti émergea de la grisaille tandis que Yandry et Canard pesaient sur leurs perches et marchaient à grands pas de la proue à la poupe, en poussant. Ils croisèrent un escalier de marbre qui sortait en spirale de la vase et s'achevait dans les airs, fracassé. Au-delà, à demi visibles, paraissaient d'autres formes : flèches brisées, statues décapitées, arbres aux racines plus grosses que leur barge.

« C'était la plus belle cité du fleuve, et la plus riche, expliqua Yandry. Chroyane, la ville des fêtes. »

*Trop riche, jugea Tyrion, trop belle. Il n'est jamais sage de tenter les dragons.* La ville engloutie les environnait de toutes parts. Une forme entr'aperçue passa au-dessus de leurs têtes, des ailes au cuir pâle brassant les brumes. Le nain tendit le cou pour mieux voir, mais la créature disparut aussi subitement qu'elle était apparue.

Peu après, une autre lumière flotta dans leur champ de vision. « Holà du navire, lança une voix par-dessus les flots, faiblement. Qui êtes-vous ?

— La *Farouche Pucelle*, cria en retour Yandry.

— Le *Martin-Pêcheur*. Vous remontez ou descendez ?

— On descend. Des peaux et du miel, de la bière et du suif.

— On remonte. Des couteaux et des aiguilles, de la dentelle et du lin, du vin épicé.

— Quelles nouvelles de l'antique Volantis ?

— La guerre, leur revint-il.

— Où ? cria Griff. Quand ?

— Au tournant de l'année, lui fut-il répondu, Nyessos et Malaquo vont main dans la main et les éléphants arborent des rayures. » La voix s'estompa tandis que l'autre navire s'éloignait d'eux. Ils regardèrent son fanal diminuer et disparaître.

« Est-il bien sage de héler dans le brouillard des bateaux que nous ne voyons pas ? s'inquiéta Tyrion. Et si c'étaient des pirates ? » Ils avaient eu de la chance, sur le chapitre des pirates, en passant de nuit le lac de la Dague, ni repérés ni attaqués. Une fois, Canard avait aperçu une coque qui, insistait-il, appartenait à Urho l'Infect. La *Farouche Pucelle* se trouvait au vent du bâtiment, toutefois, et Urho – s'il s'agissait bien de lui – n'avait manifesté aucun intérêt à leur sujet.

« Les pirates se refusent à s'aventurer dans les Chagrins, lui dit Yandry.

— Des éléphants avec des rayures ? bougonna Griff. Qu'est-ce que ça veut dire ? Nyessos et Malaquo ? Illyrio a suffisamment versé au triarque Nyessos pour le posséder huit fois.

— En or ou en fromage ? » ironisa Tyrion.

Griff se tourna subitement vers lui. « À moins que ta prochaine saillie ne puisse trancher ce brouillard, garde-la pour toi. »

*Oui, Père, faillit répliquer le nain. Je ne ferai aucun bruit. Merci.* Sans connaître ces Volantains, il lui parut pourtant que tigres et éléphants pouvaient avoir de bonnes raisons de faire cause commune face à des dragons. *Il se pourrait que le marchand de fromages ait mal jaugé la situation. On peut acheter un homme avec de l'or, mais seuls le sang et l'acier le maintiendront loyal.*

Le petit homme tisonna de nouveau les braises et souffla dessus pour les faire plus vivement arder. *J'ai horreur de ça. Horreur de ce brouillard. Horreur de cet endroit. Et je ne suis pas follement entiché de Griff.* Tyrion avait toujours avec lui les champignons vénéneux qu'il avait cueillis dans les jardins de la demeure d'Illyrio et, certains jours, l'envie le chatouillait fort d'en glisser dans le souper de Griff. Le problème était que Griff ne semblait guère manger.

Canard et Yandry poussèrent sur les perches. Ysilla tourna la barre. Griff le Jeune écarta la *Farouche Pucelle* d'une tour fracassée dont les fenêtres les contemplaient comme des yeux noirs et aveugles. Au-dessus de leur tête, la voile pendait, lourde et molle. L'eau devint plus profonde sous leur coque, jusqu'à ce que leurs perches ne touchent plus le fond, mais le courant continua de les entraîner vers l'amont, jusqu'à ce que...

Tout ce que voyait Tyrion, c'était une masse qui montait du fleuve, bossue et inquiétante. Il la prit pour une colline dominant un îlot boisé, ou un rocher colossal enveloppé de mousse et de fougères, masqué par le brouillard. Mais au fur et à mesure que la *Farouche Pucelle* approchait, la forme se précisa. On distingua près des eaux un donjon de bois, pourri et envahi par la végétation. De fines flèches prirent forme au-dessus, certaines brisées comme des lances rompues. Des tours sans toit apparaissaient et disparaissaient, tendues en aveugle vers les hauteurs. Des salles et des galeries défilèrent : de gracieux arcs-boutants, des arches délicates, des colonnes flûtées, des terrasses et des promenades.

Tout cela ruiné, désolé, écroulé.

Ici, la mousse grise prospérait, couvrant les pierres effondrées en grands monticules et adonnant d'une barbe toutes les tours. Des lianes noires s'enfouaient et s'extirpaient par les fenêtres et les portes, enguirlandaient les arches et escaladaient le flanc des hauts murs de pierre. Le brouillard voilait les trois quarts du palais, mais ce qu'ils en apercevaient suffit amplement à convaincre Tyrion que cette forteresse sur l'île avait jadis eu dix fois la taille du Donjon Rouge et cent fois sa beauté. Il sut où il se trouvait. « Le Palais de l'Amour, dit-il doucement.

— C'était son nom rhoynar, commenta Haldon Demi-Mestre, mais depuis mille ans c'est le Palais du Chagrin. »

Si la ruine présentait un triste spectacle, savoir ce qu'elle avait été redoublait cette tristesse. *Il y avait autrefois des rires, ici, songea Tyrion. Il y avait des jardins remplis de fleurs et des fontaines toutes dorées qui clignaient au soleil. Ces marches ont jadis résonné du pas des amants, et sous ce dôme brisé des mariages sans nombre se sont scellés par un baiser. Ses*



pensées se tournèrent vers Tysha, si brièvement son épouse. *C'était Jaime*, se dit-il avec désespoir. *Il était du même sang que moi – mon frère, grand, vigoureux. Quand j'étais petit, il m'apportait des jouets, des cerceaux de tonneaux, des cubes et un lion en bois sculpté. Il m'a offert mon premier poney et appris à le monter. Quand il a dit qu'il t'avait achetée pour moi, je n'en ai pas douté un instant. Et pourquoi aurais-je douté ? C'était Jaime, et tu n'étais qu'une fille qui tenait un rôle. J'ai redouté cela d'emblée, dès l'instant où tu m'as souri pour la première fois et laissé toucher ta main. Mon propre père ne pouvait m'aimer. Pourquoi l'aurais-tu fait, si ce n'était pas pour de l'or ?*

À travers les longs doigts gris de la brume, il entendit de nouveau le vrombissement grave et frémissant d'une corde d'arbalète qui se relâchait, le grognement que poussait lord Tywin quand le carreau le frappait sous le ventre, le claquement de ses fesses quand il se rasseyait pour mourir. « Où vont les putes », avait-il dit. *Et où est-ce donc ?* voulait lui demander Tyrion. *Où est allée Tysha, père ?* « Combien de temps encore allons-nous subir ce brouillard ?

— Encore une heure de temps et nous devrions être tirés des Chagrins, répondit Haldon Demi-Mestre. Ensuite, ce ne sera plus qu'une croisière de plaisance. Sur la Basse-Rhoyne, il y a un village à chaque méandre. Des vergers et des vignobles, des champs de grain mûrissant au soleil, des pêcheurs sur l'eau, des bains chauds et des vins doux. Selhorys, Valysar et Volon Therys sont des bourgs fortifiés si importants qu'ils compteraient comme villes dans les Sept Couronnes. Je crois que je...

— Lumière devant », avertit Griff le Jeune.

Tyrion la vit aussi. *Le Martin-Pêcheur, ou une autre barge*, supposa-t-il, mais, il ne savait comment, il sentait que ce n'était pas ça. Son nez le démangeait. Il le gratta avec férocité. La lumière s'aviva au fur et à mesure que la *Farouche Pucelle* s'en approchait. Douce étoile au loin, elle brillait faiblement dans les brumes, les invitant à poursuivre. Bientôt elle devint double, puis triple : une rangée irrégulière de fanaux qui s'élevaient hors de l'eau.

« *Le Pont des Rêves*, le nomma Griff. Il va y avoir des hommes de pierre sur son arche. Certains pourront gémir en nous voyant approcher, mais ils sont peu susceptibles de nous porter atteinte. La plupart des hommes de pierre sont des créatures débiles, maladroites, pesantes, sans jugement. Près de la fin, ils perdent tous l'esprit, mais c'est là qu'ils sont les plus dangereux. Au besoin, repoussez-les avec des torches. Sous aucun prétexte ne les laissez vous toucher.

— Ils pourraient même ne pas nous voir, ajouta Haldon Demi-Mestre. Le brouillard nous cachera d'eux jusqu'à ce que nous ayons pratiquement atteint le pont, et ensuite nous serons passés avant qu'ils aient conscience de notre présence. »

*Les yeux de pierre sont des yeux d'aveugle*, songea Tyrion. La forme mortelle de la grisécaille, il le savait, commençait par les extrémités : un fourmillement au bout des doigts, un ongle de pied qui virait au noir, une perte de sensation. Au fur et à mesure que l'ankylose progressait dans la main, ou passait le pied pour gravir la jambe, la chair se raidissait et devenait froide, et la peau de la victime tournait à une teinte grisâtre, semblable à celle de la pierre. Il avait entendu dire qu'existaient trois remèdes efficaces à la grisécaille : la hache, l'épée et le couperet. Tyrion le savait, trancher les parties affectées arrêtaient parfois la propagation de la maladie, mais pas toujours. Plus d'un homme avait sacrifié un bras ou un pied, pour découvrir que l'autre virait au gris. Une fois que cela se produisait, tout espoir était perdu. La cécité s'ensuivait en général lorsque la pierre atteignait le visage. Dans ses derniers stades, la malédiction se tournait vers l'intérieur, vers les muscles, les os, les organes internes.

Devant eux, le pont grandit. *Le Pont des Rêves*, l'avait appelé Griff, mais ce rêve-là était brisé, fracassé. De pâles arches de pierre se succédaient dans le brouillard, partant du Palais du Chagrin vers la rive occidentale du fleuve. La moitié d'entre elles s'étaient écroulées, entraînées par le poids de la mousse grise qui les drapait et les épaisses lianes noires qui serpentaient hors de l'eau. Le large parapet de bois du pont avait entièrement pourri, mais certaines des lampes qui bordaient le tablier brillaient toujours. Quand la *Farouche Pucelle* s'approcha,

Tyrion vit les silhouettes d'hommes de pierre se mouvoir dans la clarté, vaguant d'un pas gauche autour des lampes comme de lents papillons de nuit gris. Certains étaient nus, d'autres enveloppés de linceuls.

Griff tira son épée. « Yollo, allume les torches. Petit, ramène Lemore dans sa cabine et reste auprès d'elle. »

Griff le Jeune jeta à son père un regard buté. « Lemore connaît le chemin de sa cabine. Je veux rester.

— Nous avons juré de te protéger, dit doucement Lemore.

— Je n'ai pas besoin qu'on me protège. Je sais manier une épée aussi bien que Canard. Je suis à moitié chevalier.

— Et à moitié mioche, riposta Griff. Fais ce qu'on te dit. Sur-le-champ. »

Le jeune homme jura à mi-voix et jeta sa perche sur le pont. Le son résonna étrangement dans les brumes et, l'espace d'un instant, il sembla que des perches pleuvaient tout autour d'eux. « Pourquoi devrais-je courir me cacher ? Haldon reste, Ysilla aussi. Et même Hugor.

— Certes, fit Tyrion, mais je suis assez petit pour me camoufler derrière un canard. » Il plongea une demi-douzaine de torches dans les braises luisantes du brasero et regarda les chiffons imbibés d'huile s'enflammer. *Ne fixe pas le feu*, s'enjoignit-il. Les flammes le laisseraient ébloui dans la nuit.

« Mais tu es un *nain*, déclara Griff le Jeune avec dédain.

— Mon secret a été percé à jour, reconnut Tyrion. Oui, je mesure moitié moins qu'Haldon, et personne ne donnerait un pet de comédien de ma vie. » *Moi moins que quiconque*. « Toi, en revanche... tu es tout.

— Le nain, je t'ai prévenu... », s'emporta Griff.

Une plainte monta comme un frisson à travers le brouillard, faible et aiguë.

Lemore pivota, en tremblant. « Que les Sept nous sauvent tous. »

Le pont rompu était à moins de cinq pas devant eux. Autour de ses piles, l'eau blanchissait comme l'écume aux lèvres d'un dément. Quarante pieds plus haut, les hommes de pierre geignaient et marmottaient sous une lampe vacillante. La plupart ne s'intéressaient pas plus à la *Farouche Pucelle* qu'à

une bûche à la dérive. Tyrion serra plus fort sa torche et s'aperçut qu'il retenait son souffle. Puis ils furent sous le pont, des parois blanches, alourdies de draperies de champignons gris, dressées de part et d'autre, l'eau moussant avec rage autour d'eux. Un temps, il sembla qu'ils percuteraient la pile de droite, mais Canard tendit sa perche, les repoussant au centre du courant, et quelques battements de cœur plus tard ils étaient au large.

Tyrion n'eut pas plus tôt repris son souffle que Griff le Jeune le saisit par le bras. « Qu'est-ce que tu veux dire ? Je suis *tout* ? Qu'est-ce que tu entends par là ? Pourquoi serais-je tout ? »

— Ma foi, répondit Tyrion, si les hommes de pierre s'étaient emparés de Yandry, de Griff ou de notre accorte Lemore, nous aurions porté leur deuil et poursuivi notre chemin. Que l'on te perde, toi, et toute l'entreprise est ruinée, et le marchand de fromages et l'eunuque auront dépensé tant d'années de fiévreuses manigances en vain... N'est-ce pas ? »

Le jeune homme regarda Griff. « Il sait qui je suis. »

*Si je ne le savais pas avant, ce serait désormais établi.* La *Farouche Pucelle* avait progressé bien en aval du *Pont des Rêves*. Il n'en restait plus qu'une lumière s'amenuisant sur l'arrière, qui bientôt disparaîtrait à son tour. « Tu es Griff le Jeune, fils de Griff l'épée-louée, déclara Tyrion. Ou peut-être le Guerrier sous une apparence mortelle. Laisse-moi y regarder de plus près. » Il leva la torche, de façon à baigner de sa lumière le visage de Griff le Jeune.

« Arrête, ordonna Griff, ou tu regretteras de ne pas avoir obéi. »

Le nain l'ignora. « Ces cheveux bleus font paraître bleus tes yeux, c'est bien. Et cette histoire de les teindre en l'honneur de ta défunte mère tyroshie était tellement touchante que j'ai failli fondre en larmes. Mais quand même, un curieux pourrait se demander pourquoi le rejeton d'un mercenaire aurait besoin d'une septa déchue pour lui enseigner la Foi, ou d'un mestre sans chaîne pour lui inculquer l'histoire et les langues. Et un homme habile pourrait s'interroger sur les raisons qui ont poussé ton père à engager un chevalier errant pour te former aux armes, quand il aurait tout bonnement pu t'expédier

comme apprenti dans une des compagnies libres. On dirait presque qu'on voulait te tenir caché tout en te préparant à... À quoi ? Hum, en voilà une énigme, mais je suis sûr qu'avec du temps, ça me viendra à l'idée. Je dois l'admettre, tu as des traits nobles, pour un gamin mort. »

Le jeune homme rougit. « *Je ne suis pas mort.*

— Comment cela se fait-il ? Le seigneur mon père a enveloppé ta dépouille dans un manteau rouge et t'a étendu auprès de ta sœur au pied du Trône de Fer, en offrande au nouveau roi. Ceux qui ont eu assez de tripes pour soulever le manteau ont dit qu'il te manquait la moitié du crâne. »

Le jeune homme recula d'un pas, désorienté. « Ton...

— *Mon père*, oui. Tywin de la maison Lannister. Peut-être as-tu entendu parler de lui ? »

Griff le Jeune hésita. « *Lannister ?* Ton père...

— ... est mort. De ma main. S'il plaît à Votre Grâce de me dénommer Yollo ou Hugor, soit. Mais sachez que je suis né Tyrion de la maison Lannister, fils légitime de Tywin et Joanna, que j'ai tous deux tués. D'aucuns vous diront que je suis un tueur de roi, un tueur des miens, et un menteur, et tout cela est vrai... Mais après tout, nous sommes une compagnie de menteurs, n'est-ce pas ? Prenez votre prétendu père. *Griff*, c'est bien ça ? » Le nain ricana. « Vous devriez remercier les dieux que Varys l'Araignée participe à votre complot. *Griff* n'aurait pas trompé une seconde le prodigieux équeuté, pas plus qu'il ne m'a abusé, moi. *Pas un lord*, me dit Messire, *pas un chevalier*. Et moi, je ne suis pas nain. Affirmer une chose ne suffit point à la rendre vraie. Qui de mieux pour élever le jeune fils du prince Rhaegar que le cher ami du prince Rhaegar, Jon Connington, oncques lord de la Griffonnière et Main du Roi ?

— Tais-toi. » L'inquiétude perçait dans la voix de Griff.

Sur le flanc bâbord du navire, on distinguait une énorme main de pierre, juste submergée. Deux doigts crevaient la surface. *Combien y en a-t-il de semblables ?* s'interrogea Tyrion. Une goutte d'humidité dévala son échine et le fit frissonner. Les Chagrins défilaient sur leurs deux côtés. Scrutant les brumes, Tyrion aperçut une flèche brisée, un héros décapité, un arbre vénérable arraché au sol et renversé, ses

racines immenses serpentant à travers le toit et les baies d'un dôme fracassé. *Pourquoi tout ceci me semble-t-il familier ?*

Droit devant, un escalier dallé de marbre pâle sortait de l'eau sombre en une gracieuse spirale, se terminant brutalement dix pieds au-dessus de leurs têtes. *Non*, se dit Tyrion, *ce n'est pas possible.*

« Devant. » La voix de Lemoire frémissait. « Une lumière. » Tous regardèrent. Tous la virent.

« Le *Martin-Pêcheur*, déclara Griff. Lui, ou un bâtiment du même genre. » Mais il tira de nouveau son épée.

Personne ne dit mot. La *Farouche Pucelle* flottait au fil du courant. Elle n'avait pas levé sa voile depuis qu'elle était entrée dans les Chagrins. Elle n'avait d'autre moyen de progresser que de descendre le fleuve. Canard, debout, plissait les yeux, serrant sa perche à deux mains. Au bout d'un moment, même Yandry cessa de pousser. Tous les yeux fixaient la lumière au loin. Tandis qu'ils s'approchaient, elle devint double. Puis triple.

« Le *Pont des Rêves*, dit Tyrion.

— Inconcevable, protesta Haldon Demi-Mestre. Nous avons laissé le pont derrière nous. Un fleuve ne coule que dans une seule direction.

— Notre Mère la Rhoïne coule à sa guise, murmura Yandry.

— Que les Sept nous préservent », fit Lemoire.

Droit devant, les hommes de pierre sur l'ouvrage commencèrent à gémir. Quelques-uns les désignaient du doigt. « Haldon, fais descendre le prince », ordonna Griff.

Il était trop tard. Le courant les tenait dans ses crocs. Ils dérivèrent inexorablement vers le pont. Yandry frappa avec sa perche pour leur éviter de se jeter contre une pile. La poussée les fit partir de guingois, à travers un rideau de pâle mousse grise. Tyrion sentit des vrilles caresser son visage, douces comme des doigts de putain. Puis il y eut un fracas derrière lui et le pont de la barge se cabra si soudain qu'il faillit perdre l'équilibre et basculer par-dessus bord.

Un homme de pierre s'écrasa dans le bateau.

Il atterrit sur le rouf – si lourdement que la *Farouche Pucelle* parut tanguer – et leur rugit un mot en une langue que Tyrion ne connaissait pas. Un deuxième homme de pierre suivit,

atterrissant à l'arrière près de la barre. Les planches détériorées éclatèrent sous l'impact, et Ysilla poussa un hurlement.

Canard était le plus proche de lui. Le colosse ne perdit pas de temps à chercher son épée. Il choisit de balancer sa perche, s'en servant pour frapper l'homme de pierre en pleine poitrine et le projeter hors du bateau, dans le fleuve où il coula immédiatement sans un bruit.

Griff s'en prit au deuxième homme à l'instant où celui-ci descendait maladroitement du toit du rouf. Avec une épée dans la main droite et une torche dans la gauche, il repoussa la créature en arrière. Lorsque le courant emporta la *Farouche Pucelle* sous le pont, leurs ombres mobiles dansèrent sur les parois moussues. Comme l'homme de pierre venait vers la poupe, Canard lui barra le passage, perche en main. Quand l'intrus repartit vers l'avant, Haldon Demi-Mestre agita devant lui une seconde torche et le repoussa. Il n'eut pas d'autre choix que d'aller droit sur Griff. Le capitaine s'effaça de côté, sa lame fulgurant. Une étincelle jaillit quand l'acier mordit dans la chair grise calcifiée de l'homme, mais cela n'empêcha point son bras de tomber sur le pont. Griff écarta le membre d'un coup de pied. Yandry et Canard avaient accouru avec leurs perches. Ensemble, ils forcèrent la créature par-dessus bord dans les flots noirs de la Rhoïne.

Désormais, la *Farouche Pucelle* avait dérivé hors du domaine du pont brisé. « Nous les avons tous eus ? s'enquit Canard. Combien ont sauté ?

— Deux, déclara Tyrion avec un frisson.

— Trois, corrigea Haldon. Derrière toi. »

Le nain se tourna : le troisième était là.

Le saut lui avait brisé une jambe, et la pointe irrégulière d'un os pâle perçait à travers le tissu pourri de ses chausses et la chair grise au-dessous. L'os cassé était taché de sang brun, mais l'homme continuait d'avancer d'un pas lourd, tendant les bras vers Griff le Jeune. Il avait la main grise et raide, mais du sang coulait entre ses phalanges tandis qu'il s'efforçait de refermer ses doigts pour saisir. Le jeune homme restait là, les yeux écarquillés, comme fait de pierre lui aussi. Il avait la main posée sur la poignée de son épée mais semblait avoir oublié pourquoi.

Tyrion faucha les jambes du jeune homme sous lui et bondit au-dessus de lui quand il tomba, brandissant sa torche au visage de l'homme de pierre, pour le faire tituber en arrière sur sa jambe brisée, tout en giflant les flammes de ses mains grises et raides. Le nain, se dandinant, pressa son avantage, pour frapper de taille avec la torche, puis d'estoc en visant les yeux de l'homme de pierre. *Un peu plus loin. Recule, encore un pas, un autre.* Ils atteignaient l'extrémité du pont quand la créature se rua sur lui, se saisit de la torche pour la lui arracher des mains. *Foutre*, songea Tyrion.

L'homme de pierre se débarrassa de la torche. On entendit un léger chuintement quand les flots noirs éteignirent les flammes. L'homme de pierre poussa un hurlement. Il avait été estivien, jadis ; sa mâchoire et la moitié de sa joue s'étaient changées en pierre, mais sa peau préservait son noir de minuit dans les zones qui n'avaient pas viré au gris. À l'endroit où il avait saisi la torche, sa peau s'était craquelée, fendue. Du sang coulait de ses phalanges bien qu'il n'en parût pas conscient. C'était une modeste mesure de miséricorde, supposa Tyrion. Quoique mortelle, la lépreuse n'avait pas la réputation d'être douloureuse.

« *Écarte-toi !* » cria quelqu'un, au loin, et une autre voix ordonna : « Le prince ! Protégez le petit ! » L'homme de pierre tituba vers l'avant, ses mains tendues pour saisir.

Tyrion lui assena un coup d'épaule.

Il eut l'impression de heurter un rempart de château, mais ce château se dressait sur une jambe cassée. L'homme de pierre bascula en arrière, se raccrochant à Tyrion dans sa chute. Ils percutèrent le fleuve en soulevant une énorme gerbe, et la Mère Rhoyne les avala tous deux.

Le froid subit frappa Tyrion comme une massue. En coulant, il sentit une main de pierre tâtonner sur son visage. Une autre se referma autour de son bras, l'entraînant dans les profondeurs obscures. Aveuglé, le nez bouché par le fleuve, étouffant, sombrant, il flanqua des coups de pieds et se tortilla pour détacher les doigts de son bras, mais les phalanges de pierre ne lâchaient pas prise. L'air s'échappa de ses lèvres en un



bouillonnement. Le monde était noir, un noir qui s'épaississait sans cesse.

*Il y a de pires façons de mourir que la noyade.* Et, à franchement parler, il était mort il y avait longtemps de cela, à Port-Réal. Seul son revenant s'était attardé, le petit spectre revanchard qui avait étranglé Shae et planté un carreau d'arbalète dans les tripes du grand lord Tywin. Personne ne pleurerait la créature qu'il était devenu. *Je hanterai les Sept Couronnes*, se dit-il, coulant toujours plus bas. *Ils n'ont pas voulu m'aimer vivant. Alors, qu'ils me craignent mort !*

Lorsqu'il ouvrit la bouche pour tous les maudire, une eau d'encre emplut ses poumons et les ténèbres se refermèrent sur lui.

## DAVOS

« Sa Seigneurie va à présent te recevoir, contrebandier. » Le chevalier portait une armure d'argent, des grèves et un gantelet rehaussés de nielle afin de suggérer de souples lames d'algues. Le heaume sous son bras figurait la tête du roi triton, avec une couronne en nacre et une barbe proéminente de jais et de jade. Sa propre barbe était aussi grise que l'océan en hiver.

Davos se leva. « Puis-je connaître votre nom, ser ? »

— Ser Marlon Manderly. » Il mesurait une tête de plus que Davos et pesait une quarantaine de livres supplémentaires, avait des yeux gris ardoise et une intonation hautaine dans la voix. « J'ai l'honneur d'être le cousin de lord Wyman et le commandant de sa garnison. Suivez-moi. »

Davos s'était présenté à Blancport en émissaire, mais ils l'avaient transformé en détenu. Il occupait des appartements spacieux, aérés et bellement meublés, mais des gardes se tenaient devant sa porte. De sa fenêtre, il pouvait voir les rues de Blancport au-delà des remparts du château, mais n'avait pas la permission de les parcourir. Il distinguait le port, aussi, et avait regardé la *Gaie Ventrière* descendre l'estuaire. Avant de s'en aller, Casso Mogat avait attendu quatre jours, au lieu de trois. Une nouvelle quinzaine s'était écoulée, depuis lors.

La garde domestique de lord Manderly portait des capes en laine bleu-vert, et des tridents d'argent en lieu des piques traditionnelles. Un garde marchait devant lui, un autre derrière et un de chaque côté. Ils longèrent les bannières fanées, les boucliers brisés et les épées rouillées de cent anciennes victoires, et une vingtaine de figures de bois, fendues et vermoulues, qui ne pouvaient qu'avoir adorné des proues de vaisseaux.

Deux tritons de marbre flanquaient la cour de Sa Seigneurie, cousins de moindre stature de Pied-de-Poisson. Tandis que les gardes ouvraient en grand les portes, un héraut cogna le

manche de son bâton contre un vieux plancher de bois. « *Ser Davos de la maison Mervault* », annonça-t-il d'une voix retentissante.

En dépit de nombreuses visites à Blancport, Davos n'avait jamais mis les pieds à l'intérieur du Châteauneuf, et moins encore à la cour du Triton. Murs, sols et plafonds étaient construits de lattes de bois habilement chevillées, et ornés de toutes les créatures de la mer. Pour approcher de l'estrade, Davos foula des peintures de crabes, de palourdes et d'étoiles de mer, à demi tapies sous les crinières tordues d'algues noires et un ossuaire de marins noyés. Sur les murs de part et d'autre, des requins pâles rôdaient dans le bleu-vert de profondeurs peintes, tandis que murènes et céphalopodes ondoyaient parmi les rochers et les vaisseaux engloutis. Des bancs de harengs et d'énormes morues évoluaient entre les grandes fenêtres en arche. Plus haut, près des vieux filets de pêche qui pendaient des solives, on avait représenté la surface de la mer. À la droite de Davos, une galère de guerre ramait sereinement face au soleil levant ; à sa gauche, une vieille cogue malmenée fuyait devant la tempête, ses voiles en lambeaux. Derrière l'estrade, un kraken et un léviathan gris s'étreignaient en un combat sous les vagues peintes.

Davos avait espéré s'entretenir seul à seul avec Wyman Manderly, mais il découvrait une cour nombreuse. Le long des murs, les femmes figuraient dans la proportion de cinq contre un, par rapport aux hommes ; les rares mâles qu'il vit portaient de longues barbes grises ou paraissaient trop jeunes pour se raser. Il y avait également des septons, et des sœurs sacrées en robes blanches et grises. À l'autre extrémité de la salle se tenaient une douzaine d'hommes vêtus du bleu et gris argent de la maison Frey. Leurs visages affichaient une parenté qu'un aveugle aurait vue ; certains arboraient l'emblème des Jumeaux, deux tours que reliait un pont.

Davos avait appris à lire sur le visage des hommes longtemps avant que mestre Pylos lui ait appris à déchiffrer des mots sur du papier. *Ces Frey auraient grande joie à me voir mort*, comprit-il en un coup d'œil.

Il ne trouva pas un meilleur accueil dans les yeux bleu pâle de Wyman Manderly. Le trône capitonné de Sa Seigneurie était assez large pour accueillir trois hommes au gabarit ordinaire, mais Manderly menaçait d'en déborder. Sa Seigneurie était *affalée* sur son siège, épaules voûtées, jambes écartées, mains déposées sur les accoudoirs du trône comme si leur poids était trop grand. *Miséricorde des dieux*, se dit Davos, quand il vit l'expression de lord Wyman, *cet homme paraît à moitié cadavre*. Il avait la peau blême, sur un fond grisâtre.

Les rois et les cadavres attirent toujours de l'assistance, disait le vieux proverbe. Il en allait ainsi avec Manderly. À gauche du trône se tenait un mestre presque aussi gras que le lord qu'il servait, un homme aux joues roses et à la lippe épaisse, et une crinière de boucles dorées. Ser Marlon s'adjudgeait la place d'honneur à la main droite de Sa Seigneurie. À ses pieds, une dame dodue et rose était perchée sur un tabouret rembourré. Derrière lord Wyman se tenaient deux femmes plus jeunes, sœurs de toute évidence. L'aînée portait ses cheveux bruns coiffés en une longue tresse. La cadette, qui n'avait pas plus de quinze ans, en avait une plus longue encore, teinte d'un vert criard.

Aucun ne fit à Davos l'honneur de donner son nom. Le mestre prit la parole en premier. « Vous vous présentez devant Wyman Manderly, lord de Blancport et gouverneur de la Blanchedague, Bouclier de la Foi, Défenseur des Dépossédés, lord Maréchal de la Mander, Chevalier de l'Ordre de la Main verte, annonça-t-il. Dans la cour du Triton, il est de coutume pour les vassaux et les pétitionnaires de s'agenouiller. »

Le chevalier oignon aurait mis un genou en terre, mais une Main de Roi ne le pouvait ; agir de la sorte impliquerait que le roi qu'il servait était inférieur à ce lord ventripotent. « Je ne viens pas en pétitionnaire, répondit Davos. J'ai moi aussi un chapelet de titres. Lord du Bois-la-Pluie, amiral du Détroit, Main du Roi. »

La femme replète sur le tabouret leva les yeux au ciel. « Amiral sans vaisseaux et main sans doigts, au service d'un roi sans trône. Est-ce un chevalier qui se présente à nous, ou la solution d'une devinette enfantine ?

— C'est un messenger, belle-fille, déclara lord Wyman. Un oignon de mauvais présage. Stannis n'a pas aimé la réponse que lui ont portée ses corbeaux, aussi a-t-il dépêché ce... ce *contrebandier*. » Il regarda Davos, ses yeux plissés à demi enfouis dans des bourrelets de graisse. « Vous avez déjà visité notre cité, je pense, soutirant l'argent de nos poches et la nourriture de notre table. Combien m'avez-vous volé, je me le demande. »

*Pas assez pour que tu aies jamais dû sauter un repas.* « J'ai payé à Accalmie pour ma contrebande, messire. » Davos retira son gant et brandit sa main gauche, aux quatre doigts raccourcis.

« Quatre bouts de doigt, pour toute une vie de rapines ? » s'indigna la femme sur son tabouret. Elle avait les cheveux jaunes, le visage rond, rose et charnu. « Vous vous en êtes tiré à bon compte, chevalier oignon. »

Davos ne le nia pas. « S'il plaît à Votre Seigneurie, je souhaiterais une audience en privé. »

Il ne plaisait pas à Sa Seigneurie. « Je n'ai pour les miens nul secret, ni pour mes féaux et chevaliers, tous de bons amis.

— Messire, insista Davos, je ne voudrais pas que mes paroles soient entendues par les ennemis de Sa Grâce... et ceux de Votre Seigneurie.

— Stannis a peut-être des ennemis dans cette salle. Je n'en ai point.

— Pas même les hommes qui ont occis votre fils ? fit observer Davos. Ces Frey se trouvaient parmi ses invités lors des Noces pourpres. »

Un des Frey avança d'un pas, un chevalier, long et mince de membres, glabre à l'exception d'une moustache grise aussi fine qu'un stylet myrien. « Les Noces pourpres ont été l'œuvre du Jeune Loup. Il s'est changé en fauve sous nos yeux et a arraché la gorge de mon cousin Tintinnabul, un simplet inoffensif. Il aurait également tué le seigneur mon père, sans ser Wendel qui s'est interposé. »

Lord Wyman battit des paupières pour refouler ses larmes. « Wendel a toujours été un courageux garçon. Je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'il était mort en héros. »

L'énormité du mensonge arracha à Davos un hoquet. « Prétendriez-vous que c'est Robb *Stark* qui a tué Wendel Manderly ? demanda-t-il aux Frey.

— Et bien d'autres. Tytos, mon propre fils, se trouvait parmi eux, ainsi que l'époux de ma fille. Quand Stark s'est changé en loup, ses Nordiens l'ont imité. Tous portaient la marque de la bête. D'une morsure, un zoman en engendre d'autres, le fait est connu. Mes frères et moi avons eu grand-peine à les occire avant qu'ils ne nous tuent tous. »

L'homme avait *un sourire narquois* en contant l'histoire. L'envie de lui retirer ces lèvres au couteau vint à Davos. « Ser, puis-je connaître votre nom ?

— Ser Jared, de la maison Frey.

— Jared de la maison Frey, je te dénonce comme menteur. »

Ser Jared parut amusé. « D'aucuns pleurent en débitant les oignons, mais je n'ai jamais eu cette faiblesse. » L'acier susurra contre le cuir tandis qu'il tirait son épée. « Si vous êtes véritablement chevalier, ser, défendez cette calomnie avec votre corps. »

Les yeux de lord Wyman s'ouvrirent en papillotant. « Je ne tolérerai pas qu'on verse le sang à la cour du Triton. Rangez votre épée, ser Jared, sinon je devrai vous demander de quitter ma présence. »

Ser Jared rengaina sa lame. « Sous le toit de Votre Seigneurie, la parole de Votre Seigneurie fait loi... Mais je demanderai réparation à ce lord oignon avant qu'il ne quitte la cité.

— *Du sang !* hurla la femme sur le tabouret. Voilà ce que ce mauvais oignon veut de nous, messire. Voyez comme il soulève les troubles ! Renvoyez-le, je vous en prie. Il demande le sang de votre peuple, le sang de vos braves fils. *Chassez-le*. Si la reine devait apprendre que vous lui avez accordé audience, elle pourrait s'interroger sur votre loyauté. Elle pourrait... Elle ferait... Elle...

— Les choses n'en viendront pas là, ma bru, assura lord Wyman. Le Trône de Fer n'aura nulle cause de douter de nous. »

Le son de ces mots ne plaisait guère à Davos, mais il n'avait pas accompli un tel trajet pour tenir sa langue. « Le garçonnet qui siège sur le Trône de Fer est un usurpateur, déclara-t-il, et je ne suis point un traître, mais la Main du roi Stannis Baratheon, Premier du Nom, roi légitime de Westeros. »

Le gras mestre s'éclaircit la gorge. « Stannis Baratheon était frère du défunt roi Robert, puisse le Père le juger avec équité. Tommen est le fruit du corps de Robert. Les lois de succession sont claires en pareil cas. Un fils passe avant un frère.

— Mestre Théomore dit vrai, renchérit lord Wyman. Il est instruit en ces questions et m'a toujours été de bon conseil.

— Un fils *légitime* passe avant un frère, acquiesça Davos, mais Tommen-prétendu-Baratheon est né bâtard, ainsi que son frère Joffrey avant lui. Ils ont été engendrés par le Régicide, au mépris de toutes les lois des dieux et des hommes. »

Un autre Frey prit la parole. « La trahison sort de sa bouche, messire. Stannis lui a pris ses doigts de voleur. Vous devriez lui prendre sa langue de menteur.

— Prenez sa tête, plutôt, suggéra ser Jared. Ou permettez qu'il m'affronte sur le champ d'honneur.

— Que connaîtrait un Frey à l'honneur ? » riposta Davos.

Quatre Frey commencèrent à s'avancer jusqu'à ce que lord Wyman les arrête avec une main levée. « Reculez, mes amis. Je veux entendre tout ce qu'il a à dire avant que je... avant de m'occuper de lui.

— Avez-vous quelque preuve à offrir de cet inceste, ser ? » interrogea mestre Théomore en croisant ses mains douces sur sa bedaine.

*Edric Storm*, réfléchit Davos. *Mais je l'ai éloigné, de l'autre côté du détroit, pour le préserver des feux de Mélisandre.* « Vous avez la parole de Stannis Baratheon que tout ce que j'ai dit est pure vérité.

— Les mots sont du vent », déclara la jeune femme derrière le trône de lord Wyman, la plus belle avec sa longue tresse brune. « Et pour parvenir à leurs fins, les hommes mentent, ainsi que toute pucelle pourrait vous le dire.

— Prouver une chose exige plus qu'une parole sans appui d'un lord, déclara mestre Théomore. Stannis Baratheon ne

serait point le premier à avoir un jour menti pour remporter un trône. »

La femme en rose pointa un doigt boudiné vers Davos. « Toi, nous ne voulons rien avoir à faire avec une trahison. Nous sommes de braves gens, à Blancport, respectueux de la loi, loyaux. Ne verse plus ton poison dans nos oreilles, ou mon beau-père t'expédiera dans l'Antre du Loup. »

*En quoi ai-je offensé cette drôlesse ?* « Madame pourrait-elle me faire l'honneur de me donner son nom ? »

La femme en rose renifla avec colère et laissa répondre le mestre. « Lady Leona est l'épouse d'un fils de lord Wyman, ser Wylis, présentement captif des Lannister. »

*C'est la peur qui la fait parler.* Si Blancport devait se déclarer pour Stannis, son mari le paierait de sa vie. *Comment puis-je demander à lord Wyman de condamner son fils à mort ? Comment agirais-je à sa place si Devan était retenu en otage ?* « Messire, déclara Davos, je prie qu'il n'advienne nul malheur à votre fils, ni à aucun homme de Blancport.

— Encore un mensonge », décréta lady Leona du haut de son tabouret.

Davos jugea plus politique de l'ignorer. « Quand Robb Stark a pris les armes contre le bâtard Joffrey-prétendu-Baratheon, Blancport a marché à ses côtés. Lord Stark est tombé, mais sa guerre continue.

— Robb Stark était mon suzerain, répondit lord Wyman. Qui est ce Stannis ? Pourquoi vient-il nous importuner ? Il n'a jamais ressenti le besoin de voyager au Nord auparavant, autant qu'il m'en souvienne. Et pourtant, le voici qui se présente, un chien battu, le heaume à la main, qui vient quêter des aumônes.

— Il est venu sauver le royaume, messire, insista Davos. Pour défendre vos terres contre les Fer-nés et les sauvageons. »

À côté du trône, ser Marlon Manderly poussa un hoquet de dédain. « Voilà des siècles que Blancport n'a point vu de sauvageons, et jamais les Fer-nés n'ont inquiété ces côtes. Lord Stannis se propose-t-il aussi de nous défendre contre les snarks et les dragons ? »

Le rire balaya la cour du Triton, mais aux pieds de lord Wyman, lady Leona éclata en sanglots. « Des Fer-nés venus des



îles, des sauvageons d'au-delà du Mur... et à présent, ce lord félon avec ses hors-la-loi, rebelles et conjurateurs. » Elle tendit le doigt vers Davos. « Nous avons entendu parler de votre sorcière rouge, certes oui. Elle voudrait nous tourner contre les Sept et nous faire prosterner devant un démon de feu ! »

Davos n'éprouvait guère d'affection pour la prêtresse rouge, mais il ne pouvait pas ne pas répondre à lady Leona. « Dame Mélisandre est une prêtresse du dieu rouge. La reine Selyse a adopté sa foi, en même temps que maints autres, mais les fidèles de Sa Grâce dans leur grande majorité continuent de vénérer les Sept. Et moi-même suis du nombre. » Il pria que nul ne lui demandât de justifier le septuaire de Peyredragon ou le bois sacré d'Accalmie. *S'ils demandent, je me dois de leur répondre. Stannis ne voudrait pas me voir mentir.*

« Les Sept défendent Blancport, déclara lady Leona. Nous ne craignons ni votre reine rouge ni son dieu. Qu'elle envoie les sortilèges qu'elle voudra. Les prières de gens pieux nous protégeront contre le mal.

— En vérité. » Lord Wyman tapota lady Leona sur l'épaule. « Lord Davos, si bel et bien vous êtes lord, je sais ce que votre soi-disant roi attend de moi. De l'acier, de l'argent et un genou ployé. » Il déplaça son poids pour s'accouder. « Avant d'être tué, lord Tywin a offert à Blancport le plein pardon pour notre soutien au Jeune Loup. Il a promis que mon fils me serait rendu dès que j'aurais acquitté une rançon de trois mille dragons et prouvé ma loyauté au-delà de tout doute. Roose Bolton, qui a été nommé notre gouverneur du Nord, exige que je renonce à mes revendications sur les terres et les châteaux de lord Corbois, mais jure que mes autres possessions demeureront intactes. Walder Frey, son beau-père, m'offre une de ses filles pour épouse, et des maris pour les filles de mon fils ici présentes, derrière moi. Ces termes me paraissent généreux, une bonne base pour une paix juste et durable. Vous voudriez que je les repousse. Aussi, je vous le demande, chevalier oignon – que m'offre lord Stannis en retour de mon allégeance ? »

*La guerre, le malheur et le cri des hommes qui brûlent,* aurait pu répondre Davos. « Une occasion d'accomplir votre

devoir », préféra-t-il dire. C'était la réponse qu'aurait donnée Stannis à Wyman Manderly. *Une Main doit parler avec la voix de son roi.*

Lord Wyman se tassa de nouveau sur son trône. « Le devoir. Je vois.

— Blancport n'est point assez fort pour tenir seul. Vous avez besoin de Sa Grâce autant qu'elle a besoin de vous. Ensemble, vous pouvez défaire vos ennemis communs.

— Messire, intervint ser Marlon dans son armure d'argent ornementée, me permettez-vous de poser quelques questions à lord Davos ?

— À votre guise, cousin. » Lord Wyman ferma les yeux.

Ser Marlon se tourna vers Davos. « Combien de lords nordiens se sont-ils déclarés en faveur de Stannis ? Dites-le-nous.

— Arnolf Karstark a juré de rejoindre Son Altesse.

— Arnolf n'est point un lord véritable, seulement un gouverneur. Quels châteaux lord Stannis détient-il, à l'heure actuelle, je vous prie ?

— Son Altesse a pris pour base Fort-Nox. Au sud, il tient Accalmie et Peyredragon. »

Mestre Théomore se racla la gorge. « Uniquement pour le moment. Accalmie et Peyredragon ont une défense légère et ne tarderont guère à tomber. Et Fort-Nox est une ruine hantée, un lieu sinistre et terrible. »

Ser Marlon poursuivit. « Combien d'hommes Stannis peut-il aligner sur le champ de bataille, pouvez-vous nous le dire ? Combien de chevaliers galopent à ses côtés ? Combien d'archers, de francs coureurs, combien d'hommes d'armes ? »

*Trop peu*, Davos le savait. Stannis était monté au Nord avec quinze cents hommes tout au plus... Mais si Davos donnait une telle réponse, sa mission ici serait une cause perdue. Il chercha des mots en bredouillant et n'en trouva aucun.

« Votre silence est la seule réponse dont j'aie besoin, ser. Votre roi ne nous apporte que des ennemis. » Ser Marlon se tourna vers le lord son cousin. « Votre Seigneurie a demandé au chevalier oignon ce que Stannis nous propose. Laissez-moi répondre. Il nous propose la défaite et la mort. Il voudrait vous

faire chevaucher un cheval d'air et livrer bataille avec une épée de vent. »

Le gras lord ouvrit lentement les yeux, comme si l'effort le dépassait presque. « Mon cousin tranche jusqu'à l'os, comme toujours. Avez-vous encore autre chose à me dire, chevalier oignon, ou pouvons-nous mettre un terme à cette grossière comédie ? Je me lasse de votre visage. »

Davos ressentit une pointe de désespoir. *Sa Grâce aurait dû envoyer un autre homme, un lord, un chevalier ou un mestre, quelqu'un qui aurait su parler en son nom sans trébucher sur sa langue.* « La mort, s'entendit-il dire. Il y aura la mort, certes. Votre Seigneurie a perdu un fils aux Noces pourpres. J'en ai perdu quatre sur la Néra. Et pourquoi ? Parce que les Lannister ont volé le trône. Allez à Port-Réal et regardez Tommen de vos propres yeux, si vous doutez de ma parole. Un aveugle le verrait. Ce que vous propose Stannis ? La vengeance. La vengeance pour mes fils et les vôtres, pour vos maris, vos pères et vos frères. Vengeance pour votre lord assassiné, votre roi assassiné, vos princes massacrés. *Vengeance !*

— Oui », pépia une voix d'enfant, légère et flûtée.

Elle appartenait à la fillette aux sourcils blonds et à la longue tresse verte. « Ils ont tué lord Eddard, lady Catelyn et le roi Robb, reprit-elle. Il était *notre roi !* Il était brave et bon, et les Frey l'ont *assassiné*. Si lord Stannis doit le venger, nous devrions rejoindre lord Stannis. »

Manderly l'attira à lui. « Wylla, chaque fois que tu ouvres la bouche, tu me donnes envie de t'expédier chez les Sœurs du Silence.

— J'ai simplement dit...

— Nous avons entendu ce que tu disais », coupa la plus grande des deux filles, sa sœur. « Des sottises d'enfant. Ne dis pas de mal de nos amis Frey. L'un d'eux sera bientôt ton seigneur et époux.

— Non, déclara la jeune fille en secouant la tête. Jamais. Je n'accepterai *jamais*. Ils ont tué le *roi*. »

Lord Wyman s'empourpra. « Si. Quand viendra le jour dit, tu prononceras tes vœux nuptiaux, sinon tu rejoindras les Sœurs du Silence et tu ne parleras plus jamais. »

La malheureuse parut abattue. « Grand-père, *je vous en prie...*

— Tais-toi, mon enfant, renchérit lady Leona. Tu as entendu le seigneur ton grand-père. *Tais-toi !* Tu n'y connais rien.

— Je connais la promesse, insista la fillette. Mestre Théomore, dites-leur ! Mille ans avant la Conquête, une promesse a été faite, et des serments ont été prêtés dans l'Antre du Loup, devant les anciens dieux et les nouveaux. Quand nous étions en grand malheur, sans amis, chassés de nos maisons et en péril de nos vies, les loups nous ont recueillis, nourris et protégés contre nos ennemis. La cité est bâtie sur la terre qu'ils nous ont donnée. En retour, nous avons juré que nous serions toujours leurs. Des hommes de *Stark !* »

Le mestre tripota la chaîne autour de son cou. « Certes, des serments solennels ont été jurés aux Stark de Winterfell. Mais Winterfell est tombé et la maison Stark a été anéantie.

— Parce qu'ils les ont tous *tués !* »

Un autre Frey prit la parole. « Lord Wyman, si je puis ? »

Wyman Manderly lui adressa un hochement de tête. « Rhaegar. Nous avons toujours plaisir à entendre vos nobles avis. »

Rhaegar Frey remercia de ce compliment avec une courbette. Il avait trente ans, ou peu s'en fallait, les épaules arrondies et la panse en marmite, mais il était richement vêtu d'un pourpoint en agneau doux, gris et bordé de tissu d'argent. Sa cape était d'argent, elle aussi, doublée de vair et retenue au col par une broche représentant les tours jumelles. « Dame Wylla, dit-il à la jeune fille à la tresse verte, la loyauté est une vertu. J'espère que vous en montrerez autant envers Petit Walder lorsque vous serez unis par les liens du mariage. Quant aux Stark, la maison n'est éteinte que par la branche mâle. Les fils de lord Eddard sont morts, mais ses filles vivent encore, et la plus jeune vient dans le Nord pour épouser le brave Ramsay Bolton.

— Ramsay *Snow*, riposta Wylla Manderly.

— Qu'il en soit comme il vous plaira. Sous quelque nom que vous voudrez, il sera bientôt marié à Arya Stark. Si vous devez être fidèle à votre promesse, donnez-lui votre allégeance, car il sera votre prochain sire de Winterfell.

— Il ne sera jamais *le mien* ! Il a obligé lady Corbois à l'épouser, puis l'a enfermée dans un cachot et l'a forcée à se dévorer les doigts. »

Un murmure d'assentiment courut à travers la cour du Triton. « La pucelle dit juste », déclara un homme massif en blanc et pourpre dont la cape était fermée par une paire de clés de bronze entrecroisées. « Roose Bolton est froid et rusé, certes, mais l'on peut traiter avec Roose. Nous avons tous connu pire. Mais son bâtard de fils... On le dit fou, et cruel. Un monstre.

— On le dit ? » Rhaegar Frey portait une barbe soyeuse et un sourire sardonique. « Ses ennemis disent cela, assurément... Mais c'était le Jeune Loup, le monstre. Plus fauve qu'humain, celui-là, bouffi d'orgueil et altéré de sang. Et dénué de loyauté, comme le seigneur mon grand-père l'a appris pour son chagrin. » Il écarta les mains. « Je ne blâme pas Blancport de l'avoir soutenu. Mon grand-père a commis la même grave erreur. Dans toutes les batailles du Jeune Loup, Blancport et les Jumeaux combattaient côte à côte sous ses bannières. Robb Stark nous a tous trahis. Il a abandonné le Nord aux cruelles volontés des Fer-nés afin de se tailler un plus avenant royaume au long du Trident. Puis il a abandonné les seigneurs du fleuve qui avaient risqué pour lui tant et plus, et, rompant son pacte de mariage avec mon grand-père, il a épousé la première gueuse ouestrienne qui lui a attiré l'œil. Le Jeune Loup ? C'était un ignoble chien, et il a péri comme tel. »

La cour du Triton s'était tue. Davos sentit l'atmosphère se glacer. Lord Wyman contemplait Rhaegar devant lui comme s'il s'agissait d'un cafard qui ne méritait qu'un talon sans pitié... Et alors, abruptement, il branla lourdement du chef, faisant balloter tous ses mentons. « Un chien, certes. Il ne nous a rapporté que le chagrin et la mort. Un ignoble chien, assurément. Poursuivez. »

Rhaegar Frey reprit. « Le chagrin et la mort, certes... Et ce seigneur oignon vous en apportera encore, avec ses discours de vengeance. Ouvrez les yeux, comme l'a fait le seigneur mon grand-père. La Guerre des Cinq Rois est pratiquement conclue. Tommen est notre roi, notre *seul* roi. Nous devons l'aider à panser les blessures de ce triste conflit. Comme fils légitime de

Robert, héritier du cerf et du lion, le Trône de Fer lui revient de droit.

— Sages paroles, et véridiques, commenta lady Wyman Manderly.

— Non, ce n'est *pas* vrai. » Wylla Manderly tapa du pied.

« Tais-toi donc, malheureuse, la morigéna lady Leona. Les jeunes filles devraient être un ornement pour l'œil, et non point une douleur pour l'oreille. » Elle empoigna la fillette par sa tresse et l'entraîna hors de la salle en dépit de ses clameurs de protestation. *Voilà ma seule amie dans cette salle qui disparaît*, se dit Davos.

« Wylla a toujours été une enfant entêtée, expliqua sa sœur en manière d'excuse. Je crains qu'elle ne fasse une épouse entêtée. »

Rhaegar haussa les épaules. « Le mariage l'assouplira, je n'en doute point. Une main ferme et une parole douce.

— Sinon, il reste les Sœurs du Silence. » Lord Wyman changea de position sur son trône. « Quant à vous, chevalier oignon, j'ai assez entendu de trahison pour un jour. Vous voudriez me faire risquer ma cité pour un faux roi et un faux dieu. Vous voudriez me faire sacrifier mon seul fils vivant pour que Stannis Baratheon puisse carrer son cul pincé sur un trône sur lequel il n'a aucun droit. Je n'en ferai rien. Ni pour vous. Ni pour votre seigneur. Ni pour personne. » Le lord de Blancport se hissa sur ses pieds. L'effort colora son cou d'une fluxion rouge. « Vous êtes *toujours* un contrebandier, ser, venu dérober mon or et mon sang. Vous voudriez prendre le chef de mon fils. Je crois que je vais prendre le vôtre, en lieu et place. *Gardes !* Emparez-vous de cet homme ! »

Avant que Davos ait seulement eu l'idée de réagir, il fut cerné de tridents d'argent. « Messire, protesta-t-il, je suis un émissaire.

— Ah vraiment ? Vous vous êtes introduit dans ma cité à la dérobée, comme un contrebandier. Je le déclare, vous n'êtes point lord, ni chevalier, ni émissaire, rien qu'un voleur et un espion, un trafiquant ès mensonges et trahisons. Je devrais vous arracher la langue avec des pinces portées au rouge et vous livrer à Fort-Terreur pour y être écorché. Mais la Mère est

charitable et moi aussi. » Il adressa un signe à ser Marlon.  
« Cousin, emportez cette créature dans l'Antre du Loup, et tranchez-lui le chef et les mains. Je veux qu'on me les apporte avant mon souper. Je ne pourrai avaler une bouchée que je n'aie vu la tête de ce contrebandier au bout d'une pique, avec un oignon enfoncé entre ses dents de menteur. »

## SCHLINGUE

Ils lui donnèrent un cheval et une bannière, un pourpoint de laine douce et une chaude cape de fourrure, et le lâchèrent. Pour une fois, il ne puait pas. « Reviens avec ce château, dit Damon Danse-pour-moi en aidant Schlingue tout tremblant à monter en selle, ou continue à galoper et vois jusqu'où tu iras avant que nous te rattrapions. Oui-da, ça lui plairait, ça. » Avec un large sourire, Damon cingla la croupe du cheval de la mèche du fouet, et la vieille haridelle hennit et se mit en route.

Schlingue n'osa pas regarder en arrière, de crainte de voir à ses trousses Damon, Dick le Jaune, Grogne et le reste, que tout ceci ne soit qu'une nouvelle malignité de lord Ramsay, une épreuve cruelle pour jauger ses réactions si on lui confiait un cheval et qu'on le libérait. *Se figurent-ils que je vais m'enfuir ?* La haridelle qu'on lui avait donnée était une misérable bête, cagneuse et efflanquée ; jamais il ne pourrait espérer distancer les belles cavales montées par lord Ramsay et ses chasseurs. Et Ramsay n'aimait rien tant que de lancer la meute hurlante de ses filles sur les traces d'une proie toute fraîche.

D'ailleurs, s'enfuir ? Où donc ? Derrière lui se trouvaient les camps, peuplés des hommes de Fort-Terreur et ceux que les Ryswell avaient ramenés des Rus, séparés par l'ost de Tertrebourg. Au sud de Moat Cailin, une autre armée remontait la route, une armée de Bolton et de Frey marchant sous les bannières de Fort-Terreur. À l'est de la route s'étendait une côte lugubre et désolée et une mer froide et salée ; à l'ouest, les marais et les paluds du Neck, infestés de serpents, de lézards-lions et de démons des tourbières aux flèches empoisonnées.

Il ne s'enfuirait pas. Il ne le pouvait pas.

*Je lui livrerai le château. Je le ferai. Je le dois.*

Le jour était gris, humide et brumeux. Le vent soufflait du sud, moite comme un baiser. Au loin, on distinguait les ruines de Moat Cailin, enveloppées de mèches de brouillard matinal.



Son cheval avançait vers elles au pas, ses sabots produisant de légers bruits de ventouse en se dégageant de la vase gris-vert.

*Je suis déjà passé par ici.* Cette pensée était dangereuse, et il la regretta immédiatement. « Non, dit-il, non, c'était un autre homme, c'était avant que tu connaisses ton nom. » Il s'appelait Schlingue. Il devait s'en souvenir. *Schlingue, Schlingue, cela commence comme cheval.*

Lorsque cet autre homme était passé par ici, une armée le suivait de près, le grand ost du Nord partant à la guerre sous les bannières gris et blanc de la maison Stark. Schlingue, lui, s'en venait seul, tenant une bannière de paix au bout d'une hampe en bois de pin. Lorsque l'autre homme était passé par ici, il montait un coursier, prompt et ardent. Schlingue chevauchait une carne épuisée, réduite à la peau, aux os et aux côtes, et il allait lentement, de crainte d'en choir. L'autre homme avait été bon cavalier, mais Schlingue se sentait mal à l'aise sur le dos d'un cheval. Cela remontait si loin. Il n'était pas un cavalier. Même pas un homme. Il était la créature de lord Ramsay, plus vile qu'un chien, un ver sous une défroque d'homme. « Tu te feras passer pour un prince », lui avait expliqué lord Ramsay la veille au soir, tandis que Schlingue marinait dans un baquet d'eau bouillante. « Mais nous connaissons la vérité. Schlingue tu es, et Schlingue tu resteras, en dépit de tous les beaux parfums que tu pourras porter. Ton nez pourrait t'abuser. Souviens-toi de ton nom. Souviens-toi de qui tu es.

— Schlingue, avait-il répondu. Votre Schlingue.

— Réussis cette petite besogne pour moi et tu pourras devenir mon chien et manger de la viande chaque jour, lui promit lord Ramsay. Tu seras tenté de me trahir. De t'enfuir, de te battre ou de rejoindre nos ennemis. Non, tais-toi, je ne veux pas t'entendre nier. Mens-moi, et je te prive de langue. À ta place, un homme, oui, se retournerait contre moi, mais nous savons ce que tu es, n'est-ce pas ? Trahis-moi si tu veux, cela n'a nulle importance... Mais commence par faire le décompte de tes doigts, et saches-en le coût. »

Schlingue connaissait ce coût. *Sept*, se répéta-t-il, *sept doigts. Un homme peut se contenter de sept doigts. Sept est un nombre sacré.* Il se rappelait combien il avait souffert quand

lord Ramsay avait ordonné à l'Écorcheur de lui mettre l'annulaire à vif.

L'air était lourd et humide, et de vagues flaques d'eau ponctuaient le sol. Schlingue avança entre elles avec prudence, suivant les vestiges de la route de rondins et de planches que l'avant-garde de Robb Stark avait installée sur le sol meuble afin de faciliter le passage de son ost. Où se dressait jadis un puissant rideau de muraille, ne restaient plus que des pierres isolées, des blocs de basalte noir si énormes qu'il avait dû falloir autrefois une centaine d'hommes pour les hisser en place. Certaines s'étaient enfoncées si profond dans le marais que seul un coin en émergeait ; d'autres étaient dispersées comme les jouets abandonnés d'un dieu, fissurées et croulantes, mouchetées de lichens. La pluie de la nuit précédente avait laissé les énormes blocs trempés et luisants, et le soleil du matin donnait l'impression qu'ils avaient été vernissés d'une fine couche d'huile noire.

Plus loin se dressaient les tours.

La tour du Pochard penchait, comme sur le point de crouler, ainsi qu'elle le semblait depuis un demi-millénaire. La tour des Enfants piquait vers le ciel, aussi droite qu'une lance, mais son sommet fracassé était ouvert au vent et à la pluie. La tour du Concierge, large et trapue, était la plus grande des trois, empoissée de mousse, un arbre nouveau poussant de côté sur les moellons de sa face nord, des fragments de muraille brisée encore en place à l'est et à l'ouest. *Les Karstark ont pris la tour du Pochard, et les Omble celle des Enfants*, se souvenait-il. *Robb s'était réservé la tour du Concierge.*

S'il fermait les yeux, il voyait en son for intérieur les bannières claquer avec bravoure sous un vif vent du nord. *Tout cela est parti désormais, tout est tombé.* La brise sur ses joues soufflait du sud, et les seules bannières qui flottaient au-dessus des décombres de Moat Cailin arboraient une seiche dorée sur champ noir.

On l'observait. Il sentait les yeux posés sur lui. En levant le regard, il entr'aperçut des visages blafards épiant entre les merlons de la tour du Concierge et au travers de la maçonnerie fracassée qui couronnait la tour des Enfants où, disait la

légende, les enfants de la forêt avaient autrefois invoqué le marteau des eaux pour rompre les territoires de Westeros en deux.

La passe constituait la seule route à sec à travers le Neck, et les tours de Moat Cailin en obturaient l'extrémité nord comme un bouchon le fait d'une dame-jeanne. La route était étroite, les ruines positionnées de telle façon qu'un ennemi venu du sud devait passer à leur pied et entre elles. Pour prendre d'assaut n'importe lequel des trois ouvrages, l'attaquant devait exposer son dos aux flèches des deux autres, tout en escaladant des murailles de pierre suintante festonnées de vrilles de peau de spectre, gluantes et blêmes. Au-delà de la passe, le sol marécageux était infranchissable, une interminable gâtine de fondrières, de sables mouvants et de plaques de verdure luisante qui paraissaient fermes à l'œil non averti mais se muaient en eau à l'instant où l'on y posait le pied, entièrement infestée de serpents venimeux, de fleurs empoisonnées et de lézards-lions monstrueux aux crocs en poignards. Tout aussi dangereux, le peuple qui y vivait, rarement vu mais toujours aux aguets, les Paludiers, les bouffe-grenouilles, les hommes de la bourbe. Saline et Massette, Tourbe et Marais, Crevisse et Palus, Bonvert et Noyrevase, tels étaient les noms qu'ils se donnaient. Les Fer-nés les couvraient tous sous le terme de *démons des marais*.

Schlingue dépassa la carcasse putréfiée d'un cheval, une flèche fichée dans son encolure. Un long serpent blanc se coula dans son orbite cave à l'approche du nouveau venu. Derrière le cheval, il aperçut le cavalier, ou ce qu'il en restait. Les corbeaux avaient curé la chair sur tout le visage de l'homme, et un chien sauvage avait farfouillé sous sa maille pour atteindre les entrailles. Plus loin, un autre cadavre s'était englué si profond dans la vase que seuls affleuraient son visage et ses doigts.

Plus près des tours, les cadavres jonchaient le sol de tous côtés. Des sanguinaires avaient éclos dans leurs blessures béantes, des fleurs blafardes aux pétales charnus et humides comme des lèvres de femme.

*Jamais la garnison ne me reconnaîtra.* Si certains pourraient se remémorer le garçon qu'il avait été avant

d'apprendre son nom, Schlingue serait pour eux un inconnu. Voilà bien longtemps qu'il ne s'était regardé dans un miroir, mais il savait combien il devait paraître vieux. Ses cheveux avaient blanchi ; la plus grande part en était tombée et ce qu'il en restait était raide et cassant comme paille. Les cachots l'avaient laissé aussi chétif qu'une vieille femme et si fluet qu'une bourrasque aurait suffi à le culbuter.

Et ses mains... Ramsay lui avait donné des gants, de beaux gants de cuir noir, souples et doux, bourrés de laine pour dissimuler ses doigts absents, mais si quelqu'un y regardait de près, il verrait que trois d'entre eux ne se pliaient pas.

« *Halte-là !* s'écria une voix. Que veux-tu ?

— Parler. » Il éperonna la haridelle pour la faire avancer, agitant la bannière de paix pour qu'ils ne puissent manquer de la voir. « Je viens sans arme. »

Il ne reçut aucune réponse. À l'intérieur des murs, il le savait, les Fer-nés débattaient pour savoir s'ils devaient le laisser entrer ou cribler sa poitrine de flèches. Sans importance. Une mort rapide ici serait cent fois préférable à un retour vers Ramsay après un échec.

Puis les portes de la poterne s'ouvrirent à la volée. « *Vite.* » Schlingue se tournait vers le bruit quand la flèche frappa. Elle venait de quelque part à sa droite, à un endroit où des pans écroulés du mur d'enceinte s'enlisaient à demi sous la tourbière. Le missile creva les replis de sa bannière et pendit, arrêté, la pointe à un pied à peine de son visage. Il en conçut une telle surprise qu'il lâcha la bannière de paix et dégringola de sa selle.

« À l'intérieur, cria la voix, magne-toi, imbécile, *dépêche !* »

Schlingue escalada les marches à quatre pattes tandis qu'une autre flèche voletait au-dessus de sa tête. Quelqu'un l'empoigna, le hala à l'intérieur, et il entendit la porte claquer derrière lui avec fracas. Il fut remis debout de force et collé au mur. Puis un couteau s'appliqua contre sa gorge, un visage barbu si près de lui qu'il aurait pu compter les poils de nez de l'autre. « Qui t'es ? C'est quoi, la raison d' ta présence ici ? Allons, vite, ou j' te traite comme je l'ai traité, lui. » Le garde désigna d'un spasme de la tête un corps en décomposition sur le sol près de la porte, sa chair verte grouillant d'asticots.

« Je suis fer-né », répondit Schlingue – un mensonge. Certes, le garçon qu'il avait été auparavant avait été fer-né, mais Schlingue était venu au monde dans les cachots de Fort-Terreur. « Regardez mon visage. Je suis le fils de lord Balon. Votre prince. » Il aurait prononcé le nom, mais ces mots, semblait-il, restaient pris dans sa gorge. *Schlingue, je m'appelle Schlingue, cela commence comme chaînes*. Il devait oublier cela un petit moment, toutefois. Aucun homme ne se rendrait jamais à une créature telle que Schlingue, si désespérée que sa situation puisse être. Il devait feindre d'être à nouveau un prince.

L'homme qui le tenait le dévisagea, plissant les yeux, la bouche tordue par le soupçon. Il avait les dents brunes, et son haleine puait la bière et l'oignon. « Z'ont été tués, les fils de lord Balon.

— Mes frères. Pas moi. Lord Ramsay m'a capturé après Winterfell. Il m'envoie ici afin de traiter avec vous. Es-tu celui qui commande ici ?

— Moi ? » L'homme baissa son couteau et recula d'un pas, manquant de trébucher sur le cadavre. « Pas moi, m'sire. » Sa maille était rouillée, ses cuirs moisies. Sur le dos d'une main une plaie ouverte laissait couler du sang. « C'est Ralf Kenning, le commandant. Le capitaine l'a dit. J' garde la porte, c'est tout.

— Et celui-ci, qui est-ce ? » Schlingue flanqua un coup de pied dans le corps.

Le garde fixa le cadavre comme s'il le voyait pour la première fois. « Lui... L'a bu de l'eau. J'ai dû lui trancher la gorge, pour qu'il arrête de gueuler. Mal au ventre. Faut pas boire l'eau. C'est pour ça qu'y a de la bière. » Le garde se frictionna le visage, les yeux rouges et irrités. « On traînait les corps dans les caves. Les cryptes sont toutes inondées, là en bas. Personne veut plus s' donner tant de mal, maintenant, alors on les laisse où qu'y tombent.

— La cave vaudrait mieux, pour eux. Les donner à l'eau. Au Dieu Noyé. »

L'homme s'esclaffa. « Y a pas de dieux, en bas, m'sire. Jus' des rats et des serpents d'eau. Des saloperies blanches, grosses

comme j'ai la cuisse. Parfois, y' remontent les marches et y' vous piquent pendant que vous dormez. »

Schlingue se souvint des cachots au-dessous de Fort-Terreur, du rat qui gigotait entre ses dents, du goût du sang chaud sur ses lèvres. *Si j'échoue, Ramsay me renverra à tout ça, mais d'abord, il m'écorchera un autre doigt.* « Combien reste-t-il d'hommes, dans la garnison ?

— Que'ques-uns. J' sais pas. Moins qu'on était avant. Y en a dans la tour du Pochard aussi, j' crois. Dans la tour des Enfants, non. Dagon Morru y est allé, y a quelques jours. Y en restait que deux d' vivants, il a dit, et y' bouffaient les morts. Y' les a tués tous les deux, si vous pouvez croire ça. »

*Moat Cailin est tombée,* comprit alors Schlingue, *simplement personne n'a jugé utile de les prévenir.* Il se frotta la bouche pour dissimuler ses dents cassées et déclara : « J'ai besoin de parler à votre commandant.

— Kenning ? » Le garde parut décontenancé. « Y' dit pas trop grand-chose, ces temps-ci. Il est en train de crever, là. Peut-être déjà mort. J' l'ai plus vu depuis... Je m' souviens plus quand...

— Où est-il ? Conduisez-moi à lui.

— Et qui va garder la porte, alors ?

— Lui. » Schlingue tapa du pied dans le cadavre.

Cela fit rire son interlocuteur. « Oui-da. Pourquoi pas ? V'nez avec moi, alors. » Il décrocha une torche d'une applique sur le mur et la balança jusqu'à ce qu'elle flambe chaud et clair. « Par ici. » Le garde le conduisit par une porte vers un escalier en colimaçon, l'éclat de la torche se reflétant sur des murs de pierre noire durant leur ascension.

La salle au sommet des marches était obscure, enfumée, et il y régnait une chaleur étouffante. On avait accroché une peau en lambeaux en travers de la fenêtre étroite pour empêcher l'humidité d'entrer, et une plaque de tourbe brûlait à feu couvant dans un brasero. Une puanteur abominable emplissait la chambre, un miasme mêlant moisi, pisse et excréments, fumée et maladie. Des roseaux sales jonchaient le sol, tandis qu'un amas de paille dans le coin faisait office de lit.

Ralf Kenning grelottant gisait sous une montagne de fourrures. Ses armes étaient empilées à côté de lui – l'épée et la

hache, le haubert de mailles, le heaume de guerre en fer. Son bouclier dépeignait la main nuageuse du dieu des orages, la foudre crépitant de ses doigts sur une mer démontée, mais la peinture était décolorée et craquelée, le bois au-dessous commençait à pourrir.

Ralf aussi pourrissait. Sous les fourrures, il était nu et fiévreux, sa chair pâle et bouffie couverte de plaies purulentes et de croûtes. Il avait la tête déformée, une joue enflée de façon grotesque, le cou engorgé de sang au point qu'il menaçait de lui engloutir tout le chef. Le bras du même côté, épais comme un rondin, grouillait de vers blancs. Personne ne l'avait baigné ni rasé depuis bien des jours, à le voir. Un œil pleurait du pus, et sa barbe portait des croûtes de vomi séché. « Que lui est-il arrivé ? s'enquit Schlingue.

— L'était sur le parapet et un démon des marais lui a décoché une flèche. C'était juste une égratignure mais... y' z'empoisonnent leurs flèches, y' frottent la pointe de merde et d' pire encore. On a versé du vin bouillant dans la blessure, mais ça a rien changé. »

*Je ne peux pas traiter avec cette chose.* « Tuez-le, ordonna Schlingue au garde. Il a perdu l'entendement. Il est rempli de sang et de vers. »

L'homme le considéra, bouche bée. « Le capitaine lui a confié le commandement.

— Vous achèveriez un cheval mourant.

— Quel cheval ? J'en ai jamais eu, moi, de cheval. »

*Moi, si.* Le souvenir l'envahit comme une vague. Les cris de Sourire avaient paru presque humains. La crinière en flammes, il s'était cabré, aveuglé de douleur, frappant de ses sabots. *Non, non. Pas à moi, il n'était pas à moi, Schlingue n'a jamais eu de cheval.* « Je vais le tuer pour vous. » Schlingue saisit l'épée de Ralf Kenning, appuyée contre son bouclier. Il avait encore assez de doigts pour tenir la poignée. Lorsqu'il appliqua le fil de la lame sur la gorge boursouflée de la créature sur la litière, la peau se fendit dans un flot de sang noir et de pus jaune. Kenning fut pris d'un violent spasme, puis reposa immobile. Un ignoble remugle emplit la pièce. Schlingue courut à l'escalier. Là, l'air était humide et froid, mais bien plus sain en

comparaison. Le Fer-né sortit en trébuchant à sa suite, blême, luttant pour ne pas vomir. Schlingue l'empoigna par le bras. « Qui était le second ? Où sont le reste des hommes ?

— En haut, sur les remparts, ou dans la salle. À dormir, à boire. J'vous y conduis, si vous voulez.

— Fais-le tout de suite. » Ramsay ne lui avait donné qu'un jour.

La salle était de pierre sombre, haute de plafond et pleine de courants d'air et de fumées errantes, ses murs de pierre maculés d'énormes plaques de lichens pâles. Un feu de tourbe brûlait faiblement dans un âtre noirci par les flambées plus brûlantes d'années révolues. Une table massive en pierre sculptée remplissait la salle, comme elle le faisait depuis des siècles. *C'était là que j'étais assis, la dernière fois que je suis venu ici*, se souvint-il. *Robb siégeait au haut bout de la table, le Lard-Jon à sa droite et Roose Bolton à sa gauche. Les Glover se trouvaient à côté d'Helman Tallhart. Karstark et ses fils étaient placés face à eux.*

Deux douzaines de Fer-nés étaient assis à table en train de boire. Quelques-uns le considérèrent avec des yeux ternes et éteints quand il entra. Le reste l'ignora. Tous ces hommes lui étaient inconnus. Plusieurs portaient des capes attachées par des broches en forme de morue d'argent. Les Morru n'avaient pas bonne réputation dans les îles de Fer ; on jugeait les hommes voleurs et lâches, les femmes dissolues, aptes à coucher avec leurs propres pères et frères. Il ne fut pas surpris que son oncle ait choisi de laisser ces gens derrière lui lorsque la Flotte de Fer était rentrée chez elle. *Cela me facilitera d'autant la tâche.* « Ralf Kenning est mort, annonça-t-il. Qui commande ici ? »

Les buveurs lui jetèrent un regard vide. L'un d'eux s'esclaffa. Un autre cracha par terre. Finalement, un des Morru voulut savoir : « Qui le demande ?

— Le fils de lord Balon. » *Schlingue, mon nom est Schlingue, ça commence comme chance.* « Je suis ici sur l'ordre de Ramsay Bolton, lord du Corbois et héritier de Fort-Terreur, qui m'a capturé à Winterfell. Son ost se trouve au nord de votre position, celui de son père est au sud, mais lord Ramsay est



disposé à se montrer indulgent si vous lui cédez Moat Cailin avant que le soleil ne se couche. » Il tira la lettre qu'on lui avait donnée et la jeta sur la table devant les buveurs.

L'un d'eux la ramassa et la retourna entre ses mains, tripotant la cire rose qui la cachetait. Au bout d'un moment, il commenta : « Du parchemin. Quel intérêt ? C'est d' fromage qu'on a b'soin. Et d' viande.

— D'acier, tu veux dire », corrigea son voisin, un homme à barbe grise dont le bras gauche s'achevait sur un moignon. « D'épées. De haches. Oui-da, et d'arcs, cent arcs supplémentaires, et d'hommes pour tirer les flèches.

— Un Fer-né capitule pas, déclara une troisième voix.

— Allez raconter cela à mon père. Lord Balon a ployé le genou quand Robert a jeté son rempart à bas. Sinon, il aurait péri. Comme vous, si vous ne vous rendez pas. » Il indiqua d'un geste le parchemin. « Brisez le sceau. Lisez les mots. C'est un sauf-conduit, rédigé de la propre main de lord Ramsay. Déposez vos épées et venez avec moi, et Sa Seigneurie vous nourrira et vous donnera permission de marcher sans mal jusqu'à la côte des Roches afin de trouver un vaisseau pour rentrer chez vous. Sinon, vous mourrez.

— C'est une menace ? » Un des Morru se remit debout. Un gaillard, mais il avait les yeux exorbités et la bouche large, avec une chair morte et blême. On aurait dit que son père l'avait engendré avec un poisson, mais il portait encore une épée. « Dagon Morru ne se rend à personne. »

*Non, par pitié, il faut que vous écoutiez.* La seule idée de ce que lui ferait Ramsay s'il revenait piteux au camp, sans la capitulation de la garnison, suffisait presque à le faire se pisser aux chausses. *Schlingue, Schlingue, ça commence comme chier.* « Est-ce là votre réponse ? » Les mots sonnaient avec faiblesse à ses oreilles. « Est-ce que la morue parle pour vous tous ? »

Le garde qui l'avait accueilli à la porte paraissait moins convaincu. « Victarion nous a donné l'ordre d' tenir, il l'a fait. J' l'ai entendu d' mes propres oreilles. *Tenez bon jusqu'à mon retour*, il a dit à Kenning.

— Oui-da, confirma le manchot. C'est ça, qu'il a dit. On l'a convoqué aux états généraux du roi, mais il a juré qu'y'

reviendrait, coiffé d'une couronne de bois flotté, avec mille hommes derrière lui.

— Mon oncle ne reviendra jamais, leur annonça Schlingue. Le Bois du roi a couronné son frère Euron, et l'Œil de Choucas a d'autres combats à livrer. Vous croyez que mon oncle vous accorde la moindre valeur ? Non. Il vous a laissés crever derrière lui. Il s'est défait de vous, comme l'on racle la vase de ses bottes en atteignant la berge. »

Ces mots firent mouche. Il le voyait dans leurs yeux, à leur façon de s'entre-regarder ou de froncer les sourcils au-dessus de leur coupe. *Tous appréhendaient d'avoir été abandonnés, mais il a fallu que je vienne pour changer leur crainte en certitude.* Ces hommes n'étaient pas parents de fameux capitaines, ni du sang des grandes maisons des îles de Fer. C'étaient des fils de serfs et de saunières.

« Si on se rend, on peut partir ? demanda le manchot. C'est ce qu'est marqué là, sur c't' écriture ? » Il tapota le rouleau de parchemin, son sceau de cire encore intact.

« Lis par toi-même, répondit-il, bien qu'il eût la quasi-certitude qu'aucun d'entre eux ne savait lire. Lord Ramsay traite avec honneur ses captifs tant qu'ils se comportent de façon loyale avec lui. » *Il m'a simplement pris des orteils, des doigts et l'autre chose, alors qu'il aurait pu prendre ma langue, ou m'écorcher les jambes du talon à la cuisse.* « Rendez-lui les armes, et vous vivrez.

— menteur. » Dagon Morru tira sa longue épée. « T'es celui qu'on appelle Tourne-Casaque. Pourquoi on croirait tes promesses ? »

*Il est ivre,* comprit Schlingue. *C'est la bière qui parle.* « Crois ce qu'il te chaut. J'ai apporté le message de lord Ramsay. À présent, je dois retourner auprès de lui. Nous festoierons de sanglier sauvage et de navets, arrosés d'un fort vin rouge. Ceux qui viendront avec moi seront les bienvenus au banquet. Le reste d'entre vous périra d'ici demain. Le seigneur de Fort-Terreur conduira ses chevaliers sur le passage, tandis que son fils mènera du nord ses propres hommes contre vous. Nul quartier ne sera fait. Ceux qui périront au combat seront les

plus chanceux. Les survivants seront livrés aux démons des marais.

— *Suffit !* gronda Dagon Morru. Tu crois que tu vas effrayer des Fer-nés avec des *mots* ? Décampe. Retourne auprès de ton maître avant que j' t'éventre, que j' te vide de tes entrailles et que j' te force à les bouffer. »

Il aurait pu en dire plus long, mais soudain ses yeux s'écarquillèrent. Une hache de jet apparut au centre de son front avec un bruit mat. L'épée de Morru lui chut des doigts. Il tressauta comme un poisson à l'hameçon, puis s'abattit, le visage contre la table.

C'était le manchot qui avait lancé la hache. Quand il se leva, il en avait une autre à la main. « Qui d'autre tient à mourir ? demanda-t-il aux autres buveurs. Parlez, et j' veillerai à vous contenter. » De minces filets de sang se déployaient sur la pierre à partir de la flaque de sang où la tête de Dagon Morru était venue reposer. « Moi, j'ai bien l'intention de vivre, et ça veut dire pas rester pourrir ici. » Un homme but une gorgée de bière. Un autre retourna sa coupe pour laver un doigt de sang avant qu'il n'atteigne l'endroit où il était assis. Personne ne dit mot. Lorsque le manchot passa de nouveau la hache de lancer à sa ceinture, Schlingue comprit qu'il avait gagné. Il se sentit presque un homme, de nouveau. *Lord Ramsay sera content de moi.*

Il amena la bannière de la seiche de ses deux mains, de manière quelque peu gauche à cause de ses doigts manquants, mais débordant de gratitude pour ceux que lord Ramsay lui avait permis de conserver. Cela prit la plus grande partie de l'après-midi avant que les Fer-nés ne soient prêts à partir. Ils étaient plus nombreux qu'il ne l'aurait imaginé – quarante-sept dans la tour du Concierge, dix-huit de plus dans celle du Pochard. Deux de ceux-là, si près de la mort qu'il n'y avait pour eux plus d'espoir, cinq autres trop affaiblis pour marcher. Cela en laissait cinquante-huit capables de se battre. Même dans leur état de faiblesse, ils auraient emporté avec eux trois fois leur nombre si lord Ramsay avait donné l'assaut aux ruines. *Il a bien fait de m'envoyer*, conclut Schlingue en remontant sur sa carne pour mener la colonne dépenaillée à travers le territoire

marécageux jusqu'au camp des Nordiens. « Laissez ici vos armes, dit-il aux prisonniers. Les épées, les arcs, les poignards. Les hommes armés seront abattus à vue. »

Parcourir ce trajet exigea trois fois plus de temps qu'il n'en avait fallu à Schlingue seul. Des litières improvisées avaient été assemblées pour quatre des hommes incapables de marcher ; le cinquième était porté par son fils, sur son dos. Cela ralentissait l'allure, et tous les Fer-nés avaient bien conscience de la cible qu'ils offraient, largement à portée des démons des marais et de leurs flèches empoisonnées. *Si je meurs, je mourrai.* Schlingue priait seulement pour que l'archer sût viser, afin que la mort soit prompte et nette. *Une mort d'homme, pas celle qu'a connue Ralf Kenning.*

Le manchot marchait en tête de la procession, boitant lourdement. Son nom, avait-il dit, était Adrack Humble, et il avait une épouse de roc et trois épouses de sel sur Grand Wyk. « Trois de ces quatre avaient le ventre gros, quand on a levé les voiles, se vantait-il, et les Humble sont prédisposés aux jumeaux. La première chose qu' j'aurai besoin d' faire en rentrant, c'est d' compter mes nouveaux fils. Il s' pourrait même que j'en nomme un en votre honneur, m'sire. »

*Oui-da, nomme-le Schlingue,* se dit-il, *et quand il se conduira mal, tu pourras lui couper les orteils et lui donner des rats à manger.* Il détourna la tête et cracha par terre, et se demanda si Ralf Kenning n'avait pas été le plus heureux.

Une pluie fine avait commencé de pisser du ciel gris ardoise, le temps qu'apparaisse devant eux le camp de lord Ramsay. Une sentinelle les regarda défiler en silence. L'air s'imprégnait de la fumée des feux du repas, qui se noyait dans la pluie. Une colonne de cavaliers vint prendre position derrière eux, menée par un nobliau avec une tête de cheval sur son bouclier. Schlingue le reconnut : *Un des fils de lord Ryswell. Roger, ou peut-être Richard.* Il ne savait pas distinguer les deux. « Sont-ce là tous les soldats ? demanda le cavalier du haut de son étalon bai.

— Tous ceux qui n'étaient pas morts, messire.

— Je pensais qu'il y en aurait plus. Nous les avons attaqués à trois reprises, et à trois reprises ils nous ont repoussés. »

*Nous sommes fer-nés*, songea-t-il avec un subit éclair d'orgueil, et le temps d'un demi-battement de cœur, il fut de nouveau un prince, le fils de lord Balon, du sang de Pyke. Mais cette seule pensée était en elle-même dangereuse. Il devait garder en mémoire son nom. *Schlingue, mon nom est Schlingue, ça commence comme châtiment.*

Ils atteignaient tout juste le camp lorsque les abois d'une meute de chiens lui apprirent l'arrivée de lord Ramsay. Pestagaupes l'accompagnait, en même temps qu'une demi-douzaine de ses favoris, l'Écorcheur et Alyn le Rogue, et Damon Danse-pour-moi, et les Walder, Grand et Petit, aussi. Les chiens s'attroupaient autour d'eux, claquant des dents et grondant à l'adresse des nouveaux venus. *Les filles du Bâtard*, songea Schlingue, avant de se rappeler qu'on ne devait jamais, jamais, jamais employer ce mot en présence de Ramsay.

Schlingue descendit de sa selle et mit un genou en terre. « Messire, Moat Cailin est à vous. Voici ses derniers défenseurs.

— Si peu. J'en avais espéré davantage. C'étaient des adversaires tellement opiniâtres. » Les yeux pâles de lord Ramsay brillèrent. « Vous devez être morts de faim. Damon, Alyn, occupez-vous d'eux. Du vin et de la bière, et toute la nourriture qu'ils pourront avaler. Écorcheur, mène leurs blessés à nos mestres.

— Fort bien, messire. »

Quelques-uns des Fer-nés bredouillèrent des remerciements avant de partir d'un pas chancelant vers les feux de cuisine au centre du camp. Un des Morru tenta même de baiser l'anneau de lord Ramsay, mais les chiens le refoulèrent avant qu'il ait pu approcher, et Alison lui emporta un bout d'oreille. Tandis que le sang lui coulait dans le cou, l'homme dodelinait du chef et multipliait les courbettes, louant la miséricorde de Sa Seigneurie.

Lorsque le dernier s'en fut allé, Ramsay Bolton tourna son sourire vers Schlingue. Il l'empoigna par la nuque, approcha son visage vers lui, le baisa sur la joue et chuchota : « Schlingue, mon vieil ami. T'ont-ils en vérité pris pour leur prince ? Quels pauvres crétins, ces Fer-nés. Les dieux doivent en rire.

— Ils ne souhaitent qu'une chose, rentrer chez eux, messire.

— Et toi, que souhaites-tu, mon bon Schlingue ? » murmura Ramsay, avec la douceur d'un amant. Son haleine, si parfumée, embaumait le vin chaud et les clous de girofle. « De si vaillants services méritent récompense. Je ne puis te rendre tes doigts ni tes orteils, mais, assurément, il y a bien quelque chose que tu désires de moi. Dois-je plutôt te libérer ? Te délier de mon service ? Veux-tu les accompagner, rentrer dans tes îles lugubres sur la mer froide et grise, redevenir un prince ? Ou préférerais-tu rester mon féal serviteur ? »

Un poignard froid lui racla l'échine. *Méfie-toi*, se dit-il, *sois très, très prudent*. Il n'aimait pas le sourire de Sa Seigneurie, la façon dont ses yeux brillaient, les postillons qui luisaient à la commissure de ses lèvres. Il avait déjà vu de tels indices. *Tu n'es pas prince. Tu es Schlingue, rien que Schlingue, ça commence comme charogne. Donne-lui la réponse qu'il veut.*

« Messire, dit-il, ma place est ici, auprès de vous. Je suis votre Schlingue. Je ne désire que vous servir. Tout ce que je demande... Une outre de vin, ce serait pour moi récompense suffisante... Du vin rouge, votre plus fort, tout le vin qu'un homme peut boire. »

Lord Ramsay en rit. « Tu n'es pas un homme, Schlingue. Tu n'es que ma créature. Mais tu auras ton vin. Walder, occupez-vous-en. Et ne crains rien, je ne te renverrai pas dans les cachots, tu as ma parole de Bolton. Nous ferons de toi un chien, en fait. De la viande chaque jour, et je te laisserai même assez de dents pour la manger. Tu pourras dormir avec mes filles. Ben, as-tu un collier pour lui ?

— J'en ferai fabriquer un, messire », assura le vieux Ben-les-Os.

Le vieil homme fit mieux que cela. Cette nuit-là, en plus du collier, il y eut également une couverture en loques, et un demi-poulet. Schlingue dut disputer la viande aux chiennes, mais c'était le meilleur repas qu'il ait fait depuis Winterfell.

Et le vin... Un vin sombre, âpre, mais *fort*. Accroupi parmi les chiennes, Schlingue but à s'en faire chavirer la cervelle, vomit, s'essuya la bouche et but encore. Après, il se coucha et ferma les yeux. Quand il s'éveilla, une chienne léchait du vomi sur sa barbe, et des nuages noirs traversaient en courant la face

d'une lune en faucille. Quelque part dans la nuit, des hommes hurlaient. Il repoussa la chienne, se retourna et se rendormit.

Le lendemain matin, lord Ramsay dépêcha trois cavaliers le long du passage pour prévenir le seigneur son père que la voie était libre. L'écorché de la maison Bolton fut hissé au-dessus de la tour du Concierge, où Schlingue avait amené la seiche dorée de Pyke. Le long de la route en planches pourries, on planta profondément dans le sol spongieux des poteaux de bois, où se putréfièrent les cadavres, rouges et saignants. *Soixante-trois*, il le savait, *ils sont soixante-trois*. À l'un manquait la moitié d'un bras. Un autre avait un parchemin coincé entre les dents, son sceau de cire encore intact.

Trois jours plus tard, l'avant-garde de l'ost de Roose Bolton serpenta entre les ruines et remonta l'enfilade des terribles sentinelles – quatre cents Frey à cheval, vêtus en bleu et gris, la pointe de leurs lances scintillant à chaque fois que le soleil crevait les nuages. Deux des fils du vieux lord Walder menaient le détachement. L'un, vigoureux, avait la mâchoire massive et proéminente et des bras aux muscles épais. L'autre avait des yeux affamés rapprochés au-dessus d'un nez pointu, une fine barbe brune qui ne masquait pas tout à fait le menton fuyant au-dessous, un crâne chauve. *Hosteen et Aenys*. Il s'en souvenait, du temps antérieur à la connaissance de son nom. Hosteen était un taureau, lent à se mettre en colère, mais implacable une fois en rage, et, de réputation, le plus féroce combattant de toute la portée de lord Walder. Aenys était plus âgé, plus cruel, plus intelligent – un commandant, pas un bretteur. Tous deux étaient des soldats aguerris.

Les Nordiens suivaient de près leur avant-garde, leurs bannières en loques filant au vent. Schlingue les regarda passer. La plupart allaient à pied, et ils étaient si peu nombreux. Il se souvenait du grand ost qui avait marché vers le sud avec le Jeune Loup, sous le loup-garou de Winterfell. Vingt mille épées et lances étaient parties en guerre avec Robb, ou si près de ce compte que la différence était négligeable, mais un sur dix revenait, seulement, et pour la majorité, c'étaient des hommes de Fort-Terreur.

Au centre de la colonne, à l'endroit où les soldats se pressaient le plus, chevauchait un homme revêtu d'une armure de plates gris sombre sur un gambison de cuir rouge sang. Ses rondelles ouvragées figuraient des têtes humaines, dont les bouches béantes hurlaient de douleur. De ses épaules tombait un manteau de laine rose brodé de gouttelettes de sang. De longs serpents de soie rouge voletaient en cimier sur son heaume fermé. *Nul homme des tourbières ne pourra occire Roose Bolton d'une flèche empoisonnée*, songea Schlingue, lorsqu'il le vit tout d'abord. Un chariot fermé grinçait à sa suite, halé par six lourds chevaux de trait et défendu par des arbalétriers, à l'avant et à l'arrière. Des tentures de velours bleu sombre cachaient les occupants du chariot aux yeux des observateurs.

Plus loin derrière venait le train des équipages – de lentes charrettes chargées de provisions et de butin pris au cours de la guerre, et des carrioles encombrées de blessés et d'estropiés. Et en arrière-garde, d'autres Frey. Un millier au moins, peut-être plus : archers, piqueurs, paysans armés de faux et de bâtons pointus, francs coureurs et archers montés, et une autre centaine de chevaliers pour les garder en formation.

Avec son collier, ses chaînes et le retour de ses guenilles, Schlingue suivit, avec les autres chiens, sur les talons de lord Ramsay quand Sa Seigneurie s'avança pour recevoir son père. Lorsque le cavalier en armure sombre retira son heaume, cependant, le visage qui parut était inconnu de Schlingue. Le sourire de Ramsay se flétrit à cette vue, et la colère fulgura sur sa figure. « Qu'est-ce donc ? Une plaisanterie ?

— Simple précaution », chuchota Roose Bolton, en émergeant de derrière les tentures du chariot clos.

Le lord de Fort-Terreur ne ressemblait guère à son fils bâtard. Il avait un visage glabre, lisse, ordinaire, ni séduisant ni vraiment quelconque. Malgré les batailles que Roose avait traversées, il ne montrait aucune cicatrice. Quoiqu'il eût largement dépassé quarante ans, il ne portait pas encore de rides, et pas une ligne ou presque qui montrât le passage du temps. Ses lèvres étaient si minces que, lorsqu'il les pinçait, elles semblaient disparaître totalement. Il paraissait n'avoir pas



d'âge, ni d'élangs ; sur le visage de Roose Bolton, la rage et la joie se ressemblaient beaucoup. Pour seul point commun avec Ramsay, il avait les yeux. *Ses yeux sont de glace.* Schlingue se demanda si Roose Bolton pleurerait jamais. *Et en ce cas, les larmes sont-elles froides sur ses joues ?*

Un jour, un garçonnet du nom de Theon Greyjoy avait aimé taquiner Bolton tandis qu'ils siégeaient au conseil avec Robb Stark, en se moquant de sa voix douce et en plaisantant sur les sangsues. *Il devait être fou. Ce n'est pas un homme de qui l'on se gausse.* Il suffisait de regarder Bolton pour comprendre qu'il avait plus de cruauté dans son petit orteil que tous les Frey combinés.

« Père. » Lord Ramsay s'agenouilla devant son géniteur.

Lord Roose l'étudia un moment. « Tu peux te relever. » Il se tourna pour aider deux jeunes femmes à descendre du chariot.

La première était courte et plantureuse, avec un visage rond et rougeaud, et un triple menton qui ballottait sous le capuchon d'hermine. « Ma nouvelle épouse, annonça Roose Bolton. Lady Walda, voici mon fils naturel. Baisez la main de votre belle-mère, Ramsay. » Celui-ci obéit. « Et je suis sûr que vous vous souvenez de lady Arya. Votre promise. »

La fillette était mince, et plus grande que dans son souvenir, mais c'était bien naturel. *Les filles grandissent vite, à cet âge.* Sa robe en laine grise se bordait de satin blanc. Par-dessus, elle portait un manteau d'hermine, fermé par une tête de loup d'argent. Des cheveux brun sombre lui tombaient au milieu du dos. Et ses yeux...

*Ce n'est pas la fille de lord Eddard.*

Arya avait les yeux de son père, les yeux gris des Stark. Une fille de son âge pouvait se laisser pousser les cheveux, prendre quelques pouces de taille, voir sa poitrine gonfler, mais elle ne pouvait altérer le coloris de ses yeux. *C'est la petite camarade de Sansa, la fille de l'intendant. Jeyne, voilà son nom. Jeyne Poole.*

« Lord Ramsay. » La fillette fit une révérence devant lui. Cela non plus ne correspondait pas. *La véritable Arya Stark lui aurait craché au visage.* « Je prie d'être pour vous une bonne

épouse et de vous donner des fils robustes pour prendre votre succession.

— Vous le ferez, lui promit Ramsay, et sans tarder. »

## JON

Sa chandelle avait rendu l'âme dans une flaque de cire, mais la lumière du matin brillait à travers les volets de sa fenêtre. Jon s'était endormi à son travail, une fois encore. Des livres couvraient sa table, en hautes piles. Il les avait lui-même ramenés, après avoir passé la moitié de la nuit à fouiller des caves poussiéreuses à la lueur de sa lanterne. Sam avait raison, les livres avaient terriblement besoin d'être triés, catalogués et classés, mais ce n'était pas une tâche à la portée d'intendants qui ne savaient ni lire ni écrire. Cela devrait attendre le retour de Sam.

*S'il revient.* Jon s'inquiétait pour Sam et mestre Aemon. De Fort-Levant, Cotter Pyke lui avait écrit pour rapporter que le *Corbeau des tempêtes* avait signalé l'épave d'une galère sur la côte de Skagos. Si le navire brisé était le *Merle*, un des navires à la solde de Stannis Baratheon, ou un marchand de passage, l'équipage du *Corbeau des tempêtes* n'avait pas réussi à le déterminer. *J'avais l'intention de mettre Vère et l'enfant en sécurité. Les ai-je en fait envoyés à leur perte ?*

Le repas de la veille s'était figé près de son coude, à peine touché. Edd-la-Douleur avait garni son tranchoir presque à le faire déborder pour permettre au tristement célèbre ragoût aux trois viandes de Hobb Trois-Doigts d'amollir le pain rassis. La plaisanterie qui circulait parmi les frères voulait que les trois viandes fussent du mouton, du mouton et du mouton, mais carotte, oignon et navet auraient tapé plus près du but. Une pellicule de gras froid lustrait les reliefs de ragoût.

Bowen Marsh l'avait pressé de s'installer dans les anciens appartements du Vieil Ours, dans la tour du Roi, depuis que Stannis les avait libérés, mais Jon avait refusé. On pourrait trop aisément interpréter son installation dans le logis royal comme la conviction qu'il ne s'attendait pas à voir Sa Grâce revenir.

Une étrange apathie s'était abattue sur Châteaunoir depuis le départ de Stannis vers le Sud, comme si le peuple libre et les frères noirs retenaient à l'identique leur souffle, en attendant de voir la suite des événements. Les cours et les salles de cantine étaient vides plus souvent qu'occupées, la tour du lord Commandant formait une coque vide, l'ancienne salle commune un monticule de solives carbonisées, la tour d'Hardin laissait penser que la prochaine rafale allait la jeter à bas. La seule rumeur de vie que Jon pouvait entendre était le lointain choc des épées montant de la cour devant l'armurerie. Emmett-en-Fer gueulait à Hop Robin de ne pas baisser sa garde. *Nous aurions tous avantage à ne pas le faire.*

Jon se débarbouilla, s'habilla et quitta l'armurerie, s'arrêtant dehors dans la cour juste assez longtemps pour prononcer quelques paroles d'encouragement pour Hop Robin et les autres élèves d'Emmett. Il déclina l'offre d'escorte que lui fit Ty, comme d'habitude. Il aurait assez d'hommes autour de lui ; si le sang devait couler, deux de plus n'importeraient guère. Mais il prit Grand-Griffe, toutefois, et Fantôme le suivit, sur ses talons.

Le temps qu'il parvienne à l'écurie, Edd-la-Douleur avait fait seller et brider le palefroi du lord Commandant, qui l'attendait. Les chariots se disposaient sous l'œil vigilant de Bowen Marsh. Le lord Intendant trotta le long de la colonne, pointant du doigt et vêtillant, les joues rougies de froid. Quand il aperçut Jon, elles s'empourprèrent encore. « Lord Commandant. Avez-vous toujours l'intention de poursuivre cette...

— ... folie ? acheva Jon. Je vous en prie, dites-moi que vous n'alliez pas employer le mot *folie*, messire ? Oui, j'en ai l'intention. Nous en avons débattu. Fort-Levant réclame plus d'hommes. La tour de l'Ombre réclame plus d'hommes. Griposte et Glacière également, je n'en doute pas, et nous avons quatorze autres redoutes qui restent vides, de longues lieues de Mur qui demeurent sans surveillance ni défense. » Marsh fit la moue. « Le lord Commandant Mormont...

— ... est mort. Et pas des mains des sauvageons, mais de celles de ses Frères jurés, des hommes en qui il avait confiance. Ni vous ni moi ne pouvons savoir ce qu'il aurait fait ou pas fait,

à ma place. » Jon fit virer son cheval. « Assez discuté. En route. »

Edd-la-Douleur avait suivi tout cet échange. Tandis que Bowen Marsh partait au trot, Edd désigna son dos d'un hochement de tête et déclara : « Les pommes granates. C'est bourré d'pépins. Y a de quoi s'étouffer. Moi, j' préfère les navets. Jamais rencontré de navet qui ait fait du mal à quiconque. »

C'est surtout en de pareils moments que mestre Aemon manquait à Jon. Certes, Clydas s'occupait bien des corbeaux, mais il ne possédait pas le dixième des connaissances ou de l'expérience d'Aemon Targaryen, et moins encore de sa sagesse. Bowen était un brave homme, à sa façon, mais la blessure qu'il avait reçue au pont des Crânes avait roidi ses attitudes, et le seul refrain qu'il chantât désormais était sa rengaine familière de fermer les portes. Othell Yarwyck était aussi placide et dépourvu d'imagination que taciturne, et les Premiers Patrouilleurs semblaient périr sitôt qu'ils étaient nommés. *La Garde de Nuit a perdu trop de ses meilleurs éléments*, se dit Jon, tandis que les chariots s'ébranlaient. *Le Vieil Ours, Qhorin Maimin, Donal Noye, Jarman Buckwell, mon oncle...*

Une neige légère se mit à tomber tandis que la colonne progressait vers le sud en suivant la route Royale, la longue ligne de chariots longeant des champs, des rivières et des collines boisées, avec une douzaine de lanciers et une douzaine d'archers qui chevauchaient en escorte. Les dernières expéditions avaient connu à La Mole des moments difficiles, un peu de bousculade et de confusion, quelques jurons étouffés, force regards mauvais. Bowen Marsh estimait qu'il valait mieux ne pas prendre de risques, et pour une fois Jon et lui étaient d'accord.

Le lord Intendant ouvrait la voie. Jon chevauchait à quelques pas en retrait, Edd-la-Douleur Tallett à ses côtés. À un demi-mille au sud de Châteaunoir, Edd pressa son cheval de se rapprocher de Jon et déclara : « M'sire ? Regardez, là-haut. Le grand pochard sur la colline. »

Le pochard était un frêne, tordu de côté par des siècles de vent. Et désormais, il portait un visage. Une bouche solennelle,

une branche cassée en guise de nez, deux yeux creusés profond dans le tronc, observant le Nord en suivant la route Royale, dans la direction du château et du Mur.

*Les sauvageons ont apporté leurs dieux avec eux, après tout.* Cela ne surprenait pas Jon. Les hommes n'abandonnent pas si aisément leurs dieux. Tout ce spectacle orchestré par dame Mélisandre au-delà du Mur paraissait subitement aussi creux qu'une farce de comédiens. « Il te ressemble un peu, Edd, dit-il en essayant de tourner cela à la plaisanterie.

— Certes, m'sire. J'ai pas de feuilles qui me poussent sous le nez, mais sinon... Ça va pas plaire à dame Mélisandre.

— Peu de chances qu'elle le voie. Veille à ce qu'on ne le lui rapporte pas.

— Mais elle voit des choses, dans ses feux.

— De la fumée et des cendres.

— Et des gens qui brûlent. Moi, y a des chances. Avec des feuilles dans le nez. J'ai toujours eu peur de brûler, mais j'espérais mourir avant. »

Jon regarda de nouveau le visage, se demanda qui l'avait ciselé. Il avait posté des gardes à la périphérie de La Mole, tant pour tenir ses corbeaux à l'écart des sauvageonnes que pour empêcher le peuple libre de leur fausser compagnie vers le sud pour effectuer des raids. Celui qui avait taillé le frêne avait éludé ses sentinelles, à l'évidence. Et si un homme pouvait franchir le cordon, d'autres en seraient tout aussi capables. *Je pourrais encore doubler les gardes*, songea-t-il avec amertume. *Gaspiller deux fois plus d'hommes, des hommes qui pourraient arpenter le Mur.*

Les chariots continuèrent d'avancer lentement vers le sud, à travers la boue gelée et les bourrasques de neige. Un mille plus loin, ils arrivèrent à un deuxième visage, taillé dans un marronnier qui poussait au bord d'un ruisseau glacé, d'où ses yeux pouvaient surveiller le vieux pont de planches qui enjambait son cours. « Le double de problèmes », résuma Edd-la-Douleur.

Le marronnier était dépouillé de feuilles, squelettique, mais ses ramures nues n'étaient pas vides. Sur une branche basse en surplomb du ruisseau, un corbeau était perché, comme bossu,

ses plumes ébouriffées contre le froid. Lorsqu'il aperçut Jon, il se déploya de toute son envergure et hurla. Jon leva le poing et siffla, et le gros volatile noir descendit dans un battement d'ailes, en glapissant : « *Grain, grain, grain.* »

— Le grain pour le peuple libre, lui répondit Jon. Pas pour toi. » Il se demanda s'ils en seraient tous réduits à manger des corbeaux avant que l'hiver qui s'annonçait soit parvenu à son terme.

Les frères dans les chariots avaient également vu le visage, Jon n'en doutait pas. Personne n'en dit mot, mais le message se lisait clairement pour quiconque avait des yeux pour voir. Jon avait un jour entendu Mance Rayder comparer la plupart des agenouillés à des moutons. « Bon, un chien peut garder un troupeau de moutons, avait déclaré le Roi-d'au-delà-du-Mur, mais le peuple libre, eh bien, certains sont des lynx-de-fumée et d'autres des pierres. La première sorte vaque où il lui plaît et taillera tes chiens en pièces. L'autre ne bougera pas du tout, sinon à coups de pied. » Il ne fallait pas s'attendre à voir les lynx-de-fumée ni les pierres abandonner les dieux qu'ils avaient adorés toute leur vie, pour se prosterner devant d'autres qu'ils connaissaient à peine.

Juste au nord de La Mole, ils rencontrèrent le troisième guetteur, sculpté dans l'énorme chêne qui marquait la périphérie du village, ses yeux profonds rivés sur la route Royale. *Voilà un visage qui n'est pas aimable*, jugea Jon Snow. Les faces que les Premiers Hommes et les enfants de la forêt avaient sculptées dans les barrals au cours des millénaires révolus portaient le plus souvent des expressions graves ou féroces, mais le grand chêne semblait particulièrement courroucé, comme s'il se préparait à arracher ses racines du sol pour les poursuivre en rugissant. *Il arbore des plaies aussi fraîches que celles des hommes qui l'ont taillé.*

Le bourg de La Mole avait toujours été plus vaste qu'il n'y paraissait : la plus grosse partie se situait sous terre, à l'abri du froid et de la neige. C'était désormais plus vrai que jamais. Le Magnar de Thenn avait bouté le feu au village vide en le traversant pour aller attaquer Châteaunoir, et seuls des amas de poutres calcinées et de vieilles pierres roussies demeuraient en

surface... Mais sous la terre gelée, subsistaient les cryptes, les tunnels et les caves profondes, et c'était là que s'était réfugié le peuple libre, sa communauté pelotonnée ensemble dans le noir comme les taupes qui avaient inspiré la structure du village.

Les chariots se disposèrent en arc de cercle en face de ce qui avait été la forge du village. À proximité, une nuée de gamins au visage rougi construisaient un fort de neige, mais ils s'égaillèrent à la vue des frères en manteau noir, pour disparaître dans l'un ou l'autre trou. Quelques instants plus tard, les adultes commencèrent à émerger du sol. Les accompagnait une forte puanteur, un remugle de corps pas lavés et de vêtements crasseux, d'excréments et d'urine. Jon vit un de ses hommes froncer le nez et dire quelque chose à son voisin. *Une plaisanterie sur le parfum de la liberté*, supposa-t-il. Trop de ses frères se gaussaient de la pestilence des sauvages de La Mole.

*Ignorance crasse*, songea Jon. Le peuple libre ne différait en rien des hommes de la Garde de Nuit : certains étaient propres, d'autres sales, mais la plupart étaient propres à certains moments, et sales à d'autres. Cette infection était simplement l'odeur d'un millier de personnes entassées dans des caves et des tunnels creusés pour en abriter une centaine tout au plus.

Les sauvageons connaissaient déjà la manœuvre. Sans un mot, ils se rangèrent en files derrière les chariots. Il y avait trois femmes pour chaque homme, beaucoup avec des enfants – des créatures pâles et maigres qui s'accrochaient à leurs jupons. Jon vit très peu de nourrissons. *La plupart ont péri durant la marche*, comprit-il, *et ceux qui avaient survécu à la bataille sont morts dans l'enclos du roi*.

Les combattants avaient connu un meilleur sort. Trois cents hommes en âge de se battre, avait affirmé Justin Massey au cours du conseil. Lord Harwood Fell les avait comptés. *Il doit y avoir des piqueuses, aussi. Cinquante ou soixante, voire une centaine*. Les calculs de Fell avaient inclus les blessés, Jon le savait. Il en vit une vingtaine – des hommes appuyés sur des béquilles improvisées, d'autres avec des manches vides ou des mains manquantes, d'autres encore qui n'avaient qu'un seul œil ou qu'une moitié de visage, un cul-de-jatte porté entre deux



amis. Et chacun d'eux, gris de teint, efflanqué. *Des hommes brisés, jugea-t-il. Les spectres ne sont pas la seule forme de morts vivants.*

Tous les combattants n'étaient pas rompus, cependant. Une demi-douzaine de Thenns en armure d'écailles de bronze se tenaient en groupe autour d'un escalier de cave, observant d'un œil noir sans chercher à se joindre au reste ; dans les ruines de la vieille forge du village, Jon repéra un grand gaillard chauve qu'il identifia comme Halleck, le frère d'Harma la Truffe. Les pourceaux d'Harma avaient disparu, cependant. *Mangés, sans doute.* Les deux, là-bas, couverts de fourrures, étaient des Pieds Cornés, aussi sauvages que décharnés, pieds nus même dans la neige. *Il reste encore des loups parmi les moutons.*

Val le lui avait rappelé, lors de la dernière visite qu'il lui avait rendue. « Peuple libre et agenouillés ont plus de points communs que de différences, Jon Snow. Les hommes sont des hommes, et les femmes, des femmes, quel que soit le côté du Mur où nous sommes nés. Bons et mauvais, héros et traîtres, honorables et menteurs, lâches, veules, brutes... Nous en avons en abondance, comme vous. »

*Elle n'avait pas tort.* Le plus ardu était de distinguer les uns des autres, de trier les moutons et les chèvres.

Les frères noirs commencèrent à distribuer la nourriture. Ils avaient apporté des carcasses de bœuf dur et salé, de la morue séchée, des haricots secs, des navets, des carottes, des sacs de farines d'orge et de blé, des œufs en saumure, des fûts d'oignons et de pommes. « Vous avez droit à un oignon ou une pomme, Jon entendit Hal le Velu expliquer à une femme, mais pas les deux. Faut choisir. »

La femme ne paraissait pas comprendre. « M'en faut deux d' chaque. Un d' chaque pour moi, l' reste pour mon p'tit. L'est malade, mais une pomme va l' rend' tout gaillard. » Hal secoua la tête. « Il faut qu'il vienne chercher lui-même sa pomme. Ou son oignon. Mais pas les deux. Pour vous aussi. Alors, vous voulez quoi, une pomme, un oignon ? Allez, dépêchez-vous, y a du monde derrière vous.

— Une pomme », dit-elle, et il lui en donna une, une vieille pomme toute desséchée, petite et flétrie.

« Avance, femme, cria un homme trois places derrière elle. Y' caille, dehors. »

L'interpellée ne lui accorda aucune attention. « Une aut' pomme, demanda-t-elle à Hal le Velu. Pour mon fils. Siou-plaît. Elle est si p'tite, celle-là. »

Hal regarda Jon. Celui-ci secoua la tête. Ils ne tarderaient pas à épuiser leur stock de pommes. S'ils commençaient à en donner deux à tous ceux qui les demandaient, les retardataires n'auraient rien.

« Dégage », dit une jeune fille derrière la femme. Puis elle lui flanqua une bourrade dans le dos. La femme trébucha, lâcha sa pomme et tomba. Les autres provisions volèrent de ses bras. Des haricots s'éparpillèrent, un navet roula dans une flaque de boue, un sac de farine craqua et répandit son précieux contenu dans la neige.

Des voix en colère s'élevèrent, en vieille langue et en Langue Commune. D'autres bousculades éclatèrent derrière un autre chariot. « Y en a pas assez, rugit un vieillard. Salauds d' corbacs, vous nous laissez crever d' faim ! » La femme renversée tentait à quatre pattes de récupérer ses vivres. Jon vit à quelques pas de là un éclair d'acier dénudé. Ses propres archers placèrent des flèches contre les cordes.

Il se retourna sur sa selle. « Rory. Rétablis le calme. »

Rory porta sa grande trompe à ses lèvres et souffla.

Tumulte et bousculade cessèrent. Les têtes se tournèrent. Un gamin éclata en sanglots. Le corbeau de Mormont se déplaça de l'épaule gauche de Jon à la droite, dodelinant du chef en marmonnant : « *Neige, neige, neige.* »

Jon attendit que les derniers échos se soient éteints, puis piqua son palefroi jusqu'à un emplacement d'où tout le monde pourrait le voir. « Nous vous nourrissons du mieux que nous pouvons, avec tout ce que nous pouvons vous donner. Des pommes, des oignons, des navets, des carottes... Un long hiver nous attend tous, et nos réserves ne sont pas inépuisables.

— Vous mangez pas mal, chez les corbacs. » Halleck se fraya un passage plus avant.

*Pour le moment.* « Nous tenons le Mur. Le Mur protège le royaume... ainsi que vous, désormais. Vous savez quel ennemi

nous affrontons. Vous savez ce qui descend sur nous. Certains d'entre vous les ont déjà affrontés. Des spectres et des marcheurs blancs, des créatures mortes aux yeux bleus et aux mains noires. Moi aussi, je les ai vus, combattus, j'en ai expédié un en enfer. Ils tuent et renvoient ensuite vos morts contre vous. Les géants n'ont pas réussi à tenir contre eux, ni vous autres, les Thenns, les clans de la rivière de glace, les Pieds Cornés, le peuple libre... Et au fur et à mesure que les jours raccourcissent et que les nuits refroidissent, ils gagnent plus de force. Vous avez quitté vos maisons pour descendre au sud, par cents et par mille... Pour quelle raison, sinon pour leur échapper ? Pour être en sécurité. Eh bien, c'est le Mur qui vous garde en sécurité. *Nous*, qui vous gardons en sécurité, ces corbeaux noirs que vous méprisez.

— En sécurité mais on crève de faim », lança une femme courtaude avec un visage tanné par le vent ; une piqueuse, à en juger par son aspect.

« Vous voulez plus de nourriture ? demanda Jon. Les vivres sont réservés à ceux qui se battent. Aidez-nous à tenir le Mur, et vous mangerez aussi bien qu'un corbeau. » *Ou aussi mal, quand les réserves s'épuiseront.*

Un silence tomba. Les sauvageons échangèrent des regards méfiants. « *Mange*, grommela le corbeau. *Grain, grain.*

— Combattre pour vous ? » La voix s'exprimait avec un fort accent. Sigorn, le jeune Magnar de Thenn, parlait la Langue Commune avec difficulté, dans les meilleurs moments. « Non combattre pour vous. Tuer vous mieux. Tuer tous vous. »

Le corbeau battit des ailes. « *Tuer, tuer.* »

Le père de Sigorn, le vieux Magnar, avait été écrasé par la chute de l'escalier durant son attaque contre Châteaunoir. *J'éprouverais les mêmes sentiments si l'on me demandait de faire cause commune avec les Lannister*, se dit Jon. « Votre père a essayé de tous nous tuer, rappela-t-il à Sigorn. Le Magnar était un brave, et pourtant il a échoué. Et s'il avait réussi... Qui tiendrait le Mur ? » Il se détourna des Thenns. « Les murailles de Winterfell étaient robustes, elles aussi, mais aujourd'hui, Winterfell est en mine, incendié et fracassé. Un rempart ne vaut que par les hommes qui le défendent. »

Un vieil homme serrant un navet sur sa poitrine déclara : « Vous nous tuez, vous nous faites crever de faim, et maintenant vous voulez faire de nous des esclaves. »

Un homme gros et rougeaud cria son approbation. « J' préférerais aller tout nu qu' de porter une de ces défroques noires su' l' dos. »

Une des piqueuses s'esclaffa. « Même ta femme, elle veut pas t' voir tout nu, Gros-cul. »

Une douzaine de voix commencèrent à parler en même temps. Les Thenns criaient dans la Vieille Langue. Un garçonnet se mit à pleurer. Jon Snow attendit que le chahut se soit apaisé, puis il se tourna vers Hal le Velu et dit : « Hal, qu'est-ce que tu as dit à cette femme ? »

Hal parut interloqué. « Pour les vivres, vous voulez dire ? Une pomme ou un oignon ? C'est tout ce que j'ai dit. Faut qu'ils choisissent.

— *Il faut que vous choisissiez*, répéta Jon Snow. Vous tous. Nul ne vous demande de prêter notre serment, et je me fous de savoir quels dieux vous adorez. Mes dieux sont les vieux dieux, les dieux du Nord, mais vous pouvez garder le dieu rouge, les Sept, ou tout autre dieu qui écoute vos prières. C'est de lances dont nous avons besoin. D'arcs. D'yeux au long du Mur.

« Je prendrai tous les garçons au-dessus de douze ans qui savent tenir une lance ou bander un arc. Je prendrai vos vieux, vos blessés et vos estropiés, et même ceux qui ne peuvent plus se battre. Ils peuvent sans doute accomplir d'autres besognes. Empenner des flèches, traire les chèvres, ramasser du bois pour le feu, nettoyer les écuries... La liste est sans fin. Et : oui, je prendrai aussi vos femmes. Je n'ai que faire de vierges effarouchées qui cherchent protection, mais je prendrai toutes les piqueuses qui voudront venir.

— Et les filles ? » interrogea une gamine. Elle paraissait avoir le même âge qu'Arya, la dernière fois que Jon l'avait vue.

« Seize ans et plus.

— Vous prenez les garçons à partir de douze ! »

À douze ans, dans les Sept Couronnes, les garçons étaient souvent pages et écuyers ; beaucoup pratiquaient les armes depuis des années. Les filles de douze ans étaient des enfants.

*Mais ce sont des sauvageonnes.* « À ta guise. Garçons et filles à partir de douze ans. Mais seulement ceux qui savent obéir aux ordres. Ça vaut pour tout le monde. Jamais je ne vous demanderai de vous agenouiller devant moi, mais je vous placerai aux ordres de capitaines, et de sergents qui vous diront quand vous lever et quand aller dormir, où manger et quand boire, quelle tenue porter, quand tirer votre épée et décocher vos flèches. Les hommes de la Garde de Nuit servent à vie. Je ne vous en demande pas autant, mais tant que vous resterez sur le Mur, vous serez sous mon commandement. Désobéissez à un ordre et je vous fais couper la tête. Demandez à mes frères si je n'en suis pas capable. Ils m'ont déjà vu le faire.

— *Coupe !* hurla le corbeau du Vieil Ours. *Coupe, coupe, coupe.*

— Le choix vous appartient, leur dit Jon Snow. Ceux qui veulent nous aider à tenir le Mur, rentrez à Châteaunoir avec moi, et je veillerai à vous armer et à vous nourrir. Le reste, prenez vos navets et vos oignons, et retournez dans vos terriers. »

La fillette fut la première à s'avancer. « J' sais m' battre. Ma mère était piqueuse. » Jon hocha la tête. *Elle n'a peut-être même pas douze ans*, se dit-il tandis qu'elle se faufilait entre deux vieillards. Mais il n'allait pas décourager son unique recrue.

Deux jouvenceaux la suivirent, des garçons qui n'avaient guère plus de quatorze ans. Puis un balafre avec un œil en moins. « J' les ai vus moi aussi, les morts. Même les corbacs, ça vaut mieux qu' ça. » Une piqueuse de haute taille, un vieillard sur des béquilles, un gamin au visage lunaire avec un bras rabougri, un jeune homme dont les cheveux roux rappelèrent Ygrid à Jon.

Et ensuite, Halleck. « J' t'aime pas, le corbac, gronda-t-il, mais j'ai jamais aimé l' Mance, et ma sœur l'aimait pas non plus. Ça nous a pas empêchés d'nous battre pour lui. Pourquoi pas nous battre pour toi ? »

Et là, la digue se rompit. Halleck était un personnage de poids. *Mance n'avait pas tort.* « Le peuple libre ne suit ni un nom, ni de petits animaux en tissu, cousus sur une tunique, lui

avait répété le Roi-d'au-delà-du-Mur. Ils n'iront pas danser pour menue monnaie, se fichent bien des titres dont vous vous parez, de la signification de telle chaîne de fonction, ou de l'identité de votre aïeul. Ils suivent la force. Ils suivent l'homme. »

Les cousins d'Halleck emboîtèrent le pas à ce dernier, puis ce fut un des bannerets d'Harma, et des hommes qui s'étaient battus à ses côtés, puis d'autres qui avaient entendu conter leurs prouesses. Des barbes grises et de la bleusaille, des guerriers dans la fleur de l'âge, des blessés et des estropiés, une bonne vingtaine de piqueuses et même trois Pieds Cornés.

*Mais pas de Thenns.* Le Magnar tourna les talons et regagna les tunnels, ses acolytes tout de bronze vêtus à ses basques.

Le temps que la dernière pomme flétrie ait été distribuée, les chariots étaient chargés de sauvageons, et ils se retrouvaient plus forts de soixante-trois éléments que lorsque la colonne avait quitté Châteaunoir ce matin-là. « Qu'est-ce que vous allez faire d'eux ? demanda Bowen Marsh à Jon durant le trajet de retour sur la route Royale.

— Les entraîner, les armer, puis les séparer. Les envoyer où l'on a besoin d'eux. Fort-Levant, Tour Ombreuse, Glacière, Griposte. J'ai l'intention d'ouvrir trois forts supplémentaires. »

Le lord Intendant jeta un coup d'œil derrière lui. « Et des femmes, aussi ? Nos frères n'ont pas l'habitude d'avoir des femmes parmi eux, messire. Leurs vœux... Il y aura des rixes, des viols...

— Les femmes en question ont des poignards et savent en jouer.

— Et la première fois qu'une de ces piqueuses tranchera la gorge d'un de nos frères, que ferons-nous ?

— Nous aurons perdu un homme, mais nous venons d'en gagner soixante-trois. Vous excellez en calcul, messire. Corrigez-moi si je m'abuse, mais mes comptes nous laissent un bénéfice de soixante-deux. »

Marsh n'était pas convaincu. « Vous avez ajouté soixante-trois bouches supplémentaires... Mais combien savent se battre et de quel côté se battront-ils ? Si ce sont les Autres aux portes, ils se rangeront très probablement avec nous, je vous l'accorde...

Mais si Tormund Fléau-d'Ogres ou Chassieux nous rendent visite avec dix mille tueurs vociférant, qu'en sera-t-il ?

— Alors, nous verrons. Mais espérons que nous n'en arriverons pas là. »

## TYRION

Il rêva du seigneur son père et du Seigneur au Linceul. Il rêva qu'ils ne formaient qu'une seule et même personne et lorsque son père l'enveloppa de son bras de pierre et se pencha pour lui accorder son baiser gris, il s'éveilla, la bouche sèche et rouillée par le goût du sang, et le cœur qui battait comme un marteau dans sa poitrine.

« Notre défunt nain nous est revenu », commenta Haldon.

Tyrion secoua la tête pour chasser les toiles d'araignée du rêve. *Les Chagrins. J'étais perdu dans les Chagrins.* « Je ne suis pas mort.

— Cela reste à voir. » Le Demi-Mestre se tenait au-dessus de lui. « Canard, conduis-toi comme un bon petit palmipède, et va faire chauffer un peu de bouillon pour notre petit ami ici présent. Il doit être mort de faim. »

Tyrion constata qu'il se trouvait à bord de la *Farouche Pucelle*, sous une couverture qui grattait et empestait le vinaigre. *Nous avons laissé les Chagrins derrière nous. Ce n'était qu'un rêve que j'ai fait en me noyant.* « Pourquoi est-ce que je pue le vinaigre ?

— Lefore t'en a lavé. Selon certains, cela aide à prévenir la grisécaille. J'incline à en douter, mais il n'y avait aucun mal à essayer. C'est Lefore qui a vidé l'eau de tes poumons après que Griff t'a remonté. Tu étais froid comme glace, et tu avais les lèvres bleues. Yandry insistait pour qu'on te rejette, mais le petit l'a interdit. »

*Le prince.* Les souvenirs lui revinrent comme une vague : l'homme de pierre qui tendait des mains grises et crevassées, le sang qui coulait de ses phalanges. *Il était lourd comme un roc, m'entraînait au fond.* « Griff m'a remonté ? » *Il doit vraiment me haïr, sinon il m'aurait laissé mourir.* « Combien de temps ai-je dormi ? Où nous trouvons-nous ?



— À Selhorys. » Haldon sortit de sa manche un petit couteau. « Tiens », dit-il en le lançant précautionneusement à Tyrion.

Le nain sursauta. Le couteau atterrit entre ses pieds et resta planté dans le pont en vibrant. Il le retira. « Qu'est-ce que c'est ?

— Ôte tes bottes. Pique chacun de tes orteils et de tes doigts.

— J'ai l'impression que cela pourrait... être douloureux.

— J'espère bien. Vas-y. »

Tyrion fit sauter une botte, puis l'autre, baissa ses chausses, plissa les yeux en considérant ses orteils. Ils ne lui paraissaient ni meilleurs ni pires que d'habitude. Il tapota avec précaution un gros orteil.

« Plus fort, insista Haldon Demi-Mestre.

— Tu veux que je me pique jusqu'au sang ?

— Si besoin est.

— J'aurai une croûte à chaque orteil.

— Le but de l'exercice n'est point de les compter. Je veux te voir faire la grimace. Du moment que les piqûres te font mal, tu n'as rien à craindre. C'est seulement quand tu ne sentiras pas la lame que tu auras un motif d'avoir peur. »

*La grisécaille.* Tyrion grimaça. Il se piqua un autre orteil, poussa un juron quand une perle de sang monta autour de la pointe du couteau. « Ça m'a fait mal. Content ?

— Je danse de joie.

— Tu pues des pieds plus que moi, Yollo. » Canard tenait une tasse de bouillon. « Griff t'a prévenu de ne pas porter la main sur les hommes de pierre.

— Oui-da, mais il a oublié de prévenir les hommes de pierre de ne pas porter la main sur moi.

— En te piquant, cherche les zones de peau grise morte, les ongles qui commencent à noircir, poursuivit Haldon. Si tu vois de tels signes, n'hésite pas. Mieux vaut perdre un orteil qu'un pied. Mieux vaut perdre un bras que de passer sa vie à ululer sur le *Pont des Rêves*. À présent, l'autre pied, je te prie. Ensuite, tes doigts. »

Tyrion recroisa ses jambes courtes et se mit en devoir de piquer les orteils de son autre pied. « Dois-je également me darder la queue ?

— Ça ne ferait aucun mal.

— Ça ne te ferait aucun mal à toi, tu veux dire. Mais je pourrais fort bien me la trancher, pour tout l'usage que j'en ai.

— Ne te gêne pas. Nous la ferons tanner et bourrer de son, et la vendrons une fortune. Un vit de nain a des vertus magiques.

— C'est ce que je répète à toutes les femmes, depuis des années. » Tyrion planta la pointe de la dague dans le charnu de son pouce, regarda le sang perler et le suça. « Combien de temps dois-je continuer à me torturer ? Quand serons-nous certains que je suis sain ?

— En vérité ? demanda le Demi-Mestre. Jamais. Tu as avalé la moitié du fleuve. Tu es peut-être déjà en train de virer au gris, de te changer en pierre par l'intérieur, en commençant par le cœur et les poumons. En ce cas, ni te piquer les orteils, ni barboter dans le vinaigre ne te sauvera. Quand tu auras fini, viens boire un bouillon. »

Le bouillon était savoureux, mais Tyrion remarqua que le Demi-Mestre maintenait la table interposée entre eux pendant qu'il mangeait. La *Farouche Pucelle* était amarrée à un vieux ponton sur la berge orientale de la Rhoyme. À deux quais de là, une galère d'eau douce volantaine débarquait des soldats. Des échoppes, des étals et des entrepôts s'entassaient sous une muraille de grès. On voyait par-delà les tours et les dômes de la cité, rougis par la lumière du soleil couchant.

*Non, pas une cité.* Selhorys n'était considérée que comme une bourgade, et gouvernée depuis l'antique Volantis. Ce n'était pas Westeros, ici.

Lemore émergea sur le pont, le prince à sa suite. En voyant Tyrion, elle se précipita pour le serrer dans ses bras. « La Mère est miséricordieuse. Nous avons prié pour toi, Hugor. »

*Toi, du moins.* « Je ne t'en tiendrai pas rigueur. »

Griff le Jeune le salua avec moins d'effusions. Le prince était d'humeur morose, furieux d'avoir été consigné à bord de la *Farouche Pucelle* au lieu d'accompagner Yandry et Ysilla à terre. « Nous voulons simplement te garder en sécurité, lui dit Lemore. Nous vivons une époque agitée. » Haldon Demi-Mestre expliqua. « En descendant le fleuve des Chagrins jusqu'à Selhorys, nous avons à trois reprises aperçu des cavaliers en

route vers le sud le long de la rive orientale. Des Dothrakis. En une occasion, ils étaient si proches que nous entendions tintinnabuler les clochettes sur leurs tresses, et parfois, la nuit, on voyait leurs feux au-delà des collines de l'est. Nous avons également croisé des vaisseaux de guerre, des galères de fleuve volantines chargées d'esclaves soldats. Les triarques craignent une attaque contre Selhorys, de toute évidence. »

Tyrion saisit assez vite la situation. Seule des principales villes du fleuve, Selhorys occupait la rive orientale de la Rhoyme, ce qui la rendait beaucoup plus vulnérable aux seigneurs du cheval que ses sœurs sur l'autre berge. *Toutefois, elle demeure un maigre butin. Si j'étais khal, je feindrais de guigner Selhorys, laisserais les Volantins se ruer à sa défense, puis j'obliquerais vers le sud pour galoper vers Volantis elle-même.*

« Je sais manier une épée, insistait Griff le Jeune.

— Même le plus brave de vos ancêtres conservait sa Garde Royale près de lui en temps de péril. » Lemoire avait quitté ses robes de septa pour une tenue plus appropriée à l'épouse ou à la fille d'un marchand prospère. Tyrion l'observa avec attention. Il avait décelé assez aisément la vérité sous les cheveux teints en bleu de Griff et Griff le Jeune, et Yandry et Ysilla ne semblaient point autres que ce qu'ils disaient, tandis que Canard l'était un peu moins. Lemoire, cependant... *Qui est-elle, réellement ? Pourquoi est-elle ici ? Pas pour de l'or, selon mon jugement. Que représente ce prince, pour elle ? A-t-elle jamais été vraiment septa ?*

Haldon nota également le changement de tenue. « Comment devons-nous interpréter cette subite perte de foi ? Je vous préférerais dans vos robes de septa, Lemoire.

— Je la préférerais nue », déclara Tyrion.

Lemoire lui adressa un regard de reproche. « C'est parce que tu as l'âme vile. Des robes de septa hurlent Westeros et pourraient attirer sur nous une attention malvenue. » Elle se retourna vers le prince Aegon. « Vous n'êtes pas le seul à devoir vous cacher. »

Le jeune homme n'en parut pas adouci. *Le prince parfait, mais encore à demi un enfant, malgré tout, avec tant et moins d'expérience du monde et de tous ses malheurs.* « Prince Aegon,

dit Tyrion, puisque nous sommes tous deux bloqués à bord de ce bateau, me ferez-vous l'honneur d'une partie de *cyvosse* pour passer les heures ? »

Le prince lui jeta un regard méfiant. « J'en ai soupé, du *cyvosse*.

— Soupé de perdre contre un nain, voulez-vous dire ? »

La remarque piqua l'orgueil du jeune homme, exactement comme Tyrion s'y attendait. « Allez chercher le plateau et les pièces. Cette fois, j'ai bien l'intention de vous écraser. »

Ils jouèrent sur le pont, assis en tailleur derrière le rouf. Griff le Jeune disposa son armée pour l'attaque, avec dragon, éléphants et cavalerie lourde en avant-garde. *Une formation de jeune homme, aussi hardie que sotte. Il prend tous les risques en visant l'écrasement rapide.* Il laissa le premier coup au prince. Haldon se tenait derrière eux, pour observer le jeu.

Lorsque le prince tendit la main vers son dragon, Tyrion s'éclaircit la voix. « Je ne ferais pas ça, à votre place. Avancer trop tôt son dragon est une erreur. » Il sourit d'un air innocent. « Votre père connaissait les dangers d'un excès de hardiesse.

— Tu as connu mon vrai père ?

— Oh, je l'ai vu deux ou trois fois, mais je n'avais que dix ans quand Robert l'a tué, et mon propre géniteur m'avait caché sous un roc. Non, je ne peux pas prétendre que je connaissais le prince Rhaegar. Pas comme votre faux père l'a connu. Lord Connington était l'ami le plus cher du prince, non ? »

Griff le Jeune repoussa de ses yeux une mèche de cheveux bleus. « Ils ont été écuyers ensemble à Port-Réal.

— Un véritable ami, notre lord Connington. Il doit l'être, pour rester si farouchement loyal au petit-fils du roi qui l'a privé de ses terres et de ses titres pour l'envoyer en exil. C'est fort dommage. Sinon, l'ami du prince Rhaegar aurait pu se trouver sur place lorsque mon père a mis à sac Port-Réal, et sauver le précieux petit-fils du prince Rhaegar de se faire fracasser sa royale cervelle contre un mur. »

Le jeune homme rougit. « Ce n'était pas moi. Je te l'ai dit. C'était le fils d'un tanneur de l'Anse-Pissat dont la mère est morte en lui donnant naissance. Son père l'a vendu à lord Varys contre une cruche d'or de La Treille. Il avait d'autres fils, mais

n'avait jamais goûté à l'or de La Treille. Varys a donné le gamin de l'Anse à la dame ma mère et m'a emporté.

— Certes. » Tyrion déplaça ses éléphants. « Et une fois la mort du prince du Pissat assurée, l'eunuque vous a transféré en contrebande de l'autre côté du détroit chez son ami pansu le marchand de fromages, qui vous a caché sur une barge et a déniché un lord en exil disposé à passer pour votre père. Voilà qui constitue en effet une splendide histoire, et les bardes broderont à loisir sur votre évasion, lorsque vous aurez gagné le Trône de Fer... en supposant que notre belle Daenerys vous prenne pour consort.

— Elle le fera. Elle le doit.

— Le *doit* ? » Tyrion fit un petit bruit de reproche. « Ce n'est point un mot que les reines aiment à entendre. Vous êtes son prince idéal, certes, intelligent, hardi et avenant autant qu'une pucelle pourrait le désirer. Cependant, Daenerys Targaryen n'est point une pucelle. C'est la veuve d'un *khal* dothraki, la mère de dragons et une pilleuse de villes, Aegon le Conquérant avec des nichons. Elle pourrait se révéler pas aussi complaisante que vous le souhaiteriez.

— Elle m'acceptera. » Le prince Aegon semblait scandalisé. De toute évidence, il n'avait encore jamais envisagé la possibilité que sa future épouse pourrait le refuser. « Tu ne la connais pas. » Il prit sa cavalerie lourde et la déposa avec un choc.

Le nain haussa les épaules. « Je sais qu'elle a passé son enfance en exil, dans la misère, à vivre de rêves et de projets, courant de cité en cité, toujours dans la peur, jamais en sécurité, sans amis sinon un frère qui, selon tout ce que l'on en dit, était à moitié fou... Un frère qui a vendu sa virginité aux Dothrakis contre la promesse d'une armée. Je sais que quelque part dans les herbes ses dragons ont éclos, et elle aussi. Je sais qu'elle est fière. Comment ne le serait-elle pas ? Que lui reste-t-il d'autre que l'orgueil ? Je sais qu'elle est forte. Comment ne le serait-elle pas ? Les Dothrakis méprisent la faiblesse. Si Daenerys avait été faible, elle aurait péri avec Viserys. Je sais qu'elle est féroce. Astapor, Yunkaï et Meereen en apportent assez de preuves. Elle a traversé les prairies et le désert rouge, survécu aux assassins, aux conspirations et aux vénéfices, porté le deuil d'un frère,

d'un époux et d'un fils, pour fouler de ses jolis petons en sandales les cités des esclavagistes et les réduire en poussière. Et maintenant, comment croyez-vous que cette reine réagira quand vous apparaîtrez, sébile en main, et que vous lui direz : *Bien le bonjour, ma tante. Je suis votre neveu, Aegon, revenu d'entre les morts. J'ai passé toute ma vie caché sur une barge, mais à présent, j'ai lavé la teinture bleue de mes cheveux et j'aimerais bien avoir un dragon, s'il vous plaît... Et, oh, en ai-je fait mention, j'ai sur le Trône de Fer des prétentions plus fondées que les vôtres ?* »

La bouche d'Aegon se tordit de fureur. « Je n'irai pas voir ma tante comme un mendiant. J'irai à elle en parent, à la tête d'une armée.

— Une petite armée. » *Voilà, je l'ai bien mis en colère.* Le nain ne put s'empêcher de songer à Joffrey. *J'ai un don pour faire enrager les princes.* « La reine Daenerys en possède une grande, et vous n'y êtes pour rien. » Tyrion déplaça ses arbalètes.

« Dis ce que tu voudras. Elle deviendra mon épouse, lord Connington y veillera. J'ai confiance en lui comme s'il était de mon propre sang.

— Peut-être devriez-vous jouer le fou à ma place. *Ne vous fiez à personne, mon prince.* Ni à votre mestre sans chaîne, ni à votre faux père, ni au preux Canard ni à la charmante Lemore ni à tous ces beaux amis qui vous ont fait croître à partir de rien. Par-dessus tout, ne vous fiez ni au marchand de fromages, ni à l'Araignée, ni à cette petite reine dragon que vous vous êtes mis en tête d'épouser. Toute cette défiance vous aigrira le ventre et vous tiendra éveillé la nuit, certes, mais mieux vaut cela que le long sommeil qui n'a point de fin. » Le nain poussa son dragon noir par-dessus une chaîne de montagnes. « Mais qu'est-ce que j'y connais ? Votre faux père est un grand lord, et je ne suis qu'un petit homme singe tout tordu. Mais quand même, j'agisrais autrement. »

Cela capta l'attention du jeune homme. « Et comment ?

— Si j'étais à votre place ? Je partirais à l'ouest, plutôt qu'à l'est. Je débarquerais à Dorne et je déploierais mes bannières. Jamais les Sept Couronnes ne seront plus mûres pour une

conquête qu'à l'heure actuelle. Un roi enfant siège sur le Trône de Fer. Le Nord est plongé dans le chaos, les terres du fleuve dans la dévastation, un rebelle tient Accalmie et Peyredragon. Avec l'arrivée de l'hiver, le royaume va manquer de nourriture. Et qui reste-t-il pour s'occuper de tout ceci, qui gouverne le petit roi qui gouverne les Sept Couronnes ? Mais ma douce sœur, voyons. Personne d'autre. Mon frère, Jaime, a soif de batailles, mais point de puissance. Il a fui toutes les occasions de régner qui se sont présentées. Mon oncle Kevan ferait un régent fort passable si quelqu'un lui en imposait la charge, mais jamais il ne tendra la main pour la prendre. Les dieux l'ont modelé pour être un acolyte, et non un meneur. » *Enfin... les dieux et le seigneur mon père.* « Mace Tyrell empoignerait avec joie le sceptre, mais ma famille risque peu de s'écarter pour le lui céder. Et tout le monde déteste Stannis. Qui cela laisse-t-il ? Ma foi, rien que Cersei.

« Westeros est en lambeaux et en sang, et je ne doute pas qu'en ce moment même ma douce sœur soit en train de panser ses plaies... avec du sel. Cersei est aussi douce que le roi Maegor, aussi dévouée qu'Aegon l'Indigne, aussi sage qu'Aerys le Fol. Elle n'oublie jamais un affront, réel ou imaginaire. Elle considère la prudence comme de la couardise et la contradiction comme du défi. Et elle est avide. Avide de puissance, d'honneurs, d'amour. Le règne de Tommen s'appuie sur toutes les alliances que le seigneur mon père a soigneusement édifiées, mais très bientôt elle les anéantira, jusqu'à la dernière. Débarquez et brandissez vos bannières, et les hommes courront se rallier à votre cause. Les lords, grands et petits, et les petites gens aussi. Mais n'attendez point trop longtemps, mon prince. Le moment ne durera pas. La marée qui vous porte en cette heure se retirera bientôt. Veillez à atteindre Westeros avant que ma sœur ne tombe et que quelqu'un de plus compétent ne prenne sa place.

— Mais, demanda le prince Aegon, sans Daenerys et ses dragons, comment pouvons-nous espérer gagner ?

— Vous n'avez nul *besoin* de gagner, lui expliqua Tyrion. Il vous suffit de lever vos bannières, de rallier vos partisans et de

tenir, jusqu'à ce que Daenerys arrive pour joindre ses forces aux vôtres.

— Tu disais qu'elle pourrait ne pas vouloir de moi.

— J'ai pu grossir le trait. Elle serait capable de vous prendre en pitié en vous voyant arriver pour quémander sa main. » Le nain haussa les épaules. « Voulez-vous parier votre trône sur un caprice de femme ? Si vous allez à Westeros, en revanche... Ah, là, vous voilà rebelle, et point mendiant. Hardi, intrépide, un véritable fils de la maison Targaryen, qui marche dans les pas d'Aegon le Conquérant. *Un dragon*.

« Je vous l'ai dit, je connais notre petite reine. Qu'elle entende dire que le fils assassiné de son frère Rhaegar est toujours en vie, que ce vaillant garçon a levé une fois de plus l'étendard de ses aïeux en Westeros, qu'il livre une guerre désespérée pour venger son père et revendiquer le Trône de Fer au nom de la maison Targaryen, assailli de tous côtés... Et elle volera auprès de vous aussi vite que l'eau et le vent la pourront porter. Vous êtes le dernier représentant de sa lignée et, par-dessus tout, cette Mère des Dragons, cette Briseuse de Fers, devient une *salvatrice*. La jeune fille qui a noyé les cités des esclavagistes dans le sang plutôt que de laisser des étrangers dans leurs chaînes pourrait difficilement abandonner le fils de son propre frère en son heure de grand péril. Et quand elle parviendra à Westeros et qu'elle vous verra pour la première fois, vous vous rencontrerez sur un pied d'égalité, homme et femme, et non reine et pétitionnaire. Comment pourrait-elle alors ne pas s'éprendre de vous, je vous le demande ? » En souriant, il saisit son dragon, lui fit traverser le plateau de son vol. « Votre Grâce me pardonnera, j'espère. Votre roi est mon prisonnier. Mort en quatre coups. »

Le prince fixa le tablier de jeu. « Mon dragon...

— ... se trouve trop loin pour vous sauver. Vous auriez dû le placer au centre de la bataille.

— Mais vous m'avez dit...

— J'ai menti. *Ne vous fiez à personne*. Et gardez votre dragon à proximité. »

Griff le Jeune se releva d'un bond et renversa le plateau d'un coup de pied. Des pièces de *cyvosse* volèrent en tous sens,



rebondissant et roulant sur le pont de la *Farouche Pucelle*. « Ramassez-moi ça », ordonna le garçon.

*C'est peut-être bien un Targaryen, en fin de compte.* « Si tel est le plaisir de Votre Grâce. » Tyrion se mit à quatre pattes et commença à ramper sur le pont, réunissant les pièces.

Le crépuscule approchait quand Yandry et Ysilla remontèrent à bord. Un porteur trotta sur leurs talons, poussant une brouette chargée d'une pile de provisions : sel et farine, beurre baratté frais, tranches de bacon enveloppées dans des linges, sacs d'oranges, de pommes et de poires. Yandry portait une barrique de vin sur une épaule, tandis qu'Ysilla avait jeté un brochet en travers de la sienne. Le poisson avait la taille de Tyrion.

Lorsqu'elle vit le nain debout à l'extrémité de la passerelle, Ysilla s'arrêta si soudain que Yandry vint buter contre elle, et que le brochet faillit glisser de son dos dans le fleuve. Canard l'aida à le récupérer. Ysilla jeta un coup d'œil mauvais à Tyrion et exécuta un curieux geste de trois de ses doigts, comme pour frapper. *Un signe pour tenir le mal à distance.* « Laisse-moi vous aider, avec votre poisson, proposa-t-il à Canard.

— Non, coupa Ysilla. Reste à l'écart. Ne touche aucune autre nourriture que celle que tu manges. »

Le nain leva ses deux mains. « À tes ordres. »

Yandry laissa lourdement tomber le fût de vin sur le pont. « Où est Griff ? demanda-t-il à Haldon.

— Il dort.

— Alors, éveille-le. Nous avons des nouvelles qu'il devrait entendre. Le nom de la reine court sur toutes les lèvres, à Selhorys. On dit qu'elle trône toujours à Meereen, en grave péril. S'il faut croire les ragots du marché, l'Antique Volantis ne tardera plus à se joindre à la guerre contre elle. »

Haldon eut une moue. « On ne peut guère se fier à des commérages de poissonnières. Toutefois, Griff voudra entendre ça, je suppose. Vous savez comment il est. » Le Demi-Mestre descendit sous le pont.

*La fille n'a jamais pris la route pour l'ouest.* Sans doute avait-elle de bonnes raisons. Entre Meereen et Volantis s'étendaient cinq cents lieues de déserts, de montagnes, de

marécages et de ruines, en sus de Mantarys et de sa sinistre réputation. *Une cité de monstres, à ce qu'on dit, mais si Daenerys prend la voie de terre, où pourrait-elle s'adresser pour obtenir de l'eau et des vivres, sinon ? La voie de mer serait plus rapide, mais si elle ne possède pas de vaisseaux...*

Le temps que Griff paraisse sur le pont, le brochet crachotait et crépitait au-dessus du brasero tandis qu'Ysilla le surplombait, un citron en main qu'elle pressait. L'épée-louée portait sa cotte de mailles et sa cape en peau de loup, des gants de cuir doux, des chausses de laine sombre. S'il fut surpris de voir Tyrion debout, il n'en laissa rien paraître, au-delà de sa moue coutumière. Il entraîna Yandry à la barre, où ils discutèrent à voix basse, trop doucement pour que le nain puisse entendre.

Finalement, Griff fit signe à Haldon. « Nous avons besoin de savoir si ces rumeurs sont vraies. Rends-toi à terre et apprends tout ce que tu pourras. Qavo saura, si tu arrives à le trouver. Essaie *L'Homme du Fleuve* et *La Tortue Peinte*. Tu connais ses autres repaires.

— Certes. Je vais prendre le nain avec moi, par la même occasion. Quatre oreilles valent mieux que deux. Et tu connais Qavo, avec le *cyvosse*.

— Comme tu voudras. Reviens avant le lever du soleil. Si, pour la moindre raison, vous êtes retardés, rendez-vous à *La Compagnie Dorée*. »

*Voilà qui est parlé en lord.* Tyrion garda sa réflexion pour lui.

Haldon revêtit un manteau à cagoule, et Tyrion se dépouilla de sa défroque bipartie improvisée en faveur de ternes vêtements gris. Griff leur alloua à chacun une bourse d'argent tirée des coffres d'Illyrio. « Afin de délier les langues. »

Le crépuscule cédait la place aux ténèbres quand ils remontèrent le front de fleuve. Certains des vaisseaux qu'ils longèrent paraissaient désertés, leurs passerelles relevées. D'autres grouillaient d'hommes armés qui attachèrent sur eux des regards soupçonneux. Sous les remparts de la cité, on avait allumé au-dessus des étals des lanternes en parchemin, qui jetaient des flaqes de lumière colorée sur les pavés du chemin. Tyrion regarda le visage d'Haldon devenir vert, rouge, puis

mauve. Sous la cacophonie de langues étrangères, il perçut une curieuse musique qui jouait quelque part en avant, un air de flûte aigret accompagné de tambours. Un chien aboyait, aussi, derrière eux.

Et les putains étaient de sortie. Fleuve ou mer, un port restait un port, et partout où l'on trouvait des matelots, on trouvait des catins. *Est-ce d'ici que voulait parler mon père ? Est-ce ici que vont les putes, à la mer ?*

Les putains de Port-Lannis et de Port-Réal étaient des femmes libres. Leurs sœurs de Selhorys étaient esclaves, leur sujétion marquée par des larmes tatouées sous l'œil droit. *Vieilles comme le péché, et deux fois plus laides, toutes autant qu'elles sont.* Il y aurait presque de quoi dégoûter un homme des gueuses. Tyrion sentit leurs yeux fixés sur eux tandis qu'il passait en se dandinant, et les entendit chuchoter entre elles et pouffer derrière leurs mains. *À croire qu'elles n'ont jamais vu de nain.*

Un peloton de lanciers volantains montait la garde à la porte du fleuve. La lueur des torches luisait sur les griffes d'acier qui saillaient de leurs gantelets. Leurs heaumes représentaient des masques de tigres, les visages au-dessous striés de zébrures vertes tatouées sur les deux joues. Les esclaves soldats de Volantis ressentaient une fierté farouche vis-à-vis de leurs rayures de tigres, Tyrion le savait. *Souhaiteraient-ils être libres ?* se demanda-t-il. *Que feraient-ils si cette reine enfant leur accordait la liberté ? Que sont-ils, sinon des tigres ? Que suis-je, sinon un lion ?*

Un des tigres aperçut le nain et dit quelque chose qui fit rire les autres. Comme Haldon et Tyrion arrivaient à la porte, le tigre retira son gantelet griffu et la mitaine trempée de sueur au-dessous, noua un bras autour du cou du nain et lui frictionna l'occiput avec rudesse. Tyrion en fut trop désarçonné pour opposer la moindre résistance. Le temps d'un battement de cœur, tout fut fini. « Il avait une raison précise de faire ça ? » demanda-t-il au Demi-Mestre.

— Il prétend que frotter le crâne d'un nain porte chance », déclara Haldon, après avoir échangé quelques mots avec le garde dans sa langue maternelle.

Tyrion se força à sourire à l'homme. « Dis-lui que sucer la queue d'un nain porte encore plus bonheur.

— Il vaudrait mieux éviter. Les tigres ont la réputation d'avoir des crocs pointus. »

Un autre garde leur fit signe de passer la porte, agitant avec impatience une torche à leur intention. Haldon Demi-Mestre entra le premier dans Selhorys proprement dite, Tyrion se dandinant avec méfiance sur ses talons.

Une grande place s'ouvrait devant eux. Même à cette heure tardive, elle était encombrée, bruyante, éblouissante de lumières. Des lanternes se balançaient à des chaînes de fer au-dessus de l'entrée des auberges et des maisons de plaisir, mais, une fois passé les portes, elles étaient faites de verre coloré et non de parchemin. À leur droite, un feu de nuit brûlait devant un temple de pierre rouge. Un prêtre aux robes écarlates, debout sur le balcon du temple, haranguait la petite foule qui s'était assemblée autour des flammes. Ailleurs, des voyageurs assis jouaient au *cyvosse* devant une auberge, des soldats ivres entraient et sortaient de ce qui était de toute évidence un bordel, une femme rossait un mulet devant une écurie. Une carriole à deux roues les croisa avec fracas, tirée par un éléphant blanc nain. *C'est un autre monde*, songea Tyrion, *mais pas si différent de celui que je connais*.

La place était dominée par la statue en marbre blanc d'un homme décapité en armure d'une ornementation impossible, chevauchant un destrier caparaçonné à l'identique. « Qui est-ce que ça peut bien être ? se demanda Tyrion.

— Le triarque Horonno. Un héros volantain du Siècle de Sang. Il a été réélu triarque chaque année, pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'il se lasse des élections et se proclame triarque à vie. Les Volantains n'ont pas goûté la plaisanterie. Il a été mis à mort peu après. Attaché entre deux éléphants et déchiré en deux.

— Sa statue semble avoir perdu la tête.

— C'était un tigre. Quand les éléphants sont arrivés au pouvoir, leurs fidèles se sont déchaînés, décapitant les statues de ceux qu'ils rendaient responsables de toutes les guerres et les morts. » Il haussa les épaules. « C'était une autre époque. Viens,

nous ferions bien d'écouter ce que raconte ce prêtre. Je jurerais que j'ai entendu le nom de Daenerys. »

De l'autre côté de la place, ils se joignirent à la foule croissante devant le temple rouge. Avec les habitants du cru qui le dominaient de toutes parts, le petit homme avait bien du mal à voir plus loin que leurs culs. Il entendait à peu près tous les mots que prononçait le prêtre, ce qui ne voulait pas dire qu'il les comprenait. « Tu saisis de quoi il parle ? demanda-t-il à Haldon dans la Langue Commune.

— Je pourrais, si je n'avais pas un nain qui me piaille dans l'oreille.

— Je n'ai pas piaillé ! » Tyrion croisa les bras et regarda derrière lui, étudiant les visages des hommes et des femmes qui s'arrêtaient pour écouter. Partout où il se tournait, il voyait des tatouages. *Des esclaves. Quatre sur cinq sont des esclaves.*

« Le prêtre appelle les Volantains à partir en guerre, lui traduisit le Demi-Mestre, mais du côté du bon droit, comme soldats du Seigneur de Lumière, R'hllor qui a fait le soleil et les étoiles et qui combat éternellement contre les ténèbres. Il dit que Nyessos et Malaquo se sont détournés de la lumière, que leurs cœurs ont été obscurcis par les harpies jaunes de l'Orient. Il dit...

— *Dragons.* J'ai compris ce mot-là. Il a dit *dragons*.

— Oui. Les dragons sont venus l'emporter vers la gloire.

— Qui ça ? Daenerys ? »

Haldon opina. « Benerro a transmis la nouvelle arrivée de Volantis. Sa venue accomplit une ancienne prophétie. De la fumée et du sel elle est née, pour refaire le monde. Elle est Azor Ahaï revenu... et son triomphe sur les ténèbres amènera un été qui jamais n'aura de fin... La mort elle-même ploiera le genou, et tous ceux qui mourront en combattant pour sa cause seront ressuscités...

— Est-ce que je serai obligé de ressusciter dans le même corps ? » demanda Tyrion. La foule augmentait. Il les sentait se presser tout autour de lui. « Qui est ce Benerro ? »

Haldon leva un sourcil. « Le grand prêtre du temple rouge de Volantis. Flamme de la Vérité, Lumière de Sagesse, Premier Servant du Seigneur de Lumière, Esclave de R'hllor. »

Le seul prêtre rouge qu'ait jamais connu Tyrion était Thoros de Myr, le fêtard dodu, jovial et taché de vin qui traînait à la cour de Robert pour siffler les plus grands crus du roi et enflammait son épée au cours des mêlées. « Donnez-moi des prêtres gras, corrompus et cyniques, dit-il à Haldon, du genre qui aime se carrer les fesses sur de moelleux coussins de satin, en grignotant des friandises et en tripotant de petits garçons. Ce sont ceux qui croient aux dieux, qui créent les problèmes.

— Il n'est pas exclu que nous puissions exploiter ces problèmes à notre avantage. Je sais où nous avons une chance de trouver des réponses. » Haldon ouvrit la route, passant devant le héros décapité pour se rendre à une grande auberge de pierre qui s'ouvrait sur la place. La carapace crénelée d'une tortue immense était suspendue au-dessus de la porte, peinte de couleurs criardes. À l'intérieur, une centaine de pauvres bougies rouges brûlaient comme des étoiles lointaines. L'air embaumait la viande rôtie et les épices, et une esclave arborant une tortue sur la joue versait un vin vert pâle.

Haldon s'arrêta sur le seuil. « Là. Ces deux-là. »

Dans l'alcôve, deux hommes assis étaient penchés sur un tablier de *cyvosse* en pierre taillée, regardant leurs pièces avec des yeux plissés, à la lumière d'une chandelle rouge. L'un était maigre et jaunâtre, avec des cheveux noirs clairsemés et un nez en lame. L'autre, large d'épaules et rond de ventre, avait des mèches spiralées qui descendaient plus bas que son col. Aucun ne daigna lever les yeux de leur partie jusqu'à ce qu'Haldon tire une chaise entre eux deux et déclare : « Mon nain joue mieux au *cyvosse* que vous deux réunis. »

Le plus grand des deux leva le regard pour considérer les intrus avec répugnance et prononça quelques mots dans la langue de l'antique Volantis, trop vite pour que Tyrion ait le moindre espoir de suivre. Le plus mince se renversa contre le dossier de son siège. « Il est à vendre ? demanda-t-il dans la Langue Commune de Westeros. La ménagerie de grotesques du triarque aurait bien besoin d'un nain joueur de *cyvosse*.

— Yollo n'est pas un esclave.

— C'est dommage. » L'homme mince bougea un éléphant d'onyx.

De l'autre côté du tablier de *cyvosse*, l'homme derrière l'armée d'albâtre avança les lèvres en une moue désapprobatrice. Il déplaça sa cavalerie lourde.

« Grossière erreur », commenta Tyrion. Autant interpréter son rôle.

« Exact », renchérit l'homme mince. Il répliqua avec sa propre cavalerie lourde. Une rapide série de mouvements s'ensuivit, jusqu'à ce qu'enfin l'homme mince sourie et annonce : « La mort, mon ami. »

Le gaillard foudroya le plateau d'un œil noir, puis il se leva et bougonna quelque chose dans sa propre langue. Son adversaire rit. « Allons. Le nain ne pue pas autant que ça. » Il fit signe à Tyrion d'aller occuper le siège vide. « À ton tour, petit homme. Place ton argent sur la table, et nous allons bien voir ton talent à ce jeu. »

À quel jeu jouons-nous ? aurait pu demander Tyrion. Il grimpa sur le siège. « Je joue mieux le ventre plein, une coupe de vin en main. » L'homme mince se tourna avec obligeance et héla l'esclave pour qu'elle leur apporte à manger et à boire.

« Le noble Qavo Nogarys, annonça Haldon, est agent des douanes, ici, à Selhorys. Je ne l'ai jamais défait au *cyvosse*. »

Tyrion comprit. « Peut-être connaîtrai-je meilleure fortune. » Il ouvrit sa bourse et empila des pièces d'argent à côté du tablier, l'une sur l'autre jusqu'à ce que Qavo affiche un sourire.

Tandis que chacun d'eux disposait ses pièces derrière le paravent de *cyvosse*, Haldon demanda : « Quelles nouvelles de l'aval ? Aura-t-on la guerre ? »

Qavo haussa les épaules. « Les Yunkaïis le voudraient bien. Ils se font appeler les Judicieux. Sur leur jugement, je ne saurais commenter, mais ils ne manquent pas de doigté. Leur envoyé nous est arrivé avec des coffres d'or et de pierres précieuses et deux cents esclaves, des filles nubiles et des garçons à la peau douce, formés à l'art des Sept Soupirs. On me dit que ses festins sont mémorables et ses pots-de-vin opulents.

— Les hommes de Yunkaï ont acheté vos triarques ?

— Uniquement Nyessos. » Qavo retira le paravent et étudia le devisement de l'armée de Tyrion. « Aussi vieux et édenté que

soit Malaquo, il reste un tigre, et Doniphos ne sera pas reconduit comme triarque. La cité a soif de guerre.

— Pourquoi ? s'étonna Tyrion. Meereen se trouve à de longues lieues d'ici, par-delà la mer. En quoi cette douce reine enfant a-t-elle offensé l'antique Volantis ?

— Douce ? » Qavo en rit. « Si la moitié seulement des histoires qui reviennent de la baie des Serfs sont vraies, l'*enfant* en question est un monstre. On la dit altérée de sang, et ceux qui la contredisent sont empalés sur des pieux pour y périr de mort lente. On la dit sorcière qui nourrit ses dragons de la chair des nouveau-nés, parjure qui se rit des dieux, viole les trêves, menace les émissaires et se retourne contre ceux qui l'ont loyalement servie. On dit qu'on ne peut point étancher sa luxure, qu'elle s'accouple avec hommes, femmes, eunuques et même chiens et enfants, et malheur à l'amant qui échoue à la satisfaire. Elle offre son corps aux hommes afin de réduire leur âme en captivité. »

*Oh, excellent, songea Tyrion. Si elle m'offre son corps, elle peut bien prendre mon âme, toute maigrichonne et contrefaite quelle soit.*

« On dit, commenta Haldon. Par *on*, tu veux dire les esclavagistes, les exilés qu'elle a chassés d'Astapor et de Meereen. De simples calomnies.

— Les meilleures calomnies sont épicées de vérité, suggéra Qavo, mais on ne peut point nier le véritable péché de cette fille. Cette arrogante enfant s'est donné pour tâche de briser les reins au négoce des esclaves, mais jamais ce trafic ne s'est borné à la baie des Serfs. Il s'imbriquait à l'océan de commerce qui baigne le monde, et la reine dragon a brouillé les eaux. Derrière le Mur noir, des seigneurs d'anciennes lignées dorment mal, en écoutant les esclaves aux cuisines affûter leurs longs coutelas. Ce sont des esclaves qui cultivent notre nourriture, des esclaves qui nettoient nos rues, des esclaves qui instruisent nos jeunes. Ils gardent nos murs, meuvent nos galères, livrent nos batailles. Et maintenant, lorsqu'ils regardent vers l'est, ils voient briller au loin cette jeune reine, cette *briseuse de fers*. L'Ancien Sang ne saurait le souffrir. Les pauvres aussi la haïssent. Même le



plus vil des mendiants se place plus haut qu'un esclave. Cette reine dragon voudrait le départir de cette consolation. »

Tyrion avança ses lanciers. Qavo répliqua avec sa cavalerie légère. Tyrion déplaça ses arbalétriers d'une case et dit : « Le prêtre rouge au-dehors semble d'avis que Volantis devrait combattre pour cette reine d'argent, et non contre elle.

— Les prêtres rouges seraient bien avisés de tenir leur langue, lui répliqua Qavo Nogarys. Déjà, des rixes ont éclaté entre leurs fidèles et ceux qui adorent d'autres dieux. Les vagissements de Benerro n'arriveront qu'à attirer sur sa tête un sauvage courroux.

— Quels vagissements ? » s'enquit le nain, en tripotant sa piétaille.

Le Volantain agita la main. « À Volantis, des milliers d'esclaves et d'affranchis encombrant chaque soir la place du temple pour écouter Benerro bramer des histoires d'étoiles de sang et d'une épée de feu qui purgera le monde. Il prêche qu'assurément Volantis brûlera si les triarques prennent les armes contre la reine d'argent.

— Voilà une prophétie dont je serais moi-même capable. Ah, le dîner. »

Le dîner consistait en une assiette de rôti de chèvre servi sur un lit de tranches d'oignons. La viande était épicée et odorante, brûlée au-dehors, rouge et juteuse à l'intérieur. Tyrion en piocha un morceau. Il était si chaud que le nain se brûla les doigts, mais si bon qu'il ne put se retenir d'en saisir un nouveau. Il l'arrosa avec l'alcool volantain vert pâle, le plus proche équivalent de vin qu'il ait bu depuis des éternités. « Excellent, dit-il en soulevant son dragon. La plus puissante pièce du jeu, annonça-t-il en éliminant un des éléphants de Qavo. Et Daenerys Targaryen en possède trois, à ce qu'on raconte.

— Trois, reconnut Qavo, face à trois fois trois mille ennemis. Grazdan mo Eraz n'a pas été le seul émissaire dépêché par la Cité Jaune. Lorsque les Judicieux feront mouvement contre Meereen, les légions de la Nouvelle-Ghis combattront à leurs côtés. Les Tolosiens. Les Élyréens. Même les Dothrakis.

— Vous-mêmes, vous avez des Dothrakis à vos portes, fit observer Haldon.

— Le *khal* Pono. » Qavo agita avec dédain sa main pâle. « Les seigneurs du cheval s'en viennent, nous leur offrons des présents, les seigneurs du cheval s'en vont. » Il déplaça de nouveau sa catapulte, referma la main sur le dragon d'albâtre de Tyrion, le retira du plateau.

La suite fut un massacre, même si le nain résista encore une douzaine de coups. « Voici venu le temps des larmes amères, déclara enfin Qavo en récoltant la pile d'argent. Une autre partie ?

— Pas la peine, répondit Haldon. Mon nain a reçu sa leçon d'humilité. Je crois qu'il vaut mieux que nous regagnions notre bateau. »

Dehors, sur la place, le fanal de nuit brûlait encore, mais le prêtre était parti et la foule s'était depuis longtemps dispersée. La lueur des chandelles brillait aux fenêtres du bordel. De l'intérieur filtraient des rires de femmes. « Il est encore tôt, observa Tyrion. Qavo ne nous a peut-être pas tout dit. Et les ribaudes entendent tant et plus des hommes qu'elles servent.

— As-tu tellement besoin d'une femme, Yollo ?

— On se lasse de n'avoir d'autres maîtresses que ses phalanges. » *C'est peut-être à Selhorys que vont les putes. Tysha pourrait se trouver là-dedans en ce moment même, avec des larmes tatouées sur sa joue.* « J'ai failli me noyer. Un homme a besoin d'une femme, après ça. D'ailleurs, j'ai besoin de vérifier que ma queue ne s'est pas muée en pierre. »

Le Demi-Mestre s'esclaffa. « Je vais t'attendre à la taverne près de la porte. Ne traîne pas trop à ton affaire.

— Oh, sur ce compte, ne crains rien. La plupart des femmes préfèrent en terminer avec moi aussi vite que possible. »

Le bordel était modeste, comparé à ceux qu'avait fréquentés le nain à Port-Lannis et Port-Réal. Le propriétaire ne semblait parler aucune autre langue que celle de Volantis, mais il comprit fort bien le tintement de l'argent et conduisit Tyrion par une porte voûtée dans une longue pièce qui sentait l'encens, où quatre esclaves qui s'ennuyaient étaient affalées à divers stades de nudité. Deux avaient vu passer au moins quarante anniversaires, supputa-t-il ; la plus jeune devait avoir quinze ou seize ans. Aucune n'était aussi hideuse que les catins qu'il avait

vues racoler sur les quais, mais elles se situaient bien en deçà de la beauté. L'une d'elles était visiblement enceinte. Une autre, simplement grosse, portait des anneaux de fer à ses deux tétons. Toutes les quatre arboraient des larmes tatouées sous un œil.

« Vous avez une fille qui parle la langue de Westeros ? » demanda Tyrion. Le tenancier plissa les yeux, sans comprendre, aussi Tyrion répéta-t-il sa question en haut valyrien. Cette fois, l'homme sembla saisir deux ou trois mots et il répondit en volantain. « Fille soleil couchant » fut tout ce que le nain put entendre de sa réponse. Il supposa qu'il était question d'une fille des Royaumes du Couchant.

Il n'y en avait qu'une seule dans l'établissement, et ce n'était pas Tysha. Elle avait les joues semées de taches de rousseur et une chevelure drue, rouge et frisée, qui promettaient des seins couverts de son et une toison rousse entre les jambes. « Elle fera l'affaire, décida Tyrion, et je vais prendre un pichet, en plus. Du vin rouge pour aller avec de la chair rouge. » La ribaude fixait son visage dépourvu de nez avec de la révulsion aux yeux. « Ma vue te choque-t-elle, ma douceur ? Je suis une créature choquante, comme mon père aurait plaisir à te le confirmer s'il n'était pas mort et en voie de décomposition. »

Bien qu'elle parût ouestrienne, la fille ne parlait pas un mot de la Langue Commune. *Peut-être a-t-elle été capturée par des esclavagistes quand elle était enfant.* Elle avait une petite chambre, mais on y trouvait un tapis myrien sur le plancher et un matelas bourré de plumes en lieu de paille. *J'ai connu pire.* « Veux-tu me donner ton nom ? » demanda-t-il en acceptant la coupe de vin qu'elle lui versait. « Non ? » Le vin, fort et aigre, n'avait nul besoin de traduction. « Je suppose que je me contenterai de ton connin. » Il s'essuya la bouche du revers de la main. « As-tu déjà couché avec un monstre ? Voilà l'occasion arrivée. Allez, ôte ces vêtements et passe sur le dos, s'il te plaît. Ou même s'il ne te plaît pas. »

Elle le regarda sans comprendre, jusqu'à ce qu'il lui prenne le pichet des mains et lui soulève les jupes par-dessus la tête. Dès lors, elle comprit ce qu'on attendait d'elle, même si elle ne se révéla pas la plus active des partenaires. Tyrion était resté si

longtemps sans femme qu'il se répandit en elle au troisième coup de boutoir.

Il roula sur lui-même pour se dégager, plus honteux qu'assouvi. *C'était une erreur. Quel triste sire je suis devenu.* « Connais-tu une femme du nom de Tysha ? » demanda-t-il, en regardant sa semence couler hors d'elle sur le lit. La catin ne répondit pas. « Est-ce que tu sais où vont les putes ? » Elle ne répondit pas davantage. Elle avait le dos zébré de crêtes de tissu cicatriciel. *Cette fille est comme morte. Je viens de baiser un cadavre.* Même ses yeux paraissaient morts. *Elle n'a même pas la force de me haïr.*

Il avait besoin de vin. De beaucoup de vin. Il empoigna le pichet à deux mains et le porta à ses lèvres. Le vin se répandit, rouge. Dans sa gorge, sur son menton. Il dégouлина de sa barbe et aspergea le lit de plume. À la clarté de la chandelle, il paraissait aussi sombre que le cru qui avait empoisonné Joffrey. Quand il eut terminé, Tyrion rejeta le pichet vide et, mi-roulant, mi-titubant, il tâtonna en quête du vase de nuit. Il n'y en avait nulle part. Son estomac se souleva et il se retrouva à genoux, en train de rendre sur le tapis, ce merveilleux tapis épais de Myr, aussi réconfortant que des mensonges.

La catin poussa des cris de détresse. *C'est elle qu'ils vont blâmer de ça*, comprit-il avec honte. « Tranche-moi le chef et emporte-le à Port-Réal, lui conseilla instamment Tyrion. Ma sœur te fera grande dame, et jamais plus nul ne te fouettera. » Ça non plus, elle ne le comprit pas, aussi lui écarta-t-il les cuisses, pour ramper entre elles et la prendre une nouvelle fois. Cela au moins, elle pouvait le comprendre.

Après, il ne resta rien à verser, ni du vin ni de lui, aussi roula-t-il les vêtements de la fille en boule qu'il lança vers la porte. Elle comprit la suggestion et s'enfuit, le laissant seul dans le noir, s'enfonçant plus profond dans son lit de plume. *Je suis soûl comme un porc.* Il n'osait pas clore les paupières, par crainte de s'endormir. Au-delà du voile du rêve l'attendaient les Chagrins. Des degrés de pierre grimpant sans fin, escarpés, glissants et traîtres et, quelque part au sommet, le Seigneur au Linceul. *Je ne veux pas rencontrer le Seigneur au Linceul.* Tyrion se rhabilla tant bien que mal et chercha à tâtons son

chemin jusqu'à l'escalier. *Griff va m'écorcher vif. Eh bien, pourquoi pas ? Si jamais un nain a mérité d'être écorché vif c'est bien moi.*

À mi-hauteur de l'escalier, il perdit l'équilibre. Il ne sut comment, il réussit à amortir sa chute avec les mains et à la transformer en une roue, balourde et bruyante. Les putains dans la pièce du bas levèrent les yeux avec stupeur quand il atterrit au pied des marches. Tyrion roula pour se remettre debout et exécuta pour elles une courbette. « Je suis plus agile soûl. » Il se tourna vers le propriétaire. « Je crains bien d'avoir gâché votre tapis. La fille n'y est pour rien. Permettez-moi de payer. » Il tira une poignée de pièces et les jeta à l'homme.

« *Lutin* », appela une voix grave, derrière lui.

Dans le coin de la pièce, un homme était assis dans une mare d'ombre, avec une gueuse qui se tortillait sur son giron. *Je n'ai jamais vu cette fille. Sinon, c'est elle que j'aurais emmenée en haut, au lieu de Taches-de-son.* Elle était plus jeune que les autres, fine, jolie, avec de longs cheveux d'argent. Lysienne, supposa-t-il... Mais l'homme dont elle occupait les genoux venait des Sept Couronnes. Massif et large d'épaules, quarante ans au bas mot, probablement davantage. La moitié de son crâne était chauve, mais un chaume dru couvrait ses joues et son menton, et des poils épais lui garnissaient les bras jusqu'aux phalanges.

Tyrion n'aima guère son apparence. Et moins encore le gros ours noir sur son surcot. *De la laine. Il porte de la laine, par cette chaleur. Qui d'autre qu'un chevalier serait aussi con ?* « Comme c'est agréable d'entendre la Langue Commune si loin de chez soi, se força-t-il à répondre, mais je crains que vous ne m'ayez confondu avec quelqu'un d'autre. J'ai pour nom Hugor Colline. Puis-je vous offrir une coupe de vin, l'ami ?

— J'ai assez bu. » Le chevalier repoussa sa catin et se remit debout. Son boudrier était suspendu à une patère à côté de lui. Il le décrocha et dégaina sa lame. L'acier susurra contre le cuir. Les putains observaient avec avidité, la lueur des chandelles brillant dans leurs prunelles. Le propriétaire avait disparu. « Tu es à moi, *Hugor*. »

Tyrion n'aurait pas pu s'enfuir davantage que se battre. Soûl comme il était, il ne pouvait même pas jouer au plus fin. Il écarta les mains. « Et que voulez-vous faire de moi ?

— Te livrer à la reine. »

## DAENERYS

Galazza Galare arriva à la Grande Pyramide avec une escorte d'une douzaine de Grâces blanches, des enfants de noble naissance trop jeunes encore pour avoir accompli leur année de service dans les jardins de plaisir du temple. Elles composaient un joli tableau, cette fière vieille femme toute de vert vêtue, entourée de fillettes en robes et voiles blancs, caparaçonnées d'innocence.

La reine les reçut avec chaleur, puis fit venir Missandei pour veiller à ce que les fillettes soient nourries et distraites tandis qu'elle prenait son repas en privé avec la Grâce Verte.

Ses cuisiniers leur avaient préparé un banquet magnifique d'agneau au miel, embaumant la menthe pilée et servi avec les petites figues vertes dont elle était si friande. Deux des otages favoris de Daenerys servaient les plats et gardaient les coupes pleines – une petite fille aux yeux de biche nommée Qezza et un garçonnet maigrichon appelé Grazhar. Ils étaient frère et sœur, et cousins de la Grâce Verte, qui les accueillit avec des baisers quand elle fit son entrée, et leur demanda s'ils s'étaient bien tenus.

« Ils sont tous les deux très gentils, assura Daenerys. Parfois, Qezza chante pour moi. Elle a une voix charmante. Et ser Barristan enseigne à Grazhar et aux autres garçons les rudiments de la chevalerie ouestrienne.

— Ils sont de mon sang », déclara la Grâce Verte, tandis que Qezza remplissait sa coupe d'un vin rouge sombre. « J'ai plaisir à savoir qu'ils ont séduit Votre Lumière. J'espère qu'il en ira de même pour moi. » La vieille femme avait les cheveux blancs et la peau fine comme du parchemin, mais les années n'avaient pas terni ses yeux. Ses prunelles étaient du vert de ses robes ; des yeux tristes, remplis de sagesse. « Si vous voulez bien me pardonner de le dire, Votre Lumière paraît... lasse. Dormez-vous bien ? »

Daenerys eut du mal à ne pas rire. « Pas vraiment. La nuit dernière, trois galères qarthiennes ont remonté la Skahazadhan sous le couvert de l'obscurité. Les Hommes de la Mère ont décoché vers leurs voiles des volées de flèches enflammées, et jeté sur leurs ponts des pots de poix ardente, mais les galères leur ont prestement glissé entre les mains, sans subir de dégâts durables. Les Qarthiens ont l'intention de nous fermer le fleuve, comme ils ont clos la baie. Et ils ne sont plus seuls. Trois galères de la Nouvelle-Ghis les ont rejoints, ainsi qu'une caraque venue de Tolos. » Les Tolosiens avaient répliqué à sa demande d'alliance en la proclamant putain et en exigeant qu'elle restitue Meereen à ses Grands Maîtres. Mais cela était encore préférable à la réponse de Mantarys, arrivée par caravane dans un coffret de cèdre. À l'intérieur, elle avait trouvé les têtes de ses trois émissaires, embaumées. « Peut-être vos dieux peuvent-ils nous aider. Demandez-leur d'envoyer une tempête et de balayer les galères hors de la baie.

— Je prierai et j'offrirai des sacrifices. Peut-être les dieux de Ghis m'entendront-ils. » Galazza Galare dégusta une petite gorgée de son vin, mais ses yeux ne quittèrent pas Daenerys. « Des tempêtes font rage à l'intérieur des murailles autant qu'au-dehors. De nouveaux affranchis sont morts la nuit dernière, du moins je l'ai entendu dire.

— Trois. » Prononcer le chiffre lui laissa en bouche un goût amer. « Ces lâches ont attaqué des tisserandes, des affranchies qui ne faisaient de mal à personne. Elles fabriquaient simplement de merveilleux ouvrages. J'ai accroché au-dessus de mon lit une tapisserie qu'elles m'ont donnée. Les Fils de la Harpie ont brisé leur métier et les ont violées avant de leur trancher la gorge.

— Nous l'avions entendu dire. Et cependant, Votre Lumière a trouvé le courage de répondre à la boucherie par la miséricorde. Vous n'avez porté atteinte à aucun des enfants de nobles que vous détenez en otages.

— Pas encore, non. » Daenerys s'était attachée à ses jeunes protégés. Il y en avait de timides et d'effrontés, d'aimables et de bourrus, mais tous étaient innocents. « Si je tue mes échansons,



qui versera mon vin et servira mon souper ? » dit-elle en tentant d'en plaisanter.

La prêtresse ne sourit pas. « Le Crâne-ras les aurait donnés en pâture à vos dragons, dit-on. Vie pour vie. Pour chaque Bête d'Airain abattue, il ferait périr un enfant. »

Daenerys poussait sa nourriture autour de son assiette. Elle n'osait pas regarder du côté de Grazhar et Qezza, de peur de fondre en larmes. *Le Crâne-ras a le cœur plus dur que le mien.* Dix fois ils s'étaient opposés sur la question des otages. « Les Fils de la Harpie doivent bien s'esclaffer dans leurs pyramides », avait dit Skahaz, ce matin précisément. « À quoi bon des otages si vous ne voulez pas leur trancher le col ? » À ses yeux, elle n'était qu'une faible femme. *Hazzéa suffit. À quoi bon la paix si on doit la payer du sang de petits enfants ?* « Ces meurtres ne sont pas de leur fait, expliqua d'une voix faible Daenerys à la Grâce Verte. Je ne suis pas une reine bouchère.

— Et pour cela, Meereen vous rend grâce, répondit Galazza Galare. Nous avons entendu dire que le Roi Boucher d'Astapor est mort.

— Tué par ses propres soldats quand il leur a ordonné de sortir attaquer les Yunkaïis. » Ces mots versaient du fiel dans sa bouche. « À peine son corps était-il froid qu'un autre a pris sa place, se faisant appeler Cleon II. Celui-là a tenu huit jours avant d'avoir la gorge ouverte. Puis son assassin a revendiqué la couronne. Comme l'a fait la concubine du premier Cleon. Le roi Coupe-Gorge et la reine Putain, les appellent les Astaporis. Leurs fidèles se battent dans les rues, tandis que les Yunkaïis et leurs épées-louées patientent sous les remparts.

— Nous vivons une époque terrible. Votre Lumière, pourrais-je avoir l'audace de vous donner un conseil ?

— Vous savez combien j'apprécie votre sagesse.

— Alors, écoutez mon avis, à présent, et mariez-vous.

— Ah. » Daenerys s'y attendait.

« Maintes fois je vous ai entendue dire que vous n'étiez qu'une jeune fille. À vous regarder, vous paraissez encore à demi dans l'enfance, trop jeune et trop frêle pour affronter toute seule de telles épreuves. Vous avez besoin d'un roi à vos côtés pour vous aider à supporter ces fardeaux. »

Daenerys piqua un morceau d'agneau, en prit une bouchée, mâcha lentement. « Dites-moi, votre roi peut-il, en gonflant les joues, souffler et renvoyer les galères de Xaro jusqu'à Qarth ? Peut-il d'un claquement de mains, briser le siège d'Astapor ? Peut-il remplir de nourriture le ventre de mes enfants et ramener la paix dans mes rues ?

— Et Vous ? riposta la Grâce Verte. Un roi n'est pas un dieu, mais il y a toutefois beaucoup de choses qu'un homme fort peut accomplir. Quand mon peuple vous regarde, il voit une conquérante venue d'au-delà des mers pour nous assassiner et réduire nos enfants en esclavage. Un roi pourrait changer cela. Un roi de haute naissance, de pur sang ghiscari, pourrait réconcilier la cité et votre gouvernement. Sinon, je le crains, votre règne devra s'achever comme il a commencé, dans le sang et le feu. »

Daenerys continuait de pousser sa nourriture autour de son assiette. « Et qui les dieux de Ghis voudraient-ils me voir choisir comme roi consort ?

— Hizdahr zo Loraq », déclara avec fermeté Galazza Galare.

Daenerys ne se donna pas la peine de feindre la surprise. « Pourquoi Hizdahr ? Skahaz est de noble naissance, lui aussi.

— Skahaz est un Kandaq, Hizdahr un Loraq. Votre Lumière me pardonnera, mais seule une personne qui n'est pas elle-même ghiscari n'y verra pas de différence. Bien des fois j'ai entendu dire que vous êtes du sang d'Aegon le Conquérant, de Jaehaerys le Sage et de Daeron le Dragon. Le noble Hizdahr est du sang de Mazdhan le Magnifique, d'Hazrak l'Avenant et de Zharaq le Libérateur.

— Ses ancêtres sont aussi morts que les miens. Hizdahr fera-t-il lever leurs ombres pour défendre Meereen contre ses ennemis ? J'ai besoin d'un homme qui possède des navires et des épées. Vous me proposez des ancêtres.

— Nous sommes un peuple ancien. Les ancêtres sont importants, pour nous. Épousez Hizdahr zo Loraq et faites avec lui un fils, un fils dont le père est la harpie, la mère le dragon. En lui, les prophéties s'accompliront et vos ennemis fondront comme neige. »

*Il sera l'étalon qui montera le monde.* Daenerys savait comment il en allait des prophéties. Elles se composaient de mots, et les mots étaient du vent. Il n'y aurait pas de fils pour Loraq, pas d'héritier pour unir le dragon et la harpie. *Quand le soleil se lèvera à l'ouest pour se coucher à l'est. Quand les mers seront asséchées, et quand les montagnes auront sous le vent le frémissement de la feuille.* Ce n'est qu'alors que son ventre porterait vie de nouveau...

Mais Daenerys avait d'autres enfants, par dizaines de milliers, qui l'avaient saluée comme leur mère quand elle avait brisé leurs fers. Elle songea à Bouclier Loyal, au frère de Missandei, à Rylona Rhée, cette femme qui jouait si bien de la harpe. Aucun mariage ne les ramènerait à la vie, mais si un mari pouvait aider à mettre un terme au massacre, alors, elle devait à ses morts de se marier.

*Si j'épouse Hizdahr, cela tournera-t-il Skahaz contre moi ?* Elle plaçait en Skahaz plus de confiance qu'en Hizdahr, mais le Crâne-ras serait un roi désastreux. Il était trop prompt à la colère, trop lent au pardon. Elle ne voyait rien à gagner à épouser un homme haï autant qu'elle l'était. Hizdahr était fort respecté, pour ce qu'elle pouvait en juger. « Qu'en pense mon mari présomptif ? » demanda-t-elle à la Grâce Verte. *Que pense-t-il de moi ?*

« Il ne tient qu'à Votre Grâce de lui poser la question. Le noble Hizdahr attend en bas. Envoyez-le quérir, si tel est votre bon plaisir. »

*Vous présumez trop, prêtresse,* songea la reine, mais elle ravala sa colère et se força à sourire. « Pourquoi pas ? » Elle envoya chercher ser Barristan et demanda au vieux chevalier de lui amener Hizdahr. « L'ascension est longue. Demandez aux Immaculés de l'aider. »

Le temps que l'aristocrate ait accompli le trajet, la Grâce Verte avait fini son repas. « N'en déplaise à Votre Magnificence, je vais prendre congé. Le noble Hizdahr et vous avez bien des sujets à discuter, je n'en doute pas. » La vieille femme tapota pour essuyer une trace de miel sur ses lèvres, baisa Qezza et Grazhar sur le front en adieu, et ajusta son étamine de soie

devant son visage. « Je rentre au Temple des Grâces prier pour que les dieux indiquent à ma reine la voie de la sagesse. »

Après qu'elle fut partie, Daenerys laissa Qezza remplir à nouveau sa coupe, congédia les enfants et ordonna qu'on admette Hizdahr zo Loraq en sa présence. *Et s'il ose dire un mot sur ses précieuses arènes, je vais peut-être le faire jeter de la terrasse.*

Hizdahr portait une simple robe verte sous un gilet matelassé. Il s'inclina bas en entrant, le visage solennel. « Vous n'avez pas un sourire pour moi ? lui demanda Daenerys. Suis-je si terrible que cela ?

— J'incline toujours à la solennité en présence de tant de beauté. »

C'était un bon début. « Buvez avec moi. » Daenerys lui remplit sa coupe elle-même. « Vous savez la raison de votre présence ici. La Grâce Verte semble convaincue que, si je vous prends pour époux, tous mes malheurs s'évanouiront.

— Jamais je ne formulerais de si audacieuses prétentions. Les hommes sont nés pour lutter et souffrir. Nos épreuves ne disparaissent qu'à notre mort. Toutefois, je peux vous apporter de l'aide. J'ai de l'or, des amis et de l'influence, et le sang de l'Ancienne Ghis coule dans mes veines. Bien que je ne me sois jamais marié, j'ai deux enfants naturels, un garçon et une fille ; je puis donc vous donner des héritiers. Je puis réconcilier la cité à votre fêrle et mettre un terme à ces massacres nocturnes dans les rues.

— Le pouvez-vous ? » Daenerys scruta ses yeux. « Pourquoi les Fils de la Harpie déposeraient-ils leurs coutelas pour vous ? Êtes-vous l'un d'eux ?

— Non.

— Me l'avoueriez-vous, si vous en étiez ? »

Il rit. « Non.

— Le Crâne-ras a des méthodes pour découvrir la vérité.

— Je ne doute pas que Skahaz obtienne de moi une prompte confession. Une journée avec lui, et je serai un des Fils de la Harpie. Deux jours, et je serai la Harpie. Trois, et il apparaîtra que j'ai également tué votre père, dans les Royaumes du Couchant, alors que j'étais encore enfant. Alors, il m'empalera

sur un épieu et vous pourrez me regarder mourir... Mais ensuite, les meurtres continueront. » Hizdahr se pencha plus avant. « Ou vous pourriez m'épouser et me laisser essayer de les arrêter.

— Mais pourquoi donc voudriez-vous m'aider ? Pour la couronne ?

— Une couronne me siérait fort, je ne le nierai pas. C'est plus que cela, cependant. Est-il si étrange que je veuille protéger mon peuple, comme vous voulez protéger vos affranchis ? Meereen ne peut supporter une autre guerre, Votre Lumière. »

La réponse était bonne, et honnête. « Je n'ai jamais voulu la guerre. J'ai défait les Yunkaïis une fois et j'ai épargné leur cité alors que j'aurais pu la mettre à sac. J'ai refusé de rejoindre le roi Cleon quand il a marché contre eux. Maintenant encore, alors qu'on assiège Astapor, je retiens ma main. Et Qarth... Je n'ai jamais fait aucun mal aux Qarthiens...

— Pas délibérément, non, mais Qarth est une cité de commerçants et ils aiment le tintement des pièces d'argent, les reflets de l'or jaune. Quand vous avez écrasé la traite des esclaves, le coup a résonné de Westeros jusqu'à Asshaï. Qarth dépend de ses esclaves. De même que Tolos, la Nouvelle-Ghis, Lys, Tyrosh, Volantis... La liste est longue, ma reine.

— Qu'ils viennent. Avec moi, ils affronteront un ennemi plus sérieux que Cleon. Je préférerais périr au combat que de rendre mes enfants à leurs fers.

— Il existe peut-être une autre voie. On peut convaincre les Yunkaïis de laisser tous vos affranchis demeurer libres, je pense, si Votre Excellence accepte que la Cité Jaune puisse dorénavant trafiquer et former des esclaves sans être attaquée. Il n'est plus besoin de faire couler le sang.

— Sinon celui des esclaves que les Yunkaïis trafiqueront et formeront », répondit Daenerys, mais elle reconnaissait la vérité de ce qu'il disait. *Il se pourrait que ce soit la meilleure fin que l'on puisse espérer.* « Vous n'avez pas dit que vous m'aimiez.

— Je le ferai, s'il plaît à Votre Lumière.

— Ce n'est pas la réponse d'un homme amoureux.

— L'amour ? Qu'est-ce donc ? Le désir ? Aucun homme doté de l'intégralité de son corps ne pourrait poser les yeux sur vous sans vous désirer, Daenerys. Ce n'est pas pour cela que je vous épouserais, toutefois. Avant votre arrivée, Meereen se mourait. Nos gouvernants étaient des barbons aux queues flétries, et des vieillardes dont les cons ratatinés étaient secs comme poussière. Ils trônaient au sommet de leurs pyramides, sirotant du vin d'abricot et discutant des gloires de l'ancien empire tandis que s'écoulaient les siècles et que les briques mêmes de la cité s'effritaient tout autour d'eux. La coutume et la prudence nous tenaient dans une poigne de fer, jusqu'à ce que vous veniez nous éveiller par le feu et par le sang. Une nouvelle époque est arrivée, et de nouvelles choses sont possibles. Épousez-moi. »

*Il n'est pas désagréable à regarder*, se dit Daenerys, *et il tient un discours de roi*. « Embrassez-moi », ordonna-t-elle.

Il lui reprit la main, et lui baisa les doigts.

« Pas comme ça. Embrassez-moi comme si j'étais votre épouse. »

Hizdahr la prit par les épaules aussi tendrement que si elle était un oisillon. Se penchant en avant, il appliqua ses lèvres contre celles de Daenerys. Le baiser fut léger, sec et bref. Daenerys ne ressentit aucun élan.

« Dois-je... vous embrasser encore ? demanda-t-il lorsque ce fut fini.

— Non. » Sur sa terrasse, dans son bassin, les petits poissons venaient lui chatouiller les jambes quand elle s'attardait dans le bain. Même eux embrassaient avec plus de fougue qu'Hizdahr zo Loraq. « Je ne vous aime pas. »

Hizdahr haussa les épaules. « Cela peut venir, avec le temps. La chose s'est déjà produite. »

*Pas avec nous*, songea-t-elle. *Pas alors que Daario est si proche. C'est lui que je veux, pas toi*. « Un jour, je voudrai rentrer à Westeros, pour revendiquer les Sept Couronnes qui appartenaient à mon père.

— Un jour, tous les hommes doivent mourir, mais s'appesantir sur la mort n'accomplit rien de bon. Je préfère prendre chaque jour comme il vient. »

Daenerys croisa les mains. « Les mots sont du vent, même des mots tels *qu'amour* et *paix*. Je place plus de confiance dans les actes. Dans mes Sept Couronnes, les chevaliers partent en quête pour se prouver dignes de la pucelle qu'ils aiment. Ils cherchent des épées magiques, des coffres d'or, des couronnes volées au trésor d'un dragon. »

Hizdahr arquait un sourcil. « Les seuls dragons dont j'aie connaissance sont les vôtres, et les épées magiques sont encore plus rares. Je vous apporterai volontiers bagues et couronnes, et coffres d'or, si tel est votre désir.

— Mon désir, c'est la paix. Vous dites que vous pouvez m'aider à mettre un terme aux massacres nocturnes dans mes rues. Je vous réponds : *faites-le*. Arrêtez cette guerre de l'ombre, messire. Voilà votre quête. Donnez-moi quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits sans meurtre, et je saurai que vous êtes digne d'un trône. Pouvez-vous accomplir cela ? »

Hizdahr parut songeur. « Quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits sans cadavre, et au quatre-vingt-onzième, nous nous marions ?

— Peut-être, répondit Daenerys avec un regard mutin. Mais ça ne m'empêchera pas de vous demander une épée magique. »

Hizdahr rit. « Alors, vous aurez cela aussi, Lumière. Vos désirs sont des ordres. Il vaudrait mieux prévenir votre sénéchal de commencer les préparatifs de nos noces.

— Rien ne satisferait davantage le noble Reznak. » Si Meereen apprenait qu'un mariage se préparait, cela seul pourrait lui valoir quelques nuits de répit, même si les efforts d'Hizdahr n'aboutissaient pas. *Le Crâne-ras ne sera pas satisfait de moi, mais Reznak mo Reznak dansera de joie*. Daenerys ne savait pas laquelle de ces deux perspectives l'inquiétait le plus. Elle avait besoin de Skahaz et des Bêtes d'Airain, et en était venue à se défier des conseils de Reznak. *Méfie-toi du sénéchal parfumé. Reznak aurait-il fait cause commune avec Hizdahr et la Grâce Verte, et manigancé un piège où me prendre ?*

Hizdahr zo Loraq n'avait pas sitôt pris congé d'elle que ser Barristan apparut derrière elle dans son long manteau blanc. Des années de service dans la Garde Royale avaient appris au

chevalier blanc à rester discret quand elle recevait, mais il ne s'éloignait jamais beaucoup. *Il sait*, vit-elle immédiatement, *et il désapprouve*. Les lignes autour de la bouche de l'homme s'étaient creusées. « Eh bien, lui dit-elle, il semblerait que je doive convoler de nouveau. Êtes-vous heureux pour moi, ser ? »

— Si tel est votre ordre, Votre Grâce.

— Hizdahr n'est pas le mari que vous m'auriez choisi.

— Il ne m'appartient pas de choisir votre époux.

— En effet, mais il m'importe que vous compreniez. Mon peuple saigne. Il meurt. Une reine ne s'appartient pas, elle appartient au royaume. Mariage ou carnage, voilà mes choix. Des noces ou une guerre.

— Votre Grâce, puis-je parler franchement ?

— Toujours.

— Il existe une troisième option.

— Westeros ? »

Il opina. « J'ai juré de servir Votre Grâce et de la tenir à l'abri de toute atteinte, où que vous puissiez aller. Ma place est à vos côtés, que ce soit ici ou à Port-Réal... Mais la vôtre est à Westeros, sur le Trône de Fer qui appartenait à votre père. Jamais les Sept Couronnes n'accepteront Hizdahr zo Loraq comme roi.

— Non plus que Meereen n'acceptera Daenerys Targaryen comme reine. La Grâce Verte a dit vrai en cela. J'ai besoin d'un roi auprès de moi, un roi du vieux sang ghiscari. Sinon, ils me verront toujours comme la barbare fruste qui a enfoncé leurs portes, empalé les leurs sur des épieux et dérobé leurs richesses.

— À Westeros, vous serez l'enfant perdue qui revient pour réjouir le cœur de son père. Votre peuple vous acclamera sur votre passage, et tous les hommes de cœur vous aimeront.

— Westeros est loin.

— S'attarder ici ne le rapprochera pas. Plus tôt nous prendrons congé de ces lieux...

— Je sais. Vraiment. » Daenerys ne savait pas comment lui faire comprendre. Elle désirait Westeros autant que lui, mais devait d'abord guérir Meereen. « Quatre-vingt-dix jours, c'est bien long. Hizdahr pourrait échouer. Et en ce cas, ses tentatives



m'achètent du temps. Du temps pour conclure des alliances, pour renforcer mes défenses, pour...

— Et s'il n'échoue pas ? Que fera alors Votre Grâce ?

— Mon devoir. » Le mot sembla froid contre sa langue. « Vous avez assisté aux noces de mon frère Rhaegar. Dites-moi, s'est-il marié par amour ou par devoir ? »

Le vieux chevalier hésita. « La princesse Elia était une excellente femme, Votre Grâce. Elle était bonne et habile, un cœur aimant et un esprit très fin. Je sais que le prince lui était très attaché. »

*Attaché*, se répéta Daenerys. Le mot en disait très long. *Je pourrais m'attacher à Hizdahr zo Loraq, avec le temps. Peut-être.*

Ser Barristan poursuivit. « J'ai aussi vu le mariage de votre père et de votre mère. Pardonnez-moi, mais il n'y avait là aucune affection, et le royaume l'a chèrement payé, ma reine.

— Et pourquoi se sont-ils mariés, s'ils ne s'aimaient pas ?

— Votre aïeul l'a ordonné. Une sorcière de la forêt lui avait prédit que le prince promis naîtrait de cette lignée.

— Une sorcière de la forêt ? » Daenerys était stupéfaite.

« Elle est venue à la cour avec Jenny de Vieilles-Pierres.

Une créature contrefaite, grotesque à regarder. Une naine, ont dit la plupart des gens, quoique chère à lady Jenny, qui a toujours prétendu qu'il s'agissait d'un des enfants de la forêt.

— Qu'est-elle devenue ?

— Lestival. » Le mot était empli de fatalité.

Daenerys poussa un soupir. « Laissez-moi, à présent. Je suis très lasse.

— À vos ordres. » Ser Barristan s'inclina et se tourna pour partir. Mais à la porte, il s'arrêta. « Pardonnez-moi. Votre Grâce a un visiteur. Dois-je lui dire de revenir demain ?

— Qui est-ce ?

— Naharis. Les Corbeaux Tornade sont revenus en ville. »

*Daario*. Son cœur palpita dans sa poitrine. « Depuis combien de temps est-il... Quand est-il... » Elle paraissait incapable de laisser sortir les mots.

Ser Barristan parut comprendre. « Votre Grâce se trouvait en compagnie de la prêtresse quand il est arrivé. Je savais que

vous ne voudriez pas être dérangée. Les nouvelles du capitaine peuvent attendre à demain.

— Non. » *Comment pourrais-je jamais espérer dormir, en sachant mon capitaine si proche ?* « Faites-le monter sur-le-champ. Et... je n'aurai plus besoin de vous ce soir. Je serai en sécurité avec Daario. Oh, et soyez assez aimable pour m'envoyer Irri et Jhiqui. Et Missandei. » *J'ai besoin de me changer, de me faire belle.*

C'est ce qu'elle dit à ses caméristes à leur arrivée. « Que souhaitez-vous porter Votre Grâce ? » demanda Missandei.

*Le feu des étoiles et l'écume des mers*, songea Daenerys, *une bouffée de soie qui laisse mon sein gauche découvert pour le délice de Daario. Oh, et des fleurs dans mes cheveux.* Aux débuts de leur rencontre, le capitaine lui apportait chaque jour des fleurs, de Yunkaï jusqu'à Meereen. « Apportez la robe en lin gris avec les perles sur le corsage. Oh, et ma peau de lion blanc. » Elle se sentait toujours plus en sécurité enveloppée dans la peau de lion de Drogo.

Daenerys reçut le capitaine sur sa terrasse, assise sur un banc de pierre sculptée, sous un poirier. Dans le ciel au-dessus de la cité, flottait une demi-lune escortée de mille étoiles. Daario Naharis entra en se pavanant. *Même immobile, il semble se pavaner.* Le capitaine portait des culottes rayées enfoncées dans de hautes bottes en cuir mauve, une chemise de soie blanche, un gilet d'anneaux d'or. Sa barbe en trident était mauve, ses extravagantes moustaches dorées, ses longues boucles des deux couleurs, à parts égales. Sur une hanche, il portait un stylet, sur l'autre un *arakh* dothraki. « Lumineuse reine, annonça-t-il, vous avez encore crû en beauté durant mon absence. Comment est-ce possible ? »

La reine était habituée à de telles louanges, mais cependant le compliment avait plus de signification venant de Daario que de gens comme Reznak, Xaro ou Hizdahr. « Capitaine. On nous dit que vous nous avez rendu de fiers services à Lhazar. » *Tu m'as tellement manqué.*

« Votre capitaine vit pour le service de sa cruelle reine.

— Cruelle ? »

Le clair de lune se refléta dans les prunelles de l'homme. « Il a galopé en avance de tous ses hommes afin de voir plus tôt son visage, pour se retrouver à languir tandis qu'elle mangeait de l'agneau et des figues avec une vieille femme flétrie. »

*On ne m'a pas prévenue que tu étais ici*, songea Daenerys, *sinon j'aurais pu me conduire comme une idiote et te faire venir immédiatement.* « Je soupais avec la Grâce Verte. » Il parut plus judicieux de ne pas évoquer Hizdahr. « J'avais un urgent besoin de ses sages conseils.

— Je n'ai qu'un urgent besoin : Daenerys.

— Dois-je faire venir à manger ? Vous devez avoir faim.

— Je n'ai pas mangé depuis deux jours, mais à présent que je suis ici, il n'est besoin que de me régaler de votre beauté.

— Ma beauté ne vous remplira pas le ventre. » Elle prit une poire et la lui lança. « Mangez ceci.

— Je suis aux ordres de la reine. » Il mordit dans la poire, sa dent en or luisant. Du jus coula dans sa barbe mauve.

La jeune fille en elle voulait tant l'embrasser qu'elle en avait mal. *Ses baisers seraient durs et cruels*, se dit-elle, *et il se moquerait que je crie ou que je lui ordonne de cesser.* Mais la reine en elle savait que ce serait folie. « Parlez-moi de votre voyage. »

Il haussa négligemment les épaules. « Les Yunkaïis ont dépêché quelques épées-louées pour fermer le col du Khyzai. Les Longues Lances, ils s'appellent. Nous avons fondu sur eux pendant la nuit et expédié quelques-uns en enfer. À Lhazar, j'ai tué deux de mes propres sergents qui complotaient de voler les bijoux et la vaisselle d'or que ma reine m'avait confiés en présents pour les Agnelets. Sinon, tout s'est déroulé ainsi que je l'avais promis.

— Combien d'hommes avez-vous perdus au combat ?

— Neuf, répondit Daario, mais une douzaine de Longues Lances ont décidé qu'ils préféreraient être des Corbeaux Tornade que des cadavres, aussi sommes-nous trois de plus, au bilan. Je leur ai dit qu'ils vivraient plus longtemps en combattant avec vos dragons que contre eux, et ils ont perçu la sagesse de mes paroles. »

Cela la rendit méfiante. « Ils pourraient être des espions à la solde des Yunkaïis.

— Ils sont trop stupides pour être des espions. Vous ne les connaissez pas.

— Vous non plus. Avez-vous confiance en eux ?

— J'ai confiance en tous mes hommes. Je leur lâche la bride aussi loin que fument mes crachats. » Il rejeta un pépin et sourit des soupçons de Daenerys. « Dois-je vous apporter leur tête ? Je le ferai, si vous m'en donnez l'ordre. L'un d'eux est chauve, deux portent des tresses et un autre se teint la barbe de quatre couleurs différentes. Quel espion irait arborer pareille barbe, je vous le demande ? L'homme à la fronde peut loger une pierre dans un œil de moucheron à quarante pas, et le plus laid sait parler aux chevaux, mais si ma reine dit qu'ils doivent mourir...

— Je n'ai pas dit ça. Je voulais simplement... Surveillez-les, voilà tout. » Elle se sentait sotte de dire cela. Elle se sentait toujours un peu sotte en compagnie de Daario. *Empotée, puérile et lente d'esprit. Que doit-il penser de moi ?* Elle changea le sujet. « Les Agnelets vont-ils nous envoyer des vivres ?

— Le grain arrivera par la Skahazadhan en chaland, ma reine, et d'autres denrées en caravane par le Khyzai.

— Pas la Skahazadhan. Le fleuve nous a été fermé. Les mers aussi. Vous avez dû voir les navires dans la baie. Les Qarthiens ont chassé un tiers de notre flotte de pêche, et se sont emparés d'un autre tiers. Les autres ont trop peur pour quitter le port. Le peu de commerce qui nous restait encore a été interrompu. »

Daario jeta la queue de la poire. « Les Qarthiens ont du lait dans les veines. Montrez-leur vos dragons, et ils détalent. »

Daenerys ne voulait pas parler des dragons. Des fermiers continuaient à se présenter à sa cour avec des ossements calcinés, en se plaignant de brebis disparues, bien que Drogon ne soit pas revenu à la cité. Certains rapports le signalaient au nord du fleuve, au-dessus des herbes de la mer Dothrak. Dans la fosse, Viserion avait brisé une de ses chaînes ; Rhaegal et lui devenaient chaque jour plus sauvages. Une fois, les vantaux de fer avaient été portés au rouge, lui avaient raconté ses

Immaculés, et personne n'avait osé les toucher durant une journée. « Astapor est assiégée, également.

— Cela, je le savais. Une des Longues Lances a survécu assez longtemps pour nous raconter que les hommes s'entredévorait, dans la Cité Rouge. Il disait que le tour de Meereen viendrait bientôt, aussi lui ai-je tranché la langue, que j'ai jetée à un chien jaune. Aucun chien ne mange une langue de menteur. Quand le chien jaune a dévoré la sienne, j'ai su qu'il disait vrai.

— J'ai une guerre à l'intérieur de la cité, aussi. » Elle lui parla des Fils de la Harpie et des Bêtes d'Airain, du sang sur les briques. « Mes ennemis me cernent de toutes parts, à l'intérieur et à l'extérieur de la cité.

— Attaquez, déclara-t-il tout de go. Un homme encerclé par les ennemis ne peut pas se défendre. Essayez et la hache vous frappera dans le dos pendant que vous parez l'épée. Non. Face à de nombreux ennemis, choisissez le plus faible, tuez-le, passez-lui sur le corps et fuyez.

— Où devrais-je m'enfuir ?

— Dans mon lit. Dans mes bras. Dans mon cœur. » *L'arakh* et le stylet de Daario avaient des poignées ouvragées en forme de femmes dorées, nues et aguicheuses. Il les caressait de ses pouces d'une façon qui était remarquablement obscène et lança un sourire lascif.

Daenerys sentit le sang affluer sur son visage. On aurait presque dit qu'il la caressait, elle. *Me considérerait-il moi aussi comme une catin, si je l'entraînais dans mon lit ?* Il lui donnait envie d'être sa luronne. *Jamais je ne devrais le voir en particulier. Il est trop dangereux pour que je l'aie près de moi.* « La Grâce Verte dit que je dois prendre un roi ghiscari, dit-elle, émue. Elle me presse d'épouser le noble Hizdahr zo Loraq.

— Celui-là ? » Daario ricana. « Pourquoi pas Ver Gris, si vous voulez un eunuque dans votre lit ? Et vous, voulez-vous d'un roi ? »

*Je te veux, toi.* « Je veux la paix. J'ai donné à Hizdahr quatre-vingt-dix jours pour mettre fin aux tueries. S'il y parvient, je le prendrai pour mari.

— Prenez-moi pour mari. J'y parviendrai en neuf. »

*Tu sais que je ne peux pas, faillit-elle dire.*

« Vous combattez des ombres alors que vous devriez combattre les hommes qui les projettent, poursuivit Daario. Tuez-les tous et emparez-vous de leurs trésors, voilà ce que je dis. Chuchotez-en l'ordre, et votre Daario vous élèvera une pile de leurs têtes, plus haute que cette pyramide.

— Si je savais qui ils sont...

— Zhak, Pahl, Merreq. Eux, et tout le reste. Les Grands Maîtres. Qui d'autre pourraient-ils être ? »

*Il est aussi audacieux que sanguinaire.* « Nous n'avons aucune preuve que c'est leur ouvrage. Voudriez-vous me faire massacrer mes propres sujets ?

— Vos propres sujets vous massacreraient volontiers. »

Il était resté si longtemps absent, Daenerys avait presque oublié ce qu'il était. Les épées-louées sont traîtres par nature, se remémora-t-elle. *Changeants, infidèles, brutaux. Jamais il ne sera plus que ce qu'il est. Jamais il n'aura l'étoffe des rois.* « Les pyramides sont fortes, lui expliqua-t-elle. Nous ne pourrions les prendre qu'à un coût exorbitant. Au moment où nous en attaquerons une, les autres se soulèveront contre nous.

— Alors, extirpez-les de leurs pyramides comme des bigorneaux, sous un vague prétexte. Un mariage pourrait faire l'affaire. Pourquoi pas ? Promettez votre main à Hizdahr et tous les Grands Maîtres viendront assister à vos épousailles. Quand ils seront réunis dans le Temple des Grâces, lâchez-nous contre eux. »

Daenerys en fut horrifiée. *C'est un monstre. Un séduisant monstre, mais un monstre quand même.* « Me prendriez-vous pour le Roi Boucher ?

— Plutôt être le boucher que la viande. Tous les rois sont des bouchers. Les reines sont-elles différentes ?

— Celle-ci, oui. »

Daario haussa les épaules. « La plupart des reines n'ont d'autre but que de réchauffer la couche d'un roi et de lui pondre des fils. Si tel est le genre de reine que vous avez l'intention d'être, mieux vaut épouser Hizdahr. »

La colère de Daenerys fulgura. « As-tu oublié qui je suis ?

— Non. Et vous ? »

*Viserys lui aurait fait trancher la tête pour cette insolence.*  
« Je suis le sang du dragon. N'ayez pas l'impudence de me donner des leçons. » Lorsque Daenerys se leva, la peau de lion lui glissa des épaules et tomba sur le sol. « Laissez-moi. »

Daario lui adressa une ample courbette. « Je vis à vos ordres. »

Lorsqu'il fut parti, Daenerys rappela ser Barristan. « Je veux que les Corbeaux Tornade retournent à la bataille.

— Votre Grâce ? Ils viennent tout juste de rentrer...

— Je veux qu'ils partent. Qu'ils patrouillent l'arrière-pays yunkaïi et protègent toutes les caravanes qui arrivent par le col du Khyzai. Désormais, c'est à vous que Daario adressera ses rapports. Donnez-lui tous les honneurs qui lui sont dus et veillez à ce que ses hommes soient bien payés, mais sous aucun prétexte ne l'autorisez à se retrouver en ma présence.

— Comme vous le demandez, Votre Grâce. »

Cette nuit-là, elle ne put trouver le sommeil, se tourna et se retourna sans repos dans son lit. Elle alla jusqu'à faire venir Irri, en espérant que ses caresses pourraient aider à faciliter la transition vers le repos, mais au bout de peu de temps, elle repoussa la Dothrakie. Irri était charmante, douce et docile, mais ce n'était pas Daario.

*Qu'ai-je fait ?* se demanda-t-elle, recroquevillée sur sa couche vide. *J'ai si longtemps attendu son retour, et je le renvoie.* « Il me changerait en monstre, chuchota-t-elle, une reine bouchère. » Mais alors, elle songea à Drogon au loin, et aux dragons dans la fosse. *Il y a du sang sur mes mains, aussi, et sur mon cœur. Nous ne sommes pas si différents, Daario et moi. Nous sommes tous les deux des monstres.*

## LE LORD PERDU

*Ça n'aurait pas dû prendre aussi longtemps*, se dit Griff en arpentant le pont de la *Farouche Pucelle*. Avaient-ils perdu Haldon comme ils avaient perdu Tyrion Lannister ? Les Volantains l'avaient-ils capturé ? *J'aurais dû envoyer Canardière avec lui*. On ne pouvait se fier à Haldon tout seul ; il l'avait prouvé à Selhorys, en laissant s'échapper le nain.

La *Farouche Pucelle* était amarrée dans une des sections les plus décaties du long front de fleuve chaotique, entre une barge qui donnait de la gîte et n'avait pas quitté le ponton depuis des années et les gais chamarrages du chaland des comédiens. Ces derniers formaient un groupe bruyant et agité, se jetant sans cesse des tirades à la tête, et plus souvent soûls que sobres.

La journée était chaude, poisseuse, comme tous les jours depuis qu'ils avaient quitté les Chagrins. Au sud, un soleil féroce martelait le front de fleuve populeux de Volon Therys, mais la chaleur était le cadet et le moindre des soucis de Griff. La Compagnie Dorée avait dressé le camp à trois milles au sud de la ville, bien au nord de l'endroit où il les aurait attendus, et Malaquo le triarque était venu au nord avec cinq mille fantassins et mille cavaliers pour leur couper la route du delta. Daenerys Targaryen restait à un monde de distance, et Tyrion Lannister... Eh bien, lui, il pouvait être à peu près n'importe où. Si les dieux étaient bons, la tête tranchée de Lannister avait désormais accompli la moitié du trajet qui la ramenait à Port-Réal, mais, plus vraisemblablement, le nain, alerte et complet, traînait dans les parages, ivre mort, à manigancer quelque nouvelle infamie.

« Au nom des sept enfers, qu'est-ce que fout Haldon ? se plaignit Griff devant dame Lemoire. Combien de temps faut-il pour acheter trois chevaux ? »

Elle haussa les épaules. « Messire, ne serait-il pas plus sûr de laisser le garçon ici, à bord du bateau ? »



— Plus sûr, certes. Plus sage, non. C'est désormais un homme fait, et voici la route qu'il est né pour parcourir. » Griff n'avait aucune patience pour ces arguties. Il était fatigué de se cacher, fatigué d'attendre, fatigué d'être prudent. *Je n'ai pas assez de temps pour la prudence.*

« Nous avons pris grand soin de tenir le prince Aegon caché toutes ces années, lui rappela Lemoire. Viendra pour lui le temps de se laver les cheveux et de se déclarer, je sais, mais l'heure n'est pas arrivée. Pas face à un camp d'épées-louées.

— Si Harry Paisselande lui veut du mal, le celer à bord de la *Farouche Pucelle* ne le protégera pas. Paisselande a sous ses ordres dix mille épées. Nous avons Canard. Aegon est tout ce qu'on pourrait désirer chez un prince. Ils se doivent de le constater, Paisselande et tous les autres. Ce sont ses propres hommes.

— Les siens, parce qu'on les a achetés et payés. Dix mille étrangers armés, plus le train des équipages et la caravane des suiveurs. Il suffit d'un seul pour tous nous conduire à notre perte. Si la tête d'Hugor pouvait valoir les honneurs dus à un lord, combien Cersei Lannister paiera-t-elle contre l'héritier légitime du Trône de Fer ? Vous ne connaissez point ces hommes, messire. Douze ans ont passé depuis que vous avez chevauché avec la Compagnie Dorée et votre vieil ami est mort. »

*Cœurnoir.* Myles Tignac débordait tellement de vie la dernière fois que Griff l'avait quitté, que celui-ci avait des difficultés à admettre qu'il n'était plus. *Un crâne doré accroché au bout d'une perche, et à sa place Harry Sans-Terre, Harry Paisselande.* Lemoire n'avait pas tort, il le savait. Quels qu'aient pu être leurs pères ou leurs grands-pères à Westeros avant leur exil, les hommes de la Compagnie Dorée étaient désormais des mercenaires, et l'on ne pouvait pas se fier à un routier. Et pourtant...

La nuit précédente, il avait de nouveau rêvé de Pierremoûtier. Seul, l'épée à la main, il courait de maison en maison, enfonçant des portes, montant en courant des escaliers, sautant de toit en toit, tandis que ses oreilles résonnaient du carillon des cloches au loin. De profonds chocs de bronze et des

tintements argentins lui martelaient le crâne, une cacophonie à le rendre fou, qui enflait toujours, jusqu'à ce qu'il semblât que sa tête exploserait.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis la bataille des Cloches, et pourtant tout carillon continuait à lui nouer les tripes. D'autres pouvaient affirmer que le royaume avait été perdu lorsque le prince Rhaegar était tombé sous la masse de guerre de Robert sur le Trident, mais jamais la bataille du Trident n'aurait été livrée si le griffon avait occis là le cerf, à Pierremoùtier. *Les cloches ont sonné notre glas à tous, en ce jour. Celui d'Aerys et de sa reine, d'Elia de Dorne et de sa petite fille, de chaque homme loyal et femme honnête des Sept Couronnes. Et de mon prince d'argent.*

« Le plan était de ne révéler le prince Aegon que lorsque nous arriverions devant la reine Daenerys, disait Lemoire.

— C'était lorsque nous pensions que cette fille viendrait à l'ouest. Notre reine dragon a réduit ce plan en cendres et, grâce à cet imbécile pansu de Pentos, nous avons empoigné la dragonne par la queue et nous nous sommes grillé les doigts jusqu'à l'os.

— On ne pouvait pas attendre d'Illyrio qu'il sache que la fille choisirait de rester sur la baie des Serfs.

— Pas plus qu'il n'a su que le Roi Gueux mourrait jeune, ni que le *khal* Drogo le suivrait dans la tombe. Très peu d'événements prévus par le pansu se sont accomplis. » Griff gifla la poignée de sa longue épée d'une main gantée. « J'ai dansé sur la musique du pansu des années durant, Lemoire. Qu'en avons-nous retiré ? Le prince est un homme fait. Son temps est...

— *Griff* », lança bruyamment Yandry, par-dessus le tintement de la cloche des comédiens. « C'est Haldon. »

Effectivement. Le Demi-Mestre semblait en sueur et débraillé tandis qu'il remontait le front de fleuve jusqu'au pied du ponton. La sueur avait laissé des auréoles sombres sous les bras de ses robes en tissu léger et il affichait sur son long visage la même expression revêche qu'à Selhorys, quand il était revenu à bord de la *Farouche Pucelle* pour confesser la disparition du

nain. Il menait trois chevaux, toutefois, et rien d'autre n'importait.

« Faites venir le petit, demanda Griff à Lemoire. Veillez à ce qu'il soit prêt.

— Comme vous voudrez », répondit-elle, de mauvais gré.

*Eh bien, soit.* Il s'était attaché à Lemoire, mais cela ne signifiait pas qu'il avait besoin de son approbation. Elle avait eu pour tâche d'enseigner au prince les doctrines de la Foi, et elle l'avait accomplie. Aucune quantité de prières ne l'assiérait sur le Trône de Fer, cependant. Cette tâche-là échéait à Griff. Il avait failli une fois au prince Rhaegar. Il ne faillirait pas à son fils, pas tant que la vie demeurerait dans son corps.

Les chevaux d'Haldon ne lui plurent pas. « C'étaient les meilleures bêtes que tu as pu trouver ? se plaignit-il au Demi-Mestre.

— Oui, répliqua Haldon d'un ton irrité, et vous feriez mieux de ne pas demander combien ils nous ont coûté. Avec des Dothrakis sur l'autre rive du fleuve, la moitié de la population de Volon Therys juge préférable de se trouver ailleurs, et la viande de cheval enchérit chaque jour. »

*J'aurais dû y aller moi-même.* Après Selhorys, il avait eu du mal à placer en Haldon autant de confiance que précédemment. *Il a laissé le nain lui tourner la tête avec sa langue agile. Lui a permis d'aller tout seul traîner dans un bordel, pendant que lui-même restait comme un veau à traîner sur la place.* Le tenancier du bordel avait insisté pour témoigner que le petit homme avait été emporté à la pointe de l'épée, mais Griff n'était toujours pas convaincu d'y croire. Le Lutin était assez roué pour avoir conspiré à sa propre évasion. Le ravisseur ivre dont parlaient les catins pouvait avoir été un homme de main à sa solde. *J'ai ma part dans la faute. Après que le nain s'est interposé entre Aegon et l'homme de pierre, j'ai baissé ma garde. J'aurais dû lui trancher la gorge la première fois que j'ai posé les yeux sur lui.*

« Ils suffiront à la tâche, je suppose, déclara-t-il à Haldon. Le camp ne se trouve qu'à trois milles d'ici au sud. » La *Farouche Pucelle* les aurait emmenés là-bas plus rapidement, mais il préférait tenir Harry Paisselande dans l'ignorance du gîte que le

prince et lui avaient employé. La perspective de patauger dans les hauts-fonds d'une berge de rivière envasée ne l'enthousiasmait pas non plus. Ce genre d'entrée pouvait convenir à une épée-louée et à son fils, mais pas à un grand lord et à son prince.

Lorsque le jeune homme émergea de sa cabine, Lemoire à ses côtés, Griff l'inspecta attentivement de pied en cap. Le prince arborait épée et poignard, des bottes noires reluisant de cire, une cape noire doublée de soie rouge sang. Avec ses cheveux lavés, coupés et teints de frais dans un bleu sombre et soutenu, ses yeux paraissaient bleus, eux aussi. À sa gorge il portait trois énormes rubis taillés au carré sur une chaîne de fer noir, un présent de maître Illyrio. *Rouge et noir. Les couleurs du dragon. Fort bien.* « Tu ressembles à un prince qui se respecte, déclara-t-il au jeune homme. Ton père serait fier s'il pouvait te voir. »

Griff le Jeune se passa les doigts dans les cheveux. « J'en ai assez de cette teinture bleue. Nous aurions dû la laver.

— Sous peu. » Griff serait lui aussi heureux de retrouver ses propres couleurs, bien que ses cheveux roux de jadis eussent viré au gris. Il assena une claque sur l'épaule du jeune homme. « Nous y allons ? Ton armée attend ton arrivée.

— Ça fait du bien à entendre. Mon armée. » Un sourire passa comme un éclair sur son visage, puis disparut. « Mais l'est-elle bien ? Ce sont des routiers. Yollo m'a averti de ne me fier à personne.

— Il y a de la sagesse dans ces mots », reconnut Griff. Les choses auraient pu être différentes avec Cœurnoir toujours au commandement, mais Myles Tignac était mort depuis quatre ans, et Harry Paisselande le Sans-Terre était un homme d'une autre trempe. Point besoin de le dire au petit, cependant. Le nain avait déjà assez semé le doute dans sa jeune tête. « Tous les hommes ne sont pas tels qu'ils paraissent, et un prince, en particulier, a de bonnes raisons d'être méfiant... Mais suis cette voie trop avant et la défiance risque de t'empoisonner, de te rendre amer et craintif. » *Le roi Aerys était un de ceux-là. À la fin, même Rhaegar l'avait clairement vu.* « Tu aurais intérêt à adopter une voie médiane. Que les hommes gagnent ta

confiance par leur féal service... Quand ils le font, sois généreux et ouvre ton cœur. »

Le jeune homme hocha la tête. « Je m'en souviendrai. »

Ils donnèrent au prince la meilleure des trois montures, un grand hongre gris si pâle qu'il en était presque blanc. Griff et Haldon chevauchèrent à ses côtés sur les bêtes médiocres. La route courait vers le sud sous les grands remparts blancs de Volon Therys pendant un bon demi-mille. Puis ils laissèrent la ville derrière eux, suivant le cours méandreux de la Rhoyme à travers des halliers de saules et des champs de pavots, longeant un haut moulin de bois dont les ailes grinçaient comme de vieux os, en tournant.

Ils trouvèrent la Compagnie Dorée près du fleuve alors que le soleil baissait sur l'ouest. C'était un camp qu'Arthur Dayne lui-même aurait approuvé – compact, ordonné, facile à défendre. On avait creusé un profond fossé à la périphérie, garni à l'intérieur d'épieux affûtés. Les tentes se dressaient en rangées séparées par de larges avenues. On avait installé les latrines en bord de fleuve, afin que le courant emporte les déchets. Les lignes de chevaux s'étiraient au nord et, au-delà, deux douzaines d'éléphants broutaient sur la berge, arrachant des roseaux avec leur trompe. Griff jeta un coup d'œil approbateur aux grands animaux gris. *Il n'est pas dans tout Westeros de palefroi qui tiendra devant eux.*

De hauts étendards de bataille en tissu d'or claquaient au sommet de grands mâts sur le périmètre du camp. En dessous, des sentinelles en armes et armure conduisaient leurs rondes avec lance et arbalète, observant tous ceux qui s'approchaient. Griff avait craint que la compagnie n'eût relâché ses critères sous Harry Paisselande, qui avait toujours paru plus soucieux de se faire des amis que de veiller à la discipline ; mais semblait-il, ses soucis étaient infondés.

À la porte, Haldon glissa quelques mots au sergent de garde, et un coursier fut envoyé chercher un capitaine. Quand celui-ci se présenta, il était toujours aussi laid que la dernière fois que Griff avait posé les yeux sur lui. Colosse bedonnant à la démarche lourde, l'épée-louée avait un visage ridé couturé d'anciennes cicatrices. Son oreille droite donnait à penser qu'un

chien l'avait mastiquée, et la gauche avait disparu. « C'est *toi* qu'ils ont nommé capitaine, Flowers ? demanda Griff. Je croyais que la Compagnie Dorée avait des principes.

— Pire encore que ça, 'spèce de bougre, riposta Franklyn Flowers. Ils m'ont fait ch'valier, en plus. » Il attrapa Griff par l'avant-bras, l'attira dans une embrassade à lui broyer les os. « T'as vraiment une sale gueule, même pour un type qu'est mort depuis une douzaine d'années. Des cheveux bleus, hein ? Quand Harry m'a raconté que t'allais te pointer, j'en ai failli me chier aux chausses. Et Haldon, 'spèce de con frigide, c'est bon d' te revoir, aussi. T'as toujours ton bâton dans l' cul ? » Il se tourna vers Griff le Jeune. « Et v'là donc...

— Mon écuyer. Petit, je te présente Franklyn Flowers. »

Le prince lui adressa un hochement de tête. « Flowers est un nom de bâtard. Vous êtes du Bief.

— Oui-da. Ma mère était lavandière à Cidre jusqu'à ce qu'un des fils du messire la viole. Ça a fait de moi un genre de pomme pourrie, chez les Fossovoie, comme je vois les choses. » Flowers leur fit signe de passer la porte. « V'nez avec moi. Paisselande a convoqué tous les officiers dans sa tente. Conseil de guerre. Ces foutus Volantains font les méchants et exigent d' connaître nos intentions. »

Les hommes de la Compagnie Dorée se trouvaient devant leurs tentes, jouant aux dés, buvant et chassant les mouches. Griff se demanda combien d'entre eux le connaissaient. *Guère. C'est long, douze années.* Même les hommes qui avaient chevauché avec lui pourraient ne pas reconnaître lord Jon Connington, l'exilé à la barbe d'un roux flamboyant, dans le visage ridé, glabre, et les cheveux teints en bleu de Griff le mercenaire. Pour autant que la plupart d'entre eux étaient concernés, la boisson avait eu raison de Connington à Lys après qu'il avait été chassé de la Compagnie, disgracié pour avoir puisé dans le coffre de guerre. La honte de ce mensonge lui était restée en travers de la gorge, mais Varys avait insisté sur sa nécessité. « Nous ne tenons pas à entendre des chansons sur le valeureux exilé, avait gloussé l'eunuque de sa voix précieuse. Ceux qui connaissent une mort héroïque laissent un long

souvenir ; les voleurs, les ivrognes et les couards sont bientôt oubliés. »

*Qu'est-ce qu'un eunuque sait de l'honneur d'un homme ?* Griff avait suivi le plan de l'Araignée pour le bien du petit, mais cela ne voulait pas dire que cela lui plaisait tellement. *Que je vive assez longtemps pour voir le petit siéger sur le Trône de Fer, et Varys me paiera cet affront, et bien plus encore. Et ensuite, nous verrons bien qui sera bientôt oublié.*

La tente du capitaine général était en drap d'or, entourée par un cercle de piques surmontées de crânes dorés. L'un d'eux était plus gros que le reste, déformé dans de grotesques proportions. En dessous se trouvait un second, pas plus gros qu'un poing d'enfant. *Maelys le Monstrueux et son frère anonyme.* Les autres crânes présentaient une certaine uniformité, même si certains avaient été fendus et brisés par les coups qui les avaient tués, et si l'un avait des dents limées et pointues. « Lequel est Myles ? se surprit à demander Griff.

— Là. Celui du bout. » Flowers tendit le doigt. « Attends. Je t'annonce. » Il se glissa à l'intérieur de la tente, laissant Griff contempler le crâne doré de son vieil ami. Vivant, ser Myles Tignac avait été laid comme le péché. Son célèbre ancêtre, Terrence Tignac, le beau ténébreux chanté par les poètes, avait eu une face si avenante que même la maîtresse du roi n'avait pu lui résister ; Myles, lui, avait été doté d'oreilles décollées, d'une mâchoire en galoche et du plus gros nez qu'ait jamais vu Jon Connington. Mais quand il vous souriait, plus rien de cela ne comptait. Cœurnoir l'avaient surnommé ses hommes, à cause de l'emblème sur son bouclier. Myles avait adoré le nom et tout ce qu'il laissait entendre. « Un capitaine général se doit d'être craint, par ses amis et ses ennemis également, avait-il un jour avoué. Si les hommes me croient cruel, tant mieux. » La vérité était autre. Soldat jusqu'à la moelle, Toyne avait été farouche mais toujours juste, un père pour ses hommes et toujours généreux envers lord Jon Connington, l'exilé.

La mort lui avait volé ses oreilles, son nez et toute sa chaleur. Le sourire demeurait, transformé en un scintillant rictus doré. Tous les crânes ricanaient, même celui d'Aigracier sur sa haute perche, au centre. *Quelle raison a-t-il de ricaner ? Il est mort*

*vaincu et seul, un homme brisé en terre étrangère.* Sur son lit de mort, ser Aegor Rivers avait donné à ses hommes l'ordre fameux de bouillir son crâne pour en détacher la chair, de le plonger dans l'or, et de le porter en tête de la Compagnie quand ils traverseraient la mer pour reprendre Westeros. Ses successeurs avaient suivi son exemple.

Jon Connington aurait pu être l'un de ces successeurs si son exil s'était déroulé autrement. Il avait passé cinq ans avec la Compagnie, gravissant les échelons jusqu'à une place d'honneur à la main droite de Toyne. S'il était resté, les hommes auraient fort bien pu se tourner vers lui, après la mort de Myles, plutôt que vers Harry Paisselande. Mais Griff ne regrettait pas la route qu'il avait choisie. *Quand je rentrerai à Westeros, ce ne sera pas comme un crâne au faite d'une perche.*

Flowers sortit de la tente. « Entre donc. »

À leur entrée, les officiers supérieurs de la Compagnie Dorée se levèrent de leurs tabourets et de leurs sièges de camp. De vieux amis saluèrent Griff avec des sourires et des accolades, les plus récentes recrues de façon plus formelle. *Tous ne sont pas aussi ravis de nous voir qu'ils aimeraient me le faire croire.* Il sentait des couteaux tirés derrière certains sourires. Jusqu'à très récemment, la plupart d'entre eux croyaient lord Jon Connington bien au chaud dans sa tombe, et nul doute que, pour beaucoup, la place convenait à merveille à un homme qui avait détroussé ses frères d'armes. Griff aurait pu avoir la même opinion à leur place.

Ser Franklyn procéda aux présentations. Certains capitaines mercenaires portaient comme Flowers des noms de bâtards : Rivers, Hill, Stone. D'autres revendiquaient des noms qui avaient jadis tenu une place importante dans les chroniques des Sept Couronnes ; Griff compta deux Fort, trois Peake, un d'Alluve, un Mandragore, un Lothston, une paire de Cole. Tous n'étaient pas authentiques, il le savait. Dans les compagnies libres, un homme pouvait se dénommer à sa guise. Quel que soit leur nom, les épées-louées affichaient une splendeur barbare. Comme maints représentants de leur profession, ils conservaient leurs richesses terrestres sur leur personne : s'exposaient des épées ornées de bijoux, des armures



filigranées, de lourds torques et de belles soieries, et chacun ici portait une rançon de roi en bracelets d'or. Chaque anneau représentait une année de service au sein de la Compagnie Dorée. Marq Mandragore, dont le visage défiguré par la vérole portait un trou dans une joue à l'endroit où une marque d'esclave avait été oblitérée au fer rouge, exposait au surplus une chaîne de crânes dorés.

Tous les capitaines n'étaient pas de sang ouestrien. Balaq le Noir, un Estivien aux cheveux blancs à la peau d'un noir de suie, commandait les archers de la compagnie, comme au temps de Cœurnoir. Il portait un manteau de plumes vert et orange, magnifique à contempler. Gorys Edoryen, le cadavérique Volantain, avait succédé à Paisselande au poste de trésorier. Une peau de léopard était drapée sur une épaule, et sur sa nuque croulaient en frisures huilées des cheveux aussi rouges que le sang, malgré le noir de sa barbe pointue. Le maître espion était nouveau pour Griff, un Lysien du nom de Lysono Maar, avec des yeux lilas, des cheveux d'or blanc et des lèvres qu'aurait jalousées une ribaude. Au premier coup d'œil, Griff l'avait d'abord pris pour une femme. Il avait les ongles peints en mauve, et ses lobes d'oreilles dégouttelaient de perles et d'améthystes.

*Des fantômes et des menteurs, estima Griff en parcourant des yeux leurs visages. Les revenants de guerres oubliées, de causes perdues, de rébellions matées, une confrérie de perdants et de déchus, de disgraciés et de déshérités. Voilà mon armée. Voilà notre meilleur espoir.*

Il se tourna vers Harry Paisselande.

Harry Sans-Terre ne ressemblait guère à un guerrier. Corpulent, avec une grosse tête ronde, des yeux gris et doux, et des cheveux clairsemés qu'il peignait de côté pour cacher une tonsure, Paisselande était assis sur un siège de camp, les pieds trempés dans un baquet d'eau salée. « Tu me pardonneras si je ne me lève pas, annonça-t-il en guise de salut. Notre marche a été épuisante et j'ai des orteils sujets aux ampoules. C'est une malédiction. »

*Un signe de faiblesse. On croirait entendre une vieille femme.* Les Paisselande appartenaient à la Compagnie Dorée

depuis sa fondation, car l'arrière-grand-père d'Harry avait perdu ses terres en se soulevant avec le Dragon noir lors de la première rébellion Feunoyr. « L'or depuis quatre générations », se vantait Harry, comme si quatre générations d'exil et de défaites valaient titre de gloire.

« Je peux vous préparer un onguent pour ça, intervint Haldon, et il existe certains sels minéraux qui vous endurciront la peau.

— C'est fort aimable à vous. » Paisselande fit signe à son écuyer. « Watkyn, du vin pour nos amis.

— Grand merci, mais non, assura Griff. Nous allons boire de l'eau.

— Comme tu préfères. » Le capitaine général sourit au prince. « Et voilà donc ton fils. »

*Est-ce qu'il sait ?* se demanda Griff. *Qu'est-ce que Myles lui a raconté ?* Varys avait été intransigeant sur le besoin du secret. Les plans qu'il avait échafaudés avec Illyrio et Cœurnoir n'étaient connus que d'eux seuls. Le reste de la compagnie était demeurée dans l'ignorance. Ce qu'ils ne savaient pas, ils ne pouvaient pas le laisser échapper par mégarde.

Ce temps était révolu, cependant. « Aucun homme n'aurait pu espérer fils plus valeureux, répondit Griff, mais le petit n'est pas de mon sang, et il ne s'appelle pas Griff. Messires, je vous présente Aegon Targaryen, premier-né de Rhaegar, prince de Peyredragon, par la princesse Elia de Dorne... Bientôt, avec votre aide, il sera Aegon, sixième du nom, roi des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, et Seigneur des Sept Couronnes. »

Un silence accueillit sa proclamation. Quelqu'un se racla la gorge. Un des Cole remplit à nouveau sa coupe avec la carafe. Gorys Edoryen jouait avec une de ses bouclettes en tire-bouchon, et murmura quelque chose dans une langue que Griff ne connaissait pas. Laswell Peake toussa. Mandragore et Lothston échangèrent un regard. *Ils savent*, comprit alors Griff. *Ils savaient déjà*. Il se tourna pour regarder Harry Paisselande. « Quand le leur as-tu dit ? »

Le capitaine général tortilla ses orteils couverts d'ampoules dans son bain de pieds. « Quand nous avons atteint le fleuve. La

compagnie s'impatientait, à bon droit. On a dédaigné une campagne facile dans les Terres Disputées, et pour quoi ? Pour pouvoir mariner dans cette chaleur faillie des dieux, à regarder nos pécules fondre et nos lames se rouiller pendant que je rejette de riches contrats ? »

Cette nouvelle donna la chair de poule à Griff. « Qui ça ? »

— Les Yunkaïis. L'émissaire qu'ils ont envoyé pour se gagner les faveurs de Volantis a déjà dépêché trois compagnies libres dans la baie des Serfs. Il souhaite que nous soyons la quatrième et il offre le double de ce que Myr nous payait, ainsi qu'un esclave pour chaque homme de la compagnie, dix pour chaque officier et une centaine de vierges de choix, toutes pour moi. »

*Bordel.* « Ça demanderait des milliers d'esclaves. Où les Yunkaïis s'attendent-ils à en trouver tant ? »

— À Meereen. » Paisselande fit signe à son écuyer. « Watkyn, une serviette. L'eau devient froide et mes orteils sont fripés comme des raisins secs. Non, pas cette serviette-là. La douce.

— Tu as refusé, dit Griff.

— Je lui ai répondu que je réfléchirais à sa proposition. » Harry fit la grimace tandis que son écuyer lui essuyait les pieds. « Doucement, avec les orteils. Traite-les comme des grains de raisin à la peau délicate, petit. Tu dois les sécher sans les écraser. *Tapote*, ne frotte pas. Voilà, oui, comme ça. » Il se retourna vers Griff. « Refuser brutalement n'aurait pas été sage. Les hommes pourraient à bon droit se demander si j'avais perdu la tête.

— Vous ne tarderez pas à avoir de l'emploi pour vos lames.

— Vraiment ? interrogea Lysono Maar. Vous savez, je suppose, que la Targaryen n'a pas encore pris la route vers l'ouest ?

— Nous avons entendu cette fable à Selhorys.

— Ce n'est pas une fable. Une simple vérité. La raison en est plus difficile à saisir. Mettre Meereen à sac, certes, pourquoi pas ? J'aurais agi de même à sa place. Les cités esclavagistes puent l'or, et les conquêtes exigent de l'argent. Mais pourquoi traîner ? La peur ? La folie ? La mollesse ?

— Peu importe la raison. » Harry Paisselande déroula une paire de bas de laine rayés. « Elle est à Meereen et nous, ici, où

les Volantains sont chaque jour moins ravis de notre présence. Nous sommes venus proclamer un roi et une reine qui nous ramèneraient chez nous à Westeros, mais cette Targaryen semble plus soucieuse de planter des oliviers que de revendiquer le trône de son père. Pendant ce temps, ses ennemis se massent. Yunkaï, la Nouvelle-Ghis, Tolos. Barbesang et le Prince en Guenilles se rangeront tous les deux sur le champ de bataille contre elle... Et bientôt, les flottes de l'antique Volantis vont également fondre sur elle. De quoi dispose-t-elle ? D'esclaves de plaisir armés de bâtons ?

— Des Immaculés, corrigea Griff. Et des dragons.

— Des dragons, certes, admit le capitaine général. Mais jeunes encore, récemment éclos. » Paisselande glissa délicatement le bas sur ses ampoules, et le long de sa cheville. « À quoi lui serviront-ils quand toutes ces armées se refermeront comme un poing sur sa ville ? »

Tristan Rivers tambourinait de ses doigts contre son genou. « Raison de plus pour la rejoindre en toute hâte, selon moi. Si Daenerys ne vient pas à nous, nous devons aller à Daenerys.

— Savons-nous marcher sur les vagues, ser ? s'enquit Lysono Maar. Je vous le répète, nous ne pouvons atteindre la reine d'argent par voie de mer. Je me suis personnellement introduit dans Volantis, en me faisant passer pour un négociant, afin de déterminer de combien de vaisseaux nous pourrions disposer. Le port regorge de galères, de cogues et de carques de toutes sortes et de toutes tailles, et pourtant, je me suis vite vu contraint de traiter avec des contrebandiers et des pirates. Nous avons dix mille hommes dans la compagnie, comme lord Connington s'en souvient, j'en suis sûr, après ses années de service chez nous. Cinq cents chevaliers, chacun avec trois chevaux. Cinq cents écuyers, avec une monture chacun. Et des éléphants, n'oublions surtout pas les éléphants. Un navire pirate ne suffira pas. Nous aurions besoin d'une *flotte* pirate... Et même si nous en trouvions une, la nouvelle s'est propagée depuis la baie des Serfs : Meereen est soumise à un blocus.

— Nous pourrions feindre d'accepter l'offre des Yunkaïis, le pressa Gorys Edoryen. Les laisser nous transporter jusqu'en Orient, puis leur restituer leur or sous les remparts de Meereen.

— Un contrat rompu est une tache suffisante sur l'honneur de la compagnie. » Harry Sans-Terre s'arrêta, son pied dolent en main. « Laisse-moi te rappeler que c'est Myles Tignac qui a scellé ce pacte secret, pas moi. J'honorerais cet accord, si je le pouvais, mais comment ? Il me semble évident que la Targaryen ne retournera jamais à l'Ouest. Westeros était le royaume de son père. Le sien est à Meereen. Si elle arrive à briser les Yunkaïis, elle sera reine de la baie des Serfs. Sinon, elle mourra longtemps avant que nous puissions espérer l'atteindre. »

Ses paroles ne surprenaient guère Griff. Harry Paisselande avait toujours été un homme jovial, meilleur à travailler les contrats que l'ennemi. Il avait du flair en matière d'or, mais savoir s'il avait des tripes pour la bataille, c'était un autre problème.

« Y a la voie de terre, suggéra Franklyn Flowers.

— La route des démons, c'est la mort. Les désertions nous feront perdre la moitié de la compagnie, si nous nous lançons dans cette marche, et nous enterrerons la moitié de ce qui reste au bord de la route. Il m'en coûte de le dire, mais maître Illyrio et ses amis ont peut-être été mal avisés de placer tant d'espairs en cette enfant reine. »

*Non, se dit Griff, mais ils ont été fort mal avisés de placer leurs espoirs en toi.*

C'est alors que le prince Aegon prit la parole. « En ce cas, placez vos espoirs en moi. Daenerys est la sœur du prince Rhaegar, mais je suis *le fils* de Rhaegar. Je suis le seul dragon dont vous avez besoin. »

Griff posa une main gantée de noir sur l'épaule du prince Aegon. « Hardiment répondu, mais réfléchissez à ce que vous dites.

— Je l'ai fait, insista le jeune homme. Pourquoi devrais-je courir auprès de ma tante comme si j'étais un mendiant ? Mon droit surpasse le sien. À elle de venir à moi... à Westeros. »

Franklyn Flowers éclata de rire. « Ça, ça me plaît. Naviguer vers l'ouest, et pas vers l'est. Laisser la p'tite reine à ses oliviers et asseoir le prince Aegon sur le Trône de Fer. Le gamin a des couilles, faut lui r'connaître ça. »

Le capitaine général donnait l'impression d'avoir été giflé. « C'est le soleil qui t'a tourné la cervelle, Flowers ? On a besoin de cette fille. On a besoin du mariage. Si Daenerys accepte notre petit prince et le prend pour consort, les Sept Couronnes en feront autant. Sans elle, les lords vont se foutre des revendications d'Aegon et le traiter de faussaire et d'escroc. Et comment vous proposez-vous de rejoindre Westeros ? Vous avez entendu Lysono. On peut pas trouver de navire. »

*Cet homme a peur de se battre*, comprit Griff. *Comment ont-ils pu le choisir pour prendre la place de Cœurnoir ?* « Pas de navires pour la baie des Serfs. Westeros, c'est une autre affaire. L'Orient nous est fermé, pas la mer. Les triarques seraient ravis de nous voir partir, je n'en doute pas. Ils pourraient même nous aider à arranger la traversée du retour vers les Sept Couronnes. Aucune cité n'aime avoir une armée sur le pas de sa porte.

— Il n'a pas tort, observa Lysono Maar.

— Désormais, le lion a dû flairer l'odeur du dragon, déclara un des Cole, mais l'attention de Cersei sera fixée sur Meereen et sur cette autre reine. Elle ne sait rien de notre prince. Une fois que nous aurons débarqué et que nous lèverons nos bannières, ils seront beaucoup à venir nous rejoindre.

— Certains, reconnut Harry Sans-Terre, pas *beaucoup*. La sœur de Rhaegar a des *dragons*. Pas le fils de Rhaegar. Nous n'avons pas assez de forces pour prendre le royaume sans Daenerys et son armée. Ses Immaculés.

— Le premier Aegon a pris Westeros sans eunuques, répliqua Lysono Maar. Pourquoi le sixième n'en ferait-il pas autant ?

— Le plan...

— Quel plan ? voulut savoir Tristan Rivers. Le plan du pansu ? Celui qui se métamorphose à chaque changement de lune ? C'était d'abord *Viserys* Targaryen qui devait se joindre à nous, soutenu par cinquante mille gueulards dothrakis. Puis, le Roi Gueux étant mort, ce devait être la sœur, une jeune reine enfant malléable qui se dirigeait vers Pentos avec trois dragons nouvellement éclos. Mais voilà que la garce se retrouve dans la baie des Serfs et laisse dans son sillage un chapelet de cités

incendiées, et notre pansu décide que nous devrions aller à sa rencontre à Volantis. Maintenant, ce plan aussi est en ruine.

« J'en ai soupé, des plans d'Illyrio. Robert Baratheon a remporté le Trône de Fer sans l'avantage de dragons. Nous pouvons en faire autant. Et si je me trompe et que le royaume ne se soulève pas pour nous, il nous reste toujours la ressource de battre en retraite sur l'autre bord du détroit, comme jadis Aigracier, et d'autres après lui. »

Paisselande secoua la tête avec obstination. « Les risques...

— ... ne sont pas ce qu'ils étaient, maintenant que Tywin Lannister est mort. Les Sept Couronnes ne seront jamais plus mûres pour une conquête. Un autre enfant roi occupe le Trône de Fer, celui-ci encore plus jeune que le précédent, et les rebelles couvrent le sol comme des feuilles d'automne.

— Quand bien même, dit Paisselande, seuls nous ne pouvons espérer... »

Griff avait assez entendu s'exprimer la pleutrierie du capitaine général. « Nous ne serons pas seuls. Dorne se joindra à nous, *elle le doit*. Le prince Aegon est fils d'Elia, aussi bien que de Rhaegar.

— C'est la vérité, renchérit le jeune homme, et qui reste-t-il à Westeros pour s'opposer à nous ? Une femme.

— Une *Lannister*, insista le capitaine général. Cette garce aura le Régicide à ses côtés, comptez là-dessus, et tous auront derrière eux la fortune de Castral Roc. Et Illyrio dit que cet enfant roi est promis à la petite Tyrell, ce qui signifie que nous devons également affronter la puissance de Hautjardin. »

Laswell Peake cogna des phalanges sur la table. « Même après un siècle, certains d'entre nous ont encore des amis dans le Bief. Le pouvoir de Hautjardin n'est peut-être pas ce que Mace Tyrell imagine.

— Prince Aegon, déclara Tristan Rivers, nous sommes vos hommes. Est-ce là votre souhait, que nous prenions la mer pour l'ouest et non pour l'est ?

— En effet, répondit avec empressement Aegon. Si ma tante veut Meereen, qu'elle l'ait. Pour ma part, je revendiquerai le Trône de Fer, avec vos épées et votre allégeance. Faisons mouvement avec rapidité, frappons fort, et nous pourrons

remporter quelques victoires faciles avant que les Lannister aient seulement compris que nous avons débarqué. Cela en ralliera d'autres à notre cause. »

Rivers souriait avec approbation. D'autres échangèrent des regards pensifs. Puis Peake annonça : « Je préfère périr à Westeros que sur la route des démons », et Marq Mandragore gloussa et répondit : « Pour ma part, je préfère vivre et remporter des terres et un grand château », et Franklyn Flowers claqua de la main sur la poignée de son épée et conclut : « Du moment que j' peux occire quelques Fossovoie, j' suis partant. »

Quand ils commencèrent à tous parler en même temps, Griff sut que la marée avait tourné. *Voilà une facette d'Aegon que je n'avais encore jamais vue.* Ce n'était pas la voie de la prudence, mais il était fatigué de la prudence, repu des secrets, lassé d'attendre. Qu'il gagne ou qu'il perde, il reverrait la Griffonnière avant de mourir, et serait enseveli dans la tombe voisine de celle de son père.

L'un après l'autre, les hommes de la Compagnie Dorée se levèrent, s'agenouillèrent et déposèrent leur épée aux pieds de leur jeune prince. Le dernier à agir ainsi fut Harry Sans-Terre Paisselande, malgré ses pieds couverts d'ampoules.

Le soleil rougissait le ciel d'occident et peignait des ombres écarlates sur les crânes dorés à la pointe de leurs piques quand ils se retirèrent de la tente du capitaine général. Franklyn Flowers proposa au jeune prince de lui faire visiter le camp et de le présenter à certains de ceux qu'il appelait *les gars*. Griff donna son accord. « Mais souviens-toi, en ce qui concerne la compagnie, il doit rester Griff le Jeune jusqu'à ce que nous ayons traversé le détroit. À Westeros, nous lui laverons les cheveux et le laisserons revêtir son armure.

— Oui-da, c'est compris. » Flowers assena une claque dans le dos à Griff le Jeune. « Avec moi. On va commencer par les cuistots. Des gens qu'il est bon de connaître. »

Quand ils furent partis, Griff se tourna vers le Demi-Mestre. « Rentre à cheval à la *Farouche Pucelle* et reviens avec dame Lomore et ser Rolly. Nous aurons également besoin des coffres d'Illyrio. Tout l'argent, et les armures. Transmets nos



remerciements à Yandry et Ysilla. Leur rôle dans tout ceci est terminé. On ne les oubliera pas quand Sa Grâce entrera en possession de son royaume.

— À vos ordres, messire. »

Griff le quitta là, et se glissa à l'intérieur de la tente que lui avait assignée Harry Sans-Terre.

La route qui s'étendait devant lui regorgeait de périls, il le savait, et alors ? Tous les hommes doivent mourir. Il ne demandait que du temps. Il avait tellement attendu ; assurément les dieux lui accorderaient encore quelques années, assez de temps pour voir le garçon qu'il avait appelé son fils siéger sur le Trône de Fer. Pour retrouver ses terres, son nom, son honneur. Pour réduire au silence les cloches qui sonnaient si fort dans ses rêves chaque fois qu'il fermait les yeux pour dormir.

Seul dans la tente, tandis que les rayons or et cramoisi du soleil couchant brillaient par le rabat entrouvert, Jon Connington se dégagea d'un mouvement d'épaules de sa cape en peau de loup, fit glisser sa chemise de mailles par-dessus sa tête, s'installa sur un tabouret de camp et retira le gant de sa main droite. L'ongle de son médius était devenu aussi noir que le jais, vit-il, et le gris avait progressé presque jusqu'à la première phalange. Le bout de son annulaire avait lui aussi commencé à s'assombrir, et quand il le toucha avec la pointe de son poignard, il ne sentit rien.

*La mort, il le savait, mais lente. J'ai encore du temps. Un an. Deux. Cinq. Certains hommes de pierre en vivent dix. Assez de temps pour traverser la mer, revoir la Griffonnière. Pour exterminer une fois pour toutes la lignée de l'Usurpateur et placer le fils de Rhaegar sur le Trône de Fer.*

Alors, lord Jon Connington pourrait mourir heureux.

---

Fin du tome 13

## REMERCIEMENTS

Ce dernier volume a été l'enfer. Trois enfers et une belle saleté. Encore une fois, mes remerciements vont à mes directeurs littéraires et mes éditeurs, dans leur longue épreuve : à Jane Johnson et Joy Chamberlain chez Voyager, et à Scott Shannon, Nita Taublib et Anne Groell chez Bantam. Leur compréhension, leur bonne humeur et leurs conseils avisés m'ont aidé durant les moments difficiles, et je ne cesserai jamais d'être reconnaissant de leur patience.

Merci également à mes agents, tout aussi patients et encourageants, Chris Lotts, Vince Gerardis, la fabuleuse Kay McCauley et feu Ralph Vicinanza. Ralph, j'aimerais que tu sois là pour partager ce moment.

Et merci à Stephen Boucher, l'Australien errant qui aide à préserver la fluidité et les ronronnements de mon ordinateur chaque fois qu'il fait halte à Santa Fe pour un petit déjeuner burrito (Noël), accompagné de bacon au jalapeño.

Pour en revenir ici, en première ligne, je dois aussi remercier mes chers amis Melinda Snodgrass et Daniel Abraham pour leurs encouragements et leur soutien, à Pati Nagle, ma webmestre qui entretient mon petit coin d'Internet, et à l'épatante Raya Golden, pour les repas, les peintures et la bonne humeur sans faille qui ont aidé à illuminer même les journées les plus sombres, à Terrapin Station. Même si elle a bel et bien tenté de me chouraver mon chat.

Si j'ai pris longtemps pour exécuter cette danse avec les dragons, elle aurait sans doute exigé deux fois plus de temps sans l'assistance de mon fidèle (et acerbe) acolyte et compagnon de voyage à l'occasion, Ty Franck, qui soigne mon ordinateur lorsque Stephen n'est pas là, repousse les hordes virtuelles affamées à mes portes, effectue mes courses, classe mes documents, prépare le café, déchire grave et compte dix mille

dollars pour changer une ampoule électrique – tout en écrivant le mercredi des bouquins bien à lui, qui tapent fort.

Et en dernier lieu, mais non le moindre, tout mon amour et ma gratitude vont à ma femme, Parris, qui a dansé chaque pas de tout ceci à mes côtés. Je t'aime, Phipps.

George R.R. Martin  
13 mai 2011

Le traducteur et l'éditeur remercient chaleureusement les membres La Garde de Nuit ([www.lagardedenuit.com](http://www.lagardedenuit.com)), site francophone des fans du *Trône de Fer*, pour leur aide précieuse et leur relecture attentive.